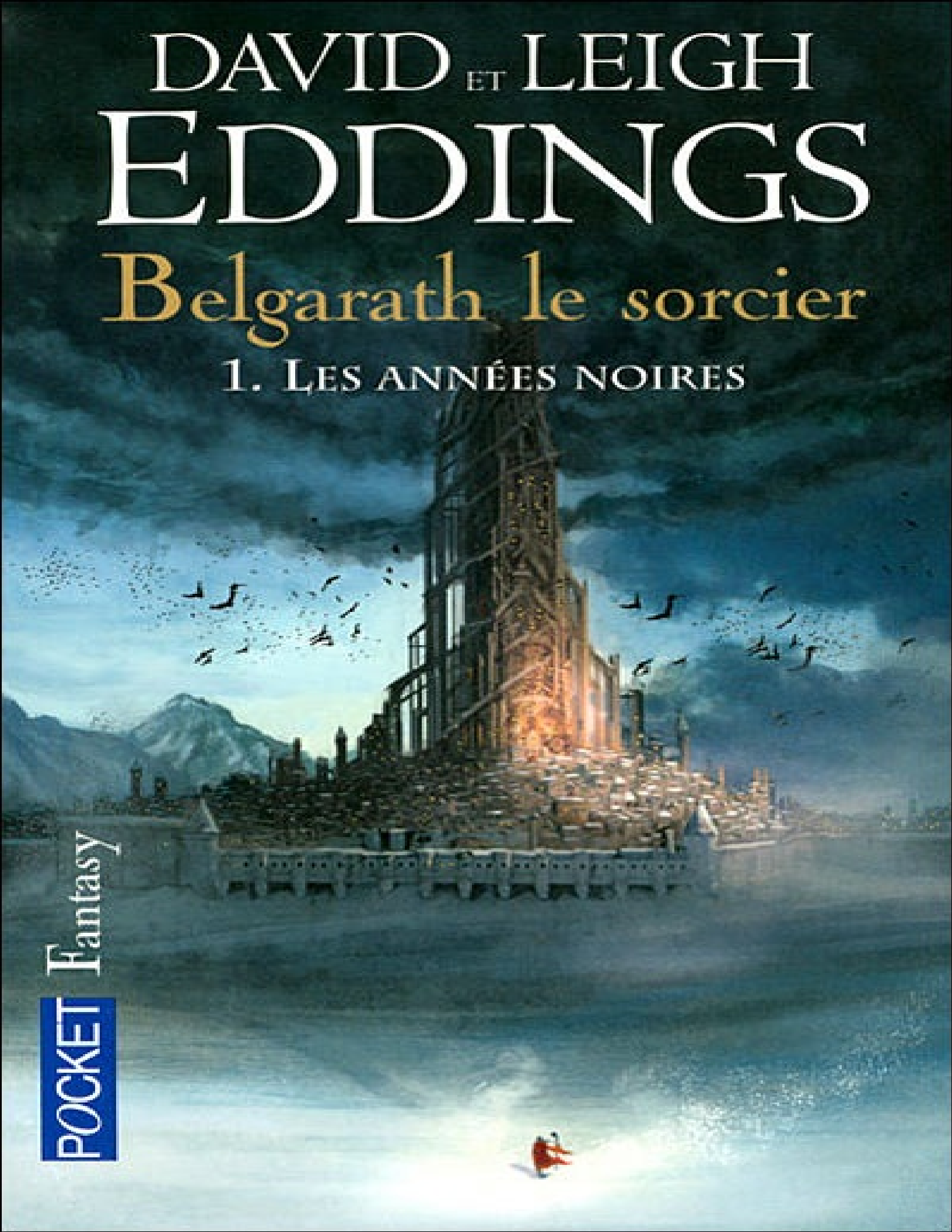
DAVID ET LEIGH

# EDDINGS

## Belgarath le sorcier

### 1. Les années noires



POCKET Fantasy

David et Leigh Eddings

*Chant I des Préquelles*

*Belgarath le Sorcier I*

Les années noires

*Traduit de l'américain par Dominique Haas*

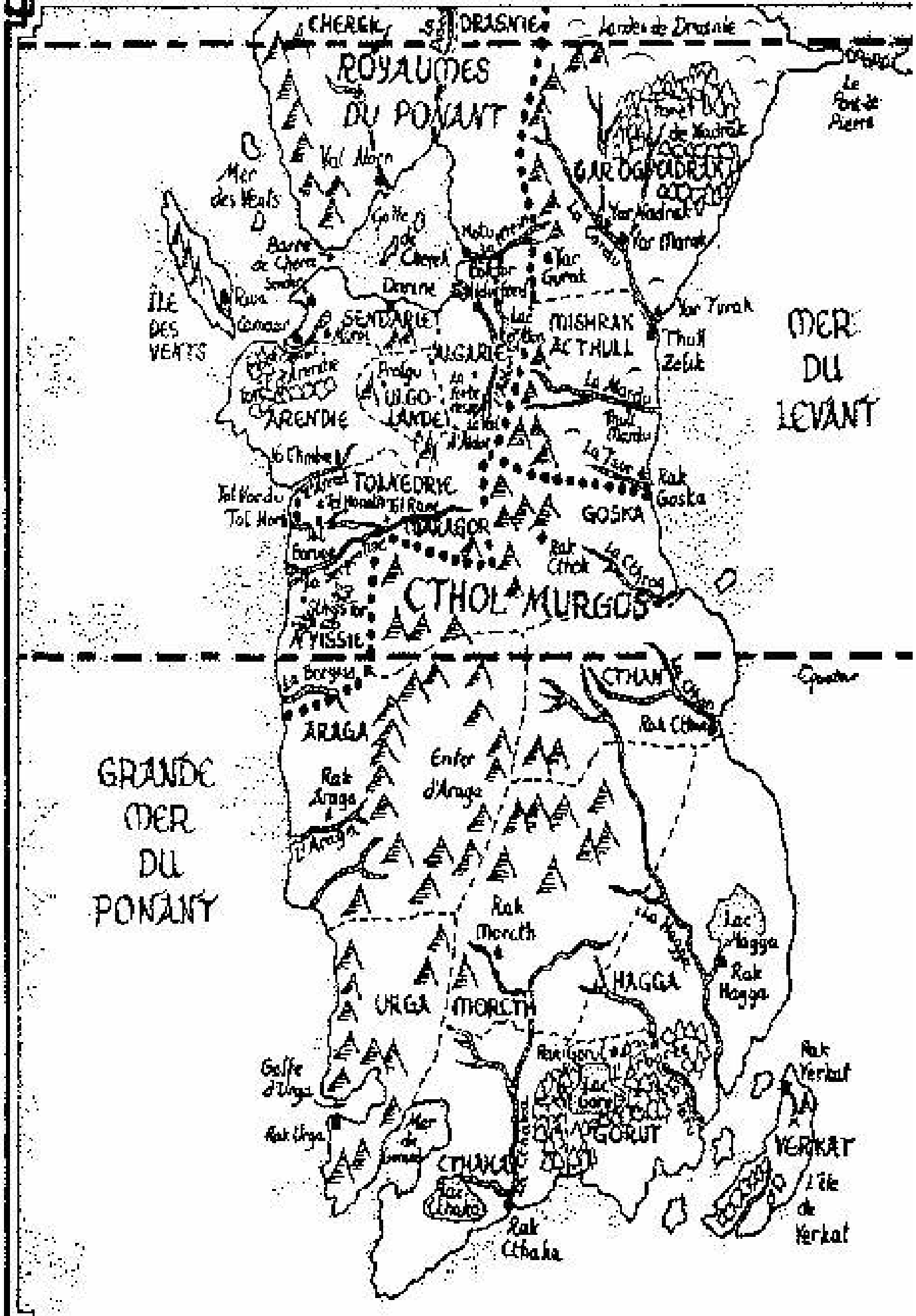
*Pour Owen*

*Dont l'amitié, les conseils, la confiance*
*nous ont été si précieux depuis*
*avril 1982 – depuis que nous nous*
*sommes lancés dans cette aventure.*
*Et voilà le petit dernier !*

*Leigh et David*

# AVERTISSEMENT

Nos lecteurs ont forcément remarqué un léger changement d'attribution dans la paternité de ce « modeste » volume. Ils partagent désormais l'un des secrets les moins bien gardés de la fiction contemporaine. S'il y a deux prénoms sur la couverture de ce livre, c'est parce que nous écrivons à deux, depuis le début. La reconnaissance (enfin) du coauteur jusqu'alors non crédité de tous ces ouvrages n'est qu'une question de justice élémentaire – si tant est que la justice puisse être élémentaire. Il est temps de rendre à César ce qui appartient à César et à Leigh ce qui lui est dû. Autant que les choses soient officielles, pas vrai ?


ROYAUMES DU PONANT
CHEREK
DRASNIE
Landes de Drasnie
Le Pont de Pierre
Val Alaon
Mer des Vents
Golfe d'Alaon
Barre de Cherek
Rade Cherek
Detroit
Rade Cimaar
ÎLE DES VENTS
SENDARIE
Lac Cherek
Lac Gurak
Mor Madrak
Mor Marak
Mor Turak
MISHRAK AC THULL
Thull Zelak
MER DU LEVANT
Prelgu
Ulgo-Landel
ARENDIE
Le Chimbe
Tol Nord
Tol Horn
TOLNEDRIE
Tol Rien
GOSKA
Rak Goska
THUNGOR
Rak Cthol
CTHOL MURGOS
Cyrenne
Le Borgne
ARAGA
CTHAN
Rak Cthan
Enfer d'Araga
Rak Araga
GRANDE MER DU PONANT
Rak Thorcth
Lac Hagga
Rak Hagga
HAGGA
URGA
THORCTH
Golfe d'Urga
Rak Urga
Rak Gorut
Rak Yerkat
Lac Gorut
GORUT
YERKAT
Île de Yerkat
CTHAKA
Rak Cthaka

Terres Vagues
LES SEPT
ROYAUMES
DE KARANDA
KATAKOR
MAUROACE
ANTIQUE
DARNA
GEMIL
DELCHIK
GANOSIE
PROTECTORAT
DE DALASIE
EMPIRE
DE
MELCOMIE
PANDA
PERNOR
Terres de la Reine
Delta de la Reine

# PROLOGUE

Il était bien plus de minuit, et il faisait très froid. La lune s'était levée, et les cristaux de givre étincelaient comme des diamants dans la neige. Garion eut l'impression étrange que le sol lui renvoyait une image en négatif du ciel étoilé.

— Ça y est, ils sont partis, remarqua Durnik en scrutant le firmament. Je ne vois plus l'arc-en-ciel.

— L'arc-en-ciel ? releva Belgarath, un peu amusé. Leur souffle se condensait dans l'air glacial, parfaitement immobile.

— Tu vois ce que je veux dire. Chacun est entouré d'une colonne de lumière particulière. Le bleu est associé à Aldur, le vert à Issa, le rouge à Chaldan ; ils ont tous leur couleur. Y a-t-il une raison à cela ?

— C'est sûrement un reflet de leur personnalité. Mais j'avoue que je n'ai jamais eu l'idée d'en parler à mon Maître. Bon, si on rentrait ? suggéra Belgarath en battant la semelle. Il fait froid, ici.

Ils se retournèrent et redescendirent vers le cottage. La neige gelée crissait sous leurs pas. La petite ferme nichée au pied de la colline avait l'air chaude et accueillante avec son toit de chaume enfoui sous la neige et les glaçons qui formaient des pendeloques étincelantes le long des chéneaux. Entre les masses sombres des bâtiments que Durnik avait construits de ses mains, la lumière dorée qui brillait aux fenêtres ensoleillait la neige dans la cour. Un panache de fumée bleutée s'élevait tout droit au-dessus de la cheminée, et semblait se perdre dans les étoiles.

Ils n'étaient pas vraiment obligés de monter tous les trois sur la colline pour regarder partir leurs invités, mais c'était la maison de Durnik ; Durnik était sendarien, et les Sendariens étaient très à cheval sur les principes.

— Essaïon a changé, remarqua Garion alors qu'ils arrivaient au pied de la colline. Il a l'air plus sûr de lui, maintenant.

— Il grandit, confirma Belgarath avec un haussement d'épaules. Ça nous arrive à tous. Sauf à Belar, je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression que Belar ne grandira jamais.

— Belgarath ! s'exclama Durnik, offusqué. Ce n'est pas une façon de parler de son Dieu !

— Comment ça ?

— Tu sais ce que tu viens de dire ? Belar est le Dieu des Aloriens, et tu es alorien, que je sache !

— Qu'est-ce qui a pu te donner cette idée bizarre ? Je ne suis pas plus alorien que toi.

— J'ai toujours cru que tu l'étais. À cause de tout le temps que tu leur as consacré, je pense.

— C'était une idée de mon Maître. Il me les a confiés il y a cinq mille ans à peu près. J'ai essayé je ne sais combien de fois de les lui refiler, mais il n'a jamais voulu en entendre parler.

— Bon, mais si tu n'es pas alorien, qu'est-ce que tu es ?

— Je ne sais pas très bien. Ça m'était égal quand j'étais jeune. Je sais seulement que je ne peux pas être alorien. Je ne suis pas assez fou pour ça.

— Grand-père ! protesta Garion.

— Ça ne vaut pas pour toi, Garion. Tu n'es qu'à moitié alorien.

Ils s'essuyèrent soigneusement les pieds avant d'entrer dans le cottage. C'était le domaine de tante Pol, et les malappris qui mettaient de la neige sur ses sols impeccablement briqués avaient affaire à elle.

À l'intérieur, il faisait bien chaud, et la lumière des lampes arrachait des reflets aux casseroles, aux poêles et aux chaudrons de cuivre étincelants accrochés des deux côtés de la cheminée voûtée. C'est Durnik qui avait fait la table et les chaises de chêne disposées au centre de la pièce, et l'éclairage accentuait la couleur dorée du bois.

Les trois hommes s'approchèrent aussitôt de la cheminée pour se réchauffer les pieds et les mains. Ils étaient gelés.

La porte de la chambre s'ouvrit devant Poledra, une belle femme aux cheveux couleur feuille-morte.

— Alors, fit-elle, ils sont partis ?

— Oui, ma tendresse, répondit Belgarath. La dernière fois que je les ai vus, ils allaient plus ou moins vers le nord-est.

Comment va Pol ? demanda Durnik.

— Elle est très heureuse.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Elle dort ?

— Non, non. Elle se repose, mais elle ne dort pas. Elle admire son chef-d'œuvre.

— Vous croyez que je peux aller la voir ?

— Évidemment. Mais ne réveillez pas les bébés.

— Note ça, Durnik, conseilla Belgarath. Ne pas réveiller les bébés risque fort de devenir ton unique souci dans la vie pendant les mois à venir.

Durnik eut une ébauche de sourire et suivit Poledra dans la chambre.

— Pourquoi tu le taquines comme ça, Grand-père ? protesta Garion.

— Je ne le taquine pas, Garion. On n'a pas beaucoup l'occasion de dormir dans une maison où il y a des jumeaux. On dirait qu'il y en a toujours un de réveillé. Tu veux boire quelque chose ? Je devrais arriver à trouver le tonneau de bière de Pol.

— Elle va t'arracher la barbe si elle te pince dans son cellier.

— Elle ne me pincera pas, Garion. Elle est trop occupée à jouer à la maman pour l'instant.

Le vieil homme disparut dans le cellier, où on l'entendit fourrager.

Garion enleva sa cape, l'accrocha à une patère et retourna près de la cheminée. Il avait encore froid aux pieds. Il regarda le portemanteau et l'étagère placée au-dessus. Du beau travail. Durnik avait le souci du détail, ça se voyait dans tout ce qu'il faisait. Les chevrons étaient apparents dans la pièce centrale, mais il y avait un grenier au-dessus de la chambre, auquel on accédait par une volée de marches, le long du mur du fond.

— J'ai trouvé ! fit triomphalement Belgarath, dans le cellier. Elle l'avait planqué derrière le tonneau de farine !

Garion eut un sourire. Son grand-père aurait trouvé un tonneau de bière dans le noir, au fond d'une mine de charbon, par une nuit sans lune.

Le vieil homme reparut avec trois chopes remplies à ras bord, les posa sur la table et tira un fauteuil devant la cheminée. Puis il prit l'une des chopes, s'assit et présenta ses pieds devant le feu.

— Allez, Garion, prends un fauteuil, proposa-t-il. Autant nous mettre à l'aise.

Garion s'exécuta de bonne grâce.

— Sacrée nuit ! soupira-t-il.

— Pour ça oui ! Je dirais même plus : nuit sacrée !

— On ne devrait pas aller dire bonne nuit à tante Pol ?

— Durnik est avec elle. Ne les dérangeons pas. C'est un moment très spécial pour eux.

— Oui, acquiesça Garion en pensant à la nuit où sa fille était venue au monde, deux semaines plus tôt.

— Tu rentres bientôt à Riva ?

— Je pense que ça vaudrait mieux. Je vais quand même attendre quelques jours, que tante Pol soit de nouveau sur pied.

— Ne traîne pas trop, conseilla Belgarath avec un sourire en coin. Ce'Nedra est toute seule sur le trône pendant ce temps-là, je te rappelle.

— Tout ira bien. Elle sait ce qu'elle a à faire.

— Certes, mais tu veux vraiment qu'elle le fasse toute seule ?

— Tant qu'elle ne déclare la guerre à personne…

— Avec elle, on n'est jamais sûr de rien, tu sais.

— Ne te moque pas de ma femme, Grand-père.

— Je ne me moque pas d'elle, voyons. Je l'aime de tout mon cœur. Seulement je la connais. Et tu m'accorderas qu'elle est un peu imprévisible.

Puis le vieux sorcier poussa un gros soupir.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Grand-père ?

— Je ruminais juste de vieux regrets. Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez, Durnik et toi. Je n'étais pas là pour la naissance de mes filles. J'étais en voyage d'affaires.

— Tu n'avais pas le choix, Grand-père, répondit Garion qui connaissait l'histoire par cœur, évidemment. Aldur t'avait ordonné d'aller en Mallorée avec Cherek Garrot-d'Ours et ses fils, pour reprendre l'Orbe à Torak, et ça ne pouvait pas attendre. Tu ne pouvais pas faire autrement.

— N'essaie pas de me trouver des excuses, Garion, La vérité vraie, c'est que j'ai abandonné ma femme au moment où elle avait le plus besoin de moi. Les choses auraient pu tourner tout autrement si j'étais resté auprès d'elle.

— Tu te sens toujours coupable, hein ?

— Ce n'est rien de le dire. Je traîne ce remords depuis trois mille ans. Tu peux me décerner tous les pardons royaux que tu voudras, je me le reprocherai éternellement.

— Grand-mère ne t'en tiens pas rigueur, tu sais.

— Evidemment. Ta grand-mère est une louve, et les louves ignorent le ressentiment. Le problème, c'est qu'elle peut me pardonner, tu peux me pardonner, tu peux faire signer une pétition par le monde entier, je m'en voudrai toujours. Bon, si on parlait d'autre chose ?

Durnik revint de la chambre et s'approcha de la cheminée sur la pointe des pieds pour remettre du bois sur le feu.

— Elle dort, dit-il tout bas. Qu'est-ce qu'il fait froid, dehors ! Ce n'est pas le moment de laisser le feu s'éteindre.

— J'aurais pu m'en occuper, fit Garion d'un ton d'excuse.

— Les bébés dorment ? s'informa Belgarath.

Durnik acquiesça d'un hochement de tête.

— Eh bien, mes amis, profitez-en. Ils seront en pleine forme quand ils se réveilleront.

Durnik eut un bon sourire, puis il tira son fauteuil devant le feu.

— Tu te souviens de ce que nous disions tout à l'heure ? demanda-t-il en prenant la troisième chope sur la table.

— Nous avons parlé de tant de choses, répondit Belgarath.

— Je parlais des faits qui se répétaient interminablement. Ce qui s'est passé ce soir n'est pas comme ça, je trouve.

— Pol n'est pas la première femme à donner naissance à des jumeaux, tu sais.

— C'est sûr, Belgarath, mais je ne sais pas pourquoi, il me semble que cette fois ce n'est

pas pareil. C'est comme si ça ne s'était jamais produit auparavant. En tout cas, personnellement, j'ai l'impression que c'est nouveau. C'était une nuit très spéciale. Elle a été bénie par UL en personne. Était-ce déjà arrivé ?

— Pas que je sache, convint le vieux sorcier. Ça, c'est peut-être nouveau. Si tel est le cas, les choses risquent de nous paraître un peu bizarres.

— Comment ça ? demanda Garion.

— Ce qu'il y a de bien quand les événements se répètent, c'est qu'on a au moins une vague idée de ce qui nous attend. Imaginons que la situation se soit bloquée lors de l'accident et que tout reparte à présent, nous nous aventurons désormais en terrain inconnu.

— Les prophéties devraient nous donner des indices, quand même ?

Belgarath secoua la tête.

— Eh non ! Le dernier passage du Codex Mrin dit textuellement : « Or il adviendra que brillera une immense lumière, et que dans cette lumière, tout ce qui était séparé sera réuni, et la Nécessité interrompue reprendra son cours, ainsi qu'il était annoncé de toute éternité. » Et toutes les autres prophéties se terminent comme ça, à quelque chose près. Les Oracles ashabènes disent exactement la même chose, presque dans les mêmes termes. Lorsque la lumière a atteint Korim, nous avons retrouvé notre liberté de manœuvre.

— Il doit y avoir un nouvel ensemble de prophéties, alors ? avança Durnik.

— Tu devrais en parler à Essaïon, la prochaine fois que tu le verras. C'est lui qui s'occupe de ça, maintenant. Enfin, soupira Belgarath, je ne pense pas que nous devions reprendre du service. Nous avons fait ce que nous avions à faire, Pour être tout à fait franc avec vous, ajouta-t-il avec un sourire torve, je ne suis pas mécontent de passer le flambeau. Je me fais un peu trop vieux pour courir dans tous les sens afin de sauver le monde. C'était une carrière intéressante au début, mais au bout de six ou sept fois, ça devient lassant.

— Ça ferait une histoire sensationnelle ! commenta Durnik.

— Quoi donc ?

— Tout ce que tu as fait, sauver le monde, combattre les Démons, secouer les puces aux Dieux, ce genre de choses.

— Ce serait sans intérêt, Durnik, une histoire complètement fastidieuse. Il ne s'est rien passé pendant des périodes interminables. On n'a jamais raconté une bonne histoire en décrivant des gens assis en rond sur leur derrière à attendre je ne sais quoi.

— Oh, je suis sûr qu'il y a eu suffisamment de périodes mouvementées pour que le récit en soit intéressant. Un jour, j'aimerais vraiment que tu me racontes ta rencontre avec Aldur, par exemple, que tu me dises à quoi le monde ressemblait avant que Torak ne le fende, ou comment vous avez récupéré l'Orbe avec Cherek Garrot-d'Ours, tu vois ce que je veux dire.

Belgarath éclata de rire.

— Si je commence, dans un an, nous n'en serons même pas à la moitié. Nous avons tous des choses plus passionnantes à faire, j'en suis sûr.

— Tu crois vraiment, Grand-père ? demanda Garion. Tu viens de dire que nous avions fait ce que nous avions à faire. Tu ne penses pas que ce serait le moment de récapituler tout ça ?

— À quoi bon ? Tu as un royaume à diriger et Durnik une ferme à faire marcher. Vous avez sûrement mieux à faire que de bayer aux corneilles en m'écoutant raconter ma vie.

— Eh bien, écris-la ! s'exclama Garion avec enthousiasme. Écoute, Grand-père, plus j'y pense, plus je me dis que tu devrais le faire. Tu es là depuis le début. Tu es le seul à connaître toute l'histoire. Ce serait vraiment bien que tu mettes tout ça par écrit, tu sais. Pour que le monde sache comment les choses se sont réellement passées.

— Le monde s'en fout éperdument, Garion, répliqua Belgarath d'un ton chagrin. Et je ne

réussirais qu'à choquer un tas de gens. Chacun a ses préjugés, avec lesquels il vit très bien. Je ne vais pas passer les cinquante prochaines années à noircir du papier pour le seul plaisir de me faire engueuler par des individus venus des quatre coins du monde. Et puis je ne suis pas historien. J'aime bien raconter des histoires, mais ne comptez pas sur moi pour les mettre par écrit. Si je me lançais là-dedans, ma main pourrirait au bout de ma manche en un rien de temps.

— Trêve de billevesées, Grand-père ! Nous savons pertinemment que tu ne serais pas obligé de le faire à la main. Tu pourrais projeter les mots sur le papier sans avoir besoin de tenir une plume.

— Oublie ça tout de suite, coupa sèchement Belgarath. Il n'est pas question que je perde mon temps sur un projet aussi ridicule.

— Belgarath, tu es un paresseux, fit Durnik d'un ton accusateur.

— C'est maintenant que tu t'en rends compte ? Je te croyais plus observateur.

— Alors, tu ne veux pas le faire ? insista Garion.

— Non, et je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer d'avis.

La porte de la chambre s'ouvrit et Poledra entra dans la cuisine.

— Vous allez bavarder toute la nuit comme ça ? demanda-t-elle tout bas. Parce que si c'est ça, je préférerais que vous alliez le faire ailleurs. Si vous réveillez les bébés…

Elle laissa sa phrase en suspens, mais la menace était explicite.

— Nous allions justement nous coucher, ma Poledra, mentit Belgarath sans vergogne.

— Eh bien, allez-y. Qu'attendez-vous ? Belgarath se leva et s'étira. D'une façon un tout petit peu théâtrale, peut-être.

— Elle a raison, vous savez, dit-il. Le jour ne va pas tarder à se lever, et les bébés se sont reposés toute la nuit. Si nous voulons dormir, c'est maintenant ou jamais.

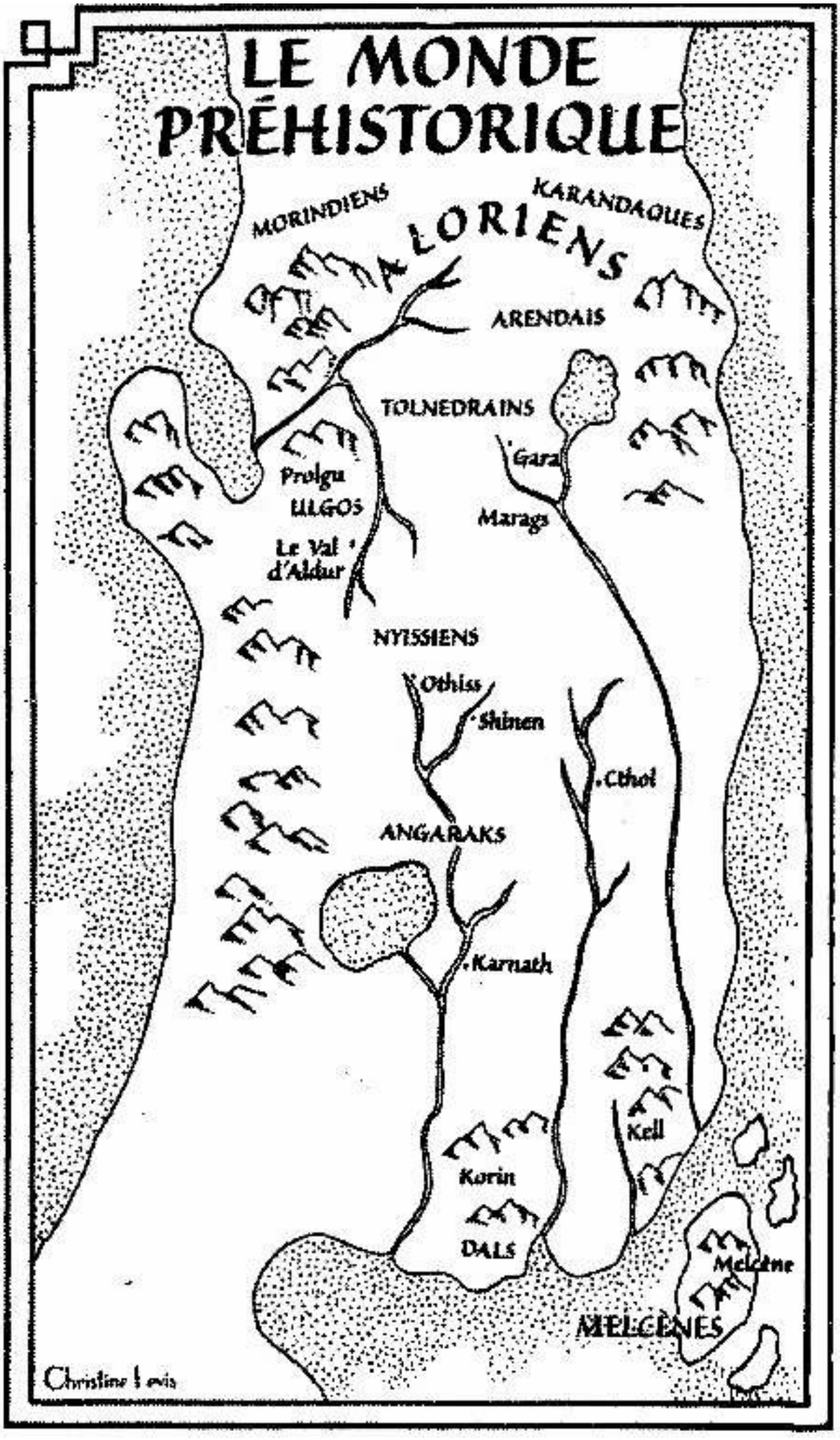
Plus tard, lorsque les trois hommes furent installés sur les paillasses que Durnik avait montées au grenier, Garion regarda, enroulé dans sa couverture, les ombres mouvantes que le feu déclinant projetait sur les murs de la pièce du bas. Il pensa à Ce'Nedra et à ses propres enfants, évidemment, et puis il laissa ses pensées vagabonder sur les événements de cette nuit à nulle autre pareille. Tante Pol avait toujours été au centre de sa vie, et avec la maternité, sa vie avait trouvé son accomplissement.

Juste avant que le sommeil ne s'empare de lui, ses pensées revinrent à la conversation qu'il venait d'avoir avec Durnik et son grand-père. Il était assez honnête avec lui-même pour reconnaître que son désir de lire l'histoire du monde racontée par Belgarath n'était pas complètement désintéressé. Le vieux sorcier était un homme étrange, très complexe, et son récit promettait de livrer sur sa personnalité un éclairage qu'il était seul à pouvoir apporter. Il se ferait prier, bien sûr. Belgarath était passé maître dans l'art d'esquiver les corvées quelles qu'elles soient. Mais Garion croyait connaître un moyen de lui extorquer cette histoire. Il eut un sourire que personne ne vit dans le noir. Il le tenait. Il saurait comment tout avait commencé.

Et puis, comme il était vraiment très tard, il s'endormit. Et peut-être à cause de tous les objets familiers qu'il distinguait à la lueur des braises mourantes, dans la cuisine de tante Pol, en bas, il rêva de la ferme de Faldor, où sa propre histoire avait commencé.

# PREMIERE PARTIE

## LE VAL


LE MONDE PRÉHISTORIQUE
MORINDIENS
KARANDAQUES
LORIENS
ARENDAIS
TOLNEDRAINS
Gara
Prolgu
ULGOS
Marags
Le Val d'Aldur
NYISSIENS
Othiss
Shinen
Cthol
ANGARAKS
Karnath
Kell
Korin
DALS
Melcène
MELCÈNES
Christine Lewis

# CHAPITRE PREMIER

L'ennui avec les idées, c'est que plus on en parle, plus elles semblent devenir réalisables. Quelqu'un lance une idée en l'air, fait une suggestion vaguement amusante pour passer le temps avant d'aller se coucher, et quand tout le monde y a fourré son nez, vous êtes coincé. Pourquoi personne ne veut-il comprendre que ce n'est pas parce que j'aime parler des choses que j'ai forcément envie de *les faire ?*

Dans ce cas précis, tout est parti d'une remarque innocente de Durnik, qui exprimait le désir d'entendre toute l'histoire. Vous connaissez Durnik, vous savez comment il est : il faut toujours qu'il démonte les choses pour voir comment elles marchent. Enfin, pour cette fois, je lui pardonne. Pol venait de lui donner deux petites filles, et les jeunes pères ont souvent tendance à se comporter de façon irrationnelle. Mais Garion aurait dû avoir assez de bon sens pour en rester là. Je maudis le jour où j'ai encouragé ce garçon à s'intéresser aux causes premières. Il y a des moments où il peut être vraiment canulant. Sans lui, je ne serais pas empêtré dans cette affreuse corvée.

Mais non. Il a fallu qu'ils insistent, jour après jour, comme si le sort du monde en dépendait. J'ai essayé de m'en sortir avec quelques vagues promesses – rien de précis, vous imaginez bien –, dans le fervent espoir qu'ils oublieraient cette histoire ridicule.

Mais Garion a commis une indélicatesse sans nom. Il a fait une chose si basse, si vile, que je ne saurais dire à quel point j'ai été choqué. Il a parlé à Polgara de cette stupide idée, et quand il est rentré à Riva, il a remis ça avec à Ce'Nedra. Le coup aurait déjà été assez rude comme ça, mais figurez-vous qu'il est allé jusqu'à leur suggérer de mettre Poledra dans le coup ? Poledra !

Je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même, je l'admets bien volontiers. Si j'ai une excuse, c'est que j'étais un peu fatigué ce soir-là. J'avais laissé échapper, par inadvertance, un secret que j'avais gardé enfoui dans mon cœur pendant trois millénaires. Poledra était enceinte, et j'étais parti, la laissant seule, livrée à elle-même. J'ai passé la moitié de ma vie à culpabiliser. C'était comme si on m'avait tordu un couteau dans les entrailles. Garion le savait. Il savait que, compte tenu des circonstances, je ne pouvais rigoureusement rien refuser à ma femme, et il en a profité cyniquement pour m'embarquer dans ce projet grotesque.

Poledra n'a exercé aucune pression sur moi, bien sûr. Ce n'était pas la peine. Il lui a suffi de laisser entendre qu'elle aimerait me voir mener cette idée à bien, et j'étais piégé. J'espère que le roi de Riva est content du tour qu'il m'a joué.

Je suis sûr que c'est une erreur. Le bon sens me dit qu'il vaudrait infiniment mieux laisser les morts enterrer les morts et les événements reposer dans la poussière de l'oubli. Si ça ne tenait qu'à moi, les choses en resteraient là. La vérité ne peut qu'ennuyer bien des gens.

Rares sont ceux qui la comprendront, et plus rares encore ceux qui accepteront ce que je m'apprête à raconter, mais comme disent mon petit-fils et mon gendre, si je ne relate pas cette histoire moi-même, un autre le fera ; or je suis seul à en connaître le début, le milieu et la fin, de sorte qu'il m'incombe de confier au parchemin périssable, avec une encre qui commencera à pâlir avant même que d'avoir séché, un compte rendu éphémère des faits tels qu'il se sont vraiment déroulés – et pourquoi.

Alors, permettez-moi de commencer cette histoire, comme toutes les histoires, par le début.

Je suis né dans le village aujourd'hui disparu de Gara. Il se trouvait, si je me souviens bien, sur la berge verdoyante d'une petite rivière qui étincelait au soleil d'été comme si sa

surface était couverte de joyaux – et je donnerais tous les joyaux que j'ai jamais vus ou possédés pour être à nouveau assis au bord de cette rivière sans nom.

Notre village n'était pas riche, mais en ce temps-là, aucun ne l'était. Le monde était en paix, nos dieux se promenaient parmi nous en souriant. Nous mangions à notre faim, nous avions un toit sur notre tête. Je ne me souviens plus qui était notre Dieu, non plus que de ses attributs ou de son totem. J'étais très jeune, alors, et ça fait si longtemps…

Je jouais avec les autres enfants dans les rues chaudes, poussiéreuses, je courais dans l'herbe haute et les fleurs des champs, je pataugeais dans la rivière miroitante qui a disparu, envahie par la Mer du Levant, il y a tant d'années que j'en ai perdu le compte.

Ma mère est morte quand j'étais tout jeune. Je me rappelle avoir longtemps pleuré, mais je dois admettre, pour être tout à fait franc, que je ne me souviens plus de son visage. Je me souviens de la douceur de ses mains et de l'odeur de ses vêtements, une odeur chaude de pain frais, mais j'ai oublié son visage. C'est bizarre, non ?

À partir de ce moment-là, les gens du village s'occupèrent de moi. Je n'ai jamais connu mon père et je ne me rappelle pas avoir eu de parents vivants à cet endroit. Les gens veillèrent à ce que j'aie à manger, me donnèrent les vêtements qu'ils ne mettaient plus et me laissèrent dormir dans leurs étables. On m'appelait Garath, ce qui voulait dire « de la ville de Gara » dans notre dialecte. Peut-être était-ce mon vrai nom, mais ce n'est pas certain. Je ne me souviens plus du nom que ma mère m'avait donné, mais quelle importance, au fond ? Garath était un nom tout à fait satisfaisant pour un orphelin, et je ne pesais pas lourd dans la structure sociale du village.

Notre village se trouvait près de l'endroit où les terres ancestrales des Tolnedrains, des Nyissiens et des Marags se rejoignaient. Je pense que nous étions tous de la même race, mais je n'ai aucun moyen d'en être sûr. Je ne me souviens que d'un temple – si on peut dire –ce qui semblerait indiquer que nous adorions tous le même Dieu et étions donc de la même race. La religion me laissait indifférent, à l'époque, et j'ai oublié si le temple avait été consacré à Nedra, à Mara ou à Issa. Les terres des Arendais se trouvaient un peu au nord, aussi est-il possible que notre petite église déglinguée ait été construite pour honorer Chaldan. Je suis sûr que nous n'adorions ni Torak ni Belar. Je pense que si c'avait été l'un d'eux, je m'en souviendrais.

Tout enfant, déjà, je me retrouvai dans la nécessité de gagner ma pitance. Les villageois n'étaient pas chauds pour m'entretenir dans le luxe et l'oisiveté. On me confia la garde des vaches. Je n'étais pas très bon, si vous voulez tout savoir, mais nos vaches étaient de braves bêtes maigrichonnes, assez dociles, qui ne s'égaraient pas trop. Celles qui s'éloignaient revenaient généralement pour la traite du soir. Bref, l'un dans l'autre, gardien de vaches était une bonne vocation pour un gamin peu passionné par les travaux pénibles.

Mes seuls biens au monde, en ce temps-là, étaient les vêtements que j'avais sur le dos, mais j'appris bientôt à me débrouiller avec les moyens du bord. On n'avait pas encore inventé les serrures, de sorte que je n'avais pas trop de mal à explorer les cabanes de mes voisins quand ils étaient aux champs. Je volais surtout de la nourriture. Quelques petits objets trouvaient parfois le chemin de mes poches. Malheureusement, j'étais le suspect tout désigné quand on s'apercevait de mes larcins. Les orphelins ne jouissaient pas d'une très haute considération, en ce temps-là. En tout cas, ma réputation ne cessa de se détériorer au fil des ans, et les autres enfants avaient pour ordre de m'éviter. Mes voisins me considéraient comme paresseux et généralement peu digne de confiance. Ils me traitaient aussi de menteur et de voleur, souvent en face, vous vous rendez compte ? Je ne m'abaisserai pas à dénier ces accusations, mais je trouve qu'il était peu clément de leur part de m'envoyer des choses

pareilles en pleine figure. Je fis désormais l'objet d'une étroite surveillance, et l'on m'interdit d'approcher de la ville, sauf la nuit. J'ignorai superbement ces mesquineries et commençai véritablement à apprécier l'activité consistant à rôder en quête de nourriture ou de tout objet susceptible de tenir dans la poche. Je me trouvais très futé en vérité.

J'avais treize ans à peu près lorsque je me mis à tourner autour des filles. Et ça, pour le coup, ça rendit mes voisins très nerveux. J'avais acquis une certaine réputation de libertinage dans le village et, à cet âge impressionnable, c'est le genre de chose que les jeunes personnes trouvent irrésistible. De fil en aiguille, par un matin de printemps nuageux et venteux, l'un des villageois me pinça dans sa grange à foin avec sa plus jeune fille. Je m'empresse de vous rassurer : il ne se passait rien de vraiment sérieux. Quelques baisers innocents, peut-être, mais rien de plus. Pourtant, le père de la fille se fit aussitôt de moi une opinion désastreuse et m'administra la raclée de ma vie.

Je réussis à lui filer entre les doigts et je quittai le village en courant. Je traversai la rivière à gué et grimpai en haut de la colline, de l'autre côté, pour ruminer. Il faisait un temps sec et frais, et les nuages filaient au-dessus de ma tête dans le jeune vent vif. Je restai assis là pendant un long moment à réfléchir à la situation. J'en conclus que j'avais à peu près épuisé le potentiel du village. Mes voisins, non sans raison, je l'admets, me regardaient tous de travers, et il y avait gros à parier que l'incident de la grange allait être démesurément grossi. Une logique froide m'incitait à penser qu'on ne tarderait pas à me dire de décamper.

Eh bien, je n'allais pas leur donner cette satisfaction. Je regardai le petit groupe de cabanes couleur de boue blotties le long de la rivière fort peu étincelante sous les nuages. Puis je me tournai vers l'ouest et je vis une vaste prairie, des montagnes coiffées de blanc au-delà et des nuages qui couraient dans le ciel gris. J'éprouvai soudain une envie irrépressible de partir. Il y avait bien des choses dans le vaste monde, et je voulais voir ça de plus près. Rien ne me retenait là, au fond, et le père de ma petite camarade de jeu m'attendait probablement de pied ferme, un bon gourdin à la main. C'est à cet instant précis que je me décidai.

Je retournai une dernière fois au village, peu après minuit. Je n'allais pas partir les mains vides. Je pris dans une réserve de vivres tout ce que je pouvais emporter sans trop me charger, et comme il n'est pas prudent de voyager seul et sans arme, je pris aussi un grand couteau. Je m'étais fabriqué une fronde, une petite année auparavant, et j'avais eu tout le temps de m'exercer pendant les heures et les heures que j'avais passées à garder les vaches des autres. Je me demande ce qu'est devenue cette fronde.

Je jetai un dernier coup d'œil dans la remise et décidai que j'avais tout ce qu'il me fallait. Alors je me faufilai sans bruit dans la rue poussiéreuse, retraversai la rivière et quittai Gara pour toujours.

Quand j'y repense, je me dis que je dois une fière chandelle à ce satané villageois. S'il n'était pas entré dans la grange à ce moment-là, je n'aurais peut-être jamais gravi cette colline pour regarder vers l'ouest par ce jour entre tous, et j'aurais très bien pu passer toute ma vie à Gara où je serais mort de ma belle mort. C'est drôle comment les choses les plus dérisoires peuvent complètement bouleverser la vie d'un homme, non ?

Au matin, j'étais depuis longtemps entré sur les terres des Tolnedrains, qui s'étendaient à l'ouest. Je n'avais aucun but précis en tête ; juste cette étrange pulsion qui me poussait à aller vers l'ouest. Je traversai quelques villages, mais je ne vis pas de vraie raison de m'arrêter.

Deux ou trois jours, peut-être, après avoir quitté Gara, je rencontrai un drôle de vieux bonhomme plein de joie de vivre qui conduisait une vieille voiture déglinguée.

— Où tu vas, gamin ? me demanda-t-il dans ce qui me parut, sur le coup, un dialecte

invraisemblable.

— Oh, fis-je avec un geste vague en direction de l'ouest. Par là, je crois.

— Tu n'en as pas l'air très sûr.

— Je n'en sais trop rien en fait, répondis-je avec un grand sourire. C'est juste que j'ai une envie folle de voir ce qu'il y a de l'autre côté de la prochaine colline.

Il me prit au pied de la lettre. Je crus, à ce moment-là, qu'il était tolnedrain. J'avais remarqué que c'étaient des gens très pragmatiques.

— Il n'y a pas grand-chose de l'autre côté de cette colline, répondit-il. À part Tol Malin, bien sûr.

— Tol Malin ?

— C'est une grosse bourgade. Ses habitants ont une haute idée d'eux-mêmes. Faut-il être imbu de sa personne pour s'affubler de ce « Tol », hein ? Enfin, ils ont l'air de penser que ça les pose. C'est là que je vais, et si ça te chante, tu peux venir avec moi. Grimpe donc, gamin. Ça fait une trotte, à pied.

Je pensais, à l'époque, que tous les Tolnedrains parlaient comme lui. Je me rendis vite compte de mon erreur. Je restai quelques semaines à Tol Malin, et c'est là que je fus pour la première fois confronté à la notion d'argent. Qui pouvait inventer l'argent sinon les Tolnedrains ? Je trouvai cette idée fascinante. C'était assez petit pour être transportable, et en même temps ça avait une valeur considérable. Celui qui vient de voler une chaise, une table ou un cheval risque de se faire repérer. Alors que l'argent… Une fois qu'il est dans votre poche, son ex-détenteur peut toujours essayer de faire valoir ses droits dessus, pas vrai ?

Malheureusement, les Tolnedrains faisaient preuve, à l'égard de leur argent, d'une possessivité très déplaisante. Par exemple, c'est à Tol Malin que j'entendis pour la première fois crier : « Au voleur ! Arrêtez-le ! » Je quittai la ville assez rapidement après cette expérience.

Je voudrais que vous compreniez bien que je ne fais pas un fromage de certains de mes travers de jeunesse, seulement ma fille insiste parfois lourdement sur mes prétendues rechutes, et j'aimerais bien qu'on essaie de se mettre un peu à ma place, pour changer. Vous croyez vraiment que j'avais le choix, compte tenu des circonstances, hum ?

J'avais mis quelques lieues à peine entre Tol Malin et ma précieuse petite personne lorsque, curieusement, je retombai sur le même vieux bonhomme rigolard.

— Eh bien, gamin, fit-il en manière de salut, te voilà donc reparti vers l'ouest.

— J'ai failli être victime d'une erreur judiciaire à Tol Malin, répondis-je, sur la défensive. J'ai pensé qu'il valait mieux que je prenne mes distances.

Il eut un petit rire entendu. Un petit rire qui, je ne sais pourquoi, éclaira ma journée. C'était un vieux bonhomme à la barbe et aux cheveux blancs comme il y en a tant, si ce n'est que ses yeux d'un bleu intense n'avaient pas l'air à leur place dans son visage ridé. Il avait un regard sage, mais ce n'était pas un regard de vieil homme. Et puis j'avais l'impression qu'il perçait à jour toutes mes explications et mes mauvais prétextes.

— Eh bien, grimpe donc, gamin, me dit-il. On dirait que nous allons dans la même direction, encore un coup.

Pendant plusieurs semaines, nous allâmes vers l'ouest à travers champs. C'était avant que les Tolnedrains ne donnent libre cours à leur passion pour les routes rectilignes, bien entretenues, et nous suivions des pistes de caravane qui serpentaient paresseusement dans la prairie.

Comme à peu près tout le monde, à l'époque, les Tolnedrains vivaient de la terre. Il y avait de très rares fermes perdues dans la campagne, mais la plupart des gens habitaient dans des

villages, allaient travailler dans les champs tous les matins et rentraient chez eux le soir.

Nous traversions l'un de ces villages, un matin, vers le milieu de l'été, quand je vis ces fermiers partir au travail sous le soleil déjà chaud.

— Ce ne serait pas moins pénible s'ils construisaient leurs maisons au milieu de leurs champs ? demandai-je au vieil homme.

— Sûrement, acquiesça-t-il, mais à ce moment-là, ce seraient des paysans et non plus des villageois. Et un Tolnedrain digne de ce nom préférerait crever plutôt que d'être considéré comme un paysan par ses voisins.

— C'est ridicule, protestai-je. Ils passent toute la journée à trimer dans la gadoue. Ce sont donc des paysans, non ?

— Oui, répondit-il calmement, mais ils pensent manifestement que le fait de vivre dans un village fait d'eux des villageois.

— C'est si important que ça pour eux ?

— Très important, gamin. Les Tolnedrains veulent avoir une bonne opinion d'eux-mêmes.

— Personnellement, je trouve ça stupide.

— Les gens font des tas de choses stupides. Ouvre les yeux et les oreilles, la prochaine fois que nous traverserons un de ces villages. Si tu fais bien attention, tu verras ce que je veux dire.

Je ne m'en serais probablement jamais aperçu s'il ne me l'avait fait remarquer. Nous traversâmes un grand nombre de ces villages au cours des semaines suivantes, et j'appris à connaître les Tolnedrains. Ils ne grimpèrent guère dans mon estime. L'activité principale du Tolnedrain consiste à tenter de déterminer son rang exact dans la communauté, et plus il se croit en haut de l'échelle, plus il devient agressif. Il traite mal ses serviteurs, non par cruauté mais par besoin d'établir sa supériorité. Il peut passer des heures devant sa glace à répéter une expression supérieure, hautaine. C'est peut-être ce qui m'exaspérait le plus. Je n'aime pas qu'on me regarde de haut, et mon statut de vagabond me plaçait sur les barreaux du bas de l'échelle sociale, de sorte que tout le monde me regardait de haut.

— Le prochain crétin prétentieux qui me reluque comme ça, je lui flanque mon poing dans les dents, murmurai-je d'un ton menaçant alors que nous quittions un de ces villages.

Le vieil homme haussa les épaules.

— À quoi bon ?

— Je n'aime pas qu'on me traite comme de la merde.

— Leur opinion a vraiment de l'importance pour toi ?

— Pas le moins du monde.

— Alors pourquoi gaspiller ton énergie ? Tu dois apprendre à rire de tout ça, gamin. Ces villageois arrogants sont débiles, tu ne trouves pas ?

— Évidemment.

— Eh bien, en leur tapant dessus, tu t'abaisserais à leur niveau, peut-être même plus bas. Tant que tu sais ce que tu vaux, qu'est-ce que tu as à fiche de ce que ces gens peuvent bien penser de toi ?

— Euh… rien du tout, mais…

Je m'efforçai vainement de trouver une réponse valable. Je finis par éclater d'un rire un peu penaud.

Il me tapota affectueusement l'épaule.

— Je savais que tu finirais par voir les choses comme ça.

C'est peut-être l'une des leçons les plus importantes que j'ai apprises au fil des siècles. Il est beaucoup plus satisfaisant, au bout du compte, de rire sous cape des imbéciles que de leur

courir après dans des rues poussiéreuses en essayant de leur faire sauter les dents. En dehors de toute autre considération, ça revient moins cher en vêtements.

Le vieil homme semblait n'avoir pas de destination précise. Il ne transportait rien d'important dans sa voiture, juste quelques sacs d'avoine à moitié vides, pour son petit cheval râblé, un tonnelet d'eau, des vivres et quelques vieilles couvertures élimées qu'il partagea généreusement avec moi. Plus j'apprenais à le connaître et plus je l'appréciais. Il semblait voir au cœur des choses, et il trouvait matière à rire dans tout ce qu'il voyait. Avec le temps, je me mis à rire, moi aussi, et je me rends compte que si j'ai jamais eu un ami, c'est ce qui s'en rapprochait le plus.

Pour passer le temps, il me parlait des gens qui vivaient sur cette vaste plaine. J'eus l'impression qu'il était souvent sur les routes. Malgré sa façon amusante de parler, ou grâce à cela, peut-être, je trouvais qu'il avait une vision très pénétrante des différentes races. J'ai passé des milliers d'années au milieu de ces gens et les premières impressions qu'il m'en a données ne se sont jamais démenties. Pour lui, les Aloriens étaient chahuteurs, les Tolnedrains matérialistes et les Arendais pas très futés. Les Marags étaient de grands sentimentaux, évaporés et d'une générosité excessive. Les Nyissiens étaient fourbes et fainéants, les Angaraks obsédés par la religion. Il n'avait que de la pitié pour les Morindiens et les Karandaques et un respect que je trouvai curieux, compte tenu de son pragmatisme, pour les Dals, ces mystiques. J'éprouvai un étrange regret et un grand vide lorsque, par un vilain jour frais et brumeux, il retint son cheval et me dit :

— C'est là que je m'arrête, gamin. Allez, dégage. Plus qu'autre chose, c'est la brutalité de l'annonce qui me choqua.

— Où allez-vous ? demandai-je.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, gamin ? Tu vas vers l'ouest et moi pas. Nous nous reverrons mais, pour le moment, nos routes se séparent. Tu as encore beaucoup de choses à découvrir, et j'ai déjà vu ce qu'il y avait par là. Nous en reparlerons quand nous nous rencontrerons, la prochaine fois. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches. En attendant, tu descends de là.

Je me sentis passablement blessé par cette façon cavalière de prendre congé. Je ramassai mon balluchon dans le fond de la voiture et descendis d'assez mauvaise grâce. Je partis vers l'ouest sans me retourner, de sorte que je ne sus jamais quelle direction il avait prise. Quand je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, il était hors de vue.

Il m'avait vaguement décrit les environs et je savais à peu près ce qui m'attendait. L'été était assez avancé pour qu'il soit peu judicieux de s'aventurer dans les montagnes. D'après le vieil homme, droit devant moi, une grande forêt longeait une rivière qui, contrairement aux autres, courait du sud au nord. Je savais que la région était peu peuplée, et que je serais obligé de gagner ma pitance au lieu de vivre de rapine. Mais j'étais jeune, habile à la fronde, et j'étais confiant : je m'en sortirais.

Les choses tournèrent de telle sorte que je ne fus même pas obligé de chercher à manger, cet hiver-là. À la lisière de la forêt, je tombai sur un vaste campement habité par d'étranges vieillards qui préféraient vivre sous la tente plutôt que dans des cabanes. Ils parlaient une langue que je ne connaissais pas, mais ils m'accueillirent avec de grands gestes et des sourires humides de larmes.

C'est peut-être la communauté la plus étrange que j'aie jamais rencontrée et j'en ai vu, je vous prie de le croire. Leur peau était étrangement incolore, ce que je pris pour une caractéristique raciale, mais la chose vraiment bizarre, c'est qu'il n'y en avait apparemment pas un seul parmi eux qui ait moins de soixante-dix ans.

Ils me traitèrent avec les plus grands égards, et la plupart se mirent à pleurer lorsqu'ils me virent pour la première fois. Ils restaient assis pendant des heures à me regarder, ce que je trouvai pour le moins déconcertant. Ils me donnèrent à manger, me dorlotèrent, me logèrent somptueusement – dans la mesure où une tente peut être somptueuse. J'avais une tente pour moi tout seul. Je découvris qu'il y en avait beaucoup de vides dans le campement. Un ou deux mois plus tard, j'avais compris pourquoi. Il se passait rarement une semaine sans qu'il en meure au moins un. Je vous ai dit qu'ils étaient tous très vieux. Vous ne pouvez pas savoir combien il peut être déprimant de vivre dans un endroit où on passe son temps à enterrer les gens.

Mais l'hiver arrivait et j'avais au moins un endroit où dormir et où il y avait du feu pour éloigner le froid. Et puis les vieux me nourrissaient bien, alors je décidai que je survivrais à une légère déprime. Je décidai néanmoins de partir dès les prémices du printemps.

Je ne fis aucun effort pour apprendre leur langue, et je ne retins que quelques mots. Deux en particulier revenaient tout le temps : « Gorim » et « UL », qui semblaient être des noms et étaient généralement prononcés sur un ton de profond regret.

Non contents de me donner à manger, les vieux me procurèrent aussi des vêtements. Les miens n'avaient jamais été fameux, et mes tribulations les avaient mis à rude épreuve. Oh, ce ne fut pas un grand sacrifice pour eux. Dans une communauté où on enterre deux ou trois personnes par semaine en moyenne, on peut s'attendre qu'il y ait des vêtements à récupérer.

Lorsque la neige commença à fondre et le sol à se dégeler, je fis tranquillement mes préparatifs de départ. Je volai des vivres – un peu à la fois, pour ne pas éveiller les soupçons. Je fauchai un assez joli manteau de laine sous la tente d'un des derniers disparus et quelques autres objets utiles ça et là. J'explorai prudemment les environs et trouvai, juste à l'ouest du campement, un endroit où on pouvait traverser la rivière à gué. Puis, ayant soigneusement arrêté mon itinéraire, je rongeai mon frein en guettant la fin de l'hiver.

Comme d'habitude, au début du printemps, il y eut quelques semaines de pluie à peu près ininterrompue, alors je patientai encore un peu. L'attente devenait presque insupportable. L'étrange pulsion qui me tenaillait depuis que j'avais quitté Gara avait subtilement évolué pendant l'hiver. J'avais maintenant l'impression d'être attiré vers le sud et non plus vers l'ouest.

La pluie cessa enfin, et le soleil semblait assez chaud pour que je puisse agréablement reprendre la route. Un soir, je rassemblai le fruit de mes larcins et guettai sous ma tente, haletant, surexcité, le moment où tout bruit aurait cessé. Puis, quand tout fut silencieux, je quittai mon foyer provisoire et m'approchai de la lisière de la forêt.

C'était la pleine lune, et les étoiles semblaient très brillantes. Je sortis subrepticement des bois ténébreux, traversai la rivière à gué et repris pied de l'autre côté, en proie à une exaltation indescriptible. J'étais libre !

Je suivis le fleuve vers le sud pendant le restant de la nuit, afin de mettre la plus grande distance possible entre ces vieux et moi. Une distance suffisante, en tout cas, pour qu'ils ne puissent me suivre avec leurs vieux genoux rouilles.

La forêt semblait incroyablement vieille. Les arbres étaient énormes et la verte frondaison empêchait si bien le passage de la lumière que le sol couvert de mousse verte, luxuriante, était dépourvu des broussailles habituelles. On aurait dit une forêt enchantée. Lorsque je fus sûr de ne pas être suivi, je m'aperçus que je n'étais pas si pressé, au fond. Je ralentis l'allure et poursuivis vers le sud d'un pas de promenade, sans éprouver le moindre sentiment d'urgence, juste la vague envie d'aller quelque part. Où ? Je n'en avais pas la moindre idée.

C'est alors que le paysage se dégagea. La forêt laissa place à une sorte de vallon, une

cuvette couverte d'herbe où poussaient, çà et là, de ravissants bosquets entourés d'arbustes couverts de baies juteuses. Au milieu murmuraient des sources d'eau profonde, froide et si claire que je vis, en m'agenouillant pour boire, des truites qui me regardèrent, étonnées mais sans crainte.

Une biche aussi douce et placide qu'un mouton paissait dans la prairie verdoyante et me regarda passer en ouvrant ses grands yeux innocents.

Tout émerveillé, je m'y aventurai, plus heureux que je ne l'avais jamais été. La voix distante de la prudence me disait que mes réserves de vivres ne dureraient pas éternellement, mais elles ne semblaient pas vraiment diminuer. Peut-être parce que je me goinfrais de baies et d'autres fruits inconnus.

Je m'attardai dans cette vallée magique et je finis par arriver au centre, où poussait un arbre si vaste que mon esprit se cabrait à la seule idée de son immensité.

Je n'ai aucune prétention en matière d'horticulture, mais j'ai fait neuf fois le tour du monde et je n'en ai jamais vu de pareil. Alors, commettant ce qui était probablement une bêtise, je m'approchai du tronc et posai les mains sur l'écorce rugueuse. Je me suis toujours demandé ce qui serait arrivé si je n'avais pas fait ça.

Je fus aussitôt envahi par une paix indescriptible. Ma cynique de fille taxera probablement la rêverie qui s'empara de moi de paresse congénitale, mais elle se trompe. Je ne sais combien de temps je restai assis là, fasciné, en communion avec cet arbre antique. Il faut bien que j'aie été nourri d'une façon ou d'une autre tandis que les heures, les jours puis les mois passaient sans que je m'en rende compte, mais je ne me souviens pas d'avoir mangé ou dormi.

Et puis, une nuit, il fit très froid et la neige se mit à tomber. L'hiver, comme la mort, m'avait suivi sournoisement pendant tout ce temps.

J'avais vaguement envisagé, si je ne trouvais pas mieux, de retourner au campement des vieillards pour passer un autre hiver à me faire dorloter, mais il était évident que je m'étais trop longtemps attardé dans l'ombre paralysante de cet arbre stupide.

La neige était maintenant si haute que j'arrivais à peine à avancer. Je n'avais plus rien à manger, mes chaussures étaient usées et j'avais perdu mon couteau. Soudain, le froid devint vraiment glacial. Je n'accuse personne, mais je commençais à trouver que, cette fois, ça faisait beaucoup.

Pour finir, trempé jusqu'à la moelle des os, de la glace plein les cheveux, je me blottis derrière un tas de pierres qui semblait monter jusqu'au cœur de la tempête et je m'efforçai de me préparer à la mort. Je pensai à Gara, mon village, aux champs qui l'entouraient. Je pensai à notre rivière qui clapotait joyeusement, à ma mère, et – j'étais vraiment très jeune encore – je me mis à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? demanda une voix douce.

La neige tombait si dru que je ne pus voir celui qui parlait, mais je ne sais pourquoi, cette douceur même m'agaça. Il me semblait que j'avais assez de raisons de pleurer.

— Je pleure parce que j'ai froid et faim, répondis-je. Et parce que je vais mourir et que je n'en ai pas envie.

— Pourquoi mourrais-tu ? Es-tu blessé ?

— Je suis perdu, répliquai-je un peu sèchement, il neige, et je n'ai nulle part où aller.

Il était aveugle ou quoi ?

— Est-ce, parmi tes pareils, une raison suffisante pour mourir ?

— Ça ne vous suffit pas ?

— Et combien de temps penses-tu que durera la mort ? demanda la voix d'un ton qui me

parut tout juste intrigué.

— Je n'en sais rien, geignis-je, ému par mon sort pitoyable. C'est la première fois que ça m'arrive.

Les hurlements du vent et le tournoiement de la neige redoublèrent de violence.

— Allons, mon enfant, dit enfin la voix, viens ici, près de moi.

— Où êtes-vous ? Je ne vous vois pas.

— Longe ma tour vers ta gauche. Tu sais distinguer ta droite de la gauche ?

Il n'avait pas besoin de se montrer insultant ! Je fis quelques pas en titubant sur mes pieds gelés, aveuglé par la neige que le vent me projetait dans la figure.

— Eh bien, mon enfant ? Tu viens ?

Je fis le tour de ce que je pris alors pour un tas de cailloux.

— Tu dois arriver à une pierre grise, lisse, fit la voix. Elle est un peu plus haute que toi et aussi large que tes bras étendus.

— C'est bon, dis-je en claquant des dents lorsque j'eus trouvé la pierre qu'il me décrivait. Et maintenant ?

— Dis-lui de s'ouvrir.

— Quoi ?

— Parle à la pierre, reprit patiemment la voix, indifférente au fait que je me changeais en congère dans cet enfer glacé. Ordonne-lui de s'ouvrir.

— Lui ordonner… ? Moi ?

— Tu es un homme ; ce n'est qu'une pierre.

— Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— Dis-lui de s'ouvrir.

— Je pense que c'est stupide, mais je vais essayer. Ouvre-toi ! lançai-je sans trop y croire.

— Tu peux sûrement faire mieux que ça.

— Ouvre-toi ! tonnai-je. La pierre s'éclipsa.

— Entre, mon enfant, continua la voix. Ne reste pas sous la neige tel un veau à l'abattoir. Il fait assez froid dehors.

Comme si je ne l'avais pas remarqué !

J'entrai dans ce qui me parut être une sorte de vestibule complètement vide, à part un escalier de pierre qui montait. Chose étrange, il ne faisait pas noir à l'intérieur, mais je ne voyais pas d'où venait la lumière.

— Ferme la porte, mon enfant.

— Que dois-je faire ?

— Comment l'as-tu ouverte ?

Je me tournai vers l'ouverture béante et, assez fier de moi, je dois dire, m'écriai :

— Ferme-toi !

À ces mots, la pierre glissa devant la porte avec un raclement sinistre. Ce bruit me glaça le sang dans les veines plus encore que le froid du dehors. J'étais prisonnier ! Puis je me rendis compte que j'étais au sec pour la première fois depuis des jours et je cessai de paniquer. Il n'y avait même pas une mare autour de mes pieds ! Décidément, il se passait de drôles de choses dans cet endroit.

— Monte, mon enfant ! ordonna la voix.

Je n'avais pas le choix, n'est-ce pas ? Je gravis, un peu effrayé quand même, un escalier en spirale, aux marches de pierre séculaires, usées par les pas. La tour était très haute, et l'escalade me prit un certain temps.

Au sommet, il y avait une pièce pleine de choses extraordinaires, des choses comme je

n'en avais jamais vu. J'étais encore jeune, et n'avais point tout à fait renoncé à vivre de rapine. Des idées de larcin traversèrent ma vilaine petite âme. (Je suis sûr que Polgara appréciera cet aveu.)

Près d'un feu – qui brûlait, je m'en aperçus aussitôt, sans combustible – était assis un homme qui semblait incroyablement vieux et curieusement familier, même si je ne pouvais dire où je l'avais déjà vu. Il avait une longue barbe fournie, blanche comme la neige qui avait bien failli me tuer, mais dans ses yeux brillait une éternelle jeunesse. Je pensai que c'étaient ses yeux qui me rappelaient quelqu'un.

— Eh bien, mon enfant, dit-il, tu as donc décidé de ne pas mourir ?

— Pas si je peux faire autrement, dis-je bravement sans cesser d'inventorier les merveilles de la pièce.

— As-tu besoin de quoi que ce soit ? demanda-t-il. Je ne connais guère tes pareils.

— Un peu de nourriture, peut-être, répondis-je. Je n'ai pas mangé depuis deux jours. Et un endroit au sec où dormir, si ça ne vous dérange pas.

Puis, me disant qu'il ne serait peut-être pas inutile de me concilier les bonnes grâces de cet étrange vieillard, je m'empressai d'ajouter :

— Je ne vous causerai aucun dérangement, Maître, et je pourrais me rendre utile en retour.

C'était un petit discours habile que j'avais mis au point lors de mon séjour chez les Tolnedrains. J'avais appris à me mettre dans les petits papiers des gens qui étaient en situation de me rendre service.

— Maître ? releva-t-il, et il éclata de rire.

Un rire si chaleureux que, pour un peu, il m'aurait donné envie de danser. Mais où avais-je déjà entendu ce rire ?

— Je ne suis pas ton maître, mon enfant, ajouta-t-il, puis il se remit à rire, et sa joie me fit chanter le cœur. Voyons cette histoire de nourriture. Que veux-tu manger ?

— Un peu de pain, peut-être. Pas trop rassis, si je ne craignais d'abuser.

— Du pain ? Rien que du pain ? Je suis sûr, mon enfant, que ton estomac peut assimiler autre chose que du pain. Si tu souhaites te rendre utile, comme tu l'as proposé, il faut te nourrir correctement. Réfléchis, mon enfant. Songe à toutes les choses que tu as mangées dans ta vie. Qu'est-ce qui serait le mieux à même d'apaiser ton énorme faim ?

Je n'en avais même pas idée. Devant mes yeux tournoyaient des visions de rôtis fumants, d'oies grasses ruisselantes de jus, de montagnes de pains sortant du four et de beurre doré, de pâtisseries et de crème fraîche, de fromage et de bière brune, mousseuse, de fruits, de noix, et de sel pour assaisonner le tout. Cette vision était si réelle qu'il me sembla en humer le parfum enivrant.

Le vieillard assis devant le feu qui semblait brûler dans le vide se mit à rire, et mon cœur se remit à chanter.

— Retourne-toi, mon enfant, et mange à ta faim. Je fis ce qu'il me disait et là, sur une table que je n'avais pas vue jusqu'alors, je reconnus tout ce que j'avais imaginé. Pas étonnant que j'aie cru le sentir ! Un gamin affamé ne se demande pas d'où vient la nourriture, il mange. Et je mangeai. Je dévorai jusqu'à ce que mon estomac demande grâce. Et tout en m'empiffrant, j'entendais rire le vieil homme assis devant le feu, et mon cœur bondissait dans ma poitrine à chacun de ses petits rires étrangement familiers.

Puis, quand j'eus fini et me retrouvai tout somnolent devant mon assiette, il me demanda : – Veux-tu dormir, maintenant, mon enfant ?

— Un petit coin me suffira, Maître. Un coin pas trop loin du feu, si je ne craignais

d’abuser.

Il tendit le doigt.

— Tu n’auras qu’à dormir ici, mon enfant, dit-il. Soudain, je vis un lit qui m’avait jusqu’alors échappé : un grand lit avec d’énormes oreillers et des coussins du duvet le plus doux.

Je le remerciai d’un sourire, me glissai sous les couvertures et, comme j’étais très jeune et très fatigué, je m’assoupis aussitôt sans songer à m’interroger sur l’étrangeté de tous ces événements.

Mais dans mon sommeil je sus que celui qui m’avait tiré de la tempête et donné à manger veillait sur moi, et je dormis d’autant mieux, tout le long de cette interminable nuit de neige, que je me savais protégé par la chaleur réconfortante de son regard.

# CHAPITRE II

Et c'est ainsi que commença ma servitude. Au début, mon Maître me confia des tâches simples : balayer par terre, aller chercher du bois, nettoyer les carreaux, des choses de ce genre. Je pense maintenant que j'aurais dû m'interroger sur nombre d'entre elles. J'aurais juré qu'il n'y avait pas un grain de poussière dans la chambre du haut de la tour, la première fois que j'y montai, et le feu n'avait pas besoin de bois pour brûler dans la cheminée. Tout se passait comme s'il m'inventait du travail.

C'était quand même un bon Maître. D'abord, il ne me commandait pas comme les Tolnedrains, qui menaient leurs domestiques à la baguette. Plutôt que de me donner des ordres, il insinuait que le sol était un peu sale, ou qu'il serait peut-être plus prudent de refaire provision de bois. Les travaux qu'il me confiait étaient largement à la portée de mes forces et de mes compétences, et quand je pensais au temps qu'il faisait dehors, j'estimais que c'était bien peu de chose au regard du gîte et du couvert qu'il m'accordait. Je me dis toutefois que, lorsque le printemps reviendrait et s'il me chargeait de nouvelles corvées, il se pourrait que je reconsidère notre arrangement. Il n'y a pas grand-chose à faire quand l'hiver vous empêche de sortir, mais j'ai remarqué qu'avec le redoux, les tâches pénibles et fastidieuses avaient tendance à se multiplier. Si la situation devenait trop pénible, je pourrais toujours faire mon balluchon et m'en aller.

Cette seule idée avait quelque chose d'étrange. La force qui m'avait poussé à quitter Gara m'avait abandonné. Je ne crois pas y avoir vraiment réfléchi ; je remarquai simplement qu'elle avait disparu et je n'y pensai plus. Je devais me dire que j'avais grandi et que ça avait cessé de m'intéresser, et voilà tout. J'ai l'impression d'avoir renoncé à beaucoup de choses pendant ce premier hiver.

Par exemple, je ne m'interrogeai guère sur le fait que mon Maître n'avait aucun moyen d'existence apparent. Il n'élevait pas d'animaux, de poules ou de moutons ; il n'y avait aucun enclos, pas la moindre cabane dans les environs de sa tour. Je n'arrivai même pas à trouver son cellier. Il fallait bien qu'il entrepose ses vivres quelque part, puisqu'il y avait toujours à manger sur la table quand j'avais faim. Curieusement, le fait que je ne l'aie jamais vu faire la cuisine ne me paraissait pas particulièrement étonnant. Ni même le fait que je ne l'aie jamais vu manger une bouchée. C'était comme si ma curiosité naturelle – et je peux être très curieux, croyez-moi – avait été endormie.

À aucun moment de cet interminable hiver je n'eus la moindre idée de ce qu'il faisait. Il me semblait qu'il passait beaucoup de temps à regarder une pierre ronde, toute bête. Il ne disait pas grand-chose, mais je parlais assez pour nous deux. J'ai toujours aimé le son de ma voix. (Ah bon, vous aviez remarqué ?)

Mon bavardage incessant devait le rendre fou, parce qu'un soir il me demanda avec une certaine agressivité pourquoi je ne prenais pas un livre.

Je savais ce que c'était que la lecture, évidemment. Personne ne savait lire à Gara, mais j'avais vu des Tolnedrains le faire, ou faire semblant. À l'époque, ça m'avait paru un peu bête. Pourquoi prendre la peine d'écrire une lettre à quelqu'un qui habite deux maisons plus loin ? Si c'est important, il n'y a qu'à aller lui parler.

— Je ne sais pas lire, Maître, avouai-je. Il sembla sidéré par cet aveu.

— Vraiment, mon enfant ? releva-t-il. Je pensais que c'était une faculté innée chez tes pareils.

J'aurais bien voulu qu'il cesse de parler de « mes pareils » comme si j'appartenais à une

espèce de rongeurs ou d'insectes rares.

— Apporte-moi ce livre, mon enfant, m'ordonna-t-il en indiquant une haute étagère.

Je levai les yeux, surpris. Il s'y trouvait apparemment plusieurs douzaines de livres reliés, or j'avais nettoyé, époussetéet ciré la pièce de fond en comble une douzaine de fois au moins, et j'aurais juré que cette étagère n'y était pas la dernière fois que j'avais regardé.

— Lequel, Maître ? demandai-je pour dissimuler ma confusion.

Vous remarquerez que j'avais commencé à acquérir un vernis d'éducation.

— Le premier qui te tombera sous la main, répondit-il d'un ton indifférent.

Je pris un livre au hasard et le lui apportai.

— Assieds-toi, mon enfant. Je vais faire ton instruction.

J'ignorais tout de la lecture, aussi ne me vint-il pas à l'esprit de m'étonner que, sous sa douce tutelle, je sois devenu un lecteur habile et compétent en l'espace d'une heure. Soit j'étais un élève particulièrement doué – ce qui paraît hautement improbable – soit il était le meilleur professeur qui ait jamais vu le jour.

Dès cet instant, je devins un lecteur assidu. Je dévorai les livres de son étagère, du premier au dernier. Puis, non sans regrets, je repris le premier livre… pour découvrir que je ne l'avais jamais vu de ma vie. Je lus et relus, et chaque page était nouvelle pour moi. J'ai lu cette étagère plus de douze fois, et ce n'était jamais la même. La lecture m'ouvrit le monde de l'esprit, et je le trouvai assez à mon goût.

Ma nouvelle obsession procura au moins un certain répit à mon Maître, et il paraissait approuver le fait de me voir veiller jusque tard dans la nuit – ces longues nuits d'hiver, pleines de neige –, pour lire des textes dans des langues que j'aurais été bien en peine de parler, mais que je comprenais néanmoins clairement et qui semblaient s'imposer à moi. Je remarquai aussi vaguement – ma curiosité s'étant, je vous l'ai dit, pour ainsi dire émoussée – que, lorsque je lisais, mon Maître n'avait apparemment aucune corvée à me donner, au début du moins. Le conflit entre la lecture et les corvées vint plus tard. C'est ainsi que nous passâmes l'hiver, dans ce monde de l'esprit, et à de rares exceptions près, je crois n'avoir jamais été plus heureux de ma vie.

Je suis sûr que ce sont les livres qui me retinrent, au printemps suivant puis tout l'été. Comme je le craignais, le retour des beaux jours stimula l'imagination de mon Maître. Il trouvait toutes sortes de choses à me faire faire au-dehors, et surtout des tâches désagréables, qui impliquaient beaucoup d'efforts et de transpiration. Je n'ai jamais aimé abattre des arbres, par exemple, et surtout pas avec une hache. J'ai cassé le manche de la hache huit fois, cet été-là. Tout à fait délibérément, je l'admets, et il se réparait miraculeusement pendant la nuit. Je détestais cette maudite hache indestructible.

Il y avait plus curieux encore. J'étais moins exaspéré par la sueur et les efforts qu'il m'en coûtait que par l'idée de perdre, à cogner sur des arbres inébranlables, un temps précieux que j'aurais pu consacrer à l'exploration de cette étagère inépuisable. Chaque page m'ouvrait de nouvelles perspectives, plus merveilleuses que les précédentes, et je poussais des soupirs à fendre l'âme chaque fois que je devais emmener ma hache en promenade.

Je n'avais pas eu le temps de me retourner que l'hiver était déjà revenu. J'étais plus heureux au balai qu'avec la hache. Après tout, on ne peut entasser qu'une certaine quantité de poussière dans les coins avant que ça se voie, et mon Maître se débrouillait pour que ça ne se voie jamais. Je continuai à lire et relire l'étagère. Il est probable que ça me faisait le plus grand bien, et pourtant mon Maître, animé par un instinct sadique, obscur, semblait toujours savoir à quel moment précis il me serait le plus désagréable d'être interrompu. Il choisissait inévitablement ce moment précis pour m'ordonner de donner un coup de balai, de faire la

vaisselle ou d'aller chercher du bois.

Il laissait parfois tomber ce qu'il faisait pour me regarder trimer, une expression rêveuse sur la face. Puis il poussait un soupir et retournait à ses occupations auxquelles je ne comprenais rien.

Les saisons passaient, immuables. J'étais toujours plongé dans mes livres quand je n'étais pas absorbé par les tâches de plus en plus complexes et fastidieuses que mon maître me confiait. Je devins sombre et hargneux, mais pas une fois je ne songeai à m'enfuir.

Et puis, par une journée du début de l'hiver, trois ou quatre ans – ou peut-être même cinq – après mon arrivée à la tour et le début de mon esclavage, mon Maître m'ordonna de déplacer une grosse pierre qu'il contournait depuis mon premier été auprès de lui, mais dont la présence lui paraissait soudain importune, allez savoir pourquoi. C'était une assez grosse pierre, je l'ai dit, blanche et très, très lourde. J'eus beau faire, j'eus beau pousser, m'arc-bouter si fort dessus que je crus me fendre les membres, rien n'y fit. En désespoir de cause, fou de rage, je concentrai toute ma force et ma volonté sur la pierre et grommelai un seul mot.

— Bouge ! dis-je.

Et elle bougea ! L'énorme masse inerte céda sans effort, sa prodigieuse inertie s'abandonna comme s'il eût suffi d'un doigt pour l'envoyer valser à l'autre bout du Val.

— Eh bien, mon enfant, dit mon Maître, me faisant sursauter car je ne le savais pas si près. Je me demandais si ce jour finirait par arriver.

— Oh, Maître ! m'exclamai-je, troublé. Que s'est-il passé ? Comment cette énorme pierre s'est-elle si aisément déplacée ?

— Elle s'est mue en réponse à ton ordre, mon enfant. Tu es un homme, et ce n'est qu'une pierre.

Où avais-je déjà entendu cela ?

— D'autres choses peuvent-elles être ainsi faites, ô Maître ? demandai-je en réfléchissant à toutes les heures que j'avais perdues à effectuer des tâches sans intérêt.

— Tout peut être ainsi fait, mon enfant. Applique ta volonté à ce que tu veux accomplir et prononce le verbe. L'action s'effectuera selon ton bon vouloir. Je me suis moult émerveillé de l'obstination que tu mettais à t'échiner plutôt que d'user de ta volonté. Je commençais à m'inquiéter pour toi, à craindre qu'il ne te manque on ne sait quoi.

Soudain, toutes les choses que j'avais ignorées ou écartées d'un haussement d'épaules, ou dont je n'avais pas eu la curiosité de me soucier, tout cela se mit en place. Mon Maître s'était en vérité ingénié à m'inventer des corvées dans l'espoir que je finirais par apprendre son secret. Je m'approchai de la pierre et posai les mains dessus.

— Bouge ! ordonnai-je à nouveau en bandant ma volonté.

Et la roche se déplaça avec la même aisance que précédemment.

— Cela te facilite-t-il les choses de toucher la pierre quand tu veux la déplacer, mon enfant ? demanda mon Maître, et je discernai une note de curiosité dans sa voix.

Sa question m'abasourdit. Je n'y avais pas réfléchi. Je regardai la pierre.

— Bouge, dis-je, pour voir.

— Il faut la commander, mon enfant, non la supplier.

— Bouge ! dis-je dans un rugissement, et la pierre se souleva et roula au loin, sans autre intervention que celle du Vouloir et du Verbe.

— C'est bien mieux, mon enfant. Tout espoir n'est peut-être pas perdu pour toi.

C'est alors que je remarquai quelque chose. (Vous noterez ma rapidité d'esprit.) Il y avait maintenant près de cinq ans, j'avais déplacé la pierre qui servait de porte à la tour avec la

seule aide de ma voix.

— Vous saviez depuis le début que je pouvais le faire, n'est-ce pas, mon Maître ? Il n'y a guère de différence entre cette pierre-ci et celle qui ferme la porte de la tour, pas vrai ?

— C'est bien observé, mon enfant, me complimenta-t-il avec un doux sourire.

Je commençais à en avoir assez qu'il m'appelle « mon enfant ».

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? lançai-je d'un ton accusateur.

— Il fallait que je sache si tu t'en apercevrais toi-même, mon enfant.

— Toutes ces choses, ces corvées que vous m'avez fait exécuter pendant tant d'années n'étaient donc qu'un prétexte pour m'obliger à le découvrir ?

— Évidemment, acquiesça-t-il avec désinvolture. Quel est ton nom, mon enfant ?

— Garath, répondis-je, et je me rendis compte, soudain, qu'il ne me l'avait jamais demandé.

— Ce nom ne te sied point, mon enfant. Il est beaucoup trop abrupt et commun pour un être aussi doué. Je t'appellerai Belgarath.

— Comme il vous plaira, ô mon Maître, répondis-je respectueusement, et, en retenant mon souffle, j'ajoutai : Et vous, mon Maître, quel est votre nom ?

— Je m'appelle Aldur, répondit-il avec un sourire. Je connaissais ce nom, évidemment. Je me jetai aussitôt à plat ventre devant lui.

— Serais-tu malade, Belgarath ?

— Ô Dieu tout-puissant, bredouillai-je, tout tremblant. Pardonne mon ignorance. J'aurais dû Te reconnaître immédiatement.

— Trêve de servilité ! s'exclama-t-il, courroucé. Je n'ai que faire de ta soumission. Je ne suis pas mon frère Torak. Lève-toi, Belgarath, et tiens-toi droit. Ce comportement ne me sied point.

Je me relevai craintivement, la tête rentrée dans les épaules en prévision de la foudre et du tonnerre qui allaient inéluctablement me frapper. Les Dieux, chacun le savait, pouvaient détruire à volonté ceux qui leur déplaisaient. C'était une idée baroque propre à cette époque. J'ai rencontré quelques Dieux depuis lors, et je sais à quoi m'en tenir aujourd'hui. À bien des égards, ils sont encore plus limités que nous.

— Et qu'as-tu l'intention de faire de ta vie dorénavant, Belgarath ? demanda-t-il.

Voilà comment était, mon Maître. Il posait toujours des questions qui ouvraient d'interminables horizons devant vous.

— Je veux rester et vous servir, ô mon Maître, répondis-je avec humilité.

— Je n'ai pas besoin d'être servi, répliqua-t-il. De ces dernières années, c'est toi qui as retiré tout le bénéfice. En vérité, Belgarath, que pourrais-tu faire pour moi ?

Ça, c'était une remarque assez désobligeante. Juste, certes, mais néanmoins désobligeante.

— Ne pourrais-je rester et vous adorer, ô Maître ? implorai-je.

C'était le premier Dieu que je rencontrais de ma vie, et je ne connaissais pas très bien les usages. Tout ce que je savais, c'est que, s'il me renvoyait, j'en mourrais.

Il haussa les épaules. Vous saviez qu'on peut fendre le cœur d'un homme d'un simple haussement d'épaules ?

— Je n'ai nul besoin d'être adoré, Belgarath, répondit-il avec indifférence.

— Ne puis-je rester, ô Maître, suppliai-je, les yeux pleins de larmes, car il m'avait brisé le cœur – délibérément, bien sûr. Je serai votre disciple et je suivrai votre enseignement.

— Le désir d'apprendre est tout à ton honneur, répondit-il. Mais ce ne sera pas facile, Belgarath.

— J'apprends vite, ô Maître, prétendis-je, comme s'il ne m'avait pas fallu cinq ans pour retenir la première leçon. Vous serez fier de moi, dis-je, et je le pensais.

Alors il éclata de rire, et je me sentis soulagé d'un grand poids, exactement comme avec ce vieux vagabond dans sa voiture. C'est alors que j'eus mes premiers soupçons.

— C'est bon, Belgarath, dit-il, de guerre lasse. Je t'accepte pour élève.

— Et pour disciple, aussi, ô mon Maître ?

— Ça, Belgarath, nous verrons plus tard.

Alors, comme j'étais encore très jeune et très impressionné par ma dernière découverte, je me tournai vers un buisson brûlé par le givre et ordonnai avec ferveur :

— Fleuris !

Le buisson produisit une unique fleur. Ce n'était pas une fleur formidable, je l'admets, mais c'était ce que je pouvais faire de mieux à l'époque. J'étais encore novice. Je la cueillis et la lui offris.

— Pour vous, ô mon Maître, dis-je. Parce que je vous aime.

Je n'avais jamais prononcé le mot « aimer » auparavant, je crois, et voilà qu'il était devenu le centre de mon existence. C'est drôle comme on est parfois amené à faire ces petites découvertes.

Mon Maître prit ma pauvre petite fleur et la tint entre ses doigts.

— Je te remercie, mon fils, dit-il, me donnant pour la première fois ce nom. Cette fleur sera ta première leçon. Je veux que tu l'examines attentivement et que tu me dises tout ce que tu y vois. Pose ta hache et ton balai, Belgarath. Cette fleur est maintenant ta tâche.

La tâche en question me prit vingt années de ma vie, si je me souviens bien. Chaque fois que j'approchais de mon Maître avec la fleur qui ne se fanait pas, qui ne flétrit jamais – j'en étais venu à l'exécrer, la pauvre ! – et que je lui disais ce que j'avais appris, il me répondait :

— C'est tout, mon fils ?

Alors, consterné, déconfit, je me replongeais dans l'étude de cette stupide petite fleur.

Avec le temps, j'appris à moins la détester. Plus je l'étudiais, mieux j'en venais à la connaître. Je finis par l'aimer.

Puis, un jour, mon Maître suggéra que j'en apprendrais peut-être davantage si je la brûlais pour étudier ses cendres. Je refusai avec indignation.

— Et pourquoi pas, mon fils ? demanda-t-il.

— Parce qu'elle m'est précieuse, mon Maître, répondis-je d'un ton plus ferme, sans doute, que je n'aurais voulu.

— Précieuse ? releva-t-il.

— J'aime cette fleur, mon Maître. Je ne la détruirai point.

— Faut-il que tu sois borné, Belgarath, remarqua-t-il. Il t'a fallu vingt ans pour reconnaître l'affection que t'inspirait cette douce petite chose ?

Tel était le sens de ma première leçon. J'ai encore cette petite fleur quelque part, je ne sais pas très bien où, mais j'y pense souvent, et avec une grande affection.

Peu après, mon Maître me proposa de l'accompagner en un endroit appelé Prolgu, car il voulait s'entretenir avec quelqu'un là-bas. J'acceptai, évidemment, mais pour être tout à fait honnête, je rechignais à m'éloigner si longtemps de mes chères études. Enfin, c'était le printemps, saison propice aux voyages. Prolgu était dans les montagnes et, à défaut d'autre chose, le paysage serait spectaculaire.

Il nous fallut un certain temps pour arriver à cet endroit – mon Maître ne se hâtait jamais – et je vis, en chemin, des créatures dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. Mon Maître me les nomma, et il y avait une note de tristesse particulière dans sa voix quand

il me montrait des Licornes, des Hrulgae, des Algroths et même un Eldrak.

— Qu'est-ce qui vous ennuie, ô mon Maître ? demandai-je un soir que nous étions assis près du feu. Les créatures que nous avons rencontrées ne vous plaisent-elles pas ?

— Elles constituent un remords particulier pour mes frères et moi-même, répondit-il tristement. Quand le monde était jeune, nous vivions tous ensemble dans une grotte, au cœur de ces montagnes, et nous avons entrepris de créer les animaux des champs, les oiseaux des airs et les poissons qui peuplent les mers. Il me semble que je t'ai parlé de cette époque, n'est-ce pas ?

— Oui, Maître, répondis-je. C'était avant que l'homme ne voie le jour.

— En effet. L'homme fut notre dernière création. Quoi qu'il en soit, certains des êtres que nous avons créés ne convenaient pas. Nous avions décidé, après consultation, de les défaire, mais UL nous l'interdit.

— UL ? relevai-je, surpris, car j'avais souvent entendu ce nom au campement des vieillards, l'hiver précédant celui où j'avais commencé à servir mon Maître.

— Je constate que tu as entendu parler de lui, dit-il, me confirmant qu'il était inutile d'essayer de rien lui cacher. UL, ainsi que je te l'ai dit, nous défendit de défaire ces créatures que nous avions faites, et plusieurs d'entre nous en furent gravement offensés. Torak, en particulier, fut très déconfit. Mon frère Torak supporte mal les interdictions et les contraintes de quelque sorte que ce soit. M'est avis que c'est à son instigation que nous envoyâmes ces créatures inadaptées à UL en lui disant qu'il lui revenait d'être leur Dieu. Je me repends amèrement de cette attitude méprisante, car UL agit en réponse à une Nécessité dont nous n'avions pas conscience à l'époque.

— C'est UL que vous voulez rencontrer à Prolgu, n'est-ce pas, Maître ? avançai-je, faisant preuve d'une certaine finesse, vous en conviendrez.

Mon Maître acquiesça.

— Une certaine chose est advenue, dit-il avec tristesse. Nous espérions qu'il n'en serait rien, mais c'est encore une de ces Nécessités devant lesquelles les hommes et les Dieux doivent pareillement s'incliner. Prends un peu de repos, Belgarath, soupira-t-il. La route est longue jusqu'à Prolgu, et j'ai remarqué que le manque de sommeil faisait de toi un bien piètre compagnon.

— C'est une de mes faiblesses, ô Maître, admis-je en étalant mes couvertures à terre.

Mon Maître, évidemment, n'avait pas plus besoin de sommeil que de nourriture.

Nous finîmes par arriver à Prolgu, un étrange endroit situé au sommet d'une montagne à l'air curieusement artificiel. Nous amorcions son escalade quand nous fûmes salués par un très vieil homme et par un être qui n'était à l'évidence pas humain. À sa présence renversante je devinai qu'il s'agissait d'UL. C'était la première fois que je le rencontrais.

— Aldur, dit-il. Heureuse rencontre.

— Heureuse rencontre en vérité, répondit mon Maître en inclinant poliment la tête.

J'ai remarqué que les Dieux étaient toujours très courtois. Puis mon Maître prit quelque chose dans les plis de sa robe, et je reconnus le vulgaire caillou rond, gris, qu'il étudiait depuis des dizaines d'années maintenant.

— En dépit de nos espoirs, annonça-t-il en tendant la pierre à UL, c'est arrivé.

UL hocha gravement la tête.

— J'avais cru percevoir sa présence. En accepteras-tu le fardeau ?

— S'il le faut, répondit mon Maître dans un soupir.

— Tu es courageux, Aldur, reprit UL. Et plus sage que tes frères. Ce qui nous gouverne tous nous conduit vers toi dans un but précis. Écartons-nous afin de considérer la voie que

nous allons suivre.

J'appris ce jour-là que cette pierre à l'air ordinaire était en vérité très bizarre.

Le vieil homme qui avait accompagné UL s'appelait Gorim, et nous nous entendîmes très bien. Il était doux, bienveillant, et son visage me rappela les vieillards que j'avais rencontrés des années auparavant. Nous montâmes dans la ville, et il m'emmena chez lui pendant que mon Maître et le sien s'entretenaient. Cela dura un long moment pendant lequel il me raconta comment il était entré au service d'UL. Son peuple avait été oublié quand les Dieux avaient choisi parmi les races de l'homme celle par qui il leur plaisait d'être servis. Malgré les vicissitudes de mon existence, je n'avais jamais eu particulièrement la foi, et j'eus un peu de mal à comprendre que les Dals, puisque tel était leur nom, aient connu une telle souffrance spirituelle à l'idée d'être exclus. Ils vivaient traditionnellement au sud des montagnes qu'on connaissait sous le nom de Korim, mais il apparut qu'au commencement de leur histoire ils s'étaient divisés en plusieurs groupes en quête d'un Dieu. Certains montèrent vers le nord et devinrent les Morindiens, d'autres restèrent au sud de Korim et demeurèrent les Dals ; le peuple de Gorim, les Ulgos, comme il les appelait, vinrent vers l'ouest.

Les Ulgos erraient dans les grandes étendues sauvages depuis plusieurs générations lorsque Gorim vit le jour. Arrivé à l'âge adulte, il se proposa de partir seul à la recherche d'UL. C'était longtemps avant ma naissance, évidemment. Quoi qu'il en soit, après bien des années, il trouva enfin UL. Il ramena la bonne nouvelle à son peuple, mais rares furent ceux qui le crurent. Il y a des gens comme ça. Pour finir, écœuré, il leur dit qu'ils pouvaient le suivre ou rester où ils étaient, il s'en fichait. Quelques-uns le suivirent, d'autres non.

— Je me suis parfois demandé ce qui était arrivé à ceux qui étaient restés en arrière, dit-il en se rembrunissant.

— Ça, mon ami, je puis vous le dire, répondis-je. Je suis tombé sur leur campement, il y a vingt-cinq ans à peu près. J'ai passé un hiver avec eux et je suis parti. Mais je doute que vous trouviez des survivants. Ils étaient tous très vieux quand je les ai vus.

Il me jeta un regard peiné, pencha la tête et se mit à pleurer.

— Qu'y a-t-il, Gorim ? m'exclamai-je, un peu inquiet.

— J'espérais qu'UL se serait amadoué et aurait levé la malédiction que je leur avais jetée, répondit-il d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Quelle malédiction ?

— J'avais condamné leurs femmes à la stérilité, les vouant à se flétrir et à cesser d'être.

— La malédiction n'avait pas cessé d'agir lorsque je les ai rencontrés, confirmai-je. Il n'y avait pas un seul enfant parmi eux. Je me suis demandé pourquoi ils faisaient tant de cas de moi. J'imagine qu'ils n'avaient pas vu un seul enfant depuis très, très longtemps. Je n'ai pas pu leur arracher d'explication, parce que je ne parlais pas leur langue.

— Ils parlaient la langue d'autrefois, me dit-il d'un ton pensif. Tout comme mon peuple, ici, à Prolgu.

— Comment se fait-il que vous parliez ma langue ? demandai-je, surpris.

— Je me dois, en tant que chef, de parler pour mon peuple lorsque nous rencontrons d'autres races, m'expliqua-t-il.

Sitôt rentré au Val, avec mon Maître, je me lançai dans de nouvelles études. Le temps n'avait pas de sens, pour nous, et j'ai consacré des années aux choses les plus banales. J'ai examiné les arbres et tous les animaux, les oiseaux, les poissons, les insectes et la vermine. J'ai passé quarante-cinq années à étudier uniquement l'herbe. Avec le temps, je m'aperçus que je ne vieillissais pas comme les autres hommes. J'avais vu assez de personnes âgées pour savoir que le vieillissement fait partie intégrante de la nature humaine, mais pour une raison

ou une autre, j'enfreignais manifestement toutes les règles.

— Maître, demandai-je une nuit, alors que nous étions tous deux absorbés par nos études, pourquoi se fait-il que l'âge n'ait point prise sur moi ?

— Le voudrais-tu, mon fils ? répliqua-t-il. Je n'en ai jamais vu l'intérêt, personnellement.

— Ce n'est pas que ça me manque, ô Maître, convins-je, mais n'est-ce point l'habitude ?

— Peut-être, répondit-il, mais ça n'a rien d'obligatoire. Tu as encore beaucoup à apprendre, et cent vies n'y suffiraient pas. Quel âge as-tu, mon fils ?

— Je dois avoir un peu plus de trois cents ans, Maître.

— Le bon âge, mon fils, et tu avances bien dans tes études. S'il m'arrivait de te dire à nouveau « mon enfant », je t'en prie, corrige-moi. Il ne sied point que l'on appelle « enfant » le disciple d'un Dieu.

— Je m'en souviendrai, Maître, promis-je, transporté de joie car il m'avait enfin appelé son disciple.

— J'étais sûr de pouvoir compter sur toi, dit-il avec un petit sourire. Quel est à présent ton sujet d'étude, mon fils ?

— Je cherche, Maître, ce qui fait tomber les étoiles.

— Beau sujet d'étude, mon fils.

— Et vous, mon Maître, quel est votre sujet d'étude… si je puis me permettre cette question ?

— Comme toujours, Belgarath, répondit-il en soulevant cette éternelle pierre ronde. Elle m'a été confiée par UL lui-même, et il m'incombe de communier avec elle afin de la connaître, ainsi que son dessein.

— Une pierre peut-elle avoir d'autre dessein, ô Maître, que d'être une pierre ?

Le caillou poli par la main patiente de mon Maître m'inspirait une sorte d'appréhension, je n'aurais su dire pourquoi. J'eus l'un de ces pressentiments comme j'en ai parfois, et je sentis qu'il en résulterait bien des malheurs.

— Immense est le dessein de cette pierre entre toutes, Belgarath, et le monde ainsi que tous ses habitants en seront profondément changés. Si je parvenais à l'entrevoir, je pourrais me livrer à certains préparatifs. Cette nécessité pèse lourdement sur mon esprit.

Puis il retomba dans le silence, tournant et retournant distraitement la pierre dans sa main tout en scrutant intensément sa surface polie d'un regard troublé.

Je n'allais assurément pas m'immiscer dans sa contemplation, aussi me replongeai-je dans l'étude des étoiles inconstantes.

# CHAPITRE III

Avec le temps, d'autres se joignirent à nous, certains, comme moi, apparemment par hasard, d'autres dans l'intention déclarée de suivre l'enseignement de mon Maître. Parmi ceux qui étaient venus délibérément à lui figurait Zedar.

J'étais au service de mon Maître depuis cinq cents ans à peu près lorsque je tombai sur lui près de notre tour, par une belle journée d'automne. Il avait érigé un autel rudimentaire sur lequel il faisait brûler une carcasse de chèvre. C'était mal parti entre nous, dès le début. Même les loups savaient qu'il ne fallait rien tuer dans le Val. La fumée grasse de son offrande empestait l'air. Il était prosterné devant son autel et entonnait une prière barbare.

— Que faites-vous ? lui demandai-je, d'un ton assez sec, je dois dire, mais son galimatias, la puanteur de son sacrifice avaient détourné mes pensées d'un problème que je cherchais à résoudre depuis un bon demi-siècle.

— Ô Dieu tout-puissant et omniscient, psalmodia-t-il en rampant dans la poussière, j'ai fait mille lieux pour contempler Ta gloire et T'adorer.

— Omniscient, hein ? Eh bien, mon vieux, cessez d'employer de grands mots en miaulant comme un chat en rut et levez-vous. Je ne suis pas plus Dieu que vous.

— Vous n'êtes pas le Grand Dieu Aldur ?

— Je suis Belgarath, son disciple. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? fis-je en indiquant son autel et la chèvre calcinée.

Il se leva et entreprit d'épousseter ses vêtements. Il avait l'air vaguement tolnedrain, ou peut-être arendais, c'était difficile à dire. En tout cas, en prétendant qu'il avait parcouru mille lieues il exagérait manifestement pour se faire valoir.

— C'est pour complaire au Dieu, répondit-il avec un sourire servile, hypocrite. Dites-moi, en vérité, reprit-il d'un ton implorant, si vous croyez qu'il trouvera acceptable mon humble offrande.

J'éclatai de rire.

— Je ne vois pas comment vous pourriez l'offenser davantage.

L'étranger me regarda avec consternation. Il se détourna vivement et tenta d'empoigner l'animal à mains nues.

— Ne faites pas ça, espèce de crétin ! lançai-je. Vous allez vous brûler !

— Je dois cacher cela, dit-il, désespéré. Je préférerais mourir plutôt que d'offenser le puissant Aldur.

— Poussez-vous, lui ordonnai-je.

— Pardon ?

— Ne restez pas là, dis-je, agacé, en lui faisant signe de s'écarter. À moins que vous ne souhaitiez partir en voyage avec votre chèvre.

Je regardai son petit autel grotesque et, d'un mot, le téléportai à cinq lieues de là, ne laissant que quelques lambeaux de fumée planer dans l'air.

Il se jeta à plat ventre.

— Vous allez abîmer vos vêtements si vous continuez comme ça, fis-je. Et mon Maître ne trouvera pas ça très amusant.

— Je T'implore, ô puissant disciple du Très Grand Aldur, de m'instruire de la façon de ne point offenser le Dieu, déclama-t-il.

Il se releva et s'épousseta à nouveau. Il devait être arendais. Aucun Tolnedrain n'aurait pu torturer la langue comme il le faisait.

— Soyez sincère, répondis-je. N'essayez pas de l'impressionner par de fausses déclarations et un langage ampoulé. Il lit dans votre cœur, alors vous ne réussirez pas à le tromper. Je ne sais quel Dieu vous imploriez jusqu'alors, mais Aldur n'est comme aucun des autres Dieux du monde entier.

C'était vraiment une stupidité. Il n'y a pas deux Dieux identiques…

— Et que dois-je faire pour devenir, comme Toi, son disciple ?

— Il faudrait d'abord que vous suiviez son enseignement, répondis-je. Et ce n'est pas facile.

— Que dois-je faire pour devenir son élève ?

— Vous mettre à son service, répondis-je non sans arrière-pensées, je l'avoue.

Je me disais que quelques années passées à manier la hache et le balai ne feraient pas de mal à ce prétentieux imbécile.

— Et je deviendrai son élève ? insista-t-il.

— Avec le temps, répondis-je. Si telle est sa volonté. Il ne m'appartenait pas de lui révéler le secret du Vouloir et du Verbe. Il n'aurait qu'à le découvrir par lui-même. Comme moi.

— Et comment puis-je rencontrer le Dieu ?

Je commençais à en avoir assez, alors je l'emmenai à la tour.

— Le Dieu Aldur voudra-t-il connaître mon nom ? demanda-t-il alors que nous traversions la prairie.

— Probablement pas, répondis-je avec un haussement d'épaules. Si vous avez la chance de vous révéler d'une quelconque valeur, il vous donnera un nom de son choix.

En arrivant à la tour, j'ordonnai à la pierre grise qui obstruait la porte de s'ouvrir, nous entrâmes et nous montâmes l'escalier.

Mon Maître toisa l'étranger de haut en bas et se tourna vers moi.

— Pourquoi m'as-tu amené cet homme, mon fils ? me demanda-t-il.

— Il m'en a imploré, mon Maître. J'ai pensé qu'il ne m'appartenait pas d'acquiescer à sa requête ou d'y surseoir, répondis-je, histoire de prouver à l'étranger que j'étais tout aussi capable que lui de faire des phrases ampoulées. C'est à vous qu'il revient d'en décider, poursuivis-je. S'il apparaît qu'il ne vous sied point, je le reconduirai au-dehors, le changerai en salsifis, et il n'en sera plus question.

— Ce n'est pas gentil, Belgarath, me gourmanda Aldur.

— Pardonnez-moi, ô mon Maître, dis-je humblement.

— C'est toi qui assureras son enseignement, Belgarath. S'il advenait qu'il soit apte, tu m'en informerais.

Je poussai un gémissement intérieur. Moi et ma grande gueule ! Voilà ce que m'avait rapporté la suggestion de le légumifier. Rude corvée en vérité ! Mais Aldur était mon Maître, aussi répondis-je :

— Oui, Maître, je le ferai.

— Quel est ton présent sujet d'étude, mon fils ?

— La raison d'être des montagnes, mon Maître.

— Laisse tomber les montagnes, Belgarath, et étudie plutôt l'homme. Il se pourrait que ce sujet d'étude t'incline à une plus grande mansuétude envers tes semblables.

Je sais reconnaître une rebuffade lorsque j'en entends une, aussi me gardai-je d'insister.

— À vos ordres, ô Maître, soupirai-je à regret, car j'étais sur le point de comprendre le secret des montagnes, et qu'il me répugnait de le laisser échapper, mais je me souvins de la patience dont mon Maître avait fait preuve envers moi lorsque j'étais arrivé au Val, aussi ravalai-je mon ressentiment – pour le moment et devant lui, en tout cas.

Je me montrai moins agréable avec Zedar. Je lui fis subir un véritable enfer, je le reconnais à ma courte honte. Je l'humiliai, je le réprimandai, je lui confiai des tâches infaisables et me moquai de ses efforts, je lui infligeai des brimades sans nom. Pour être tout à fait honnête, j'espérais secrètement lui rendre la vie impossible et l'amener à prendre la fuite.

Mais il tint bon. Il supporta toutes ces avanies avec une sainte patience qui me donnait parfois envie de hurler. Cet homme n'avait donc aucun caractère ? Et pour tout arranger – pour ma profonde mortification – il apprit le secret du Vouloir et du Verbe en six mois. Mon Maître l'appela Belzedar et l'accepta pour son élève.

Avec le temps, nous fîmes la paix, Belzedar et moi. Je tâchai de me raisonner : puisque nous allions probablement passer ensemble les douze cents ans à venir, ou à peu près, autant apprendre à nous entendre. En fait, quand je l'eus débarrassé de sa tendance à l'hyperbole et de son langage excessivement fleuri, ce n'était pas un mauvais bougre. Il était extraordinairement rapide d'esprit, contrairement à moi, et il avait la courtoisie de ne pas me le faire sentir à chaque instant.

Nous nous installâmes donc tous les trois, mon maître, Belzedar et moi, et nous apprîmes à vivre en bonne intelligence.

Et puis les autres arrivèrent. Kira et Tira, les jumeaux, étaient des bergers aloriens qui s'étaient égarés dans le Val. Ils y étaient restés. Ils étaient si étroitement liés qu'ils pensaient toujours la même chose en même temps. Il fallait entendre l'un finir les phrases de l'autre ! Bien qu'ils soient aloriens, Belkira et Beltira sont les hommes les plus doux, les plus gentils que j'aie jamais rencontrés. Je les aime vraiment beaucoup.

Makor arriva ensuite. Il venait de si loin que je ne compris jamais comment il avait entendu parler de mon Maître. Contrairement à nous autres, qui étions en haillons lors de notre arrivée, Makor s'aventura dans le Val vêtu d'un manteau de soie plus ou moins à la mode de Tol Honeth. C'était un homme spirituel, cultivé et raffiné, et il me plut tout de suite.

Notre Maître l'interrogea brièvement et décida de l'accepter, avec toutes les précautions d'usage.

— Voyons, Maître, objecta Belzedar avec véhémence. Il ne saurait devenir l'un des nôtres. C'est un Dal, un sans Dieu.

— En réââlité, vieux, je suis melcène, rectifia Makor avec cette exquise courtoisie qui avait le chic pour mettre Belzedar en rage. (Vous comprenez maintenant pourquoi moi j'aimais bien Makor ?)

— Quelle différence ? rétorqua Belzedar, piqué au vif.

— Toute lââ différence du monde, vieux, répliqua Makor en examinant ses ongles. Les Melcènes se sont sépâârés des Dââls depuis si longtemps qu'ils ne se ressemblent pââs plus que les Aâloriens ne ressemblent aux Mâârââgs. Celââ dit, çââ ne dépend pââs vraiment de vous. J'ai été convoqué ici, comme vous autres, un point c'est tout.

Je me rappelai l'étrange compulsion qui m'avait attiré hors de Gara et je regardai mon Maître avec intensité. Me croirez-vous si je vous dis qu'il parvint à avoir l'air légèrement confus ?

Belzedar crachouilla un moment, mais comme il n'y pouvait absolument rien, il ravala ses objections.

Le suivant fut Sambar, un Angarak. Sambar – et par la suite Belsambar – n'était évidemment pas son vrai nom. Les noms angaraks sont tous si laids que mon Maître lui fit la faveur de le renommer. J'éprouvais une profonde sympathie pour ce gamin, car il n'avait qu'une quinzaine d'années quand il nous rejoignit. Je n'ai jamais vu un être aussi pitoyable.

Il arriva tout simplement à la tour, s'assit par terre et attendit d'être accepté, ou de mourir. Beltira et Belkira lui donnèrent à manger, évidemment. Ils n'étaient pas bergers pour rien. Vous avez déjà vu un berger laisser une créature mourir de faim ? Au bout d'une semaine environ, comme il refusait obstinément d'entrer dans la tour, notre Maître descendit vers lui, chose que je ne l'avais jamais vu faire. Il s'entretint longuement avec le gamin dans une langue affreuse – de l'angarak ancien, ainsi que je devais le découvrir ultérieurement – et le confia à Beltira et Belkira pour qu'ils fassent son éducation. Si quelqu'un a jamais eu besoin d'une main douce, c'était bien Belsambar.

Avec le temps, les jumeaux lui apprirent à parler une langue normale, qui n'obligeait pas à crachoter et à grimacer, et il nous raconta son histoire. Mon dégoût pour Torak date de ce moment-là, bien que tout ne soit peut-être pas sa faute. J'ai appris au fil des siècles que la façon de voir des prêtres n'est pas forcément celle des Dieux qu'ils servent. Je laisse le bénéfice du doute à Torak dans ce cas précis. Il se peut que la pratique du sacrifice humain n'ait été qu'une perversion de ses Grolims. Mais il ne fit rien pour y mettre fin, et ça, c'est impardonnable.

Mais trêve de considérations oiseuses. Les parents de Belsambar avaient été sacrifiés, et on l'avait obligé à assister à la cérémonie en témoignage de foi. Seulement les choses ne se passèrent pas tout à fait comme prévu. Il y a des moments où ces Grolims peuvent être vraiment stupides. Bref, à l'âge tendre de neuf ans, Belsambar sombra dans l'athéisme, rejetant non seulement Torak et ses Grolims puants, mais tous les Dieux avec eux.

Alors, notre Maître l'avait convoqué. Dans son cas particulier, l'appel avait dû être un peu plus spectaculaire que la vague pulsion qui m'avait attiré vers le Val. Belsambar était manifestement en état de transe quand il était arrivé chez nous. Maintenant, bien sûr, c'était un Angarak, et les Angaraks ont toujours été un peu bizarres en matière de religion.

L'idée de construire nos propres tours vint de Belmakor. Il était melcène, et ces Melcènes sont des obsédés de la construction. D'un autre côté, il faut bien avouer que la tour de notre Maître commençait à être un peu surpeuplée.

La construction de ces tours nous prit plusieurs décennies. En fait, c'était plutôt un passe-temps qu'une entreprise vraiment urgente. Nous fîmes évidemment appel à ce qu'on pourrait considérer comme un don précieux compte tenu des circonstances, mais qu'on l'accomplisse ou non à l'aide d'un ciseau, l'équarrissage d'un bloc de pierre est une tâche fastidieuse. Nous réussîmes néanmoins à dégager pas mal de pierres, et les matériaux de construction se raréfièrent peu à peu au fil des ans.

Et puis, une année, vers la fin de l'été si je me souviens bien, je décidai d'achever ma tour afin qu'elle cesse de me narguer nuit et jour. Celle de Belmakor était presque finie, et j'étais le premier disciple, après tout. J'aurais trouvé inconvenant de me laisser coiffer au poteau. Il y a des moments où on fait les choses pour des raisons vraiment puériles, hein ?

Comme nous avions pratiquement dépouillé le Val de toutes ses pierres, nous allions en chercher à la lisière de la forêt qui se dressait au nord. Je fouinais entre les arbres, à la recherche d'un cours d'eau ou d'un affleurement rocheux, quand j'eus soudain l'impression qu'un regard haineux se braquait sur ma nuque. C'est un sentiment désagréable qui m'a toujours agacé, je ne sais pas pourquoi.

— Vous feriez mieux de sortir, dis-je. Je sais que vous êtes là.

— Ne tente rien, répondit un grondement terrible émanant d'un fourré voisin. Si tu fais quoi que ce soit, je te réduis en charpie.

Voilà un début prometteur ou je ne m'y connaissais pas.

— Ne dites pas de bêtises, répliquai-je. Je ne vais pas vous faire de mal.

Mes paroles furent accueillies par le plus vilain rire que j'aie jamais entendu.

— Toi ? lança la voix d'un ton méprisant. Toi, me faire du mal ?

Alors les buissons s'écartèrent et une créature d'une laideur indescriptible en émergea. C'était un nabot difforme, grotesque, avec une grosse bosse dans le dos. Il était tout tordu, avec de petites pattes torses et de longs bras crochus, combinaison qui lui permettait de marcher à quatre pattes, comme un gorille. Son visage était d'une laideur phénoménale, il avait la barbe et les cheveux feutrés et il était d'une saleté repoussante. Il était vêtu, si l'on peut dire, d'une fourrure miteuse empruntée à je ne sais quel animal.

— Alors, ça te plaît ? demanda-t-il d'un ton hargneux. Tu n'es pas si joli toi-même, tu sais.

— Vous m'avez surpris, c'est tout, répondis-je en m'efforçant d'être aimable.

— Tu n'aurais pas vu un vieux dans une charrette à moitié déglinguée ? reprit la créature. Il m'a dit qu'il viendrait me chercher ici.

Je le regardai en ouvrant de grands yeux ahuris.

— Tu ferais mieux de fermer le bec, conseilla-t-il dans un grognement rauque. Sans ça, tu vas gober les mouches.

Toutes sortes de choses se mirent en place.

— Le vieil homme que vous cherchez, dis-je, il ne parlait pas d'une drôle de façon ?

— C'est ça, répondit le nain. Tu l'as vu ?

— Oh oui, répondis-je avec un grand sourire. Je le connais depuis plus longtemps que je ne saurais dire. Venez, mon vilain petit ami. Je vais vous conduire à lui.

— Trêve de familiarités, grommela-t-il. Je n'ai aucun ami, et je tiens à ce que ça reste comme ça.

— Vous changerez d'avis d'ici quelques centaines d'années, répondis-je au petit monstre en élargissant mon sourire.

— Pour moi, il y a quelque chose qui cloche dans ta tête.

— Ça aussi, vous vous y ferez. Allez, venez, je vais vous présenter votre Maître.

— Je n'ai pas de Maître.

— À votre place, je ne parierais pas ma tête là-dessus.

Et c'est ainsi que nous fîmes la connaissance de Din. Mes frères crurent d'abord que je leur avais ramené un singe apprivoisé. Din les détrompa assez vite. Je n'ai jamais vu un être plus mal embouché, même quand il n'essayait pas d'être insultant. Je crois vraiment qu'il aurait pu jurer pendant une journée et demie sans se répéter. Il était grossier même avec notre Maître.

— Qu'est-ce que vous avez fait de cette putain de voiture ? J'ai essayé de suivre les traces, mais elles se sont évanouies dans la nature.

Telles furent les premières paroles qu'il prononça en sa présence.

Aldur, avec la patience inhumaine qui était la sienne, se contenta de sourire. Me croirez-vous si je vous dis qu'il adorait ce petit monstre imbuvable ?

— C'est pour ça que tu as mis si longtemps à venir, répondit-il gentiment.

— Évidemment que c'est ça qui m'a retardé ! explosa Din. Vous ne m'avez pas laissé de piste à suivre ! J'ai trouvé votre repaire par déduction !

Din poussait l'exaspération au niveau d'un art. La moindre chose le faisait sauter au plafond.

— Bon, reprit-il. Et maintenant ?

— Maintenant, nous allons nous occuper de ton éducation.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'être éduqué ? Je sais déjà tout ce que j'ai besoin de savoir.

Aldur lui jeta un long regard qui ne cillait pas, et même Din ne put le soutenir jusqu'au bout. Puis notre Maître nous passa en revue. Il écarta d'emblée Beltira et Belkira. Ils n'avaient pas le caractère requis pour s'occuper de notre nouvelle recrue. Belzedar était dans un état voisin de l'apoplexie. Il n'était pas sans défaut, mais il ne pouvait tolérer qu'on manque de respect à notre Maître. Belmakor était trop pointilleux. Din était sale, et il puait comme un égout à ciel ouvert. Belsambar, pour des raisons évidentes, était rigoureusement hors de question. Devinez qui restait…

Je levai la main avec lassitude.

— Ne vous en faites pas, mon Maître, dis-je. Je vais m'occuper de lui.

— Eh bien, Belgarath, dit-il, c'est fort aimable à toi de te porter volontaire pour cette mission.

Je préférai m'abstenir de répondre.

— Aâh, Belgâârââth ? fit Belmakor d'un ton hésitant.

— Oui ?

— Pourrais-tu lui donner un bain avant de le rââmener ici ?

Malgré mon évidente répugnance, je n'étais pas aussi mécontent de cet arrangement qu'il y paraissait. Je voulais toujours finir ma tour, et ce nain puissant semblait parfaitement taillé pour le transport des pierres. Si les choses se passaient comme je pensais, je n'aurais pas besoin de me casser beaucoup la tête pour trouver des corvées à mon vilain petit serviteur.

Je l'emmenai au-dehors et lui montrai ma tour inachevée.

— Vous comprenez la situation ? lui demandai-je.

— Je suis censé faire ce que tu me demanderas.

— Exactement. (Jusque-là, ça ne se passait pas mal du tout.) Maintenant, retournons à l'orée de la forêt. J'ai un petit travail pour vous.

Nous regagnâmes donc l'orée du bois, ce qui nous prit un moment. Puis j'indiquai un cours d'eau à sec, plein de belles pierres arrondies, juste de la bonne taille.

— Vous voyez ces pierres ? demandai-je.

— Évidemment que je les vois, emplâtre ! Je ne suis pas aveugle.

— Vous m'en voyez ravi. Eh bien, j'aimerais que vous les empiliez près de ma tour. En un beau tas bien propre, naturellement. Soyez gentil de vous occuper de ça, hein ? fis-je en m'asseyant à l'ombre d'un arbre.

Je commençais à m'amuser comme un petit fou.

Il me regarda un moment d'un œil noir, se retourna vers le lit du torrent, le contempla attentivement.

Et puis, vous me croirez si vous voulez, les pierres commencèrent à disparaître l'une après l'autre ! Je sentis ce qu'il faisait ! Vous vous rendez compte ? Il connaissait déjà le secret ! C'était le premier cas de magie spontanée que je rencontrais de ma vie.

— Et maintenant ? demanda-t-il quand il eut fini.

— Où avez-vous appris à faire ça ? demandai-je, incrédule.

— Je ne sais pas. Quelque part, répondit-il en haussant les épaules. Tu veux dire que tu ne sais pas le faire ?

— Bien sûr que si, mais… (Je me retins juste à temps.) Vous les avez téléportées au bon endroit ?

— Tu m'as dit de les empiler près de ta tour, pas vrai ? Eh bien, va voir si ça te chante. Moi, je sais où elles sont. Bon, tu as autre chose à me faire faire, ici ?

— Rentrons, dis-je sèchement.

Il me fallut un moment pour reprendre mon empire sur moi-même. Nous étions à peu

près à mi-chemin de ma tour lorsque j'osai enfin l'interroger.

— D'où venez-vous ? demandai-je.

C'était une question banale, mais c'était toujours un point de départ.

— De quelle origine je suis, tu veux dire ? C'est assez difficile à dire. Je bouge beaucoup. Je ne suis pas le bienvenu partout. Mais j'ai l'habitude. C'est comme ça depuis le jour de ma naissance. J'imagine que la famille de ma mère avait une façon très simple de se débarrasser des anormaux. Dès qu'ils ont jeté les yeux sur moi, ils m'ont emmené dans les bois et m'y ont laissé en pensant que je mourrais de faim. Ou que je servirais de casse-croûte à un loup. Mais ma mère était une grande sentimentale. Elle sortait discrètement du village pour me nourrir.

Et moi qui croyais en avoir bavé dans mon enfance…

— Je ne savais pas marcher depuis un an qu'elle cessa de venir, ajouta-t-il avec une sécheresse délibérée. J'imagine qu'elle est morte. Ils ont dû la pincer à se faufiler dans la forêt et ils l'ont tuée. À partir de ce moment-là, j'ai été livré à moi-même.

— Comment avez-vous survécu ?

— Quelle importance ? répliqua-t-il, mais je crus lire une profonde souffrance au fond de ses yeux. Il y a toutes sortes de choses à manger dans une forêt. À condition de ne pas être trop délicat. Les vautours, les corbeaux s'en sortent très bien. J'ai appris à les guetter. J'avais compris que partout où on voit un vautour, il y a à manger. On finit par s'habituer à l'odeur, au bout d'un moment.

— Vous n'êtes qu'un animal ! me récriai-je.

— Nous sommes tous des animaux, Belgarath, répliqua-t-il. (C'était la première fois qu'il m'appelait par mon nom). Mais je suis meilleur à ce jeu-là parce que j'ai plus de pratique. Bon, et maintenant, si on parlait d'autre chose ?

# CHAPITRE IV

Nous étions maintenant sept, et je pense que nous étions tous conscients à ce moment-là d'être au complet. Les autres vinrent beaucoup plus tard. Nous formions un groupe étrangement disparate, je vous l'accorde, mais nous vivions désormais chacun dans notre tour, ce qui contribuait dans une certaine mesure à limiter les frictions.

L'arrivée de Beldin dans notre communauté ne fut pas aussi perturbante que je l'avais d'abord craint. Ça ne veut pas dire que notre vilain petit frère s'adoucit beaucoup, mais plutôt que nous finîmes, avec les années, par nous habituer à son caractère irascible. Je l'invitai à partager ma tour pendant ce qu'on pourrait appeler son noviciat, la période pendant laquelle il fut l'élève d'Aldur avant d'acquérir son statut définitif. Je découvris au cours de ces années qu'il y avait un esprit tapi derrière ce faciès bestial, et quel esprit ! En dehors peut-être de Belmakor, Beldin était sans doute le plus intelligent de nous tous. Ces deux-là se bagarrèrent pendant des années sur des points de logique et de philosophie tellement abscons que nous n'avions aucune idée de ce dont ils parlaient, et ils s'amusaient monstrueusement de ces discussions.

J'y mis le temps, mais je finis par convaincre Beldin qu'un bain de temps en temps ne nuirait pas gravement à sa santé, et que, s'il se lavait, Belmakor le délicat consentirait peut-être à se rapprocher suffisamment pour qu'ils ne soient pas obligés de hurler pendant leurs discussions. Comme ma fille se plaît tant à le souligner, je ne suis pas fanatique des ablutions, mais Beldin y allait un peu fort.

Au cours des années où nous avons vécu et étudié ensemble, j'en arrivai à mieux connaître Beldin, et à le comprendre au moins en partie. L'humanité était jeune, alors, et les vertus de la compassion n'avaient pas encore vraiment pris. L'humour, par exemple, était encore assez primitif et brutal. Les gens trouvaient toutes les anomalies amusantes, et Beldin était on ne peut plus anormal. Les gens de la campagne saluaient son arrivée dans leur village par des hurlements de rire, et quand ils avaient ri tout leur soûl, ils le chassaient généralement à coups de pierres. Ça explique un peu son mauvais caractère, n'est-ce pas ? Sa propre tribu avait essayé de le tuer juste après sa naissance, et il avait passé le restant de son existence à se faire éjecter de toutes les communautés où il avait essayé d'entrer. Le plus étonnant, dans le fond, c'est qu'il n'ait pas sombré dans la folie meurtrière. C'est probablement ce qui me serait arrivé.

Il vivait avec moi depuis quelques centaines d'années quand il évoqua un sujet qui ne pouvait manquer de venir sur le tapis. J'aurais dû y penser. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il regardait mélancoliquement par la fenêtre – c'était le début du printemps et il pleuvait –, quand il finit par grommeler :

— Je pense que je vais construire ma propre tour.

— Ah bon ? fis-je en reposant mon livre. Qu'est-ce que tu trouves à redire à celle-ci ?

— J'ai besoin de davantage de place, et puis nous nous tapons sur les nerfs, tous les deux.

— Je n'avais pas remarqué.

— Belgarath, tu ne remarques même pas le passage des saisons. Quand tu as le nez dans tes livres, je pourrais te mettre le feu aux orteils que tu ne t'en apercevrais pas. Et puis tu ronfles.

— Hein ? C'est *moi* qui ronfle ? Chaque nuit j'ai l'impression qu'il y a un tremblement de terre, et ça dure du coucher du soleil au lever du jour !

— Comme ça, au moins, tu ne te sens pas seul, répliqua-t-il, puis il se replongea dans la

contemplation de la fenêtre. Mais ce n'est pas la seule raison.

— Ah bon ?

Il me regarda bien en face d'un air étrangement nostalgique.

— De toute ma vie, je n'ai jamais eu un endroit à moi. J'ai dormi dans les bois, dans des fossés, sous des bottes de paille. La nature chaleureuse, amicale, de mon prochain m'a plus ou moins toujours obligé à rester en mouvement. Je pense que, pour une fois, j'aimerais avoir un endroit d'où personne ne pourrait me chasser.

Que vouliez-vous que je réponde à ça ?

— Tu veux que je t'aide ? proposai-je.

— Pas si ma tour doit ressembler à celle-ci, répliqua-t-il d'un ton hargneux.

— Et qu'est-ce que tu lui reproches, à ma tour ?

— Belgarath, sois un peu honnête. On dirait une souche d'arbre fossilisé. Tu n'as absolument aucun sens de la beauté.

Entendre ça dans la bouche de Beldin !

— Je vais plutôt en parler à Belmakor. Il est melcène, et les Melcènes sont des bâtisseurs dans l'âme. Tu as déjà vu une de leurs villes ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'aller dans l'est.

— Ben voyons ! Tu ne lèves jamais le nez de tes livres. Bon, tu viens ou pas ?

Comment pouvais-je décliner une invitation aussi gracieuse ? Je mis ma cape, car il pleuvait, et nous sortîmes. Beldin n'avait que faire des capes et de la pluie, bien sûr. Il se fichait éperdument du temps qu'il pouvait faire.

Quand nous arrivâmes à la tour un peu surchargée de Belmakor, mon petit ami difforme se mit à hurler :

— Belmakor ! Faut que je te parle !

Notre frère le délicat apparut à sa fenêtre.

— Qu'y ââ-t-il, vieux ? demanda-t-il.

— J'ai décidé de construire ma propre tour. Je veux que tu me la dessines. Ouvre ta foutue porte.

— Aâ quand remonte ton dernier bain ?

— Un mois, même pas. T'en fais pas, je vais pas te la polluer, ta satanée tour.

— C'est bon, soupira Belmakor, rendant les armes. Son regard devint légèrement distant, et le loquet de la lourde porte bardée de fer émit un déclic. Nous avions tous suivi l'exemple de notre Maître et utilisé des pierres pour clore l'entrée de nos tours, mais Belmakor avait préféré fermer la sienne avec une porte en bonne et due forme. Nous gravîmes les marches.

— Tu t'es engueulé ââvec Belgâârââth ? avança Belmakor avec intérêt.

— Ça te regarde ? rétorqua Beldin.

— Pââs vraiment. Je demandais çââ comme çââ.

— Il veut un endroit à lui, expliquai-je. Nous commençons à nous marcher sur les pieds.

Belmakor était vraiment subtil. Il comprit tout de suite ce que je voulais dire.

— Bon, qu'ââs-tu en tête au juste ? demanda-t-il au nabot.

— Je veux la beauté, répondit-il abruptement. Je ne suis peut-être pas en mesure de la partager, mais au moins je peux la contempler.

Les yeux de Belmakor s'emplirent soudain de larmes. Il avait toujours été très sentimental.

— Oh, ça suffit ! lança Beldin. Il y a des moments où ton romantisme miévrasse me donne envie de dégueuler ! Je veux de la grâce. Des proportions. Je veux quelque chose qui parte à la conquête du ciel. J'en ai marre de vivre dans la gadoue.

— Tu pourrais faire quelque chose comme ça ? demandai-je à notre frère.

Belmakor s'approcha de son bureau, rassembla ses papiers, les mit dans le livre qu'il était en train d'étudier et le rangea sur une étagère, tira du néant une grande feuille de papier, l'une de ces plumes inépuisables qu'il aimait tant et s'assit.

— Grande comment ? demanda-t-il à Beldin.

— Pas tout à fait autant que celle de notre Maître, qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est plus sââge, en effet. Il faut sââvoir rester modeste.

Belmakor esquissa rapidement un château de conte de fées qui me laissa bouche bée, une chose délicate, d'une légèreté aérienne, avec des arcs-boutants qui prenaient leur essor comme des ailes et des tours qui montaient à l'assaut du ciel.

— Tu te fous de moi ? protesta Beldin. On ne logerait pas trois papillons dans cette sucrerie.

— Ce n'est qu'un début, vieux frère, fit gaiement Belmakor. Nous ââllons modifier tout celââ, revenir peu à peu ââ làâ réââlité. C'est comme çââ qu'on donne vie aux rêves.

Ils se lancèrent dans une discussion qui dura six mois et dans laquelle nous fûmes tous impliqués. Nos propres tours étaient pour la plupart strictement utilitaires et la description que Beldin avait faite de la mienne était assez exacte, j'en conviens. En prenant un peu de recul, je reconnais qu'on aurait vaguement dit un arbre fossilisé, en effet. Mais j'y étais à l'abri des intempéries, assez haut pour voir l'horizon et regarder les étoiles. Que peut-on demander de mieux à une tour ?

C'est là que nous découvrîmes que Belsambar avait une âme d'artiste. S'il y a un endroit au monde où il ne me serait pas venu à l'idée d'aller chercher la moindre beauté, c'est bien dans la tête d'un Angarak. Avec une chaleur surprenante, compte tenu de sa réserve naturelle, il défendit pied à pied sa vision contre les notions un peu terre à terre de Belmakor. Les Melcènes sont des bâtisseurs ; ils pensent en termes de pierres et de mortier, et de ce qu'on peut en faire. Les Angaraks rêvent de l'impossible et s'efforcent de trouver le moyen d'y parvenir.

— Pourquoi fais-tu ça, Belsambar ? demanda une fois Beldin à notre frère d'ordinaire si effacé. Ce n'est qu'un arc-boutant ; il y a des semaines que tu nous bassines à ce sujet.

— C'est une question de courbure, Beldin, expliqua Belsambar avec une ferveur que je ne lui connaissais pas. C'est comme ça.

Et il créa dans le vide, devant eux, l'illusion de deux tours différentes, à titre de comparaison. Je n'ai jamais connu un individu qui sache aussi bien rendre les illusions. Je pense que c'est une caractéristique des Angaraks ; ils vivent dans un monde entièrement bâti sur une illusion.

Belmakor y jeta un coup d'œil et leva les bras au ciel.

— Quel tââlent ! Je m'incline devant le génie, dit-il. C'est beau, Belsambââr. Et maintenant, comment ââl-lons-nous lââ faire tenir debout ? Elle n'est pââs ââssez supportée.

— Je la supporterai, s'il le faut, fit Belzedar. (Vous vous rendez compte !) Je soutiendrai la tour de notre frère jusqu'à la fin des temps s'il le faut.

Quel sacré bonimenteur !

— Vous n'avez pas répondu à ma question ! grommela Beldin. Aucun de vous n'a été foutu de me dire pourquoi vous faisiez tant d'histoires pour cette satanée tour ?

— C'est parce que tes frères t'aiment, mon fils, répondit gentiment Aldur qui se tenait un peu à l'écart dans l'ombre. Ne peux-tu accepter leur amour ?

Le visage de Beldin se convulsa soudain grotesquement. Il craqua et se mit à pleurer.

— Ça, mon fils, c'est la première leçon, fit alors Aldur. Si tu accordes ton amour avec

méfiance, en le dissimulant sous l'aspect bourru qui t'est propre, tu dois aussi apprendre à accepter l'amour d'autrui.

Après cela, la scène devint excessivement lacrymatoire.

Nous participâmes tous à la construction de la tour de Beldin. Qui ne nous prit pas si longtemps que ça, en fin de compte. J'espère que Durnik voudra bien noter qu'il n'est pas vraiment immoral, nonobstant l'éthique sendarienne, d'utiliser notre pouvoir pour des travaux pratiques.

Ma tour me paraissait dorénavant bien vide sans mon petit ami grotesque, mais je dois admettre que je dormais mieux. Je n'exagérais pas en décrivant son ronflement.

Après cela, la vie continua calmement au Val. Nous nous consacrions à l'étude du monde qui nous entourait et nous étendions les applications de notre don particulier. Je pense que c'est l'un des jumeaux – ou les deux – qui découvrit que nous pouvions communiquer entre nous par la seule force de l'esprit. Ça ne pouvait venir que de ces deux êtres qui partageaient les mêmes pensées depuis le jour de leur naissance. Je sais que c'est Beldin qui mit au point le truc qui devait nous permettre d'adopter la forme d'autres créatures. Si j'en suis tellement sûr, c'est qu'il abrégea mon existence de plusieurs années la première fois qu'il le fit. Un grand faucon à la queue barrée de bleu arriva en vol plané, se posa sur l'appui de ma fenêtre, devint flou et se changea en Beldin.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda-t-il. Ça marche, en fin de compte.

Je lâchai la chope de bière que j'étais en train de boire à ce moment-là et je partis d'une quinte de toux mémorable qu'il n'arrangea guère en me flanquant des claques de bûcheron dans le dos.

— Non, mais qu'est-ce qui t'a pris ? m'offusquai-je lorsque j'eus repris ma respiration.

Il haussa les épaules.

— J'étudiais les oiseaux, m'expliqua-t-il. Je me disais que ça pourrait être utile d'étudier le monde de leur point de vue pendant un moment. Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. De voler, je veux dire. J'ai failli me tuer quand je me suis jeté par la fenêtre de ma tour.

— Espèce d'imbécile !

— J'ai réussi à faire marcher mes ailes avant de toucher le sol. C'est un peu comme de nager. On ne sait pas qu'on peut le faire tant qu'on n'a pas essayé.

— Et quel effet ça fait, de voler ?

Une expression extatique se peignit sur sa vilaine face.

— C'est indescriptible, Belgarath. Tu devrais essayer. Mais je te déconseille de sauter par la fenêtre. Tu ne fais pas toujours très attention aux détails, et si tu as mal calculé les plumes de ta queue, tu risques de te casser le cou.

La découverte de Beldin était arrivée au bon moment. Peu après – si je calcule bien, ça devait être quinze cents ans après la nuit de neige où je l'avais rencontré pour la première fois – notre Maître nous ordonna de quitter le Val pour aller voir ce que faisait le restant de l'humanité. Or on va beaucoup plus vite en volant qu'à pied. Beldin nous entraîna tous, et nous nous retrouvâmes bientôt en train de voleter dans le Val comme autant de canards migrateurs. Autant vous dire tout de suite que je ne vole pas très bien. Polgara se gausse assez souvent de moi, quand elle n'a pas de meilleur sujet de moquerie. Bref, quand Beldin eut réussi à nous apprendre à voler, nous partîmes aux quatre vents, voir ce que mijotaient les gens. En dehors des Ulgos, il n'y avait pas grand monde à l'ouest, et je ne m'entendais pas trop bien avec leur nouveau Gorim. J'étais très ami avec le premier, mais le dernier me paraissait un peu trop imbu de sa personne.

J'allai donc vers l'est et la Tolnedrie. Les Tolnedrains avaient construit un certain nombre

de villes depuis ma dernière visite. Certaines de ces cités étaient assez vastes, mais je considérais que leur manie de construire des maisons de bois couvertes de chaume en faisait de vrais pièges à feu. Je n'avais pas revu les Tolnedrains depuis quinze cents ans, mais comme il fallait s'y attendre, leur fascination pour l'argent n'avait pas diminué, bien au contraire. Je découvris en outre qu'ils passaient beaucoup de temps à construire des routes. Je me suis toujours demandé ce que les Tolnedrains trouvaient aux routes. À part ça, c'étaient des gens plutôt pacifistes, car la guerre est généralement mauvaise pour les affaires. J'allai donc voir les Marags.

Les Marags étaient un peuple étrange, ce n'est pas notre ami Relg qui nous dira le contraire. Leur société a ceci de particulier que les femmes y sont beaucoup plus nombreuses que les hommes. Leur Dieu, Mara, attache un intérêt malsain, à mon avis, à la fertilité et à la reproduction. Il en résulte un régime matriarcal, chose peu fréquente dans notre monde, sauf en Nyissie, peut-être.

En dépit de leurs particularités, les Marags avaient une culture intéressante. Ils n'avaient pas encore adopté la coutume du cannibalisme rituel que leurs voisins trouvaient si répugnante et qui finit par mener à leur quasi-extinction. C'étaient des gens généreux – les femmes, surtout –, et je m'entendais bien avec eux. Vous me dispenserez d'entrer dans les détails. Tout cela finira inévitablement par tomber entre les mains de Polgara, et elle a des opinions arrêtées sur des sujets anodins.

Au bout de plusieurs années, nous regagnâmes tous le Val et nous nous retrouvâmes dans la tour de notre Maître pour lui faire notre rapport.

Notre Maître avait eu la délicatesse d'envoyer Belsambar vers le nord, chez les Morindiens et les Karandaques, plutôt que chez les Angaraks. Il nourrissait de sévères préjugés à rencontre des prêtres grolims, et nous étions partis en mission de reconnaissance, pas pour jouer les redresseurs de torts ou pour imposer notre propre notion de la justice. Certes, on peut se dire avec le recul du temps qu'en lâchant Belsambar aux trousses des Grolims nous aurions probablement évité bien des malheurs et de la souffrance au monde mais, d'un autre côté, ça aurait semé la zizanie entre Torak et notre Maître, et les problèmes sont arrivés assez vite comme ça.

C'est Belzedar qui était descendu vers le nord de Korim pour observer les Angaraks. La vie vous joue parfois de ces tours, hein ? Ce qu'il vit dans ces montagnes le troubla beaucoup. Torak avait toujours eu une notion exagérée de son importance dans le schéma général des choses, et il encouragea ses Angaraks à lui prouver leur adulation en s'adonnant à des pratiques quelque peu excessives. Ils lui avaient érigé un temple, aux Cimes de Korim, afin que les prêtres grolims puissent les massacrer par centaines sous le regard approbateur de leur Dieu.

Les pratiques religieuses des différentes races de l'homme ne nous regardaient pas vraiment, mais Belzedar voyait un motif d'inquiétude dans les croyances des Angaraks. Torak ne faisait pas mystère du fait qu'il se considérait comme bien au-dessus de ses frères, et il encourageait manifestement ses ouailles à penser la même chose.

— Je crains que ce ne soit qu'une question de temps, conclut Belzedar d'un ton morne. Tôt ou tard, ils vont essayer d'imposer leur vision des choses au reste de l'humanité, et ça se passera mal. Si personne n'arrive à convaincre Torak de cesser de farcir la tête des Angaraks avec cet absurde complexe de supériorité, il y aura très vraisemblablement la guerre dans le Sud.

Belsambar nous raconta ensuite que les Morindiens et les Karandaques adoraient les démons, mais qu'ils ne constituaient pas une réelle menace pour le restant de l'humanité

dans la mesure où l'activité favorite des démons en question consistait à dévorer les magiciens qui les suscitaient.

Beldin raconta que les Arendais étaient de plus en plus stupides – si c'était possible – et qu'ils vivaient tous sur le pied de guerre.

Belmakor, qui avait survolé la Nyissie en revenant de Melcénie, nous raconta que le Peuple Serpent était si primitif que c'en était terrifiant. Les Nyissiens n'avaient jamais été des gens énergiques, mais on aurait pu penser qu'ils auraient commencé à construire des maisons, depuis le temps. Les Melcènes en faisaient bien, eux. (Probablement plus qu'il ne leur en fallait, d'ailleurs, mais pendant qu'ils faisaient ça, ils ne pensaient pas à mal.) En revenant, il passa par Kell, et il nous dit que les Dals étaient plongés jusqu'au cou dans des études ésotériques : l'astrologie, la nécromancie et tout ce qui s'ensuit. Les Dals passaient tellement de temps à essayer de déchiffrer l'avenir qu'ils avaient tendance à perdre le présent de vue. Je déteste les mystiques ! Le seul avantage, c'est qu'ils avaient la cervelle tellement embrumée qu'ils ne constituaient une menace pour personne.

Côté Aloriens, c'était une autre paire de manches, bien sûr. C'est un peuple bruyant, belliqueux, qui aurait fait battre des montagnes. Heureusement pour la paix du monde, les Aloriens, comme les Arendais, passaient le plus clair de leur temps à se bagarrer entre eux au lieu de faire la guerre aux autres, mais Beltira et Belkira, qui étaient allés voir leurs compatriotes, insistèrent fermement pour que nous les tenions à l'œil. C'est exactement ce que j'ai fait pendant les cinq mille dernières années, et si j'ai les cheveux blancs, c'est en grande partie à eux que je le dois. Les Aloriens peuvent s'attirer plus d'ennuis sans le vouloir que tous les autres peuples réunis en le faisant exprès – les Arendais mis à part, évidemment. Les Arendais sont une véritable catastrophe naturelle sur le point d'exploser.

Notre Maître réfléchit soigneusement à nos rapports et en conclut que le monde autour du Val était généralement en paix, et que seuls les Angaraks étaient susceptibles de poser un problème. Il nous dit qu'il parlerait à son frère Torak, et qu'il lui ferait comprendre qu'en cas de conflit généralisé, les Dieux eux-mêmes seraient inévitablement impliqués, ce qui serait un désastre.

— M'est avis que je saurai lui faire entendre raison, nous dit Aldur avec confiance.

Raison ? Torak ? Mon Maître faisait parfois preuve d'un enthousiasme excessif.

C'est Belzedar qui le remarqua, évidemment. Je me demande comment tout ça aurait tourné s'il ne l'avait pas vu.

— Quel est cet étrange joyau, mon Maître ? demanda-t-il.

Question fatale. S'il avait pu se mordre la langue plutôt que de la poser…

— Cette pierre ? C'est l'Orbe, répondit Aldur en la tendant devant lui pour que tout le monde puisse la voir. Le sort du monde réside en elle.

Je remarquai alors pour la première fois qu'une faible lueur bleue semblait vaciller à l'intérieur. Notre Maître la polissait depuis mille ans, je crois l'avoir déjà dit, et ce n'était plus maintenant une vulgaire pierre, mais bien plutôt un joyau, ainsi que Belzedar l'avait si astucieusement noté.

— Comment un si petit objet peut-il revêtir une telle importance, ô Maître ? demanda Belzedar.

Encore une question qu'il aurait mieux fait de ne jamais poser. S'il avait laissé tomber, il ne serait rien arrivé et il n'en serait pas là aujourd'hui. Malgré toute notre éducation, il y a des questions auxquelles il est préférable de ne pas apporter de réponse.

L'ennui, c'est que notre Maître avait l'habitude de répondre aux questions, mettant au grand jour des choses qu'il aurait mieux valu ne jamais exhumer. Si elles étaient restées

enfouies, je ne trimbalerais peut-être pas un fardeau de culpabilité trop lourd pour moi. Je préférerais porter une montagne sur mes épaules plutôt que le souvenir de ce que j'ai fait à Belzedar. Garion comprend peut-être ça, mais je suis à peu près sûr qu'il est le seul de ma funeste famille. Si j'ai des regrets ? Et comment ! J'ai un tas de remords si haut qu'on pourrait aller jusqu'à la lune. Mais ça n'a jamais tué personne. On se tord de douleur, mais on n'en meurt pas.

Quoi qu'il en soit, notre Maître sourit à mon frère Belzedar, et l'Orbe se mit à briller plus fort. J'eus l'impression de voir des images vaciller faiblement à l'intérieur.

— Elle recèle le passé, nous révéla notre Maître. Ainsi que le présent et l'avenir. Ce n'est qu'une petite partie de ses vertus. Grâce à l'Orbe, il devient possible de guérir ou de détruire l'homme, et jusqu'au monde entier. Quoi que Dieu ou l'homme veuille faire, quand cela passerait le pouvoir du Vouloir et du Verbe, cela deviendrait possible avec cette Orbe.

— Voilà qui est véritablement époustouflant, ô Maître, fit Belzedar, un peu intrigué. Pourtant, je ne comprends pas. C'est sans doute un beau joyau mais, en fin de compte, ce n'est qu'une pierre.

— L'Orbe m'a révélé l'avenir, mon fils, répondit tristement notre Maître. Elle sera la cause de bien des combats, de grandes souffrances et de destructions plus grandes encore. Son pouvoir est tel que de l'endroit où elle se trouve en ce moment, elle pourrait souffler aussi aisément qu'une chandelle les vies d'hommes qui ne sont pas encore de ce monde.

— C'est donc un objet maléfique, mon Maître, dis-je, et Belsambar et Belmakor acquiescèrent.

— Détruisez-la, ô mon Maître, implora Belsambar. Vite, avant qu'elle ne sème la ruine et la désolation dans le monde.

— Il ne saurait en être ainsi, répondit notre Maître.

— Louée soit la sagesse d'Aldur, fit Belzedar avec une étrange lueur dans le regard. Grâce à notre aide, notre Maître pourra faire de ce joyau merveilleux un instrument du bien et non du mal. Il serait monstrueux de détruire un si précieux objet.

Rétrospectivement, je me dis qu'on ne peut pas en vouloir à Belzedar de l'intérêt malsain qu'il portait à l'Orbe. Ça faisait partie d'une succession d'événements inéluctables. Il ne faut pas lui en vouloir. Mais je lui en veux quand même.

— En vérité, mes fils, je vous le dis, continua notre Maître. Je ne détruirais pas l'Orbe même si c'était possible. Vous revenez chacun de contempler le vaste monde dans son enfance et l'homme à l'état de nourrisson. Toute chose vivante doit croître ou mourir. Par ce joyau, le monde sera changé et l'homme atteindra l'état pour lequel il a été créé. L'Orbe n'est point maléfique par elle-même. Le mal est une chose qui réside dans le cœur et dans l'esprit de l'homme – et des Dieux aussi.

Puis notre Maître se tut. Il poussa un soupir, et nous nous retirâmes, le laissant dans sa triste communion avec l'Orbe.

Nous ne vîmes guère notre Maître pendant les siècles qui suivirent. Seul dans sa tour, il poursuivit l'étude de l'Orbe. Et j'imagine qu'il apprit beaucoup de choses. Son absence nous attristait tous, et nous n'avions guère le cœur à l'ouvrage.

J'étais au service de mon Maître depuis une vingtaine de siècles à peu près lorsqu'un étranger arriva au Val. Je n'avais jamais vu plus bel homme de ma vie, et il marchait comme si, du talon, il éperonnait la terre.

Nous allâmes le saluer, comme à l'accoutumée.

— Je veux parler à mon frère Aldur, nous annonça-t-il, et nous sûmes que nous étions en présence d'un Dieu.

En tant qu'aîné, je fis un pas en avant.

— Je vais prévenir notre Maître de votre arrivée, dis-je courtoisement.

Je ne savais pas très bien de quel Dieu il s'agissait, mais je trouvais cet étranger trop beau pour être honnête, je n'aurais su dire pourquoi.

— Ce ne sera pas la peine, Belgarath, me dit-il d'un ton qui eut le don de me hérisser plus encore que ses manières. Mon frère sait que je suis là. Mène-moi à sa tour.

Je m'abstins prudemment de répondre et le conduisis.

Lorsque nous arrivâmes à la tour, l'étranger me regarda droit dans les yeux et me dit :

— Un petit conseil, Belgarath, pour te remercier de m'avoir guidé. Ne cherche pas à t'élever au-dessus de ta condition. Il ne t'appartient pas de m'approuver ou de me désapprouver. J'espère pour ton bien que tu t'en souviendras lors de notre prochaine rencontre, et que tu te conduiras plus courtoisement.

Ses yeux semblaient voir au fond de mon âme et sa voix me glaça.

Mais on ne se refait pas. Les deux mille années que j'avais passées au Val n'avaient pu endormir le gamin sauvage, rebelle, qui vivait toujours en moi. Aussi répondis-je d'un ton un peu acerbe :

— Merci du conseil. Vous avez encore besoin de moi ?

Ce n'était pas à moi de lui dire où était la porte, ou comment l'ouvrir. J'attendis et l'observai dans l'espoir qu'il serait un peu dérouté.

— Tu es bien effronté, Belgarath, observa-t-il. Peut-être un jour prendrai-je le temps de te donner une leçon de bonne conduite et de t'apprendre le respect.

— Je suis toujours avide d'apprendre, répliquai-je.

Vous avez compris que les choses avaient mal démarré depuis le début entre Torak et moi. Vous remarquerez aussi que j'avais compris à ce moment-là de qui il s'agissait.

Il se détourna et fit un signe. La porte de la tour s'ouvrit. Il entra.

Nous n'avons jamais su exactement ce qui s'était passé entre notre Maître et son frère. Ils parlèrent pendant des heures, puis un orage éclata juste au-dessus du Val, nous obligeant à nous mettre à l'abri, de sorte que nous ratâmes le départ de Torak.

Quand l'orage eut cessé, notre Maître nous rappela et nous montâmes dans sa tour. Il était assis à la table où il avait si longtemps travaillé sur l'Orbe. Son visage exprimait une profonde tristesse et mon cœur se serra à ce spectacle. Il avait aussi sur la joue une marque rouge que je ne m'expliquais pas.

Mais Belzedar vit presque tout de suite une chose qui m'avait échappé.

— Maître ! dit-il d'un ton paniqué. Où est l'Orbe ? Où est la pierre de pouvoir ?

Je m'en veux de n'avoir pas prêté davantage attention à sa voix. Si j'y avais fait plus attention, j'aurais pu éviter des tas de choses.

— Torak, mon frère, l'a emportée, répondit notre Maître, et j'eus l'impression qu'il y avait des larmes dans sa voix.

— Vite ! s'exclama Belzedar. Nous devons le poursuivre et lui reprendre l'Orbe avant qu'il nous échappe ! Nous sommes nombreux et il est seul !

— C'est un Dieu, mon fils, objecta Aldur. Le nombre est sans importance pour lui.

— Voyons, mon Maître, reprit Belzedar, désespéré, nous devons récupérer l'Orbe ! Elle doit nous être restituée !

Et moi qui ne voulais pas comprendre ce qui se passait dans la tête de Belzedar ! Je me demande ce que j'avais dans le crâne à ce moment-là.

— Comment votre frère, ô Maître, a-t-il obtenu que vous lui donniez l'Orbe ? demanda Beltira.

— Torak convoitait le joyau, répondit Aldur, et m'a adjuré de le lui remettre. Lorsque j'ai refusé, il m'a frappé, a pris l'Orbe et s'est enfui.

Ce coup-ci, la coupe était pleine ! La pierre, si merveilleuse soit-elle, n'était qu'une pierre. Mais le fait que Torak ait frappé mon Maître m'embrasa l'esprit. Je jetai ma cape, ployai mon Vouloir dans l'air, devant moi, et, d'un seul mot, forgeai une épée. Je la brandis et bondis par la fenêtre.

— Non ! dit mon Maître, et cette seule syllabe m'immobilisa comme si un mur s'était dressé devant moi.

— Ouvre-toi ! ordonnai-je en abattant sur ce mur invisible l'épée que je venais de forger.

— Non ! répéta mon Maître, et le mur refusa de céder.

— Il vous a frappé, ô Maître ! fulminai-je. Pour cela, je le tuerais même s'il était dix fois Dieu.

— Non. Torak te détruirait aussi aisément qu'on écrase un insecte importun. Or je t'aime beaucoup, mon aîné, et ne veux point te perdre ainsi.

— Aâlors, mon Maître, ce serââ lââ guerre, déclara Belmakor. (C'est dire à quel point nous prenions l'affaire au sérieux. Le mot « guerre » était le dernier que je m'attendais à entendre dans la bouche du très civilisé Belmakor.) Le coup, le larcin ne sauraient rester impunis. Nous forgerons des armes et Belgarath nous conduira. Nous ferons la guerre à ce voleur qui se dit Dieu.

— Mon fils, fit doucement Aldur, soucieux, il y aura suffisamment de guerres pour t'en dégoûter avant que tu n'aies vécu le content de ton âge. J'aurais donné l'Orbe à Torak de mon plein gré si elle ne m'avait elle-même informé qu'un jour elle le détruirait. Je l'aurais épargné si j'avais pu, mais telle était son avidité pour le joyau qu'il n'a point voulu m'écouter. Il y aura la guerre, Belmakor, poursuivit-il dans un soupir. C'est inévitable, maintenant. Mon frère a l'Orbe en sa possession, et son pouvoir lui permettrait de causer trop de malheurs. Nous devons la reprendre, ou la modifier avant que Torak ne la subjugue et ne la ploie à sa volonté.

— La modifier, mon Maître ? fit Belzedar, consterné. Vous ne pouvez assurément souhaiter limiter le pouvoir de ce si précieux objet !

On aurait dit qu'il ne pensait qu'à ça. Et moi qui ne voulais toujours pas comprendre…

— Son pouvoir, Belzedar, ne saurait être restreint, répondit Aldur. Mais elle pourrait s'abstenir d'en user jusqu'à la fin des âges. Le but de notre guerre sera de soumettre Torak à une pression telle qu'il tente de l'employer d'une façon inacceptable pour elle.

Belzedar le regarda en ouvrant de grands yeux. Il pensait manifestement que l'Orbe était un objet passif. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse avoir une opinion personnelle sur les choses.

— Le monde est fluctuant, Belzedar, expliqua notre Maître. Mais le bien et le mal sont éternels et immuables. L'Orbe est un objet de bien, et non point seulement un jouet ou un bibelot. Elle jouit d'une compréhension, différente de la tienne, mon fils, mais elle comprend quand même. Et elle a une volonté. Prends garde, car sa détermination est celle d'une pierre. C'est, comme je l'ai dit, une chose positive. Si on la brandit pour faire le mal, elle frappera celui, homme ou Dieu, qui aura voulu en user ainsi.

Aldur avait manifestement vu ce qui m'avait échappé, et s'efforçait à sa façon d'avertir Belzedar. Mais ça n'a pas marché. Enfin, il faut croire que non.

Notre maître poussa un soupir, et se leva.

— Nous devons nous hâter, conclut-il. Allez, mes disciples. Allez trouver mes autres frères et dites-leur que je les prie de venir à moi. Je suis l'aîné, et ils viendront par respect, sinon par amour pour moi. La guerre que nous nous proposons de livrer ne sera pas notre seule guerre.

Je crains que l'humanité entière n'y soit entraînée. Allez donc, mes fils, et convoquez mes frères afin que nous arrêtions ce qui doit être fait.

# CHAPITRE V

Lorsque nous arrivâmes au pied de la tour de notre Maître, Belmakor me prit à part.

— Je pense que nous ne devrions pââs laisser notre Maître seul, suggéra-t-il d'un ton grave et pénétré. Il ââ trop de chââgrin, et pââs seulement ââ cause de lââ dispâârition de l'Orbe. Torââk l'ââ trââhi, frââppé, et çââ vââ être lââ guerre. Je pense que certains d'entre nous devraient rester ici pour réconforter le Maître et s'occuper de lui.

— Tu veux rester ?

— Pââs moi, vieux. Je suis au moins aussi furieux que toi. En ce moment, je suis tellement furieux que je me retiens pour ne pââs réduire les pierres en sââble ââvec mes dents.

Je réfléchis. Nous étions sept, et nous n'avions que cinq Dieux à aller chercher. Deux d'entre nous pouvaient donc rester près de lui.

— Les jumeaux, alors ? suggérai-je. Ils ne fonctionnent pas très bien isolément, de toute façon, et ils n'ont pas le tempérament nécessaire pour affronter les conflits éventuels.

— Excellente suggestion, vieux, approuva-t-il.

Évidemment, çââ veut dire que quelqu'un devrââ ââller au nord voir Belââr.

— Je m'en charge. Je devrais arriver à m'en sortir avec les Aloriens.

— Dans ce cââs, j'irai trouver Nedrââ. Je l'ai déjââ rencontré, je sais comment le convaincre. Je lui graisserai la pââtte s'il le faut.

— Lui graisser la patte ? C'est un Dieu, Belmakor.

— Tu ne le connais pââs ! Les Tolnedrains ââssument leurs pâârticulâârités ââvec honnêteté.

— Emmène Belzedar, proposai-je. Il est obsédé par l'Orbe, et je pense que nous n'avons pas intérêt à lui laisser la bride sur le cou. Il ne manquerait plus qu'il décide d'aller voir Torak tout seul. Quand tu arriveras en Tolnedrie, envoie-le chez les Arendais parler avec Chaldan. S'il discute, dis-lui que c'est moi qui l'ordonne. Je suis l'aîné ; ça devrait avoir un certain poids pour lui. Ne le laisse pas descendre vers le sud. Je n'aimerais pas qu'il se fasse tuer. Notre Maître a déjà assez de chagrin comme ça.

Il hocha gravement la tête.

— Je vais emmener les autres avec moi. Nous nous sépâârerons une fois en Tolnedrie. Belsambââr pourra ââller voir Mâârââ, et Beldin devrait âârriver ââ trouver Issââ.

— Ça me paraît un bon plan. Préviens Beldin et Belsambar pour Belzedar. Tenons-le à l'œil. Il y a des moments où il est un peu impulsif.

— Tu penses que nous devrions impliquer les Dââls ou les Melcènes ?

Je scrutai le ciel comme si j'espérais y trouver la réponse. Les orages d'été passaient vite, et nous avions de nouveau un bol de ciel bleu au-dessus de la tête avec quelques jolis petits nuages cotonneux.

— Notre Maître n'a pas parlé d'eux, répondis-je d'un ton quelque peu dubitatif. Tu ferais bien de les prévenir quand même. Ils n'ont pas de Dieu, alors je doute qu'ils aient envie de prendre part à une guerre de religion. Mais il ne serait peut-être pas mauvais de leur suggérer de rester à l'écart.

— Comme tu voudrââs, fit-il avec un haussement d'épaules. Tu veux pâârler aux jumeaux ?

— Non, vas-y, toi. J'ai une longue route à faire. Les Aloriens sont dispersés dans tout le Nord et je risque de mettre un moment à trouver Belar.

— Bonne chââsse, fit-il avec un petit sourire.

— Ah, ah. Très drôle, Belmakor, répondis-je sèchement.

— On fait ce qu'on peut, vieux. Bon, je vais voir les jumeaux.

Sur ces mots, il partit d'un pas guilleret dans la direction de la tour des jumeaux. Sacré Belmakor ! Rien ne le troublait jamais longtemps. En apparence, du moins.

Comme le temps pressait, je décidai de me changer en aigle, ce qui se révéla une erreur. Je crois vous avoir déjà dit que je ne volais pas très bien. Je n'ai jamais vraiment pris le coup. D'abord, je n'aime pas beaucoup les plumes, et puis, ailes ou non, la vision de tout ce vide en dessous de moi a le chic pour me mettre mal à l'aise, alors je bats inutilement des ailes, ce qui devient vite fatigant.

Le plus gros problème, pourtant, c'est qu'au bout d'un moment, la personnalité de l'aigle se mêla à la mienne. Je commençai à me laisser distraire par de petits mouvements sur le sol, et j'éprouvai une envie farouche de plonger et de tuer des choses.

Ça ne pouvait évidemment pas marcher. Je me posai, repris forme humaine et restai un moment assis pour reprendre mon souffle, me reposer les bras et chercher une autre solution. L'aigle a beau être un animal splendide, c'est aussi un oiseau stupide et je ne voulais pas risquer de me laisser continuellement distraire de ma quête de Belar par toutes les souris et les lapins qui couraient par terre en dessous de moi.

J'envisageai fugitivement de me changer en cheval. Le cheval est un animal rapide sur de courtes distances, mais il se fatigue vite, et il n'est pas beaucoup plus futé que l'aigle. J'y renonçai tout de suite et envisageai autre chose. L'antilope peut courir des jours sans se fatiguer, mais c'est aussi une créature écervelée, et il y avait dans cette vaste plaine trop d'animaux susceptibles de la considérer comme une proie. Je n'avais pas vraiment le temps de m'arrêter pour expliquer à tous les prédateurs de la région d'aller chercher leur pitance ailleurs. Il fallait que je trouve un animal rapide, énergique et doté d'une réputation assez intimidante pour tenir les autres créatures en respect.

Au bout d'un moment, il m'apparut que le loup réunissait toutes ces caractéristiques. C'est une créature intelligente, rapide et infatigable. Tout animal doté d'un peu de jugeote préférera faire un détour pour éviter un loup s'il en a la possibilité.

Je n'y arrivai pas tout de suite. Beldin nous avait aidés à nous changer en oiseau, mais j'étais tout seul quand il fallut que je revête une fourrure et quatre pattes.

J'admets que mes premiers essais ne furent guère convaincants. Vous avez déjà vu un loup avec des plumes et un bec ? Aucun intérêt, je vous assure. Je finis par chasser toute idée de plumes de ma tête et arrivai plus près de l'image idéale du loup.

Le changement de forme est un processus étrange. Il faut d'abord se mettre dans la tête l'image de la créature qu'on veut devenir, puis on dirige son Vouloir vers l'intérieur et on se fond dans l'image. Je regrette que Beldin ne soit plus dans le coin. Il vous expliquerait ça bien mieux que moi. Le seul moyen, c'est d'essayer encore et encore. Et de revenir rapidement en arrière en cas d'erreur. Si vous avez oublié le cœur, vous êtes mal…

Après avoir changé de forme, je me passai soigneusement en revue pour m'assurer que je n'avais rien omis. J'imagine que je devais avoir l'air un peu idiot à me palper la tête, les oreilles et le nez avec mes pattes, mais je ne tenais pas à ce que les autres loups meurent de rire en me voyant.

Je m'engageai enfin dans la prairie. Je me rendis vite compte que c'était un choix judicieux. Dès que je me fus habitué au fait de courir à quatre pattes, je trouvai la forme du loup tout ce qu'il y a de satisfaisante, et son esprit parfaitement en harmonie avec le mien. Au bout d'une heure à peu près, je constatai avec plaisir que j'allais au moins aussi vite que lorsque je me ridiculisais dans les airs. Je découvris rapidement l'utilité de la queue : ça aide

à garder son équilibre, et ça fait un peu office de gouvernail en cas de virage rapide. De plus, quand on a la chance d'avoir une bonne queue bien touffue, on peut s'enrouler dedans la nuit pour se tenir chaud. Je vous recommande d'essayer le loup, un jour, si vous pouvez. Vous serez conquis.

Je courus ainsi vers le nord pendant une semaine à peu près sans rencontrer un seul Alorien. Puis, par un bel après-midi de la fin de l'été, je tombai sur une jeune louve qui se sentait d'humeur folâtre. Elle avait – je m'en souviens comme si c'était hier – une bel arrière-train et un petit museau agréable.

— Pourquoi celui-ci est-il si pressé ? demanda-t-elle hardiment dans la langue des loup.

Si pressé que je fusse, je me rendis compte avec étonnement que je la comprenais parfaitement. Je ralentis puis m'arrêtai.

— Celui-ci a une belle queue, me complimenta-t-elle, tirant rapidement parti de son avantage. Et quelles belles dents !

— Merci, répondis-je modestement. Celle-ci a aussi une très jolie queue, et l'on trouve sa robe réellement magnifique, ajoutai-je, sincèrement admiratif.

— Celui-ci le pense-t-il vraiment ? dit-elle en se rengorgeant, puis elle me mordilla le flanc pour jouer et s'éloigna en courant de quelques pas, dans l'espoir que je la poursuivrais.

— Celui-ci resterait volontiers un moment afin de faire plus ample connaissance avec celle-ci, dis-je, mais l'on a une mission importante à remplir.

— Une mission ? releva-t-elle d'un ton ironique, en roulant la langue comme un mirliton, ce qui est signe de grand amusement chez les loups. Qui a jamais entendu parler d'un loup investi d'une autre mission que ses propres désirs ?

— Celui-ci n'est pas vraiment un loup, lui expliquai-je.

— Vraiment ? Quelle chose stupéfiante ! Celui-ci a certainement l'air d'un loup, il parle comme un loup, il sent le loup, et il dit qu'il n'est pas un loup. Qu'est-il donc ?

— Je suis un homme, répondis-je d'un ton déprédateur.

J'ai découvert depuis que les loups ont une opinion bien arrêtée sur certains sujets.

Elle s'assit et prit l'air étonné. Elle ne pouvait faire autrement que de prendre mes propos pour argent comptant, car les loups sont incapables de mentir.

— Celui-ci a une queue, nota-t-elle. Or l'on n'a jamais vu un homme avec une queue. Celui-ci a une belle fourrure, quatre pattes, de longues dents acérées, des oreilles pointues, la truffe noire, et il prétend être un homme.

— C'est très compliqué.

— C'est le moins que l'on puisse dire, convint-elle. L'on se propose d'accompagner celui-ci pendant un moment, puisqu'il a cette course à faire. L'on pourra peut-être parler en chemin, et élucider cette affaire compliquée.

— Si tu veux, répondis-je, car elle me plaisait bien et que j'étais heureux d'avoir de la compagnie. (La vie de loup est parfois solitaire.) Mais je dois t'avertir que je cours très vite.

Elle eut un reniflement.

— Tous les loups courent vite.

Et c'est ainsi que nous partîmes côte à côte dans les prairies infinies en quête du Dieu Belar.

— Celui-ci a-t-il l'intention de courir la nuit et le jour ? demanda-t-elle au bout de plusieurs lieues.

— Je me reposerai quand je serai fatigué.

— Celle-ci en est fort aise, fit-elle en riant à la façon des loups, puis elle me mordilla l'épaule et détala en courant.

Je commençai à réfléchir à l'aspect moral de ma situation. Ma compagne me paraissait délicieuse sous ma forme présente, mais j'étais enclin à penser qu'elle me semblerait beaucoup moins séduisante une fois que j'aurais retrouvé forme humaine. De plus, s'il est indéniable que la paternité est une belle chose, je ne me voyais pas rejoindre mon Maître avec une portée de louveteaux. D'autant qu'ils seraient mi-loup, mi-homme, et que je ne m'en ressentais pas d'engendrer une race de monstres. Et surtout, comme les loups s'apparient pour la vie, quand je quitterais ma compagne – ainsi que je serais inévitablement obligé de le faire – elle se retrouverait seule, abandonnée avec une portée de louveteaux sans père, en butte au mépris et aux railleries des autres membres de la meute. Les loups ont un sens aigu des convenances. Je décidai donc de résister à ses avances pendant ma quête de Belar.

Si je consacre tant de place à cet incident, c'est pour que vous compreniez bien à quel point la personnalité de l'animal qu'on incarne peut en venir à dominer insidieusement nos pensées. Je me sentis bientôt aussi loup que ma jeune compagne. Si vous décidez de vous adonner jamais à cet art, méfiez-vous. Quand on reste trop longtemps sous une autre forme que la sienne, on court le risque bien réel de n'avoir plus envie de reprendre forme humaine, le moment venu. Je dois avouer que, lorsque j'arrivai au royaume du Dieu Ours avec la jeune louve, je commençais à songer aux joies de la tanière et de la chasse, à la douceur des petits coups de museau des louveteaux et à la chaleur du couple que j'aurais pu former avec une compagne fidèle.

Nous finîmes par tomber sur un groupe de chasseurs près de la lisière de la grande forêt primitive où Belar, le Dieu Ours, vivait avec son peuple. Je repris forme humaine, à la grande surprise de ma compagne, et m'approchai d'eux.

— J'ai un message pour Belar, annonçai-je.

— Qu'est-ce qui nous prouve que c'est vrai ? lança une grande brute.

Pourquoi les Aloriens donnent-ils toujours l'impression de chercher la bagarre ?

— La preuve, c'est que je le dis, répliquai-je platement. C'est un message important, alors cessez de perdre du temps à bander vos muscles et emmenez-moi tout de suite devant Belar.

Puis l'un des Aloriens vit ma compagne et lui jeta sa lance. Je n'eus pas le temps de faire en sorte que mon intervention paraisse naturelle ou de la dissimuler. Je figeai la lance en plein vol.

Ils regardèrent, bouche bée, la lance qui vibrait encore comme si elle s'était fichée dans un arbre. Alors, bandant mon Vouloir, je la cassai en deux. Ils m'avaient vraiment énervé.

— Sorcellerie ! hoqueta l'un des hommes.

— Dis donc, vieux, tu es rudement observateur, fis-je d'un ton sarcastique en essayant d'imiter Belmakor. Maintenant, si vous ne voulez pas que je vous change en salsifis, vous allez m'emmener devant Belar. Encore une petite chose : la louve est avec moi. Le prochain qui essaiera de lui faire du mal repartira avec sa tripaille dans un seau.

Ces Aloriens ont parfois la comprenette difficile et il n'est pas inutile de grossir un peu le trait. Je fis signe à la louve et elle s'approcha en montrant les dents. Elle avait de jolis crocs, longs et incurvés, aussi acérés que des dagues. Cette mimique eut l'avantage d'être aussitôt comprise de ces barbares à l'esprit obtus.

— Joli, dis-je d'un ton admiratif en montrant les dents à mon tour.

Elle remua la queue, les babines toujours relevées sur ses crocs.

— Bien, messieurs, si nous allions voir Belar ? répétai-je avec toute la courtoisie dont j'étais capable, partant du principe qu'avec les Aloriens, il ne faut pas avoir peur d'enfoncer le clou.

Nous trouvâmes le Dieu Belar dans un campement de fortune, à quelques lieues dans la forêt. Il semblait très jeune, à peine sorti de l'enfance, mais je savais qu'il était presque aussi vieux que mon Maître. Je ne sais pas, mais ce Belar m'a toujours inspiré certains soupçons. Il était entouré par un essaim de jeunes Aloriennes plantureuses, aux tresses blondes, qui semblaient très amies avec lui. Bon, c'était un Dieu, après tout, mais l'admiration de ces filles ne semblait pas uniquement religieuse.

(Oh, ça va, Polgara. Laisse tomber, je t'assure.) Ces Aloriens étaient de grands gaillards chahuteurs, braillards, indisciplinés et plus ou moins ivres. Ils blaguaient avec leur Maître sans aucun respect, en dépit de toutes les convenances.

— Bienvenue, Belgarath, fit cordialement Belar, alors que nous ne nous étions jamais vus et que je n'avais pas dit mon nom à ces chasseurs belliqueux. Comment va mon bien-aimé frère Aldur ?

— Pas très bien, Seigneur, répondis-je avec formalisme, car malgré la chope de bière qu'il tenait dans une main et la blonde qu'il pelotait de l'autre, c'était malgré tout un Dieu et que j'estimais plus sage de surveiller mon langage. Votre frère Torak est venu voir mon Maître, l'a frappé et s'est emparé d'un joyau particulier qu'il convoitait.

— *Quoi ?* rugit le jeune Dieu en se levant d'un bond, renversant la chope et la blonde. Torak lui a fauché l'Orbe ?

— Je le crains, Seigneur. Mon Maître m'a prié de vous demander de le rejoindre le plus rapidement possible.

— Compte sur moi, Belgarath, m'assura-t-il en récupérant la chope et la blonde à l'air soudain boudeur. Je vais tout de suite faire mes préparatifs. Torak a-t-il déjà essayé d'utiliser l'Orbe ?

— Nous ne le pensons pas, Seigneur, répondis-je. Mon Maître dit que nous devons nous hâter, de crainte que votre frère Torak ne découvre tout le pouvoir du joyau qu'il a dérobé.

— En effet, acquiesça Belar, puis il regarda la jeune louve assise à mes pieds. Salut à toi, petite sœur, dit-il dans la langue des loups, qu'il parlait à la perfection. Comment vas-tu ?

Belar avait des défauts, c'est sûr, mais il était rudement bien élevé.

— Quelle chose stupéfiante, dit-elle, un peu étonnée. Il semblerait que celle-ci soit tombée sur des créatures d'une grande importance.

— Nous devons nous hâter, ton compagnon et moi-même, reprit Belar. Sans cela, j'aurais pris toutes les dispositions pour assurer ton confort. Puis-je te proposer à manger ?

Vous comprenez ce que je veux dire à propos des manières de Belar ?

Elle jeta un coup d'œil au bœuf qui tournait sur une broche, au-dessus d'une fosse à feu.

— Voilà qui paraît intéressant, dit-elle.

— Certainement.

Il prit un très long couteau et trancha une portion généreuse qu'il lui tendit en prenant garde à ses crocs étincelants.

— Grand merci, dit-elle en prélevant une bouchée qu'elle engloutit en un clin d'œil. Celui-ci, fit-elle avec un mouvement de tête dans ma direction, était si pressé que c'est à peine si nous avons pris le temps d'attraper un lapin ou deux en cours de route.

Elle ne fit que deux bouchées du reste de la viande – mais deux bouchées très délicates.

— Très bon, remarqua-t-elle. Bien que l'on se demande pourquoi l'on s'est cru obligé de le brûler.

— C'est une coutume, petite sœur, répondit-il.

— Si c'est une coutume, alors…

Elle se lécha soigneusement les moustaches.

— Je reviens tout de suite, Belgarath, fit Belar avant de s'éloigner pour s'entretenir avec ses Aloriens.

— Celui-ci est agréable, me dit ma compagne d'un ton plein de sous-entendus.

— C'est un Dieu, lui expliquai-je.

— Cela ne veut rien dire pour celle-ci, répondit-elle avec indifférence. Les Dieux sont une affaire d'hommes. Les loups ne s'intéressent guère à ces choses. L'on serait beaucoup plus contente de celui-ci s'il voulait bien regarder ailleurs, ajouta-t-elle.

— L'on ne comprend pas ce que tu veux dire.

— L'on pense que si. Les femelles appartiennent à ce bel homme. Il ne convient pas que celui-ci les admire si ouvertement.

En dehors des réserves que m'inspirait sa remarque, il était assez évident qu'elle avait pris certaines décisions. Je pensai qu'il valait mieux y mettre bon ordre tout de suite.

— Peut-être celle-ci voudra-t-elle retourner à l'endroit où elle a rencontré celui-ci afin de rejoindre sa meute ? suggérai-je avec tout le doigté dont j'étais capable.

Elle rejeta ma proposition.

— L'on va accompagner celui-ci un moment, dit-elle. L'on a toujours été curieuse, et celui-ci paraît familier avec des choses fort remarquables.

Elle bâilla, s'étira et se roula en boule à mes pieds. En prenant bien soin, remarquai-je, de se placer entre ces Aloriennes et moi.

Le voyage de retour au Val prit moins de temps que le trajet jusqu'au campement du Dieu Ours. Le temps n'importe guère pour les Dieux lorsqu'ils ne sont pas pressés, mais ils ont la faculté de dévorer la distance à une vitesse inimaginable. Nous partîmes à une allure qui ressemblait à un pas de promenade, Belar m'interrogeant sur mon maître et sur la vie que nous menions au Val, pendant que la jeune louve trottinait tranquillement entre nous. Au bout de quelques heures, mon impatience devint telle que je ne pus m'empêcher d'aborder le sujet.

— Pardonnez-moi, ô Seigneur, commençai-je, mais à cette allure il nous faudra un an pour rejoindre mon Maître.

— Oh, beaucoup moins, Belgarath ! objecta-t-il plaisamment. Je crois que sa tour est juste derrière cette colline.

Je le regardai, incrédule. Comment un Dieu pouvait-il être aussi innocent ? Mais quand nous arrivâmes en haut de ta colline, le Val s'offrit à notre regard, la tour de mon Maître dressée au beau milieu.

— Quelle chose stupéfiante ! murmura la louve en se laissant tomber sur son derrière pour contempler le panorama de ses yeux jaunes, étincelants.

Là, je ne pouvais qu'être d'accord avec elle.

Mes frères étaient revenus, à ce moment-là. Ils nous regardèrent approcher, au pied de la tour de notre Maître. Les autres Dieux étaient déjà auprès de lui, et Belar se hâta de les rejoindre.

Quand mes frères virent ma compagne, ils furent surpris.

— Belgarath, objecta Belzedar, est-il sage d'amener une telle créature ici ? Les loups ne sont pas des animaux très fiables, tu sais.

À ces mots, la louve montra les dents. Comment, au nom du Ciel, avait-elle pu comprendre ses paroles ?

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda le doux Beltira.

— Les loups n'ont pas de nom, mon frère, répondis-je. Ils n'en ont pas besoin pour se reconnaître. Je crois que les noms sont une idée humaine.

Belzedar secoua la tête et s'éloigna dans une attitude réprobatrice.

— Elle est apprivoisée ? demanda Belsambar.

Apprivoiser les créatures était sa passion. Je pense qu'il connaissait la moitié des lapins et des biches du Val par leur petit nom, et les oiseaux venaient se percher sur lui comme s'il était un arbre.

— Elle est sauvage, Belsambar, répondis-je. Nous nous sommes rencontrés par hasard alors que j'allais vers le nord, et elle a décidé de me suivre.

— Quelle chose stupéfiante, dit la louve. Posent-ils toujours autant de questions ?

— Comment sais-tu qu'ils posent des questions ?

— Celui-ci aussi ? Il ne vaut pas mieux que les autres.

C'était une de ses habitudes exaspérantes. Quand elle considérait une question comme inintéressante, elle s'abstenait tout simplement d'y répondre.

— Il est dans la nature humaine de poser des questions, repris-je, sur la défensive.

— Drôles de créatures, renifla-t-elle en secouant la tête.

Elle était aussi experte dans l'art de manier l'ambiguïté.

— C'est un miracle ! s'émerveilla Belkira. Tu as appris à parler avec les animaux. Je t'implore, mon cher frère, de m'instruire en cet art.

— Ce n'est pas véritablement un art, Belkira. Je me suis changé en loup en allant vers le nord. J'ai acquis la langue en même temps, et je l'ai retenue après avoir repris forme humaine. Ça n'a rien de miraculeux.

— Lââ, cher vieux, fit Belmakor avec gravité, il se pourrait que tu te trompes. L'ââpprentissââge des langues étrangères est un processus fââstidieux, tu ne peux pââs sââvoir. J'essaie d'ââpprendre l'ulgo depuis plusieurs âannées maintenant et je suis loin d'être ââ l'aise. Si je pouvais me changer en Ulgo pendant une journée ou deux, çââ me ferait peut-être gagner des âannées d'études.

— Tu n'es qu'un paresseux, Belmakor, laissa tomber Beldin. Et puis, ça ne marcherait pas.

— Et pourquoi pââs ?

— Parce que les Ulgos sont des hommes. La louve de Belgarath ne forme pas les mots comme nous car elle ne pense pas de la même façon.

— Je ne pense pââs que les Ulgos pensent comme nous non plus, objecta Belmakor. Je suis persuââdé que çââ mâârcherait.

— Tu te trompes ; ça ne marcherait pas.

La controverse revint périodiquement pendant une centaine d'années. L'idée de mettre fin au débat en essayant ne leur vint jamais. Encore que, maintenant que j'y pense, ils l'ont forcément eue. Ils étaient trop intelligents pour ne pas y songer. Mais ils aimaient tellement discuter qu'ils ne voulaient pas gâcher le plaisir en tranchant la question une fois pour toutes.

La louve se roula en boule et s'endormit pendant que nous attendions la décision de notre Maître et de ses frères à propos de Torak, leur frère égaré. Quand les autres Dieux redescendirent de la tour, ils avaient la mine sombre et partirent sans nous adresser la parole.

Puis Aldur nous appela et nous montâmes le rejoindre.

— Il y aura la guerre, nous annonça tristement notre Maître. Nous ne pouvons permettre à Torak d'acquérir la pleine maîtrise de l'Orbe. Ils appartiennent à deux Nécessités différentes et ne doivent point se rejoindre, ou le tissu même de la création se romprait. Mes frères sont partis rassembler leurs peuples. Mara et Issa vont faire le tour par l'est, en passant par les territoires des Dals afin de rencontrer Torak au sud de Korim. Nedra et Chaldan prendront par l'ouest et Belar reviendra vers lui par le nord. Nous harcèlerons ses Angaraks jusqu'à ce qu'il nous restitue l'Orbe. Cela me brise le cœur, mais il ne peut en être autrement. Je vais

indiquer à chacun de vous la tâche qu'il aura à effectuer en mon absence.

— Votre absence, ô Maître ? demanda Belzedar.

— Je dois aller à Prolgu m'entretenir avec UL. Les Destinées qui nous gouvernent tous sont connues de lui, quoique imparfaitement. Il nous guidera, afin que nous n'outrepassions point les limites dans notre guerre contre notre frère.

La louve, sans qu'on la remarque, s'était approchée de lui et avait posé la tête sur ses genoux. Tout en nous parlant, il lui caressait la tête machinalement – c'est du moins ce que je pensai à l'époque –, avec une étrange affection. Je savais que c'était improbable, mais j'eus soudain l'impression qu'ils se connaissaient déjà. Par quel miracle ? J'aurais été bien en peine de le dire.

# CHAPITRE VI

Notre Maître resta longtemps à Prolgu, mais nous avions fort à faire et je suis sûr que les peuples des autres Dieux étaient tout aussi occupés. À l'exception, peut-être, des Aloriens et des Arendais, la guerre était un concept étranger à la majeure partie de l'humanité, et même ces peuples belliqueux ne maîtrisaient pas l'organisation indispensable à la formation d'une armée. Le monde était généralement en paix, et les conflits qui éclataient parfois n'impliquaient que des poignées d'hommes qui se tapaient dessus avec des armes diverses et variées, mais pas très perfectionnées. Il y avait des victimes, évidemment, mais j'aime à penser qu'elles étaient accidentelles, la plupart du temps.

Cette fois, ce serait manifestement différent. Des races entières allaient se jeter les unes contre les autres, et rien ne nous avait préparé à cela. Au début de nos préparatifs, nous nous reposions essentiellement sur ce que Belsambar savait des Angaraks. La haute opinion d'eux-mêmes que Torak avait implantée chez ses sujets en avait fait des gens hautains, secrets, et les étrangers ou les ressortissants des autres races n'étaient pas les bienvenus dans leurs cités. Pour tout arranger, les Angaraks avaient l'habitude de murer leurs villes. Moins parce qu'ils anticipaient la guerre – encore que Torak s'y soit sans doute préparé – que parce qu'ils semblaient toujours favoriser les signes de la distance et de la hauteur qui les séparaient du reste de l'humanité.

Lorsque Belsambar lui eut décrit le mur qui entourait la ville où il était né mille ans auparavant, Beldin resta un long moment assis à regarder le sol.

— La mode a peut-être changé chez eux, grommela-t-il enfin.

— Ce n'était pas le cas la dernière fois que je suis passé par là, il y a cinq cents ans, répondit Belzedar. On aurait même dit que les murs d'enceinte de leurs villes étaient plus hauts et plus épais.

— Ce qu'un homme peut construire, un autre peut le démolir, répondit Beltira en haussant les épaules.

— Pas sous une pluie de boulets, de lances et d'huile bouillante, objecta Beldin. Je pense que nous pouvons compter sur les Angaraks pour se réfugier derrière ces murs quand nous leur donnerons l'assaut. Ils se reproduisent comme des lapins, mais nous serons malgré tout supérieurs en nombre, et ils ne se risqueront sûrement pas à nous affronter en terrain découvert. Ils courront se terrer dans leurs villes, fermeront les portes et attendront que nous venions nous écraser sur leurs murailles. Si nous voulons faire tuer des tas de nos hommes, c'est l'occasion rêvée. Nous devons trouver un moyen de faire tomber ces fortifications.

— Nous en avons le pouvoir, suggéra Belkira. Si je me souviens bien, tu as téléporté une demi-acre de pierres quand tu as aidé Belgarath à construire sa tour.

— Elles n'étaient pas scellées, frérot, répondit amèrement Beldin. Et le lendemain, je n'arrivais plus à marcher. Belsambar dit que les Angaraks scellent leurs murs au mortier. Nous serions obligés de les démanteler pierre par pierre.

— Et ils les reconstruiraient aussi vite, ajouta Belmakor en regardant pensivement le plafond de la tour de Belsambar où nous étions réunis. D'ââccord, Beldin ââ raison, poursuivit-il, revenant à la logique – il n'était pas Belmakor pour rien. Nous ne pouvons pââs lancer nos hommes ââ l'ââssaut de leurs cités. Çââ ferait trop de victimes. Tout le monde est d'ââccord lââ-dessus ? demanda-t-il en nous interrogeant du regard.

Nous acquiesçâmes avec ensemble.

— Mââgnifique, reprit-il sèchement. D'un autre côté, si nous essayons d'ââbââttre leurs

murs à l'aide du Vouloir et du Verbe, nous nous épuiserons sans âârriver ââ grand-chose.

— Où cela nous mène-t-il ? demanda Belzedar d'un ton hargneux.

J'avais cru comprendre à certaines allusions que Belzedar et Belmakor s'étaient disputés en arrivant en Tolnedrie. Belzedar, en tant que second disciple, prétendait assumer la responsabilité de la mission, mais Belmakor, agissant sous mon autorité, s'était rebiffé et Beldin l'avait soutenu. Belzedar n'avait pas digéré ce qu'il avait ressenti comme une humiliation et semblait avoir une dent contre Belmakor.

— Nous ne pouvons frapper Torak directement, c'est évident, continua-t-il. Le seul moyen de l'obliger à nous restituer l'Orbe consiste à atteindre son peuple et nous n'y arriverons jamais s'il se barricade derrière ces murs.

— Dans ce cââs, il semblerait que lââ situâation exige des moyens mécââniques, tu ne penses pââs, vieux ? rétorqua Belmakor avec sa charmante désinvolture.

— Mécanique ? releva Belzedar, intrigué.

— Une chose qui ne saigne pââs, vieux frère. Une chose cââpââble de franchir lââ ligne de tir des Angâârââks et de faire tomber ces murs.

— Il n'existe rien de tel, s'esclaffa Belzedar.

— Pââs encore, vieux frère, pââs encore, mais nous devrions âârriver ââ mettre quelque chose au point, Beldin et moi.

Je profite de l'occasion pour faire une mise au point. Toutes sortes de gens ont revendiqué l'invention des engins de siège : les Aloriens, les Arendais et sûrement aussi les Malloréens. Il est temps de rétablir la vérité : les premiers ont été fabriqués par mes frères Belmakor et Beldin. Je le sais, j'y étais.

Ça ne veut pas dire que tout marcha comme sur des roulettes dès le début. L'ancêtre de la catapulte se désintégra dès le premier essai et leur bélier mobile fut un désastre absolu, car il avait une fâcheuse tendance à s'écarter de sa cible et à frapper des arbres innocents. Mais je m'égare, moi aussi.

À ce stade de la discussion, notre frère mystique, Belsambar, fit une suggestion si horrible qu'elle nous laissa tous sans voix.

— Belmakor, dit-il avec la retenue qui le caractérisait, si tu penses vraiment pouvoir construire une chose qui lancerait des projectiles à distance, pourquoi bombarder des murs qui ne nous ont rien fait ? C'est après Torak que nous en avons. Je suis un Angarak, je connais mieux l'esprit de Torak qu'aucun de vous. Il encourage ses Grolims à lui sacrifier ses sujets afin de lui prouver qu'ils le préfèrent à leurs semblables humains. Il considère la souffrance spécifique, individualisée, de la victime sacrificielle comme une démonstration d'amour envers lui. C'est ce qu'il recherche. Rien ne pourrait l'atteindre davantage que la généralisation de la douleur.

— J'ai hââte de sââvoir quelle idée tu ââs derrière lââ tête au juste, vieux frère ? demanda Belmakor, intrigué.

— Le feu, répondit Belsambar avec une simplicité désarmante. La poix, le naphte brûlent. Pourquoi perdre du temps et gâcher les précieuses existences de nos soldats à détruire des murs ? Utilisez vos excellents engins pour projeter du feu liquide dans les villes, par-dessus les enceintes. Prisonniers de leurs propres murailles, les Angaraks brûleront vifs et nous n'aurons même pas besoin de prendre leurs cités, qu'en dites-vous ?

— Voyons, Belsambar ! hoqueta Beltira. C'est horrible !

— Oui, admit Belsambar. Mais je vous le répète, je sais ce qui se passe dans la tête de Torak. Il a peur du feu. Les Dieux ont le don de voir l'avenir, et Torak voit des flammes dans le sien. Rien ne pourrait le faire davantage souffrir. Et c'est bien notre but, non ?

À la lumière des événements, Belsambar avait parfaitement raison. Maintenant, je n'ai jamais compris comment il avait pu le savoir. Torak avait peur du feu, non sans raison.

La suggestion de Belsambar présentait des avantages, mais nous nous efforçâmes de trouver une autre solution. Belmakor et Beldin entrèrent dans une phase de création frénétique et nous ne fûmes pas en reste. Les jumeaux firent des expériences avec le temps. Ils firent naître des tornades et des ouragans dans un ciel parfaitement bleu, car ils espéraient faire crouler les cités angaraks sous la force des éléments déchaînés. Je concentrai mes efforts sur des illusions diverses et variées. Mon idée était d'envahir les rues des cités murées des Angaraks avec des horreurs inimaginables. J'espérais les faire sortir de leurs murailles avant que leurs frères mystiques n'aient le temps de les rôtir tout crus.

Belzedar se démenait au moins autant. Il semblait obsédé par l'Orbe, et ses efforts trahissaient une sorte de désespoir fiévreux. Et pendant ce temps, Belsambar attendait patiemment. Il savait que, dès le début des combats, nous nous rallierions à sa proposition, si atroce qu'elle fût.

En dehors de ces travaux, nous allions souvent voir nos alliés pour suivre leurs préparatifs. Jusque-là, les cinq protonations n'étant pas dirigées par un chef unique, elles s'étaient toujours cantonnées dans une prudente réserve. La guerre avec Torak devait changer cela. L'organisation militaire est nécessairement pyramidale, et la notion d'un chef unique commandant toute une race s'imposa aux diverses sociétés même après la fin de la guerre. Je dirais que, d'une certaine façon, on peut remercier – ou blâmer – Torak d'avoir inventé la royauté.

Je me retrouvai responsable de la maison royale d'Alorie, et je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même. Par un consensus général, nous avions continué, mes frères et moi, à faire le lien entre les différentes races, et nous avions plus ou moins automatiquement assumé la responsabilité du peuple du Dieu que nous avions personnellement convié au Val, après le vol de l'Orbe par Torak. Je pense que ma vie a basculé le jour où j'eus l'infortune d'être chargé des Aloriens.

Nos préparatifs de combat nous prirent plusieurs années. Les histoires qui courent sur cette période ont tendance à enjoliver la réalité. Il y avait des incidents de frontière avec les Angaraks, certes, mais rien de significatif. En fin de compte, les Dieux décidèrent que leurs peuples étaient prêts, dans la mesure où l'on pouvait, à l'époque, se déclarer prêt à livrer bataille. La guerre contre les Angaraks est sans équivalent dans l'histoire humaine car le déploiement de forces impliquait une migration générale des différentes races. Les Dieux étaient si proches de leur peuple, à l'époque, que l'idée de laisser les femmes, les enfants et les vieillards en arrière lorsque les hommes allaient se battre ne leur vint tout simplement pas à l'esprit.

Mara et Issa emmenèrent leurs Marags et leurs Nyissiens vers le sud, dans les terres des Dals, pendant que les Tolnedrains et les Arendais amorçaient leur encerclement par l'ouest. Mais les Aloriens ne bougèrent pas. C'est peut-être la seule fois où je vis mon Maître vraiment ennuyé. Il m'ordonna avec une sécheresse qui lui ressemblait bien peu d'aller vers le nord, voir ce qui les retenait.

C'est ainsi que je repartis. Accompagné, comme toujours, à présent. Je ne crois pas que nous en ayons jamais parlé, mais la jeune louve avait en quelque sorte mis le grappin sur moi. Je me changeai donc, évidemment, en loup pour voyager. Je pense qu'elle approuvait ce choix. Elle ne fut jamais totalement satisfaite de ma vraie forme, et elle semblait beaucoup plus m'apprécier quand j'avais quatre pattes et une queue.

Nous découvrîmes ce qui retenait les Aloriens avant même d'arriver sur les terres du Dieu

Ours. Figurez-vous qu'ils se battaient déjà. Entre eux.

La société alorienne de l'époque était organisée en clans, et les chefs se chamaillaient pour savoir lequel assumerait le commandement de l'armée entière. Les autres Dieux qui avaient rencontré le même problème avaient simplement choisi un chef pour diriger les opérations. Mais Belar s'y refusait.

— Je suis sûr que tu seras d'accord avec moi, Belgarath, me dit-il aussitôt, un peu sur la défensive quand même.

Je respirai un bon coup.

— Non, Seigneur, dis-je d'un ton suave, en retenant une envie phénoménale de lui crier après. J'avoue que non.

— Si je choisis un chef de clan plutôt qu'un autre, ça pourrait passer pour du favoritisme, tu comprends ça, tout de même. Il faut qu'ils règlent la question entre eux.

— Les autres peuples sont déjà en marche, Seigneur, lui rappelai-je aussi calmement que possible.

— Nous finirons bien par les rejoindre, Belgarath, m'assura-t-il. Tôt ou tard.

Mais je connaissais suffisamment les Aloriens, depuis le temps, pour comprendre que le « tôt ou tard » de Belar pouvait durer plusieurs siècles.

La louve qui était à mes côtés s'assit et roula sa langue en mirliton. Son hilarité n'arrangea pas beaucoup mon humeur, je l'avoue.

— Puis-je vous faire une suggestion, Seigneur ? avançai-je avec toute la courtoisie dont j'étais capable.

— Certainement, Belgarath, certainement, répondit-il. Pour être tout à fait honnête avec toi, il y a déjà un moment que je me creuse la tête à la recherche d'une solution. Je ne voudrais pas décevoir mes frères, et je serais très déçu moi-même de rater toute la guerre.

— Ce ne serait pas la même chose sans vous, Seigneur, lui assurai-je avec force. Que diriez-vous de réunir tous vos chefs de clan et de les faire tirer le commandant des forces aloriennes à la courte paille ?

— Ça reviendrait à s'en remettre au hasard, non ?

— Ce serait une façon d'en sortir, Seigneur, et si nous promettons tous les deux de ne pas intervenir, je ne vois pas pourquoi vos chefs de clan trouveraient à y redire. Ils auraient autant de chances les uns que les autres d'obtenir le poste, et si vous leur ordonnez de s'en remettre au sort, ça devrait mettre fin à toutes ces…

Je ravalai le mot « andouilleries ».

— Mon peuple aime les paris, convint-il. Tu sais que c'est nous qui avons inventé les dés ?

— Ah non, je l'ignorais, répondis-je d'une voix atone. (Tous les peuples, sans exception, en revendiquaient l'invention.) Eh bien, si nous convoquions vos chefs de clan, Seigneur ? Vous pourriez leur expliquer la règle du jeu et nous n'aurions plus qu'à procéder au tirage. Vous ne voudriez pas faire attendre Torak, hein ? Vous lui manqueriez terriblement si vous n'étiez pas là dès le début.

Il me dédia un grand sourire. Belar n'était pas exempt de défauts, je l'ai assez dit, mais c'était un jeune Dieu très sympathique.

— Au fait, Seigneur, repris-je comme si de rien n'était. Ça vous ennuierait que je marche vers le sud avec votre peuple ?

Il fallait quelqu'un pour tenir ces Aloriens à l'œil.

— Bien sûr que non, Belgarath ! s'exclama-t-il. Je serai ravi que tu sois des nôtres.

C'est ainsi que les chefs de clan d'Alorie tirèrent au sort, et Polgara a beau dire, je n'influençai pas le hasard. Pour moi, tous ces chefs de clan se valaient, et je me fichais pas

mal de favoriser l'un ou l'autre, pourvu qu'il y ait un gagnant. La chance voulut que ce soit Chaggat, le plus ancien ancêtre connu de Cherek Garrot-d'Ours, qui devait être le plus grand roi d'Alorie. La vie a parfois de ces bizarreries… J'ai découvert depuis que si nous n'avons pas trafiqué le tirage, Belar et moi-même, quelqu'un d'autre l'avait fait : l'ami bavard que Garion trimbale dans la tête. C'est lui qui donna un coup de pouce au destin, pour que l'ancêtre de Cherek soit le premier roi des Aloriens. Mais j'anticipe, (Quoi, « encore » ?)

Une fois la question du commandement réglée, les Aloriens se mirent en marche avec une rapidité remarquable. Ce qui n'a rien d'étonnant, quand on y réfléchit. Les Aloriens de l'époque étaient des semi-nomades, toujours prêts à se mettre en route. Je mets ça sur le compte d'une profonde aversion pour l'ordre. Le campement des Aloriens préhistoriques était toujours dans un désordre invraisemblable, et ils préféraient encore déménager que de faire le ménage.

Quoi qu'il en soit, nous partîmes pour le sud en traversant les terres alors désertiques des Arendais et des Tolnedrains. Vers le milieu de l'été, nous arrivâmes dans le pays jadis occupé par les Nyissiens et nous commençâmes à faire attention. Nous approchions du nord de la contrée occupée par les enfants de Torak, et il fallait nous attendre à rencontrer de petites bandes d'Angaraks en maraude.

Les Aloriens ont des défauts, ils en ont même des tas, mais au combat, ils ne craignent personne. C'est là, sur la frontière, que je vis mon premier kamikaze alorien. C'était un gigantesque gaillard à la barbe rouge, je le vois encore. Je me suis toujours dit qu'il faudrait que je vérifie si ce n'était pas un lointain ancêtre de Barak, le comte de Trellheim. Il lui ressemblait tellement que ça ne peut pas être un hasard. Bref, il plaça un démarrage, laissant ses compagnons sur place, et se jeta tout seul sur un groupe d'une douzaine d'Angaraks. Je calculai rapidement ses chances de s'en sortir et commençai à chercher du regard une sépulture convenable. Mais les choses tournèrent de telle sorte que ce furent les Angaraks qui restèrent sur le carreau. En poussant des hurlements de rire déments, l'écume à la bouche – et ce n'est pas une figure de style – il anéantit à lui seul le groupe entier. Il pourchassa et massacra les deux ou trois survivants qui avaient tenté de s'enfuir. Les enfants du Dieu Ours, évidemment, lui firent une véritable ovation.

Ah, ces Aloriens !

En attendant, l'écume qu'il avait à la bouche troubla beaucoup ma compagne. Il me fallut un certain temps pour la convaincre que le fou suicidaire à la barbe rouge n'était pas vraiment enragé. Les loups s'efforcent naturellement d'éviter les créatures enragées, et ma petite amie était sur le point de nous planter là, tous autant que nous étions.

Les rencontres avec les Enfants du Dieu Dragon devinrent de plus en plus fréquentes alors que nous nous rapprochions des Cimes de Korim, qui étaient à l'époque le centre de la civilisation angarak. Nous réussîmes à détruire un certain nombre de leurs cités fortifiées en descendant vers le sud, et les rapports qui nous parvenaient indiquaient que nos alliés faisaient de même en convergeant sur Korim.

Les engins mis au point par Belmakor et Beldin faisaient merveille, et nous prîmes l'habitude, lorsque nous arrivions en vue d'une de ces cités fortifiées, de nous arrêter à une certaine distance et de la bombarder. Pendant ce temps-là, mes frères et moi, nous ravagions le secteur avec des tornades et nous emplissions les rues de monstres illusoires. Au bout de quelques jours, quand les murailles étaient en ruines et que les habitants crevaient de trouille, nous donnions l'assaut et nous exterminions tout le monde. Je m'efforçai de convaincre Chaggat qu'il n'était vraiment pas civilisé de tuer tous ces Angaraks et qu'il devrait songer à faire des prisonniers. Il braqua sur moi ce regard vide, atone, qui paraît congénital

chez ces Aloriens, et répondit :

— Et qu'est-ce que j'en ferais ?

Ces barbares avaient malheureusement adopté avec enthousiasme l'idée de Belsambar de faire rôtir l'ennemi. Je dois dire pour leur défense que c'étaient eux qui se battaient en réalité, et qu'un particulier en flammes a du mal à se concentrer sur son adversaire. Il n'était pas rare de voir les Aloriens de Chaggat abattre un mur et se ruer dans une ville dont tous les habitants étaient déjà carbonisés. Ils paraissaient toujours déçus de cette découverte.

Là aussi, j'avancerai à leur décharge que Torak finit par monter une contre-attaque. Ses Angaraks dévalèrent les monts de Korim comme une marée humaine et nous les rencontrâmes sur les quatre côtés. Je n'aime pas la guerre. Je n'ai jamais aimé ça. C'est la façon la plus stupide qui soit de résoudre ses problèmes. Mais dans ce cas, nous n'avions guère le choix.

L'issue était prévisible. Nous étions au moins cinq fois plus nombreux que les Angaraks ; il était inévitable que nous les anéantissions. Pour les détails du massacre, adressez-vous ailleurs. Je n'ai pas le cœur de raconter ce que j'ai vu pendant ces deux semaines d'horreur. Bref, nous repoussâmes les Angaraks dans les monts de Korim et nous avançâmes inexorablement sur la dernière forteresse de Torak, la cité religieuse qui coiffait le pic le plus élevé. Notre Maître exhortait souvent son frère de lui rendre l'Orbe, en faisant valoir que ses enfants étaient au bord de l'extinction et que, sans eux, il n'était rien. Mais le Dieu Dragon ne voulait rien entendre.

Le terrain accidenté des pentes orientales de Korim avait obligé les Marags et les Nyissiens à approcher par le sud. Sans cela, le désastre qui s'ensuivit aurait eu des conséquences bien pires encore.

À la perspective de perdre tous ses enfants, le Dieu Dragon bascula dans la folie. Obligé de choisir entre la restitution de l'Orbe ou la perte de tous ses adorateurs, Torak devint dingue, pour dire les choses simplement. La folie de l'homme est déjà une chose terrible, mais la démence d'un Dieu est une véritable abomination.

Poussé au désespoir, le frère de mon Maître prit une décision que seule la folie avait pu lui inspirer. Il savait ce qui se passerait. Il ne pouvait pas l'ignorer. Et pourtant, confronté à la perspective de l'anéantissement de ses Angaraks, il brandit l'Orbe de mon Maître. Il n'en avait, au mieux, qu'un piètre contrôle. Il la brandit quand même.

Et il lui fit fendre le monde.

Cela fit un bruit comme je n'en avais jamais entendu de ma vie et comme je n'en ai plus jamais entendu depuis. Un bruit de roche déchirée. Cinq mille ans ont passé, et il m'arrive encore aujourd'hui de me réveiller en sursaut, tout tremblant et couvert de sueur, tandis que le souvenir de ce terrible vacarme retentit en moi.

De grands géologues melcènes ont décrit ce qui est véritablement arrivé au monde quand Torak l'a fendu. Mes propres études confirment leur théorie. Le noyau du monde est encore liquide et ce protocontinent primitif, que nous croyions tous si solide, flottait en réalité, un peu comme un radeau, sut cette mer souterraine de roche en fusion, bouillonnante.

En brandissant l'Orbe, Torak avait rompu les liens qui assuraient la cohésion du radeau. Il avait fendu la croûte de cette énorme masse de terre, provoquant une faille de plusieurs lieues de largeur, et la roche en fusion, loin en dessous, commença à jaillir par ce terrible gouffre. À ce qui aurait déjà constitué une catastrophe inimaginable vint s'ajouter le fait que la mer se rua dans la fissure ainsi créée. Et, croyez-moi, ce n'est pas une bonne idée que de verser de l'eau froide sur de la roche en fusion !

Tout explosa.

Je suis incapable de dire combien de gens moururent dans ce cataclysme. La moitié de l'humanité, au moins, et probablement beaucoup plus. Si la géographie de l'est de Korim avait été plus favorable, il est probable que les Marags et les Nyissiens auraient péri noyés ou se seraient retrouvés en Mallorée. Quoi qu'il en soit, le monde tel que nous le connaissions cessa alors d'exister.

Mais Torak paya cher son geste. L'Orbe n'avait pas supporté d'être utilisée de la sorte. Belsambar avait raison : Torak avait vu du feu dans son avenir, eh bien, il avait été servi. Il avait brandi l'Orbe de la main gauche et, après avoir fendu le monde, il n'avait plus de main gauche. L'Orbe l'avait réduite en cendres. Puis, comme pour souligner son mécontentement, elle lui avait carbonisé l'œil gauche, et fondu le côté gauche du visage par-dessus le marché. J'étais à dix lieues de lui quand cela se produisit, et j'entendis ses hurlements aussi distinctement que si j'avais été debout à côté de lui.

Le plus horrible c'est que, contrairement aux humains, les Dieux n'ont pas le pouvoir de guérir. Tout au long de leur existence, les hommes se coupent, se font des bleus et des bosses. Pas les Dieux. Ils s'en remettent. Les hommes ont le pouvoir de guérir. Les Dieux ne sont pas censés en avoir besoin.

Après avoir fendu le monde, Torak aurait eu bien besoin du pouvoir de guérison. La morsure du feu qu'il éprouva dès l'instant où il fendit le monde, il est probable qu'il la ressentit sans interruption jusqu'à cette terrible nuit, cinq mille ans plus tard, où, frappé à mort, il appela sa mère.

La terre hurla et gémit lorsque le pouvoir de l'Orbe et le Vouloir de Torak fendirent la plaine, puis, en rugissant plus que dix mille tonnerres, la mer s'y rua dans une explosion crépitante, pour former une large bande écumante entre les enfants du Dieu Dragon et nous. Le sol fendu s'effondra sous nos pieds, et la mer nous poursuivit, avala la plaine en nous narguant, et les villes et les villages qui la jonchaient. C'est ainsi que Gara, mon village natal, disparut à jamais, et que la jolie rivière miroitante que j'aimais tant fut engloutie sous les flots avides.

Un grand cri monta des hordes humaines, car en vérité les terres de la plupart des peuples avaient été englouties par la mer que Torak avait laissé entrer.

— Quelle chose stupéfiante, observa la louve assise à côté de moi.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? lançai-je sèchement, écrasé par un chagrin sans nom.

La désinvolture avec laquelle elle évacuait la catastrophe à laquelle nous venions d'assister me semblait un peu légère, et je lui en voulais de son sang-froid.

— Celui-ci ne trouve pas ça stupéfiant ? répliqua-t-elle calmement.

Comment voulez-vous discuter avec une louve ?

— Si, convins-je, mais il ne faut pas le dire trop fort parce qu'on risque de nous trouver naïfs.

C'était une chose méprisable à dire, je vous l'accorde, mais je ne pouvais admettre la calme indifférence avec laquelle elle contemplait l'anéantissement de plus de la moitié de mon espèce. Avec le temps, j'ai fini par réaliser que mon irritation impuissante face à ses piques était l'une des clés de notre relation.

Elle eut un reniflement. Encore une de ses habitudes insupportables.

— Celle-ci dira ce qu'elle veut, répondit-elle avec la supériorité exaspérante de toutes les femelles. Celui-ci n'a pas besoin de l'écouter si ça ne lui plaît pas, et s'il y voit de la naïveté, c'est son problème. Et son erreur.

En attendant, grande était notre confusion. Un océan s'étendait entre les Angaraks et

nous, et Torak se trouvait sur l'autre rive.

— Que faisons-nous, ô Maître ? demandai-je à Aldur.

— Nous ne pouvons plus rien faire, répondit-il. C'est fini. La guerre est terminée.

— Jamais ! s'écria Belar. Les Aloriens sont mes enfants. Je leur apprendrai à naviguer sur les flots. Si nous ne pouvons atteindre le fourbe Torak par la terre ferme, mes Aloriens construiront une grande flotte et nous franchirons les mers pour le rejoindre. La guerre n'est pas finie, mon frère. Torak t'a souffleté, il t'a volé ton bien, et voilà qu'il a submergé cette terre magnifique sous la mer froide comme la mort. Nos foyers, nos champs, nos forêts ont cessé d'être. Je te le dis, mon frère bien-aimé, entre les Aloriens et les Angaraks, il n'y aura pas de trêve tant que Torak le félon n'aura pas été puni de son iniquité. La guerre durera jusqu'à la fin des âges s'il le faut !

Belar avait vraiment du bagout. Ce jeune enthousiaste aimait la bière et ses adoratrices aloriennes, mais il aurait donné tout ça pour l'occasion de faire un beau discours.

— Torak a été puni, Belar, répondit mon Maître. Il brûle encore à présent, et il brûlera à jamais. Il a dressé l'Orbe contre la terre, et l'Orbe le lui a fait payer. De plus, il a réveillé l'Orbe. Elle est venue à nous dans l'amour et la paix, et il l'a éveillée à la haine et à la guerre. Torak l'a trahie. Il a changé son âme bienveillante en pierre. Son cœur sera désormais plus froid que la glace et plus dur que l'acier. Nul n'en usera plus jamais ainsi. Torak détient l'Orbe, mais il retirera peu de plaisir de sa possession. Il ne pourra plus jamais ni la toucher ni même la regarder, faute de quoi elle l'anéantirait.

Vous remarquerez que mon Maître pouvait être aussi éloquent que Belar.

— Tout de même, rétorqua Belar, je n'aurai de cesse qu'il ne t'ait restitué l'Orbe. Je le jure devant l'Alorie tout entière.

— Comme il te plaira, mon frère, répondit Aldur. Pour le moment, toutefois, nous devons élever une barrière contre cette mer qui nous encercle, ou elle engloutira tout ce qui nous reste de terre ferme. Unis donc ton Vouloir au mien, et imposons des limites à ce nouvel océan.

Je n'ai pas encore réussi à déterminer avec précision à quel degré les Dieux diffèrent de nous. Sous mes yeux, Aldur et Belar se prirent par la main et regardèrent la plaine immense et la mer qui avançait toujours.

— Demeure ! ordonna Belar en levant une main.

Il ne haussa pas la voix, mais la mer l'entendit, et se figea. Elle se dressa, féroce, houleuse, derrière la barrière de ce seul mot, et un vent de folie s'acharna sur nous.

— Élève-toi, ordonna Aldur, d'une voix tout aussi douce, mais mon esprit se cabra devant l'immensité de cet ordre.

Et la terre, fraîchement blessée par Torak, s'enfla en gémissant. Là, sous mes yeux, elle monta, de plus en plus haut, tandis que la roche, en dessous, craquait et s'ébranlait. Sur la plaine, au loin, des montagnes se dressèrent qui ne s'y trouvaient pas un instant auparavant. Elles écartèrent comme d'un haussement d'épaules la terre qui les couvrait, à la façon d'un chien qui s'ébroue, éclaboussant tout autour de lui, et les montagnes offrirent une barrière éternelle à la mer que Torak avait laissée entrer.

Si vous ne vous êtes jamais trouvé à une demi-lieue du centre d'un tel événement, je vous le déconseille. Nous fûmes tous précipités à terre par un tremblement de terre d'une violence inouïe. Je me cramponnai au sol en claquant des dents, ébranlé par les secousses. À la plainte de la terre blessée, ma compagne fit écho. Elle s'accroupit à côté de moi, leva le nez au ciel et se mit à hurler à son tour. Je l'entourai de mes deux bras et la serrai contre moi, ce qui n'était sûrement pas une très bonne idée car elle avait si peur que j'aurais pu prendre un coup de

dent. Chose étrange, elle n'essaya pas de me mordre, elle n'eut pas même un grognement. Au lieu de cela, elle me lécha le visage comme si c'était elle qui s'efforçait de me réconforter. Étonnant, non ?

Lorsque le sol cessa de trembler, nous nous efforçâmes plus ou moins de reprendre nos esprits et nous tournâmes notre regard vers la nouvelle chaîne de montagnes, puis vers l'est, et la nouvelle mer de Torak qui se retirait d'un air morne.

— Vraiment remarquable, fit calmement la louve, comme s'il ne s'était jamais rien passé.

— C'est le moins qu'on puisse dire, convins-je.

Puis les autres Dieux et leurs peuples s'approchèrent de nous et s'émerveillèrent de ce que mon Maître et Belar avaient fait pour contenir la mer.

— Le moment est maintenant venu de nous séparer, annonça tristement mon Maître. Cette terre naguère si belle, qui a nourri nos enfants au début de leur existence a cessé d'être. Ce qui reste ici, sur ce rivage, est sinistre et dur, et ne les nourrira plus. Voici donc le conseil que je vous donne, mes frères. Que chacun emmène son peuple vers l'ouest. Au-delà de ces montagnes qui abritent Prolgu, vous trouverez une autre plaine, moins large peut-être, moins belle sans doute que celle que Torak a submergée aujourd'hui, mais elle nourrira les races de l'homme.

— Et toi, mon frère ? demanda Mara.

— Je vais ramener mes disciples au Val, répondit Aldur. Un mal immense s'est aujourd'hui répandu sur la terre. Il m'a été révélé par l'Orbe, qui l'a déchaîné par son pouvoir. Il m'incombe donc de tout préparer en vue du jour où le bien et le mal s'affronteront lors du combat final qui décidera du sort du monde.

— Ainsi soit-il, dit Mara. Adieu et bon vent, mon frère.

Il se détourna. Et c'est ainsi que Mara, Issa, Chaldan, Nedra et tous leurs peuples partirent vers l'ouest – vers le Ponant.

Mais Belar s'attarda.

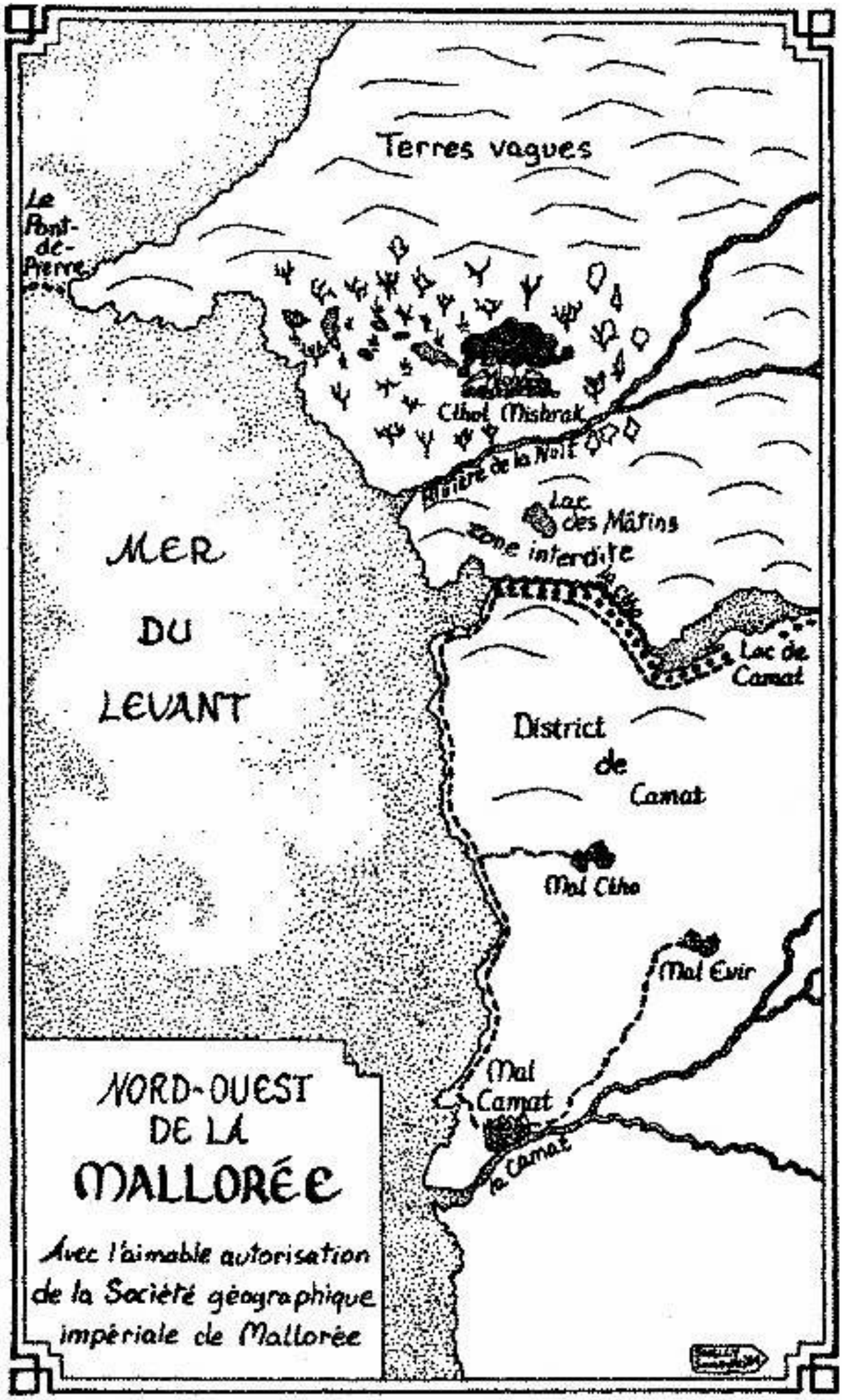
— Je suis lié par le serment que j'ai fait, déclara t-il. Je ne partirai point vers l'ouest avec les autres. Au lieu de cela, je mènerai mes Aloriens vers les terres non peuplées du Nord-Ouest. Là, nous chercherons le moyen de nous venger de Torak et de ses enfants. Ton Orbe te sera restituée, mon frère. Je ne connaîtrai point le repos tant qu'elle ne l'aura pas été.

Alors il se détourna, regarda vers le nord et ses grands guerriers le suivirent.

Mon Maître les regarda s'éloigner avec une profonde tristesse, puis il se tourna vers l'ouest et nous le suivîmes, mes frères et moi-même. Et c'est ainsi que nous regagnâmes le Val, le cœur plein de chagrin.

# DEUXIÈME PARTIE

L’APOSTAT


Terres vagues
Le Pont-de-Pierre
Cihol Mishrak
Lisière de la Nuit
Lac des Mâtins
Zone interdite
MER DU LEVANT
Lac de Camat
District de Camat
Mal Ciho
Mal Evir
Mal Camat
le Camat
NORD-OUEST DE LA MALLORÉE
Avec l'aimable autorisation de la Société géographique impériale de Mallorée

# CHAPITRE VII

Nous fûmes très ébranlés, mes frères et moi, par l'issue de la guerre contre les Angaraks. Nous n'avions pas prévu la réaction désespérée de Torak, et je pense que chacun de nous se sentait cruellement responsable de la mort de la moitié de l'humanité. Le petit groupe qui rejoignit le Val était de bien sombre humeur en vérité. Nous avions tous des choses à faire, évidemment, mais nous prîmes l'habitude, pendant cette période troublée, de nous retrouver chez notre Maître, le soir.

Chacun prenait place dans son fauteuil, autour de la longue table, et nous commentions les événements de la journée, après quoi nous passions à des sujets plus vastes. Je doute que nous ayons réglé aucun des problèmes du monde lors de ces conversations, mais ce n'était pas notre but. Nous éprouvions le besoin de nous serrer les coudes, et la présence réconfortante de notre Maître nous apaisait, tout comme le calme qui régnait dans la pièce familière du haut de la tour. D'abord, la lumière était subtilement différente de celles de nos propres tours. Peut-être parce que notre Maître n'aimait pas trop le feu de bois. Celui qui crépitait dans l'âtre brûlait parce qu'il le voulait ; il n'avait pas besoin de l'alimenter. Nos grands fauteuils de bois noir, poli, étaient confortables, et la pièce était bien rangée, pas trop encombrée. Au lieu de laisser ses affaires prendre la poussière, Aldur les rangeait dans des endroits inimaginables et les faisait venir à lui quand il en avait besoin.

Nous nous réunîmes ainsi tous les soirs pendant six mois environ, ce qui nous aida à reprendre nos esprits et à chasser les cauchemars qui hantaient notre sommeil.

Mais tôt ou tard, l'un de nous ne pouvait manquer de poser la question. C'est Beltira qui le fit.

— Comment tout cela a-t-il commencé, Maître ? demanda-t-il pensivement. Les récents événements remontent à un passé beaucoup plus lointain, n'est-ce pas ?

(Vous remarquerez que Durnik n'était pas le premier à s'interroger sur les causes premières.)

Aldur regarda gravement le doux berger alorien.

— En vérité, Beltira, elles trouvent leur origine dans un passé beaucoup plus lointain que tu ne pourrais l'imaginer. Il y a longtemps, dans le matin du monde, bien avant que nous ne commencions d'exister, mes frères et moi, il se produisit un événement qui n'aurait jamais dû survenir, et cet événement divisa le dessein de toute chose.

— Ce serait donc un accident, Maître ? avança Beldin.

— On ne saurait mieux dire, mon fils, acquiesça Aldur. Comme toute chose, les étoiles naissent, ont une certaine durée de vie, et meurent. L'« accident » en question eut pour origine la mort d'une étoile à un endroit et à un moment imprévus dans le dessein original de la création. La mort d'une étoile est un événement titanesque, et la mort de cette étoile entre toutes eut des conséquences d'autant plus cataclysmiques qu'elle était proche d'autres étoiles. Vous avez tous étudié les cieux, vous savez donc que l'univers est composé d'amas stellaires. L'amas particulier dont nous parlons comprenait un si grand nombre de soleils qu'on n'aurait pu les compter, et le soleil qui disparut ainsi en embrasa d'autres, qui en consumèrent à leur tour des myriades. La conflagration s'étendit à l'amas entier, qui fut anéanti.

— Cela eut-il lieu près de l'endroit où nous nous trouvons actuellement, ô Maître ? demanda Belsambar.

— Que non point, mon fils. L'« Événement » se produisit à l'autre bout de l'univers. Si

loin, en fait, que sa lumière n'a point encore atteint ce monde.

— Comment est-ce possible, ô Maître ? demanda Belsambar, confondu.

— La vision n'est pas instantanée, mon frère, expliqua Beldin. Il s'écoule un délai entre le moment où les phénomènes se produisent et le moment où nous y assistons. Bien des choses que nous voyons dans le ciel nocturne ne sont plus là en réalité. Un jour, quand nous en aurons le temps, je t'expliquerai.

— Comment, ô Maître, un événement si lointain dans l'espace et dans le temps pourrait-il avoir des implications ici ? s'enquit Belzedar, déconcerté.

Aldur poussa un soupir et répondit d'une voix dans laquelle je discernai comme une sorte d'émerveillement.

— L'univers est entré en existence dans un Dessein particulier. L'accident divisa ce Dessein, et ce qui était autrefois uni cessa de l'être. Une conscience émana de cette division et les deux Desseins luttent l'un contre l'autre depuis lors. Avec le temps, ils décidèrent que ce monde – qui n'existait même pas encore en tant que tel – serait leur ultime champ de bataille. C'est pourquoi nous vîmes le jour, mes frères et moi, afin de créer ce monde. C'est ici que cessera la division des Desseins de l'univers, dans un Événement final, un Choix auquel aura conduit une série d'Événements, certains grands, d'autres insignifiants.

— Qui est censé effectuer ce choix ? demanda Beldin.

— Nous ne sommes pas autorisés à le savoir, répondit Aldur.

— Pardi ! éclata Beldin d'un ton sardonique. Ce n'est donc qu'un jeu ! Et quand cela est-il censé se produire ?

— Bientôt, mon fils. Très bientôt.

— Ne pourriez-vous être plus précis, ô Maître ? Je sais depuis combien de temps vous êtes au monde, et le mot « bientôt » n'a peut-être pas la même signification pour nous.

— Le Choix devra être fait quand la lumière de l'amas d'étoiles qui a explosé atteindra ce monde.

— Ce qui pourrait arriver à tout moment, n'est-ce pas ? Le ciel pourrait s'illuminer n'importe quand. Pourquoi pas cette nuit même ?

— Domine ton impatience, Beldin, dit Aldur. Des signes nous avertiront que le moment du Choix approche. La blessure du monde était l'un de ces signes. Il y en aura d'autres.

— Lesquels par exemple ? insista Beldin.

Quand il avait une idée dans la tête, celui-là, il ne l'avait pas ailleurs.

— Avant la venue de la lumière, il y aura un moment – un instant – de ténèbres absolues.

— À partir de maintenant, je vais bien regarder, fit amèrement Beldin.

— Il y aurait donc deux Destinées possibles, observa Belmakor. Torââk en est une, c'est bien çââ ?

— Mon frère fait partie de l'une d'elles, en effet. Chacune des Destinées se compose d'innombrables parties, dotées d'une conscience individuelle qui outrepasse la conscience de toutes ces parties prises isolément.

— Laquelle est arrivée en premier, Maître ? demanda Belkira.

— Nous l'ignorons. Il ne nous est pas permis de le savoir.

— Encore une énigme, ronchonna Beldin, écœuré. Je déteste les devinettes.

— Il faut pourtant nous efforcer d'élucider celle-ci, doux Beldin. Il se peut que les règles ne soient pas à notre goût, mais nous devons nous y conformer, car elles ont été établies par les Desseins opposés.

— Et alors ? C'est leur combat. Pourquoi nous impliquer dedans ? Ils ne peuvent pas choisir un endroit, un moment, pour se rencontrer et en découdre une bonne fois pour

toutes ?

— C'est impossible, mon fils, car s'ils s'opposaient directement, leur affrontement détruirait l'univers entier.

— Ce n'est sûrement pas ce que nous voulons, fit doucement Belkira.

Les jumeaux sont aloriens, et les Aloriens prennent un plaisir enfantin à minimiser grossièrement les choses.

— Et vous, vous incarnez la Destinée opposée, n'est-ce pas, mon Maître ? demanda Belsambar. Torak est l'une d'elles et vous êtes l'autre ?

— J'en fais partie, mon fils, convint Aldur. Nous en faisons tous partie. C'est pourquoi ce que nous faisons revêt une telle importance. Mais un autre viendra dans la complétude du temps, qui sera encore plus important. C'est lui qui rencontrera Torak et préparera la voie au Choix.

C'est là que j'entendis pour la première fois parler de Belgarion. Mais Aldur savait qu'il arrivait, lui, et il préparait patiemment sa venue depuis que ses frères et lui avaient créé le monde. Pour simplifier, on pourrait dire qu'ils ne l'avaient créé que pour donner à Belgarion un endroit où se poser pendant qu'il remettait les choses en place. C'était une lourde responsabilité, mais il faut croire que Garion était de taille à l'assumer. Les choses ne se sont pas trop mal passées en fin de compte, hein ?

Les explications de notre Maître nous investissaient d'une lourde responsabilité. Nous remarquâmes tous, dans le cadre même de nos travaux, que Torak avait profondément changé le monde. L'arrivée de la mer dans ce qui était naguère le centre du continent avait eu une influence majeure sur le climat, et la chaîne de montagnes que mon Maître et Belar avaient érigée pour contenir cet océan l'avait encore modifié. Les étés devinrent plus chauds et plus secs, et les hivers plus longs et plus rigoureux. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me fâche tout rouge quand on commence à jouer avec le temps. J'ai vu ce qui arrivait quand on intervenait dans les schémas climatiques normaux. Je me souviens d'avoir eu une très longue conversation à ce sujet avec Garion. Il a des pouvoirs énormes, et il lui arrive de les déchaîner avant d'en avoir mesuré toutes les conséquences.

Le changement de climat entraîna à son tour une modification du monde qui nous entourait. La vaste forêt primitive qui bordait le Val, au nord, commença à s'éclaircir et fut remplacée par une prairie. Je suis sûr que les Algarois sont très contents, mais personnellement je préférais les arbres.

Il y eut aussi un changement assez brutal de climat dans le Grand Nord. Mais il en aurait fallu davantage pour que Belar renonce à en découdre avec les Angaraks, et ses Aloriens durent supporter des hivers véritablement atroces.

Néanmoins, dans le Val, nous avions d'autres sujets de préoccupation. En fendant le monde, Torak avait mis un tas d'événements en marche et nous fûmes très occupés, tous les sept. Nous devions veiller à ce que tout se passe comme prévu. Nous supposions que les Angaraks en faisaient autant. Les deux Desseins opposés manœuvraient sans aucun doute pour se mettre en position.

Une vingtaine d'années après la blessure du monde, notre Maître nous convoqua tous dans sa tour et suggéra que l'un de nous aille voir dans ce qui est maintenant la Mallorée ce que Torak et son peuple mijotaient.

— J'y vais, proposa Beldin. Je vole mieux que vous autres, et je pourrai me déplacer parmi les Angaraks sans attirer l'attention.

— Lââ, vieux, je ne te suis pââs, objecta Belmakor. Tu es un petit bonhomme ââssez remâârquââble, tu sais.

— Justement : quand les gens me regardent, ils ne voient que la bosse sur mon dos, mes bras plus longs que mes jambes, et ils ne songent pas à me dévisager pour voir de quelle race je suis. La difformité entraîne une sorte d'anonymat.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa Belsambar. Je suis un Angarak, après tout, je connais leurs coutumes.

— Merci, mon frère, mais non. Tu as des opinions assez arrêtées sur les Grolims. Si tu commençais à retourner les prêtres de Torak comme des gants, nous ne passerions pas inaperçus très longtemps et je n'ai pas envie que Torak ait vent de ma présence. Et puis je t'aime trop pour te laisser risquer ta vie.

— Tu ne devrais pas y aller seul, Beldin, fit Belzedar avec une lueur d'une étrange intensité dans le regard. Il vaudrait peut-être mieux que je t'accompagne.

— Je ne suis pas un enfant, Belzedar. Je sais ce que j'ai à faire.

— J'en suis sûr, mais deux personnes voient plus de choses qu'une seule. L'autre continent est très vaste, et les Angaraks se sont probablement dispersés, depuis le temps. Nous rassemblerons plus d'informations à deux que si tu y vas tout seul.

Maintenant que j'y pense, les arguments de Belzedar étaient un peu spécieux. La société angarak était la plus étroitement contrôlée du monde. Torak n'était pas du genre à laisser son peuple s'égailler dans la nature. Il était plus probable qu'il le tenait en laisse. Belzedar avait des raisons à lui de vouloir aller en Mallorée, et j'aurais dû comprendre qu'aider Beldin n'était pas sa priorité.

Les deux hommes discutèrent un moment, et Beldin finit par céder.

— Après tout, si tu y tiens tellement, tu n'as qu'à venir, dit-il, de guerre lasse.

C'est ainsi que, le lendemain matin, les deux hommes se changèrent en faucon et partirent à tire-d'aile vers l'est.

Nous nous séparâmes tous peu après cela. Le Maître avait de vastes projets pour moi en Arendie et en Tolnedrie.

La jeune louve m'accompagna, évidemment. Je n'avais pas de raison de partir sans elle. La première fois que je l'avais vue, elle m'avait prévenu que nous ferions un bout de chemin ensemble. Nous n'étions apparemment pas au bout du chemin. Et puis, je trouvais sa compagnie agréable.

Le moyen le plus simple d'aller vers le nord de l'Arendie consistait à traverser l'Ulgolande. Je gravis donc les montagnes et pris plus ou moins la direction du nord-ouest. Je dressais le campement tous les soirs. Le feu mit la louve mal à l'aise au début, mais elle apprécia bientôt de passer la nuit au chaud.

Au bout de quelques jours, je m'aperçus que nous ne passions pas loin de Prolgu. Je n'appréciais guère l'actuel Gorim. Il donnait l'impression de penser que les Ulgos valaient mieux que le restant de l'humanité. Je décidai à contrecœur qu'il serait discourtois de passer à Prolgu sans lui rendre visite, aussi incurvai-je ma trajectoire légèrement vers le nord afin de passer par la ville.

Le chemin que je choisis traversait une gorge dans laquelle courait un torrent de montagne entouré d'arbres poussant très près les uns des autres. C'était le matin, les rayons du soleil atteignaient tout juste le fond humide de la gorge. Je crois que j'étais un peu distrait. Je suis toujours envahi par la paix et la sérénité quand je me retrouve dans les montagnes.

Soudain, la louve coucha les oreilles et se mit à grogner.

— Quel est le problème ? demandai-je, sans réfléchir, en langage humain.

— Des chevaux, répondit-elle dans la langue des loups. Mais ce ne sont peut-être pas de vrais chevaux. Ils sentent le sang et la chair crue.

— Ne t'en fais pas, répondis-je dans sa langue. Celui-ci les a déjà rencontrés. Ce sont des Hrulgae. Des mangeurs de viande. L'odeur est celle du sang et de la chair d'une biche.

— L'on pense que tu te trompes. L'odeur n'est pas celle du cerf. Ce que l'on sent est le sang et la chair d'un deux-pattes.

— C'est impossible, dis-je dans un reniflement. Les Hrulgae ne sont pas des mangeurs d'hommes. Ils vivent en paix avec les Ulgos de ces montagnes.

— Le nez de celui-ci n'est pas parfait, insista-t-elle. L'on ne confondrait pas l'odeur du deux-pattes et celle du cerf. Ces chevaux mangeurs de viande ont tué et mangé de l'homme, et ils sont à nouveau en chasse.

— En chasse ? Et de quoi ?

— Celle-ci pense que c'est toi qu'ils chassent.

Je ressentis l'effleurement d'une pensée exploratrice. L'esprit des Hrulgae ne ressemble guère à celui des chevaux. Ces derniers mangent de l'herbe et ne se montrent agressifs que pendant la saison des amours. Les Hrulgae ressemblent beaucoup à des chevaux munis de griffes et de crocs, mais ils ne mangent pas d'herbe. J'avais déjà eu maille à partir avec des Hrulgae à diverses occasions, quand je traversais les montagnes d'Ulgolande. Je savais que c'étaient des chasseurs et qu'ils étaient assez sauvages, mais la paix d'UL les avait toujours tenus sous contrôle. L'esprit que je sentais cette fois semblait avoir rejeté ces contraintes.

La louve avait raison. Les Hrulgae en avaient bien après moi.

Ça m'était déjà arrivé. Un jour, un jeune lion m'avait pourchassé pendant deux jours avant que je ne réussisse à le mettre en fuite. L'animal qui chasse est sans malice. Il cherche seulement à manger. Mais j'étais à présent en butte à une haine cruelle et, pis encore dans mon esprit, à une folie absolue. Ces Hrulgae étaient plus intéressés par l'idée de tuer que de manger. Là, j'avais des ennuis.

— L'on suggère a celui-ci d'intervenir sur sa forme, me conseilla la louve.

Elle s'assit sur son derrière et roula sa longue langue rose comme un mirliton, ce qui est, au cas où vous ne l'auriez pas compris, la façon de rire des canidés.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? lui demandai-je.

— L'on trouve les deux-pattes amusants. Le chasseur attache toute son attention à l'objet qu'il chasse. Ces chevaux mangeurs de viande chassent le deux-pattes – toi. Que celui-ci change de forme et ils l'ignoreront.

J'étais assez mortifié, je dois dire. Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? En dépit de toute notre sophistication, notre réaction instinctive lorsque nous nous rendons compte que quelque chose veut notre peau, c'est la panique pure et simple.

Je me changeai aussitôt en loup.

— C'est bien mieux, approuva la louve. Celui-ci fait un beau loup. Son autre forme est beaucoup moins agréable. Si nous y allions ?

Nous prîmes en biais à partir du lit du cours d'eau et nous arrêtâmes à la lisière des arbres pour observer les Hrulgae. La soudaine disparition de mon odeur les perturba, et sembla même les mettre en rogne. L'étalon du troupeau se cabra et poussa un cri de rage tout en lacérant avec ses griffes l'écorce d'un arbre qui ne lui avait rien fait. Je vis de l'écume mousser à ses longs crocs incurvés. Plusieurs juments suivirent ma trace jusqu'au fond de la gorge puis remontèrent lentement dans l'espoir de repérer l'endroit où je leur avais faussé compagnie.

— Celle-ci suggère que nous nous éloignions, proposa la louve. Les chevaux mangeurs de chair vont penser que nous avons tué et mangé le deux-pattes qu'ils chassaient. Ils vont beaucoup nous en vouloir. Il se pourrait qu'ils décident de chasser le loup à la place du deux-

pattes.

Nous restâmes sous le couvert des arbres, à la lisière de la forêt, afin de pouvoir observer les Hrulgae déconcertés, au cas où ils décideraient de changer de gibier. Au bout d'une demi-heure environ, nous avions pris assez d'avance pour qu'ils n'aient guère de chance de nous rattraper.

Je n'en revenais pas du changement subit par les Hrulgae. Rien n'était jamais venu rompre la paix d'UL. Qu'est-ce qui avait pu les pousser à la folie ?

Il s'avéra que les Hrulgae n'étaient pas les seuls monstres qui avaient perdu la tête.

(Ne voyez aucun préjugé dans l'emploi que je fais du mot « monstre ». Ce n'est que la traduction d'un mot ulgo qui désigne même les Dryades. Je me souviens que Ce'Nedra s'en était vivement offensée.)

Quoi qu'il en soit, je décidai de ne pas reprendre ma forme humaine tout de suite après avoir échappé aux Hrulgae. Il se passait des choses très bizarres en Ulgolande. Nous arrivâmes à la montagne de forme particulière sur laquelle était juchée Prolgu, et nous amorçâmes l'escalade.

Nous étions à mi-chemin du sommet lorsque nous rencontrâmes une meute d'Algroths tout aussi fous que les Hrulgae. Les Algroths n'avaient jamais été mes créatures favorites, mais quand même… Je me demande à quoi les Dieux pensaient quand ils les ont créés. J'ai toujours trouvé ce mélange de singe, de chèvre et de reptile un peu trop exotique à mon goût. Les Algroths chassaient aussi l'homme pour se nourrir. Que ça me plaise ou non, il fallait vraiment que j'aie une petite conversation avec le Gorim.

Mais il n'y avait pas un chat à Prolgu. La ville était déserte et tout semblait indiquer que les habitants étaient partis précipitamment, et depuis un certain temps déjà, de sorte que nous ne pûmes détecter une seule odeur susceptible de nous indiquer la direction que les Ulgos avaient suivie. Nous trouvâmes tout de même des ossements humains couverts de mousse, et cette découverte ne me disait rien qui vaille. Se pouvait-il que tous les Ulgos aient été massacrés ? UL avait-il changé d'avis et les avait-il abandonnés ?

Je n'avais pas vraiment le temps d'enquêter. Le soir était tombé et nous faisions le tour des bâtiments vides quand un hurlement soudain vrilla le silence. Un hurlement qui venait du ciel. Je courus vers la porte du bâtiment que nous étions en train d'explorer et levai le nez.

La lumière n'était pas très bonne, mais elle me permit quand même de voir la forme gigantesque qui se découpait sur le ciel crépusculaire.

C'était le Dragon. Ses grandes ailes déchiraient les nuées et elle crachait des nuages de flammes fuligineuses à chaque hurlement.

Je dis le Dragon, mais en fait c'était une femelle. La dernière survivante de l'espèce. Les deux mâles que les Dieux avaient créés s'étaient entre-tués dès la première saison des amours. Elle m'avait toujours inspiré une vague pitié. Sauf cette fois. Comme les Hrulgae et les Algroths, elle était déterminée à tuer, mais elle était trop stupide pour choisir. Elle brûlait tout ce qui bougeait.

De plus, Torak avait ajouté un perfectionnement au Dragon lors de sa création : il l'avait immunisé contre toutes les atteintes du Vouloir et du Verbe.

— L'on serait assez satisfaite que tu fasses quelque chose à ce sujet, fit la louve.

— J'y réfléchis, répondis-je.

— Eh bien, réfléchis plus vite. L'oiseau revient.

Sa confiance était touchante, mais ne m'était pas d'un grand secours. Je passai rapidement en revue les caractéristiques de la bête. Elle était invulnérable, stupide, et elle se sentait très seule. Ces deux dernières choses s'imbriquèrent dans mon esprit. Je m'approchai

du bord de la ville, concentrai mon Vouloir sur un buisson, à quelques lieues au sud de la montagne, et y mis le feu.

La bête émit un crissement et descendit en vol plané vers l'arbre incendié en crachant des flammes tout du long.

— L'on se demande pourquoi tu as bien pu faire une chose pareille.

— Le feu fait partie du rituel nuptial de son espèce.

— Quelle chose stupéfiante ! La plupart des oiseaux s'apparient au printemps.

— Ce n'est pas un oiseau. Celui-ci pense qu'il vaudrait mieux quitter ces montagnes. Il s'y passe des choses étranges, que l'on ne comprend pas, et l'on a une mission à mener en bas, dans la plaine.

— Celui-ci est toujours en mission, n'est-ce pas ? soupira-t-elle.

— C'est la nature du deux-pattes, rétorquai-je.

— Mais celui-ci n'est pas un deux-pattes, pour le moment.

C'était d'une logique irréfutable, mais nous partîmes quand même. Deux jours plus tard, nous étions en Arendie.

Les tâches que mon Maître m'avait assignées impliquaient certains Arendais et certains Tolnedrains. Je m'étonnais, à l'époque, de l'importance que mon Maître attachait à ces mariages. J'ai eu tout le temps de me l'expliquer depuis. Certains individus devaient absolument voir le jour, et je devais tout faire pour ça.

On aurait pu penser que la présence de ma compagne compliquerait les choses, mais ce fut plutôt le contraire. En fait, je me félicitai à de nombreuses reprises qu'elle m'ait accompagné. D'abord, on ne risque pas de passer inaperçu quand on entre dans un village arendais ou une ville de Tolnedrie avec une louve de belle taille, ensuite, elle incitait définitivement les gens au respect.

Il n'était pas si difficile d'arranger un mariage, en ce temps-là. Les Arendais – et, dans une moindre mesure, les Tolnedrains – avaient une notion patriarcale de la famille, et les enfants devaient obéir à leur père. Je fus donc rarement amené à tenter de convaincre les heureux élus de se marier. J'eus plus souvent affaire à leurs pères. Je jouissais d'une certaine réputation, à l'époque. La guerre était encore présente à l'esprit de tout un chacun, et nous avions joué un rôle majeur dans le conflit, mes frères et moi. De plus, je m'aperçus bientôt que les prêtres d'Arendie et de Tolnedrie pouvaient se révéler très utiles. Après avoir procédé à plusieurs expériences, je finis par mettre au point une démarche : j'entrais en ville avec la louve, j'allais droit au temple de Chaldan ou Nedra, je déclinais mon identité et je demandais aux prêtres de l'endroit de me présenter aux parents concernés.

Ça n'allait pas toujours tout seul, évidemment. Je tombais parfois sur des hommes butés qui, pour une raison ou une autre, n'appréciaient pas le choix de l'épouse pressentie. Quand les choses tournaient vraiment mal, je leur faisais voir de quoi j'étais capable quand on m'énervait. Ça suffisait généralement à les amener à ma façon de penser.

— Celle-ci se demande à quoi tout cela peut bien servir, me dit ma compagne une fois que nous quittions un village arendais, après que j'eus réussi à convaincre un individu particulièrement borné que le bonheur de sa fille – et sa propre santé – dépendaient du mariage de la belle enfant avec le jeune homme que nous avions sélectionné pour elle.

— Ils auront des enfants, tentai-je d'expliquer.

— Quelle chose stupéfiante ! répondit-elle sèchement, et c'est fou comme les loups peuvent charger d'une ironie mordante la plus anodine des déclarations. N'est-ce pas le but habituel de l'accouplement ?

— Le nôtre est de produire des jeunes gens spécifiques.

— Pourquoi ? Tous les chiots se ressemblent, non ? Le caractère se forme au cours du dressage, et non par le sang.

Nous en discutâmes pendant des siècles, et je la soupçonne maintenant de s'être complue dans la controverse rien que pour le plaisir de m'agacer. Théoriquement, j'étais le chef de notre petite meute, mais je n'avais pas intérêt à la ramener.

L'Arendie était un endroit lugubre, à l'époque. La sinistre institution du servage était bien établie parmi les Arendais avant même la guerre contre les Angaraks, et ils n'avaient pas perdu cette vilaine habitude en émigrant vers l'ouest. Je n'ai jamais compris comment un être humain pouvait se laisser réduire en esclavage, mais j'imagine que c'était une conséquence du caractère arendais. Les Arendais se faisaient la guerre au moindre prétexte, et un fermier ordinaire a besoin de quelqu'un pour le protéger de ses voisins belliqueux.

Les Arendais occupaient dans la partie centrale du continent des terres cultivées depuis longtemps. Leur nouveau foyer était une forêt impénétrable, de sorte qu'ils devaient abattre les arbres s'ils voulaient planter quoi que ce soit. C'était le travail qui incombait aux serfs, et nous vîmes en de nombreux endroits des gens nus couper des arbres.

— Celle-ci se demande pourquoi les deux-pattes enlèvent leur fourrure pour travailler, s'étonna-t-elle à un moment donné.

Il n'y a pas de mot pour dire « vêtements » dans la langue des loups, et elle avait été bien obligée d'improviser.

— C'est parce qu'ils n'ont qu'une seule chose comme celle qui leur couvre le corps. Ils l'enlèvent pour abattre les arbres parce qu'ils ne veulent pas l'abîmer en travaillant.

Je décidai de ne pas aborder le problème de la pauvreté des serfs ou du prix d'une tunique neuve. La conversation était déjà assez compliquée comme ça. Comment voulez-vous expliquer la notion de propriété à quelqu'un qui n'a besoin d'aucun objet ?

— Les deux-pattes sont stupides de couvrir et de découvrir leur corps ainsi, déclara-t-elle. Pourquoi font-ils ça ?

— Pour se tenir chaud quand il fait froid.

— Mais ils se couvrent même quand il ne fait pas froid. Pour quoi ?

— Par pudeur, j'imagine.

— Qu'est-ce que la pudeur ?

Je soupirai. Je n'étais pas sorti de l'auberge.

— C'est une coutume des deux-pattes, expliquai-je.

— Oh. Si c'est une coutume, alors, c'est bien.

Les loups ont un immense respect des coutumes. Puis elle changea aussitôt d'idée. Elle changeait sans cesse d'idée.

— Si les deux-pattes ont pour coutume de couvrir leur corps à certains moments et pas à d'autres, ça ne doit pas être une coutume très importante, hein ?

J'y renonçai.

— Non, dis-je. Probablement pas.

Elle se laissa tomber sur son derrière au milieu du sentier forestier que nous suivions et roula sa langue en serpentin, ce qui était sa façon d'éclater de rire.

— Je peux savoir ? fis-je, piqué au vif.

— L'on trouve drôle l'incohérence de la pensée de celui-ci, répondit-elle. S'il voulait prendre sa vraie forme, sa pensée serait plus fluide.

Elle était encore convaincue que j'étais vraiment un loup et que mes fréquents changements de forme n'étaient qu'une idiosyncrasie personnelle.

Dans les forêts d'Arendie, nous rencontrions souvent des bandes de brigands. Les serfs

n'étaient pas tous satisfaits de leur condition. Je n'aime pas qu'on pointe des flèches vers moi, de sorte qu'après les premières échauffourées, je pris l'habitude de me changer en loup dès que je sortais d'un village. Même le plus stupide des serfs ne discutera pas avec un couple de loups adultes. C'est l'une des choses qui m'ont toujours été le plus pénibles. Les gens n'arrêtent pas de me mettre des bâtons dans les roues quand j'ai quelque chose à faire. Ils ne peuvent pas me ficher la paix ?

Au bout d'un certain nombre d'années, nous repartîmes pour la Tolnedrie et je poursuivis mes activités de marieuse à Tol Nedrane.

(N'essayez pas de trouver cette ville sur une carte. On l'a rebaptisée Tol Honeth avant le début du second millénaire.)

Je sais que la plupart d'entre vous sont allés à Tol Honeth, mais vous ne l'auriez jamais reconnue à l'époque. La guerre avec les Angaraks avait appris aux Tolnedrains la valeur des positions défensives, et l'île qui se trouvait au centre de la Nedrane – « la rivière de Nedra » – semblait être l'emplacement idéal pour une ville. C'est peut-être vrai aujourd'hui, mais ça présentait un certain nombre d'inconvénients quand ils s'y installèrent. Enfin, il y a cinq mille ans qu'ils sont sur le coup, alors on peut imaginer qu'ils ont fini par régler tous les problèmes.

En attendant, lorsque j'y arrivai avec ma compagne à quatre pattes, ce n'était qu'un endroit humide, marécageux, souvent inondé par les crues de printemps. Ils avaient érigé une palissade de rondins tout autour de l'île, et les maisons qui se trouvaient à l'intérieur étaient en bois, elles aussi, avec des toits de chaume – une véritable provocation pour les pyromanes, si vous voulez mon avis. Les rues étaient étroites, tortueuses, pleines de boue, et toute la ville puait comme une fosse à purin. Ma compagne trouvait l'odeur assez insupportable, car les loups ont un odorat particulièrement développé.

J'étais principalement en Tolnedrie pour jeter les bases de la lignée des Honeth. Ils avaient une très haute idée d'eux-mêmes, et je n'ai jamais prisé les gens qui me regardaient de haut. Cela explique peut-être la brusquerie avec laquelle j'annonçai au père du jeune homme pressenti que son fils devait épouser la fille d'un artisan spécialisé dans la construction des cheminées. Il fallait absolument que la famille Honeth soit, de génération en génération, impliquée dans le travail de la pierre. Sinon, l'empire de Tolnedrie ne verrait jamais le jour, or nous aurions besoin de cet empire par la suite. Si je vous ennuie avec ces détails, c'est pour que vous compreniez à quel genre d'arrangements fondamentaux nous nous livrions en ce temps-là. Nous mettions en branle des choses qui ne porteraient leurs fruits que des milliers d'années plus tard.

Après avoir contraint et forcé le père du jeune homme à accepter le mariage que je lui proposais pour son fils, nous quittâmes Tol Nedrane – en bateau, puisqu'ils n'avaient pas encore réussi à bâtir de ponts. Je me souviens que le passeur nous fit payer une somme exorbitante ; il n'était pas Tolnedrain pour rien.

J'avais mené à bien l'ensemble des tâches que mon Maître m'avait confiées, aussi descendîmes-nous vers l'est et les montagnes de Tolnedrie. Il était temps de retourner au Val, mais je ne voulais pas repasser par l'Ulgolande avant d'avoir compris ce qui s'était passé. Nous nous attardâmes un peu en entrant dans les montagnes. Ma compagne s'amusait à chasser le lapin et le cerf, tandis que je cherchais la grotte dont notre Maître nous avait parlé à plusieurs reprises. Je savais qu'elle était quelque part dans ces montagnes, et comme j'avais un peu de temps devant moi… Je n'avais pas de projets particuliers si je la trouvais, mais je voulais voir l'endroit où les Dieux avaient vécu lorsqu'ils avaient créé le monde.

Pour être tout à fait franc, ce n'était pas la première fois que je cherchais cette grotte.

Chaque fois que je passais par ces montagnes, j'y consacrais une semaine à peu près. Je me disais que la maison originelle des Dieux devait valoir le coup d'œil.

Je ne la trouvai évidemment jamais. C'est Garion qui la découvrit, des années et des années plus tard. Quelque chose d'important devait arriver dans cet endroit, mais je n'étais pas concerné.

Quand nous arrivâmes au Val, Beldin était rentré de Mallorée, sans Belzedar. Mon vilain petit frère m'avait manqué pendant le siècle où nous avions été séparés. Il y avait des liens spéciaux entre nous, et même si ça peut paraître un peu étrange, j'appréciais sa compagnie.

J'annonçai à mon Maître que j'avais réussi ma mission, et lui racontai ce que j'avais vu en Ulgolande. Il sembla aussi déconcerté que moi.

— Se pourrait-il, ô Maître, que les Ulgos aient si gravement offensé leur Dieu qu'il ait décidé de les laisser tomber et de leur lâcher ses monstres aux trousses ? demandai-je.

— Que non point, mon fils, répondit Aldur en secouant sa tête aux cheveux et à la barbe d'argent. Il n'aurait jamais fait – il n'aurait jamais pu faire – une chose pareille.

— Il a bien changé d'avis une fois, mon Maître, lui rappelai-je. Il ne voulait d'aucune partie de la création quand le premier Gorim est allé à Prolgu, si je me souviens bien. Gorim a dû le harceler pendant des années avant d'arriver à le convaincre. Ce n'est pas très charitable de ma part de le signaler, mais l'actuel Gorim n'est guère aimable. Il m'a offensé d'un seul regard. Le ciel seul sait de quelle offense il aura pu se rendre coupable en se mettant à parler.

Aldur eut un petit sourire.

— En effet, Belgarath, ce n'est vraiment pas très charitable, dit-il, puis il éclata de rire. Je dois admettre, toutefois, que je suis tout à fait d'accord avec toi. Mais non, Belgarath, UL est si patient que même l'actuel Gorim n'aurait pu l'offenser à ce point. Je vais enquêter sur cette question troublante et l'informer de mes découvertes.

— Soyez-en remercié, mon Maître, répondis-je.

Je me retirai et m'arrêtai en chemin chez Beldin afin de l'inviter à bavarder un peu en buvant quelques chopes de bière. En passant, j'avais pris la précaution d'en emprunter un tonnelet aux jumeaux.

Beldin gravit pesamment l'escalier qui menait à la pièce du haut de ma tour, s'assit à ma table et vida sa première chope de bière sans prendre le temps de respirer. Puis il me la tendit en rotant pour que je la remplisse.

Ce que je fis, après quoi je m'assis en face de lui.

— Alors ? demandai-je.

— Alors quoi ?

Ça, c'était mon Beldin tout craché.

— Que se passe-t-il en Mallorée ?

— Tu ne peux pas être un tout petit peu plus précis ? La Mallorée est un endroit gigantesque.

La louve s'approcha et posa son museau sur ses cuisses. Elle avait toujours paru l'apprécier, je ne sais pas pourquoi. Il lui grattouilla distraitement les oreilles.

— Que fabrique Torak ? demandai-je un peu sèchement.

— Il crame, au sens propre du terme, répondit Beldin avec un affreux sourire tordu. Il risque de brûler comme ça pendant très, très longtemps.

— Ah bon ? ça continue ? m'étonnai-je. J'aurais cru que le feu aurait fini par s'éteindre, depuis le temps.

— Ce n'est pas flagrant. On ne voit plus les flammes, mais il est toujours en feu. L'Orbe avait vraiment une dent contre lui, et c'est une pierre, or les pierres ne sont pas réputées pour

leur mansuétude. Torak passe beaucoup de temps à hurler.

— C'est vraiment triste, hein ? fis-je avec une profonde hypocrisie.

Beldin se fendit d'un nouveau sourire.

— Enfin, poursuivit-il, ses Angaraks ont mis l'Orbe dans je ne sais quel récipient de fer, afin que leur Grand Brûlé n'ait plus à la regarder. J'imagine que sa seule vision intensifie ses souffrances. Quand l'océan auquel il a donné naissance a commencé à leur lécher les talons, ses Angaraks ont fui vers l'est comme s'ils avaient le diable aux trousses. Tous leurs lieux saints ont été engloutis par les eaux et ils n'avaient que deux solutions : soit se faire pousser des branchies, soit établir de nouveaux lieux de villégiature en altitude.

— C'est drôle, mais je crois que j'arriverai à me remettre de leurs malheurs, dis-je d'un ton sardonique.

— Je commence à me demander si tu n'es pas resté trop longtemps chez les Aloriens. Tu commences à parler comme eux.

— Les Aloriens ne sont pas si mauvais, répondis-je avec un haussement d'épaules. On s'y fait, à la longue.

— J'aimerais autant pas. Ils me mettent les nerfs en boule.

— Après, que s'est-il passé ?

— Tu te souviens de l'explosion à laquelle nous avons assisté, au moment où l'eau a rencontré la lave bouillante qui jaillissait de la faille ouverte dans la croûte terrestre ? Eh bien, elle a réorganisé la géographie à l'est d'une façon significative. Il y a un nouvel étang assez impressionnant entre Kell et l'endroit où se trouvait Korim.

— Kell existe toujours ?

— Kell a toujours existé, Belgarath, et il est probable qu'elle existera toujours. Il y avait une ville à cet endroit avant que nous ne descendions des arbres. Ce nouveau marécage n'est pas là depuis longtemps, mais les Angaraks ont réussi à patauger dedans. Torak lui-même étant trop occupé à hurler, il a bien fallu que ses chefs militaires prennent la direction des opérations. Ils n'ont pas mis longtemps à comprendre que tout ce merdier n'était pas très propice à l'habitat humain.

— Je n'en reviens pas que ça les ait dérangés. Les Angaraks ont une passion pour la laideur.

— Bref, il paraît qu'il y a eu une grande discussion entre les généraux et les Grolims. Les Grolims espéraient que la mer reculerait et qu'ils pourraient tous retourner à Korim où les attendaient leurs jolis autels. Les généraux, qui ont l'esprit plus pratique, savaient que l'eau n'était pas près de redescendre. Ils ont coupé court à toutes ces arguties et ont ordonné à l'armée de marcher vers le nord-ouest en emmenant ce qui restait des Angaraks avec eux. Ils sont donc partis en laissant les Gorims plantés sur la plage à regarder vers Korim d'un œil nostalgique.

Il rota à nouveau et me tendit sa chope vide.

— Tu peux te servir, dis-je aigrement.

— Tu ne sais pas recevoir, Belgarath.

Il se leva et s'approcha du tonnelet en tanguant sur ses petites pattes torses, plongea sa chope dedans et la remplit, flanquant plein de bière par terre, et revint en tanguant.

— Les Grolims n'avaient pas digéré la décision des généraux. Ils seraient bien rentrés chez eux mais, s'ils rentraient tout seuls, ils n'auraient plus qu'eux-mêmes à sacrifier, et ils n'étaient pas dévots à ce point-là. Ils ont couru après leurs ouailles, les ont haranguées pour qu'elles fassent demi-tour. Ça a irrité les généraux, et il y a eu un certain nombre d'incidents assez sordides. J'imagine que c'est ce qui a provoqué la rupture de la société angarak.

— Quoi ? relevai-je, estomaqué.

— Tu as les oreilles bouchées, Belgarath ? J'ai entendu dire que ça arrivait aux personnes âgées.

— Que veux-tu dire par « la rupture de la société angarak » ?

— Tout fout le camp. Tant que Torak était aux commandes, les prêtres grolims faisaient marcher tout le monde à la baguette. Mais pendant la guerre, les généraux ont goûté au pouvoir, et ça leur a plu. Maintenant que Torak est hors service, les Grolims ont perdu toute autorité. La plupart des Angaraks en pensent la même chose que Belsambar. Bref, les généraux ont mené les Angaraks dans les montagnes et sont arrivés dans une plaine plus ou moins habitable. Ils ont construit un gigantesque camp militaire à un endroit qu'ils ont appelé Mal Zeth, et ils ont placé des gardes autour pour empêcher les Grolims d'approcher. Ceux-ci ont fini par y renoncer et ont emmené leurs propres troupes vers le nord, où ils leur ont fait établir un autre campement appelé Mal Yaska. Il y a donc maintenant deux sortes d'Angaraks en Mallorée : les soldats de Mal Zeth, qui ressemblent aux soldats du monde entier, c'est-à-dire que la religion n'est pas leur priorité absolue, si tu vois ce que je veux dire, et les zélotes de Mal Yaska, qui passent tellement de temps à prier Torak qu'ils n'ont pas encore réussi à se construire des maisons.

— Je n'aurais jamais imaginé que ça puisse arriver, commentai-je. Pas aux Angaraks. La religion était leur seule raison de vivre. Au fait, comment Belsambar a-t-il réagi quand tu lui as raconté tout ça ?

— Il ne m'a pas cru, répondit Beldin avec une moue désabusée. Il ne peut accepter l'idée que la société angarak ait volé en éclats. Notre frère a de gros problèmes en ce moment, Belgarath. Je pense qu'il éprouve une sorte de sombre culpabilité. Il est angarak, après tout, et Torak a noyé plus de la moitié de l'humanité. Tu devrais essayer de lui parler. Tâche de lui faire comprendre que ce n'est vraiment pas sa faute.

— Je vais voir ce que je peux faire, promis-je. Voilà donc où en sont les choses en Mallorée ?

— Oh non ! fit-il en riant. Ça va mieux. Il y a une vingtaine d'années, Torak a cessé de s'apitoyer sur son sort et il a repris ses esprits. Autrefois, il aurait ratiboisé Mal Zeth. Il en aurait fait une mare de boue histoire de leur apprendre à vivre, mais il a autre chose en tête pour le moment. Il a fauché l'Orbe et il ne peut rien en faire. La frustration le rend dingue. Il a ratissé Mal Zeth et Mal Yaska, il a pris ses adorateurs les plus fanatiques et il est allé vers la côte Est, près du territoire des Karandaques. Une fois là-bas, il a ordonné à ses fidèles de lui construire une tour. Une tour de fer.

— Une tour de fer ? répétai-je, incrédule. Mais le fer ne tiendra pas dix ans. Elle commencera à rouiller avant qu'ils aient achevé sa construction.

— J'imagine qu'il lui a ordonné de ne pas rouiller.

N'a-Qu'un-Œil donne l'impression d'adorer le fer. C'est peut-être le foudre de fer dans lequel il garde l'Orbe qui lui en a donné l'idée. Va savoir s'il ne s'est pas imaginé qu'en mettant assez de fer autour de l'Orbe il pourrait l'affaiblir au point d'arriver à la contrôler.

— C'est complètement stupide !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça, Belgarath. Bref, les adorateurs de Torak lui ont construit une ville là-bas et il l'a dissimulée sous les nuages. Je n'ai jamais vu un endroit aussi sinistre. Les Angaraks appellent ça Cthol Mishrak, la Cité de l'Éternelle Nuit. Torak est beaucoup moins beau qu'avant, maintenant qu'il a la moitié de la figure carbonisée, alors peut-être qu'il essaie de se cacher. Les gens très laids font parfois ça. Moi, je suis né laid, alors j'ai l'habitude. Enfin, voilà, c'est à peu près tout. Les Angaraks ont trois villes,

maintenant : Cthol Mishrak, Mal Yaska et Mal Zeth, et ils prennent trois directions différentes. Torak est tellement occupé à tenter de subjuguer l'Orbe qu'il ne fait pas attention à ce qui se passe à Mal Zeth et à Mal Yaska. La société angarak se désagrège et il ne pouvait rien arriver de mieux à ces braves gens. Oh, encore une chose : il est évident que nous avons fait une grosse impression à Torak. Il a décidé de faire des disciples.

— Ah bon ? Et combien ?

— Trois, jusque-là. Mais il pourrait y en avoir plus par la suite. Il a dû se dire qu'il était commode d'avoir des disciples autour de soi. Avant la guerre, il n'avait pas très envie de partager le pouvoir, mais on dirait qu'il a changé d'avis. Tu savais qu'un prêtre ordinaire était sans pouvoir une fois qu'il franchissait les frontières de son propre pays ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Les Dieux ne reculent pas devant une petite tricherie de temps à autre. Ils ont tous investi leurs prêtres de certains pouvoirs limités. Ça contribue à maintenir l'orthodoxie de la foi, si tu vois ce que je veux dire. Les Grolims ordinaires – tout comme les prêtres de Nedra, de Chaldan et même sûrement de Salmissra – peuvent faire un peu le même genre de choses que nous. Seulement quand ils quittent la région occupée par les adorateurs de leur Dieu, cette faculté passe aux oubliettes. Alors que les disciples la conservent. C'est la raison pour laquelle nous avons pu faire certaines choses à Korim. Torak a compris l'intérêt de la manœuvre et a commencé à réunir des disciples.

— Tu as une idée de leur identité ?

— Il y a deux anciens Grolims, Urvon et Ctuchik. Je ne sais pas qui est le troisième.

— Et Belzedar, où était-il pendant ce temps-là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Dès que nous sommes arrivés, il m'a raconté des histoires, comme quoi il voulait surveiller tout le continent, et il est parti pour l'est. Je ne l'ai pas revu depuis. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu faire. Mais je vais te dire une chose : il est en proie à une obsession qui lui ronge les sangs. Il n'avait qu'une hâte : se débarrasser de moi.

— Tu fais parfois cet effet-là aux gens, mon frère.

— Très drôle, Belgarath. Très drôle. Bon, tu n'as plus de bière ?

— Je n'avais que ce tonnelet. Tu en as mis un coup, dis donc.

— J'avais une sacrée soif. Tu as déjà goûté la bibine angarak ?

— Pas que je me souvienne. Pourquoi ?

— Tâche d'éviter. Enfin, si tu n'en as plus, on peut toujours aller voir les jumeaux, hein ?

Il ponctua cette déclaration d'un nouveau rot et retourna vers le tonnelet sur ses petites pattes torses.

# CHAPITRE VIII

Il arriva de l'ouest, et nous pensâmes d'abord qu'il était aveugle parce qu'il avait un bandeau sur les yeux. Puis je compris, à ses vêtements, qu'il était ulgo. J'avais vu ces robes de cuir à capuchon à Prolgu. Je fus un peu surpris de le voir car, pour ce que j'en savais, les Ulgos avaient disparu. Je sortis pour le saluer dans sa propre langue.

— *Jad ho, groja UL,* dis-je. *Vad mar ishum*.

Il tiqua.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-il en langage normal. Le Gorim m'a appris votre langue.

— Une chance, répondis-je un peu tristement. Parce que je ne parle pas très bien ulgo.

— Non. J'avais remarqué, commenta-t-il avec un petit sourire. Vous devez être Belgarath.

— C'était une idée d'Aldur. Vous avez des problèmes de vue ?

— Je ne supporte pas la lumière. Je regardai le ciel couvert.

— Il fait plutôt sombre, aujourd'hui.

— Pour vous, peut-être, répondit-il. Pour moi, la luminosité est aveuglante. Pourriez-vous me conduire à votre Maître ? J'ai des informations pour lui de notre très saint Gorim.

— Bien sûr, acquiesçai-je aussitôt en me disant que nous allions peut-être savoir ce qui se passait en Ulgolande. Par ici, fis-je en indiquant machinalement la tour de notre Maître.

Il n'avait sûrement pas pu voir mon geste, avec ses yeux bandés. D'un autre côté, il l'avait peut-être vu quand même, car il me suivit sans problème.

Notre Maître était avec Belsambar. Notre frère angarak mystique était plus abattu de jour en jour depuis que Torak avait fendu le monde. J'essayais parfois de lui remonter le moral, sans grand succès, et j'avais fini par suggérer à notre Maître d'essayer lui-même.

Aldur salua courtoisement l'Ulgo.

— *Yad ho, groja UL.*

Son accent était bien meilleur que le mien.

— *Yad ho, groja UL,* répondit l'Ulgo. J'ai des nouvelles du Gorim du Très Saint UL.

— D'entendre les paroles de votre Gorim j'ai grande hâte en vérité, répondit Aldur, qui savait combien les Ulgos pouvaient être raides et guindés, et qui connaissait la façon de leur parler. Comment se portent les serviteurs de mon père ?

— Pas très bien, Divin Aldur. Une catastrophe s'est abattue sur nous. La blessure de la terre a affolé les monstres avec qui nous vivions en paix depuis que le premier Gorim nous a menés vers Prolgu.

— Voilà donc ce qui s'est passé ! m'exclamai-je. Quand je suis passé par le très saint pays des Ulgos, il y a quelques années, les Hrulgae et les Algroths ont essayé de me pourchasser, et le Dragon planait au-dessus de Prolgu désert. Dites-nous, mon brave, ce qui s'est passé.

— Tout s'est passé avant ma naissance, commença-t-il, mais j'ai parlé avec nos anciens, et ils m'ont dit que la blessure de la terre avait ébranlé les montagnes environnantes. Au début, ils ont pensé que c'était un tremblement de terre comme il en survient parfois, mais le Très Saint UL a parlé avec le vieux Gorim, et il lui a expliqué ce qui s'était passé à Korim. Peu après, les monstres ont attaqué le peuple ulgo. Le vieux Gorim a été tué par un Eldrak, une créature terrifiante.

— Oui, soupira Aldur. Nous avons fait une erreur, mes frères et moi, en créant les Eldrakyn. Je pleure la mort de votre Gorim.

C'était pure courtoisie de sa part, car je doute que mon Maître ait été plus fanatique du

précédent Gorim que moi.

— Je ne l'ai pas connu, ô Divin Aldur, admit l'Ulgo avec une petite moue. Nos anciens m'ont dit que la terre n'avait pas fini de trembler quand les monstres se sont abattus sur nous. Même les Dryades sont devenues sauvages. Mon peuple s'est réfugié à Prolgu en pensant que les monstres n'oseraient pas approcher du lieu saint, mais il n'en fut rien. Ils le poursuivirent jusque-là. C'est alors que le Très Saint UL nous a révélé les cavernes.

— Les cavernes..., fit Aldur d'un ton rêveur. Évidemment. L'importance des cavernes sur lesquelles est bâti Prolgu m'a longtemps intrigué. Elle m'apparaît à présent dans toute sa clarté. Je me demandais aussi pourquoi je ne pouvais atteindre l'esprit de mon père après que Belgarath m'eut parlé de ses étranges aventures dans les montagnes d'Ulgolande. Je dirigeais mal ma pensée s'il était dans les cavernes, avec son peuple. Je m'émerveille de sa sagesse. Les serviteurs d'UL sont-ils en sûreté dans ces grottes ?

— Absolument, ô Divin. UL a placé un enchantement sur les grottes, et les monstres craignent de nous y suivre. C'est là que nous vivons depuis la blessure de la terre.

— La malédiction de votre frère a eu de formidables prolongements, mon Maître, fît Belsambar d'un ton sombre. Les pieux Ulgos eux-mêmes ressentent sa morsure.

— On ne saurait mieux dire, mon fils, acquiesça Aldur en se rembrunissant. Mon frère Torak aura à répondre de bien des méfaits.

— Et son peuple avec lui, ô Maître, ajouta Belsambar. Tous les Angaraks partagent sa culpabilité.

J'aurais dû prendre garde aux paroles de Belsambar et à cette lueur de désespoir dans son regard. Nous avions trop tendance à prendre ses états d'âme à la légère sous prétexte que c'était un mystique, et que les mystiques sont toujours un peu bizarres.

— Mon Gorim m'a demandé de vous informer de ce qui se passait en Ulgolande, poursuivit notre visiteur. Il m'a demandé de vous inviter à transmettre ces nouvelles à vos frères. Les hommes ne sont plus en sûreté dans la sainte Ulgolande. Les monstres ravagent les montagnes et les forêts, tuant et dévorant tous ceux qu'ils rencontrent. Le peuple ulgo ne sort plus des cavernes où il est en sûreté.

— C'est pour cela que la lumière vous blesse les yeux, n'est-ce pas ? avançai-je. Vous êtes né et vous avez toujours vécu dans l'obscurité presque complète.

— En effet, Vénérable Belgarath, répondit-il.

C'était la première fois que l'on m'appelait ainsi, ce que je trouvai un tantinet insultant. Je n'étais pas si vieux que ça, quand même !

Ah bon ?

— À présent que j'ai donc accompli la tâche que m'a confiée mon Gorim, reprit l'Ulgo, je vous demande la permission de regagner les cavernes de mon peuple car la lumière du monde de la surface me met à la torture. Mes yeux, telles des lames jumelles, me blessent jusqu'au cerveau.

Le pauvre diable était un poète, il faut lui laisser ça.

— Attends un peu, lui suggéra Aldur. La nuit va bientôt tomber et tu pourras entreprendre ton voyage dans ce que nous considérons comme les ténèbres et qui sera pour toi une lumière plus douce.

— Je m'en remets à ton avis, ô Divin Aldur, acquiesça l'Ulgo. Nous lui donnâmes à manger – enfin, les jumeaux. Beltira et Belkira ne pouvaient s'empêcher de nourrir tout ce qui passait à leur portée. C'était une obsession chez eux.

Notre Ulgo partit après le coucher du soleil. Je me rendis compte alors seulement qu'il ne nous avait même pas dit son nom.

Nous souhaitâmes bonne nuit à notre Maître, et je raccompagnai Belsambar à sa tour dans le crépuscule.

— Ça continue, Belgarath, me dit-il d'une voix mélancolique.

— Quoi donc ?

— La corruption du monde. Il ne sera plus jamais comme avant.

— Il ne l'a jamais été, Belsambar. Le monde est en perpétuel changement. Tous les jours, des gens naissent et meurent. Il en a toujours été ainsi.

— Ce sont des changements normaux, Belgarath. Ce qui se passe maintenant est mal, ce n'est pas naturel.

— Je pense que tu exagères, mon frère. Nous avons déjà connu des moments difficiles. L'arrivée de l'hiver n'est pas un moment agréable, je te l'accorde, mais le printemps finit toujours par revenir.

— Je doute qu'il revienne, cette fois. Cet hiver-ci ne fera qu'empirer avec les années.

On peut compter sur les mystiques pour faire des métaphores avec n'importe quoi. Je reconnais leur utilité dans certains cas, mais il ne faut pas leur en faire dire plus qu'elles ne le méritent.

— L'hiver finit toujours par passer, Belsambar, insistai-je. Si nous n'en étions pas sûrs, quelle raison aurions-nous de continuer à vivre ?

— En avons-nous véritablement une raison, Belgarath ?

— Mais oui ! La curiosité, par exemple. Tu n'as pas envie de savoir ce qui va se passer demain ?

— À quoi bon ? Les choses ne peuvent qu'empirer, Belgarath. Et ça ne date pas d'aujourd'hui, soupira-t-il. L'univers a commencé à se désagréger quand cette étoile a explosé, et maintenant Torak a fendu le monde en deux. Les monstres d'Ulgolande sont devenus fous et je pense que l'humanité est devenue folle aussi. Jadis, les Angaraks étaient comme les autres peuples. Torak nous a corrompus en permettant aux Grolims d'établir leur domination sur nous. Ils ont fait de nous des gens fiers et cruels. Puis Torak lui-même a été corrompu par son avidité impie pour l'Orbe de notre Maître.

— Il s'est aperçu que c'était une erreur.

— Mais ça ne l'a pas changé. Il rêve toujours de dominer l'Orbe, alors même qu'elle l'a défiguré. Son avidité a amené la guerre dans le monde et la guerre a corrompu tous les autres hommes. Tu m'as vu quand je suis arrivé au Val. M'aurais-tu cru, alors, capable de brûler des gens vivants ?

— Nous avions un problème, Belsambar. Nous cherchions tous des solutions.

— Mais celui qui a déclenché cette pluie de feu sur les Angaraks, c'est moi. Cette idée ne vous est venue ni à toi ni à Beldin. Et c'est en voyant que nous faisions brûler mes frères de sang que Torak est devenu fou. Si nous ne l'avions pas poussé à la folie, il n'aurait pas fendu le monde et tous ces gens ne seraient pas morts noyés.

— Nous avons tous fait des choses déplaisantes, Belsambar. Tu n'as pas à en assumer l'entière responsabilité.

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire, Belgarath. Nous avons tous été corrompus par les événements. Le monde est devenu cruel et nous a rendus cruels à notre tour. Le monde n'est plus un endroit sain ; ce n'est plus que la bogue pourrie, véreuse, de ce qu'il était autrefois. La nuit éternelle tombe sur nous, et nous aurons beau faire, rien ne la repoussera.

Nous étions arrivés au pied de sa tour. Je mis la main sur son épaule et lui dis :

— Va te coucher, Belsambar. Les choses ne te paraîtront pas si sombres demain matin, quand le soleil se lèvera.

Il eut un petit sourire mélancolique.

— S'il se lève, dit-il. Au revoir, Belgarath, ajouta-t-il en m'embrassant.

— Bonne nuit, plutôt.

— Peut-être.

Il tourna les talons et rentra dans sa tour.

Juste après minuit, je fus réveillé par une détonation phénoménale et un éclair de lumière intense. Je bondis de mon lit, me précipitai vers la fenêtre… et ne pus croire ce que je voyais. La tour de Belsambar avait disparu. Il n'en restait qu'une souche d'où montait une grande colonne de flammes noirâtres, rageuses. Le bruit, la vision étaient déjà terribles, mais le pire c'était le grand vide que j'éprouvais, comme si on avait amputé mon âme d'un élément essentiel. Je ne sentais plus la présence de Belsambar.

Je ne puis dire combien de temps je restai figé devant cette fenêtre à contempler l'horreur qui venait de se produire.

— Belgarath ! Descends de là !

C'était Beldin. Je le voyais nettement, debout au pied de ma tour.

— Que s'est-il passé ? demandai-je de loin.

— Je t'avais dit de le tenir à l'œil ! Belsambar vient de s'autodétruire ! Il a appliqué le Vouloir et le Verbe à son anéantissement. Il a disparu, Belgarath ! Belsambar a disparu !

J'eus l'impression que le monde s'écroulait sous mes pieds. Belsambar était un peu bizarre, mais c'était quand même mon frère. Les gens ordinaires qui mènent une vie ordinaire ne comprendront jamais à quel point on peut se sentir lié à une autre personne au bout de plusieurs milliers d'années. L'autodestruction de Belsambar m'atteignait d'une façon très particulière. Je pense que j'aurais préféré perdre un bras ou une jambe plutôt que mon mystique de frère angarak, et je sais que mes autres frères éprouvaient la même chose. Beldin pleura pendant des jours et des jours, et les jumeaux étaient absolument inconsolables.

L'écho du vide que j'avais éprouvé quand Belsambar avait mis fin à ses jours retentit dans le monde entier. Belzedar et Belmakor, qui étaient tous deux en Mallorée à ce moment-là, le perçurent eux aussi, et ils arrivèrent à tire-d'aile une semaine plus tard. Je me demandais ce qu'ils espéraient. Belsambar n'était plus, et personne n'y pouvait rien.

Nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour réconforter notre Maître, mais rien ne pouvait vraiment amoindrir sa souffrance et son chagrin.

On ne l'aurait pas cru à le voir, mais Beldin ne manquait pas d'une certaine délicatesse. Il attendit que Belzedar ressorte de la tour de notre Maître pour le coincer et lui dire ce qu'il pensait de son comportement en Mallorée. Il se trouve que nous étions là, Belmakor et moi, et nous fûmes tous deux très impressionnés par son éloquence. « Irresponsable » est peut-être le terme le plus aimable qu'il employa. Le reste fut beaucoup, beaucoup moins agréable.

Belzedar encaissa la semonce sans mot dire, ce qui ne lui ressemblait guère. La mort de Belsambar semblait l'avoir plus durement frappé que tous les autres, je n'aurais su dire pourquoi. Ça ne veut pas dire que nous n'avions pas de chagrin, mais celui de Belzedar semblait un peu excessif. Il admit humblement ses torts, ce qui ne changea rien. Beldin était déchaîné, et il en aurait fallu un peu plus pour le faire taire. Belmakor attendit qu'il commence à se répéter pour intervenir en douceur.

— Aâlors, vieux, qu'ââs-tu fait en Mââllorée ? demanda-t-il. Belzedar haussa les épaules d'un air évasif.

— Que voulais-tu que je fasse ? Je cherche toujours le moyen de récupérer l'Orbe de notre Maître.

— Tu ne crois pââs que c'est risqué, vieux ? Torââk est encore un Dieu, tu sais, et s'il te

pince, il te ferââ frire le foie pour son petit déjeuner.

— Je crois avoir trouvé un moyen de le circonvenir, répondit Belzedar.

— Ne dis pas de bêtises ! lança Beldin. Notre Maître a déjà assez de chagrin comme ça. N'aggrave pas les choses en te faisant anéantir au terme d'un plan hasardeux.

— Il est tout ce qu'il y a de plus abouti, Beldin, répliqua fraîchement Belzedar. J'ai longuement étudié tous les détails. Mon plan marchera, et si nous devons jamais récupérer l'Orbe, c'est le seul moyen.

— Dis toujours.

— Non, je préfère ne pas en parler. Je n'ai pas besoin d'aide, et j'ai encore moins besoin qu'on me mette des bâtons dans les roues.

Sur ces mots, il tourna les talons et regagna sa tour, poursuivi par les imprécations de Beldin.

— Je me demande ce qu'il mijote, fit Belmakor d'un ton rêveur.

— Une quelconque idiotie, répondit amèrement Beldin. Belzedar n'est pas toujours très rationnel, et il est complètement obsédé par l'Orbe de notre maître depuis que son regard est tombé dessus pour la première fois. Il y a des moments où on dirait que c'est à lui que Torak l'a fauchée.

— Aâh, tu l'âas remâârqué, toi aussi, fit Belmakor avec un petit sourire.

— Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. Et toi, que faisais-tu en Mallorée ?

— Je voulais voir ce que devenait mon peuple. Torââk ne l'ââ pââs gââté quand il ââ fendu le monde.

— Je doute que telle ait été son intention. Pourquoi ? Que se passe-t-il là-bas ?

— Lââ Melcénie était un royaume insulaire sur lââ côte est. En redessinant lââ câârte du monde, Torââk ââ submergé lââ moitié de ces îles, ce qui s'est révélé ââssez embêtant pour les gens. Maintenant, ils sont tous entââssés dans le peu d'espââce restant. Ils ont désigné un comité pour s'occuper du problème.

— Ils ont fait quoi ?

— Eh oui, vieux. En cââs de crise, c'est lââ première chose à lââquelle pensent les Melcènes. Çââ leur donne l'impression de faire quelque chose. Et si les choses tournent mââl, on peut toujours ââccuser le comité.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule.

— Comme tu dis. Mais nous sommes un peuple ridicule. Çââ fait pâârtie de notre châârme.

— Et quelle fut la conclusion du comité ? demandai-je.

— Ils ont étudié le problème sur toutes les coutures pendant une dizaine d'ââ== années, et ils ont rendu leur rââpport au gouvernement. Un rââpport de cinq cents pages d'où il ressortait que l'empire melcène avait besoin de plus de terre.

— Il leur a fallu dix ans pour trouver ça ? releva Beldin, incrédule.

— Quand les Melcènes font quelque chose, ils le font ââ fond, vieux frère. Ils sont ââllés jusqu'ââ suggérer une expansion sur le continent.

— Il est déjà occupé, non ? relevai-je.

— Certes, mais tous les peuples de lââ côte, jusque chez les Kâârandaâques, au nord, sont des Dââls, ââ l'origine, ââlors il y ââ un petit air de fââmille. L'empereur ââ envoyé des émissaires ââ nos cousins de Rengel et de Celantââ ââfin d'explorer les moyens de remédier ââ notre triste sort.

— Quand la guerre a-t-elle commencé ? lança Beldin.

— Il n'y ââ pââs eu de guerre, vieux frère. Les Melcènes sont bien trop civilisés pour çââ.

Les émissaires de l'empereur se sont contentés d'indiquer aux petits roitelets les ââvantââges qu'ils trouveraient ââ faire pâârtie de l'empire melcène. Et les inconvénients d'un éventuel refus.

— Ça, c'est du chantage, avança Beldin.

— Ââllons, vieux, quel vilain mot ! Les émissaires leur ont expliqué ââvec une grande courtoisie que l'empereur serait très déçu s'ils revenaient bredouilles. Ces roitelets ont d'autant plus vite compris qu'ââprès ââvoir pris pied au Rengel et à Celantââ, les Melcènes ont ââannexé Dâârshivââ et Peldââne. Gandââhââr leur donne du fil ââ retordre, cââr le peuple des jungles ââ domestiqué l'éléphant, et qu'il n'est pââs fââcile de s'expliquer ââvec une cââvââlerie de pââchydermes. Mais je suis sûr qu'ils vont régler çââ.

— Tu penses qu'ils vont envahir le territoire des Dals ? demandai-je.

— Seul un fou courrait le risque de leur déplaire, Belgâârââth. Les Dââls ne sont pââs un peuple pâârticulièrement belliqueux, mais ils pââssent leur temps ââ étudier les sciences occultes, et ils ont découvert toutes sortes de choses qui pourraient rendre lââ vie très désââgréââble ââ quiconque se risquerait sur leur territoire sans y ââvoir été invité. Tu ââs entendu pâârler d'Urvon ?

— C'est l'un des disciples de Torak, non ?

— Oui. Il ââ plus ou moins lââ haute main sur les Grolims de Mââl Yââskââ tandis que Ctuchik est maître de la situââtion à Cthol Mishrââk. Bref, il y ââ quelques ââannées, Urvon ââ envoyé ses Grolims jeter un coup d'œil en Mââllorée. Ceux qui sont ââllés ââ Kell ne sont jââmais revenus. Ils errent toujours dans l'ombre de l'énorme montââgne qui se dresse lââ-bââs. Ils sont devenus ââveugles et fous ââ lier. Encore qu'il soit difficile de distinguer un Grolim dingue d'un autre. Ils ne sont jamais très normaux.

Beldin éclata de son horrible rire pareil à un aboiement.

— On ne saurait mieux dire, vieux frère !

— Que fabriquent les Dals de Kell ? demandai-je, intrigué.

— Ils étudient toutes sortes de disciplines ésotériques : lââ sorcellerie, lââ nécromancie, lââ divinââtion, l'ââstrologie.

— Ne me dis pas qu'il y a encore des gens qui s'intéressent à ce ramassis d'imbécillités !

— Je ne suis pââs tout ââ fait sûr que ce soient des imbécillités, vieux. Les sibylles, dont l'ââstrologie est lââ spéciââlité, occupent plus ou moins le sommet de lââ structure sociââle, ââ Kell. La cité, qui existe depuis toujours, ne dispose d'aucun gouvernement véritââble. Tout le monde se contente d'ââgir en fonction de ce que disent les sibylles.

— Tu en as déjà rencontré ? demanda Beldin.

— Une. Une jeune fââmme aux yeux bandés.

— Comment pouvait-elle lire dans les étoiles si elle était aveugle ?

— Je n'ai pââs dit qu'elle était aveugle, vieux frère. Il est évident qu'elle ôtait son bandeau pour lire dans le Livre des Cieux. C'était une drôle de fille. Tous les Dââls l'écoutaient religieusement. Pourtant, elle ne prononçait que des pââroles incompréhensibles.

— Les gens qui prétendent lire dans l'avenir parlent souvent par énigmes, nota Beldin. C'est un bon moyen d'éviter d'être pris en défaut de charlatanisme.

— Je ne pense pââs qu'elles bluffent, objecta Belmakor. Les Dââls disent n'ââvoir jââmais pris leurs prédictions en défaut. Les sibylles pensent en termes d'ères. La seconde ère ââ commencé quand Torââk ââ fendu le monde.

— C'était un événement assez mémorable, approuvai-je. Le calendrier des Aloriens part de ce jour-là. Je pense que nous sommes en l'an cent trente-huit, à quelque chose près.

— Grotesque ! renifla Beldin.

— Bah, pendant qu'ils s'occupent de ça, ils ne songent pas à se crêper le chignon avec leurs voisins.

La louve arriva au petit trot de l'autre bout de la prairie.

— Celle-ci se demandait quand celui-ci rentrerait à la maison, dit-elle d'un ton de reproche.

— Elle est aussi terrible qu'une femme, non ? observa Beldin.

Elle lui montra les dents. Je n'ai jamais très bien su ce qu'elle comprenait à ce que nous nous disions.

— Tu repars pour la Mallorée ? demandai-je à Belmakor.

— Pââs pour le moment, vieux frère. Je pense que je vais plutôt m'occuper des Mâârââgs. J'aime bien les Mâârââgs.

— Eh bien, moi, je retourne en Mallorée, reprit Beldin. J'ignore encore qui est le troisième disciple de Torak, et j'aimerais savoir ce que mijote Belzedar. Si j'arrive à lui filer le train. Je ne peux pas le quitter des yeux sans qu'il me fausse compagnie. Et toi, Belgarath ? Que vas-tu faire ?

— Tout de suite, je rentre chez moi. Avant que mon amie ici présente ne me plante ses crocs dans le mollet pour m'y traîner de force.

— Je voulais dire, de façon plus générale.

— Je ne sais pas très bien. Je pense que je vais rester ici un moment. Jusqu'à ce que notre maître me charge d'une autre mission.

— Alors, gronda la louve, tu viens ou non ?

— Oui, ma chère, soupirai-je en levant les yeux au ciel.

Je me sentis bien seul au Val, après le départ de Belsambar. Beldin et Belzedar étaient en Mallorée, Belmakor au Maragor, à étudier les Maragues de près, j'en suis sûr. Nous étions donc seuls avec notre Maître, les jumeaux et moi. Nous avions conclu, juste après le vol de l'Orbe par Torak, une sorte d'accord tacite, et ils restaient toujours près d'Aldur. Quant à moi, je bougeai pas mal pendant les siècles qui suivirent. Il y avait encore des mariages à arranger, et un meurtre à commettre de temps en temps.

(Ça vous choque ? Eh bien, ça ne devrait pas. Je n'ai jamais prétendu être un petit saint, et il y avait des gens, dans le monde, qui nous embêtaient. Je ne dis jamais au Maître ce que je faisais, et il se garda bien de me le demander. Je ne vais pas perdre mon temps et je ne vous ferai pas perdre le vôtre à tenter de me justifier. J'étais poussé par la Nécessité. Alors ce que je faisais était nécessaire.)

Et les années passaient. Je n'aurais jamais songé que j'avais trois mille ans si ma compagne ne me l'avait fait remarquer. Je ne sais pourquoi, elle pensait toujours à mon anniversaire. Ce qui était assez étrange, parce que les loups observent les saisons, et non les années. Pourtant, elle n'oublia pas une seule fois ce jour, qui avait depuis longtemps perdu toute signification pour moi.

Je me levai comme un zombie, ce matin-là. J'avais fêté je ne sais quoi la veille au soir, avec les jumeaux. Elle me regarda, assise sur son derrière, la langue roulée en mirliton. Se faire fiche de sa figure n'est pas la meilleure façon de démarrer la journée.

— Celui-ci sent mauvais, remarqua-t-elle.

— Pitié, protestai-je. Je ne suis pas dans mon assiette, ce matin.

— Stupéfiant. Celui-ci se sentait très bien, hier soir.

— C'était hier. Aujourd'hui est un autre jour.

— L'on aimerait savoir pourquoi celui-ci s'inflige ces tortures. Il sait parfaitement qu'il ne sera pas bien le lendemain matin.

— C’est une coutume.

J’avais découvert, au fil des ans, que mettre les choses sur le dos de la « coutume » était encore la meilleure façon de discuter avec elle.

— Ah. Alors, si c’est une coutume, c’est sûrement bien. Celui-ci est plus vieux, aujourd’hui.

— Je me sens beaucoup plus vieux, en effet.

— C’est aujourd’hui que celui-ci a été mis bas, il y a très, très longtemps.

— C’est encore mon anniversaire ? Déjà ? Mais où allons-nous, je te le demande ?

— Devant nous, ou derrière. Ça dépend dans quel sens on regarde.

Vous imaginez la profondeur de cette réflexion, pour une louve ?

— Tu es avec moi depuis un certain temps, maintenant.

— Qu’est-ce que le temps pour un loup ? Les jours se ressemblent tous, non ?

— Si je me souviens bien, nous nous sommes rencontrés dans les prairies du Nord avant la blessure du monde.

— Ça doit être ça, oui.

Je procédai à un rapide calcul mental.

— J’ai fêté près de mille anniversaires depuis lors. Les loups vivent-ils si vieux, d’ordinaire ?

— Celui-ci est un loup – parfois – et il a bien vécu tout ce temps.

— C’est différent. Tu n’es pas une louve comme les autres.

— Merci. L’on se demandait si tu l’avais remarqué.

— C’est vraiment étonnant. Je n’en reviens pas qu’un loup puisse vivre si longtemps.

— Les loups vivent tout le temps qu’ils veulent, fit-elle dans un reniflement. L’on apprécierait vivement que tu remédies à ton odeur, ajouta-t-elle.

(Tu vois, Polgara, tu n’étais pas la première à faire cette observation.)

Des années plus tard, je me métamorphosai pour une raison que j’ai depuis longtemps oubliée – je ne me souviens pas davantage de la forme que j’avais prise, mais je sais que c’était le début de l’été et que les rayons dorés du soleil entrant par la fenêtre ouverte, baignaient de leur lumière translucide l’amas d’expériences à moitié oubliées, les piles de livres et les manuscrits empilés le long des murs de ma tour. Je pensais que la louve dormait, mais elle n’était pas si bête. Rien de ce que je faisais ne lui échappait.

Elle s’assit, ses grands yeux dorés brillant au soleil.

— Voilà donc comment tu fais, dit-elle. C’est vraiment simple.

Et elle se changea d’un seul coup en une chouette d’un blanc de neige.

# CHAPITRE IX

Je n'eus plus guère la paix, après cela. Je ne savais jamais, en me retournant, quel animal j'allais voir : une louve, une chouette, une ourse ou un papillon. Elle semblait prendre un plaisir infini à me surprendre mais, avec le temps, elle prit de plus en plus souvent la forme d'une chouette.

— Pourquoi la chouette ? grommelai-je un jour.

— J'aime les chouettes, répondit-elle comme si c'était évident. Pendant mon premier hiver, alors que j'étais une petite chose sans cervelle, je chassais un lapin en batifolant dans la neige quand une grande chouette blanche descendit en vol plané et l'enleva juste sous mon nez. Elle l'emporta dans un arbre et le mangea en laissant tomber les reliefs sous mon nez. Je me dis alors que ça devait être bien agréable d'être une chouette.

— Stupide ! grommelai-je.

— Peut-être, répondit-elle calmement en lissant les plumes de sa queue. Mais ça m'amuse. Qui sait ? Peut-être, un jour, une autre forme m'amusera-t-elle plus encore.

Ceux qui connaissent ma fille comprendront d'où lui vient cette affinité pour cet animal entre tous. Ni Polgara ni ma femme ne m'ont dit comment elles communiquaient pendant les terribles années au cours desquelles je crus avoir perdu Poledra pour toujours, mais il est évident qu'elles se parlaient, et la passion de Poledra pour la chouette avait manifestement déteint. Mais j'anticipe, encore une fois.

Après cela, le calme régna au Val pendant plusieurs siècles. Nous avions donné le coup d'envoi à la plupart des choses dont nous aurions besoin plus tard, et nous tenions le compte du temps qui passait.

Comme je l'avais prévu, Tol Nedrane avait brûlé de fond en comble, et mon intervention auprès du patriarche de la famille Honeth s'était révélée payante. L'un de ses descendants, un petit fonctionnaire de l'époque, avait le goût des pierres – goût que j'avais pris soin de faire entrer dans la famille –, et après avoir observé les cendres de la ville, il réussit à convaincre les autres anciens de la cité que la pierre brûlait moins facilement que le bois et le chaume. Mais elle était plus lourde que le bois, de sorte qu'avant de commencer à ériger des bâtiments de pierre, il faudrait assécher et étayer les zones marécageuses de l'île de Nedrane. Malgré les cris d'orfraie des passeurs, ils bâtirent deux ponts, l'un sur la rive sud de la Nedrane, l'autre sur la rive nord.

Après avoir remblayé les marais, ils se mirent au travail. Pour être tout à fait honnête, nous nous fichions pas mal que les citoyens de Tol Honeth vivent dans des maisons de pierre ou de papier mâché. C'étaient les équipes de travail qui nous intéressaient. Elles fourniraient le gros des troupes de légionnaires, et nous aurions besoin de ces légions par la suite. Les pierres destinées à la construction sont trop lourdes pour un seul homme – à moins qu'il ne soit doté d'un pouvoir comme celui dont nous disposons, mes frères et moi. L'équipe de travail de dix hommes finit par devenir la norme. Pour déplacer de plus grosses pierres, ils formaient des groupes de dix fois dix hommes – une légion, évidemment. Il fallait savoir travailler en équipe pour obtenir un résultat, et ils avaient appris à obéir aux ordres de leurs chefs. Je suis sûr que vous voyez le tableau. Mon Honeth devint le contremaître de toute l'opération. Je suis encore assez fier de lui, aujourd'hui. Pour un Honeth, il n'était pas mal.

La Tolnedrie était moins civilisée à l'époque qu'aujourd'hui (enfin, si l'on peut dire que Ce Nedra soit civilisée). Il y aura toujours, dans toutes les civilisations, des gens qui préféreront prendre ce qui les intéresse aux autres plutôt que de travailler pour l'obtenir, et la Tolnedrie

ne faisait pas exception à la règle. La campagne grouillait de brigands. Un jour, une bande de maraudeurs tenta de traverser le pont du sud pour piller Tol Nedrane, et mon bâtisseur ordonna à ses ouvriers de lâcher leurs outils pour prendre leurs armes. Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire : mon protégé réalisa immédiatement ce qu'il avait créé, et le rêve de l'empire vit le jour.

Le maçon honeth étendit son contrôle dans un rayon d'une vingtaine de lieues autour de sa cité natale, lui donna son nom – c'est ainsi qu'elle devint Tol Honeth –, et se rebaptisa Ran Honeth I^er^, empereur de toute la Tolnedrie, titre un peu ronflant pour un homme dont l'empire n'était que de quatre cents lieues carrées, je vous l'accorde, mais c'était un début. Je ne suis pas peu fier de la façon dont toute l'affaire a tourné.

Je n'eus pas le temps de me reposer sur mes lauriers parce que c'est à peu près à cette époque que la guerre civile éclata en Arendie. J'avais consacré beaucoup de temps aux Arendais, et je ne tenais pas à ce que les familles que j'avais fondées se fassent massacrer au cours des réjouissances. Les trois plus grandes cités d'Arendie, Vo Mimbre, Vo Wacune et Vo Astur, avaient été fondées assez tôt. À la tête de chacun de ces fiefs se trouvait un duc. Les Arendais n'auraient sûrement jamais eu l'idée de se doter d'un roi unique s'ils n'avaient eu l'exemple de la première dynastie honeth au sud. D'ailleurs, le duc de Vo Astur n'eut que beaucoup plus tard l'idée de s'autoproclamer roi d'Arendie, mettant ainsi un terme à ces rivalités internes.

La guerre civile endémique posait déjà assez de problèmes. J'avais établi des familles dans chacun des trois duchés, et mon plus gros souci, à l'époque, était de les empêcher de s'affronter sur le champ de bataille. Si l'ancêtre de Mandorallen avait tué celui de Lelldorin, par exemple, je n'aurais jamais pu faire la paix entre eux.

Pour ajouter à la confusion, des hordes de Hrulgae et d'Algroths s'aventuraient périodiquement dans l'est de l'Arendie à la recherche de viande fraîche. La nourriture commençait à manquer sur place depuis que les Ulgos s'étaient terrés dans leurs cavernes.

Je le constatai personnellement alors que j'étais censé mener Mandorin, le baron de Vo Mandor, l'ancêtre de Mandorallen, vers le champ de bataille. Je ne voulais pas qu'il y arrive, aussi faisais-je de grands détours. Nous n'étions pas loin de chez les Ulgos lorsque les Algroths attaquèrent.

Mandorin était un Mimbraïque pur jus. Il était aussi, grâce au ciel, bardé d'une armure qui le protégeait des griffes venimeuses de ces sales bêtes.

Mandorin sonna la charge, abaissa sa visière, pointa sa lance vers l'avant et chargea.

Il y a des atavismes qui ont la vie dure.

Les Algroths sont courageux en groupe, et quand Mandorin et ses vassaux commencèrent à éclaircir leurs rangs, les individus isolés flanchèrent. Ils finirent par s'enfuir en courant dans la forêt.

Mandorin avait un sourire jusqu'aux oreilles quand il releva sa visière.

— Une escarmouche, vénérable Belgarath, dit-il gaiement. Ils manquent de vitalité, ce qui nous a privé d'une saine distraction.

Ah, ces Arendais !

— Vous devez faire connaître cet incident, Mandorin, dis-je. Que chacun en Arendie sache que les monstres d'Ulgolande descendent dans la forêt.

— J'en informerai tout Mimbre, promit-il. Peu me chaut d'assurer la sécurité des Wacites et des Asturiens.

— Ce sont vos compatriotes, Mandorin. Cela seul vous oblige à les avertir.

— Ce sont mes ennemis, rectifia-t-il avec obstination.

— Ce sont quand même des êtres humains. L'honneur commande que vous les préveniez, or vous êtes un homme d'honneur.

Je pensais avoir eu le dernier mot, mais il finit par trouver une réplique.

— Il en sera fait selon vos vœux, Vénérable Belgarath, promit-il. Toutefois, ce ne sera pas vraiment nécessaire. Quand nous aurons réglé notre différend avec les Asturiens, je monterai personnellement, avec quelques compagnons, une expédition dans les montagnes d'Ulgolande. M'est avis qu'il ne devrait pas être trop difficile d'exterminer ces créatures importunes.

Mandorallen lui-même n'aurait pas mieux dit.

Quinze cents ans après la blessure du monde, Beldin revint de Mallorée pour nous mettre au courant des faits et gestes de Torak et de ses Angaraks. Belmakor renonça à ses petits jeux au Maragor pour nous rejoindre, mais Belzedar n'avait toujours pas donné signe de vie. Nous nous rassemblâmes dans la tour de mon Maître, et nous reprîmes nos fauteuils habituels. Je pense que la place laissée vide par Belzedar nous perturbait tous.

— Pendant un moment, ce fut le chaos absolu en Mallorée, commença Beldin. Les Grolims de Mal Yaska choisissaient leurs victimes sacrificielles presque exclusivement parmi les officiers de l'armée, et les généraux exécutaient tous les Grolims qui leur tombaient sous la main en les accusant de crimes divers et variés. Torak a eu vent de tout ça, et il y a mis bon ordre.

— Dommage, murmura Belmakor. Qu'a-t-il fait ?

— Il a convoqué le haut commandement militaire et la hiérarchie grolime à Cthol Mishrak et leur a lancé un ultimatum. Soit ils renonçaient à leur petite guerre secrète, soit il les sommait de faire leurs paquets et de venir s'installer à Cthol Mishrak où il pouvait les tenir à l'oeil. Ils ont reçu le message fort et clair. Ils jouissent d'une relative autonomie à Mal Zeth et à Mal Yaska, et le climat n'y est pas trop mauvais. Alors que Cthol Mishrak ressemble à la banlieue de l'enfer. C'est sur la rive sud d'un marécage arctique, et si loin au nord qu'ils n'ont pas deux heures de jour en hiver. Si on peut qualifier de « jour » ce qui succède à l'aurore. Torak a placé un nuage perpétuel au-dessus de cet endroit, et il n'y fait jamais vraiment clair. « Cthol Mishrak » veut dire « la Cité de l'Éternelle Nuit ». On ne saurait mieux dire. Le soleil n'effleure jamais le sol et il n'y pousse que des champignons.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Beltira en frissonnant.

— Bien malin qui expliquera le comportement de Torak, ricana Beldin. Il est dingue. Peut-être a-t-il fait ça dans l'espoir de dissimuler son visage. Cela dit, je pense que les généraux et les Grolims ont été ramenés à la raison par la façon dont le disciple Ctuchik mène les choses à Cthol Mishrak. J'ai rencontré Urvon ; sa seule vision donnerait des sueurs froides à un serpent. Eh bien, Ctuchik a encore plus mauvaise réputation.

— Tu n'as pas réussi à découvrir qui était le troisième disciple ? demandai-je.

— Personne ne veut en parler, répondit Beldin en secouant la tête. J'ai l'impression que ce n'est pas un Angarak.

— Ça ne ressemble guère à mon frère, fit Aldur d'un ton songeur. Torak tient les autres peuples dans le plus profond mépris.

— Je me trompe peut-être, mon Maître, reconnut Beldin, mais les Angaraks eux-mêmes donnent l'impression de penser qu'il n'est pas des leurs. Enfin, la menace de retourner à Cthol Mishrak a révélé un côté pacifique jusqu'alors ignoré chez Urvon, qui fait la pluie et le beau temps à Mal Yaska. Il a presque aussitôt commencé à faire des ouvertures de paix aux généraux.

— Il jouit vraiment d'une telle autonomie ? demanda Belkira.

— Jusqu'à un certain point, oui. Torak ne s'intéresse qu'à l'Orbe et laisse les formalités à ses disciples. Ctuchik est maître absolu à Cthol Mishrak, et Urvon trône à Mal Yaska. Il adore être adoré. Le seul autre centre de pouvoir chez les Angaraks de Mallorée est Mal Zeth. Logiquement, le troisième disciple de Torak devrait être là-bas, où j'imagine qu'il tire les ficelles en coulisse. Bref, Urvon et les généraux ont fumé le calumet de la paix, Torak leur a dit de se tenir tranquilles et les a renvoyés chez eux. Ils régleraient les détails plus tard. Les Grolims ont les coudées franches à Mal Yaska et les généraux à Mal Zeth. Toutes les autres villes et régions militaires sont gouvernées conjointement. Ça ne plaît ni aux uns ni aux autres, mais ils n'ont guère le choix.

— Où en sont les choses, maintenant ? demanda Belkira.

— Elles ont un peu évolué depuis. Une fois débarrassés des Grolims, les généraux avaient les mains libres pour s'intéresser aux Karandaques.

— De sââles brutes, commenta Belmakor. Le premier que j'ai vu, je n'ai pââs pu croire que c'était un être humain.

— Ils se sont un peu humanisés depuis, reprit Beldin. Les Angaraks ont commencé à avoir des ennuis avec les Karandaques à peu près depuis qu'ils sont sortis des monts de Dalasie. Les Karandaques ont une sorte de confédération de sept royaumes dans le quart nord-est du continent. Le nouvel océan de Torak a eu des conséquences assez radicales sur le climat de la région. C'était une véritable ère glaciaire au Karanda, avec neige, glaciers et toute la panoplie, mais la vapeur qui a jailli en bouillonnant lors de la blessure du monde a presque tout fondu en l'espace d'une nuit. Il y avait un petit fleuve tranquille, la Magan, qui descendait des montagnes karandaques, serpentait plus ou moins vers le sud-est et se jetait dans l'océan vers Gandahar. Avec la fonte des glaciers, la Magan s'est emballée. Elle a creusé une énorme tranchée sur les trois quarts de son trajet, obligeant les Karandaques à remonter vers les hauteurs. L'ennui, c'est que les hautes terres qu'ils ont trouvées étaient situées dans les territoires revendiqués par les Angaraks.

— Je ne vois pââs où est le problème, objecta Belmakor. Si les Angâârââks sont occupés avec les Kâârandââques, ils ne viendront pââs nous ennuyer.

— Tu vas comprendre, répondit Beldin. Tant que les généraux se bagarraient avec les Grolims, ils n'avaient pas le temps de s'occuper des Karandaques. Une fois que Torak a réglé la question, les généraux ont massé leur armée sur la frontière du royaume karandaque de Pallia et l'ont envahi. Les Karandaques ne faisaient pas le poids. Pallia a été écrasé en un mois. Les Grolims se sont mis à affûter leurs couteaux de sacrifice, mais les généraux voulaient laisser Pallia intact – à condition qu'ils payent tribut, évidemment. Ils ont suggéré que les Karandaques de Pallia se convertissent au culte de Torak. Ce qui a mis les Grolims hors d'eux. Pour eux, les autres races humaines n'étaient bonnes qu'à être réduites en esclavage, ou étripées sur l'autel du sacrifice. Bref, Torak a réfléchi à tout ça, et il a fini par prendre le parti des militaires. Leur solution lui promettait plus d'adorateurs, et une armée plus importante au cas où Belar trouverait un moyen de mener ses Aloriens vers le continent malloréen. On dirait que la seule idée des Aloriens donne des boutons à Torak. On se demande pourquoi.

— Tu sais, fit Belmakor, ils me font le même effet. Çââ vient peut-être de cette tendance qu'ils ont ââ devenir fous au moindre prétexte.

— Torak a poussé l'idée un peu plus loin, reprit Beldin. Pallia ne lui suffisait pas. Il a ordonné aux Grolims d'aller convertir l'ensemble du Karanda. « Je les veux tous », a-t-il dit à ses Grolims. « Tout homme vivant dans les frontières de l'infinie Mallorée devra s'incliner devant moi, et celui d'entre vous qui manquera à ce dur devoir éprouvera mon déplaisir avec

une grande force en vérité. » Les Grolims ont bien reçu le message et ils sont allés convertir les foules.

— C'est troublant, commenta Aldur. Tant que mon frère n'avait que ses Angaraks, nous pouvions aisément affronter ses troupes. Sa décision d'accepter d'autres races modifie la donne.

— Il va en baver, mon Maître, fit Beldin d'un ton rassurant. Il a réussi à convertir les Karandaques parce que son armée était plus forte que ces barbares hurlants, mais quand les généraux sont arrivés aux frontières de l'empire melcène, ils sont tombés tête baissée sur des régiments d'éléphants. Il paraît que ce ne fut pas joli-joli. Les généraux ont reculé et envahi la Dalasie à la place. Je pensais t'avoir entendu dire que les Dals avaient des villes, là-bas, dit-il en se tournant vers Belmakor.

— Ils en avaient lââ dernière fois que j'y suis ââllé.

— Eh bien, à part Kell, ils n'en ont plus. Quand les Angaraks sont arrivés, il n'y avait que quelques villages de fermiers avec des huttes de torchis.

— Pourquoi ont-ils fait çââ ? demanda Belmakor, déconcerté. Ils avaient de belles villes ââ côté desquelles Tol Honeth ressemblerait ââ une termitière.

— C'était un subterfuge, répondit Aldur. Ils ont manifestement détruit leurs cités pour empêcher les Angaraks de comprendre à quel point ils étaient évolués.

— Ce n'est pas l'impression qu'ils m'ont faite, reprit Beldin. Ils cultivent encore leurs champs avec des bouts de bois, et ils sont à peu près aussi futés que leurs moutons.

— Autre faux-semblant, mon fils.

— Les Angaraks n'ont eu aucun mal à les convertir, mon Maître. L'idée d'avoir un Dieu après tout ce temps – même un Dieu comme Torak – les a attirés par milliers. Était-ce encore un stratagème ?

— Les Dals feraient n'importe quoi pour dissimuler leur vraie tâche aux ignares, acquiesça Aldur.

— Les généraux ont-ils tenté de retourner en Melcénie ? demanda Belmakor.

— Pas après leur premier essai, non, répondit Beldin. Une fois qu'on a vu quelques bataillons écrasés par des éléphants, on a compris. Les Angaraks et les Melcènes commercent un peu entre eux, mais leurs contacts ne vont pas plus loin.

— Tu as dit que tu avais vu Urvon, intervint Belkira. Où l'as-tu rencontré ?

— À Mal Yaska. Je ne me suis pas approché de Cthol Mishrak à cause des Chandims, d'anciens Grolims changés en chiens aussi gros que des chevaux. Certains les appellent « les Mâtins de Torak ». Ils patrouillent autour de Cthol Mishrak et flairent les intrus. Ils m'auraient vite repéré. J'étais dans les parages de Mal Yaska quand j'ai vu un Grolim qui arrivait de l'est. Je lui ai coupé le cou, volé sa robe, et je me suis faufilé en ville. Je fouinais dans le temple quand Urvon m'a surpris. Il a tout de suite compris que je n'étais pas un Grolim – l'a tout d'suite r'connu mon talent inouï, qu'est-ce'ous voulez ? dit-il en adoptant, pour une raison connue de lui seul, l'accent paysan des serfs wacites du nord de l'Arendie.

Peut-être faisait-il ça parce qu'il savait que ça m'énerverait, et Beldin ne ratait jamais une occasion de me faire bisquer. Bah, laissez tomber. Ce serait trop long à expliquer.

— J'ai été un peu surpris par son aspect, continua mon frère nain. C'est un de ces types à la peau tavelée comme on en rencontre parfois, seulement les Angaraks ont la peau olivâtre – un peu comme les Tolnedrains –, et Urvon a la face marquée de grandes plaques d'un blanc malsain. On dirait de la peau morte. Il m'a crachouillé dessus en me menaçant d'appeler la garde, mais j'ai tout de suite senti qu'il puait la trouille. Nous subissons un bien meilleur entraînement que les disciples de Torak, et Urvon savait qu'il ne m'arrivait pas à la cheville.

Enfin, si je puis dire. Il m'avait tout de suite déplu, alors je l'ai très matériellement soulevé de terre et collé plusieurs fois au mur. Puis, pendant qu'il reprenait son souffle, je lui ai dit que, s'il faisait un bruit ou s'il esquissait un geste, je lui arrachais les tripes avec un crochet chauffé au rouge. Et pour lui faire comprendre que je ne plaisantais pas, je lui ai montré le crochet.

— Où l'avais-tu trouvé ? s'étonna Beltira.

— Ici, fit Beldin en tendant sa main crochue, puis il claqua des doigts et un crochet chauffé au rouge apparut dans son poing. Joli, non ?

Il agita la main et le crochet disparut.

— Je pense qu'Urvon m'a cru, bien que ce soit difficile à dire avec certitude parce qu'il est tombé dans les pommes. J'ai envisagé un instant de le suspendre aux poutres avec mon crochet, mais je me suis dit que j'étais là pour observer, pas pour profaner des temples, alors je l'ai laissé étalé par terre et je suis reparti dans la campagne, où l'air était moins vicié. Ça pue l'infection dans tous les temples grolims. Je vais éviter un peu la Mallorée pendant quelque temps, ajouta-t-il en se grattant vigoureusement une aisselle. Urvon a fait afficher une description de ma personne sur tous les arbres. Le montant de la récompense est flatteur, mais je crois que je vais laisser un peu retomber la pression avant d'y retourner.

— Sage précaution, approuva Belmakor, et il éclata d'un rire hyénesque.

Ma vie devait connaître un changement assez fondamental quelques semaines plus tard. J'étais penché sur ma table de travail quand ma compagne entra en volant par la fenêtre (elle avait réussi à me convaincre de la laisser ouverte pour qu'elle puisse aller et venir à sa guise), se percha un instant sur le dossier de sa chaise favorite et reprit sa forme de louve.

— Celle-ci va probablement partir un moment, annonça-t-elle.

— Oh ? fis-je sans me mouiller.

Elle me regarda de ses yeux dorés qui ne cillaient pas.

— Celle-ci aimerait voir le vaste monde.

— Je vois.

— L'on pense que le monde a beaucoup changé.

— C'est possible.

— Il se pourrait que celle-ci revienne un jour.

— J'espère bien.

— Eh bien, au revoir, dit-elle, puis elle se changea à nouveau en chouette et, d'un coup d'aile, disparut.

Sa présence, au cours de ces longues années, m'avait parfois pesé, mais je ne tardai pas à me rendre compte qu'elle me manquait beaucoup. Je ne sais combien de fois je me retournai pour lui montrer quelque chose ou lui faire partager une réflexion, et m'apercevoir qu'elle n'était plus là. Je me sentis, de ce jour, étrangement vide et triste. Elle faisait partie de ma vie depuis si longtemps que j'avais l'impression qu'elle avait toujours été là.

Puis, une douzaine d'années plus tard, mon Maître m'appela et m'ordonna d'aller faire un tour chez les Morindiens, dans le Grand Nord. Ils suscitaient des démons, ce qui l'inquiétait. Il ne tenait pas à ce qu'ils deviennent trop forts à ce jeu-là.

Les Morindiens étaient – et sont sûrement encore – beaucoup plus primitifs que leurs cousins les Karandaques. Ils adoraient pareillement les démons, mais les Karandaques avaient évolué et menaient au moins un semblant de vie normale. Les Morindiens n'y arriveront jamais. Les clans et les tribus du Karanda s'ingénient à gommer leurs différences dans l'intérêt commun, d'autant que les chefs ont plus de pouvoir que les magiciens. Chez les Morindiens, c'est le contraire. Chaque magicien est tellement imbu de lui-même qu'il

considère l'existence de ses confrères comme une insulte personnelle. Les Morindiens vivent une existence tribale, nomade, primitive, et leurs magiciens veillent à ce que leur existence soit régie par des rituels et des visions mystiques. Pour dire les choses simplement, le Morindien de base vit plus ou moins dans la terreur perpétuelle.

Je traversai l'Alorie en direction des montagnes situées au nord de ce qui est maintenant le Gar og Nadrak. Belsambar nous avait décrit les coutumes de ces sauvages après la visite qu'il leur avait rendue, il y avait longtemps. Je savais donc plus ou moins comment me déguiser en Morindien. Mon but était de découvrir la façon dont ils suscitaient les démons, et il me semblait que le meilleur moyen pour cela était de suivre l'enseignement d'un magicien.

Je m'arrêtai à la limite de leur vaste plaine marécageuse, le temps de foncer ma peau et de la décorer avec des imitations de tatouages. Puis, après m'être vêtu de fourrures et orné de plumes, je partis à la recherche d'un magicien.

J'avais pris la précaution d'agrémenter mon déguisement des signes caractéristiques de la quête – le bandeau de fourrure blanche et les plumes accrochées à la lance peinte en rouge –, car je savais que les Morindiens évitaient de mettre des bâtons dans les roues d'un individu en quête, parce que ça portait malheur. Une ou deux fois, pourtant, je dus faire appel à ma magie personnelle pour convaincre les curieux – ou les belliqueux – de me fiche la paix.

J'errais dans ces étendues désolées depuis une semaine à peu près lorsque je tombai sur un professeur potentiel. Le quêteur aspire généralement à devenir magicien lui-même, et un grand gaillard portant une coiffe surmontée d'un crâne m'aborda alors que je traversais l'un des innombrables cours d'eau qui serpentaient dans cette étendue arctique.

— Tu portes tes marques de la quête, dit-il d'un ton de défi, alors que nous nous tenions jusqu'aux hanches au milieu de l'eau glacée.

— Oui, répondis-je d'un ton résigné. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. Ça m'a pris comme ça.

Je trouvais approprié, pour un novice, de faire les choses un peu à contrecœur et avec humilité.

— Parle-moi de ta vision.

Je soupesai rapidement du regard le magicien, un individu aux larges épaules, velu et assez malodorant. Il n'y avait pas grand-chose à soupeser, à vrai dire.

— Dans un rêve, répondis-je, j'ai vu le roi des Enfers assis sur les braises de l'enfernité, et il m'a parlé. Il m'a dit de parcourir le Morindicum jusqu'à ce que j'aie trouvé ce qui avait toujours été caché. Telle est ma quête.

C'était du baratin, bien sûr, mais je pense que le mot « enfernité » – que je venais d'inventer – retint son attention.

J'ai toujours eu le sens de la formule.

— Si tu survis à ta quête, je t'accepterai pour élève. Et pour esclave.

On m'avait déjà fait des propositions plus avantageuses, mais je décidai de ne pas discuter. J'étais là pour apprendre, pas pour refaire son éducation.

— Tu n'as pas l'air enthousiasmé, remarqua-t-il.

— Je ne suis pas très intelligent, mon Maître, avouai-je, et je ne suis pas très doué pour la magie. Il vaudrait mieux que vous placiez ce fardeau sur d'autres épaules.

— C'est pourtant à toi qu'il incombe, rugit l'homme. Contemple le don qui est le mien et que je me propose de te transmettre.

Du bout de son index brûlant, il esquissa rapidement un dessin sur l'eau sans remarquer qu'il était emporté par le courant rapide.

Il suscita un Démon Majeur, l'un des disciples du roi des Enfers. Maintenant que j'y réfléchis, je pense que c'était Mordja. Je l'ai rencontré des années plus tard, et j'avais eu

l'impression qu'il me disait quelque chose.

— Qu'as-tu fait ? demanda Mordja de sa terrible voix.

— Je t'ai invoqué afin que tu m'obéisses, déclara mon tuteur potentiel, ignorant le fait que son dessin protecteur était parti au loin, emporté par le courant.

Mordja – si c'était bien lui – éclata de rire.

— Contemple la surface de l'eau, imbécile, dit-il. Tu n'es plus protégé. Et donc…

Il tendit une énorme patte écailleuse, cueillit mon « maître » et lui arracha la tête d'un coup de dents.

— Un peu coriace, observa-t-il en écrasant le crâne et la cervelle avec ses terribles crocs.

Il lança négligemment au loin la carcasse encore agitée de spasmes et tourna ses yeux effrayants vers moi.

J'ai rarement couru aussi vite.

Je finis par trouver un magicien moins démonstratif, et disposé à faire mon éducation. Il était très vieux, ce qui était un avantage. En effet, quand on devient l'apprenti d'un magicien, on s'engage à le servir jusqu'à la fin de ses jours. Celui-ci vivait seul dans une tente en forme de dôme faite de peaux de bœuf musqué, dressée sur un banc de gravier, au bord d'un cours d'eau. La tente était entourée par un monceau de détritus, car il préférait jeter ses ordures par la porte plutôt que de les enterrer. Le lit de gravier était adossé à un fourré de broussailles autour desquelles planaient, tout l'été, des nuées de moustiques.

Il marmonnait constamment dans sa barbe des paroles à peu près dénuées de sens, mais je compris que son clan avait été exterminé lors d'une de ces guerres tribales comme il en éclate constamment parmi les Morindiens.

Mon mépris pour la « magie » par opposition à ce que nous faisons remonte à cette période de ma vie. La magie implique un cérémonial insensé, des trucs de foire sans intérêt et tout un tas de symboles tracés sur le sol. Rien de tout ça n'est vraiment nécessaire, évidemment, mais les Morindiens y croient, et leur foi fait le reste.

Mon vieux « maître » puant commença par m'apprendre à susciter des diablotins, de vilaines petites créatures pas plus hautes que le genou. Quand il considéra que je maîtrisais la technique, il me laissa invoquer des mauvais génies, puis des djinns. Après une demi-douzaine d'années environ, il décida que je pouvais me risquer à susciter un démon en bonne et due forme. Avec une désinvolture terrifiante, il m'avertit que je ne survivrais probablement pas au premier essai. Après ce qui était arrivé à mon premier « maître », je voyais assez bien ce qu'il voulait dire.

À l'issue d'un rituel stupide, je suscitai un démon. Pas un très gros, mais je le trouvais d'une taille néanmoins suffisante. Tout le secret, quand on invoque un démon, est de le contenir dans une forme qu'on imagine soi-même plutôt que sous sa forme naturelle. Tant qu'on le verrouille dans l'idée qu'on s'en fait, il doit vous obéir. S'il réussit à se libérer et reprend sa vraie forme, vous êtes mal parti. Je vous déconseille vivement d'essayer.

Quoi qu'il en soit, je parvins à maintenir mon démon sous contrôle, de sorte qu'il ne puisse se retourner contre moi. Je lui fis effectuer quelques tours assez simples : changer de l'eau en sang, enflammer une roche, faire jaunir une acre d'herbe, ce genre de chose. Et puis, comme j'en avais assez de chasser ma nourriture, je lui ordonnai de me rapporter deux bœufs musqués. Il détala en hurlant et en grommelant, et revint une demi-heure plus tard avec suffisamment de viande pour nous nourrir pendant un mois, mon « maître » et moi. Après cela je le renvoyai en Enfer, non sans l'avoir remercié. Ce qui, je crois, le troubla profondément.

Le vieux magicien fut extrêmement impressionné, mais il tomba malade peu après. Je le

soignai comme je pus tout le temps de sa maladie et lui donnai une sépulture décente après sa mort. Je décidai à ce moment-là que je savais tout ce qu'on pouvait savoir sur les Morindiens et je rentrai chez moi.

Juste au nord du Val, je tombai sur un joli cottage au toit de chaume entouré d'arbres, près d'une petite rivière. J'étais passé par là je ne sais combien de fois au fil des siècles et j'aurais juré que l'endroit était inhabité. Je n'aurais pu manquer de voir cette maison si elle s'était trouvée là. En fait, j'étais absolument sûr qu'il n'y avait pas une habitation humaine à moins de cinq cents lieues de nos tours. Je me demandai qui avait pu construire une demeure de cette taille dans un endroit aussi isolé, et je m'approchai pour voir qui pouvaient bien être ces hardis pionniers.

La maison n'était occupée que par une personne : une femme qui semblait jeune, et ne l'était peut-être pas tant que ça. Elle avait les cheveux feuille morte, les yeux d'une curieuse couleur dorée. Chose étrange, elle n'avait pas de chaussures, et je remarquai qu'elle avait de beaux pieds.

Elle apparut sur le seuil de la porte et me regarda approcher comme si elle avait senti que j'arrivais. Je lui dis que nous étions voisins, ce qui ne lui fit ni chaud ni froid. Je haussai les épaules, pensant qu'elle était de ces gens qui préfèrent être seuls. Je m'apprêtais à prendre congé quand elle m'invita à dîner. C'était encore plus bizarre que tout le reste. Je n'avais pas particulièrement faim en arrivant près de la maison, mais elle n'avait pas plus tôt parlé de nourriture que je me sentis soudain affamé.

L'intérieur du cottage était propre et accueillant, comme toutes les maisons de femme, par contraste avec les taudis habités par des hommes seuls. La demeure était assez grande et, bien que ce ne soient pas mes oignons, je me demandai ce qu'elle faisait de toute cette place.

Il y avait des rideaux aux fenêtres – évidemment – et des fleurs des champs poussaient dans des pots de terre cuite posés sur le rebord des fenêtres et au centre d'une table de chêne ciré qui brillait comme un miroir. Un gros chaudron fumait et gargouillait sur le feu, dans la cheminée. Des senteurs merveilleuses émanaient de ce chaudron et des miches de pain frais posées sur le foyer.

— Celui-ci souhaiterait-il se laver avant de manger ? suggéra-t-elle délicatement.

Pour être honnête, j'avoue que cette idée ne m'avait même pas effleuré.

Prenant mon hésitation pour un accord, elle alla chercher un seau d'eau chaude auprès de la cheminée, une serviette et un pain de savon rustique, marron.

— Par là, fit-elle en m'indiquant une porte.

Je me lavai les mains et le visage. Puis, comme mû par une impulsion, j'ôtai ma tunique afin de me savonner le torse. Je m'essuyai, me rhabillai et regagnai la pièce.

Elle joua des narines.

— C'est bien mieux, fit-elle, les narines frémissantes, puis elle m'indiqua la table. Asseyez-vous, je vais vous apporter à manger.

Elle prit une assiette de terre cuite vernissée dans un placard, s'agenouilla devant la cheminée, remplit l'assiette et me servit un repas comme je n'en avais pas pris depuis des années.

Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sol d'une propreté impeccable.

Sa familiarité bon enfant me paraissait un peu étrange, mais elle outrepassait la maladresse qui me semblait naturelle quand on rencontre un étranger.

Quand j'eus mangé – plus que de raison, assurément –nous parlâmes, et je m'aperçus que cette femme étrange, aux cheveux feuille morte, avait un bon sens hors du commun. C'est-à-dire qu'elle acquiesça à la plupart des choses que je lui dis.

(Vous avez sûrement remarqué que nous mesurons souvent l'intelligence d'autrui au degré de similitude de ses opinions aux nôtres. Il y a des gens qui ne sont pas du tout d'accord avec moi sur la plupart des sujets, et j'ai l'esprit assez large pour avouer qu'ils ne sont peut-être pas complètement idiots, mais je préfère de beaucoup la compagnie de ceux qui sont d'accord avec moi. Réfléchissez-y et vous verrez que j'ai raison.)

J'appréciais beaucoup sa compagnie et je me surpris à inventer toutes sortes de prétextes pour rester auprès d'elle. C'était une femme d'une beauté remarquable, et son parfum me mettait tous les sens en émoi. Elle me dit qu'elle s'appelait Poledra, et j'aimai jusqu'à la sonorité de son nom. Je me rendis compte que presque tout me plaisait chez elle.

— Celle-ci aimerait bien connaître votre nom, dit-elle lorsqu'elle se fut présentée.

— Je m'appelle Belgarath, répondis-je. Je suis le premier disciple du Dieu Aldur.

— Quelle chose stupéfiante, fit-elle avec un petit rire en m'effleurant familièrement le bras comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Je m'attardai plusieurs jours dans son cottage, puis je lui dis à regret que je devais retourner au Val pour raconter à mon maître ce que j'avais vu dans le Nord.

— Je vous accompagne, répondit-elle. D'après ce que vous dites, il y a des choses remarquables à voir là-bas, et j'ai toujours été curieuse.

Alors elle ferma la porte de sa maison et me suivit au Val.

Curieusement, mon Maître nous attendait, et il salua courtoisement Poledra. Je n'en serai jamais vraiment sûr, mais j'eus l'impression qu'ils échangeaient un coup d'œil complice, comme s'ils se connaissaient et partageaient un secret inconnu de moi.

(Ça va, je ne suis pas stupide. Bien sûr que j'avais des soupçons, mais au fur et à mesure que le temps passait, ils perdirent de leur importance, et je les chassai très fermement de mon esprit.)

Poledra vint tout simplement habiter dans ma tour. Nous n'en parlâmes jamais vraiment ; elle s'installa chez moi et voilà tout. Il y eut bien quelques haussements de sourcils parmi mes frères, mais je casse la figure à celui qui aura la grossièreté d'insinuer que ce n'était pas convenable. Ce fut parfois un peu éprouvant, je l'admets, mais je me contrôlai. Ce qui semblait toujours amuser Poledra, je n'aurais su dire pourquoi.

Je réfléchis intensément à notre situation, cet hiver-là, et j'arrivai enfin à une décision, Décision que Poledra avait manifestement prise depuis longtemps. Nous nous mariâmes au printemps suivant. C'est mon Maître qui bénit lui-même notre union, malgré tout ce qu'il avait à faire.

Notre mariage fut plein de joies simples, familières. Je ne pensai pas une seule fois à ces choses que j'avais prudemment décidé d'écarter de mon esprit, de sorte qu'elles n'obscurcissaient pas l'horizon. Mais cela, évidemment, est une autre histoire.

Ne me bousculez pas. Nous y arriverons en temps utile.

# CHAPITRE X

Je suis sûr que vous comprendrez pourquoi je tenais à ce que la paix règne dans le monde en ce moment précis. Les jeunes mariés ont mieux à faire que de courir dans tous les sens pour ramener des va-t-en-guerre à de meilleurs sentiments. Malheureusement, nous n'étions pas mariés depuis plus de deux ans, Poledra et moi, que la guerre des clans éclata en Alorie. Dès que la nouvelle de cette absurdité nous parvint, Aldur nous convoqua, les jumeaux et moi, à sa tour.

— Il faut que vous y alliez, nous dit-il d'un ton sans réplique, et comme il était rare que notre maître nous donne des ordres, dans ces cas-là, nous l'écoutions attentivement. Il est essentiel que l'actuelle maison royale d'Alorie demeure sur le trône. L'un de ses descendants recèle une importance vitale pour nos projets. Je n'aimais pas l'idée de quitter Poledra, mais je n'allais sûrement pas l'entraîner au beau milieu d'une guerre.

— Vous occuperez-vous de ma femme, ô Maître ? demandai-je.

C'était une question stupide. Bien sûr qu'il s'occuperait d'elle ! Mais il ne me déplaisait pas de lui faire comprendre quelle répugnance m'inspirait cette expédition en Alorie, et pourquoi.

— Elle sera en sûreté avec moi, m'assura-t-il.

En sûreté, peut-être, mais pas heureuse que je l'abandonne. Pour couper court à ses protestations, je lui racontai que c'était un ordre d'Aldur, ce qui n'était qu'un demi-mensonge, en fin de compte.

— Je ne resterai pas longtemps absent, lui promis-je.

— Reviens vite, répondit-elle. L'on est fort mécontente de la situation, celle-ci souhaite que tu le comprennes.

Quoi qu'il en soit, nous partîmes le lendemain, dès potron-minet, les jumeaux et moi. Lorsque nous arrivâmes au cottage où j'avais rencontré Poledra, la louve nous attendait. Les jumeaux furent un peu surpris, mais j'avoue que je ne l'étais pas vraiment.

— Encore une de ces missions ? dit-elle.

— Oui, répondis-je laconiquement. Et l'on n'a pas besoin de compagnie.

— Les besoins de celui-ci ne sont pas mon problème, répliqua-t-elle tout aussi laconiquement. Je l'accompagnerai que ça lui plaise ou non.

Je rendis les armes.

— Comme tu voudras.

J'avais appris depuis longtemps qu'il était inutile de discuter avec elle.

C'est ainsi que nous partîmes à quatre pour l'Alorie. Sitôt arrivés à la frontière sud, nous cherchâmes Belar. Je crois qu'il nous évita délibérément, parce que nous ne le trouvâmes pas. Il aurait pu mettre fin à la guerre des clans à tout instant, évidemment, mais il refusait obstinément de prendre parti entre ses Aloriens. L'impartialité est sans doute un trait de caractère positif chez un Dieu, mais à ce point, c'était ridicule. Nous finîmes par nous diriger vers l'embouchure de la rivière qui portait le nom de notre Maître. Nous jetâmes un coup d'œil de l'autre côté de ce qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Cherek. Il y avait des navires, mais ils ne m'inspiraient guère confiance. Un chaland à fond plat et à l'avant coupé au carré ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un esquif mangeur d'écume. Nous en parlâmes, les jumeaux et moi, et nous décidâmes de changer de forme et de faire la traversée en volant plutôt que de monter sur l'une de ces barcasses qui prenaient l'eau.

— L'on remarque que celui-ci vole toujours aussi mal, observa la chouette neigeuse en

volant à mes côtés.

— Je m'en sors très bien, répondis-je en lacérant l'air avec mes ailes.

— Très bien, ça, sûrement pas.

Je me gardai de répondre. Il fallait toujours qu'elle ait le dernier mot, alors, au lieu de gaspiller ma salive, je m'appliquai à sortir de l'eau les plumes de mon gouvernail arrière.

Après ce qui me parut une traversée interminable, nous arrivâmes au port rudimentaire qui s'étendait à la place de l'actuel Val d'Alorie, et nous partîmes à la recherche du descendant direct de Chaggat, le roi Uvar Bec-crochu que l'on appelait ainsi à cause de son énorme nez cassé. Nous le trouvâmes en train de fendre du bois dans une clairière jonchée de souches d'arbres, près de chez lui. Ran Vordue IV, l'empereur de Tolnedrie de l'époque, s'était fait construire un palais. Uvar Bec-crochu, qui était à la tête d'un empire au moins douze fois plus grand que la Tolnedrie, vivait dans une cabane de rondins dont le toit fuyait, et je doute qu'il lui soit jamais venu à l'idée de demander à quelqu'un de couper du bois pour lui. Les Aloriens ne font pas de bons esclaves. Le servage ne marcha jamais vraiment en Alorie, de sorte qu'il ne fut pas nécessaire d'abolir cette institution. Elle tomba tout simplement en déshérence. En attendant, Uvar était torse nu, suait comme un cochon et maniait sa hache comme si sa vie en dépendait.

— Salut à toi, Belgarath, fit-il en plantant sa hache dans son billot, puis il essuya la sueur qui ruisselait sur sa grosse face barbue.

J'étais toujours resté en contact avec les rois d'Alorie, aussi me connaissait-il de vue.

— Salut à toi, Bec-crochu, répondis-je. Que se passe-t-il par ici ?

— Je coupe du bois, répliqua-t-il en me lorgnant de ses petits yeux porcins.

— C'est bien ce qu'il me semblait, répondis-je ; Je m'en étais aperçu presque tout de suite, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Alors, il paraît que tu as une guerre sur les bras ?

— Oh, ça ! fit-il. Ce n'est pas une vraie guerre. Je vais régler ça en moins de deux.

— Uvar, dis-je en serrant les dents, si tu as l'intention de t'en occuper, tu ne penses pas que ce serait le moment ? Il y a plus d'un an et demi que ça dure, maintenant.

— Je n'ai pas eu une minute à moi, Belgarath, répondit-il d'un ton d'excuse. J'ai dû raccommoder mon toit et l'hiver arrive, alors il faut que je mette du bois de côté.

Quand on pense que cet individu était l'ancêtre direct du roi Anheg, on croit rêver, non ? Pour dissimuler mon exaspération, je lui présentai les jumeaux.

— Bon, si on entrait ? proposa Uvar. J'ai un tonneau d'assez bonne bière, ma fois, et j'en ai marre de couper du bois, de toute façon.

Les jumeaux masquèrent, d'un geste identique, le sourire qu'ils ne pouvaient réprimer, et nous entrâmes dans le « palais » d'Uvar, un hangar encombré, au plancher crasseux et d'un confort plus que rudimentaire.

— Qu'est-ce qui a déclenché cette guerre ? demandai-je lorsque nous eûmes tiré des fauteuils autour d'une table bancale et commencé à échantillonner sa bière.

— La religion, Belgarath, répondit-il. Comme toutes les guerres, non ?

— Pas toutes, mais nous parlerons de ça une autre fois. Comment la religion peut-elle être à l'origine d'une guerre en Alorie ? Vous êtes tous au service de Belar, que je sache ?

— Certains sont un peu moins impliqués que d'autres. L'idée de Belar de courir après les Angaraks est bien jolie, mais nous ne pouvons pas les rattraper parce qu'il y a un océan entre nous. Il y a un prêtre, dans l'est, qui a la caboche un peu dure, dit-il en faisant la grimace, et je ne pus retenir un frisson. Fallait-il que ledit prêtre ait l'esprit obtus pour qu'Uvar s'en soit aperçu ! Bref, poursuivit-il, ce prêtre a rassemblé une armée de bric et de broc et menace d'envahir les royaumes du Sud.

— Pour quelle raison ?

— Pour la seule raison qu'ils sont là, j'imagine, répondit Uvar avec un haussement d'épaules évasif. S'ils n'étaient pas là, il n'aurait pas envie de les envahir, hein ?

Je résistai à l'envie de le prendre par les épaules et de le secouer comme un prunier.

— Ils lui ont donné un prétexte pour intervenir ? insistai-je.

— Pas que je sache. Faut comprendre, aussi : Belar est parti depuis un moment. Quand il a le mal du pays, il emmène quelques filles, un groupe de guerriers, des tonneaux de bière et ils s'installent quelque part dans les bois. Ça fait quelques années qu'il a disparu, maintenant. Bref, ce prêtre a décidé que les royaumes du Sud devaient nous rejoindre quand nous partirions faire la guerre aux Angaraks, et que ce serait bien plus commode si nous adorions tous le même Dieu. Il est venu me trouver et je lui ai ordonné de laisser tomber cette idée à la noix, mais il n'a rien voulu savoir et il est allé porter la bonne parole aux autres clans. Il a réussi à convaincre la moitié d'entre eux de se joindre à lui. L'autre moitié m'est encore loyale. Ils se bagarrent quelque part par là, fit-il avec un geste vague vers l'est. Je pense que les clans qui l'ont suivi sont moins intéressés par la religion que par la perspective de piller les royaumes du Sud. Les plus religieux ont fondé ce qu'ils appellent le culte de l'Ours. Par référence à Belar, j'imagine, sauf que Belar n'est pas au courant.

Il vida sa chope et alla refaire le plein dans le cellier.

— Il ne bougera pas tant qu'il n'aura pas fini sa provision de bois, remarqua Belkira, tout bas.

Je hochai la tête d'un air sombre.

— Vous ne pourriez pas accélérer un peu les choses ? insinuai-je.

— Ce serait de la triche, non ? objecta Beltira.

— Possible, mais nous devons le faire bouger avant l'arrivée de l'hiver.

Ils hochèrent la tête avec ensemble et s'éclipsèrent. Uvar fut un peu surpris par la hauteur de son tas de bois lorsque nous sortîmes à notre tour.

— Eh bien, dit-il, maintenant que c'est réglé, j'imagine que je ferais aussi bien de m'occuper de cette guerre.

Nous trichâmes pas mal, les jumeaux et moi, pendant les mois qui suivirent, et ce fut bientôt la débandade parmi les clans renégats. Il y eut une assez grande empoignade dans la plaine à l'est de ce qui est maintenant le Gar og Nadrak. Uvar avait peut-être la comprenette difficile, mais il était assez bon tacticien pour comprendre l'avantage tactique de prendre et de conserver les positions élevées et de dissimuler l'étendue de ses forces à l'ennemi. Nous avions occupé sans bruit une colline en profitant de la nuit. Les troupes d'Uvar avaient hérissé le flanc de la colline avec des pieux pointus jusqu'à ce qu'elle ressemble à un hérisson, et ses troupes de réserve s'étaient adossées derrière la colline.

En se réveillant, le lendemain matin, les clans félons et les adeptes du culte de l'Ours qui campaient dans la plaine s'étaient rendu compte qu'Uvar les tenait à la gorge. Et comme ils n'étaient pas aloriens pour rien, ils avaient donné l'assaut.

On pourrait se méprendre sur la raison d'être des pieux. Ils ne servaient pas à embrocher les adversaires mais à les ralentir suffisamment pour que les archers aient le temps de viser avant de leur tirer dessus. Ils eurent de belles occasions de s'exercer, ce matin-là. Puis, quand les rebelles furent à mi-hauteur de la colline, Uvar souffla dans une trompe faite dans une corne de vache et ses troupes de réserve jaillirent en deux vastes ailes de derrière la colline et prirent l'ennemi à revers.

Ça marcha assez bien. Les hommes de clans et les adeptes du culte ne pouvant reculer, ils continuèrent à charger vers le haut de la colline en flanquant des coups d'épée et de hache

sur les pieux. C'est ainsi que le fondateur du culte de l'Ours, un grand gaillard affligé d'une mauvaise vue, arriva jusqu'à nous, l'écume à la bouche. Je pense en réalité qu'il était devenu fou.

Quoi qu'il en soit, Uvar l'attendait de pied ferme. Les mois qu'il avait passés à couper du bois n'étaient pas une perte de temps. Sans broncher, il souleva sa hache, l'abattit sur le crâne du pauvre diable et, d'un coup d'un seul, le fendit jusqu'au nombril. Ce que voyant, la résistance faiblit de façon significative. Le culte de l'Ours disparut de la circulation et les clans rebelles se rendirent soudain compte qu'ils adoraient leur roi auquel ils renouvelèrent leur loyauté.

Vous comprenez, maintenant, pourquoi la guerre me met tellement en rogne ? C'est toujours la même chose. Beaucoup de gens se font tuer, et tout finit par se régler à la table des négociations. Il ne leur viendrait jamais à l'idée de s'expliquer avant et de faire l'économie de ce gâchis.

La louve fit une observation terrifiante.

— L'on se demande ce que ceux-ci vont faire avec toute cette viande, dit-elle.

Je sentis les poils se hérisser sur mon dos, mais je perçus vaguement un moyen de mettre à jamais fin aux guerres. Si l'armée victorieuse devait manger les morts, la guerre deviendrait beaucoup moins attrayante. J'étais assez loup pour savoir que c'est la faim qui exalte le goût de la viande et que la bière aigre n'est pas le meilleur assaisonnement du monde.

Quoi qu'il en soit, Uvar avait manifestement le contrôle de la situation, de sorte que nous retournâmes au Val. La louve nous quitta lorsque nous arrivâmes au cottage de Poledra, évidemment, et lorsque j'arrivai à ma tour, ma femme m'y attendait comme si elle n'avait pas mis le nez dehors.

Belmakor était revenu pendant notre absence, mais il s'était enfermé dans sa tour et refusait de répondre quand on l'appelait. Notre Maître nous dit que notre frère melcène était entré dans une profonde dépression dont il ignorait la cause, et nous le connaissions suffisamment pour savoir qu'il n'apprécierait pas nos tentatives pour lui remonter le moral. Cette histoire de dépression m'a toujours laissé sceptique. Si je pouvais confirmer mes soupçons, j'irais trouver Belzedar à l'endroit où il est à présent et je le fourrerais dans un endroit encore plus désagréable.

C'est un épisode pénible, aussi ne m'éterniserai-je pas. Après plusieurs années de rumination sinistre sur l'apparente inanité de nos tâches, Belmakor décida de laisser tomber et suivit Belsambar dans le néant.

Je pense que seule la présence de Poledra m'empêcha de devenir fou. Mes frères tombaient comme des mouches, et je n'y pouvais rien.

Aldur convoqua Belzedar et Beldin qui revinrent immédiatement au Val. Beldin était en Nyissie, où il surveillait le Peuple Serpent, et nous supposâmes que Belzedar était reparti en Mallorée, bien qu'il lui ait fallu remarquablement peu de temps pour nous rejoindre. Il ne semblait pas affecté comme nous, et cette attitude m'a toujours inspiré un profond mépris pour lui. Il avait beaucoup changé avec les années. Lors de nos rares rencontres – rares, car il nous évitait ostensiblement – il refusait de nous donner le moindre détail sur la façon dont il pensait récupérer l'Orbe. Il avait un air étrangement hagard qui n'avait rien à voir, à mon avis, avec notre chagrin commun. Sa souffrance paraissait beaucoup plus intime. Au bout d'une semaine environ, il demanda à Aldur la permission de se retirer et repartit pour la Mallorée.

— L'on croit remarquer que ton frère est troublé, me dit Poledra après son départ. Il donne l'impression de vouloir suivre deux voies à la fois. Son esprit est divisé, et il ne sait

laquelle des deux voies est la bonne.

— Belzedar a toujours été un peu bizarre, acquiesçai-je.

— L'on te suggère de ne pas trop te fier à lui. Il ne te dit pas tout.

— Il ne me dit rien du tout, répliquai-je. Il n'est plus pareil avec nous depuis que Torak a volé l'Orbe de notre Maître. Pour être honnête avec toi, mon amour, je ne l'ai jamais assez aimé pour perdre le sommeil parce qu'il ne recherche pas notre compagnie.

— Répète-moi ça ? fit-elle avec un sourire chaleureux.

— Quoi donc ?

— Mon amour. C'est un joli mot, et tu ne le prononces pas souvent.

— Tu sais ce que j'éprouve pour toi, ma Poledra.

— L'on aime à se l'entendre dire.

— Si ça peut te faire plaisir, mon amour.

Je ne comprendrai jamais rien aux femmes.

Nous parlâmes longuement, Beldin et moi, de l'éloignement croissant de Belzedar, mais nous finîmes par conclure que nous n'y pouvions pas grand-chose.

Puis Beldin évoqua un problème plus urgent.

— Il y a des troubles au Maragor. J'en ai entendu parler en revenant de Nyissie, mais j'étais pressé, et je n'ai pas eu le temps de voir ça de plus près.

— Que se passe-t-il ?

— Un imbécile a mal lu l'un de leurs textes sacrés. Soit Mara était à moitié dans les vapes quand il l'a dicté, soit le copiste qui a transcrit ses paroles a mal compris ce qu'il racontait. Tout repose sur le mot « absorber ». Apparemment, les Marags prennent ce terme au pied de la lettre car ils se sont mis à faire des raids de l'autre côté de la frontière. Ils capturent des Tolnedrains ou des Nyissiens et les ramènent à Mar Amon. Là, ils organisent une grande cérémonie religieuse, les prisonniers sont mis à mort et les Marags les mangent.

— Ils quoi ?

— Tu as bien entendu, Belgarath. Les Marags pratiquent le cannibalisme rituel.

— Et pourquoi Mara n'y met-il pas bon ordre ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je retournerai là-bas dès que notre Maître m'autorisera à partir. Je pense que l'un de nous devrait dire deux mots à Mara. Si Nedra ou Issa ont vent de ce qui se passe, ça risque de faire du grabuge.

— Qu'est-ce qui pourrait aller plus mal ? explosai-je, exaspéré.

— Oh, des tas de choses, crois-moi. Personne ne t'a jamais promis que la vie serait un chemin de roses, hein ? Bon, je vais à Mar Amon voir ce que je peux faire. Je te ferai prévenir si j'ai besoin d'aide et je te tiendrai au courant si je trouve quelque chose d'intéressant. Comment ça va, Poledra et toi ?

Je me fendis d'un sourire idiot.

— C'est répugnant, Belgarath. Tu te comportes comme un adolescent qui aurait encore du duvet au menton.

— Je sais, et j'en savoure chaque minute.

— Je vais passer voir les jumeaux. Je suis sûr qu'ils arriveront à me dégotter un tonneau de bonne bière. Il y a des dizaines d'années que je vis en Nyissie, et les Nyissiens ne croient pas à la bière. Ils ont mieux : des baies et des racines qui rendent tellement heureux… Ils vivent pour la plupart dans un brouillard perpétuel. Tu viens avec moi chez les jumeaux ?

— Vaudrait mieux pas. Poledra n'aime pas quand je sens la bière.

— Tu te laisses mener par le bout du nez, Belgarath.

— Peut-être, mais ça ne m'ennuie pas le moins du monde, fis-je avec un sourire plus idiot

encore, si c'était possible, que le précédent.

Il s'éloigna en marmonnant dans sa barbe.

Les guerres des clans aloriens reprirent à plusieurs reprises au cours des siècles suivants. Le culte de l'Ours semait toujours la zizanie, mais les rois d'Alorie arrivaient généralement à maîtriser la situation en attaquant les places fortes du culte et en écrasant fermement ses membres sous leur talon. Ces Aloriens ont une façon directe d'approcher les choses qui ne manque pas d'un certain charme, je trouve.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, je reçus un appel urgent de Beldin. Les Nyissiens avaient fait des incursions au Maragor, raflé des esclaves, et les Marags avaient réagi en envahissant les terres du peuple du Serpent. Je m'entretins longuement avec Poledra et lui ordonnai fermement, du haut de ma modeste autorité de chef de meute, de rester au Val pendant mon absence. Elle sembla accepter cet accès d'autorité – encore qu'avec Poledra on ne puisse jamais être sûr de rien. Elle bouda, évidemment. Poledra est absolument adorable quand elle boude. Il n'y a que Garion qui puisse comprendre ça.

J'embrassai ma femme à la lippe boudeuse et partis pour le Maragor en me demandant ce que Beldin attendait de moi au juste. Autant cracher en l'air que d'essayer de tenir la bride aux Marags. Les mâles étaient des athlètes qui pensaient avec leurs muscles, encouragés, hélas, par leurs femmes. Elles appréciaient plus les biceps que l'intelligence.

(Ça va, Polgara, n'insiste pas. J'aimais bien les Marags. Ils étaient un peu particuliers, mais au moins ils aimaient la vie.)

L'invasion marague de la Nyissie tourna au désastre complet. Les Nyissiens se glissèrent dans la jungle comme les serpents qu'ils aimaient tant, et ils y abandonnèrent quelques surprises. Ils ont élevé la pharmacologie au rang d'un art, et toutes les baies et les feuilles qui poussent dans les jungles de Nyissie ne font pas du bien. Certaines semblent même avoir l'effet inverse, encore que ce soit difficile à affirmer. Si ça se trouve, les milliers de Marags qui se raidirent et furent pris d'atroces convulsions après avoir mangé un mets apparemment anodin connurent, avant de mourir, une extase provoquée par les différents poisons qui leur ôtèrent la vie.

Les Marags poursuivirent leur sinistre avance, s'arrêtant parfois pour rôtir et manger quelques prisonniers de guerre. Lorsqu'ils arrivèrent à Sthiss Tor, la capitale de la Nyissie, la reine Salmissra et tous ses sujets avaient déjà disparu dans la jungle, laissant derrière eux des entrepôts pleins de vivres jusqu'aux poutres. Les Marags, qui n'étaient pas très futés, s'en régalèrent. Ce qui se révéla être une erreur.

Pourquoi faut-il toujours que j'aie affaire à des gens incapables de tirer la leçon de leurs erreurs ? Moi, je n'attendrais pas de voir tous mes voisins mourir d'« indigestion » pour m'interroger sur la qualité de mon alimentation… Les Nyissiens avaient même réussi à empoisonner l'herbe de leur bétail si habilement que les vaches avaient l'air bien nourries et parfaitement saines, mais quand les Marags s'avisèrent d'en manger la viande, ils devinrent aussitôt tout noirs et crevèrent, la bave aux lèvres. La moitié des Marags de sexe mâle moururent lors de cette invasion ratée.

Ça allait mal finir. Mara ne resterait pas éternellement les bras croisés pendant que les Nyissiens exterminaient ses enfants. Et son intervention déclencherait la réaction d'Issa qui sortirait de sa léthargie. Issa était un drôle de Dieu. Après la blessure du monde, il avait simplement remis le gouvernement du Peuple des Serpents entre les mains de Salmissra, sa grande prêtresse, et il était entré en hibernation. Il ne lui était apparemment pas venu à l'idée de prolonger la vie de Salmissra, car elle était morte de vieillesse. Le Peuple Serpent n'avait pas pris la peine de le réveiller et lui avait tout bonnement choisi une remplaçante.

Nous allâmes voir la reine Salmissra de l'époque pour lui offrir notre médiation afin de négocier le retrait des Marags. Nous la trouvâmes dans sa demeure du cœur de la jungle, une bâtisse à peu près identique à son palais de Sthiss Tor. Il est probable qu'elle avait des bâtiments de ce genre aux quatre coins de la Nyissie.

Ses eunuques nous emmenèrent à la salle du trône où elle se prélassait en s'admirant dans un miroir. Salmissra – comme toutes ses semblables – était en adoration devant elle-même.

— Je pense, Majesté, que vous avez un problème, lui dis-je abruptement alors que nous arrivions en sa présence, Beldin et moi. Voulez-vous que nous mettions fin à cette guerre, mon frère et moi ?

La Femme-Serpent ne sembla pas particulièrement intéressée.

— Ne gaspille pas ton énergie, Vénérable Belgarath, dit-elle en bâillant.

Toutes les Salmissra – les centaines de créatures qui avaient porté ce nom – étaient virtuellement identiques à la première. Elles étaient choisies pour leur ressemblance et entraînées, dès l'enfance, à faire étalage de la même froideur hautaine. En fait, ça simplifiait les relations. Salmissra était toujours égale à elle-même ; on n'avait pas besoin de s'adapter à elle.

— Très bien, intervint Beldin avec une indifférence identique à la sienne. C'est la saison sèche. Nous allons mettre le feu à ta jungle puante. Quand la Nyissie aura été réduite en cendres, les Marags seront bien obligés de rentrer chez eux.

C'était la première fois que je voyais l'une des Salmissra exprimer autre chose qu'une lubricité purement animale. Elle écarquilla ses yeux pâles et sa peau d'un blanc crayeux blêmit encore.

— Vous n'oseriez pas ! s'exclama-t-elle.

— Et pourquoi pas ? rétorqua Beldin en haussant les sourcils. Ça mettrait fin à cette guerre et une fois sevré de toutes ses drogues, ton peuple arriverait peut-être à faire quelque chose de productif. Ne joue pas à ce jeu-là avec moi, Femme-Serpent ; tu ne peux pas gagner. Laisse les Marags rentrer chez eux ou je brûle la Nyissie de la mer aux montagnes. Il n'en restera pas une baie, pas une feuille – même pas celles qui te maintiennent dans ton état actuel. Tu vieilliras instantanément, Salmissra, et tous ces jolis petits garçons que tu aimes tant se lasseront aussi vite de toi.

Elle le foudroya du regard et ses yeux sans couleur s'embrasèrent.

— Tu commences à m'intéresser, vilain nabot, dit-elle. Jamais encore je ne me suis accouplée avec un singe.

— Pas question, répliqua-t-il en montrant les dents. J'aime les femmes bien en chair et au sang chaud. Tu es trop froide pour moi, Salmissra. Alors, c'est entendu ? Tu laisses repartir les Marags et je renonce à brûler ton marécage nauséabond.

— Un jour, tu le regretteras, disciple d'Aldur.

— Ah, ma p'tite chérie, répondit-il avec cet accent wacite exaspérant. J'te prie d'croire qu'j'ai r'gretté ben des choses dans ma longue vie, mais j'vais t'dire un bon truc : l'jour où j'regrett'rai d'avoir fricoté avec un serpent, y f'ra plus chaud qu'aujourd'hui. C'est la dernière fois que je te le demande, Salmissra, reprit-il avec dureté. Tu laisses partir les Marags, ou je commence à allumer les torches ?

Et ça mit plus ou moins fin à la guerre.

— Tu as été assez efficace sur ce coup-là, frangin, le complimentai-je alors que nous quittions le repaire de Salmissra. J'ai cru que les yeux allaient lui sortir de la figure quand tu as menacé de brûler sa jungle.

— J'ai réussi à me faire entendre, fit-il avec un soupir. Enfin, c'aurait pu être intéressant, ajouta-t-il d'un ton nostalgique.

— Quoi donc ?

— Bah, laisse tomber.

Nous raccompagnâmes la colonne de Marags plus ou moins estropiés jusqu'à leur frontière, abandonnant des milliers de morts dans ces étangs putrides, puis nous retournâmes au Val, Beldin et moi.

Dés notre arrivée, notre Maître me renvoya en Alorie.

— La reine des Aloriens est près d'accoucher, m'annonça-t-il. Celui que nous attendions est sur le point de voir le jour. J'aimerais que tu sois présent à sa naissance et à divers autres moments de sa jeunesse.

— Sommes-nous bien sûrs que ce soit lui, Maître ? Demandai-je.

— Tous les signes sont là, acquiesça-t-il. Tu les reconnaîtras tout de suite. Pars donc pour le Val d'Alorie. Assure-toi de son identité et reviens.

Et c'est ainsi que je fus présent lors de la naissance de Cherek Garrot-d'Ours. L'une des sages-femmes sortit de la chambre de la reine avec le nouveau-né qui hurlait tout rouge, et j'eus aussitôt la certitude que mon Maître avait raison. Ne me demandez pas comment, je le sus, et c'est tout. Nous sommes liés depuis le commencement des âges, Cherek et moi, et je le reconnus dès l'instant où je posai les yeux sur lui. Je félicitai son père et retournai au Val faire mon rapport à mon Maître et, je l'espérais, passer un moment avec ma femme.

Je retournai plusieurs fois en Alorie pendant l'enfance de Cherek, et nous finîmes par bien nous connaître. À dix ans, il était aussi grand que moi, et il continua à grandir. Il faisait plus de sept pieds de haut lorsqu'il accéda au trône d'Alorie, à l'âge de dix-neuf ans. Nous lui laissâmes le temps de s'habituer à sa couronne, puis je retournai au Val d'Alorie afin d'organiser son mariage. Je ne me souviens plus du nom de la fille, mais elle fit ce qu'on attendait d'elle. Cherek avait près de vingt-trois ans à la naissance de son premier fils, Dras, vingt-cinq ans à la naissance d'Algar et vingt-sept lorsqu'il eut Riva. Mon Maître était content. Tout se passait comme prévu.

Les trois fils de Cherek grandirent aussi vite que lui. Les Aloriens sont grands, mais Dras, Algar et Riva l'étaient plus que les autres. Quand on entrait dans une pièce où se trouvaient Cherek et ses fils, on avait l'impression de se retrouver dans une forêt de séquoias géants. On a tendance à utiliser le mot « géant » à tort et à travers mais, à leur propos, ce n'était pas une exagération.

Ainsi que je l'ai suggéré plusieurs fois, mon Maître avait certains aperçus de l'avenir, mais il ne nous faisait que rarement partager cette connaissance. Je savais que nous étions censés faire quelque chose, Cherek, ses fils et moi, mais il ne voulait pas me dire quoi, pensant, j'imagine, que si j'en savais trop long, je pourrais d'une façon ou d'une autre intervenir sur ce qui devait se passer, et tout gâcher.

J'étais en Alorie pendant l'été où Riva eut dix-huit ans. C'était un anniversaire important, à l'époque, dans la vie d'un jeune Alorien, parce que c'est à son dix-huitième anniversaire qu'on ajoutait à son nom un surnom le définissant. Quatre ans auparavant, Dras, le frère aîné de Riva avait été rebaptisé Cou-d'Aurochs et deux ans après Algar avait été surnommé Pied-Léger. Riva, qui avait des mains énormes était devenu Poing-de-Fer. Je crois qu'il aurait pu réduire des pierres en poudre avec ses énormes battoirs. Quand je rentrai au Val, Poledra avait une surprise pour moi.

— L'on se demandait si celui-ci allait bientôt cesser de vagabonder, dit-elle quand je regagnai notre tour.

— On l'espère, répondis-je. (Nous ne nous parlions pas précisément dans la langue des loups quand nous étions seuls, mais presque.) Cela dit, c'est à notre Maître qu'il appartient d'en décider, ajoutai-je.

— L'on parlera au Maître, répondit-elle. Il serait bon que celui-ci reste chez lui pendant un moment.

— Ah bon ?

— C'est une coutume, et il faut toujours respecter les coutumes.

— Et de quelle coutume s'agit-il ?

— De celle qui veut que le père soit présent lors de la naissance de ses petits.

Je la regardai en ouvrant de grands yeux.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demandai-je.

— Je viens de le faire. Bon, que veux-tu manger, ce soir ?

# CHAPITRE XI

Poledra ne fit guère de cas de sa grossesse.

— C'est un processus naturel, répondait-elle avec un haussement d'épaules. Ça n'a rien de remarquable.

Elle continua à s'affairer comme si de rien n'était, alors même que sa taille s'arrondissait et qu'elle était de plus en plus gênée dans ses mouvements. J'avais beau dire, rien n'aurait pu l'amener à changer ses habitudes.

Au fil des siècles, elle avait apporté des modifications significatives à ma tour. Vous avez peut-être entendu dire que je ne suis pas très ordonné ; moi, je me trouvais bien comme ça. J'estime qu'un peu de désordre donne un air vivant à son habitat. Tout changea après mon mariage avec Poledra. Il n'y avait pas de cloisons intérieures dans ma tour, surtout parce que j'aime bien pouvoir regarder par toutes les fenêtres quand je travaille. J'avais tant bien que mal organisé mon espace vital – un coin pour faire la cuisine et manger, un coin pour étudier, un autre pour dormir. Ça marchait très bien quand j'étais tout seul. Selon l'endroit où je me trouvais dans ma tour, je savais ce que j'étais censé faire.

Mais ça ne plaisait pas à Poledra. Je pense qu'elle avait besoin d'une définition plus précise des divers endroits de ma tour. Elle commença par ajouter des meubles, des tables, des divans et des coussins bariolés. Elle aimait les couleurs vives. Elle disposa sur le sol de pierre des tapis dans lesquels je n'arrêtais pas de me prendre les pieds. Enfin, ces petites touches ajoutées les unes aux autres firent de ma tour, plutôt austère au départ, un endroit assez confortable, et toutes les femmes semblent attacher une grande importance au confort. Je ne serais pas étonné d'apprendre que les serpents femelles mettent des fanfreluches dans leur nid. Je tolérais ces petits caprices, mais il y avait une chose qui me rendait absolument dingue. Elle n'arrêtait pas de ranger les choses, et j'avais le plus grand mal à les retrouver ensuite. Quand je travaille sur un sujet, j'aime tout avoir sous la main, mais je n'avais pas plus tôt posé une chose qu'elle la ramassait et la mettait sur une étagère. Je pense que ces étagères étaient une erreur, mais elle avait insisté et, au début de notre mariage, j'aurais fait n'importe quoi pour lui faire plaisir.

Nous avons quand même eu de longues discussions au sujet des rideaux. Je n'ai jamais compris ce que la gent féminine trouvait aux rideaux. Ça ne sert à rien qu'à vous embêter : ça ne tient pas vraiment chaud en hiver, ça n'empêche pas la chaleur d'entrer en été et on les a devant le nez quand on veut regarder au-dehors. Mais je ne sais pas pourquoi, ou dirait que, pour les femmes, sans rideaux, une pièce n'est pas complète.

Il se peut qu'au début de sa grossesse elle ait eu des malaises le matin, comme la plupart des femmes enceintes, mais elle ne m'en parla jamais. Poledra était toujours levée dès les premières lueurs du jour, alors que moi, quand je n'ai rien d'urgent à faire, j'aime bien traîner un peu au lit. (Polgara peut dire ce qu'elle veut, ce n'est pas de la paresse. C'est juste que j'aime bien parler, que le meilleur moment pour ça, c'est le soir, et que quand je me couche tard, je ne me lève pas tôt le lendemain matin. Je ne dors pas plus que Polgara, simplement nous n'avons pas les mêmes horaires.) Bref, je ne sais pas si Poledra a souffert de ces nausées matinales, mais elle n'en fit pas une histoire. Cela dit, elle se mit à avoir des envies. Les premières fois qu'elle réclama d'étranges choses à manger, je retournai tout le Val pour lui faire plaisir. Et puis, quand je me rendis compte qu'elle se contentait d'y donner quelques coups de dents, je commençai à tricher. Je n'allais pas me changer en oiseau et voler jusqu'au plus proche horizon pour la seule raison qu'elle avait une soudaine envie d'huîtres. Une

huître fabriquée de toutes pièces a presque le même goût qu'une vraie, et elle fit semblant de ne rien remarquer.

Puis, quand elle fut à son cinquième mois de grossesse, nous entrâmes dans la période « berceaux ». Je fus un peu froissé qu'elle demande aux jumeaux de s'en occuper au lieu de me charger de leur fabrication. Je protestai, mais elle me dit platement que je n'étais pas très habile de mes mains et, pour me le prouver, elle prit mon fauteuil préféré par le dossier et le secoua. Je conviens qu'il tremblait un peu, mais je m'asseyais dedans depuis mille ans ou plus, et il ne s'était jamais écroulé. Si ce n'est une preuve de solidité, je me demande ce que c'est, non ?

Les jumeaux se mirent à confectionner toutes sortes de berceaux. En fin de compte, un berceau n'est qu'un petit lit à bascule. Mais ceux que les jumeaux fabriquèrent étaient dotés de patins soigneusement recourbés, et la tête était ornée de sculptures compliquées.

— Pourquoi deux ? demandai-je quand Beltira et Belkira eurent fièrement livré leur œuvre à la tour.

— Comme ça, nous sommes tranquilles, répondit-elle. Il n'est pas rare de voir des portées de plusieurs petits. Bientôt, dit-elle en posant la main sur son ventre, je pourrai compter les battements de cœur. Et je saurai si deux berceaux seront suffisants.

Je considérai les implications de ses propos et décidai d'en rester là. Il y a des choses auxquelles je ne voulais pas penser, et dont je voulais encore moins parler.

La grossesse de Poledra ne fut peut-être pas un moment spécial pour elle, mais je puis vous dire qu'il le fut pour moi. J'étais fier comme un pou et je suppose aujourd'hui que je devais être rigoureusement insupportable. Mon Maître subit ma vanité de futur père avec une affection teintée d'amusement, et les jumeaux étaient presque aussi extatiques que moi. Les bergers deviennent tout rêveurs quand approche la période de l'agnelage. Mais Beldin ne put bientôt plus m'encaisser et partit pour la Tolnedrie afin de surveiller la seconde dynastie honeth. Les Tolnedrains établissaient des relations commerciales avec les Arendais et les Nyissiens, et les Honeth avaient toujours été très possessifs. Il n'aurait plus manqué qu'ils se mettent à avoir des idées d'annexion. Une guerre entre les Dieux avait suffi, merci.

L'hiver arriva tôt cette année-là et il sembla beaucoup plus rigoureux que d'ordinaire. Le gel faisait exploser les arbres, dans le Grand Nord, et la couche de neige atteignait des épaisseurs inouïes. Puis, par un froid mordant, alors que le ciel crachait des granulés de neige aussi durs que des gravillons, quatre Aloriens emmitouflés dans des peaux de bêtes arrivèrent au Val. Je les reconnus de très loin, à leur taille. Je sortis pour les saluer.

— Heureux de te revoir, Vénérable Belgarath, fit Cherek Garrot-d'Ours.

Je ne sais pas ce que je donnerais pour que l'on cesse de m'appeler ainsi.

— Tu as fait tout ce chemin pour venir me voir, Cherek ? répondis-je. Il y a un problème ?

— Au contraire, Vénérable Ancien, fit Dras Cou-d'Aurochs de sa voix si grave qu'on aurait dit qu'il parlait dans un tonneau. Mes frères ont trouvé le moyen d'aller en Mallorée.

Je les parcourus rapidement du regard. Dras était encore plus grand que son père. Riva Poing-de-Fer était presque de la même taille, mais plus mince. Il avait une barbe noire farouche et des yeux bleus perçants. Algar, le frère silencieux, était imberbe, et il avait les membres fuselés d'un chien courant, ce qui lui avait valu le surnom de Pied-Léger.

— Nous étions à la chasse, expliqua Riva. Il y a des ours blancs dans le Grand Nord, et l'anniversaire de Mère est au printemps. Nous voulions, Algar et moi, lui offrir une cape de fourrure blanche. Ça lui aurait plu, vous ne pensez pas ?

Riva avait quelque chose de curieusement enfantin. Il n'était pas stupide, loin de là, c'est juste qu'il était toujours plein d'enthousiasme et désireux de faire plaisir. Il y avait des

moments où il donnait l'impression de pétiller.

Algar ne répondit pas, bien sûr. Il ne disait presque rien. Je n'ai jamais connu un homme plus taciturne.

— J'ai entendu parler de ces ours blancs, dis-je. Ce sont des animaux dangereux à chasser, non ?

Riva haussa les épaules.

— Nous étions deux, répondit-il comme si ça changeait quelque chose face à un ours de quatorze pieds, qui pesait près d'une tonne. Enfin, la glace est très épaisse, cette année, sur la côte nord de la mer du Levant. Nous avions blessé un ours et il essayait de fuir. C'est en le pourchassant que nous avons trouvé le pont.

— Quel pont ?

— Celui qui traverse la mer et va jusqu'en Mallorée, répondit-il avec une désinvolture proprement inimaginable, comme si la découverte de ce que les Aloriens cherchaient depuis deux mille ans n'était pas si importante, au fond.

— Tu pourrais me donner quelques détails concernant ce pont ? fis-je en m'efforçant de rester calme.

— J'y arrive. Il y a un cap qui dépasse à l'est, tout en haut du territoire des Morindiens, et un autre qui se projette vers l'ouest en partant du Karanda, en Mallorée. Ils sont reliés par une chaîne d'îlots rocheux. Nous ne comprenions pas comment l'ours avait réussi à nous échapper. Il y avait un peu de brouillard, ce jour-là, et il n'est pas facile de repérer un ours blanc dans la brume. Et puis nous avons levé le nez, et nous avons vu la Mallorée. Nous avons décidé de ne pas aller plus loin. Nous ne tenions pas à ce que Torak sache que nous avions découvert le pont. Alors nous avons fait demi-tour. En rentrant, nous sommes tombés sur une tribu de Morindiens et ils nous ont raconté qu'ils utilisaient ce pont depuis des siècles pour aller voir les Karandaques. Ces pauvres diables donneraient n'importe quoi en échange d'un collier de perles de verre, et les marchands karandaques avaient l'air de le savoir. Les Morindiens leur donnent des défenses de morse en ivoire ainsi que des peaux d'otarie et d'ours blanc d'une valeur inestimable en échange du genre de verroterie qu'on achète dans les kermesses villageoises pour des queues de cerises. Je déteste les gens qui profitent des autres, ajouta-t-il en plissant les yeux.

Riva avait des opinions bien arrêtées.

Garrot-d'Ours me regarda avec un sourire attristé.

— Nous nous en serions aperçus il y a des années si nous avions pris la peine de discuter un peu avec les Morindiens. Nous avons tout retourné dans le Nord pendant deux mille ans à la recherche d'un moyen d'aller en Mallorée afin de reprendre le combat avec les Angaraks, et les Morindiens étaient au courant depuis le début. Ah, on a bien tort de ne pas s'intéresser davantage à ses voisins !

(Si je me souviens bien, la conversation en resta là à ce moment-là. Ceux d'entre vous qui ont lu *Le Livre d'Alorie* constateront que le prêtre de Belar qui a écrit les premiers chapitres a pris des libertés avec l'Histoire. C'était juste pour vous rappeler qu'il ne faut jamais prendre les paroles d'un prêtre pour argent comptant.)

Je jetai à Cherek Garrot-d'Ours un regard noir. Je le voyais venir, avec ses gros sabots.

— C'est tout à fait passionnant, Cherek, mais pourquoi me racontez-vous ça à moi ?

— Bah, on s'est dit que ça pourrait t'intéresser, Belgarath, répondit-il d'un petit air innocent.

Cherek était un homme rusé, mais il pouvait être parfaitement transparent à ses heures.

— Ne joue pas à ce jeu-là avec moi, Cherek, grommelai-je. Dis-moi plutôt ce que tu as

derrière la tête.

— Rien du tout, Belgarath. On a juste pensé, mes gars et moi, qu'on pourrait aller en Mallorée récupérer l'Orbe que N'a-Qu'un-Œil a volée à ton Maître, et puis on s'est dit que tu aimerais peut-être nous accompagner, alors on a décidé de passer par ici et de t'en parler, lâcha-t-il du même ton qu'il aurait employé pour me proposer une promenade dans le parc.

— C'est rigoureusement hors de question, lançai-je. Ma femme va avoir un bébé et je ne vais pas la laisser toute seule ici.

— Félicitations, murmura Algar.

C'est le seul mot qu'il prononça de tout l'après-midi.

— Merci, répondis-je, puis je me tournai vers son père. Très bien, Cherek, vous avez découvert un passage. Il ne va pas s'envoler. Je consentirai peut-être à envisager cette expédition l'année prochaine mais, pour le moment, c'est non, non et non.

— Ça, c'est ennuyeux, Belgarath, reprit-il d'un ton grave. Quand mes gars m'ont dit ce qu'ils avaient trouvé, je suis allé voir les prêtres de Belar et je leur ai demandé d'interroger les augures. C'est l'année où jamais. La glace, là-haut, ne sera plus jamais aussi épaisse. Et puis ils ont interrogé les augures à mon sujet et, d'après eux, ça pourrait bien être l'année la plus faste de toute ma vie.

— Tu ne vas pas me dire que tu écoutes ces charlatans ? répliquai-je. Tu n'es pas assez naïf pour croire qu'on peut lire dans l'avenir en fouillant dans les entrailles d'un mouton ? C'est de la vulgaire superstition.

— C'était important, Belgarath, répondit-il, l'air froissé. Je ne m'en remettrais jamais à des entrailles de mouton pour une question d'une importance pareille.

— Je suis heureux de l'entendre.

— Au lieu d'un mouton, nous avons sacrifié un cheval. Les entrailles de cheval ne mentent jamais.

Ah, ces Aloriens !

— Eh bien, Cherek, je te souhaite bonne chance, répliquai-je. Mais je n'irai pas.

Une expression peinée s'inscrivit sur sa grosse face barbue.

— Là, Belgarath, nous avons un petit problème. D'après les augures, il est clair que, si tu ne viens pas avec nous, nous échouerons.

— Ecoute, Cherek, tu peux éventrer un dragon si tu veux, moi, je reste ici, avec ma femme. Emmène les jumeaux. Ou je peux envoyer chercher Beldin, si tu veux.

— Ce ne serait pas la même chose, Belgarath. Il faut que ce soit toi. Même les étoiles le disent.

— L'astrologie, maintenant ? Vous vous diversifiez, dites donc. Les prêtres de Belar ont-ils saupoudré les entrailles de poudre d'étoiles ?

— Belgarath ! C'est un blasphème ! s'exclama-t-il, l'air sincèrement choqué.

— Dis-moi, repris-je d'un ton sarcastique, les prêtres aloriens ont-ils essayé la boule de cristal ? Ou les feuilles de thé ?

*C'est bon, Belgarath, ça suffit.*

C'était l'une des toutes premières fois que cette voix me parlait. Garion l'entend depuis sa plus tendre enfance, mais moi, je n'ai eu que rarement affaire à elle. Inutile de dire que je fus un peu secoué. Je regardai autour de moi pour voir d'où elle venait, mais il n'y avait personne, évidemment. La voix était dans ma tête.

*Tu m'écoutes ?* reprit-elle.

*Qui êtes-vous ?*

*Tu sais bien qui je suis. Cesse de discuter. Tu vas aller en Mallorée, et tout de suite. C'est*

*l'une de ces choses qui doivent se produire. Tu ferais mieux d'aller voir Aldur.*

Puis cette intrusion mentale cessa aussi subitement qu'elle avait commencé.

Je fus très ébranlé par cette visite. Je m'efforçai de la nier, mais je savais bien qui m'avait parlé.

— Attendez-moi ici, dis-je sèchement au roi d'Alorie et à ses fils. Il faut que j'aille voir Aldur.

— Je vois que tu es troublé, mon fils, me dit mon Maître sitôt que je fus entré dans sa tour.

— Garrot-d'Ours et ses grands dépendeurs d'andouille de fils sont là, annonçai-je de façon peu protocolaire. Ils ont trouvé un moyen d'aller en Mallorée et ils veulent que j'y aille avec eux. C'est un mauvais moment pour moi, Maître. Poledra va bientôt accoucher, et je ne peux pas la laisser. Cherek insiste vraiment, mais je lui ai dit qu'il devrait y aller sans moi.

— Et puis ? fit mon Maître, comprenant qu'il y avait autre chose.

— J'ai entendu une voix. On m'a dit en termes dépourvus d'ambiguïté que je devais les accompagner.

— C'est fort exceptionnel, mon fils. Il est rare que la Nécessité s'adresse directement à nous.

— J'avais peur que vous voyiez les choses comme ça, admis-je d'un ton sinistre. Cela ne peut-il attendre un peu ?

— Que non point, mon fils. Le Temps participe de l'Événement. Si on le rate, il ne reviendra jamais, et cette occasion perdue pourrait entraîner notre échec. Cela exige de toi un grand sacrifice, mon fils, un sacrifice plus grand que tu ne l'imagines, mais il doit être fait. Nous sommes poussés par la Nécessité, et la Nécessité ne supportera pas d'opposition.

— Il faut bien que quelqu'un reste auprès de Poledra, mon Maître, protestai-je.

— L'un de tes frères acceptera sûrement de te remplacer. Mais ta tâche est claire. Si la voix de la Nécessité t'a dit d'y aller, tu dois partir.

— Ça ne me plaît pas, mon Maître, me plaignis-je.

— Ce n'est pas indispensable, mon fils. Il faut que tu y ailles, mais tu n'as pas besoin d'aimer ça.

Voilà qui était réconfortant… Je ressortis en grommelant dans ma barbe et projetai ma pensée dans la direction générale de la Tolnedrie.

*J'ai besoin de toi !* hurlai-je à l'intention de Beldin.

*Tu n'as pas besoin de gueuler comme ça !* hurla-t-il en réponse. *Tu m'as fait renverser une chope d'assez bonne bière, ma foi.*

*Arrête de penser à ton ventre et viens ici tout de suite.*

*Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?*

*Je dois partir et il faut que quelqu'un veille sur Poledra.*

*Je ne suis pas sage-femme, Belgarath. Dis aux jumeaux de s'occuper d'elle. C'est eux, les spécialistes des mises bas.*

*Pour les moutons, peut-être, mais pas pour les gens, crétin ! Ramène tes fesses ici tout de suite !*

*Où vas-tu ?*

*En Mallorée. Les fils de Cherek ont trouvé un moyen d'y aller qui ne nous oblige pas à nous faire pousser des plumes. On va à Cthol Mishrak récupérer l'Orbe.*

*Tu es dingue, ma parole ! Si Torak te pince à faire ça, il te fera rôtir à petit feu.*

*Je n'ai pas l'intention de me faire pincer. Bon, tu ramènes tes miches, oui ou non ?*

*Ça va, ça va, ne t'énerve pas. J'arrive.*

*Le temps que tu sois là, je serai déjà parti. Peu importe ce qu'elle dira ou essaiera de faire, empêche Poledra de me suivre. Enferme-la dans la tour. Enchaîne-la au mur s'il le faut, mais ne la laisse pas sortir.*

*Compte sur moi. Fais mes amitiés à Torak.*

*Très drôle, Beldin. Allez, mets-toi en route.*

Vous avez peut-être remarqué que je n'étais pas spécialement de bonne humeur ce jour-là. Je rejoignis le roi d'Alorie et ses fils qui battaient la semelle dans la neige.

— C'est bon, leur annonçai-je, voilà comment nous allons faire. Je vais vous emmener chez moi et vous ne direz pas un mot de cette idée idiote à ma femme. Je veux qu'elle croie que vous passiez par là et que vous êtes venus me rendre une visite de courtoisie. Je ne veux pas qu'elle sache ce que nous préparons tant que nous ne serons pas à une distance raisonnable de la tour.

— J'en déduis que tu as changé d'avis, remarqua Cherek d'une voix atone.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, Garrot-d'Ours, fis-je entre mes dents. On m'a force la main, et je n'ai jamais aimé ça.

J'ignore ce que Poledra savait au juste, et elle n'a jamais voulu me le dire. Elle accueillit poliment les Aloriens et leur dit que le souper était sur le feu. De là à supposer qu'elle savait quelque chose, il n'y a qu'un pas. On rie pouvait nous voir de la tour, Cherek, ses gars et moi, quand nous avions tenu notre petit conciliabule. Je me suis souvent demandé jusqu'où allaient au juste les dons de ma femme. Le fait qu'elle ait vécu trois mille ans – et que je sois prêt à l'admettre – laissait déjà supposer qu'elle n'était pas précisément ce qu'on peut appeler une femme ordinaire. Si elle avait ce que nous appelons un « don », elle n'en fit jamais usage en ma présence. Mettons que ça faisait partie d'un accord tacite. Il y avait des questions que je ne lui posais pas, et elle ne me surprit jamais en faisant des choses inhabituelles. Je suppose que le mariage n'empêche pas d'avoir ses petits secrets. Si les gens mariés savaient tout l'un de l'autre, j'imagine que la vie serait terriblement ennuyeuse.

Je crois vous avoir dit que Garrot-d'Ours était le plus mauvais menteur du monde. Après avoir mangé assez de rôti de porc pour flanquer une indigestion à un régiment, il s'appuya ostensiblement au dossier de sa chaise.

— Nous avons quelque chose à faire au Maragor, dit-il à ma femme, et nous sommes passés demander à votre mari s'il voulait nous montrer le chemin.

Le Maragor ? Qu'est-ce que des Aloriens auraient bien pu avoir à faire là-bas ?

— Je vois, répondit Poledra sans se mouiller. Maintenant, j'étais coincé par le mensonge de Cherek. Je m'efforçai de sauver la situation.

— Ce n'est pas si loin, ma chérie, dis-je. Il ne devrait pas me falloir plus d'une semaine pour les emmener de l'autre côté des montagnes, à Mar Amon.

— À moins qu'il ne se remette à neiger, commentat-elle. Il faut que ce soit très important pour que vous ayez envie de traverser les montagnes en hiver.

— Oh, pour être important, c'est important, dame Poledra, assura Dras Cou-d'Aurochs. Très, très important. C'est une affaire commerciale.

*Commerciale ?* Je sais que ça a l'air impossible, mais Dras mentait encore plus mal que son père. Il n'y a pas de côtes au pays des Marags. Comment les Aloriens pourraient-ils commercer avec eux ? Sans parler du fait qu'ils ne s'intéressaient absolument pas aux affaires, et qu'ils étaient cannibales, par-dessus le marché ! Le fils aîné de Cherek était le roi des abrutis ! Je réprimai un frisson. Dire que cet imbécile était le prince héritier d'Alorie !

— Nous avons entendu dire que les fleuves du Maragor regorgent littéralement d'or, ajouta Riva.

Au moins, Riva avait un soupçon de bon sens. Poledra connaissait suffisamment les Aloriens pour savoir que le mot « or » leur faisait perdre la tête.

— J'essaierai de plaider ta cause, Garrot-d'Ours, dis-je en faisant grise mine, mais je doute que tu aies beaucoup de succès avec les Marags. Ils ne s'intéressent pas à l'or, et je ne vois pas ce que tu pourrais leur offrir qui leur donne envie de se baisser pour le ramasser.

— Je pense que tu risques d'être parti plus d'une semaine, me dit Poledra. Tu te couvriras bien, hein ?

— Évidemment, lui assurai-je.

— Je devrais peut-être venir avec toi.

— Il n'en est pas question. Pas dans ton état.

— Tu t'en fais trop pour ça.

— Non. Tu restes ici. J'ai fait appeler Beldin. Il revient s'occuper de toi.

— Ça, pas question. Pas avant qu'il ait pris un bain, en tout cas.

— Je le lui dirai.

— Quand pars-tu ? J'interrogeai Cherek du regard.

— Demain matin ? risquai-je.

Il haussa les épaules. Je trouvai qu'il en faisait un peu trop.

— Ce serait peut-être aussi bien, acquiesça-t-il. Le temps ne va pas s'améliorer dans ces montagnes. Si nous voulons patauger dans la neige, autant y aller maintenant.

— Restez dans les forêts, nous conseilla Poledra. La neige est moins profonde sous le couvert des arbres.

Si elle savait, je trouvai qu'elle prenait les choses bien calmement.

— Nous ferions mieux d'aller nous coucher, dis-je en me levant brutalement.

Je n'avais pas envie de mentir davantage si je pouvais faire autrement.

Poledra ne dit pas grand-chose, cette nuit-là, quand nous fûmes au lit. Elle se contenta de se cramponner farouchement à moi, et vers le matin elle me dit :

— Prends bien garde à toi. Nous attendrons ton retour, ton petit et moi.

Puis elle ajouta une chose qu'elle me disait rarement, sans doute parce qu'elle sentait que ce n'était pas nécessaire :

— Je t'aime, tu sais.

Elle m'embrassa, se retourna et se rendormit aussitôt.

Nous partîmes à l'aube, ces satanés Aloriens et moi. Nous prîmes ostensiblement la direction du Maragor, au sud. Quand nous fûmes à cinq lieues de ma tour, nous fîmes un grand détour en prenant bien soin de rester hors de vue, et nous repartîmes vers le nord-est.

# CHAPITRE XII

Tout cela s'est passé il y a près de trois mille ans, bien avant que les Algarois et les Melcenes n'amorcent leurs expériences de sélection naturelle sur les animaux domestiques, et les chevaux de l'époque n'étaient guère plus grands que des poneys. Des Aloriens de sept pieds de haut n'en auraient pas fait grand-chose, de sorte que nous partîmes à pied. C'est-à-dire qu'ils marchaient, et que je courais derrière. Après avoir sué sang et eau pendant plusieurs jours, je décrétai une halte.

— Ça ne va pas, dis-je. Je vais faire quelque chose, et je vous demande de ne pas vous énerver.

— Qu'avez-vous en tête, Belgarath ? demanda Dras, un peu inquiet.

Je m'étais forgé une certaine réputation en Alorie, et les Aloriens se faisaient une idée un peu exagérée de mes pouvoirs.

— Si je dois courir pour ne pas me laisser distancer, autant courir à quatre pattes.

— Mais vous n'en avez que deux objecta-t-il.

— Je vais y remédier tout de suite. Après, je ne pourrai plus vous parler dans un langage intelligible pour vous, alors si vous avez des questions, posez-les tout de suite.

— Notre ami ici présent est le plus grand sorcier du monde. Il peut absolument tout faire, expliqua Cherek d'un ton sentencieux.

Et je pense qu'il le croyait vraiment.

— Pas de questions ? demandai-je en les parcourant du regard. Très bien. Maintenant, c'est vous qui allez vous échiner à me suivre.

Je revêtis la forme familière du loup. Je l'avais si souvent fait que c'était devenu automatique, à présent.

— Par Belar ! jura Dras en reculant d'un bond.

Je partis en courant vers le nord-est, m'arrêtai à une centaine de toises d'eux, me retournai et m'assis sur mon derrière pour les attendre. Ils avaient beau être aloriens, ils ne pouvaient faire autrement que de comprendre.

Le prêtre de Belar qui a écrit les premiers chapitres du *Livre d'Alorie* a beaucoup enjolivé le récit de notre voyage. Soit il était ivre lorsqu'il a écrit ce passage, soit il ignorait les faits tels qu'ils se sont déroulés. Soit, encore, il estimait la réalité trop prosaïque pour un écrivain de son (immense) talent. Il raconte que Dras, Algar et Riva nous attendaient à un millier de lieues au nord, ce qui est tout simplement faux. Il prétend ensuite que c'est le givre hivernal qui a blanchi mes cheveux et ma barbe, ce qui est encore un mensonge. Il y avait longtemps que j'avais le poil blanc, en grande partie à cause des enfants du Dieu-Ours.

Quoi qu'il en soit, cette équipée ne me disait rien qui vaille, et j'en voulais franchement à mes compagnons de voyage. Je les fis courir jusqu'à l'épuisement, du matin au soir, pendant des jours et des jours. Je reprenais forme humaine en fin de journée, et j'avais généralement le temps de faire du feu et de commencer à préparer le repas avant qu'ils ne me rejoignent, à bout de souffle et titubants de fatigue.

— Le temps presse, leur rappelai-je non sans malice. Nous avons un bon bout de chemin à faire avant d'arriver à votre pont, et nous devons y arriver avant que la glace ne commence à fondre, pas vrai ?

Nous traversâmes les plaines enneigées de l'actuelle Algarie en direction du nord-est, jusqu'à ce que nous parvînmes à l'À-Pic. Je n'avais aucune intention d'escalader cette falaise d'une demi-lieue de haut, de sorte que j'obliquai vers le nord et les landes de l'est de la

Drasnie. Puis nous atteignîmes, par-delà les montagnes, le vaste territoire désertique des Morindiens.

Mes efforts assez mesquins pour réduire Cherek et ses fils à l'état de loques eurent au moins deux résultats tangibles : nous arrivâmes au territoire des Morindiens en moins d'un mois et, à ce moment-là, mes amis aloriens étaient en pleine forme. Courez comme des dératés, du matin au soir, pendant un mois, et vous verrez. Si vous survivez à la première journée, vous serez dans une condition exceptionnelle avant la fin du mois. Mes amis n'avaient plus un poil de graisse lorsque nous arrivâmes chez les Morindiens, et cela se révéla payant.

Lorsque nous descendîmes de la chaîne des montagnes qui marquent la frontière sud du pays des Morindiens, je repris forme humaine et ordonnai la halte. C'était le cœur de l'hiver, et les ténèbres avaient établi leur empire sur l'immense plaine arctique où vivaient les Morindiens. La chance voulut qu'une demi-lune rasant l'horizon, au sud, trouât la longue nuit septentrionale, nous procurant une lumière suffisante pour nous permettre de voyager, même si ce n'était pas très agréable.

— Je ne vois pas l'intérêt de nous engager là-dedans, dis-je en indiquant la plaine de glace. À moins que vous n'ayez envie de faire la causette avec toutes les bandes de Morindiens de la région, bien sûr.

— Je préférerais éviter, répondit Cherek en faisant la grimace. Je n'apprécie guère les Morindiens. Ils passent leur vie à parler de leurs rêves, et nous n'avons pas vraiment de temps à perdre.

— Quand nous sommes revenus du Pont-de-Pierre, Algar et moi, nous sommes restés près de ces collines, annonça Riva. Les Morindiens n'aiment pas beaucoup cet endroit, et ils nous ont fichu la paix.

— C'est probablement la meilleure chose à faire, approuvai-je. Je pourrais m'en occuper si nous en rencontrions, mais ça nous ralentirait. Vous savez faire les marques du rêve et les bâtons de malédiction ?

— Une combinaison des deux aurait de bonnes chances de les tenir à distance, en effet, acquiesça Poing-de-Fer en hochant gravement la tête.

— Je ne comprends pas, fit Dras de sa grosse voix.

— Tu saurais de quoi il s'agit si tu ne passais pas le plus clair de ton temps dans les tavernes du Val d'Alorie, insinua Algar.

— Je suis l'aîné, répliqua Cou-d'Aurochs, sur la défensive. J'ai des responsabilités.

— Mais bien sûr, fit Riva d'un ton sardonique. Bon, je vais essayer de t'expliquer. Les Morindiens vivent dans un autre monde, et je ne fais pas allusion à cet enfer gelé. Les rêves comptent plus pour eux que le monde réel, et les signes et les présages revêtent une importance cruciale. La marque du rêve dont parle Belgarath signifie que son porteur obéit à une injonction venue en rêve, et la marque de la malédiction prévient les amateurs que ceux qui lui mettront des bâtons dans les roues auront affaire à son démon.

— Les démons n'existent pas, ironisa Dras.

— À ta place, Dras, je ne parierais pas ma tête là-dessus, l'avertis-je.

— Vous en avez déjà vu ?

— J'en ai suscité, Dras. Aldur m'avait chargé d'apprendre tout ce que je pouvais sur ce peuple, et j'ai suivi l'enseignement d'un magicien morindien qui m'a montré comment invoquer les démons. Riva a raison : si nous portons les marques du rêve et de la malédiction, les Morindiens devraient nous éviter soigneusement.

— Et des marques de pestilence ? suggéra Algar.

Il ne disait jamais un mot de trop. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi il économisait ses paroles comme ça.

— Non, objectai-je après réflexion. Il arrive que les Morindiens décident que la meilleure façon de traiter l'infection est de transformer le sujet en pelote à épingles en le criblant de flèches.

— Ennuyeux, murmura Algar.

— Enfin, il y a peu de chances que nous rencontrions beaucoup de Morindiens si loin au sud, repris-je. Et quand bien même, ces marques les inciteront à garder leurs distances.

L'avenir devait me donner tort. Nous fabriquâmes les marques, Riva et moi, et nous repartîmes vers l'est en prenant bien soin de rester dans les collines. Nous n'étions pas en route depuis deux jours – ou plutôt deux nuits, la lune s'étant couchée entre-temps – quand nous nous retrouvâmes soudain entourés de Morindiens. Les marques les tenaient à l'écart, mais ce n'était qu'une question de temps. Un magicien finirait bien par relever le défi.

Je ne dormis pas beaucoup pendant notre trajet dans ces collines. Les montagnes du Nord sont pleines de grottes. Je cachais les Aloriens dans l'une de ces grottes et je partais en éclaireur, au risque de me geler les pattes. Seigneur ! ce qu'il faisait froid, là-haut !

Je ne tardai pas à rencontrer des contremarques. Pour chaque malédiction il y a un sort contraire, et je compris en voyant ces contremarques que les magiciens commençaient à converger vers nous. J'étais assez intrigué, parce que les magiciens morindiens sont farouchement rivaux et ne collaborent pratiquement jamais. Comme ils contrôlent tous les aspects de la vie du clan, une telle alliance était virtuellement impossible.

La lune indifférente poursuivait inexorablement sa route. Elle serait bientôt pleine. Cherek et ses gars ne pouvaient pas comprendre que la lune brille dans le ciel et pas le soleil. Je m'efforçai de leur expliquer ce phénomène, mais lorsque j'arrivai à la véritable orbite de la lune et à l'orbite apparente du soleil, ils perdirent le fil. De guerre lasse, je leur dis qu'ils suivaient des chemins différents et j'en restai là. Ils n'avaient besoin de savoir qu'une chose : la lune resterait dans le ciel polaire pendant plusieurs semaines d'affilée, chaque mois, pendant tout l'hiver. Le reste n'aurait réussi qu'à les égarer davantage. Pour être tout à fait honnête, j'aurais préféré que la petite sœur du soleil soit tombée sous l'horizon avant que sa grossesse commence à se voir. Quand elle serait pleine, sur ce paysage couvert de neige, on y verrait comme en plein jour et ça ne nous faciliterait pas les choses. J'imagine que les Morindiens n'attendaient que ça.

J'avais caché Cherek et ses gars dans une grotte juste avant le coucher de la lune, comme d'habitude, et je faisais mon petit tour lorsque, à moins d'une demi-lieue à l'est de la grotte, je vis les Morindiens. Des milliers de Morindiens.

Je m'assis sur mon derrière et je commençai à jurer, ce qui n'est pas rien pour un loup. La réunion peu naturelle de ce qui ressemblait à tous les clans de Morindiens de Morindie nous coupait la route. Voilà qui était très ennuyeux.

Lorsque j'eus épuisé mon chapelet de jurons, je rebroussai chemin, regagnai la grotte où mes Aloriens dormaient du sommeil du juste, repris forme humaine et les réveillai.

— Que se passe-t-il ? demanda Cherek en repoussant sa cape de fourrure.

— Tous les Morindiens du monde connu sont massés à moins d'une demi-lieue d'ici.

— Impossible ! protesta Riva. On n'a jamais vu tous les clans se rassembler au même endroit !

— Il faut croire qu'ils ont changé la règle du jeu.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Dras.

— Nous ne pouvons pas les contourner ? suggéra Cherek.

— Je ne vois pas comment. Ils sont déployés sur des lieues et des lieues.

— Qu'allons-nous faire ? répéta Dras, comme souvent quand il était énervé.

— J'y réfléchis.

Je cogitai à toute vitesse. Une chose était sûre : les Morindiens agissaient d'une façon plus que bizarre. Riva avait raison. Les clans ne collaboraient jamais entre eux. Quelqu'un avait trouvé le moyen de remédier à cet état des choses. Mais j'avais beau me torturer la cervelle, je ne voyais pas comment j'allais me tirer de là. Tous les clans avaient un magicien, et chacun avait un démon familier. Quand la lune se lèverait à nouveau, je me retrouverais environné de monstres tout droit sortis des Enfers. Il fallait que je demande de l'aide.

Je ne sus jamais où j'étais allé chercher cette idée…

Rectification : réflexion faite, je savais d'où venait cette idée.

*Vous êtes là ?* demandai-je silencieusement.

*Évidemment.*

*J'ai un problème, là*

*C'est ce qu'il me semble, en effet.*

*Que dois-je faire ?*

*Je n'ai pas le droit de te le dire.*

*Vous l'avez bienfait, au Val.*

*C'était différent. Réfléchis, Belgarath. Tu connais les Morindiens, tu sais comme il est difficile de contrôler un de leurs démons. Le magicien doit se concentrer intensément pour empêcher son démon de se retourner contre lui. À quoi cela te fait-il penser ?*

*Je pourrais faire quelque chose pour le déconcentrer ?*

*Est-ce une question ? Si tel est le cas, je ne puis te répondre.*

*Non, ce n'est pas une question. Que pensez-vous de cette idée – sur le plan théorique uniquement ? La règle du jeu vous permet-elle de me dire si c'est une bonne ou une mauvaise idée ?*

*D'un simple point de vue théorique ? Je pense que c'est permis. Ça ne va pas faciliter les choses, mais nous devrions arriver à nous en sortir.*

Je lui suggérai un certain nombre de solutions possibles, et la voix qui me parlait dans le silence de mon esprit les rejeta l'une après l'autre. Je commençai à évoquer des hypothèses de plus en plus farfelues. À ma grande horreur cette voix désincarnée semblait trouver plausibles mes idées les plus ébouriffantes et les plus dangereuses. On devrait toujours restreindre sa créativité dans ce genre de situation.

— Vous êtes fou ? s'exclama Riva quand j'annonçai aux Aloriens ce que j'avais imaginé.

— Espérons que non, répondis-je. Je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution. A moins de faire demi-tour et rentrer chez nous, et je doute qu'on nous laisse faire.

— Quand veux-tu le faire ? demanda Cherek.

— Dès que la lune se lèvera. Je veux choisir mon moment. Je n'ai pas envie qu'un magicien tatoué le choisisse à ma place.

— Pourquoi attendre ? objecta Dras. Pourquoi ne pas le faire tout de suite ?

— Parce que j'ai besoin de lumière pour tracer les symboles dans la neige. Je ne tiens pas à laisser le moindre détail au hasard. Essayez de dormir un peu. Il se pourrait que nous n'en retrouvions pas l'occasion de sitôt.

Puis je ressortis pour monter la garde.

Ce fut une nuit assez tendue – ou plutôt une journée, parce que les jours et les nuits sont intervertis pendant l'hiver arctique. Je n'étais vraiment pas certain de survivre au plan que j'avais suggéré à la voix de la Nécessité, qui semblait avoir provisoirement établi sa résidence

dans mon crâne. Et se ronger les sangs n'est sûrement pas la meilleure façon de passer un bon moment.

Quand j'estimai que la lune allait bientôt se lever, je retournai dans la grotte réveiller mes amis.

— Je préférerais que vous ne restiez pas trop près de moi, leur conseillai-je. Inutile que nous nous fassions tous tuer.

— Je pensais que vous saviez ce que vous faisiez ! objecta Dras. Dras était un jeune homme impressionnable, malgré sa taille, et je lui trouvai une curieuse voix de fausset, lui qui donnait généralement l'impression de parler du fond d'un tonneau.

— En théorie, oui, répondis-je, mais je n'ai jamais essayé en réalité, alors les choses peuvent mal tourner. Il va falloir que j'attende que les magiciens suscitent leurs démons avant de faire quoi que ce soit, et ça risque d'être un peu tangent pendant un moment. Tenez-vous prêt à courir. Allez, on y va.

En sortant de la grotte, nous nous dirigeâmes vers la lueur pâle qui marquait l'horizon, à l'est – et les Morindiens qui nous attendaient de pied ferme. Nous arrivâmes en haut d'une butte juste au moment où ils se réveillaient. C'est un curieux spectacle que le lever des Morindiens en hiver. On dirait un cimetière qui s'animerait soudain, car ils ont l'habitude de s'enfouir dans la neige avant de s'endormir. La neige est froide, évidemment, mais beaucoup moins que l'air extérieur. Et les voir émerger de la neige comme des hommes sortant de leur tombe est une vision terrifiante.

Les magiciens n'avaient probablement pas plus dormi que moi. Ils avaient des préparatifs à faire, eux aussi. Chacun avait gravé un pentacle protecteur dans la neige et pris position à l'intérieur. Ils marmonnaient déjà leurs incantations quand nous arrivâmes au sommet de la colline. Les magiciens morindiens prennent bien soin de ne pas parler trop clairement quand ils suscitent les démons. Les paroles de l'incantation relèvent pour ainsi dire du secret professionnel, et chaque magicien garde jalousement le sien.

Je décidai que le haut de cette colline valait un autre endroit pour ce que je voulais faire, de sorte que je traçai mes propres symboles dans la neige et entrai dans le diagramme.

C'est à peu près à ce moment-là que nous fûmes repérés, ce qui donna lieu à pas mal de cris et de gesticulations dans la vallée en contrebas. Bientôt, les magiciens commencèrent à me lancer leurs défis. C'est une procédure standard parmi les peuples primitifs : on passe plus de temps à faire de l'esbroufe et à se menacer qu'à se battre pour de bon. Je ne gaspillai pas ma salive à leur répondre.

Puis les démons commencèrent à apparaître. Il y en avait de toutes les tailles, selon l'habileté des magiciens qui les avaient suscités. Certains n'étaient pas plus grands que des diablotins, d'autres étaient aussi gros que des granges. Ils étaient tous hideux, bien sûr. Leur seul point commun, en fin de compte, c'est qu'ils fumaient dans le froid parce qu'ils venaient d'un endroit beaucoup plus chaud, vous comprenez.

J'attendis. Puis, quand j'estimai que les démons étaient à peu près tous là, je commençai à bander mon Vouloir. Ce fut d'une facilité dérisoire, car je m'apprêtais à créer une illusion qui n'avait rien de matériel. J'attendis toutefois pour articuler le Verbe. Je ne voulais pas gâcher le plaisir.

Vous ne pouvez pas imaginer comme il est difficile de garder son Vouloir sous pression comme ça. Je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête et j'avais l'impression d'être sur le point d'exploser.

Puis, dans la vallée en contrebas, quelqu'un souffla dans une trompe. Je supposai que ça devait être une sorte de signal. Tous les magiciens se mirent à aboyer des ordres et les

démons hurlants convergèrent sur nous, les petits en sautillant, les plus gros en escaladant péniblement la colline comme des bennes à ordures auxquelles on aurait mis le feu, les uns et les autres faisant fondre la neige dans leur sillage.

— Regardez ! hurlai-je en augmentant magiquement ma voix, et je tendis le doigt d'une façon théâtrale vers le sud.

Je ne tenais pas à ce que la lune ou les aurores boréales du Nord amoindrissent l'impact de ce que je m'apprêtais à faire.

Puis, avec une pose digne d'un charlatan dans une kermesse villageoise, je prononçai les mots qui libéraient mon Vouloir d'une voix que l'on entendit probablement jusqu'en Enfer.

— Lève-toi ! tonnai-je… et le soleil se leva.

Ah non, pas vous, quand même ! Vous n'allez pas croire ça. Personne ne peut ordonner au soleil de se lever !

N'empêche qu'on aurait bien dit le soleil. C'était une excellente illusion, même si c'est moi qui le dis.

La foudre serait tombée sur les Morindiens qu'ils n'auraient pas été plus abasourdis, pour dire les choses sobrement. Ma ruse les paralysa de terreur. Me croirez-vous si je vous dis qu'un certain nombre d'entre eux tombèrent bel et bien dans les pommes ?

Les démons hésitèrent ; la plupart commencèrent à vaciller comme les vagues de chaleur montant des roches chauffées par le soleil, reprirent leur vraie forme, se retournèrent, se jetèrent sur les magiciens qui les tenaient captifs et les dévorèrent tout crus. Vous imaginez la panique que ça créa dans la vallée. Je gage que les Morindiens survivants couraient encore un an plus tard.

Mais huit ou dix récalcitrants avaient conservé leur emprise sur leurs démons, et ces monstres farouches continuaient à gravir la colline enneigée, se rapprochant toujours de nous. J'admets que j'espérais contre toute logique que tout le monde paniquerait devant mon soleil d'imitation. Je n'avais pas envie de passer à l'étape suivante.

*J'espère que vous avez vu juste,* murmurai-je à l'intention de la voix qui s'était invitée dans mon crâne.

*Fais-moi confiance.*

J'ai toujours détesté qu'on me dise ça.

Je veillai à articuler distinctement. Aucun individu sain d'esprit ne tenterait de refaire ce que je m'apprêtais à faire. J'énonçai soigneusement la formule. Ce n'était pas le moment de faire une bourde. Je me concentrai de toutes mes forces, laissant mon illusion vaciller et disparaître, de sorte que je n'eus bientôt plus que la lueur de la lune pour travailler.

Il y eut un nouveau flou dans l'air, beaucoup trop près de moi à mon goût – une vague lueur rouge, vacillante, fuligineuse, qui se concrétisa, devint solide. J'avais décidé de ne pas finasser. Beaucoup de Morindiens commettent l'erreur d'emprisonner leur démon dans une forme trop élaborée. Je renonçai sciemment aux tentacules, aux écailles et à toutes ces fioritures. Faisant fi de toute créativité, j'imaginai une forme humaine à laquelle je me contentai d'ajouter des cornes. Je me concentrai sur ces cornes comme si ma vie en dépendait.

La situation fut tangente pendant un instant. Je n'avais pas réalisé que la forme serait aussi grosse. D'un autre côté, c'était un Démon Majeur, et la taille était évidemment un critère de rang dans la hiérarchie infernale.

Il tenta frénétiquement de m'échapper, bien sûr, et la sueur roulant sur mon visage gela dans l'air glacé, formant des glaçons dans ma barbe.

— Assez ! hurlai-je avec fureur. Fais ce que je te dis et je te laisserai retourner au chaud !

Je n'en croyais pas mes oreilles. Quoi, j'avais dit ça ?

Eh bien, c'est peut-être, bizarrement, ce qui me sauva la vie. Dans ce froid, le Démon Majeur était environné de vapeur. Essayez de sortir de l'Enfer au beau milieu de l'hiver arctique et vous m'en direz des nouvelles. Je voyais mon Démon Majeur devenir tout bleu et j'entendais ses crocs s'entrechoquer.

— Descends chasser les démons qui gravissent la colline, lui ordonnai-je.

— Tu es Belgarath, n'est-ce pas ? rugit-il d'une voix terrible, une voix comme je n'en avais jamais entendu.

— Oui, admis-je modestement, un peu surpris de découvrir que ma réputation était parvenue jusqu'en Enfer.

Ce genre de chose a vite fait de vous monter à la tête.

— Dis à ton Maître que mon Maître n'est pas content de ce que tu es en train de faire.

— Je lui passerai le message. Maintenant, file avant que le gel ne te fende les cornes.

Je ne sais pas très bien ce qui fit office de déclencheur, si c'est le froid, si le roi des Enfers ordonna à son Démon Majeur de faire ce que je lui disais afin que je puisse transmettre son message à Aldur, si la présence de la Nécessité intimidait ce monstre ou si c'est moi qui étais assez fort pour contrôler l'énorme bête, encore que cela semble bien peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le Démon Majeur se redressa de toute sa hauteur – il était vraiment très grand – et hurla un message rigoureusement incompréhensible. Les autres démons s'évanouirent instantanément et les magiciens qui les avaient suscités s'effondrèrent dans la neige, pris de spasmes divers et variés.

— Très bien, dis-je à mon Démon Majeur d'un ton approbateur. Tu peux rentrer chez toi, au chaud. Repose-toi bien.

Ainsi que j'ai essayé je ne sais combien de fois de le faire comprendre à Garion, il y a la façon de faire les choses. C'est Belmakor qui m'a appris l'importance du style.

Lorsque j'eus congédié le Démon Majeur, Cherek et ses gars, qui se tenaient à une certaine distance, reculèrent encore.

— Oh, ça suffit ! lançai-je, furieux. Revenez ici tout de suite ! Ils approchèrent avec réticence, et on voyait beaucoup de blanc dans leurs yeux, mais ils approchèrent quand même.

— J'ai quelque chose à faire, annonçai-je. Continuez vers l'est. Je vous rattraperai.

— Euh… de quoi s'agit-il au juste ? demanda Cherek d'une voix tremblante.

— Riva avait raison. Cette petite réunion n'était vraiment pas le genre des Morindiens. Quelqu'un tire les ficelles. Il faut que je le découvre et que je lui dise d'arrêter. L'est est par là, fis-je en tendant le doigt vers la lune qui venait de se lever.

— Vous pensez en avoir pour longtemps ? demanda Riva.

— Je n'en ai aucune idée. Allez-y.

Je me changeai en loup et partis vers le sud. J'éprouvais une sorte de picotement depuis plusieurs jours, et j'avais vaguement l'impression que ça venait de cette direction.

Une fois hors de portée des ondes mentales de mes Aloriens et du brouillage des magiciens morindiens qui se tordaient toujours de douleur, je m'arrêtai et étendis prudemment une pensée exploratrice.

La sensation qui me revint était très familière. Elle pouvait l'être. C'était Belzedar.

Je rétractai aussitôt mon pseudopode mental. Que faisait-il là ? Il était évident qu'il nous avait suivis, mais pourquoi ? Venait-il nous donner un coup de main ? Si telle était son intention, pourquoi ne nous avait-il pas rejoints ? Pourquoi restait-il ainsi furtivement tapi dans la neige ?

Je ne comprenais plus vraiment Belzedar depuis le jour où Torak avait volé l'Orbe. Il était devenu de plus en plus distant et secret. J'aurais pu projeter ma voix vers lui et signaler ma présence, mais je n'en fis rien, je n'aurais su dire pourquoi. Je voulais d'abord savoir ce qu'il avait dans le chou. Je ne suis pas de nature suspicieuse, mais Belzedar se comportait bizarrement depuis près de deux mille ans, et j'avais décidé de tirer ça au clair avant de me manifester.

Tout en montant de plus en plus haut dans les montagnes, je lançai périodiquement de petits coups de sonde mentaux afin de le situer avec précision.

(Vous devriez essayer de vous souvenir de ça. Quand vous cherchez quelqu'un en esprit, si vous restez trop longtemps en contact avec lui, il saura que vous êtes là. Contentez-vous de l'effleurer sans lui laisser le temps de se rendre compte que vous le cherchez. Ça demande beaucoup de doigté mais, si vous vous exercez, vous y arriverez.)

Je l'avais à peu près localisé lorsque je vis le feu. Quel imbécile ! Il s'efforçait de me suivre sans se faire repérer et il allumait un feu ! Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à la façon des loups, en roulant ma langue en mirliton. Je cessai de courir et me mis à ramper, progressant pouce par pouce dans la neige.

C'est alors que je le vis. Il était debout auprès de son phare ridicule allumé dans la nuit, et il n'était pas tout seul. Il y avait un Morindien avec lui, un vieil homme à la peau parcheminée, tendue sur les os, et vêtu de fourrures. Son bâton surmonté d'un crâne proclamait qu'il était magicien.

Je réduisis peu à peu la distance. Il n'est pas si facile qu'il y paraît de se déplacer subrepticement dans la neige. La neige étouffe tous les sons, mais s'il fait assez froid on émet de la buée. Par bonheur, je m'étais un peu refroidi de sorte que ma fourrure empêchait la chaleur de mon corps d'entrer en contact avec l'air extérieur. Le ventre collé au sol, je me tapis sous un buisson couvert de neige et je tendis l'oreille.

— Il a fait lever le soleil ! racontait le magicien d'une voix stridente. Et puis il a invoqué un Démon Majeur ! Mon clan ne voudra plus jamais avoir affaire à lui.

— Il le faut ! répondit mon frère d'un ton pressant. Belgarath ne doit pas arriver en Mallorée ! Nous devons l'arrêter.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Je me rapprochai en tapinois.

— Je ne peux plus rien faire, répondit le magicien d'un ton désespéré. Mon clan est dispersé aux quatre vents. Je ne pourrais plus le rassembler, même si je le voulais. Belgarath est trop puissant. Je refuse de l'affronter à nouveau.

— Pense à tout ce à quoi tu renonces, Etchquaw, insinua Belzedar. Veux-tu rester l'esclave du roi des Enfers jusqu'à la fin de tes jours ?

— Tu sais, Zedar, il fait si froid et si noir en Morindie que je ne crains pas les flammes de l'Enfer.

— Mais tu pourrais avoir un Dieu ! Mon maître t'acceptera si tu fais cette simple petite chose pour lui ! insista Belzedar.

— C'est mon dernier mot, Zedar, répondit le Morindien en se redressant avec résolution. Je ne veux plus entendre parler de ce Belgarath. Tu peux répéter mes paroles à ton Maître. Dis à Torak de trouver quelqu'un d'autre pour en découdre avec lui.

# CHAPITRE XIII

Je me dis, rétrospectivement, qu'il valait sans doute mieux que j'aie été sous la forme d'un loup quand je fis cette découverte. La personnalité du loup s'était si intimement mêlée à la mienne au cours du dernier mois que cela avait influencé mes réactions en profondeur. Le loup est incapable de haine. Il peut éprouver de la colère, oui, mais pas de haine. Si j'avais été sous ma propre forme, j'aurais probablement cédé à une réaction incontrôlée.

Les choses étant ce qu'elles étaient, je restai simplement tapi dans la neige, les oreilles pointées, à écouter Zedar baratiner le magicien morindien. Ça me laissa le temps de reprendre mes esprits. Comment avais-je pu être aveugle à ce point ? Zedar s'était trahi des centaines de fois depuis que Torak avait fendu le monde. Il fallait vraiment que j'aie les yeux bouchés pour ne pas le remarquer… Je perdis vraisemblablement un temps précieux à me morigéner, mais encore une fois le loup dont j'occupais la forme écarta cette activité futile. Mais à présent que je connaissais la vérité au sujet de celui qui avait jadis été mon frère, qu'allais-je faire ?

Le plus simple, évidemment, aurait été d'attendre que le Morindien s'en aille, de me jeter sur Zedar et de lui déchirer la gorge avec mes dents. Je fus très tenté de le faire. Dieu sait si je fus tenté ! Cette mesure avait un côté pratique, bien digne du loup dont j'avais emprunté la forme. Ce serait facile, vite fait, et ça éliminerait une fois pour toutes un danger précis, clairement identifié.

Malheureusement, ça laisserait aussi un millier de questions sans réponse. Et la curiosité est une caractéristique commune à l'homme et au loup. J'avais vu ce que Zedar avait fait ; restait à découvrir pourquoi. Je ne savais qu'une chose : j'avais perdu encore un frère. Pour moi, il n'était plus « Belzedar ».

Mais je me retins pour une raison plus pratique. Les Morindiens s'étaient manifestement réunis à son instigation. Il leur avait fait surmonter la répugnance qu'ils éprouvaient à se rassembler en leur offrant un Dieu. Dans mon esprit, il n'y avait pas grande différence entre Torak et le roi des Enfers, mais les Morindiens voyaient sûrement la chose d'un autre œil. Zedar avait placé ce piège particulier sur mon chemin. Combien d'autres y en avait-il ? Il fallait que je le sache. Un piège peut se déclencher des années après la mort de celui qui l'a posé. La situation semblait appeler plus de finesse, et j'ai toujours été assez doué à ce jeu-là.

— Tu gaspilles ta salive, Zedar, disait le Morindien. Je n'affronterai pas un magicien aussi puissant que ton frère. Si tu veux le combattre, fais-le toi-même. Ton Maître t'aidera, j'en suis sûr.

— Il ne peut pas, Etchquaw. C'est interdit. Je dois être l'instrument de la Nécessité au cours de cet Événement particulier.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Si tu es l'instrument de la Nécessité, pourquoi es-tu venu nous chercher ?

Il n'est pas difficile d'avoir le dernier mot avec un Morindien. Il ne faut pas espérer trouver quelque chose qui ressemble, même de loin, à de l'intelligence chez un adorateur du Démon, mais cet Etchquaw me paraissait d'une subtilité tout à fait surprenante.

— Je pense que tu as peur de ce Belgarath, reprit-il. Et je pense que tu as peur de cette Nécessité. Eh bien, je ne vais pas tirer les marrons du feu pour toi, Zedar. J'ai appris à vivre avec les Démons. Je n'ai pas vraiment besoin d'un Dieu, surtout d'un Dieu aussi dénué de pouvoir que ton Torak. Mon Démon peut faire tout ce que je lui demande. Ton Torak semble assez limité.

— Limité ? protesta Zedar. Il a fendu le monde, espèce d'imbécile !

— Ouais, et qu'est-ce que ça lui a rapporté ? rétorqua le Morindien d'un ton méprisant. Il a pris feu, Zedar. Voilà ce que ça lui a rapporté. Si j'ai envie de prendre feu, j'attendrai d'être en Enfer.

Zedar étrécit les yeux.

— Tu n'auras pas longtemps à attendre, Etchquaw, dit-il d'un ton déterminé.

J'imagine que j'aurais pu l'en empêcher. Je le sentis bander son Vouloir mais, pour être honnête, je ne pensais pas vraiment qu'il le ferait.

Eh bien si ! J'étais assez près, et quand il articula le Verbe ça fit un bruit phénoménal.

Soudain, Etchquaw prit feu.

(Pardon de remuer le couteau dans la plaie, Garion, mais tu n'as pas été le premier à faire ça, tu vois. Il y a quand même une différence. Tu avais toutes les raisons d'agir comme tu l'as fait dans la Sylve des Dryades, alors que Zedar mit le feu au Morindien par pure perversité. Et puis toi tu t'es senti coupable, et si je suis sûr d'une chose, c'est que jamais Zedar n'a éprouvé une once de culpabilité.)

Décidément, les événements se précipitaient. Je reculai prudemment de sous le buisson couvert de neige et laissai Zedar à ses amusements.

Je ne pensais qu'à une chose, c'est que Zedar avait parlé d'un « Événement ». C'était l'un de ces incidents dont notre Maître nous avait prévenus. J'étais à peu près sûr qu'il allait se passer quelque chose d'important, mais je pensais que ça devait arriver à Cthol Mishrak. De toute évidence, je me trompais. Il se pouvait qu'il y ait un autre Événement plus tard, mais celui-ci aurait lieu avant. Je décidai que le moment était venu d'une nouvelle consultation.

*Pouvons-nous parler ?* demandai-je à la présence qui avait élu domicile dans mon crâne sans y être invitée.

*Il s'est passé quelque chose ?*

Je pense que ce qui m'agaçait le plus chez mon « hôte », c'est qu'il se croyait drôle. Mais je décidai de laisser passer. Compte tenu de l'endroit où il se trouvait, il savait probablement ce que j'en pensais.

*C'est une de ces petites confrontations parmi tant d'autres, n'est-ce pas ?*

*C'est évident.*

*Elle est importante ?*

*Tout est important, Belgarath.*

*Zedar dit qu'il est l'instrument de l'autre Nécessité, maintenant. Je pensais que c'était Torak.*

*C'était le cas. Mais ça change de temps en temps.*

*Alors Zedar disait vrai ?*

*Si tu décides de le croire, oui.*

— Arrêtez ça, je vous en prie ! dis-je tout haut (en loup, par bonheur, de sorte que personne ne m'entendit).

*Tu es bien irritable, aujourd'hui Peu importe. Si Zedar est l'instrument de l'autre, qui est le vôtre ?*

Il y eut un long silence, et j'eus conscience d'un irrépressible amusement.

*Non, vous voulez rire ?*

*J'ai toute confiance en toi.*

*Que suis-je censé faire ?*

*Je suis sûr que tu le sauras, le moment venu.*

*Vous ne voulez pas me le dire ?*

*Bien sûr que non ! Il y a des règles du jeu à respecter.*

*J'ai besoin de certaines directives. Si vous me laissez improviser, je risque défaire des erreurs.*

*Nous en tiendrons compte. Tu t'en sortiras très bien.*

*Je vais tuer Zedar.*

C'était une menace en l'air, évidemment. Le premier accès de colère passé, mes pulsions homicides s'étaient calmées. Zedar avait été mon frère pendant plus de trois mille ans et je me voyais mal le tuer. Je lui aurais volontiers mis le feu à la barbe ou noué les tripes, mais je ne pouvais pas le tuer. Je l'aimais encore trop pour ça, malgré tout.

Encore ce mot. Il n'arrêtait pas de me revenir, allez savoir pourquoi.

*Un peu de sérieux, Belgarath,* fit la voix dans le silence de mon esprit. *Tu es incapable de tuer ton frère.*

*Il te suffira de le neutraliser. Ne te laisse pas emporter. Nous aurons à nouveau besoin de lui par la suite.*

*Vous ne voulez pas me dire quoi faire, hein ?*

*Je n'en ai pas le droit, cette fois. Il faudra que vous mettiez les détails au point tout seuls, Zedar et toi.*

Puis cette chose stupide cessa d'être là.

Je passai plusieurs minutes à marmonner et je retournai près de l'endroit où Zedar se réchauffait aux flammes qui montaient joyeusement du corps du Morindien. Tout en courant, j'échafaudai rapidement un plan. Je pouvais l'affronter tout de suite et en finir, mais cette idée présentait des tas d'inconvénients. Maintenant que je savais de quoi il retournait, il ne pouvait plus me prendre par surprise et, sans cet élément de surprise, il ne faisait pas le poids face à moi. Je l'écraserais sous mon talon. D'un autre côté, la question des pièges resterait en suspens. Je me raisonnai et conclus que la meilleure stratégie consistait à le suivre pendant quelques jours pour voir s'il avait d'autres contacts, morindiens ou non. Je connaissais assez Zedar pour savoir qu'il n'aimait pas se salir les mains. Il y avait gros à parier qu'il avait trouvé des poires pour faire le boulot à sa place.

Je m'arrêtai et m'assis. Zedar savait que ma forme animale préférée était le loup. S'il voyait un loup, ou même seulement des empreintes de loup dans la neige, il comprendrait tout de suite que j'étais dans les parages. Il fallait que je trouve autre chose.

Compte tenu des règles de cette rencontre particulière, je pense qu'on peut me reconnaître le mérite de cette idée. Mon visiteur m'avait dit qu'il n'avait pas le droit de me faire des suggestions ; j'étais donc livré à moi-même.

Je passai mentalement en revue les événements des derniers milliers d'années. Zedar était presque tout le temps en Mallorée ; il y avait donc gros à parier qu'il ignorait l'essentiel de ce qui s'était déroulé au Val. Il savait que la louve était restée avec moi, dans ma tour, mais il ne savait pas de quoi elle était capable. Si un loup commençait à le suivre, il se méfierait, mais une chouette ? Sûrement pas. Ou du moins, il ne se méfierait pas si je me débrouillais pour qu'il ne voie pas comme je volais mal.

Je me souvenais très bien de la chouette, évidemment, aussi n'eus-je pas trop de mal à former son image dans mon esprit. Ce ne fut qu'après m'être incarné dans cette image que je compris mon erreur. C'était une chouette femelle !

Ça ne faisait pas vraiment de différence, évidemment, mais ça me troubla beaucoup, au début. Comment les femmes pouvaient-elles se tenir droites avec tous ces organes internes en plus et toutes ces substances exotiques en suspension dans leur sang ?

Bon, je vous propose d'en rester là. Je pense que ça vaut mieux.

Comme j'avais le vertige quand je volais trop haut, il était heureux que les chouettes n'aient aucune raison de monter à l'assaut des cieux. Les chouettes s'intéressent à ce qui se passe par terre, pas entre les étoiles. Je planai silencieusement au-dessus du sol enneigé vers l'endroit où j'avais laissé Zedar.

Je fus absolument sidéré par l'acuité de ma vision nocturne, et je m'aperçus que je pouvais voler sans bruit avec mes plumes très souples. Je me concentrai sur cette découverte et – croyez-le ou non – mon vol y gagna en qualité. Mes battements d'ailes frénétiques s'apaisèrent et je parvins à une certaine grâce.

Etchquaw n'était plus qu'un petit tas de grumeaux calcinés, encore fumants, et Zedar avait disparu. Mais il avait laissé des traces. Elles remontaient à flanc de colline vers les souches qui marquaient la lisière de la forêt, et elles tournaient vers l'est. Ça me simplifiait encore les choses. Il n'est pas facile de suivre quelqu'un sans se faire remarquer quand on vole à découvert. Mais en tant que chouette, je pouvais planer sans bruit d'arbre en arbre jusqu'à ce que je le revoie. Il donnait l'impression d'aller vers l'est, parallèlement à la direction que j'avais indiquée à Cherek et à ses fils, et je m'amusai à faire des zigzags sur son chemin, tantôt devant lui, tantôt sur le côté, parfois en arrière. Il n'était pas difficile à suivre parce qu'il avait conjuré une vague lueur verdâtre afin de voir où il mettait les pieds, et d'éloigner les croque-mitaines. Je ne vous ai jamais dit que Zedar avait peur du noir ? Ça ajoute encore une dimension au personnage, hein ?

Il était emmitouflé jusqu'aux oreilles dans des fourrures et il marmonnait tout seul en marchant dans la neige. Zedar parlait souvent tout seul. Il avait toujours fait ça.

J'aurais été bien incapable de dire ce qu'il mijotait. S'il croyait pouvoir rester à la hauteur de ces Aloriens aux grandes jambes, il se trompait lourdement. Cherek et ses fils avaient au moins dix lieues d'avance sur lui.

Il montait toujours régulièrement vers le sommet de la colline, et le temps que la lune se couche, il était arrivé en haut. Une fois là, il s'arrêta.

Je planai vers un arbre proche et l'observai en ouvrant mes grands yeux de chouette.

(Pardon, je n'ai pas pu m'en empêcher.)

*Maître !*

Sa pensée manqua me faire tomber de la branche sur laquelle j'étais perché. Seigneur ! Ce que Zedar pouvait être maladroit quand il s'énervait !

*Je t'entends, mon fils.*

Je reconnus aussitôt la voix. Je fus un peu surpris de constater que Torak était presque aussi balourd que Zedar. Lui, un Dieu ! Il ne pouvait pas faire mieux ? C'était peut-être le problème. Peut-être la divinité de Torak l'avait-elle rendu si sûr de lui qu'il ne prenait plus aucune précaution.

*J'ai échoué, ô Maître !* fit la voix silencieuse de Zedar.

Une voix frémissante. Torak n'était pas du genre à accepter de gaieté de cœur l'échec d'un de ses sous-fifres.

*Échoué ?* répéta-t-il, et la voix du Dieu mutilé charriait toutes sortes d'implications désagréables. *Je ne puis l'accepter, Zedar. Tu ne dois pas échouer.*

*Notre plan comportait une erreur, Maître, Belgarath est beaucoup plus puissant que je ne l'avais prévu.*

*Comment est-ce possible, Zedar ? C'est ton frère. Comment se fait-il que tu aies ignoré l'étendue de son pouvoir ?*

*Je le prenais pour un imbécile, Maître. Il n'a pas l'esprit très vif, sa perception est médiocre. C'est, en outre, un ivrogne, un débauché immoral et sans cervelle.*

Je ne sais pas si vous avez remarqué, on entend rarement des choses agréables sur son compte quand on écoute aux portes.

*Comment a-t-il réussi à déjouer ton plan, mon fils ?* fit Torak d'une voix glacée, accusatrice.

*Il a réussi, j'ignore comment, à maîtriser la technique par laquelle les magiciens morindiens suscitent les démons et en font leurs esclaves. Je te le dis en vérité, ô Maître, il surpasse même ces sauvages.*

Il ne pouvait évidemment pas savoir comment j'avais réussi ce coup-là : il était en Mallorée quand j'avais suivi l'enseignement du sorcier morindien.

*Qu'a-t-il fait, Zedar ?* insista Torak. *Je dois connaître la portée de son pouvoir afin de consulter la Nécessité qui nous guide.*

Je mis un moment à comprendre ce que je venais d'entendre. L'autre Nécessité, l'opposée de celle qui avait élu domicile dans ma tête, n'était pas en contact direct avec Zedar. Torak se dressait entre eux ! Il était trop jaloux pour permettre à quiconque d'avoir un accès direct à cet esprit, ou appelez-le comme vous voudrez. C'était un atout pour moi. Je serais informé si je faisais une bêtise ; pas Zedar. Je résistai à l'envie de battre des ailes et de me mettre à chanter, comme un coq.

J'écoutai très attentivement Zedar décrire ma confrontation avec les Morindiens et leurs démons en brodant un peu. Zedar avait toujours eu tendance à exagérer, mais il faut dire que, cette fois, il avait une bonne raison pour ça. S'il tenait à la vie, il avait intérêt à convaincre Torak de ma quasi-invincibilité.

Sa description extravagante de mon Démon Majeur fut suivie d'un long silence.

*Je vais y réfléchir et consulter la Nécessité,* dit enfin Torak. *Suis ton frère pas à pas pendant que je conçois un nouveau moyen de le retarder. Nous n'avons pas besoin de le détruire. Le Moment de l'Événement est aussi important que l'Événement en tant que tel.*

Bon, c'était clair : ils n'avaient tendu aucun autre piège sur mon chemin. Ils avaient tout misé sur les Morindiens. J'eus envie de sourire, mais c'est un peu difficile avec un bec crochu. Je n'avais plus rien à attendre. Je savais ce que je voulais savoir. Je décidai de mettre Zedar hors d'état de nuire tout de suite. Je pouvais voler au-dessus de lui, reprendre forme humaine et me laisser tomber sur lui comme une masse.

*Pas encore,* me dit la voix. *Le moment n'est pas encore venu.*

*Alors quand ?*

*Plus que quelques minutes, et tu auras peut-être envie de reconsidérer ton plan. Je pense qu'il comporte quelques failles.*

Au bout d'un instant de réflexion, je compris que la voix disait vrai. Me jeter sur Zedar n'était pas une très bonne idée. J'avais autant de chances de m'estourbir que de l'assommer. Et puis je voulais lui parler un peu avant.

La sensation de la présence nébuleuse de Torak avait maintenant disparu, Le Dieu blessé était parti consulter cette autre conscience. Zedar redescendit vers le pied de la colline et la piste en louvoyant entre les arbres.

Je le précédai de quelques centaines de pas, m'arrêtai sur la neige, repris forme humaine et l'attendis, négligemment appuyé contre un tronc d'arbre.

Je voyais sa lueur verdâtre rebondir entre les arbres alors qu'il s'approchait, et je profitai de ces quelques instants de répit pour dominer ma colère croissante. Il ne faut jamais se laisser emporter par ses émotions quand on s'apprête à une confrontation.

Il sortit des arbres, de l'autre côté de la clairière où je m'étais arrêté.

— Qu'est-ce qui t'a retardé ? demandai-je comme si de rien n'était.

— Belgarath ! hoqueta-t-il.

— Tu devais avoir du coton dans les oreilles, Belzedar. Tu n'as pas senti ma présence ? Pourtant, je n'ai rien fait pour me dissimuler.

— Grâce au ciel, tu es là ! fit-il avec un enthousiasme feint. (Il faut lui laisser ça, il retombait vite sur ses pieds.) Tu n'as pas écouté ? J'ai essayé d'entrer en contact avec toi.

— Je m'étais changé en loup. Il se peut que ça ait émoussé ma perception. Que fais-tu ici ?

— J'essayais de te rattraper. Vous vous jetez dans la gueule du loup, les Aloriens et toi.

— Ah bon ?

— Tu n'as pas besoin d'aller en Mallorée. J'ai déjà retrouvé l'Orbe. Cette quête absurde n'est qu'une perte de temps.

— Ça alors ! Explique-moi un peu ça.

— Euh… je me suis dit qu'il ne serait pas prudent de l'emporter avec moi. Je n'étais pas sûr de pouvoir te rattraper, et je ne voulais pas la ramener en Mallorée, alors je l'ai mise en sûreté.

— Bonne idée. Comment as-tu réussi à la reprendre à Torak ?

S'il avait décidé de laisser libre cours à son imagination, autant lui laisser l'occasion de raconter son histoire ébouriffante jusqu'au bout.

— J'y pense depuis deux mille ans, Belgarath. Pendant tout ce temps, j'ai travaillé Urvon au corps. C'est encore un Grolim, mais il a peur du joyau de notre Maître. Il a distrait Torak de sorte que je puisse me glisser dans sa tour de fer, à Cthol Mishrak, et lui voler l'Orbe.

— Où Torak la gardait-il ?

Cette information pourrait se révéler utile par le suite.

— Dans la pièce voisine de celle où il passe tout son temps. Il ne voulait pas de ce foudre de fer dans la même pièce que lui. La tentation de l'ouvrir aurait été trop forte, tu comprends.

— Eh bien, mon frère, dis-je d'une voix rigoureusement atone, je suis bien content que tout soit arrangé et je te remercie d'être venu. Je n'avais pas très envie d'aller en Mallorée. Je vais chercher Cherek et ses fils pendant que tu vas récupérer l'Orbe, puis nous pourrons tous rentrer au Val.

Je lui laissai le temps de se réjouir de m'avoir abusé, et je poursuivis :

— Tu ne t'attendais pas à ça de la part d'un ivrogne débauché, immoral et sans cervelle, hein ? fis-je, lui renvoyant ses propres paroles dans les dents, puis je poussai un soupir de regret, sincère celui-là. Pourquoi, Belzedar ? Pourquoi as-tu trahi notre Maître ?

Il leva brusquement la tête, et je reconnus une lueur de désespoir dans son regard.

— Tu devrais faire plus attention, vieux, repris-je. Je suis sur tes talons depuis plus de dix heures. Tu étais vraiment obligé de mettre le feu à cet Etchquaw ?

Je l'asticotais parce qu'il était encore mon frère et que je ne voulais pas être celui qui porterait le premier coup. Je poursuivis inexorablement.

— Tu es le troisième disciple de Torak, n'est-ce pas, Zedar ? Tu es passé à l'ennemi. Tu as vendu ton âme à ce monstre borgne, à Cthol Mishrak. Que t'a-t-il promis, Zedar ? Qu'y a-t-il au monde qui justifie ce que tu as fait ?

C'est là qu'il craqua, au sens propre du terme.

— Je n'avais pas le choix, Belgarath, fit-il en sanglotant. Je pensais pouvoir abuser Torak, pouvoir faire semblant de l'accepter et de le servir, mais il a mis la main sur mon âme et me l'a arrachée d'un coup sec. Ce contact, Belgarath ! Grand Dieu, ce contact !

Je bandai mon énergie. Je savais ce qui allait se passer. Les réactions de Zedar étaient toujours excessives. C'était sa grande faiblesse.

Il commença par me lancer une boule de feu en plein visage. Ou du moins, il essaya. Entre

deux sanglots admirablement feints, je dois dire, il lança son bras en arrière et le renvoya vers l'avant. Je vis qu'un gros globe de flamme incandescente était niché dans sa paume.

Je l'écartai d'un geste négligent.

— Lamentable, frérot, dis-je, et je l'expédiai les quatre fers en l'air dans la neige d'un coup de poing dans les dents.

C'était la seule tactique valable. Il aurait senti que je bandais mon Vouloir, et je ne peux vous dire la satisfaction que j'éprouvai à lui écraser la bouche.

Il se redressa en crachant du sang et des dents et tenta de reprendre ses esprits. Je ne lui en laissai pas le temps. Il passa les quelques minutes suivantes à danser dans la neige pour éviter les éclairs que je projetais sur lui. Je ne voulais pas encore le tuer, alors je lui laissais le temps de réagir avant de lancer chacun de mes éclairs. Mais ses écarts le déséquilibraient, et le grésillement de la foudre frappant la neige le perturbait visiblement.

Il s'environna d'un nuage de ténèbres absolues dans l'espoir de se dissimuler, mais je dissipai son nuage et continuai à le bombarder avec mes éclairs. Ça n'eut pas l'air de lui plaire du tout. Zedar avait peur d'un tas de choses, et la foudre faisait partie de ces choses. Mes coups de tonnerre, les crépitements, la fumée avaient vraiment de quoi le déstabiliser.

Il essaya de riposter par une nouvelle salve de boules de feu, mais je les étouffai une à une avant même qu'il ne les forme. Oh, j'aurais pu jouer longtemps avec lui comme ça, mais il avait compris que j'avais le dessus. Il était inutile de le faire tourner en bourrique plus longtemps, alors je lui sautai dessus et l'enfonçai littéralement dans le sol à mains nues. J'aurais pu le faire de toutes sortes d'autres façons, j'imagine, mais sa trahison semblait exiger un châtiment corporel. Je lui tapai dessus avec mes poings pendant un moment, et au début, il me rendit coup pour coup. Nous échangeâmes des horions pendant plusieurs minutes, j'y pris sûrement plus de plaisir que lui. J'avais longtemps refoulé ma colère, et ça me faisait vraiment du bien de le massacrer.

Je finis par lui donner dans la tempe un coup qui l'estourbit pour de bon. Son regard devint vitreux et il s'affaissa sur la neige, inconscient.

— Ça t'apprendra, marmonnai-je en me relevant au-dessus de son corps inerte.

C'était stupide, mais il fallait que je lui dise quelque chose.

J'avais un problème, quand même. Qu'allais-je faire de lui, maintenant ? Je ne voulais pas le tuer, et il ne resterait pas éternellement dans les vapes. J'étais sûr que les règles de cette fichue Rencontre interdisaient à la voix que j'avais dans la tête de me faire la moindre suggestion, aussi étais-je livré à moi-même.

J'observai la forme inanimée qui gisait à mes pieds. Dans l'état où il était, Zedar ne constituait une menace pour personne. Je n'avais qu'à faire en sorte qu'il reste comme ça, en fait. Je le pris par les épaules, le tirai entre les arbres et entassai des branches sur lui. En dépit de tout, je ne tenais pas à ce qu'il meure de froid ou qu'il soit enfoui sous une soudaine tempête de neige. Puis je tendis la main sous les branches, trouvai son visage et bandai mon Vouloir.

— Ça a dû être épuisant pour toi, Zedar, dis-je. Et tu dois avoir du sommeil en retard. Allez, dors !

Je déchaînai mon Vouloir et me redressai en souriant.

J'avais bien dosé mon effort. Cet animal de Zedar dormirait pendant six mois au moins, et je ne l'aurais pas sur le dos pendant que nous irions au Cthol Mishrak finir ce que nous avions commencé, les Aloriens et moi.

Je me rechangeai en loup. J'étais assez content de moi, je dois dire.

Sur ce, j'allai rejoindre Cherek et ses gars.

# CHAPITRE XIV

Il faut croire que mon Démon Majeur avait transmis la bonne parole, car nous ne rencontrâmes plus un seul Morindien en traversant le sud de leur territoire. La lune avait disparu, mais les lumières du nord éclairaient suffisamment le ciel et nous arrivâmes vite au rivage de la mer de Torak.

Par bonheur, la plage était jonchée d'énormes tas de bois flotté. Sans cela, je crois que nous n'aurions pas vu où la terre s'arrêtait et où commençait la mer. Le sol était presque aussi plat que la mer gelée, et l'un comme l'autre étaient couverts de neige. Nous en avions jusqu'aux genoux.

— Nous allons monter vers le nord, annonça Riva. Au bout d'un moment, le rivage s'incurve vers l'est. C'est là qu'est le pont.

— Nous ne le prendrons pas, répondis-je.

— Comment ?

— Torak est prévenu de notre arrivée. Il sait maintenant que Zedar n'a pas réussi à nous arrêter. Il nous a sûrement réservé des surprises le long de ce chapelet d'îles. Au lieu de ça, nous allons traverser la glace.

— Il n'y a pas de repères sur la glace, Belgarath, objecta Riva. Et nous ne pouvons pas nous orienter grâce au soleil. Nous allons nous perdre.

— Mais non, Riva. J'ai un très bon sens de l'orientation.

— Même dans le noir ?

— Oui, confirmai-je en scrutant les environs, les yeux plissés dans le vent glacial qui soufflait du nord-ouest. Nous allons nous abriter derrière ce tas de bois, faire du feu, manger quelque chose de chaud et dormir un peu. Les jours prochains risquent de ne pas être très agréables.

Je connus peu d'expériences aussi désagréables que cette traversée. Lorsque nous nous fûmes un peu éloignés du rivage, plus rien ne faisait obstacle au vent arctique qui soufflait sans discontinuer. Évidemment, il chassait toute la neige qui aurait dû s'accumuler sur la glace, de sorte que nous n'étions pas obligés de nous frayer un chemin dans des congères. Mais cet avantage était largement compensé par les inconvénients : quand on parle de traverser une étendue de glace, les gens imaginent généralement un lac gelé, plat comme le dessus d'une table. En mer, la glace n'est pas lisse, à cause des marées. L'eau qui monte et descend continuellement pendant l'automne et au début de l'hiver rompt la glace avant qu'elle ne soit assez épaisse pour se stabiliser, provoquant des crêtes et des crevasses profondes qui font de la traversée d'un bras de mer gelé une épreuve presque aussi pénible que l'escalade d'une chaîne de montagnes. J'avoue que je n'en garde pas un bon souvenir.

Le soleil avait depuis longtemps abandonné le nord, et la lune s'était éclipsée de sorte que je ne puis vous dire combien de temps il nous fallut pour effectuer la traversée. Sans doute pas aussi longtemps qu'il me sembla, parce que je m'étais à nouveau changé en loup et que je pouvais marcher longtemps sans me fatiguer ou ralentir. De plus, l'entraînement auquel j'avais soumis les Aloriens par malice les avait tellement mis en forme qu'ils arrivaient pratiquement à rester à mon niveau.

Quoi qu'il en soit, nous finîmes par arriver à la côte de Mallorée. Juste à temps, apparemment, parce qu'un blizzard qui dura trois jours arriva presque aussitôt. Nous nous abritâmes sous un monticule de bois flotté en attendant la fin de la tempête. Dras se révéla très utile à cette occasion. Avec sa hache de guerre, il creusa dans ce tas de branches et de

troncs une tanière très confortable. Nous fîmes du feu et nous nous dégelâmes, peu à peu.

Au cours d'une de ses visites au Val, Beldin m'avait esquissé une carte rudimentaire de la Mallorée. Je passai beaucoup de temps à l'examiner pendant que le blizzard s'acharnait à entasser huit pieds de neige autour de notre abri.

— Le pont est-il loin de l'endroit où nous avons traversé ? demandai-je à Riva alors que le vent commençait à tomber.

— Bah, je ne sais pas. Une cinquantaine de lieues, par là.

— Merci, Riva, ça m'aide beaucoup, répondis-je aigrement.

Je me replongeai dans l'étude de la carte. Beldin ignorait l'existence du pont, évidemment, de sorte qu'il ne l'avait pas dessiné, et il n'avait pas porté d'échelle sur sa carte, si bien que j'en étais réduit aux conjectures.

— Nous devons être à l'ouest de Cthol Mishrak, dis-je à mes amis, au jugé.

— Nous *devons ?* releva Cherek.

— Cette carte donne une idée générale de l'emplacement de la cité, mais c'est à peu près tout. Quand le vent cessera de souffler, nous partirons en reconnaissance. Cthol Mishrak est sur un fleuve, et il y a un marécage au nord de ce fleuve. Si nous trouvons un marécage à l'intérieur des terres, nous saurons que nous sommes sur la bonne voie.

— Et sans ça ?

— Alors nous le chercherons. Ou nous chercherons le fleuve.

Cherek regarda ma carte en plissant les yeux.

— Pour ce que nous en savons, Belgarath, nous sommes peut-être au nord du marécage, objecta-t-il. Ou au sud de la rivière. Nous pourrions errer dans la région jusqu'à l'été.

— Tu as une meilleure idée ?

— Euh… non, mais…

— Eh bien, ne nous cassons pas la tête avant d'en savoir un peu plus. D'après tes augures, c'était ton année de chance, alors nous avons peut-être traversé au bon endroit.

— Tu ne crois pas aux augures, Belgarath.

— Non, mais toi, tu y crois, et c'est tout ce qui compte. Il suffit peut-être de croire qu'on a de la chance pour que ça marche.

— Je n'avais pas pensé à ça, fit-il, et sa grosse face s'illumina.

On ferait croire n'importe quoi à un Alorien. Il suffit de parler assez vite et fort.

Nous nous roulâmes dans nos fourrures et nous piquâmes un roupillon. Nous n'avions pas mieux à faire, à part regarder Dras faire rouler ses dés. Les Drasniens adorent les jeux de hasard. Moi, je trouvais beaucoup plus distrayant de rêver de ma femme.

Je ne sais pas combien de temps nous passâmes à dormir mais, un peu plus tard, Riva me secoua.

— Vous devriez réveiller votre fameux sens de l'orientation, Belgarath, dit-il d'un ton accusateur.

— Que se passe-t-il ?

— Je suis sorti pour voir si le vent était tombé. Le soleil est en train de se lever.

Je me redressai d'un bond.

— Parfait, dis-je. Réveille ton père et tes frères. Nous allons profiter des quelques heures de jour que nous avons devant nous pour jeter un coup d'œil à l'intérieur des terres. Dis-leur de ne pas perdre de temps à défaire le campement. On va juste jeter un coup d'œil et on revient. Je préfère attendre qu'il fasse nuit pour passer à l'action.

La plage était bordée de monticules arrondis, à l'endroit où nous avions attendu la fin de la tempête. Dras flanqua négligemment un coup de hache dans la paroi couverte de neige.

— Du sable, annonça-t-il.

Ça paraissait prometteur.

Du haut de la dune, le regard plongeait sur une forêt impénétrable, une sorte de jungle trouée, çà et là, de vastes clairières.

— Qu'en penses-tu ? demanda Cherek. Ça a l'air assez marécageux, non ? Le sol est gelé, évidemment, et on a de la neige jusqu'aux genoux, mais ces clairières pourraient être des étangs, s'il s'agit bien de ton marais.

— Allons voir ça, suggérai-je en jetant des coups d'œil inquiets à l'« aube » qui déclinait déjà sur l'horizon, au sud. Nous avons intérêt à nous dépêcher si nous voulons y arriver avant qu'il ne fasse noir.

Nous dévalâmes rapidement l'arrière de la dune et nous nous engageâmes entre les arbres tordus, parfois réduits à l'état de souche. En arrivant à l'une de ces clairières, je dégageai la neige à coups de pied et jetai un coup d'œil dessous.

— De la glace, répondis-je avec satisfaction. Fais un trou là-dedans, Dras. Je voudrais voir l'eau.

— Ça va émousser le fil de ma hache, Belgarath, protesta-t-il.

— Tu l'aiguiseras plus tard. Vas-y !

Il grommela quelques jurons choisis, courba ses énormes épaules et entreprit de taper dans la glace. Au bout de plusieurs minutes, l'eau commença à suinter au fond du trou.

Je réprimai une envie de danser d'allégresse. L'eau était brune.

— Ça suffit, dis-je au jeune géant, puis je m'agenouillai et puisai de l'eau au creux de la main pour la goûter. De l'eau saumâtre, annonçai-je. C'est bien de l'eau de marais. On dirait que tes augures ont vu juste, Cherek. C'est ton année de chance. Retournons à la plage et mangeons quelque chose.

Algar s'approcha de moi alors que nous repartions en sens inverse.

— J'ai l'impression que c'est aussi votre année de chance, Belgarath, murmura-t-il tout bas. Père aurait été grognon si nous avions raté ce marécage.

— Je ne pouvais pas me tromper, Algar, répondis-je gaiement. Quand nous aurons regagné notre tanière sur la plage, j'emprunterai les dés de ton frère et je tirerai le bon numéro jusqu'à la fin de la journée.

— Je ne joue pas aux dés. De quoi parlez-vous ?

— C'est un jeu de hasard, expliquai-je. On annonce un chiffre avant de jeter le dé. Si le bon numéro sort, on a gagné.

— Et s'il ne sort pas, on a perdu ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Dras te montrera.

— J'ai mieux à faire avec mon argent, Belgarath, et j'ai entendu des histoires sur les dés de mon frère.

— Tu ne penses pas qu'il tricherait avec toi, quand même ?

— S'il y a de l'argent enjeu, Dras escroquerait notre propre mère.

(Vous voyez ce que je veux dire à propos de ces Drasniens ?)

Nous regagnâmes notre tanière, et Riva nous prépara un petit déjeuner complet. Personne n'aime faire la cuisine – à part ma fille, bien sûr –, de sorte que cette corvée retombe souvent sur le plus jeune. Curieusement, Riva n'était pas mauvais cuisinier.

— Vous reconnaîtrez l'endroit quand vous le verrez ? grommela Dras, la bouche pleine de bacon.

— Ça ne devrait pas être difficile, répondis-je. C'est la seule ville au nord du fleuve, et on ne peut pas la rater : il y a un nuage perpétuel au-dessus.

— D'où vient-il ? demanda Dras en fronçant le sourcil.

— D'après Beldin, c'est Torak qui le produit.

— Et pourquoi fait-il ça ?

— Peut-être qu'il n'aime pas le soleil, éludai-je avec un haussement d'épaules.

Je ne voulais pas entrer dans les détails. Dras se laissait facilement dérouter par les petites choses. Une grande chose lui aurait dévasté la cervelle.

(Je présente mes excuses à la nation drasnienne tout entière pour cette dernière remarque. Dras était courageux, fort et d'une loyauté exemplaire, mais il avait parfois la comprenette un peu dure. Ses descendants ont surmonté ce petit travers. Si vous en doutez, je vous engage à essayer de faire des affaires avec le prince Kheldar.)

— C'est bon, dis-je après manger. Torak a l'esprit très rigide. Quand il a une idée, il ne la lâche pas. Il est forcément au courant de l'existence de ce pont, d'autant que les Karandaques, qui sont des adorateurs de Torak, l'empruntent pour venir commercer avec les Morindiens. D'un autre côté, il est probable qu'ils ne l'empruntent qu'en été, quand il n'y a pas de glace.

— Où cela nous mène-t-il ? demanda Cherek.

— Je suis sûr que Torak nous attend, mais il doit penser que nous allons prendre ce fameux pont, donc que nous allons venir par le nord. S'il a placé des gens en embuscade, c'est là-bas qu'ils sont.

Riva éclata d'un rire extatique.

— Mais nous ne viendrons pas du nord, hein ? Nous viendrons de l'ouest.

— Bien vu, murmura Algar, le visage rigoureusement atone.

Il le cachait bien, mais Algar était beaucoup plus astucieux que ses frères, et même que son père. C'est peut-être pour ça qu'il ne gaspillait pas sa salive à essayer de leur faire la conversation.

— Je peux faire certaines choses pour empêcher les Angaraks de se tourner vers le nord, poursuivis-je. Maintenant que le vent est tombé, je vais orner les bancs de neige près du pont de jolies empreintes de pas, et parfumer les buissons à notre odeur, Ça devrait occuper les Chandims.

— Les Chandims ? releva Dras en me regardant d'un air ahuri.

— Les Mâtins de Torak. Ils vont tenter de repérer notre trace. Je vais leur donner de quoi s'amuser, au nord d'ici. En faisant un peu attention, nous devrions pouvoir arriver à Cthol Mishrak sans être inquiétés.

— Vous le saviez depuis le début, hein, Belgarath ? fit Riva. C'est pour ça que vous nous avez fait traverser la glace à cet endroit au lieu d'emprunter le pont.

— Évidemment, répondis-je avec un petit sourire modeste.

C'était un affreux mensonge, bien sûr. Je m'étais contenté d'additionner deux et deux. Mais une réputation d'intelligence et de ruse infaillibles ne peut pas faire de mal quand on traite avec des Aloriens. Le moment viendrait assez vite où je serais amené à prendre des décisions basées sur des intuitions, et où je n'aurais pas le temps de discuter.

Nous attendîmes qu'il fasse nuit noire pour ressortir de notre tanière et repartir vers le marécage gelé. Nous découvrîmes bientôt que tous les Chandims n'étaient pas allés nous attendre au nord. Nous trouvâmes des empreintes aussi larges que des sabots de cheval dans la neige fraîche, et nous les entendîmes parfois hurler dans le marécage.

Là, je dois vous faire un aveu. Malgré mes fortes réserves, pour une fois, je jouai avec le temps. Oh, à peine : je créai un banc de brouillard portatif dans lequel nous nous dissimulâmes, et un petit nuage de neige qui nous suivait comme un petit chien, enfouissant nos traces sous la neige fraîche. Je contrôlai étroitement le brouillard et le nuage afin qu'ils

n'interfèrent pas avec les schémas météorologiques majeurs. Leur association empêchait les Chandims de nous repérer visuellement, et la neige fraîche étouffait le bruit de nos pas. Puis je convoquai une famille de civettes coopératives qui nous suivirent docilement. Les civettes sont d'adorables créatures félines, vaguement parentes de la moufette, mais elles ont le pelage tacheté et non rayé. À part ça, elles se débarrassent de la même façon des créatures importunes : l'un des Mâtins de Torak s'en aperçut à ses dépens lorsqu'il s'approcha de trop près. Je doute qu'il ait été très populaire dans sa meute pendant plusieurs semaines après cela.

Nous avançâmes ainsi pendant plusieurs jours dans le marécage gelé, en nous dissimulant dans les fourrés pendant les brèves heures de clarté et en profitant de la longue nuit arctique pour voyager.

Puis, un matin, notre banc de nuage devint opalescent. Je le laissai se dissiper afin de jeter un coup d'œil au-dehors, mais ce n'était pas indispensable. Je savais ce qui faisait briller le brouillard. Le soleil avait fini par apparaître au-dessus de l'horizon. L'hiver tirait à sa fin, et nous avions intérêt à nous dépêcher. Nous constatâmes bientôt que nous approchions de la limite orientale du marécage. Une rangée de collines peu élevées se dressait à quelques lieues de là, et juste derrière planait un nuage d'un noir d'encre.

— C'est ça, dis-je tout bas. Cthol Mishrak. Nous allons nous abriter quelque part en attendant la nuit. À partir de maintenant, il va falloir que nous fassions très attention.

Nous nous enfonçâmes dans un bosquet qui poussait sur un petit tertre, je fis passer une ou deux fois mon nuage de neige sur nos traces et je le renvoyai chez lui avec mes remerciements. Puis, après réflexion, je rendis aussi leur liberté aux civettes.

— Vous avez un plan ? me demanda Riva.

— J'y réfléchis, répondis-je laconiquement.

En réalité, je n'avais pas idée de ce que nous allions faire. Je ne pensais pas que nous irions aussi loin. Je croyais que nous serions morts bien avant. Je décidai que le moment était venu d'avoir une petite conversation avec l'ami que j'avais dans la pensarde.

*Vous êtes là ?* demandai-je.

*Non, je suis parti chasser les rayons de lune. Où veux-tu que je sois, Belgarath ?*

*D'accord, c'était une question stupide. Vous avez le droit de me donner une description de la ville ?*

*Non, mais tu en as déjà eu une. Beldin t'a dit tout ce que lu devais savoir. Tu sais que Torak est dans sa tour de fer, et que l'Orbe est avec lui.*

*Dois-je m'attendre à quoi que ce soit ? Je veux dire, est-il prévu qu'il y ait une autre de ces rencontres ici, à Cthol Mishrak ? L'idée d'échanger des horions avec Torak ne me dit rien qui vaille.*

*Non. Tout a été réglé quand tu as rencontré Zedar, Nous avons donc déjà remporté une manche ?*

*Nous en remportons une sur deux environ. Ne sois pas trop confiant quand même. Tu pourrais tomber sur un bec. Tu sais ce que tu as à faire une fois là-bas, n'est-ce pas ?*

Et soudain, je le sus. Ne me demandez pas comment, mais je le savais.

*Je ferais peut-être mieux de partir en éclaireur,* suggérai-je.

*Sûrement pas. Ne te trahis pas en t'aventurant sans raison. Emmène les Aloriens, faites ce que vous avez à faire et repartez.*

*Sommes-nous à l'heure ?*

*Oui. À condition que vous en finissiez cette nuit. Après, ce ne serait plus la même chose. N'essaie plus de me parler avant que vous soyez hors de la cité. Je n'aurais pas le droit de te*

*répondre. Bonne chance.*

Puis la présence disparut à nouveau.

Il y eut encore près de trois heures de jour. Trois heures qui me parurent durer trois ans. Quand le crépuscule eut enfin laissé place aux ténèbres, je ne tenais plus en place.

— Allons-y, dis-je aux Aloriens. Si nous rencontrons des Angaraks, estourbissez-les rapidement et tâchez de faire le moins de bruit possible.

— Quel est le plan ? me demanda Cherek.

— Je le préciserai au fur et à mesure, répondis-je. Après tout, il n'y avait pas de raison que je sois seul à m'en faire.

Il déglutit péniblement.

— Vous ouvrez la marche, on vous suit, dit-il.

On dira ce qu'on voudra au sujet des Aloriens, et je ne m'en prive pas, celui qui prendra leur courage en défaut n'est pas né.

Nous sortîmes en rampant du bosquet et nous frayâmes un chemin dans la neige jusqu'à la limite du marécage. Je ne me souciais guère de laisser des traces car les Grolims et les Mâtins patrouillaient régulièrement dans cette partie du marais, abandonnant leurs empreintes dans tous les coins. Quelques-unes de plus ou de moins ne feraient pas grande différence.

Notre bonne étoile veillait sur nous. Un blizzard était arrivé de l'ouest et le vent hurlant avait chassé toute la neige des collines, du côté du marécage. Il ne nous fallut pas plus d'une heure pour arriver au sommet de la colline d'où nous vîmes pour la première fois la Cité de l'Éternelle Nuit.

Je vis la tour de Torak, évidemment, et une chose beaucoup plus préoccupante. Dans la maigre lumière, je découvris que Cthol Mishrak était entourée d'un mur. Je lâchai un juron.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Dras.

— Tu vois ce mur ?

— Oui.

— Eh bien, ça veut dire qu'il va falloir que nous passions par une porte, et tu n'as pas spécialement une tête de Grolim.

Il haussa les épaules.

— Vous vous faites de la bile pour rien, Belgarath. Nous allons tuer les gardes et entrer dans la ville comme si nous étions chez nous.

— J'ai peut-être une meilleure idée, intervint calmement Algar. Allons voir de quelle hauteur est ce mur.

Comme je l'ai dit, je crois, le vent avait dénudé le côté ouest des collines et chassé la neige vers l'est. Nous regardâmes les congères de six pieds de haut. Ce n'était pas du tout prévu.

— On n'y peut rien, Belgarath, fit gravement Cherek. Il va falloir que nous suivions cette route.

Il indiqua une piste étroite qui partait de la porte de la cité et remontait la colline.

— Cherek, soupirai-je avec accablement, ce sentier est plus tortueux que mon bras quand je me mouche, et la neige est empilée sur une telle hauteur des deux côtés que, si quelqu'un vient vers nous, nous nous retrouverons nez à nez avant d'avoir eu le temps de dire ouf. Il haussa les épaules.

— Nous serons sur nos gardes, alors que lui pas. Nous aurons l'avantage de la surprise, que veux-tu de plus ?

C'était purement et simplement suicidaire, mais j'eus beau me pressurer la cervelle, je ne trouvai pas mieux. La seule autre solution consistait à nous aventurer dans les congères, et

nous n'en avions pas le temps. Nous avions rendez-vous à Cthol Mishrak et je ne voulais pas être en retard.

— Tentons le coup, dis-je, en désespoir de cause. Nous rencontrâmes un Grolim en descendant vers la ville, mais Algar et Riva se jetèrent sur lui avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait, et lui réglèrent son compte avec leur dague. Puis ils le ramassèrent, le balancèrent pour prendre un peu d'élan et l'expédièrent en haut du banc de neige, sur l'un des côtés, pendant que Dras étalait de la neige sur la mare de sang qui maculait le milieu de la piste.

— Mes gars travaillent bien ensemble, hein ? nota Cherek avec une fierté toute paternelle.

— Très bien, approuvai-je. Maintenant, comment allons-nous quitter la piste avant d'arriver à la porte ?

— Nous allons nous rapprocher encore un peu, et puis nous nous enfoncerons dans la neige, sur le côté. Le dernier à passer fera tomber le toit du tunnel derrière lui. Personne n'ira imaginer que nous sommes là.

— Très rusé. Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé tout seul ?

— C'est sûrement parce que tu n'as pas l'habitude de vivre dans un pays où il y a de la neige. Quand j'avais une quinzaine d'années, il y avait une femme mariée, au Val d'Alorie, qui m'avait tapé dans l'œil. Elle avait un vieux mari très jaloux. Avant la fin de l'hiver, j'avais creusé un tunnel de neige tout autour de chez elle.

— Voilà qui jette un éclairage fascinant sur tout un pan de ta folle jeunesse. Quel âge avait-elle ?

— Bah, trente-cinq ans, par là. Elle m'a appris toutes sortes de choses. Je te raconterai, si ça t'intéresse.

— Un autre jour, peut-être. J'ai autre chose en tête pour l'instant.

(Je gage que vous ne lirez jamais cette conversation dans *Le Livre d'Alorie…)*

Algar, qui nous devançait et jetait un coup d'œil circonspect à chaque détour du sentier, revint et nous annonça laconiquement que la porte était juste au coin.

— Quelle hauteur fait le mur ? demanda son père.

— Ça peut aller, répondit Algar. Une douzaine de pieds environ.

— Parfait, répondit Cherek. J'ouvre la voie. Les gars, vous me suivez. Vous savez ce que vous avez à faire.

Ils acquiescèrent d'un hochement de tête. Ça ne leur faisait apparemment rien qu'il les appelle « ses gars ». Cherek vécut plus de quatre-vingt-dix ans et, jusqu'à la fin, il les appela « ses gars ».

Il n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire de faire un tunnel dans la neige, quand on est organisé. Cherek se frayait un chemin à mains nues en remontant légèrement vers un point situé à une cinquantaine de pieds à peu près à gauche de la porte. Dras le suivait en se redressant à chaque pas de façon à damer la neige au-dessus de lui. Juste derrière lui, Riva repoussait la neige sur le côté avec ses épaules pour la tasser.

— À vous, me dit Algar. Rebondissez sur votre ventre pour aplatir le fond du tunnel.

— Tu sais, Algar, ce n'est pas destiné à devenir une structure permanente, protestai-je.

— Ah bon ? Vous n'avez pas l'intention de repartir ?

— Oh. Je n'avais pas pensé à ça.

Il eut la courtoisie de ne pas relever.

— Je passe en dernier, annonça-t-il. Je sais comment refermer l'entrée de telle sorte que personne ne la repère.

Malgré le sentiment d'urgence croissante qui me nouait les tripes, je savais que nous avions encore au moins quinze heures d'obscurité devant nous. Nous creusâmes comme des

taupes pendant encore deux heures à peu près, puis je rentrai dans les pieds de Riva.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Père est arrivé au mur, répondit-il. Vous voyez, ce n'était pas si terrible.

— Où avez-vous trouvé cette technique, les gars ?

— C'est un truc qu'on utilise parfois à la chasse. Et puis c'est un bon moyen d'approcher de ses ennemis sans être vu.

— Comment allons-nous franchir le mur ?

— Je vais monter sur les épaules de Dras, Algar montera sur celles de Père, nous grimperons sur le mur, et nous vous hisserons. Ça ne marcherait probablement pas si nous étions moins grands. Nous avons mis ça au point pendant la dernière guerre des clans. Bon, on peut y aller, annonça-t-il en regardant vers l'avant. Père est sorti du tunnel.

Nous nous glissâmes au-dehors, pouce par pouce, et nous retrouvâmes bientôt debout à côté de la muraille. Cherek et Dras appuyèrent leurs mains aux pierres et Algar et Riva leur montèrent sur le dos, puis ils se cramponnèrent au sommet du mur et effectuèrent un rétablissement.

— Belgarath d'abord, chuchota Riva dans notre direction. Tenez-le de sorte que je puisse attraper ses mains.

Dras me prit par la taille et me souleva. C'est là que je découvris quelle force il avait dans les mains. Je m'attendais à voir le sang jaillir du bout de mes doigts quand il saisit mon bras tendu.

Et puis nous fûmes à l'intérieur de la cité. Beldin avait décrit Cthol Mishrak comme un faubourg de l'Enfer ; c'était bien vu. Les bâtiments étaient étroitement serrés les uns contre les autres et les étages en surplomb se refermaient au-dessus des ruelles étroites, tortueuses. Cette disposition se justifiait dans cette cité septentrionale. Au moins, comme ça, les rues n'étaient pas enfouies sous la neige, mais ces rues sans fenêtres ressemblaient aux oubliettes d'on ne sait quel château d'épouvante. Elles étaient mal éclairées par de rares torches d'où montaient des nuages de fumée poisseuse. C'était une vision déprimante, mais nous nous réjouissions, mes amis et moi, de ne pas nous retrouver dans des boulevards éclairés *a giorno*. Nous nous efforcions de passer inaperçus et l'obscurité est généralement favorable à ce genre d'activité.

Je ne sais pas si ces galeries étroites, enfumées, étaient dépeuplées par suite d'un arrangement entre l'ami que j'avais dans la tête et son adversaire, ou si c'était la règle dans la Cité de l'Éternelle Nuit. Quoi qu'il en soit, les Mâtins étant de sortie, nous ne rencontrâmes pas âme qui vive alors que nous nous enfoncions de plus en plus profondément dans le cœur du territoire angarak.

Nous finîmes par arriver sur la vilaine place qui occupait le centre de la ville et nous regardâmes, dans l'air perpétuellement embrumé, la tour de fer que Beldin m'avait décrite. Elle était – chose évidente, quand on connaît la personnalité de Torak – encore plus haute que la tour d'Aldur. Elle était absolument gigantesque et d'une laideur phénoménale. Le fer ne fait pas de très jolis bâtiments. Elle était noire, évidemment, et elle avait l'air lépreuse, même de loin. Il y avait près de deux mille ans, après tout, qu'elle se dressait là. Mais nous ne regardions pas vraiment ce monument à la gloire de l'ego de Torak ; nous regardions plutôt les deux énormes Mâtins qui gardaient la porte bardée de fer.

— Et maintenant ? murmura Algar.

— Rien de plus facile, répondit Dras avec confiance. Je vais traverser la place et leur fendre le crâne avec ma hache.

— Ça ne marchera pas, objectai-je très vite. (Il n'aurait plus manqué que les autres

approuvent ce plan absurde.) Ils vont se mettre à gueuler dès qu'ils vous verront, et ça va mettre toute la ville en alerte. J'ai une autre idée. Entrons dans cette ruelle. Je vais me changer.

— Tu ne feras pas le poids contre eux si tu te changes en loup, objecta Cherek.

— Je vais faire mieux que ça, lui assurai-je. Vous devriez reculer un peu, tes gars et toi. Il risque d'y avoir du grabuge avant que j'aie la situation sous contrôle.

Ils s'écartèrent nerveusement de moi.

Je ne me changeai ni en loup, ni en chouette, ni en aigle, ni même en dragon.

Je me changeai en civette.

Mes Aloriens reculèrent encore.

Cette idée n'aurait probablement pas marché si les Mâtins de Torak avaient été de vrais chiens. Même le cabot le plus stupide a suffisamment de jugeote pour éviter une civette ou une moufette. Mais les Chandims étaient des Grolims, et ils considéraient avec mépris les créatures sauvages. Je gonflai ma queue tachetée et m'engageai sur la place couverte de neige en poussant un piaillement d'avertissement. Quand je fus assez près pour qu'ils me voient, l'un d'eux grommela : « Va-t'en », d'une voix hideuse. On aurait dit qu'il mâchait ses mots, comme s'il avait une patate chaude dans la bouche.

Je l'ignorai et continuai à approcher. Puis, quand je jugeai qu'ils étaient à portée de tir, je me retournai et braquai ma tuyère sur eux.

Avec votre permission, je m'abstiendrai d'entrer dans les détails. La procédure est assez répugnante, et je ne voudrais pas offenser les dames qui pourraient tomber sur ces lignes.

Quand un vrai chien tombe sur un sconse ou une civette, il pousse des cris et des hurlements afin que le monde entier sache à quel point il est désespéré de ce qui lui arrive. Les deux monstres qui montaient la garde devant la porte n'étaient pas de vrais chiens, mais ça ne les empêcha pas de pleurnicher et de se frotter les yeux avec leurs pattes, puis ils s'éloignèrent en enfonçant leur nez dans la neige.

Je les regardai avec intérêt par-dessus mon épaule, et leur administrai une autre dose, pour faire bon poids.

La dernière fois que je les vis, ils erraient à l'aveuglette sur la place en s'arrêtant tous les deux pas pour se rouler dans la neige. Ils n'aboyèrent pas, ils ne hurlèrent pas, mais ils gémirent pas mal.

Je repris forme humaine, fis signe à Cherek et à ses gars, et appuyai le bout des doigts sur la porte de fer piquetée de rouille afin de « sentir » la serrure. Elle était si médiocre que je l'ouvris d'une seule pensée, après quoi je poussai très lentement le panneau. Il y eut un grincement qui me parut assourdissant dans le silence de la place, mais je pense qu'en réalité le son ne portait pas si loin.

Quand Cherek et ses gars furent à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent.

— Allez, venez, murmurai-je.

— Euh..., dis, Belgarath, si tu y allais d'abord ? On te suit, hein, murmura Cherek en retenant son souffle.

— Quel imbécile ! lançai-je. L'odeur a suivi les Mâtins. Je ne sens rien. Pas sous cette forme, en tout cas.

Ils s'approchèrent avec réticence.

Je marmonnai quelques imprécations et me glissai furtivement par la porte entrebâillée dans les ténèbres absolues qui se trouvaient de l'autre côté. Je farfouillai brièvement dans la bourse que j'avais à la ceinture, en sortis un bout de chandelle et l'allumai avec mon pouce.

Je sais que c'était un peu risqué, mais on m'avait dit que Torak ne pouvait rien contre

moi. Je voulais m'en assurer avant d'aller plus loin.

Les Aloriens se faufilèrent à leur tour par la porte et scrutèrent avec inquiétude la salle qui se trouvait au pied de l'escalier.

— C'est par où ? chuchota Cherek.

— En haut des marches, je suppose, répondis-je en indiquant l'escalier de fer qui montait en spirale dans le noir. Je ne vois pas pourquoi on se donnerait le mal de construire une tour si ce n'était pas pour vivre tout en haut. Laisse-moi juste vérifier ce qui se passe ici.

J'abritai ma chandelle et longeai la paroi intérieure de la salle. Derrière l'escalier, je repérai une porte jusqu'alors invisible. J'appliquai le bout de mes doigts sur le panneau et je sentis un escalier, derrière. Un escalier qui descendait. C'était l'une des choses que j'étais censé faire en entrant dans la tour. Je ne savais pas pourquoi, mais il fallait que je le fasse. Je devais garder le souvenir de cet escalier pendant plus de trois mille ans. Je ne comprendrais pourquoi qu'en revenant à Cthol Mishrak avec Garion et Silk.

En attendant, je gagnai le pied de l'escalier de fer qui montait vers le haut de la tour en épousant sa courbure intérieure.

— On y va, suggérai-je.

Cherek acquiesça, prit ma chandelle et dégaina son épée. Il commença à gravir les marches, Riva et Algar sur ses talons, et nous les suivîmes, Dras et moi.

L'escalier était interminable. Il nous fallut un temps infini pour arriver au sommet. La tour de Torak n'avait pas besoin d'être aussi haute, mais vous savez comme il était. Au fond, je suis presque étonné que sa tour ne fût pas allée jusqu'aux étoiles.

Nous arrivâmes enfin en haut. Et nous nous retrouvâmes devant une nouvelle porte de fer.

— Et maintenant ? chuchota Cherek.

— Autant l'ouvrir, répondis-je. Torak n'est pas censé nous faire grand-chose, mais nous n'en saurons rien tant que nous ne serons pas entrés. Tâche quand même de ne pas faire de bruit.

Il inspira profondément, tendit sa chandelle à Algar et mit sa main sur la poignée.

— Tout doucement, lui recommandai-je.

Il acquiesça d'un hochement de tête et tourna la poignée avec un luxe de précautions.

Comme l'avait avancé Beldin, Torak avait fait quelque chose au fer de sa tour pour l'empêcher de rouiller, car la porte fit étonnamment peu de bruit lorsque Garrot-d'Ours l'ouvrit, pouce par pouce.

Il jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur.

— Il est là, dit-il dans un souffle. On dirait qu'il dort.

— Parfait, murmurai-je. Allons-y. La nuit ne durera pas éternellement.

Nous entrâmes silencieusement, à la queue leu leu, dans la pièce qui se trouvait derrière la porte. Je compris aussitôt que, entre autres défauts, Torak n'était qu'un vulgaire plagiaire. La chambre du haut de sa tour ressemblait étrangement à celle de mon Maître, à ceci près que tout était en fer. Le feu brûlant dans la cheminée la baignait d'une lueur crépusculaire.

Le Dieu Dragon dormait d'un sommeil agité sur son lit de fer. Il s'agitait en proie, supposai-je, aux souffrances causées par sa brûlure. Son visage ravagé était dissimulé sous un masque d'acier poli qui rappelait ses traits originels. C'était du beau travail, mais je ne puis m'empêcher de trouver, rétrospectivement, quelque chose de morbide au fait qu'une réplique de ce masque orne tous les temples angaraks du monde. Contrairement à ces calmes répliques, le masque de Torak était animé, et ses traits étaient convulsés selon une expression fort peu séduisante. Il était évident qu'il souffrait le martyre. Eh bien, ça peut

paraître cruel, mais il ne m'inspirait aucune compassion. Détail effroyable : par l'œil gauche du masque, qui était fendu, on voyait sa prunelle. Et la prunelle de Torak était encore en feu.

Cet œil embrasé sembla nous suivre, nous regarder, nous surveiller, pendant que le Dieu défiguré se tournait et se retournait sur son lit de douleurs, incapable de s'opposer à ce que nous nous apprêtions à faire.

Dras s'approcha du lit et souleva sa hache de guerre, comme par jeu.

— Je pourrais épargner beaucoup d'ennuis au monde, là, tout de suite, insinua-t-il.

— Ne fais pas de bêtises, protestai-je. Ta hache rebondirait sur lui, et tu ne ferais que le réveiller.

Je parcourus la pièce du regard et vis aussitôt la porte située du côté diamétralement opposé à celui par lequel nous étions entrés. Comme c'était la seule autre porte de la chambre, ça simplifiait considérablement les recherches.

— Allons-y, messieurs, dis-je. Le moment est venu de faire ce pour quoi nous sommes venus.

C'était le moment, en effet. Ne me demandez pas comment je le savais, mais c'était le bon moment. Je traversai la chambre de Torak et ouvris la porte, la flamme de son œil mort suivant chacun de mes mouvements.

La porte donnait sur une assez petite pièce, plutôt un réduit qu'autre chose. Une table de fer se dressait au milieu, tel un piédestal sur lequel était posé un petit foudre de fer. Il brillait comme si on venait de le retirer de la forge, mais il ne luisait pas de la lueur farouche du fer chauffé au rouge.

Il brillait d'une lueur bleue.

# CHAPITRE XV

Pourquoi brille-t-il comme ça ? murmura Dras.

— Peut-être que l'Orbe est contente de nous voir, répondis-je.

Comment pouvais-je savoir pourquoi elle faisait ça ?

— On peut y toucher sans danger ? demanda Algar avec méfiance.

— Je ne sais pas, répondis-je. L'Orbe proprement dite est dangereuse, ça, c'est sûr, mais son coffret… je l'ignore.

— Il va pourtant bien falloir que l'un de nous l'ouvre, reprit Algar. Torak aurait pu le mettre là pour nous abuser. Rien ne prouve que l'Orbe est bien dedans.

Je savais qui devait ouvrir le foudre et en sortir l'Orbe. La Nécessité qui nous avait guidés vers cet endroit avait implanté cette information dans ma tête avant même que nous n'y arrivions, mais je savais aussi qu'il devait agir de son propre chef. Il allait falloir que je lui force un peu la main.

— L'Orbe te connaît, Belgarath, reprit Cherek. C'est à toi de le faire.

Je secouai la tête.

— Non. Celui qui prendra l'Orbe en aura la garde jusqu'à la fin de ses jours, et j'ai autre chose à faire. C'est à l'un de vous, messieurs, qu'incombe cette mission.

— Eh bien, dis-nous à qui reviendra cet honneur, rétorqua Cherek.

— Je n'en ai pas le droit.

— Bon, eh bien, c'est très simple, intervint Dras en lorgnant le foudre d'acier et étincelant. Nous allons essayer d'ouvrir cette chose l'un après l'autre et celui d'entre nous qui ne mourra pas sera le bon.

— Non, coupai-je laconiquement. Vous avez tous des choses à faire, et mourir ici, à Cthol Mishrak, n'en fait pas partie. Je voudrais, messieurs, que vous soyez absolument honnêtes avec vous-même. L'Orbe est la chose la plus puissante du monde. Celui d'entre vous qui la prendra sera capable de tout, mais l'Orbe ne veut pas faire n'importe quoi. Elle a un but bien défini, et si quelqu'un tente de lui faire faire autre chose, il le regrettera. Torak l'a appris à ses dépens. Sondez vos cœurs, messieurs. J'ai besoin d'un homme qui n'ait aucune ambition. D'un homme prêt à consacrer sa vie à garder l'Orbe sans jamais essayer d'en faire usage. Si l'idée de disposer d'un pouvoir absolu vous séduit si peu que ce soit, vous n'êtes pas cet homme.

— Je suis exclu d'office, fit Cherek avec un petit haussement d'épaules. Je suis roi, et tout roi est censé avoir un minimum d'ambition. La première fois que je m'enivrerai, je ne pourrai pas m'empêcher d'essayer de faire quelque chose avec. Il faudra que ce soit l'un de vous, les gars, fit-il en les parcourant du regard.

— Je sais me battre et je devrais arriver à limiter mon ambition, fit Dras, mais je crains que cela n'exige un esprit plus vif que le mien. Quand je réfléchis trop, j'ai mal à la tête.

Je fus, je l'avoue, favorablement impressionné par cet aveu d'une brutale sincérité.

Riva et Algar se regardèrent. Puis Riva haussa les épaules.

— C'est bon, fit-il avec son petit sourire gamin. Je n'ai pas vraiment mieux à faire, au fond. Il souleva le couvercle du foudre et prit l'Orbe dans sa main.

*Oui !* fit avec exultation la voix que j'avais dans la tête.

— Bon, fit Algar, maintenant que c'est réglé, on pourrait peut-être y aller ?

(Voilà ce qui s'est vraiment passé dans la tour de Torak. Cette histoire d'individu au « cœur pur » dont il est question dans *Le Livre d'Alorie* a été forgée de toutes pièces par un

individu particulièrement imaginatif. Enfin, je suppose qu'on ne peut pas lui en vouloir. Il m'arrive à moi aussi d'enjoliver la réalité. Les faits bruts me semblent toujours trop prosaïques.)

— Cache-la sous tes vêtements, dis-je à Riva. Elle est un peu excitée, là, et cette lueur ne passe pas inaperçue.

— Je ne vais pas me mettre à briller, moi aussi ? demanda Riva d'un ton dubitatif. Comme le foudre, je veux dire ?

— On verra bien, répliquai-je.

— Ça fait mal, de briller ?

— J'imagine que non. Ne t'en fais pas, Riva, l'Orbe t'aime beaucoup. Elle ne te fera aucun mal.

— C'est une pierre, Belgarath. Comment pourrait-elle aimer qui que ce soit ?

— Ce n'est pas une pierre ordinaire. Allez, Riva, range-la et partons d'ici.

Il avala péniblement sa salive et fourra l'Orbe sous sa tunique. Puis il tendit l'un des énormes battoirs qui lui servaient de mains et l'examina.

— Pas de lueur, constata-t-il.

— Tu vois ? Il serait temps que tu apprennes à me faire confiance, gamin. Nous avons un bon bout de chemin à faire ensemble, et ce serait plus facile si tu t'abstenais de me poser des questions débiles à chaque pas.

— Débiles ? releva-t-il. Après ce qu'elle a fait à Torak, j'estime être en droit de m'interroger !

— Bon, mettons que le terme soit mal choisi. Allez, on y va.

Je passai un sale quart d'heure lorsque nous rebroussâmes chemin. Torak poussa un grand cri. Un hurlement de désespoir absolu. Quelque part, dans son sommeil, le Dieu Dragon savait que nous lui reprenions l'Orbe, et il ne pouvait nous en empêcher. À ce cri, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Je n'aime pas ce genre de surprise, ce qui explique peut-être ma réaction.

— Rendors-toi, Torak, lui dis-je, puis je lui renvoyai ses propres paroles dans les dents. Si tu veux un petit conseil, frère de mon Maître, en remerciement du service que tu m'as rendu, bien malgré toi, aujourd'hui, ne t'avise pas de chercher à récupérer l'Orbe. Mon Maître est bien gentil, mais pas moi. Si tu approches de l'Orbe, je te bouffe tout cru au petit déjeuner.

C'était pure rodomontade, bien sûr, mais je ne pouvais m'empêcher de lui dire quelque chose, et cette petite démonstration de mépris n'aura peut-être pas été inutile. Lorsqu'il finit par se réveiller, il était dans un état de rage inexprimable, et il perdit beaucoup de temps à punir les Angaraks qui étaient censés m'empêcher d'arriver à sa tour. Ce qui nous laissa une belle avance, aux Aloriens et à moi-même.

Nous redescendîmes l'escalier en tendant l'oreille, à l'affût du moindre bruit émanant des Grolims, mais un silence d'épouvante régnait sur toute chose. Une fois au pied de la tour, je scrutai la place couverte de neige. Elle était déserte. Ma bonne étoile veillait toujours sur moi.

— Allons-y ! lança impatiemment Dras.

J'ai eu l'occasion d'en parler avec le prince Kheldar, il y a quelques années, et il m'a dit que tous les voleurs étaient pris de la même impatience, une fois leur forfait accompli : l'instinct naturel, quand on a volé quelque chose, commande de prendre ses jambes à son cou, de sorte qu'il est presque aussi dangereux de quitter le lieu d'un larcin que d'y entrer. Si on ne veut pas se faire pincer, il vaut mieux réprimer cet instinct.

La puanteur abominable résultant de ma rencontre avec les Mâtins planait encore sur le pas de la porte, et nous nous bouchâmes le nez jusqu'à ce que nous ayons atteint l'abri de la

sombre ruelle qui menait sur la place.

— Qu'en penses-tu ? demanda Cherek alors que nous suivions la sente tortueuse, enfumée, qui devait nous ramener vers le mur de la cité. Tu crois qu'il est prudent de repartir par le même chemin qu'à l'aller ?

J'y avais déjà réfléchi, et je n'avais pas encore pris de décision. Bien que nous ayons pris toutes les précautions possibles, nous avions probablement laissé des traces de notre passage. Et je connaissais suffisamment Torak pour pouvoir affirmer avec une quasi-certitude qu'il ne mènerait pas personnellement les recherches. Il laisserait cette tâche à ses seconds couteaux, c'est-à-dire Urvon ou Ctuchik. D'après la description que Beldin m'avait faite de lui, Urvon ne m'inquiétait pas particulièrement. Mais je n'avais pas idée de ce dont Ctuchik était capable, et ce n'était sûrement pas le meilleur moment pour le découvrir.

Il était hors de question de partir par le nord. Torak avait déjà posté des gens à lui au Pont-de-Pierre, et je n'avais pas envie de me battre contre eux pour passer. Rien ne prouvait, d'ailleurs, que nous sortirions gagnants de la confrontation. Il était probablement aussi dangereux d'aller vers l'ouest. Je devais partir du principe que Ctuchik pouvait faire à peu près tout ce dont j'étais capable, et je saurais assurément reconnaître les traces dont je parlais à l'instant. Je n'envisageai pas une seconde de partir vers l'est. Je ne voyais pas l'intérêt de nous enfoncer plus profondément en Mallorée alors que le salut était dans l'autre direction.

Ça ne laissait plus qu'une direction : le sud.

— Vous êtes d'attaque pour une bonne petite bagarre ? demandai-je à Cherek et à ses gars.

— Toi, tu as une idée derrière la tête, répondit Cherek.

— Si on flanquait une avoine aux gardes de la porte nord ? suggérai-je.

— Je pourrais vous citer douze bonnes raisons de ne pas le faire, répondit Riva d'un air pour le moins réticent.

— Certes, mais j'ai une meilleure raison de le faire. Nous ne savons pas dans combien de temps Torak va se réveiller, et il y a peu de chances qu'il prenne la disparition de l'Orbe avec philosophie. Dès qu'il aura posé les pieds par terre, il va organiser les poursuites.

— C'est assez probable, en effet, convint Poing-de-Fer.

— Je propose donc de faire en sorte que les poursuivants se lancent dans la mauvaise direction, et je pense qu'une pile de Grolims morts devant la porte nord serait à même de laisser supposer que nous sommes partis par là.

— C'est assez bien vu, en effet.

— Eh bien, allons massacrer quelques Grolims.

— Attendez un peu, coupa Cherek. Si nous devons repartir par le chemin que nous avons pris pour venir, nous n'avons pas intérêt à attirer l'attention sur cette porte.

— Certes, mais nous n'allons pas repartir par là.

— Et par où allons-nous repartir, alors ?

— Par le sud. Ou plutôt par le sud-ouest.

— Je ne comprends pas.

— Fais-moi confiance.

Il réprima un juron. Il faut croire que cette réplique l'énervait autant que moi, quand on me la lançait.

Il y avait six Grolims reconnaissables à leur robe noire à la porte nord, et nous nous en débarrassâmes rapidement. Il y eut quelques cris étouffés, bien sûr, et quelques gémissements pathétiques, mais il n'y avait pas de fenêtres aux maisons de Cthol Mishrak, et les gens qui étaient à l'intérieur ne risquaient pas de les entendre.

— Très bien, fit Dras en essuyant sa hache ensanglantée sur un Grolim mort. Et

maintenant ?

— Maintenant, on retourne au tunnel.

— Voyons, Belgarath, protesta-t-il, nous voulons quitter la ville.

— Nous allons sortir par la porte, reprendre le tunnel et faire le tour de la ville jusqu'à ce que nous arrivions au fleuve, au sud.

— Il y a une piste autour du mur d'enceinte, objecta Riva. Pourquoi reprendre le tunnel ?

— Parce que les Mâtins flaireraient notre présence. Nous voulons qu'on croie que nous sommes partis par le nord. Notre but est de prendre un peu d'avance sur eux.

— Très futé, nota Algar.

— Je ne comprends pas, fit Dras.

— Le fleuve est probablement gelé, avança Algar, ce qui doit en faire une sorte de grand-route, sans arbres et sans collines pour nous ralentir.

Dras réfléchit un instant. Puis on vit la compréhension s'inscrire lentement sur sa large face.

— Tu sais, Algar, dit-il, je crois que tu as raison. Ce Belgarath est décidément très futé.

— Bon, je propose que nous attendions un peu pour nous congratuler, coupa Riva. C'est moi qui trimballe le butin, et j'aimerais mettre une certaine distance entre mes fesses et cet endroit.

Je compris que j'allais être obligé d'apprendre à Riva à revoir sa façon de penser. L'Orbe de mon Maître n'était pas précisément un « butin ».

Nous enjambâmes en hâte les corps inertes des gardes, tournâmes au coin du sentier et plongeâmes dans le banc de neige, sur la gauche. Nous ressortîmes peu après du tunnel qui menait au mur de la cité. La neige était damée par les pas, le long du mur d'enceinte, à l'endroit où les Grolims ou les Angaraks du peuple faisaient leurs rondes. Nous suivîmes ce sentier vers l'est puis nous tournâmes vers le sud, et nous poursuivîmes à travers les congères jusqu'à la rivière, où nous arrivâmes près de deux heures plus tard.

Ainsi que je le supposais, l'eau était gelée, mais il n'y avait pas de neige à la surface. Elle serpentait comme un large ruban noir dans la campagne enneigée.

— Ça, c'est un coup de chance, nota Dras. Nous ne laisserons pas d'empreintes.

— C'était un peu mon idée, dis-je d'un petit ton supérieur.

— Comment saviez-vous qu'il n'y aurait pas de neige sur la glace ? Il aurait dû y en avoir trois pieds, ajouta-t-il.

— Comme il n'y a rien sur la rivière pour bloquer la neige, le blizzard l'a chassée. La neige est probablement agglutinée sur les flancs des monts du Karanda.

— Vous pensez vraiment à tout, Belgarath.

— J'essaie, en tout cas. Bon, prenons pied sur la glace et allons vers la côte. Je commence à avoir le mal du pays.

Nous effaçâmes prudemment les empreintes que nous avions faites en descendant sur la berge, puis nous nous rapprochâmes de l'autre rive afin d'éviter la lumière des torches qui brûlaient sur les murs de la cité, et nous suivîmes le fleuve gelé.

La surface était glissante de sorte que, sans vraiment patiner, nous pouvions glisser. Au bout de trois heures, les nuages de mauvais augure qui planaient au-dessus de la région commencèrent à s'éclaircirent le long de l'horizon, au sud.

— Le soleil se lève, on dirait, nota Algar. Torak ne risque pas de se réveiller ?

— Je vais m'en assurer, répondis-je.

Le passager que je transportais entre mes deux oreilles m'avait demandé de ne pas lui parler tant que nous serions dans la ville, mais nous en étions maintenant sortis. Je pouvais

donc tenter le coup.

*Vous voulez bien vous réveiller ?* lui demandai-je.

*Ne sois pas insolent, Belgarath.*

*Ce n'était pas mon intention. La question du réveil de certain individu commence à devenir cruciale. Nous avons ce que nous étions venus chercher. Est-ce la fin de cet Événement particulier ?*

*Plus ou moins. Il ne sera pas tout à fait terminé tant que vous n'aurez pas retraversé la Mer du Levant.*

*Vous pouvez me dire quand Torak va ouvrir l'œil ?*

*Non. Tu le sauras le moment venu.*

*Un indice me serait fort utile.*

*Désolé, Belgarath. Continue à avancer. Tu ne t'en es pas mal sorti jusque-là.*

*Merci,* dis-je, d'assez mauvaise humeur.

*J'ai bien aimé la façon dont tu t'es débarrassé de ces deux Mâtins. Je n'y aurais jamais pensé. Où es-tu allé chercher cette idée ?*

*J'ai eu affaire à un sconse, une fois, quand j'étais gamin. Et je n'en suis pas sorti gagnant. C'est le genre de chose qu'on n'oublie pas.*

*J'imagine. Eh bien, poursuis ton chemin. Et ouvre grand les oreilles.*

L'instant d'après, il n'y avait plus personne.

Un quart d'heure plus tard, je compris pourquoi il m'avait suggéré de tendre l'oreille. Cela dit, je pense que même si j'avais dormi à poings fermés, ça n'aurait pas pu m'échapper. L'une des versions du *Livre de Torak* décrit ce que fit le Dieu Dragon lorsqu'il s'éveilla, et Algar avait finement deviné le moment où cela devait arriver. À l'évidence, une partie de l'arrangement entre la voix qui me parlait dans le secret de mon esprit et celle de Torak concernait le laps de temps pendant lequel Torak resterait dans un état comateux. Le lever du soleil constitue une transition naturelle, et c'est là que N'a-Qu'un-Œil finit par se réveiller. Nous étions à cinq bonnes lieues de la cité à ce moment-là, mais nous entendîmes distinctement son hurlement de rage, puis le bruit que fit la destruction de la ville. Il alla jusqu'à abattre sa propre tour. Ce fut l'une des crises de nerfs les plus spectaculaires de l'Histoire.

— Si on courait un peu ? suggéra Algar alors que les terribles échos de la destruction de Cthol Mishrak faisaient tomber la neige des arbres, le long du fleuve.

— Mais on court, remarqua Dras.

— Si on courait plus vite, alors ?

C'est là que je compris pourquoi Algar avait été surnommé Pied-Léger. Seigneur ! Ce que ce gamin courait vite !

*(Le Livre d'Alorie* relate les événements de l'époque, en Mallorée. C'est une histoire formidable, dramatique, pleine de suspense et chargée de signification mystique. Je l'ai moi-même récitée je ne sais combien de fois. Elle prend des libertés avec les faits, mais ça n'en est pas moins une excellente histoire. Celui qui l'a écrite était un Alorien, après tout, et s'il a exagéré l'importance du Pont-de-Pierre, c'est sans doute parce qu'il a été découvert par deux Aloriens. En réalité, je ne l'ai même pas vu au cours de cette équipée, pour la bonne raison que plusieurs centaines d'Angaraks nous attendaient probablement de pied ferme sur chacun des îlots rocheux. Nous sommes allés en Mallorée en traversant la Mer du Levant qui était gelée, et nous sommes repartis de la même façon.)

L'explosion de Torak, dont j'accepte partiellement la responsabilité, la façon dont je l'avais asticoté en quittant sa tour ayant indéniablement contribué à le mettre en rage, démoralisa

complètement les Grolims, les Chandims et les Angaraks qui vivaient à Cthol Mishrak. Beldin a découvert depuis que c'est Ctuchik qui finit par rétablir l'ordre avec sa brutalité coutumière. Cela lui prit quand même plusieurs heures, et notre ruse marcha. Les Angaraks trouvèrent les six Grolims massacrés près de la porte nord, et Ctuchik envoya les Mâtins vers le nord et l'ouest sans imaginer une seconde qu'il pouvait s'agir d'un stratagème.

La journée ne durait pas longtemps, là-haut, mais la tombée de la nuit ne nous ralentit pas. Nous suivîmes Algar en courant de toute la force de nos jambes sur le fleuve gelé.

Seulement, dès le retour du soleil, le lendemain, les Mâtins regagnèrent les ruines de Cthol Mishrak, annoncèrent à Ctuchik qu'ils ne nous avaient pas trouvés, et celui-ci élargit le champ de ses recherches. Il était inévitable qu'un Mâtin au flair surnaturel repère notre trace, et la poursuite commença. Ctuchik changea plusieurs centaines de Grolims ordinaires en Mâtins, tuant la moitié d'entre eux au passage, mais cette énorme meute enragée dévala le fleuve à notre suite.

— Qu'allons-nous faire, Belgarath ? hoqueta Cherek. Nous commençons à être hors d'haleine, mes gars et moi. Je ne sais pas combien de temps nous allons encore tenir.

— Je vais essayer quelque chose, lui annonçai-je. Arrêtez-vous et reprenez votre souffle pendant que je mets ça au point.

Je passai et repassai les détails de mon plan dans ma tête. Riva avait le pouvoir absolu sous sa tunique, mais il n'était pas censé en faire usage. Cela dit, si je raisonnais bien, il n'y serait pas obligé.

— C'est bon, dis-je. Voilà comment nous allons procéder. Riva, quand ces Mâtins apparaîtront, je voudrais que tu brandisses l'Orbe de telle sorte qu'ils la voient.

— Je croyais vous avoir entendu dire que je ne devais pas m'en servir.

— Tu ne vas pas l'utiliser mais juste la tenir bien en évidence. Je veux que les Chandims la voient, et qu'elle les voie.

— Et à quoi ça va nous servir ?

Je n'en savais trop rien, à vrai dire, mais j'avais une très forte intuition de ce qui allait arriver.

— Ce serait trop long à t'expliquer. Tu m'as déjà vu me tromper ?

— Euh… eh bien, non, mais…

— Eh bien, il va falloir que tu me fasses confiance. Je sais ce que je fais.

Et tout en prononçant ces mots, je faisais des vœux fervents pour que les choses marchent comme prévu.

Ce ne fut pas long. Plusieurs douzaines de Mâtins déboulèrent presque aussitôt au détour d'un méandre du fleuve gelé.

— C'est bon, Riva, dis-je. Tu vas brandir l'Orbe. Ne lui donne aucun ordre, mais tiens-là au-dessus de ta tête. Ne la serre pas trop fort. Je sais que tu as de la poigne. Il ne manquerait plus que tu t'énerves et que tu la réduises en miettes.

— Nous avons assez d'ennuis comme ça, je trouve, marmonna Cherek, dans mon dos.

— Je t'ai entendu, renvoyai-je par-dessus mon épaule.

Riva poussa un soupir, sortit l'Orbe de sa tunique et la tint au-dessus de sa tête.

— Adieu, Père, dit-il d'un ton funèbre.

Les Mâtins qui nous poursuivaient s'arrêtèrent en dérapant sur la rivière gelée lorsqu'ils aperçurent l'Orbe étincelante dans la main levée de Riva.

Puis l'Orbe cessa de briller. Elle vacilla, s'assombrit.

Riva poussa un gémissement.

L'Orbe se ranima. Et cette fois, elle ne brûlait plus d'une lueur bleue mais d'un éclat

blanc, trois fois plus vif que le soleil.

Les Chandims détalèrent en poussant des hurlements d'horreur, titubant, se rentrant dedans, leurs griffes crissant sur la glace.

Je ne sais pas si aucun de ces Grolims recouvra jamais la vue, mais je sais qu'ils étaient complètement aveugles quand ils remontèrent le fleuve.

— Eh bien, fis-je, assez étonné, ma foi. Qu'est-ce que vous en dites ? Ça a marché, tout compte fait. Quelle chose stupéfiante !

— Belgarath ! fit Cherek d'un ton quelque peu courroucé. Tu veux dire que tu n'en étais pas sûr ?

— Théoriquement, si, répondis-je, mais on n'est jamais sûr de rien tant qu'on n'a pas essayé.

— Que s'est-il passé ? demanda Dras. Je haussai les épaules.

— Riva n'a pas le droit d'utiliser l'Orbe. C'est pourquoi l'Orbe lui permet de la toucher. Il ne pouvait rien faire, mais l'Orbe en avait la possibilité, elle, et elle l'a fait. Elle n'aime ni Torak ni les Angaraks. Mais elle aime Riva. Je l'ai délibérément mis en danger, ce qui a obligé l'Orbe à prendre l'initiative. Ça n'a pas trop mal marché, hein ?

Ils me regardèrent d'un air absolument horrifié.

— Rappelez-moi de ne jamais jouer aux dés avec vous, Belgarath, fit Dras d'une voix tremblante. Vous prenez trop de risques.

D'autres Mâtins et un certain nombre de Grolims descendirent le fleuve à notre suite, sous la double conduite de Ctuchik et de Torak. Des cavaliers suivaient les Grolims, des hommes casqués, en cottes de mailles, brandissant tout un assortiment d'armes. C'étaient les premiers Murgos que je voyais. Ils me déplurent instantanément, et mon opinion à leur sujet ne s'est guère améliorée avec le temps. Leurs chevaux étaient un peu plus grands que les poneys rabougris qu'on trouvait de l'autre côté de la mer du Levant, mais ils étaient quand même trop petits pour leurs cavaliers.

Bien, puisqu'il va être souvent question des Murgos, des Nadraks et des Thulls au cours de ce récit, autant vous en dire quelques mots. Les trois tribus angaraks qui émigrèrent vers le continent occidental après la destruction de Cthol Mishrak n'étaient pas de vraies tribus. Tous étaient angaraks, mais ils avaient vécu près de deux mille ans dans la Cité de l'Éternelle Nuit, ce qui les avait modifiés. La différence entre eux n'était ni raciale ni tribale, c'était une question de classe. Le mot « murgo » signifie « guerrier » en angarak ancien. « Nadrak » veut dire « citadin », et « thull » « paysan », ou « serf ». Les Murgos étaient de véritables athlètes, avec les épaules larges et la taille bien prise. Les Nadraks étaient généralement plus minces, et les Thulls étaient bâtis comme des bœufs. Torak était tellement obsédé par l'Orbe qu'il n'avait pas fait attention à ce qui arrivait aux habitants de Cthol Mishrak après ces deux mille ans de sélection naturelle, si l'on peut dire, et il supposa que s'ils ne ressemblaient pas aux autres, c'est qu'ils étaient issus de tribus différentes. C'est l'une des raisons pour lesquelles les sociétés angaraks qu'il exporta dans le Ponant ne s'intégrèrent pas très bien. Les Murgos trouvaient le travail indigne d'eux ; les Thulls étaient trop stupides pour établir quoi que ce soit qui ressemble, même de loin, à un gouvernement, et les Nadraks n'avaient personne à truander qu'eux-mêmes. Bon, j'espère que c'est plus clair pour vous, et maintenant, tâchez de vous en souvenir. Je n'ai pas envie de recommencer. Je me répète déjà assez comme ça.

Les Mâtins avaient été échaudés par ce qui était arrivé à leurs compagnons de meute, de sorte qu'ils gardèrent prudemment leurs distances pendant que les Murgos et les Grolims donnaient l'assaut. Ce coup-ci, je n'eus même pas besoin de dire à Riva ce qu'il avait à faire. Il tira l'Orbe de sa tunique et la brandit au-dessus de sa tête.

Là encore, l'Orbe vacilla, cessa de briller et s'embrasa de nouveau. Mais elle ne s'arrêta pas là. Ce fut probablement la seule et unique fois de l'Histoire qu'on y vit à Cthol Mishrak comme en plein jour. Les pentes occidentales des monts du Karanda, la Mer du Levant et les rivages de Morindie jusqu'au pôle Nord furent baignés par une lumière aussi vive que celle qui devait nous parvenir à Korim, trois mille ans plus tard.

Les Murgos et les Grolims qui chargeaient furent instantanément calcinés par cette terrible lumière. Je découvris à cette occasion que l'Orbe avait une certaine éthique. Elle prévenait ses victimes avant de déchaîner son pouvoir sur elles. C'est ce qu'elle avait fait en aveuglant les Mâtins. Mais il n'y avait qu'un avertissement. Si les gens décidaient de l'ignorer, elle ne leur laissait pas de seconde chance.

Nous fûmes sidérés, les Aloriens et moi, par l'énormité de ce qui venait de se produire. Les Mâtins profitèrent de notre confusion momentanée pour faire le tour par les berges et nous devancer un peu. L'éclair nous avait temporairement aveuglés, nous aussi, et nous avançâmes un moment à tâtons. Cette quasi-cécité, ajoutée aux charges sporadiques, suicidaires, de Mâtins isolés, nous ralentit au point que nous ne suivions plus le fleuve qu'à une allure de tortue.

— Nous sommes encore loin de la côte ? demanda Cherek, pantelant.

— Je n'en ai pas idée, admis-je.

— Ça commence à sentir le roussi, Belgarath.

— Ne vous en faites pas, fis-je en tournant mes yeux larmoyants vers son plus jeune fils. Continue à la tenir en l'air comme ça, Riva. On verra bien ce qui nous suivra.

Nous continuâmes à descendre ainsi le fleuve. Notre avance était ponctuée par une série d'éclairs aveuglants et de coups de tonnerre chaque fois que l'Orbe faisait exploser les Mâtins qui dévalaient les berges et se ruaient sur nous.

— Ils vont se refermer sur nous par l'arrière, Belgarath ! beugla Dras. Torak est avec eux.

Je jurai. Je n'avais pas prévu ça. Les Dieux s'abstenaient généralement de prendre part à ce genre d'escarmouche.

*Il a le droit défaire ça ?* demandai-je à ma voix intérieure.

*Non, il n'a pas le droit !* répondit-elle avec une rage soudaine. *C'est de la triche !*

*Est-ce que ça veut dire que les règles sont suspendues ?*

*Sans doute. Mais prends garde à ne pas faire sauter toute cette partie de l'univers.*

Je manquai m'étouffer.

*Vous voulez que je le fasse ?*

*Toi, sûrement pas ! Si tu prends l'Orbe, elle s'attachera à toi et tu ne pourras plus la lâcher. Il faudrait que tu deviennes son gardien, et tu n'as pas le temps. Dis à Riva ce qu'il doit faire. Ne le laisse pas détruire Torak, quoi qu'il arrive. Ce n'est pas lui qui est censé faire ça.*

— Cherek ! appelai-je sèchement. Emmène Dras et Algar ! Retenez ces gens pendant que je parle à Riva !

Garrot-d'Ours hocha la tête avec détermination, et les trois hommes se déployèrent en éventail, l'arme à la main. L'avant-garde murgo, qui ouvrait la voie aux Angaraks, découvrit rapidement les vertus de la prudence. Attaquer de grands Aloriens qui vous attendent de pied ferme n'est décidément pas une bonne idée.

— Écoute-moi bien Riva, dis-je. Tu vas te concentrer sur ta main.

— Hein ?

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Regarde les Angaraks, pense à ce que tu aimerais leur faire et pense en même temps à ta main. L'Orbe est une arme, mais tu n'as pas besoin de

la manier. Il suffit que tu penses à ce que tu veux et elle le fera.

— Je croyais que vous m'aviez dit de ne pas faire ça, objecta-t-il.

— Les règles ont changé. L'autre côté triche, alors nous allons tricher un peu, nous aussi. Mais n'essaie pas de faire du mal à Torak, tu anéantirais le monde. Contente-toi de détruire ses Angaraks. Torak est assez malin pour comprendre le message. Je doute qu'il essaie de jouer au plus fin après ça.

— Je vais faire de mon mieux.

Riva n'avait pas l'air très sûr de lui. Il leva quand même l'Orbe et je sentis qu'il bandait son Vouloir tout en se concentrant sur les Angaraks qui approchaient.

Et il ne se passa rien.

— Il faut que tu libères ton Vouloir ! hurlai-je dans sa direction.

— Comment ?

— Tu t'y prends bien, mais il faut que tu déchaînes ta volonté !

— Comment ?

— Dis quelque chose !

— Et qu'est-ce que je dois dire ?

— J'en sais rien, moi ! Essaie : « Maintenant ! », « Brûle ! » ou « Tue ! », n'importe quoi mais dis quelque chose !

— Allez, dit-il mollement.

Je me retins pour ne pas hurler.

— Tu es censé donner un ordre, Riva. Pas poser une question !

— Allez ! tonna-t-il.

Ce n'était pas le Verbe que j'aurais utilisé personnellement, mais ça fit l'affaire. Les Angaraks entrèrent en éruption. Des rangées entières explosèrent l'une après l'autre, des éclairs éblouissants, des détonations assourdissantes se succédèrent d'une rive à l'autre. Le plus jeune fils de Cherek anéantit le premier rang, avança et détruisit méthodiquement le deuxième, puis le troisième.

— Tu ne peux pas en faire plus d'un à la fois ? demandai-je.

— Vous voulez le faire ? demanda-t-il entre ses dents.

— Non. Je n'ai pas le droit.

— Alors fermez-la et laissez-moi m'en occuper.

Vous comprenez maintenant d'où Garion tient son sale caractère. Riva était d'ordinaire l'Alorien le plus calme et le plus pondéré que j'aie jamais rencontré, mais il ne fallait pas lui marcher sur les pieds.

Lorsqu'il eut changé les cinq ou six premiers rangs d'Angaraks en cendres fumantes, les suivants comprirent le message. Ils firent demi-tour et détalèrent, abandonnant Torak, qui fulminait de plus belle.

Il était peut-être hors de lui, mais je remarquai qu'il cachait son visage gainé d'acier derrière sa main valide. Il n'avait vraiment pas envie de perdre l'autre œil. Pour finir, il tourna les talons à son tour et s'enfuit en hurlant.

— Tu peux l'éteindre, annonçai-je à Riva.

— Je pourrais leur courir après, suggéra-t-il avec avidité. Je pourrais poursuivre tous les Angaraks du continent jusqu'au dernier. Torak n'aurait plus un seul adorateur.

— Pas la peine, lui dis-je. Tu as fait ce qu'il fallait. Range cette Orbe.

Cherek, Dras et Algar revinrent sur ces entrefaites.

— Belle petite bagarre, commenta le roi d'Alorie. Cette Orbe est vraiment un joli jouet, hein ?

Ah, ces Aloriens ! (Je sais, je l'ai déjà dit. Vous avez intérêt à vous y habituer, parce que ce n'est pas fini. Je lève les yeux au ciel en soupirant « Ah, ces Aloriens » depuis si longtemps que je ne m'en rends même plus compte.)

Nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve et nous commençâmes à patauger dans la glace. Les Mâtins gardaient leurs distances, à présent, mais ils nous suivaient toujours.

*Ils risquent de nous poser un problème, non ?* demandai-je à l'ami que j'avais, dans la tête.

*Pas longtemps. Il faudra qu'ils s'en retournent quand nous serons à mi-chemin.*

*Pourquoi ?*

*Ce sont des Grolims, Belgarath. Ils sont sans pouvoir de ton côté de la Mer du Levant.*

*Zedar en avait bien, lui.*

*Parce qu'il était un disciple. Les règles qui s'appliquent à eux sont différentes. Ctuchik ou Urvon pourraient vous suivre, mais pas les Grolims ordinaires.*

*Maintenant que vous le dites, je crois me rappeler que Beldin m'a expliqué ça. Les Grolims sont sans pouvoir dans les endroits où il n'y a pas d'Angaraks.*

*C'est stupéfiant. Tu n'as pas oublié.*

*Et maintenant ?*

*Lève un pied – je te laisse décider lequel – et mets-le devant l'autre. N'essaie pas de les lever tous les deux en même temps, quand même.*

*Très drôle.*

Il nous fallut deux bonnes journées pour traverser cette mer de glace fracturée. Les Mâtins nous suivaient toujours à distance respectable.

Il n'y avait pas de frontière, évidemment, mais je sus quand nous arrivâmes à mi-chemin parce que les Mâtins renoncèrent soudain à nous poursuivre. Ils se rangèrent le long d'une crête de glace, s'assirent et se mirent à pousser des hurlements de frustration.

— La chance est vraiment avec nous, dis-je à mes Aloriens.

— Pourquoi donc ? demanda Cherek.

— Les Mâtins ne peuvent pas aller plus loin. Nous en sommes débarrassés.

Je m'étais un peu avancé, parce que, soudain, un Mâtin se dressa juste devant nous. Un Mâtin deux fois plus gros que ceux qui hurlaient derrière nous. Il semblait émaner de lui une vague lueur rougeâtre.

— Ne t'inquiète pas, dis-je à Riva qui plongeait la main dans le col de sa tunique. C'est une illusion. Il n'y a pas plus de chien que de beurre en broche.

— Tu n'es pas tiré d'affaire, Belgarath, gronda le monstre créature comme s'il mâchait ses mots avec ses crocs énormes.

— Tu dois être Urvon, répondis-je calmement. Ou Ctuchik.

— Je te laisse répondre à cette question. Nous nous reverrons, vieillard, je te le promets. Tu as gagné. Mais la prochaine fois, tu auras moins de chance.

Sur ces mots, il disparut.

# CHAPITRE XVI

Nous arrivâmes en vue de la Morindie quelques jours plus tard. Le soleil montait un peu plus haut dans le ciel, y restant un peu plus longtemps chaque jour, et le froid semblait moins âpre. Le printemps arrivait dans le Grand Nord.

Plutôt que de repartir comme nous étions venus, en traversant le territoire arctique des Morindiens, nous décidâmes de prendre plutôt par le Sud. Nous n'avions plus rien à craindre, maintenant, et nous avions tous hâte de retrouver un climat plus chaud. Nous suivîmes la côte jusqu'à ce qui est aujourd'hui le Gar og Nadrak, et qui était à l'époque l'Alorie de l'Est. Cherek était roi de cette contrée mais, en dehors des cerfs, il n'avait pas beaucoup de sujets dans cette partie du royaume. Les Aloriens de la région étaient tous adeptes du culte de l'Ours, et nous préférions les éviter. Les adorateurs de l'Ours voulaient mettre la main sur l'Orbe depuis la fondation de leur ordre, et aucun de nous n'avait envie de se bagarrer.

Une fois sortis du Grand Nord, nous tournâmes vers l'ouest et traversâmes la vaste forêt, puis les montagnes, et nous arrivâmes aux landes de Drasnie. De là, nous descendîmes vers le sud-ouest, nous longeâmes le lac d'Atun et par un beau matin de printemps nous atteignîmes enfin les rives de l'Aldur.

Quelqu'un nous attendait là-bas.

Un vieillard dans une carriole déglinguée.

— Eh bien, mon garçon, me dit-il, tu vas toujours vers l'ouest, à ce que je vois.

— On dirait que ça devient une habitude, en effet, répondis-je d'un ton aussi léger que possible.

— Vous vous connaissez ? s'étonna Cherek.

— Nous nous sommes rencontrés une ou deux fois, répondis-je.

Je supposai que si mon Maître avait choisi l'anonymat, c'était pour de bonnes raisons, et qu'il ne m'appartenait pas de trahir son identité.

— Vous avez mangé quelque chose, ce matin ? demanda le vieillard.

— Moui, enfin, mangé..., répondit Dras. Je ne considère pas quelques bouchées de bœuf séché comme un petit déjeuner digne de ce nom.

— Mon campement est à une demi-lieue à peu près en aval, annonça le vieil homme. J'ai un bœuf qui a rôti tout la nuit. Si ça vous dit, vous êtes les bienvenus. Et si vous avez soif, j'ai mis un tonnelet de bonne bière à rafraîchir dans la rivière.

Ces derniers mots emportèrent l'adhésion générale. Je montai dans la voiture, à côté du vieil homme. Les Aloriens nous suivirent comme une portée de chiots insouciants.

— Nous allons donner à manger à tes amis, murmura le vieillard, puis nous aurons une petite conversation, tous les deux.

— Tout ce que vous voudrez, répondis-je.

Cherek et ses gars se jetèrent sur le bœuf rôti comme une meute de loups affamés et plongèrent dans le tonneau de bière tel un banc de poissons. Au bout d'une heure de ces ripailles, ils étaient mûrs pour une petite sieste. Nous en profitâmes pour descendre tranquillement, le vieil homme et moi, vers le fleuve, et nous restâmes plantés là à regarder couler l'eau brune, chargée de boue, qui arrivait en haut des berges. La neige avait commencé à fondre dans les montagnes de Tolnedrie.

— Il y a une raison à ce déguisement ? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Pas spécialement, répondit mon Maître. J'y ai souvent recours quand je quitte le Val. J'attire moins l'attention comme ça. Nous nous sommes réunis dans la grotte, mes frères et

moi. Il va falloir que nous partions, Belgarath.

— Que vous partiez ?

— Nous n'avons pas le choix. Si nous restions, tôt ou tard nous serions amenés à heurter Torak de front, et ce serait la destruction du monde. Or ce monde revêt une trop grande importance pour que nous permettions cela. L'Enfant de Lumière va en avoir besoin.

— Qui est l'Enfant de Lumière ?

— Ça dépend. C'était toi quand vous vous êtes affrontés, Zedar et toi, chez les Morindiens. Les Nécessités ne peuvent s'opposer directement ; elles ont besoin d'instruments. Je crois t'avoir déjà expliqué tout ça.

Je hochai la tête avec tristesse. Je n'aimais pas du tout la façon dont les événements étaient en train de tourner.

— Mais il y aura un dernier Enfant de Lumière, poursuivit-il. Et un dernier Enfant des Ténèbres. Ce sont eux qui régleront les choses une fois pour toutes. Ta tâche consiste à préparer la venue de cet Enfant. Veille sur Riva. L'Enfant sera issu de sa lignée.

— Je ne vous reverrai donc plus ?

Il eut un petit sourire.

— Mais si, voyons. J'ai consacré trop de temps à ton éducation pour te laisser tomber comme ça. Prends garde à tes rêves, Belgarath. Je ne pourrai plus revenir directement – pas très souvent, du moins – et je te parlerai dans ton sommeil.

— C'est toujours ça. Est-ce ainsi que vous allez nous guider désormais, à travers nos rêves ?

— Tu seras guidé par la Nécessité. C'est la fin de la Deuxième Ère dont parlent les Dals. Nous entrons dans la Troisième, l'Ère des Prophéties. Les deux Nécessités vont inspirer certains individus afin qu'ils annoncent l'avenir.

— N'est-ce pas dangereux ? objectai-je. Ce ne sont sûrement pas des informations à mettre entre toutes les mains ?

— Nous y avons veillé, mon fils. Le reste de l'humanité ne comprendra pas la signification de ces prophéties. Elles seront assez obscures pour que la plupart des gens n'y voient que les délires d'une bande d'illuminés. Dis à tes Aloriens de les guetter et, si possible, de transcrire leurs paroles. Elles recèleront des messages cachés.

— C'est une façon bien compliquée de faire les choses, mon Maître.

— Je sais, mais c'est la règle du jeu.

— Je ne suis pas sûr que la règle soit encore en vigueur, mon Maître. L'autre côté a commencé à tricher quand nous étions à Cthol Mishrak.

— C'était Torak. Sa Nécessité s'en est excusée. Torak a été puni pour cela.

— Parfait. Que dois-je faire, maintenant ? Il faut vraiment que je rejoigne Poledra, vous savez.

Il poussa un profond soupir.

— Cela devra attendre, j'en ai peur. Je suis navré, Belgarath, plus navré que je ne saurais dire, mais tu n'en as pas encore fini. Tu dois encore diviser l'Alorie.

— Je dois quoi ?

Il m'expliqua l'affaire, d'une façon assez détaillée.

(Ah, c'est mon histoire, alors je la raconte comme je veux. Si ça ne vous plaît pas, faites-le vous-mêmes.)

Lorsqu'il m'eut donné mes instructions, le vieil homme donna à manger à son cheval et repartit vers le sud en me laissant seul avec les Aloriens qui ronflaient comme des sonneurs. Je me gardai bien de les réveiller et ils dormirent d'une traite jusqu'au lendemain matin.

— Où est ton ami ? demanda Cherek lorsqu'il finit par se réveiller.

— Il avait quelque chose à faire, répondis-je. Il a dû partir.

— Alors, c'est fini, hein ? fit Dras. Je serai content de rentrer au Val d'Alorie.

— Tu ne rentres pas au Val d'Alorie, Dras, lui dis-je.

— Pardon ?

— Tu repars pour les landes que nous venons de traverser.

— Et pourquoi ferais-je une chose pareille ? Je n'étais pas de bonne humeur ce matin-là.

— Parce que je te le dis, répliquai-je sèchement. Je regrette, Cherek, mais je vais être obligé de diviser ton royaume. Les Angaraks ne vont pas en rester là, et il faut que nous nous préparions à les recevoir comme il convient. Riva garde l'Orbe, alors vous devrez, tes fils et toi, veiller sur lui. Je vais vous disperser de telle sorte que le peuple de Torak ne puisse se jeter sournoisement sur Riva et lui reprendre l'Orbe.

— Combien de temps cela durera-t-il ? s'enquit Cherek. Dans combien de temps pourrai-je réunifier mon royaume ?

— Tu n'en auras jamais le loisir, Cherek. Je suis désolé. La division de l'Alorie sera définitive.

— Belgarath ! geignit-il.

On aurait dit un gamin à qui on venait de prendre son jouet préféré.

— Ça ne dépend pas de moi, Cherek. C'est vous qui avez eu l'idée de récupérer l'Orbe. Maintenant, vous devez en supporter les conséquences. Dras établira son royaume sur les landes du nord. Algar restera là, dans ces prairies. Toi, tu vas retourner au Val d'Alorie. Ton royaume sera cette péninsule.

— Un royaume ! explosa-t-il. Tu appelles ça un royaume ? Un truc pas plus grand qu'un placard à balais ?

— Ne t'inquiète pas. Ton royaume est l'océan, maintenant. Réunis les gens qui construisent tes navires. Leurs barcasses ne sont pas assez bonnes. Je te remettrai des plans. Le roi des Océans aura besoin de bateaux de guerre, pas de baignoires flottantes.

Il plissa les yeux d'un air méfiant.

— Le roi des Océans…, répéta-t-il d'un ton méditatif. Ça sonne bien, convint-il. Mais tu crois vraiment qu'on peut faire la guerre avec des bateaux ?

— Oh oui, lui assurai-je. Et l'avantage, c'est qu'on n'est pas obligé d'aller à pied sur le champ de bataille.

— Où voulez-vous que j'aille, Belgarath ? demanda Riva.

— Je t'y emmènerai moi-même. Je t'accompagnerai pour t'aider à t'installer. ?

— Merci. Et où irons-nous ?

— Dans l'île des Vents.

— Ce n'est qu'un îlot rocheux perdu dans la Mer du Ponant ! protesta-t-il.

— Je sais, mais ce sera ton îlot, Riva. Tu y feras venir un certain nombre d'Aloriens. Tu étais volontaire pour prendre l'Orbe ; tu dois en assumer les responsabilités. Une fois dans l'île, tu construiras une forteresse et vous y vivrez jusqu'à la fin de vos jours, tes gens et toi, pour garder l'Orbe. Puis tu transmettras la garde de l'Orbe à tes enfants, et ils la transmettront à leurs enfants à leur tour.

— Et combien de temps cela durera-t-il ?

— Je n'en ai pas idée. Des siècles, probablement ; peut-être même des millénaires. Ton père va faire construire des bateaux de guerre, et il ne laissera personne approcher de l'île des Vents.

— Ce n'est pas ce que j'imaginais quand j'ai entrepris tout ça, se lamenta Cherek.

— La vie est pleine de surprises désagréables. Allez, messieurs, fini de jouer. Le moment est venu de grandir un peu. Nous avons du pain sur la planche.

J'aurais pu m'abstenir de les bousculer ainsi, mais mon Maître n'avait pas pris de gants avec moi non plus, et je commençais à en avoir soupé des jérémiades de Cherek et de ses « gars ». Ils s'étaient lancés dans l'aventure la plus importante de l'histoire humaine comme on part en pique-nique, et maintenant que les conséquences de leur petite balade dans la neige se faisaient sentir, ils ne trouvaient qu'une chose à faire : gémir.

Il y a des moments où les Aloriens se comportent vraiment comme des bébés.

Je leur exposai la division de l'Alorie avec la même brutalité. Je ne leur laissai pas le temps de pleurnicher et de faire du pathos. J'expliquai à Cherek en termes précis combien de guerriers il devait envoyer à chacun de ses fils pour les aider à fonder leurs nouveaux royaumes. Il fit une tête d'enterrement lorsqu'il se rendit compte que je le privais de plus de la moitié de ses sujets. Chaque fois qu'il s'apprêtait à protester, je lui rappelais sèchement que c'est lui qui avait eu l'idée de récupérer l'Orbe. Je n'avais aucune envie de quitter ma femme enceinte, à ce moment-là, et il ne m'inspirait guère de compassion en cet instant.

— Bon, voilà comment nous allons faire, conclus-je ce soir-là. Des questions ?

— Et quand nous serons installés, que ferons-nous ? demanda Dras d'un ton morne. Nous resterons assis sur notre derrière à attendre les Angaraks ?

— Vous recevrez d'autres instructions de Belar, répondis-je. Je te rappelle que les Dieux sont impliqués dans l'affaire.

— Belar m'en veut, nota Dras. Je le bats presque toujours aux dés.

— Eh bien, ne joue pas avec lui. Essaie plutôt de te le mettre dans la poche.

— Ce pays est affreusement ouvert, remarqua Algar en regardant l'immense prairie verdoyante. Je vais passer le restant de mes jours à marcher.

— Il y a des chevaux sauvages dans la région. Tu n'auras qu'à les capturer et monter dessus.

— J'ai essayé de monter à cheval, mais j'ai les pieds qui traînent par terre.

— Capture de plus grands chevaux.

— Il n'y en a pas de plus grands.

— Élèves-en.

— Le temps est épouvantable, dans l'île des Vents, geignit Riva.

— Tu feras construire des maisons aux murs épais et aux toits solides.

— Le vent soufflera le toit de chaume des maisons.

— Fais les toits en ardoise clouée.

Cherek finit par en avoir aussi marre que moi.

— Bon, les gars, intervint-il, vous avez reçu vos instructions, alors faites ce qu'on vous dit. Vous avez beau être rois, maintenant, vous êtes toujours mes fils. Je ne veux pas avoir honte de vous.

Il n'aurait pu mieux dire pour leur remettre un peu de cœur au ventre.

Les adieux qui eurent lieu le lendemain matin furent assez lacrymaux quand même. Puis nous nous dispersâmes aux quatre vents, laissant Algar planté, l'air assez désemparé, sur le bord de l'Aldur.

Je partis vers l'ouest avec Riva. Nous allâmes jusqu'aux montagnes, puis nous prîmes légèrement au nord-ouest pour éviter de traverser le pays des Ulgos. Je m'étais assez dépensé lors des échauffourées avec les Angaraks et je n'avais pas envie de me frotter aux Algroths et aux Eldrakyn.

Nous descendîmes des montagnes, traversâmes la plaine fertile de l'actuelle Sendarie, et

nous arrivâmes à la Mer du Ponant. Nous nous arrêtâmes sur le rivage en attendant les guerriers que Cherek avait promis d'envoyer. Avec leurs femmes, bien entendu. Je fondais de nouveaux pays ; j'avais besoin de reproducteurs.

Oui, je sais que c'est une façon un peu abrupte de dire les choses, et j'entends déjà Polgara pousser les hauts cris, mais je m'en fiche. Si elle ne s'offusquait pas de ça, elle trouverait probablement à redire à autre chose, alors…

(Et pan ! sur le bec, hein Pol ?)

En attendant les gens qui devaient arriver du Val d'Alorie, je m'amusai à tricher. Il y avait une grande forêt près de la plage, et j'abattis, grâce à mon pouvoir, des arbres que je réduisis en planches. Riva m'avait vu faire toutes sortes de choses grâce au Vouloir et au Verbe, mais je ne sais pourquoi, la vision d'une bûche crachant inexplicablement un nuage de sciure sembla le démoraliser. Pour finir, il refusa de voir ça et resta assis devant la mer à marmonner les mots « pas naturel », assez fort pour que je l'entende. J'essayai de lui expliquer que nous aurions besoin de bateaux pour aller à l'île des Vents, et que pour faire des bateaux il fallait des planches, il ne voulut rien entendre. J'empilai des planches sur un quart de lieue le long de la plage avant qu'il ne m'oppose une objection valable.

— Si vous faites des bateaux avec ce bois vert, dit-il, ils vont couler. Il faut le laisser sécher pendant un an au moins.

— Ça ne prendra pas si longtemps, objectai-je, et pour qu'il comprenne bien qui était le chef je regardai un tas de planches et dis : « Chauffe ! »

La pile se mit aussitôt à fumer. Riva m'avait agacé, et j'y étais allé un peu fort. Je diminuai la chaleur, et la fumée laissa place à un nuage de vapeur. Les planches de bois vert commençaient à perdre leur humidité.

— On dirait qu'elles se tordent, nota-t-il d'un ton triomphant.

— Évidemment, répondis-je calmement. C'est voulu.

— On ne peut rien faire avec une planche tordue.

— Ça dépend, rétorquai-je. Nous voulons construire des bateaux et les bateaux ont les flancs incurvés. Les navires à fond plat comme les barges ne voguent pas très bien.

— Vous avez toujours réponse à tout, Belgarath. Même à vos propres erreurs.

— Pourquoi m'en veux-tu comme ça. Riva ?

— Parce que vous avez fichu ma vie en l'air. Vous m'avez séparé de ma famille et vous me condamnez à vivre jusqu'à la fin de mes jours à l'endroit le plus sinistre de la terre. Laissez-moi tranquille, Belgarath. Je ne vous aime pas beaucoup en ce moment.

Et il s'éloigna le long de la plage.

Je m'apprêtais à le suivre quand ma voix intérieure se fit entendre.

*Fiche-lui la paix, Belgarath.*

*Je dois obtenir sa coopération. Et pour ça, il faut que je fasse la paix avec lui.*

*Il n'est pas très bien dans sa peau, en ce moment. Il va se calmer. N'affaiblis pas ta position en lui courant après. Attends qu'il vienne à toi.*

*Et s'il ne revient pas ?*

*Il reviendra. Il n'y a que toi qui puisses lui dire ce qu'il a à faire, et il le sait. Il a un énorme sens des responsabilités. C'est pour ça que je l'ai choisi. Dras est plus grand. Algar est plus futé, mais quand Riva a décidé quelque chose, il s'y tient. Fais cuire tes planches. Ça t'occupera.*

Il avait vraiment le chic pour trouver les mots qui blessent. Faire cuire mes planches ! Le rouge de la honte me monte aux joues chaque fois que j'y repense.

Deux jours plus tard, Riva revenait humblement.

— Je suis désolé, Belgarath, dit-il d'un ton contrit.

— De quoi ? Tu n'as dit que la vérité. J'ai fichu ta vie en l'air, je t'ai séparé de ta famille et je t'emmène dans l'île des Vents où tu vivras jusqu'à la fin de tes jours. La seule chose que tu as oubliée, c'est que ce n'est pas moi qui ai voulu tout ça. Tu es le Gardien de l'Orbe, maintenant, et il faut bien que quelqu'un te dise quoi faire. Je suis ton mentor. Aucun de nous n'a voulu ce qui lui arrive, mais nous n'avons pas le choix, alors autant faire contre mauvaise fortune bon cœur. Allez, viens, je vais te montrer les plans de tes bateaux.

— Vaisseaux, rectifia-t-il machinalement.

— Comme tu voudras, Gardien de l'Orbe.

Les Aloriens commencèrent à arriver par petits paquets dès le lendemain après-midi. On n'a jamais vu des Aloriens défiler au pas. Ils n'effectuent même pas leurs déplacements avec ensemble et on a parfois du mal à voir dans quelle direction ils vont, parce que de petits groupes, s'écartent périodiquement pour partir à l'aventure.

Quoi qu'il en soit, Riva les mit au travail au fur et à mesure qu'ils arrivaient, et la plage désolée se changea en un chantier naval improvisé. Ma conception des vaisseaux suscita un certain nombre d'objections, parfois valables, la plupart étaient sans objet. Les Aloriens aiment discuter, sans doute parce que, dans leur culture, la discussion est souvent le prélude à une bonne bagarre.

J'arpentai la plage en trichant quand il le fallait, et nous finîmes une dizaine de navires en un peu moins de six semaines. Puis Riva laissa son cousin Anrak diriger les opérations sur place et nous partîmes en éclaireurs sur la Mer des Vents, vers la fameuse île.

Ceux qui n'ont jamais vu l'île des Vents peuvent croire que les descriptions qu'on en a parfois faites comportaient une part d'exagération. Eh bien, croyez-moi, ce n'est pas le cas. D'abord, il n'y a qu'une plage sur l'île, une bande étroite de gravier d'une demi-lieue de large au fond d'une profonde échancrure de la façade est. Le reste de la côte est composé de falaises. Il y a des bois à l'intérieur des terres, des forêts vert sombre d'arbres à feuilles caduques comme dans toutes les régions septentrionales, et des prairies dans les vallées de montagne, au nord. L'endroit pourrait être agréable si le vent ne soufflait pas tout le temps, s'il ne pleuvait pas parfois pendant six mois sans interruption et si, quand il cessait enfin de pleuvoir, il ne se mettait pas aussitôt à neiger.

Nous fîmes deux fois le tour de l'île mais nous ne trouvâmes pas d'autre plage, de sorte que nous nous enfonçâmes dans l'unique baie et accostâmes sur la seule plage de l'île.

— Où dois-je construire cette forteresse ? demanda Riva quand nous eûmes enfin mis pied à terre.

— Ça, c'est à toi de voir, répondis-je. Quel est, à ton avis, l'endroit le plus logique pour ça ?

— Ici, j'imagine, puisque c'est le seul endroit accessible. Si je l'érige à cet endroit, je pourrai voir venir les bateaux.

— C'est bien pensé, répondis-je, et je le regardai attentivement.

Il faisait moins gamin, depuis quelque temps. La responsabilité qu'il avait acceptée à la légère à Cthol Mishrak commençait à peser sur lui.

Il regarda la vallée abrupte qui descendait de la montagne vers l'extrémité de la baie.

— La forteresse devra être un peu plus grande que je ne pensais, reprit-il d'un ton pensif. Il faudra qu'elle occupe toute la largeur de la vallée. Je serai aussi amené à bâtir une cité à cet endroit.

— Ça vaudrait mieux, en effet. À part des bébés, je ne vois pas ce que la population pourrait faire sur cette île, et le taux de natalité risque d'être élevé. Il te faudra beaucoup de maisons.

Tout à coup, je le vis rougir.

— Tu sais ce que ça implique, au moins ? Comment on fait les bébés, je veux dire ?

— Évidemment.

— Mouais. Je préférais m'assurer que tu n'allais pas commencer à fouiller dans les choux ou à chasser la cigogne.

— Vous n'avez pas besoin de vous montrer insultant. J'ai l'impression qu'il y a assez de bois pour construire une ville, ajouta-t-il en regardant à nouveau la vallée.

— Non, objectai-je. Ne la fais pas en bois. Les Tolnedrains ont essayé à Tol Honeth, et ils n'avaient pas plus tôt fini de bâtir leur ville qu'elle a brûlé de fond en comble. Fais-la en pierre, crois-moi.

— Ça va prendre un temps fou, Belgarath, protesta-t-il.

— Pourquoi, tu as mieux à faire ? Dresse un campement temporaire ici, sur la plage, et allume des feux sur les promontoires, à l'entrée de la baie, pour guider ton peuple jusqu'ici. Ensuite, nous allons dessiner cette ville. Pas question que vous me la fassiez à la va-comme-je-te-pousse. Elle est destinée à protéger l'Orbe, et je veillerai à ce qu'elle soit imprenable.

Les navires de Riva arrivèrent par groupes de six ou huit pendant les semaines suivantes, et à ce moment-là, nous avions fini les plans de la ville, Poing-de-Fer et moi.

— Comment vais-je appeler la ville ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Une ville doit avoir un nom, Belgarath.

— Appelle-la comme tu veux. Donne-lui ton nom si ça peut te faire plaisir.

— Val de Riva ?

— C'est un peu prétentieux, non ? Disons Riva tout court, ce sera bien.

— Ce n'est pas un nom de ville, Belgarath.

— Ça en deviendra un quand les gens s'y seront habitués. Anrak arriva sur ces entrefaites.

— Tout le monde est là, Riva, beugla-t-il en pataugeant dans l'eau, au bord du rivage. On est arrivés. Tu n'as rien à boire ?

La fête qui se déroula sur la plage, cette nuit-là, fut assez bruyante, et après quelques chopes de bière, le vacarme commença à me donner mal à la tête, de sorte que je gravis la vallée escarpée pour m'éloigner du tumulte et réfléchir un peu. J'avais encore un certain nombre de choses à faire avant de rentrer au Val. Je les passai en revue en cherchant le moyen d'en venir à bout en vitesse. J'avais vraiment envie de rentrer chez moi, de retrouver Poledra et de jeter un coup d'œil à ma progéniture. J'étais forcément papa, depuis le temps.

Quelques heures après minuit, je jetai un coup d'œil à la plage et me relevai d'un bond, en dévidant un chapelet de jurons. Tous les navires étaient en feu.

Je dévalai la vallée en courant et trouvai Riva et son cousin plantés au bord de l'eau. Ils braillaient une chanson à boire alorienne en se balançant d'avant en arrière, les yeux injectés de sang. Ils étaient soûls comme des cochons.

— Qu'avez-vous fait ? hurlai-je en me jetant sur eux.

— Ah, Belgarath ! s'exclama Riva en tournant vers moi des yeux papillotants comme une chouette. Nous vous cherchions partout. C'est joli, hein ? fit-il en indiquant les navires en feu.

— Magnifique. Mais pourquoi avoir incendié ces vaisseaux ?

— Le bois que vous nous avez préparé est bien sec. Il brûle merveilleusement.

— Riva, pourquoi brûlez-vous vos vaisseaux ? Il regarda son cousin.

— C'est vrai, Anrak, pourquoi avons-nous mis le feu aux vaisseaux ? J'ai oublié.

— Pour empêcher les gens de s'en aller s'ils s'ennuyaient, répondit Anrak.

— Ah oui. Maintenant je m'en souviens. C'est une bonne idée, hein, Belgarath ?

— C'est une idée désastreuse !

— Qu'est-ce que vous lui reprochez ?

— Et comment vais-je rentrer chez moi, maintenant ?

— Ça alors ! Je n'y avais pas pensé, répondit-il, les yeux brillants. Vous voulez quelque chose à boire, en attendant ?

# CHAPITRE XVII

— Belgarath ? appela Riva, un matin, quelques jours plus tard. Nous étions debout en haut de la vallée étroite qui montait de la plage et nous regardions ses Aloriens dégager des terrasses en escalier sur les versants escarpés de la vallée.

— Oui, Riva ?

— Vous ne pensez pas que je devrais avoir une épée ?

— Tu en as déjà une.

— Non, je veux dire : une épée spéciale.

— Ah ! Oui. Sûrement, répondis-je. Où était-il allé pêcher cette idée ?

— Bon. Et où est-elle ?

— Elle n'existe pas encore. C'est toi qui es censé la faire.

— Je devrais en être capable. Mais avec quoi ?

— Avec des étoiles, si j'ai bien compris.

— Et comment vais-je me procurer ces étoiles ?

— Elles vont tomber du ciel.

— Alors je suppose que c'est Belar qui m'a parlé, la nuit dernière.

— Comment ça ?

— J'ai fait un rêve. Enfin, je crois que c'était un rêve. Il m'a semblé entendre la voix de Belar. Je l'ai reconnue parce que je l'avais vu jouer aux dés avec Dras. Il jurait, parce que Dras gagnait toujours. Vous ne trouvez pas ça bizarre ? Un Dieu devrait être capable de faire sortir le chiffre qu'il veut, non ? Eh bien, Belar n'avait même pas l'idée de tricher. Alors que Dras… Dras pourrait tirer un dix avec un seul dé.

J'essayai de garder mon calme.

— Tu t'égares, Riva. Tu me parlais de ton rêve. Si Belar t'a parlé, ça devait être important.

— Il parlait d'un ton assez pompeux.

— Comme tous les Dieux. Que t'a-t-il dit ?

— Je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris le début. Je rêvais d'autre chose et je n'étais pas content qu'il m'ait interrompu.

— Ah bon ? Et de quoi rêvais-tu ? Il devint rouge comme une pivoine.

— Rien d'important, dit-il d'un ton évasif.

— Avec les rêves, on ne peut pas savoir. De quoi s'agissait-il ?

Il devint carrément écarlate.

— Eh bien… il y avait une fille. Ça ne peut pas être important, hein ?

— Euh… non, j'imagine que non. Alors, Belar a fini par attirer ton attention ?

— Il a été obligé d'élever un peu la voix. Je m'intéressais beaucoup à cette fille.

— Ça, j'en suis sûr.

— Elle avait les cheveux les plus blonds que j'aie jamais vus, et figurez-vous qu'elle n'avait rien du tout sur elle.

— Riva ! Fiche-nous la paix avec cette fille ! Qu'est-ce que Belar t'a dit ?

— Ne vous énervez pas, Belgarath, lança-t-il, un peu froissé. J'y arrive. Voyons que je réfléchisse, reprit-il en fronçant les sourcils. Ça y est, je me souviens. Il m'a dit : « Prends garde, Gardien de l'Orbe, je vais faire tomber deux étoiles du ciel et te montrerai où elles sont tombées, et tu prendras les deux étoiles et les placeras dans un grand feu et les forgeras. Or donc l'une des étoiles sera la lame et l'autre la poignée, et tu en feras une épée qui gardera l'Orbe de mon frère Aldur. » Voilà à peu près ce qu'il m'a dit.

— Il va falloir que nous postions des vigies, la nuit.

— Ah bon ? Et pour quoi faire ?

— Pour scruter les cieux, tiens. Pour que nous sachions où les étoiles tomberont.

— Oh, je sais déjà où elles sont tombées, Belgarath. Belar m'a fait sortir de ma tente et a tendu le doigt vers le ciel. Deux étoiles sont tombées l'une à côté de l'autre. Je les ai vues heurter le sol. Puis Belar est reparti. Et je suis retourné me coucher pour voir si je pouvais rattraper cette fille.

— Tu veux bien oublier cette fille une minute ?

— Non, ça, je crois que c'est impossible. Je n'en ai jamais vu d'aussi belle.

— Tu te souviens où les étoiles sont tombées ?

— Par là, fit-il avec un geste vague en direction du pic enneigé qui se dressait au bout de la vallée.

— Allons les chercher.

— Il vaudrait peut-être mieux que je reste ici, non ? Je suis plus ou moins le chef, et je dois superviser le travail, n'est-ce pas ?

— Il est à jeun, aujourd'hui ?

— Anrak ? Sûrement. Enfin, plus ou moins.

— Eh bien, appelle-le et dis-lui de te remplacer. Nous ferions mieux de récupérer ces étoiles avant qu'il ne se remette à neiger.

— Oh, nous les retrouverions sans mal même si elles étaient enfouies sous la neige. Ce sont des étoiles, Belgarath. Et les étoiles, ça brille. Nous verrions leur lumière à travers la neige.

Vous voyez ce que je veux dire quand je parle de l'innocence de Riva ? Il était loin d'être simple d'esprit, mais il ne pouvait croire que quoi que ce soit puisse aller de travers. Il héla son cousin, au pied de la colline, brailla quelques instructions, et nous nous engageâmes dans cette étroite vallée. Un fleuve ou un torrent avait manifestement coulé dans la gorge, à un moment quelconque du passé, parce qu'il y avait des rochers ronds dans le fond, mais il était maintenant à sec. Sans doute avait-il changé de cours quand Torak avait réorganisé le monde.

Riva ne cessa, pendant toute l'escalade, de me parler de la fille de son rêve. Il semblait incapable de penser à autre chose.

Les étoiles ne furent pas difficiles à trouver, évidemment. Elles étaient chauffées à blanc quand elles avaient heurté la montagne, et elles avaient fait fondre d'énormes cratères dans la neige.

— Ce ne sont pas des étoiles, Belgarath, objecta Riva quand je les ramassai triomphalement. On dirait deux masses de fer.

— La neige a éteint, leur lumière, dis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais c'était plus facile que d'essayer de lui expliquer.

— Rien ne peut éteindre la lumière d'une étoile, s'esclaffa-t-il.

— Ce sont des étoiles spéciales, Riva.

Je savais que je m'enfonçais, mais je n'avais pas envie de discuter avec lui.

— Oh. Évidemment. Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On suit les instructions de Belar. On commence par faire du feu.

— Ici ? Dans la neige ?

— Oui. Tu auras plusieurs choses à faire ici. Tu as emmené l'Orbe, je suppose ?

— Évidemment. Je l'ai toujours avec moi, répondit-il en tapotant la bosse qui déformait sa tunique. Qu'allons-nous utiliser comme marteau ? Et comme enclume ?

— Je m'en occupe. De toute façon, je ne crois pas que des outils normaux feraient l'affaire.

Ces étoiles semblent un peu plus dures que le fer ordinaire.

Nous pénétrâmes dans un bosquet voisin et je fis du feu. J'avoue que je trichai un peu. Nous n'aurions pas obtenu un feu d'une température suffisante en faisant brûler du bois vert.

— Lance-les dans le feu, Riva, lui ordonnai-je.

— À vos ordres, Belgarath, dit-il docilement en lançant les deux masses de fer céleste dans les flammes.

Alors je concentrai mon Vouloir et fabriquai un marteau, une enclume et des pinces. Je pense qu'ils sont toujours dans la montagne, derrière la cour du roi de Riva. Ils étaient si denses qu'ils n'ont probablement pas encore rouillé.

Riva souleva le marteau.

— Il est plus lourd qu'il n'en a l'air, nota-t-il.

— C'est un marteau magique, expliquai-je.

Je n'avais pas envie de lui faire un cours sur les densités comparées.

— C'est bien ce que je pensais, répondit-il calmement.

Nous nous assîmes sur un tronc d'arbre abattu près du feu ronflant en attendant que le feu ramollisse les masses de fer. Quand elles furent chauffées à blanc, Riva les sortit des braises et se mit au travail. Il avait acquis un certain nombre de compétences, depuis le temps. Il n'était pas aussi bon forgeron que Durnik, mais il se débrouillait.

Au bout d'une dizaine de minutes, il cessa de frapper et regarda attentivement la masse luisante qu'il était en train de forger.

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Ces étoiles doivent être magiques aussi. Si c'était du fer ordinaire, il aurait refroidi depuis longtemps, maintenant.

(Non, Durnik. Je n'avais pas triché. Mais Belar, peut-être.)

Certaines versions du *Livre d'Alorie* racontent sans vergogne que j'avais pris la forme d'un renard pour conseiller Riva pendant qu'il forgeait son épée. C'est complètement stupide. Jamais de ma vie je ne me suis changé en renard. Je voudrais bien savoir ce qui pousse ces prêtres à enjoliver, par des détails invraisemblables, une histoire qui n'en a nul besoin. S'ils aiment à ce point la magie, qu'ils se donnent la peine de l'apprendre et ils pourront s'y adonner tant qu'ils voudront !

Riva martela les deux masses de fer luisant jusqu'à ce qu'il ait esquissé avec l'une, la lame et avec l'autre, la poignée. Puis je lui confectionnai une lime et il entreprit de les dégrossir. Soudain il s'arrêta et marmonna une imprécation.

— Quel est le problème ? demandai-je.

— J'ai fait une bêtise, dit-il amèrement.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Comment vais-je assembler les deux parties de l'épée ?

— On verra bien. Continue à les polir. Lorsqu'il eut fini la lame, il la mit de côté et s'attaqua à la lourde poignée à deux mains.

— Vous croyez qu'elle aura besoin d'un pommeau ? demanda-t-il.

— On verra ça le moment venu.

Il continua le travail. Il avait le visage ruisselant de sueur tant le fer était chaud. Il finit par lâcher la lime et poser la poignée sur l'enclume à l'aide des pinces.

— Je ne ferai probablement pas mieux, dit-il. Je ne suis pas un orfèvre. Et maintenant ?

Je fis sortir un tonneau d'eau du néant.

— Tu devrais les tremper, lui suggérai-je.

Il prit l'énorme lame avec ses pinces et la plongea dans l'eau. Cela fit un nuage de vapeur

assez spectaculaire. Puis il fit de même avec la poignée.

— Je ne vois pas comment je vais m'y prendre pour les souder l'une à l'autre.

— Fais-moi confiance.

Je dus remplir le tonneau deux fois avant que les deux morceaux de fer plongés dans l'eau ne cessent de luire.

Riva mit la main dans l'eau et palpa la lame avec circonspection.

— Elles doivent être assez froides, maintenant.

— Prends l'Orbe, lui suggérai-je. Il regarda rapidement autour de lui.

— Pourquoi ? Il n'y a pas d'Angaraks.

— Il ne s'agit pas de cela.

Il prit l'Orbe dans sa tunique. La gemme étincelante paraissait bien petite dans sa grosse patte.

— Maintenant, prends la poignée, lui ordonnai-je. Il plongea le bras dans le tonneau et en tira l'énorme poignée.

— Mets l'Orbe à l'endroit du pommeau.

— Pourquoi ?

— Fais ce que je te dis. Tu verras bien.

Il prit la poignée d'une main et présenta l'Orbe contre le bout de la poignée. Elles se solidarisèrent avec un cliquetis audible. Riva étouffa un hoquet, de surprise.

— Tout va bien, lui dis-je. Ça devait arriver. Maintenant, prends la lame et applique le bout contre la poignée.

Il s'exécuta.

— Et maintenant ?

— Enfonce-la.

— L'enfoncer ? Et comment ?

— Tu as très bien compris. Enfonce la lame dans la poignée.

— C'est ridicule, Belgarath. Elles sont toutes les deux faites en acier massif.

— Essaie, Riva, c'est tout ce qu'on te demande, soupirai-je. Et cesse de discuter. C'est de la magie, et la magie, ça me connaît. N'y va pas trop fort ou tu vas enfoncer la lame jusqu'au bout.

— Ma parole, Belgarath, vous avez bu.

— Fais ce que je te dis, Riva !

La lame pénétra lentement dans la poignée avec un étrange bruit musical qui fit tomber toute la neige des arbres voisins. Lorsqu'elle fut complètement insérée, Riva tenta de séparer les deux pièces en leur imprimant une légère torsion, puis en les tordant violemment.

— C'est stupéfiant ! s'exclama-t-il. Elles sont complètement solidaires l'une de l'autre !

— Évidemment. Prends la poignée et lève ton épée. C'était le véritable test.

Il prit la poignée à deux mains et souleva l'énorme épée.

— Elle ne pèse pas plus lourd qu'une plume ! s'exclama-t-il.

— C'est l'Orbe qui l'allège, lui expliquai-je. Penses-y quand tu devras en ôter l'Orbe. Si tu tiens l'épée d'une main à ce moment-là, prends garde à ce que le poids ne te brise pas le poignet. Lève l'épée, Poing-de-Fer.

Il la souleva aisément au-dessus de sa tête et, comme je l'espérais, elle lança une flamme d'allégresse qui acheva de polir les aspérités et conféra à la lame le brillant d'un miroir.

— Beau travail, le complimentai-je.

Puis je ne pus m'empêcher de pousser un hurlement de joie et d'esquisser quelques entrechats.

— Que s'est-il passé ? demanda Riva en regardant l'épée embrasée comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Tu as réussi, gamin ! exultai-je.

— Vous voulez dire que tout était prévu ? Vous saviez que ça allait arriver ?

— Depuis le début, Riva ! Depuis le début ! L'épée fait partie de l'Orbe, maintenant. C'est pour ça qu'elle s'est embrasée. Chaque fois que tu la brandiras, elle lancera la même flamme et, si j'ai bien compris, elle fera de même quand ton fils la brandira, et son fils après lui, puis son fils à lui, et ainsi de suite.

— Mais je n'ai pas de fils.

— Ça va venir. Prends ton épée, nous devons maintenant monter là-haut.

Il passa tout le temps de l'escalade à trancher l'air avec sa lame. Elle produisait un sifflement crépitant assez impressionnant, je l'admets, mais qui finit assez vite par me taper sur les nerfs. Enfin, si ça l'amusait…

Il y avait un rocher en haut du pic. Un rocher grand comme une maison. En le regardant de plus près, je commençai à avoir quelques doutes. C'était vraiment un énorme rocher.

— Bon, et maintenant ? demanda Riva.

— Prends fermement ton épée à deux mains et fends ce rocher.

— Je vais casser la lame, Belgarath.

— Mais non.

— Et pourquoi devrais-je fendre des rochers avec mon épée ? Un marteau de forgeron ferait mieux l'affaire, non ?

— Tu pourrais taper sur ce rocher avec un marteau pendant un an sans y faire une entaille.

— Encore de la magie ?

— En quelque sorte. Quand Torak a fendu le monde, le cours du fleuve qui coulait dans la vallée a été obstrué par ce rocher. Ta famille va réparer le monde, et ça commence ici. Fends ce rocher, Riva. Libère la rivière emprisonnée dessous. Tu auras besoin d'eau fraîche dans ta ville.

Il haussa les épaules.

— Si vous le dites, Belgarath.

(Tu auras noté, Garion, la foi absolue de ce garçon. J'aimerais que tu y repenses la prochaine fois que tu voudras discuter avec moi.)

Riva leva son énorme épée embrasée et l'abattit avec une force qui aurait réduit un rocher plus petit en gravier. Je suis sûr que le bruit effraya tous les cerfs de Sendarie.

Le rocher se divisa en deux moitiés égales qui dévalèrent majestueusement la pente.

Le fleuve jaillit comme une vague soudain libérée.

Nous n'avions plus un poil de sec, Riva et moi. Nous sortîmes de l'eau tant bien que mal et regardâmes notre rivière avec le sens du devoir accompli.

— Aïe ! fît Riva, au bout d'un moment.

— Quoi, aïe ?

— J'aurais peut-être dû prévenir les hommes qui travaillent en bas, répondit-il. Ils risquent de ne pas apprécier…

— Ils ne sont pas dans le lit du fleuve, Riva. C'est là qu'ils déversaient les gravats qu'ils évacuaient de ces terrasses.

— J'espère que vous avez raison. Sinon, il est probable que le courant va les projeter dans la mer, et j'entends d'ici leurs invectives lorsqu'ils rejoindront le rivage.

Il se trouve qu'en libérant la rivière, nous devions faire gagner des mois de travail à ces

Aloriens. Il y avait des terrasses naturelles sous les alluvions accumulées, et le soudain déferlement de l'eau les déblaya. Les Aloriens qui furent projetés dans la mer (il y en eut) étaient si contents de cette bonne aubaine qu'ils n'engueulèrent pas Riva. Enfin, pas trop.

Maintenant que Riva avait son épée, j'avais fini ce que j'avais à faire dans l'île des Vents. Je pouvais enfin rentrer chez moi. Je passai encore une journée à donner mes dernières instructions à Riva et à son cousin Anrak. Ce dernier aimait un peu trop la bière, mais c'était un bon vivant et les autres Aloriens l'aimaient bien. C'était le bras droit idéal. Certains des ordres que Riva allait être obligé de donner à son peuple risquaient de ne pas très bien passer. Anrak, avec son rire tonitruant, communicatif, saurait leur faire avaler la pilule. Je dessinai encore la salle du trône de Riva et je lui dis comment fixer son épée au mur, au-dessus du trône. J'eus un peu de mal à l'intéresser à ce que je faisais, parce qu'il voulait me parler de la fille de son rêve. Puis je leur souhaitai bonne chance et repartis le long de la plage jusqu'à ce que je sois hors de vue. Je ne voyais aucune raison de perturber le peuple de Riva plus qu'il ne l'était déjà.

Je choisis la forme d'un albatros pour regagner le continent. Une envergure de sept pieds est très utile quand on vole aussi mal que moi. Lorsque je fus à quelques lieues au large et à une certaine altitude, j'appris à bloquer mes grandes ailes et à profiter des courants aériens. C'était une joie pure. Pas besoin de battre des ailes. Pas de mouvements intempestifs. Pas de panique. J'en arrivai à aimer ça. J'aurais pu voler ainsi pendant un mois d'affilée. Je me payai même le luxe de faire quelques sommes en cours de route.

C'est presque avec regret que je vis se profiler à l'horizon la côte de ce qui est maintenant la Sendarie.

Si je vous décrivais la Sendarie de l'époque, vous ne me croiriez pas. Les terres aujourd'hui cultivées étaient alors occupées par une forêt impénétrable, et tous les habitants, des Arendais wacites, étaient massés le long de la rive nord de la Camaar. Comme j'étais pressé de rentrer au Val, je me changeai en loup afin de me glisser entre les arbres énormes.

Je n'étais pas obligé d'attendre les Aloriens, cette fois, et j'allai très vite. D'autant que c'était l'été, et que le temps jouait en ma faveur. J'arrivai bientôt en vue des montagnes du sud-est.

Après réflexion, je décidai de couper tout droit à travers le nord de l'Ulgolande. Je doutais que les monstres me posent un réel problème. Ils s'intéressaient aux hommes, pas aux loups ; même les Algroths et les Hrulgae les évitaient.

Je songeai un moment à passer par Prolgu pour informer l'actuel Gorim de ce qui était arrivé en Mallorée, mais j'y renonçai. Mon Maître, qui était au courant, avait probablement prévenu UL avant de partir avec ses frères.

Je ne voulais pas penser à ça. Mon Maître était le pivot de mon existence depuis quatre mille ans, et son départ laissait un trou béant dans ma conception du monde. Je ne pouvais imaginer le Val sans lui.

Quoi qu'il en soit, je passai non loin de Prolgu et poursuivis vers le sud-est et le Val. Je vis quelques Algroths qui montaient la garde à la lisière des arbres, et une fois un troupeau de Hrulgae, mais ils eurent la sagesse de me laisser tranquille. J'étais pressé, et je n'étais pas d'humeur à batifoler.

Je franchis une ligne de crête et je descendis dans la gorge d'une rivière. Comme tous les cours d'eau de ce côté des montagnes d'Ulgolande coulaient vers l'est et se déversaient dans l'Aldur, la façon la plus rapide d'arriver au Val était de suivre simplement le fleuve jusqu'aux plaines d'Algarie ainsi que, vous le remarquerez, j'appelais déjà cette vaste prairie herbeuse.

Je ne sais plus très bien pourquoi je choisis de reprendre forme humaine en arrivant au

fleuve. Je me disais peut-être que je n'aurais pas volé un bon bain. J'étais sur les routes depuis six mois maintenant, et je ne voulais pas me présenter devant Poledra en puant comme un bouc. Peut-être aussi avais-je envie de faire un repas chaud. En tant que loup, je me contentais parfaitement d'un régime de lapin, de biche, voire de mulot cru, mais je n'étais pas complètement un loup et j'avais parfois envie de viande cuite. Je chassai un cerf, me métamorphosai et fis du feu. Je tranchai un cuissot, le mis à rôtir et piquai une tête dans la rivière.

J'avais sûrement trop mangé. Un loup en déplacement ne passe guère de temps à manger. Quelques bouchées et il repart. Depuis le temps, j'avais l'estomac dans les talons. On comprendra que je mangeai comme un ogre.

Quoi qu'il en soit, après avoir mangé, je somnolai près du feu. Je ne sais combien de temps je dormis, mais je fus réveillé en sursaut par un hurlement insensé qui évoquait une sorte de rire. Je me maudis de ma distraction. Une meute de loups-pierres avait dû réussir à se glisser vers moi.

L'appellation « loup-pierre » est mal choisie. Ce ne sont pas vraiment des loups mais plutôt des hyènes. Ce sont des mangeurs de charogne, et il est probable qu'ils avaient flairé ma proie. Le plus simple aurait été de me changer en loup et de les distancer à la course. Mais je n'avais pas envie de courir ; j'étais plutôt d'humeur à en découdre. Ils m'avaient réveillé alors que je dormais à poings fermés, et ça m'avait mis de mauvaise humeur. Je tisonnai mon feu et m'adossai à un arbre en les attendant. S'ils approchaient, il y aurait une meute de loups-pierres qui ne verrait pas le lever du soleil.

Je vis quelques-unes de ces sales bêtes se faufiler le long des arbres, mais ils avaient peur de mon feu et n'osaient pas approcher. Les choses en restèrent là jusqu'au matin. Le fait qu'ils n'osent pas m'attaquer sans pourtant aller chercher à manger ailleurs m'intriguait un peu. C'était un comportement inhabituel.

Lorsque l'aube effleura l'horizon à l'est, je compris pourquoi.

Je venais de remettre du bois sur mon feu lorsque je surpris, du coin de l'œil, un mouvement à la lisière des arbres. Je pensai que c'était un loup-pierre, et je pris un bâton enflammé, me retournai et projetai le bras en arrière pour lui lancer le brandon.

Ce n'était pas un loup-pierre ; c'était un Eldrak.

J'avais déjà vu des Eldrakyn, évidemment, mais toujours de loin, et je n'avais jamais réalisé à quel point ils étaient gros. Je me morigénai mentalement de ne pas m'être changé en loup pendant que j'en avais l'occasion. Le changement de forme prend un peu de temps, et l'énorme créature n'était pas très loin de moi. S'il était aussi dingue que les Hrulgae et les Algroths, il ne me laisserait pas le temps de m'en sortir.

Il était hirsute et faisait près de huit pieds de haut. Il n'avait pas de nez à proprement parler, et de longues défenses jaunes, comme un sanglier sauvage, dépassaient de sa mâchoire inférieure prognathe. Ses petits yeux porcins enfoncés profondément sous son front proéminent brillaient d'un éclat rouge.

— Pourquoi homme-chose venir sur territoire Grul ? grommela-t-il.

Pour une surprise, c'était une surprise. Je savais que les Eldrakyn étaient un peu plus évolués que les autres monstres, mais j'ignorais qu'ils pouvaient parler.

Je repris rapidement mes esprits. Le fait qu'il soit doué de la parole laissait envisager une possibilité de solution pacifique.

— Je ne fais que passer, vieux, répondis-je d'un ton civil. Je n'avais pas l'intention de faire intrusion sur ton territoire. Je ne savais pas que j'étais chez toi.

— Tout le monde savoir, répondit-il d'une voix hideuse. Tout le monde savoir ici territoire

Grul.

— Eh bien, tu vois, tout le monde n'est pas au courant. Je suis étranger et les frontières de ton territoire ne sont pas clairement définies.

— Toi manger cerf Grul, reprit-il d'un ton accusateur.

Ça ne se passait pas bien du tout. En prenant garde à ne pas me faire repérer, je tirai ma longue dague alorienne de son fourreau et la cachai subrepticement dans ma manche gauche, la poignée vers le bas.

— Je n'ai pas tout mangé, répondis-je. Si tu veux le reste, il est à toi.

— Comment appeler toi ?

— Belgarath, répondis-je en me disant qu'il avait peut-être entendu parler de moi.

Le Démon Majeur des Morindiens savait bien qui j'étais ; si ma réputation allait jusqu'en Enfer, elle était peut-être parvenue dans ces montagnes, après tout.

— Grat ? répéta-t-il.

— Belgarath, rectifiai-je.

— Grat, décréta-t-il fermement.

Il avait de toute évidence un problème de dentier qui l'empêchait de prononcer correctement mon nom.

— Grul aimer savoir. Grul garder nom ceux lui manger – ici, fît-il en se frappant la tempe avec le talon de la main. Grat vouloir bagarre avant Grul manger lui ? avança-t-il d'un ton plein d'espoir.

On m'avait déjà fait des propositions plus attrayantes. Je me levai.

— Va-t'en, Grul, soupirai-je. Je n'ai pas le temps de faire joujou.

Un sourire hideux déforma sa face hirsute.

— Toi prendre temps, Grat. D'abord nous jouer. Ensuite, Grul manger.

Ça ne s'arrangeait pas. Je le regardai attentivement. Il avait des bras démesurés, qui lui pendaient jusque sous les genoux, je ne tenais vraiment pas à ce qu'il me serre contre son cœur avec ses tentacules, aussi m'adossai-je à l'arbre, par prudence.

— Tu fais une bêtise, Grul, repris-je. Prends le cerf et va-t'en. Le cerf ne se défendra pas. Moi si.

C'était pure rodomontade, évidemment. Au corps à corps, je ne faisais pas le poids contre cet énorme monstre, et il était si près de moi maintenant que toute tentative de fuite était vouée à l'échec. C'était vraiment une façon stupide de finir ma carrière.

— Grat trop petit pour battre Grul. Grat pas très malin si lui pas voir ça. Mais Grat courageux. Grul penser Grat courageux quand Grul manger lui.

— Tu es trop bon, murmurai-je. Eh bien, viens, Grul. Puisque tu es déterminé à faire cette bêtise, autant en finir. J'ai autre chose à faire aujourd'hui.

C'était un coup de bluff. Le fait que ce monstre velu puisse parler laissait supposer qu'il était capable d'un minimum de raisonnement. J'espérais, par ma forfanterie, lui inspirer une certaine méfiance. Je ne voulais pas qu'il se jette sur moi sans autre forme de procès. Si je pouvais le faire hésiter, j'avais peut-être une chance.

Mon apparent désir de le combattre atteignit le résultat escompté. Grul n'avait pas l'habitude que les gens fassent fi de son gabarit impressionnant. Il s'approcha donc avec circonspection. C'était ce que j'espérais. Quand il arriva sur moi, je me penchai, esquivai ses deux énormes pattes et fis un pas en avant. Je tirai ma dague de ma manche et, d'un seul coup, lui fendis le ventre d'une hanche à l'autre. Je n'en savais pas assez long sur son anatomie pour me risquer à lui planter ma lame dans le cœur, et une aussi grande créature avait probablement des côtes aussi épaisses que mon poignet.

Il me regarda d'un air sidéré. Puis il baissa les yeux sur les entrailles qui se déversaient sur son bas-ventre.

— On dirait que tu as perdu quelque chose, Grul, insinuai-je.

Il prit ses entrailles fumantes à deux mains et une expression consternée s'inscrivit sur sa face de brute.

— Grat couper ventre Grul, dit-il. Grat faire tomber dedans Grul.

— J'ai vu ça, oui. Tu veux toujours te battre, Grul ? Alors tu ferais mieux de recoudre ta bedaine. Tu ne courras pas très vite si tu te prends les pieds dans tes boyaux.

— Grat pas gentil, fit-il d'un ton boudeur en s'asseyant pour bercer ses entrailles dans ses bras.

Je ne sais pourquoi, je trouvai cette image d'une drôlerie phénoménale. Je rigolai un moment, puis deux grosses larmes roulèrent sur sa face velue. J'eus un peu honte de moi. Je tendis la main, tirai du néant une grande aiguille incurvée, y enfilai un tendon de cerf et la lui lançai.

— Tiens, fis-je. Recouds ton ventre et tâche de t'en souvenir si on se revoit un jour. Trouve autre chose à manger, Grul. Je suis trop vieux. Ma viande doit être coriace et nerveuse. Tu ne ferais pas un repas très fameux. Et tu t'es déjà rendu compte, je crois, qu'il te coûterait cher.

L'aube était suffisamment levée pour que je puisse voyager, aussi le laissai-je assis auprès de mon feu à tenter de comprendre le mode d'emploi de l'aiguille que je lui avais fournie.

Cet incident m'avait curieusement mis en joie. Je m'en étais sorti. Quelle chose stupéfiante ! Je savourais son dernier commentaire. À l'heure qu'il était, la moitié du monde était d'accord avec lui. Grat n'était vraiment, vraiment pas gentil.

J'arrivai à la limite ouest du Val deux jours plus tard. C'était le début de l'été, l'un des plus beaux moments de l'année. Les pluies de printemps avaient cessé et la chaleur poussiéreuse qui leur succéderait n'était pas encore arrivée. Malgré le départ de notre Maître, je pense que je n'avais jamais trouvé le Val aussi beau. L'herbe était d'un vert intense et les arbres croulaient sous les fleurs. Il y avait déjà des baies. Elles n'étaient pas encore mûres, mais j'avais toujours aimé le goût aigrelet des baies un peu vertes. De petits nuages blancs pareils à des flocons de coton semblaient danser dans le ciel d'un bleu intense. Les nuages gris, tumultueux, le vent âpre du début du printemps ont quelque chose de dramatique, mais le début de l'été, dans toute sa frénésie vitale, n'est que chaleur et volupté. J'étais chez moi, et je n'avais jamais été aussi heureux de ma vie.

À vrai dire, j'étais dans un curieux état d'esprit. J'étais impatient de revoir Poledra, et en même temps je savourais cette attente. Je renonçai à la forme que j'avais adoptée pour voyager et me promenai paisiblement dans les douces collines et les tendres vallées du Val. Je savais que Poledra sentirait ma présence, comme toujours. Elle devait être en train de préparer à manger en prévision de mon arrivée. Je ne voulais pas la bousculer.

Le soir tombait quand j'arrivai à ma tour et je fus un peu étonné de ne pas voir de lumière aux fenêtres. Je passai par-derrière, ouvris la porte et entrai.

— Poledra ! appelai-je vers le haut de l'escalier.

Elle ne répondit pas. C'était vraiment bizarre.

Je montai l'escalier.

Il faisait tout noir dans ma tour. Les rideaux de Poledra qui n'avaient jamais réussi à empêcher le froid d'entrer faisaient obstacle à la lumière. Je fis jaillir une langue de feu de mon index et allumai une chandelle.

Il n'y avait personne. Que de la poussière. L'endroit avait l'air inhabité. Que se passait-il donc ?

C'est alors que je vis un bout de parchemin au centre de ma table de travail. Je reconnus aussitôt l'écriture en pattes de mouches de Beldin. « Viens chez moi. » C'est tout.

Je levai ma chandelle et vis que les berceaux avaient disparu. Il était évident que Beldin avait transféré ma femme et ma progéniture dans sa tour. C'était bizarre. Poledra s'était toujours sentie si bien, ici. Pourquoi Beldin l'aurait-il obligée à déménager ? Je me souvenais qu'elle n'aimait pas particulièrement sa tour. Elle la trouvait un peu trop sophistiquée à son goût. De plus en plus intrigué, je redescendis.

La tour de Beldin était à cinq minutes de marche. J'y allai sans hâte. Mon impatience avait laissé place à l'étonnement.

— Beldin ! appelai-je d'en bas. C'est moi, Belgarath ! Ouvre-moi.

Il y eut une longue pause, puis la pierre qui servait de porte à sa tour s'éclipsa.

Je gravis l'escalier. En vitesse, cette fois.

Une fois en haut, je parcourus la pièce du regard. Beltira, Belkira et Beldin étaient là, mais pas Poledra.

— Où est ma femme ? demandai-je.

— Tu ne veux pas voir tes filles ? demanda Beltira.

— Quoi, j'en ai plusieurs ?

— C'est pour ça que nous avions fait deux berceaux, mon frère, répondit Belkira. Tu es l'heureux père de jumelles.

Beldin se pencha sur l'un des berceaux et prit tendrement un bébé dans ses bras.

— Voilà Polgara, annonça-t-il. C'est ton aînée.

Il me tendit le bébé enroulé dans des langes. Je relevai le coin de la couverture et regardai Pol dans les yeux pour la toute première fois. Ça ne partit pas très bien entre nous. Ceux qui la connaissent savent que les yeux de ma fille changent de couleur selon son humeur. Ils étaient gris acier lorsque je croisai son regard pour la première fois, et aussi durs que des agates. J'eus la nette impression que je ne lui étais pas sympathique. Elle avait les cheveux très noirs, et je ne la trouvai pas potelée comme doit l'être un bébé. Son visage était inexpressif, mais ces yeux d'acier en disaient plus long qu'un roman. Puis je fis ce qu'on avait coutume de faire à Gara, mon village natal. Que ça lui plaise ou non, Pol était ma première-née. Je posai ma main sur sa tête en signe de bénédiction.

J'éprouvai soudain comme une décharge. J'ôtai précipitamment ma main en lâchant un juron. Le premier mot que Polgara entendit sortir de ma bouche fut une imprécation. Ce n'était pas de chance, quand même ! Je regardai le petit visage courroucé. Une mèche de ses cheveux était devenue d'un blanc de neige à mon contact.

— Miracle ! hoqueta Beltira.

— Pas vraiment, objecta Beldin. C'est sa première-née, et il vient de la marquer. Si je ne me trompe, elle deviendra sorcier en grandissant.

— Sorcière, rectifia Belkira.

— Pardon ?

— On dit sorcier pour les hommes et sorcière pour les filles.

Sorcière ou non, ma première-née était mouillée. Je la remis dans son berceau.

Ma fille cadette était le plus beau bébé que j'aie vu de ma vie, et je ne dis pas ça parce que je suis son père. Tous ceux qui la virent dirent la même chose. Elle me sourit lorsque je la pris des bras de Beldin, et ce petit sourire ensoleillé m'alla droit au cœur et me le déroba pour toujours.

— Beldin, tu n'as pas répondu à ma question, insistai-je en berçant Beldaran. Où est Poledra ?

— Assieds-toi et bois quelque chose, Belgarath, dit-il en se précipitant vers un tonneau.

Il puisa une chope de bière et me la tendit.

Je m'assis à la table, Beldaran sur les genoux. Je ne devrais pas dire ça, mais elle, elle n'était pas mouillée. Je bus une longue gorgée de bière, un peu intrigué par les réponses fuyantes de mes frères.

— Ne tourne pas autour du pot, Beldin, dis-je en essuyant la mousse de mes lèvres. Où est ma femme ?

Beltira s'approcha de moi et me prit Beldaran des bras.

Je regardai Beldin et vis ses yeux s'emplir de larmes.

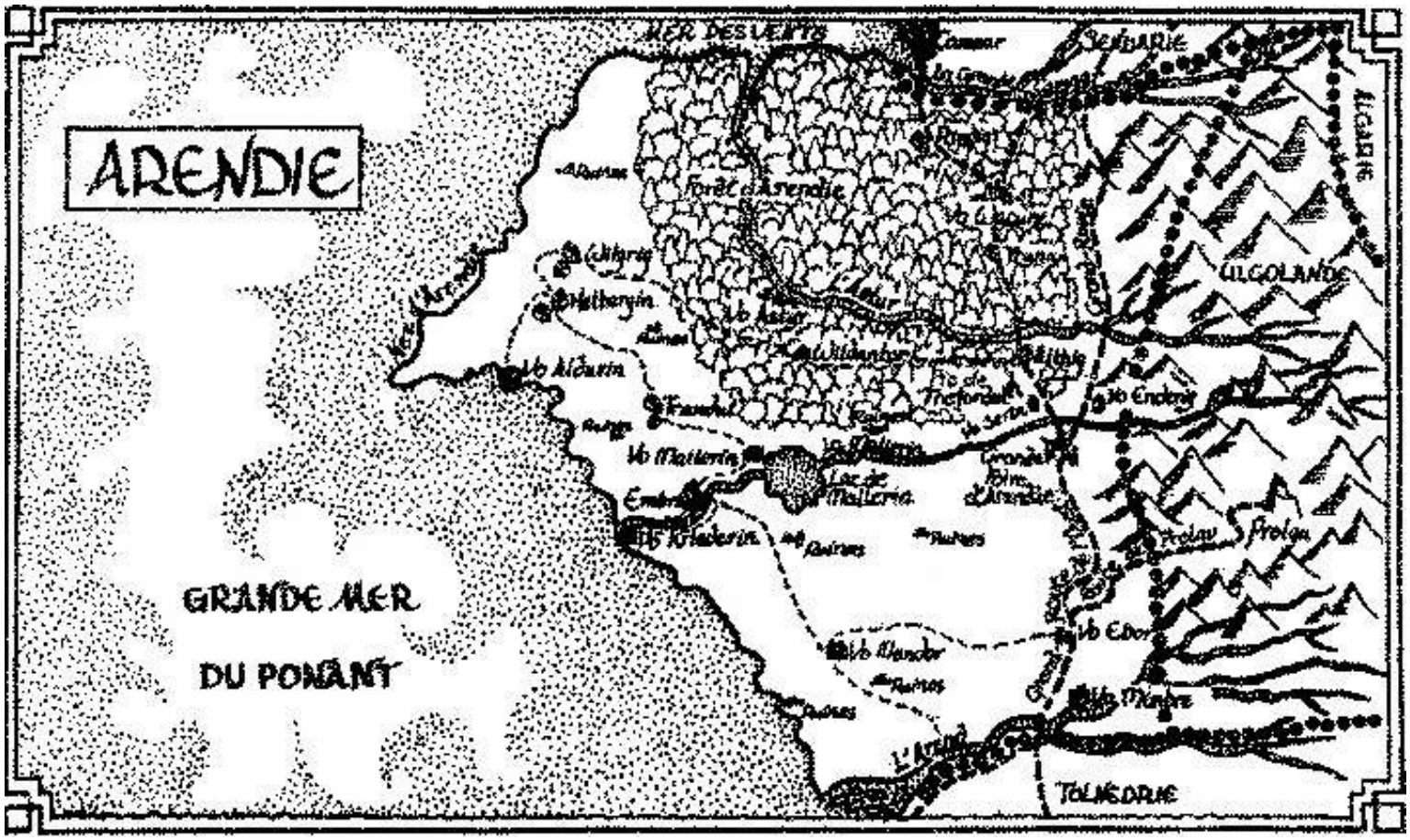
— C'est terrible, Belgarath, dit-il d'une voix étranglée. Nous l'avons perdue. L'accouchement s'est mal passé. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, mais elle nous a quittés.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Elle est morte, Belgarath. Tu ne peux pas savoir comme je suis désolé. Poledra est morte.

# TROISIÈME PARTIE

## LE TEMPS DE L'AFFLICTION


ARENDIE
GRANDE MER
DU PONANT
TOLMEDRIE

# CHAPITRE XVIII

Je suis incapable de vous fournir un compte rendu cohérent des mois qui suivirent parce que je n'en ai gardé aucun souvenir. Je retrouvais la raison par périodes qui m'apparaissent aujourd'hui dans une clarté surnaturelle, totalement déconnectées de ce qui les avait précédées et suivies. Je m'efforce d'oblitérer ces souvenirs parce que l'exhumation d'une période de folie n'est pas spécialement agréable.

Si Aldur ne nous avait pas quittés, les choses auraient peut-être été plus faciles pour moi, mais la Nécessité me l'avait enlevé au plus mauvais moment possible. J'avais l'impression d'être seul avec un insurmontable chagrin. Enfin, je sais maintenant que c'était indispensable. Alors, à quoi bon épiloguer, hein ?

Je crois me souvenir d'avoir passé de longues périodes enchaîné à mon lit tandis que Beldin et les jumeaux veillaient sur moi à tour de rôle et étouffaient dans l'œuf toutes mes velléités de bander mon Vouloir. Ils étaient déterminés à m'empêcher de suivre l'exemple de Belsambar et Belmakor. Puis, lorsque mes pulsions suicidaires se furent un peu apaisées, ils me détachèrent, ce qui ne voulait pas dire que j'allais beaucoup mieux. Il me semble que je restai assis au bord de mon lit à regarder le sol pendant des jours et des jours, sans avoir vraiment conscience du passage du temps.

Comme la présence de Beldaran semblait m'apaiser, mes frères l'amenaient souvent à ma tour et me permettaient même de la prendre dans mes bras. Je pense que c'est Beldaran qui finit par m'arracher au gouffre de folie absolue dans lequel je me sentais sombrer. Que j'aimais ce petit bébé !

Beldin et les jumeaux ne m'amenèrent pas Polgara. Ses yeux gris, froids, perçaient de grands trous dans mon âme. Ils passaient du bleu au gris à la seule mention de mon nom. Pol était d'une nature qui ignorait le pardon.

Beldin avait vu que j'émergeais peu à peu du puits de souffrance où j'étais plongé et, vers la fin de l'été ou le début de l'automne, je ne sais plus très bien, il aborda enfin un sujet assez délicat.

— Tu veux voir sa tombe ? me demanda-t-il. C'est une chose que les gens font parfois, il paraît.

Je comprends la théorie, bien sûr. Une tombe est un endroit sur lequel on peut se rendre et qu'on peut décorer de fleurs. C'est censé aider les gens qui ont perdu un être cher à remettre de l'ordre dans leurs idées. Ça marche peut-être pour certaines personnes, mais il faut croire que ce ne fut pas le cas pour moi. À ce seul mot, je sentis le désespoir reprendre son emprise sur moi.

(Je savais que c'était une bêtise que d'écrire tout ça.)

Puis l'hiver se referma sur nous, et je retrouvai plus ou moins mes esprits. Après m'avoir soigneusement interrogé, les jumeaux m'ôtèrent à nouveau mes chaînes et me laissèrent aller et venir. Beldin ne prononça plus jamais le mot « tombe » devant moi.

Je me mis à faire de longues marches dans la neige qui couvrait le Val comme un linceul. D'un pas vif, parce que je voulais être épuisé à la fin de la journée. Je voulais être trop fatigué pour pouvoir rêver. Le seul inconvénient, c'est que tout dans le Val me rappelait Poledra. Vous n'avez pas idée du nombre de chouettes neigeuses qu'on peut y voir.

Je pense que c'est vers la fin de l'hiver que je pris ma décision. Je n'en eus pas conscience sur le coup. C'est pourtant ce qui se passa.

Je commençai par mettre de l'ordre dans mes affaires. Un soir venteux, tumultueux, je me

rendis à la tour de Beldin afin de voir mes filles. Elles avaient un tout petit peu plus d'un an à l'époque, et elles commençaient à marcher. Beldin avait eu la prudence d'entourer le haut de son escalier d'une barrière pour éviter les accidents. Beldaran avait découvert les joies de la course à pied, bien qu'elle soit plus souvent sur son petit derrière que debout. Je ne sais pourquoi, ça la mettait particulièrement en joie, et elle poussait des piaulements de délice chaque fois qu'elle tombait.

Polgara, évidemment, ne riait jamais. Elle ne rit pas très souvent, même aujourd'hui. Je me dis parfois qu'elle prend la vie trop au sérieux.

Beldaran courut vers moi, les bras tendus. Je la ramassai et l'embrassai.

Polgara refusa de me jeter ne fût-ce qu'un coup d'œil et se concentra sur un de ses jouets, un bâton étrangement tordu et contourné ; peut-être une racine d'arbre ou de je ne sais quel buisson. Elle le tournait et le retournait dans ses petites mains.

— Eh oui, qu'est-ce que tu veux ? fit Beldin lorsqu'il me vit regarder ce jouet curieux. Pol a une voix particulièrement pénétrante et quand quelque chose ne lui plaît pas, au lieu de se mettre à pleurer, elle hurle. J'ai dû lui donner quelque chose pour l'occuper.

— Un bout de bois ? relevai-je.

— Elle s'y intéresse depuis six mois, maintenant. Chaque fois qu'elle se met à crier je le lui donne ; ça la fait taire tout de suite.

— Non, mais *un bout de bois ?*

Il jeta un rapide coup d'œil à Polgara et se pencha vers moi.

— Il n'a qu'une extrémité, murmura-t-il. Elle ne s'en est pas encore rendu compte. Elle essaie de trouver l'autre. Les jumeaux trouvent que c'est de la cruauté mentale mais, au moins, maintenant, j'arrive à dormir.

J'embrassai à nouveau Beldaran, la déposai à terre, m'approchai de Polgara et la pris dans mes bras. Elle se raidit aussitôt et se tortilla comme pour m'échapper.

— Arrête ça tout de suite, lui dis-je. Que ça te plaise ou non, je suis ton père et on ne change pas de parents.

Sur ce, je l'embrassai fermement. Son regard d'acier s'adoucit l'espace d'un instant et ses prunelles devinrent d'un bleu intense. Un bleu comme je n'en avais jamais vu. Puis ils redevinrent gris et elle me tapa sur la tête avec son bâton.

— Elle a du caractère, hein ? remarquai-je, puis je la reposai et lui flanquai une petite tape sur le derrière. Surveillez vos manières, jeune fille.

Elle se retourna et me foudroya du regard.

— Allez, Polgara, dis-je. Tu peux aller jouer.

C'était la première fois que je l'embrassais depuis sa naissance. Je ne recommençai pas de sitôt.

Le printemps arriva comme à regret cette année-là, nous crachouillant dessus des averses fréquentes et parfois une tempête de neige. Puis les choses finirent par se tasser et la végétation commença à bourgeonner.

Par une journée de printemps nuageuse, menaçante, je gravis une colline à l'ouest du Val. Il faisait frais, les nuages roulaient d'une façon inquiétante au-dessus de ma tête. Cette journée ressemblait beaucoup à celle où j'avais décidé de quitter Gara. Il y a quelque chose, dans ces journées de printemps venteuses, nuageuses, qui m'a toujours donné la bougeotte. Je restai un long moment assis là, puis la décision que j'avais prise sans trop m'en rendre compte vers la fin de l'hiver s'enracina en moi. J'étais profondément attaché au Val, mais j'y avais trop de souvenirs pénibles. Poledra était partie, mon Maître n'était plus là et rien ne me retenait là. Je savais que Beldin et les jumeaux s'occuperaient de mes filles.

Je regardai longuement le Val. De cette hauteur, nos tours ressemblaient à des jouets abandonnés par une main négligente. Les biches n'étaient pas plus grosses que des fourmis. Même le vieil arbre qui se trouvait au centre du Val était miniaturisé par la distance. Je savais que cet arbre me manquerait, mais il avait toujours été là et il y serait probablement encore lorsque je déciderais de revenir. Si je revenais un jour.

Alors je me levai, poussai un gros soupir et tournai le dos au seul endroit que j'avais jamais considéré comme chez moi.

Je longeai l'Ulgolande par l'est. Je n'avais pas exercé mon pouvoir depuis ce terrible jour et je n'étais pas très sûr de pouvoir encore le faire. Grul était probablement guéri, maintenant, et j'avais de bonnes raisons de penser qu'il m'en voulait. Il y avait peu de chances qu'il me laisse approcher suffisamment pour lui planter mon couteau dans le ventre. Vous imaginez ma confusion si j'essayais de bander mon Vouloir et que je m'aperçoive que je n'en étais plus capable ? Et puis il y avait des Hrulgae, des Algroths et parfois des Trolls dans ces montagnes, aussi la prudence me conseillait-elle de les éviter dans toute la mesure du possible.

Mes frères tentèrent de prendre contact avec moi, évidemment. J'entendis vaguement leur voix qui m'appelait de temps à autre, mais je ne pris même pas la peine de leur répondre. À quoi bon ? Ils auraient beau dire et beau faire, je ne reviendrais pas.

Je traversai l'ouest de l'Algarie sans rencontrer âme qui vive. Lorsque j'estimai être bien au-delà du nord de l'Ulgolande, je pris vers l'ouest, traversai les montagnes et redescendis dans la plaine autour de Muros.

À l'endroit de ce qui est maintenant Muros, il y avait un petit village d'Arendais wacites et je m'arrêtai pour y faire des provisions. Je n'avais pas d'argent sur moi, aussi repris-je les bonnes habitudes de mon enfance : je volai ce dont j'avais besoin.

Puis je descendis la rivière vers la côte et me retrouvai à Camaar. Comme tous les ports, Camaar avait quelque chose de cosmopolite. La ville était théoriquement placée sous la juridiction des ducs de Vo Wacune, mais on trouvait dans les bouges du front de mer que je fréquentais à cette époque autant d'Aloriens, de Tolnedrains et même de Nyissiens que de Wacites. Il y avait surtout des marins, et les marins qui touchent terre après un long voyage sont souvent généreux, et de bonne composition, de sorte que je n'eus pas de mal à trouver des citoyens disposés à me payer quelques chopes de bière.

Comme bien souvent dans les sociétés non alphabétisées, les clients des tavernes aimaient écouter des histoires, et j'avais de quoi en raconter de sensationnelles. C'est ainsi que je me débrouillai à Camaar. Je l'ai souvent fait au fil des ans. C'est une façon simple de gagner sa vie. On peut rester assis, ce qui valait mieux en l'occurrence car, la plupart du temps, je n'étais pas en état de me tenir debout. Pour dire les choses platement, je devins un vulgaire ivrogne. Il faut croire aussi que j'étais un fléau social, parce que je me fis jeter dehors d'un certain nombre de tavernes louches, notoirement tolérantes avec les individus asociaux.

Je ne peux vous dire combien de temps je restai à Camaar. Au moins deux ans, peut-être plus. Je m'abrutissais tous les soirs en buvant. Je ne savais jamais où j'allais dormir. Je me réveillais d'ordinaire dans un caniveau ou une ruelle sordide, puante. Les gens n'ont pas spécialement envie d'écouter des histoires aux petites heures du matin, alors je me mis à mendier au coin des rues, en guise de second métier. Je devins assez compétent dans ce domaine. Suffisamment, en tout cas, pour gagner de quoi être rond comme une queue de pelle avant midi tous les jours.

Je me mis à voir des choses qui n'existaient pas et à entendre des voix que j'étais seul à

entendre. J'avais les mains qui tremblaient du matin au soir, et je me réveillais souvent en voyant des horreurs.

Mais je ne rêvais pas et je n'avais aucun souvenir de ce qui s'était passé quelques jours plus tôt. Je ne dirai pas que j'étais heureux, mais au moins je ne souffrais pas.

Et puis, une nuit, je dormais confortablement dans mon caniveau préféré lorsque je fis un rêve. Je suppose que mon Maître dut hurler pour que je l'entende dans ma stupeur alcoolique, mais il finit par attirer mon attention.

Lorsque je me réveillai, je n'eus aucun doute : j'avais reçu une visite. Je n'avais pas fait un seul vrai rêve depuis des années. Et ce n'est pas tout : j'étais complètement dégrisé et je ne tremblais plus du tout. Mais ce qui me persuada qu'il s'était passé quelque chose, c'est que le parfum céleste émanant de la taverne d'où l'on m'avait probablement jeté la veille au soir me retourna l'estomac comme une chaussette. Je m'agenouillai dans le ruisseau et je passai la demi-heure suivante à vomir, au grand dégoût de tous ceux qui passaient par là. Je découvris bientôt que c'était moins la puanteur de la taverne qui m'avait mis l'estomac en révolution que l'odeur acre, rance, des haillons que je portais, et même de ma propre peau. Alors, tout en continuant à tirer du cœur, je me levai tant bien que mal, me traînai sur une jetée et je me jetai dans la baie avec les autres ordures.

Non, je ne faisais pas ça pour me noyer mais pour me débarrasser de cette pestilence. Lorsque je ressortis de l'eau, je puais le poisson crevé et les diverses saletés que les gens jettent dans les ports – quand personne ne regarde, de préférence. C'était déjà mieux.

Je restai un moment planté sur le quai à trembler de tous mes membres, trempé comme une soupe, et je décidai de quitter Camaar le jour même. Mon Maître désapprouvait visiblement mon comportement, et la prochaine fois que je flancherais, il me ferait probablement vomir la semelle de mes souliers. La peur n'est pas la meilleure motivation pour se lancer dans une vie de modération, mais elle a le mérite de vous remuer jusqu'à la moelle des os et de vous faire réfléchir. À Camaar, il y avait trop de tavernes, et je connaissais la plupart de leurs tenanciers par leur petit nom, alors je décidai de descendre en Arendie pour éviter la tentation.

Je traversai en titubant les beaux quartiers de la ville, offrant aux habitants un spectacle peu ragoûtant, j'imagine, mais vers midi j'étais arrivé en amont du fleuve. Je n'avais pas un sou pour payer le passeur, alors je traversai la Camaar à la nage jusqu'à la frontière avec l'Arendie. Ça me prit quelques heures, mais je n'étais pas vraiment pressé. L'eau fraîche, courante, me lava d'une multitude de péchés.

Je retournai à pied voir le passeur pour lui poser quelques questions. Il vivait dans une hutte grossière sur la berge du fleuve. À ce moment-là, il était assis sur une souche d'arbre au bord de l'eau, une canne à pêche dans les mains.

— Ça vous dirait-y d'traverser, l'ami ? demanda-t-il avec cet accent traînant qui trahissait aussitôt le paysan wacite.

— Non, merci, répondis-je. Je viens juste de l'autre côté.

— Sûr qu'vous êtes un peu trempé. Z'avez quand même pas traversé à la nage ?

— Non, mentis-je. J'avais une barque ; mais elle s'est retournée alors que j'essayais d'accoster. Où suis-je arrivé ? J'ai perdu mes points de repère au milieu de la rivière.

— Ah, z'avez eu d'la chance d'débarquer ici et pas quêqu'lieues plus bas. Zestâtes sur les terres e'd'sa Grâce e'I'duc e'd'Vo Wacune. Plus à l'ouest, c'est l'fief du duc e'd'Vo Astur. J'devrais pas l'dire vu qu'c'est nos alliés et tout ça, mais les Asturiens sont des grotesqu'et des malfaisants.

— Vos alliés ?

— Dans not'guerre avec les Mimbraïques félons, si vous voulez que j'vous dise.

— Ah bon ? Ça continue ?

— Pour sûr. L'duc e'd'Vo Mimbre s'prend pour l'roi d'toute l'Arendie, mais, not'duc et l'duc des Asturiens sont pas près d's'agenouiller d'vant lui. Sauf vot'res-pect, ajouta-t-il en me lorgnant entre ses paupières plissées vous m'avez pas l'air dans eun'situation très r'luisante.

— J'ai été un peu malade.

— Rein qui s'attrape, au moins ? fit-il en rentrant la tête dans les épaules.

— Non, je me suis fait une mauvaise coupure et ça voulait pas guérir.

— C't'un soulag'ment. On a d'jà assez d'ennuis d'ce côté-ci d'la rivière sans qu'les voyageurs nous apportent on sait pas quelle épidémie.

— Par-où peut-on prendre la route qui va à Vo Wacune ?

— R'montez un peu la rivière sur deux, trois lieues. Y a un aut'bac juste au départ d'la route. Vous pouvez pas l'rater. Vous voulez eun'p'tite goutte pour vous met'du cœur au vent' ? Ça fait une sacrée trotte, vous savez, et vous trouv'rez pas moins cher e'qu'moi d'ce côté-ci d'la rivière.

— Non, merci, l'ami. J'ai l'estomac un peu délicat. La maladie, vous comprenez.

— C'est ben dommage. Vous m'avez l'air d'un gars ben comme y faut. J'trouv'rais rein à r'dire à vot'compagnie.

Moi, un gars ben comme y faut ? Ce drôle avait vraiment envie de me vendre sa bibine.

— Eh bien, fis-je, je ne suis pas près d'arriver à Vo Wacune si je reste les deux pieds dans le même sabot. Merci pour les renseignements, l'ami, et bonne chance pour la pêche.

Je tournai les talons et remontai la rivière.

Le temps que j'arrive à Vo Wacune, j'avais plus ou moins évacué les effets secondaires des années que j'avais passées à Camaar et je pouvais à nouveau articuler deux pensées cohérentes. Le plus urgent était de trouver des vêtements décents pour remplacer mes haillons, et un peu d'argent pour vivre. J'imagine que j'aurais pu voler ce dont j'avais besoin, mais ça n'aurait pas plu à mon Maître, et j'avais décidé de m'acheter une conduite. La solution à mon petit problème n'était pas plus loin que le premier temple de Chaldan, le Dieu-Taureau des Arendais. J'étais une sorte de célébrité en ce temps-là, après tout.

On comprend un peu les prêtres de Chaldan de ne pas m'avoir cru quand je me présentai à eux. À leurs yeux, je n'étais probablement qu'un mendiant en haillons de plus. Leur attitude hautaine, dédaigneuse, m'agaça et, sans y réfléchir, je leur fis une petite démonstration du genre de chose dont j'étais capable, juste pour leur prouver que j'étais bien ce que je prétendais être. En réalité, je fus presque aussi surpris qu'eux de constater que ça marchait, et que ni ma folie ni les années de vie dissolue que j'avais menée à Camaar n'avaient érodé mon pouvoir.

Les prêtres se répandirent en excuses, insistèrent pour me faire accepter de nouveaux vêtements et une bourse bien remplie pour se faire pardonner leur incrédulité. J'acceptai leurs dons de bon gré, tout en me disant que je n'en avais plus vraiment besoin maintenant que j'étais rassuré : je n'avais pas perdu mon pouvoir. J'aurais pu tirer des vêtements du néant et changer des gravillons en pièces sonnantes et trébuchantes si j'avais voulu. Je pris un bain, taillai ma barbe hirsute et me rhabillai. Je me sentais revivre.

Mais j'avais encore plus besoin de renseignements que de vêtements, d'argent ou d'un bon décrassage. J'avais perdu tout contact avec les événements, à Camaar, et j'étais avide de nouvelles. Je découvris avec surprise que les détails de notre petite aventure en Mallorée étaient parvenus jusqu'en Arendie, et les prêtres du Dieu-Taureau m'assurèrent que l'histoire était bien connue en Tolnedrie et jusqu'en Nyissie et au Maragor. Ça n'aurait pas dû

m'étonner, quand on y réfléchit. Mon Maître et ses frères s'étaient réunis dans leur grotte et leur décision de partir était due pour une large part au fait que nous avions récupéré l'Orbe. Comme c'était sans conteste l'événement le plus important depuis la blessure du monde, les autres Dieux en avaient sûrement informé leurs prêtres avant de partir.

L'histoire avait été considérablement enjolivée, bien sûr. Chaque fois qu'il est question de miracle, on peut compter sur les prêtres, pour faire preuve d'imagination. Les enjolivures qu'ils avaient apportées à l'histoire faisaient de moi un quasi-Dieu, et je décidai de ne pas les détromper. Une telle réputation pouvait se révéler utile. La robe blanche que les prêtres m'avaient donnée pour remplacer mes hardes crasseuses me conférait une allure assez théâtrale, et je me coupai un long bâton pour améliorer encore mon image. Je n'avais pas l'intention de rester à Vo Wacune et, si je voulais la coopération des prêtres dans les différentes villes que je traverserais, autant avoir la tête de l'emploi. Ils voulaient voir un puissant sorcier, eh bien, ils n'allaient pas être déçus. C'était de la frime, naturellement, mais si ça pouvait m'éviter de longues explications…

Je restai un mois à peu près au temple de Chaldan à Vo Wacune, puis je repartis pour Vo Astur afin de voir ce que les Asturiens mijotaient. Ils ne préparaient rien de bon, ainsi que je m'en aperçus, mais on était en Arendie, que voulez-vous… Les Asturiens assumèrent le pouvoir, pendant les longues et mornes années de la guerre civile arendaise, et ils changeaient de camp comme de chemise.

Franchement, la guerre civile arendaise me gonflait. Je me fichais pas mal des prétextes fumeux que les Arendais passaient leur temps à inventer pour justifier les atrocités qu'ils s'apprêtaient à commettre de toute façon. J'allai en Asturie parce que c'était au bord de la mer, et qu'il n'y avait pas de côte chez les Wacites. La dernière chose que j'avais faite avant de quitter Cherek et ses fils était de diviser le royaume d'Alorie, et j'étais vaguement curieux de voir comment ils s'en sortaient.

Vo Astur était située sur la rive sud de l'Astur, et les vaisseaux aloriens remontaient souvent la rivière pour y jeter l'ancre. Je fis un saut au temple et les prêtres m'indiquèrent plusieurs tavernes du bord de l'eau où je pouvais raisonnablement espérer rencontrer des marins aloriens. Je n'étais pas très chaud à l'idée de remettre les pieds dans une taverne, mais on n'y peut rien. Quand on veut parler à des Aloriens, il faut bien aller là où il y a de la bière.

La chance voulut que je tombe sur un gros capitaine alorien dans la seconde taverne. Il s'appelait Haknar et il venait du Val d'Alorie. Je me présentai, et ma robe blanche, mon bâton le convainquirent que je disais la vérité. Il me proposa une chope de bière, mais je refusai poliment. Je ne tenais pas à repiquer au truc.

— Comment avance la construction des bateaux ? demandai-je.

— Navires, rectifia-t-il, comme tous les marins. Pour ça, ils vont vite, convint-il, mais il faut faire attention dès que le vent se lève. Le roi Cherek m'a dit que c'était vous qui les aviez conçus.

— On m'a un peu aidé, répondis-je modestement. Le plan de base m'a été fourni par Aldur. Comment va Cherek ?

— Il n'a pas très bon moral, à vrai dire. Je crois que ses gars lui manquent.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Nous devions protéger l'Orbe. Et comment les garçons s'en sortent-ils dans leurs nouveaux royaumes ?

— Je crois qu'ils s'en tirent. Vous les avez rudement bousculés, Belgarath. Ils étaient un peu jeunes pour qu'on les lâche dans la nature comme ça. Dras appelle son royaume la Drasnie et il a entrepris de construire une ville nommée Boktor. Je crois que le Val d'Alorie

lui manque beaucoup. Algar a appelé son royaume l'Algarie, mais lui, il ne fait pas de villes. Il a dit à son peuple de capturer des chevaux et du bétail.

J'approuvai d'un hochement de tête. Je ne voyais pas Algar s'intéresser aux villes.

— Et Riva ? m'enquis-je.

— Alors lui, pour une ville, il a construit une ville. Je ferais mieux de dire une forteresse. Vous êtes déjà allé dans l'île des Vents ?

— Une fois.

— Eh bien, vous savez où est la plage. La vallée qui descend des montagnes est plutôt abrupte. Riva a fait construire des murailles de pierre sur le devant de chaque marche. Maintenant, il fait bâtir des maisons adossées à ces murailles. Si quelqu'un tente d'attaquer cet endroit, il faudra qu'il franchisse une douzaine de murs. Ça pourrait lui coûter très cher. Je me suis arrêté dans l'île en venant ici. Les travaux avancent bien.

— Riva a commencé la construction de sa forteresse ?

— Les plans sont prêts, mais il veut que les maisons soient finies d'abord. Vous le connaissez : il est terriblement jeune, mais il s'occupe bien de son peuple.

— Ça fera un bon roi.

— Probablement. Ses sujets sont un peu inquiets quand même. Ils voudraient bien qu'il se marie, mais il repousse les prétendantes les unes après les autres. Tout se passe comme s'il avait une idée précise en tête.

— C'est exactement ça. Il a vu une certaine personne en rêve.

— On n'épouse pas un rêve, Belgarath. Le trône de Riva a besoin d'un héritier, et ça, aucun homme ne peut le faire tout seul.

— Il est encore jeune, Haknar. Tôt ou tard, une fille finira bien par lui taper dans l'œil. Si ça commence à poser un problème, j'irai lui dire deux mots. Cherek donne-t-il toujours le nom d'Alorie à ce qui reste de son royaume ?

— Non. Il n'y a plus d'Alorie. Ça lui a crevé le cœur. Il n'a même pas donné de nom à la péninsule que vous lui avez laissée. Nous, on dit tout simplement « Cherek ». Enfin, quand il nous laisse rentrer chez nous. On passe le plus clair de notre temps à patrouiller sur la Mer des Vents. Ce bon vieux Garrot-d'Ours distribue les titres de noblesse avec libéralité, mais il y a un hameçon après. Un jour que j'avais pris une bonne cuite, je me suis laissé bombarder baron. Je me suis rendu compte une fois dégrisé que je m'étais porté volontaire pour passer trois mois par an, jusqu'à la fin de mes jours, à faire des huit sur la Mer des Vents. Ce n'est vraiment pas un endroit agréable, Belgarath, surtout l'hiver. Il y a un demi-pied de glace sur les voiles toutes les nuits. Mes hommes appellent ça le gréement à la Haknar. Le matin, quand la brise secoue la glace des voiles et la fait dégringoler sur le pont, ils ont le choix entre danser sur place ou se faire décerveler. Vous êtes sûr que vous ne voulez rien boire ?

— Non, merci, Haknar. Je crois que je ferais mieux d'y aller. Je trouve Vo Astur déprimante. On ne peut pas bavarder avec les Asturiens. Ils ne parlent que de politique.

— De politique ? releva Haknar en riant. Ils n'ont qu'un sujet de conversation : le malheureux à qui ils vont déclarer la guerre la semaine prochaine.

— C'est ce qui passe pour la politique ici, en Asturie, répondis-je en me levant. Transmettez mon bonjour à Cherek, la prochaine fois que vous le verrez. Dites-lui que je veille toujours au grain.

— Je suis sûr qu'il dormira mieux la nuit. Vous venez au Val d'Alorie pour le mariage ?

— Quel mariage ?

— Celui de Cherek. Sa femme est morte quand il était en Mallorée. Comme vous lui avez pris tous ses fils, il faut bien qu'il ait un nouvel héritier. Sa future femme est une vraie

beauté. Une fille d'une quinzaine d'années, jolie, mais pas très maligne. Quand on lui dit « bonjour », il lui faut dix minutes pour trouver quoi répondre.

J'eus un pincement au cœur. Je n'étais pas seul à avoir perdu ma femme.

— Transmettez-lui mes excuses, dis-je laconiquement. Je ne crois pas que je pourrai venir. Bon, il faut vraiment que j'y aille. Merci pour toutes ces nouvelles.

— Heureux d'avoir pu vous rendre service, Belgarath, dit-il, puis il se retourna et aboya : Holà, tavernier ! Y fait soif !

Je ressortis et partis lentement vers le temple de Chaldan en m'efforçant désespérément de ne pas penser à la perte qu'avait subie Cherek. J'en avais assez bavé pour ne pas avoir envie de replonger, d'autant qu'il n'y avait personne pour m'attacher à mon lit.

J'avais reçu quelques invitations émanant du palais ducal mais je les avais déclinées sous des prétextes divers et variés. Je n'étais pas allé chez le duc de Vo Wacune et je ne voulais pas donner l'impression de faire du favoritisme. Il n'aurait plus manqué que ma célébrité, bien peu méritée au demeurant, profite à l'un de ces ducs belliqueux. Je n'avais pas envie d'être impliqué dans les guerres civiles arendaises, même par procuration.

C'était peut-être une erreur. J'aurais peut-être pu éviter plusieurs millénaires de souffrances à l'Arendie en réunissant ces trois imbéciles et en leur imposant un traité de paix. D'un autre côté, les Arendais étant ce qu'ils étaient, ils l'auraient probablement violé avant que l'encre n'ait fini de sécher.

En attendant, j'avais appris ce que je voulais savoir à Vo Astur et les invitations émanant du palais ducal devenaient de plus en plus pressantes. Je remerciai donc les prêtres de leur hospitalité et quittai la ville avant le lever du soleil, le lendemain matin. J'avais l'impression d'avoir passé ma vie à quitter des villes avant le lever du jour.

Comme j'étais à peu près sûr que le duc de Vo Astur prendrait mon départ pour un affront personnel, lorsque je fus à une demi-lieue de la ville à peu près, je m'enfonçai dans les bois et me changeai en loup.

(Oui, ce fut pénible. Je n'étais même pas sûr d'y arriver, mais c'était le moment ou jamais de savoir si j'en étais encore capable. Et puis je m'efforçais depuis quelque temps de repousser les limites de ma souffrance. Je n'allais pas vivre jusqu'à la fin de mes jours dans une tourmente émotionnelle. Poledra n'aurait pas voulu ça, et même si je devenais fou, quelle importance ? Il y aurait un loup dingue de plus dans les forêts d'Arendie, la belle affaire !)

J'avais vu juste au sujet du duc de Vo Astur. Une heure plus tard, je descendais vers le sud en longeant la lisière de la forêt lorsqu'un groupe de cavaliers armés jusqu'aux dents arriva sur la route. Le duc d'Asturie tenait vraiment à ce que je vienne le voir. Je me renfonçai sous les arbres, m'assis confortablement et regardai passer ses hommes. Les Arendais étaient beaucoup moins grands à l'époque qu'aujourd'hui, de sorte qu'ils n'avaient pas l'air trop ridicules sur ces petits chevaux rabougris.

Je traversai la forêt et arrivai aux plaines de Mimbre. Contrairement aux Wacites et aux Asturiens, les Mimbraïques avaient presque complètement rasé les arbres de leur territoire. Leurs chevaux étaient beaucoup plus gros que ceux de leurs cousins du Nord, et ils avaient commencé à mettre au point l'armure qu'on leur connaît aujourd'hui. Un cavalier a besoin d'un terrain dégagé pour manœuvrer, d'où la disparition des arbres – les fermes ouvertes qui seraient édifiées plus tard étaient plutôt un avatar de la pensée mimbraïque.

Les guerres civiles arendaises ne se bornaient pas aux combats entre les trois duchés. Il fallait bien que les petits nobles s'amusent, eux aussi, et tout Mimbre était à feu et à sang. Je repris forme humaine (bien que j'aie un moment caressé l'idée de rester en loup jusqu'à la

fin de mes jours) et me dirigeai vers Vo Mimbre, au sud, lorsque je tombai sur une véritable bataille rangée.

L'ennui, c'est que ces Arendais bornés adoraient les engins de siège. Les Arendais ont une tournure d'esprit assez rigide et la perspective d'un siège de plusieurs décennies les faisait littéralement jubiler. Les assaillants pouvaient se masser autour des murailles d'une forteresse et lancer des boulets dessus pendant des années d'affilée sans s'ennuyer une seconde, et les assiégés pouvaient passer le même nombre d'années à entasser des pierres à l'intérieur des murs sans trouver le temps long. Pour varier le plaisir, de temps à autre, l'un des camps commettait quelques atrocités pour faire bisquer l'autre camp.

Dans ce cas particulier, le baron assiégeant avait décidé de rafler tous les serfs de la région et de les décapiter en vue du château de l'assiégé.

C'est là que je décidai d'intervenir. Je me dressai sur une colline, pris une pose théâtrale et tendis mon bâton.

— Arrêtez ! tonnai-je d'une voix que l'on entendit probablement jusqu'en Nyissie.

Le baron et ses chevaliers se retournèrent, bouche bée. Le chevalier qui s'apprêtait à couper le cou d'un serf hésita et leva son épée.

Il la laissa aussitôt retomber. Il est difficile de tenir une épée dont la poignée est chauffée à blanc. Il se mit à hurler et à danser sur place en soufflant sur sa main brûlée.

Je descendis de la colline et me dressai devant le baron mimbraïque criminel.

— Tu ne perpétueras pas cet outrage ! lui dis-je.

— Cela n'est pas ton affaire, vieillard ! répondit-il, mais il n'avait pas l'air très sûr de lui.

— J'en fais une affaire personnelle ! Si tu essaies seulement de faire du mal à ces gens, je t'arrache le cœur !

— Tuez ce vieux fou ! ordonna le baron à l'un de ses chevaliers.

L'homme porta docilement la main à son arme, mais je bandai mon Vouloir, levai mon bâton et le changeai en porc.

— Sorcellerie ! hoqueta le baron.

— Bien vu. Maintenant, rassemble tes hommes et rentrez chez vous. Mais avant, libère ces pauvres gens.

— Ma cause est juste, risqua l'homme.

— Mais pas tes méthodes. Maintenant, sors de ma vue ou il va te pousser un groin et une queue en tire-bouchon.

— La pratique de la sorcellerie est interdite sur le territoire du duc de Vo Mimbre…, commença-t-il comme si ça pouvait changer quelque chose.

— Ah, vraiment ? Et comment comptes-tu m'empêcher d'en faire usage ?

Je tendis mon bâton vers une souche d'arbre et la réduisis en cure-dents.

— N'abuse pas de ta chance, petit baron : La prochaine fois, c'est toi que je change en échardes. Je t'ai dit de quitter ma vue. Fais-le avant que je ne perde patience.

— Tu vas le regretter, sorcier.

— Moins que toi si tu ne te mets pas en marche tout de suite.

Je fis un geste en direction du chevalier que je venais de changer en jambon ambulant et lui rendis forme humaine. Il avait les yeux exorbités d'horreur. Il me jeta un coup d'œil et s'enfuit en hurlant.

Le baron obstiné tenta de dire quelque chose, puis se ravisa. Il ordonna à ses hommes de monter en selle et les mena à contrecœur vers le sud.

— Allez, dis-je aux serfs. Vous pouvez rentrer chez vous.

Puis je remontai sur ma butte et regardai le baron s'éloigner. Je ne tenais pas à ce qu'il

tente de me prendre à revers.

J'aurais peut-être pu m'y prendre autrement. Je n'étais pas obligé de risquer cette confrontation directe. J'aurais pu chasser le baron et ses chevaliers sans dévoiler mon identité, mais j'avais perdu patience. Ils m'avaient exaspéré, Mon mauvais caractère m'a souvent attiré des ennuis.

Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, tous les arbres étaient ornés d'une affiche décrivant mes pouvoirs de « sorcier maléfique » en termes flatteurs, quoi que la récompense offerte pour ma capture fût d'une modicité désobligeante.

C'est à ce moment-là que je décidai d'aller en Tolnedrie. J'aurais pu tirer parti des retombées de ma démonstration, mais à quoi bon ? Je commençais à en avoir par-dessus la tête de l'Arendie, et j'avais été chassé de tellement d'endroits depuis le temps qu'un de plus ou de moins, hein ?

# CHAPITRE XIX

Je traversai l'Arend, qui marque traditionnellement la frontière entre l'Arendie et la Tolnedrie, par un matin de la fin du printemps. Les chevaliers mimbraïques patrouillaient sur la rive nord du fleuve, mais ce n'était pas un problème. J'avais certains atouts dans ma manche.

Je m'arrêtai dans la forêt de Vordue pour réfléchir un peu à ma situation. Quand mon Maître m'avait tiré de ma stupeur alcoolique, à Camaar, il ne m'avait pas donné d'instructions particulières. J'étais donc plus ou moins livré à moi-même. Je n'avais pas vraiment d'endroit où aller, et rien ne me pressait. Je me sentais encore investi, malgré tout, d'une certaine responsabilité. On peut dire que j'étais une sorte de justicier, un sorcier errant qui fourrait son nez dans les affaires des autres. Si je tombais sur quelque chose de vraiment important, je pourrais toujours repasser le flambeau à mes frères, au Val. À part ça, j'étais libre de m'aventurer où bon me semblait. Mon chagrin était toujours aussi intense, mais j'apprenais à vivre avec et à en contrôler les effets. Les années que j'avais passées à Camaar m'avaient appris qu'il était puéril d'essayer de le fuir.

C'est ainsi que je partis pour Tol Honeth, en proie à une sorte de vague mélancolie. Puisque j'étais là, après tout, autant aller voir ce que devenait l'empire.

Lorsque j'y passai, en descendant vers le sud, le Grand Duché de Vordue était le théâtre de vastes manœuvres politiques. Les Honeth étaient de nouveau au pouvoir, et la famille de Vordue avait toujours considéré cela comme un affront personnel. De nombreux signes indiquaient que la seconde dynastie Honeth était sur le déclin. J'ai vu ça partout : les fondateurs de dynasties sont généralement des hommes pleins de talent mais, au fil des siècles, leurs successeurs sont de plus en plus médiocres. Les mariages consanguins ne sont peut-être pas étrangers au phénomène. Ça donne apparemment d'excellents résultats chez les animaux, mais pas chez les humains. Les caractères négatifs se perpétuent plus vite que les bons, et la stupidité semble l'emporter plus souvent que le courage ou l'intelligence.

Quoi qu'il en soit, les empereurs Honeth semblaient dévaler la pente depuis un bon siècle, et les Vordue avaient la bave aux lèvres à la perspective de remonter sur le trône.

J'arrivai au début de l'été à Tol Honeth. Comme c'était leur fief ancestral, les Honeth avaient consacré le plus clair de leur temps – et l'essentiel de la cassette impériale – à embellir la capitale. Tant que les Honeth seraient empereurs de Tolnedrie, l'investissement dans les carrières de marbre promettait une jolie rentabilité.

Je traversai le pont du nord et m'arrêtai devant la porte de la ville pour répondre à l'interrogatoire rituel des légionnaires qui montaient la garde à l'entrée. Ils portaient une armure impressionnante, mais ils l'étaient eux-mêmes beaucoup moins. Je pris note mentalement du fait que la légion semblait très mal tenue. Il faudrait y remédier.

Les rues étaient pleines de monde, comme toujours. Il était évident que tous ceux qui pensaient avoir la moindre importance en Tolnedrie étaient attirés vers la capitale. Il y a des gens qui ne peuvent vivre loin du siège du pouvoir.

J'étais, d'une certaine façon, un personnage religieux, de sorte que je me mis en quête d'une église, comme en Arendie. Le temple principal de Nedra avait été déplacé depuis la dernière fois que j'étais passé par là, et je dus demander mon chemin. Je me gardai bien d'interroger l'un des princes-marchands somptueusement vêtus, qui se pavanaient, un mouchoir parfumé dédaigneusement collé sous le nez. Je m'adressai plutôt à un brave homme qui remplaçait les pavés de la chaussée.

— Dis-moi, mon brave, commençai-je. Où se trouve le temple de Nedra ?

— Au sud du palais impérial, répondit-il. Suivez cette rue jusqu'au bout et tournez à gauche. Mais, ajouta-t-il au bout d'un instant, en me regardant plus attentivement, les prêtres ne crachent pas sur l'argent…

— Ah bon ?

— C'est une nouvelle coutume. Il faut payer le prêtre à la porte pour entrer, et un autre prêtre, à l'intérieur, pour approcher de l'autel.

— Drôle d'idée.

— C'est comme ça, mon bon monsieur. Rien n'est gratuit, à Tol Honeth.

— Je trouverai bien moyen de leur faire plaisir autrement.

— Je ne miserais pas là-dessus. Enfin, bonne chance.

— Vous avez laissé tomber quelque chose, mon brave, dis-je en indiquant le gros sou de cuivre que je venais de tirer du néant et de déposer près de son genou.

Il s'était montré très coopératif, après tout.

Il s'en empara prestement – c'était sans doute l'équivalent d'une journée de travail, pour lui – en jetant un coup d'œil furtif alentour.

— Bon travail, dis-je, et je m'éloignai dans la direction indiquée.

Le temple de Nedra était un véritable palais. C'était un imposant bâtiment de marbre, aussi froid qu'un mausolée. Les gens du peuple priaient dehors, devant de petites niches creusées dans le mur. L'entrée était réservée aux gens qui pouvaient se permettre de graisser la patte du prêtre.

— Je dois parler au grand prêtre, dis-je à l'homme qui gardait l'énorme porte.

— C'est absolument impensable, répliqua-t-il en me toisant d'un air dédaigneux. Comment osez-vous seulement poser la question ?

— Ce n'est pas une question. Je vous dis que je dois parler au grand prêtre, alors, allez le chercher. Ou bien écartez-vous, je me débrouillerai tout seul.

— Fichez le camp d'ici.

— Là, mon vieux, ça démarre mal. On va essayer de repartir d'un bon pied, tous les deux. Je m'appelle Belgarath et je suis là pour voir le grand prêtre.

— Belgarath ? fit-il avec un rire sardonique. Belgarath n'existe pas. Allez, du vent !

Je le téléportai à quelques centaines de toises de là et entrai sans autre forme de procès. Qu'est-ce que c'était que cette idée d'imposer un droit d'entrée dans les lieux de culte ? Il allait m'entendre, le grand prêtre ! Même Nedra n'aurait sûrement pas été d'accord. Le temple grouillait de prêtres qui semblaient se balader la main tendue. J'évitai toute confrontation en me dotant d'un halo auquel je donnai une inclinaison coquine sur l'oreille. Je ne sais si la théologie tolnedraine comprend un calendrier des saints, mais je réussis à obtenir la coopération des prêtres. Sans avoir à débourser un sou.

Le grand prêtre s'appelait Arthon. Il portait une robe incrustée de pierreries, tendue sur sa bedaine. Il jeta un coup d'œil à mon halo et me salua avec un enthousiasme mitigé d'appréhension. Je me présentai, et son appréhension grimpa en flèche. Le fait qu'il envoie le bouchon un peu loin, ne me regardait pas, mais je ne voyais pas l'intérêt de le lui dire.

— Nous avons entendu parler de vos aventures en Mallorée, très saint Belgarath, débita-t-il. Vous avez vraiment tué Torak ?

— On vous a raconté des salades, Arthon, répliquai-je. Ce n'est pas moi qui suis censé l'envoyer *ad patres*. Nous sommes juste allés récupérer une chose qui nous avait été volée.

— Oh, fit-il, l'air déçu. Alors, Vénérable Ancien, à quoi devons-nous cet honneur ?

— Simple visite de courtoisie. Je passais par là, alors… Vous avez eu des nouvelles de

Nedra ?

— Notre Dieu est parti, Belgarath.

— Tous les Dieux sont partis, Arthon. Mais ils ont un moyen d'entrer en contact avec nous. Belar a parlé à Riva en rêve, et Aldur m'est apparu de la même façon, il y a quelques mois à peine. Prenez garde à vos rêves. Il se pourrait qu'ils soient importants.

— J'ai fait un rêve particulier il y a six mois à peu près, acquiesça-t-il. J'ai eu l'impression que Nedra me parlait.

— Que vous a-t-il dit ?

— J'ai oublié. Il me semble que ça avait un rapport avec l'argent.

— Comme toujours. Mais dites-moi, ça n'avait pas quelque chose à voir avec votre nouvelle coutume ? risquai-je après réflexion. Je doute que Nedra approuve la pratique du péage. C'est le Dieu de tous les Tolnedrains, pas seulement de ceux qui peuvent se permettre de payer l'entrée dans Sa Maison.

— M-mais…, bredouilla-t-il, l'air assez consterné.

— J'ai vu certains des monstres qui peuplent les Enfers, Arthon, repris-je d'un ton grave. Je doute que vous ayez envie d'attendre la fin de l'éternité avec eux. Enfin, c'est à vous de voir. Que se passe-t-il en ce moment, en Tolnedrie ?

— Pas grand-chose, répondit-il d'un ton évasif, et je compris tout de suite qu'il ne me disait pas tout.

— Ne faites pas votre sainte-nitouche, Arthon, soupirai-je avec lassitude. L'Église n'est pas censée faire de politique, vous le savez. Vous avez accepté des pots-de-vin, c'est ça ?

— Qu'est-ce qui vous permet… ? rétorqua-t-il, un ton trop haut.

— Je lis en vous à livre ouvert, Arthon. Rendez l'argent et ne fourrez pas votre nez dans ces histoires.

— Vous devriez aller voir l'empereur, dit-il, pour changer de sujet.

— J'ai déjà rencontré les membres de la famille Honeth. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

— Sa Majesté sera très offensée si vous n'allez pas la voir.

— Eh bien, évitez-lui une déception. Ne lui dites pas que je suis venu.

Mais il ne voulut rien entendre. Pour couper court aux questions sur ceux qui lui avaient graissé la patte, ou sur la part des « offrandes » perçues à l'entrée qu'il s'octroyait, il m'escorta au palais, qui grouillait de membres de la famille Honeth. Le népotisme semble être l'alpha et l'oméga de la politique tolnedraine. Même les collecteurs de péage des ponts les plus éloignés de l'empire changeaient lorsqu'une nouvelle dynastie arrivait au pouvoir.

Plutôt que les abîmes de la stupidité, l'actuel empereur, Ran Honeth le vingt-et-quelque-chosième, avait choisi d'explorer le territoire vierge de la débilité congénitale. Comme souvent en pareil cas, un neveu suppléait à l'autorité défaillante de son oncle, faisant officiellement précéder chacun de ses décrets de la formule : « Par la volonté de l'empereur… », afin de ménager la dignité du crétin qui occupait le trône. Ledit neveu, qui portait le titre ronflant de grand chambellan, nous fit poireauter dans une antichambre pendant deux jours tout en faisant aussitôt admettre en la présence impériale des kyrielles de nobles tolnedrains.

Je finis par en avoir assez.

— Ce coup-ci, Arthon, la coupe est pleine, dis-je. J'ai autre chose à faire. Allons-y.

— Ce n'est pas possible ! hoqueta Arthon. Ce serait considéré comme une insulte punie de mort !

— Et alors ? J'ai déjà insulté des Dieux ; je ne vais pas me mettre la rate au court-bouillon

pour un abruti mortel.

— Je vais dire deux mots à Son Altesse.

Il se leva d'un bond et fila parler au grand chambellan.

Le neveu de l'empereur était un Honeth pur jus.

— Vous devez attendre le bon plaisir de Sa Majesté impériale, répondit-il d'un ton dédaigneux.

Comme il se sentait tellement supérieur à nous, je l'expédiai dans un petit coin désert, tout près des poutres, d'où il pourrait vraiment regarder les gens de haut. Je vous accorde que c'était assez mesquin, mais c'est lui qui avait commencé.

— Tu ne penses pas, mon pote, que le bon plaisir de Sa Majesté impériale pourrait être de s'intéresser à nous, maintenant ? demandai-je plaisamment et, pensant qu'il avait eu le temps de comprendre mon point de vue, je le fis redescendre.

Nous entrâmes aussitôt voir l'empereur.

Il était assis sur son trône et suçait son pouce. La lignée s'était encore plus abâtardie que je ne l'imaginais. Je sondai son esprit et n'y trouvai rien, que le vide absolu. Il débita précipitamment quelques platitudes – je frémis à l'idée du temps qu'il avait dû lui falloir pour les retenir – et nous accorda la permission de nous retirer. Son numéro fut quelque peu gâté par le fait qu'une bonne quarantaine d'années passées à sucer son pouce avait dramatiquement déplacé ses dents de devant. On aurait dit un lapin, et il zozotait ridiculement.

Nous sortîmes de la salle du trône en nous inclinant à reculons, comme le grand chambellan. Je décidai de quitter Tol Honeth sans attendre. Dès que le gaillard aurait repris ses esprits, j'étais prêt à parier que les portraits de ma personne, assortis d'une récompense plus ou moins flatteuse, allaient fleurir les arbres de la contrée, selon la coutume.

J'y réfléchis en allant vers Tol Borune. Depuis que j'avais renoncé à ma carrière d'ivrogne patenté, j'utilisais mon don à mauvais escient. On ne plaisante pas avec le Vouloir et le Verbe. Malgré mon chagrin, j'étais toujours le disciple de mon Maître, pas un guignol de foire. Je pourrais essayer de me dédouaner en invoquant mon état émotionnel pendant ces années terribles, mais je m'y refuse. Je savais parfaitement à quoi m'en tenir.

Si j'évitai Tol Borune, c'est surtout pour éviter d'avoir à changer mes éventuels agresseurs en salsifis ou à les soulever de terre pour le plaisir. Je pense que ça valait mieux. Ces Borune m'auraient vite tapé sur le système. J'ai le plus grand respect pour eux, mais ils ont parfois une vraie tête de cochon.

(Pardon, Ce'Nedra. N'y voyez rien de personnel.)

Bref, je traversai les terres de la famille Anadile et arrivai au nord de la Sylve des Dryades. L'endroit a un peu changé, au fil des siècles mais, quand j'y repense, je suivis plus ou moins le même chemin que trois mille ans plus tard, lorsque nous descendîmes vers le sud avec un groupe d'amis, en suivant l'Orbe. Nous avons parlé un certain nombre de fois, Garion et moi, de ces « répétitions ». Si ça se trouve, c'était encore un de ces signes indiquant que le but de l'univers avait été bouleversé. D'un autre côté, ce chemin était peut-être aussi le plus direct pour descendre vers le sud, et comme je le connaissais… Il faut se méfier des théories ; on a trop souvent tendance à faire coller les faits avec ses idées.

À l'époque déjà, la Sylve des Dryades était une antique forêt de chênes où régnait une sorte d'étrange sérénité. Les humains ont tendance à compartimenter leur vie, à séparer la religion du reste. Les dryades vivent leur religion au quotidien ; elles n'ont pas besoin d'y penser ou d'en parler, elles vivent dedans. C'est assez rafraîchissant.

J'étais depuis plus d'une semaine dans la Sylve lorsque je vis la première Dryade. Ce sont

des petites créatures timides qui ne recherchent pas le contact avec les étrangers – sauf à certaines périodes de l'année. Il n'y a que des Dryades femelles, alors elles sont bien obligées de frayer parfois avec des mâles – de différentes espèces – pour se reproduire.

Bon, je n'insiste pas ; je suis sûr que vous avez compris.

Je ne cherchai pas spécialement à entrer en contact avec elles. Ce sont théoriquement des « monstres », bien qu'elles ne soient évidemment pas aussi dangereuses que les Eldrakyn ou les Algroths, mais je ne voulais pas d'incident.

C'était manifestement cette période particulière de l'année pour la première Dryade que je rencontrai, car elle renonça à sa timidité coutumière pour m'aborder. Elle m'attendait, plantée au milieu du sentier que je suivais. Elle avait les cheveux rouge feu, et elle n'était pas plus haute que trois pommes. Mais elle tenait un petit arc bandé et la flèche était pointée droit sur mon cœur.

— Tu ferais mieux de t'arrêter, me conseilla-t-elle.

J'obtempérai aussitôt.

Lorsqu'elle fut sûre que je ne tenterais pas de fuir, elle devint très amicale. Elle me dit qu'elle s'appelait Xana, et qu'elle avait des projets pour moi. Elle s'excusa pour l'arc. Elle m'expliqua que les voyageurs étaient rares dans la Sylve, et qu'une Dryade qui avait certains projets en tête devait prendre des mesures pour éviter que ses proies ne s'enfuient.

J'essayai en vain de lui expliquer que ses projets étaient rigoureusement incongrus. C'était une petite créature très déterminée.

Bien, vous me permettrez d'en rester là. La suite de l'histoire n'a qu'une importance marginale, et je ne voudrais choquer personne.

Les Dryades avaient l'habitude de tout partager, de sorte que Xana me présenta à ses sœurs. Elles me dorlotèrent, mais il n'y avait pas à tortiller : j'étais prisonnier, esclave, pour dire crûment les choses, et ma situation était plus que dégradante. Mais je n'en fis pas un drame. Je souris beaucoup et fis ce qu'on attendait de moi tout en guettant l'occasion de me changer en loup, après quoi je m'enfuis dans la forêt. Elles me cherchèrent, évidemment, mais comme elles ne savaient pas quoi chercher, je n'eus pas de mal à leur échapper.

Je traversai la rivière de la Sylve à la nage, et m'ébrouai pour chasser l'eau de mon pelage. N'oubliez jamais, si vous vous changez en une créature à fourrure, de vous secouer avant de reprendre forme humaine. Sans ça, vos vêtements seront trempés.

J'étais en Nyissie, maintenant, et je n'avais plus à m'en faire pour les Dryades, mais j'ouvris l'œil à cause des serpents. Les êtres humains normaux s'efforcent de limiter leur prolifération ; les Nyissiens font le contraire. Le serpent fait partie de leur religion, et leurs jungles grouillent littéralement de reptiles venimeux. Je réussis à me faire mordre trois fois au cours de la première journée que je passai dans ce marécage puant. Par bonheur, mon organisme était immunisé contre le venin, mais les morsures de serpent ne sont jamais agréables.

La guerre avec les Marags avait eu un profond impact sur la société nyissienne. Avant l'invasion marague ; les Nyissiens avaient dégagé de vastes zones dans la jungle et construit des villes reliées par de larges routes. L'ennui, c'est que les routes en question favorisaient les invasions, et qu'une ville, par sa seule existence, annonce la présence d'un certain nombre de gens et de biens monnayables. Autant inviter les envahisseurs ! Salmissra s'en était vite rendu compte et elle avait ordonné à ses sujets de se disperser et de laisser la jungle reprendre ses droits sur les villes et les routes. Seule subsistait la capitale de Sthiss Tor, et comme je m'étais arrogé la mission de surveiller les Royaumes du Ponant, je décidai de rendre une petite visite à la Reine des Serpents.

L'invasion marague remontait à près d'un siècle, mais ses traces étaient encore abondantes. On reconnaissait le passage du feu et des engins de siège qui les avaient dévastées dans les cités abandonnées, envahies par les lianes et les broussailles. Les Nyissiens eux-mêmes évitaient scrupuleusement ces ruines de triste mémoire. Dans le fond, la Nyissie est une théocratie. Salmissra n'est pas seulement reine, c'est aussi la grande prêtresse du Dieu-Serpent. Quand elle donne un ordre, son peuple lui obéit servilement, et elle lui avait ordonné de vivre dans la jungle, avec les serpents.

J'avais un peu mal aux pieds en arrivant à Sthiss Tor, et je mourais de faim. Il faut faire attention à ce qu'on mange, en Nyissie. Toute les plantes et un certain nombre d'oiseaux et d'animaux sont susceptibles d'être toxiques, narcotiques ou les deux.

Je traversai la rivière du Serpent en bac et arrivai à la cité monstrueuse de Sthiss Tor. Les Nyissiens sont un peuple inspiré. Le reste du monde se plaît à croire que l'inspiration est un don des Dieux, mais les Nyissiens ont trouvé un moyen plus simple de parvenir à l'extase créatrice. Leurs jungles abondent en plantes diverses et variées aux propriétés étranges, or les Hommes-Serpents sont des expérimentateurs-nés, et ils n'ont pas froid aux yeux. J'ai connu un Nyissien, jadis, qui était accro à neuf narcotiques différents. Je n'ai jamais connu un homme plus heureux. D'un autre côté, il n'est pas très astucieux de faire construire sa maison par un architecte à l'imagination stimulée par la chimie. Même si le toit ne s'écroule pas sur ses ouvriers au cours de la construction, il est probable qu'il fera ajouter un certain nombre d'éléments décoratifs peu commodes : des escaliers qui ne vont nulle part, des pièces sans porte, des portes qui donnent sur le vide et autres détails insolites. Il est aussi probable qu'elle sera peinte d'une couleur qui n'a pas de nom et que l'on n'a jamais vue dans aucun arc-en-ciel.

Je savais où se trouvait le palais de Salmissra puisque j'y étais déjà venu avec Beldin au cours de l'invasion marague, et je n'eus pas besoin de demander mon chemin à des gens qui, ne sachant pas où ils étaient, auraient été bien en peine de me dire où aller.

Les fonctionnaires du palais étaient tous des eunuques au crâne rasé. C'était assez logique, au fond. Les Salmissra qui se succédaient sur le trône de Nyissie étaient soumises, dès la puberté, à un traitement destiné à ralentir le processus normal de sénescence. Il était très important que Salmissra ressemble éternellement à la première fiancée d'Issa. Par malheur, l'un des effets secondaires des mixtures qu'on lui faisait ingurgiter était une élévation marquée de ses appétits au pluriel, ce n'est pas de faim que je parle. Salmissra avait un royaume à diriger et, si ses serviteurs avaient été des adultes en pleine possession de leurs moyens, elle ne serait pas arrivée à grand-chose.

(Je sais, mais je vous en prie : le sujet est délicat.)

La reine était au courant de mon arrivée, bien sûr. L'une de ses caractéristiques est la faculté de percevoir les choses avant les autres. Le don des reines de Nyissie n'est pas vraiment comparable au nôtre, mais le résultat est peu près le même. Les eunuques m'accueillirent avec des génuflexions et toutes les manifestations du respect servile et m'escortèrent aussitôt à la salle du trône. La Salmissra de l'époque ressemblait évidemment à toutes celles qui l'avaient précédée. Elle était alanguie sur le divan qui lui servait de trône et s'admirait dans un miroir tout en caressant le nez émoussé d'un serpent apprivoisé. Elle portait une robe diaphane qui ne dissimulait rien de ses charmes. L'énorme statue de pierre d'Issa, le Dieu-Serpent, se dressait derrière l'estrade sur laquelle reposait sa promise du moment.

— Salut à toi, Éternelle Salmissra, déclama l'eunuque qui m'avait escorté en se prosternant sur le sol de pierre polie.

— Le Chef des Eunuques approche du trône, entonnèrent à l'unisson une douzaine de larbins en robe rouge.

— Qu'y a-t-il, Sthess ? répondit Salmissra d'une voix indifférente.

— Le Vénérable Belgarath demanda audience à la Bien-aimée d'Issa.

Salmissra tourna lentement la tête et braqua sur moi ses pupilles sans couleur.

— La promise d'Issa salue le Disciple d'Aldur, répondit-elle.

— Bienheureux le Disciple d'Aldur qui se voit accorder l'honneur d'être reçu par la Reine des Serpents, entonna le chœur.

— Tu as l'air en pleine forme, Salmissra, fis-je, coupant court à une demi-heure de formules de politesse aussi fastidieuses qu'ampoulées.

— Tu crois vraiment, Belgarath ? demanda-t-elle avec une ingénuité de petite fille.

J'en déduisis qu'elle devait être très jeune. Sans doute n'était-elle sur le trône que depuis deux ou trois ans.

— Tu es toujours aussi jolie, mon chou, répondis-je. Ce « mon chou » enfreignait probablement toutes sortes de règles, mais il me semblait que, compte tenu de son âge, ça passerait.

— L'honorable invité salue l'Éternelle Salmissra, psalmodièrent les eunuques agenouillés.

— Tu ne penses pas que nous pourrions nous passer du chœur des vierges ? demandai-je avec un mouvement du pouce par-dessus mon épaule. Nous avons à parler, et je ne sais plus où j'en suis avec leurs simagrées.

— Une audience privée, Belgarath ? avança-t-elle d'un ton pincé.

Je lui répondis d'un clin d'œil accompagné d'un sourire complice.

— Il est de notre bon plaisir que le Vénérable Ancien nous dévoile ses pensées en privé, annonçât-elle à ses adorateurs. Vous avez notre permission de vous retirer.

— Eh bien, vraiment ! marmonna l'un d'eux d'un ton outragé.

— Tu peux rester si tu veux, Kass, répondit Salmissra avec une indifférence étudiée. Sache, toutefois, qu'aucun être vivant n'entendra ce qui se dira entre le Disciple d'Aldur et moi. Va-t'en et vis, ou reste et meurs.

Elle avait du panache, il faut lui laisser ça. Cette proposition eut pour effet de dégager instantanément la salle du trône.

— Eh bien, maintenant que nous sommes seuls..., commença-t-elle d'un ton suggestif, et ses yeux sans couleur s'embrasèrent.

— Ah, faut pas m'tenter, ma p'tite chérie, fis-je avec un sourire impudent.

Si Beldin s'en était sorti comme ça, pourquoi pas moi ?

Elle éclata de rire. C'est la seule fois que j'ai jamais entendu rire l'une des cent Salmissra, sinon plus.

— Passons aux choses sérieuses, Salmissra, coupai-je rapidement. Je fais le tour des Royaumes du Ponant, et je me demande si nous n'aurions pas intérêt à échanger certaines informations.

— Je me languis d'entendre tes paroles, ô Vénérable Ancien, fît-elle d'un ton si indifférent qu'il en était insultant.

Il faut, lui laisser ça : elle avait l'esprit vif et le sens de l'humour. Je décidai rapidement de revoir mon approche. Une Salmissra intelligente était une nouveauté dangereuse.

— Tu sais ce qui est arrivé en Mallorée, bien sûr, commençai-je.

— Oui, répondit-elle simplement. Félicitations.

— Merci.

— Tu ne veux pas t'asseoir ici ? fit-elle en tapotant le divan auprès d'elle.

— Euh… merci, mais je préfère rester debout. L'Alorie a été divisée en quatre royaumes séparés.

— J'ai appris ça, oui. Comment as-tu réussi à convaincre Cherek de faire ça ?

— Ce n'est pas moi, c'est Belar, ça ne lui a pas beaucoup plu, mais il a tout de suite compris qu'il n'avait pas le choix. C'est Riva qui a l'Orbe, maintenant, et il est dans l'île des Vents. Tu devrais peut-être avertir tes capitaines de vaisseau d'éviter le secteur. Cherek a une flotte de bateaux de guerre, et ils enverront par le fond quiconque passera à moins de cinquante lieues de l'île de Riva.

Ses yeux sans couleur prirent une expression calculatrice.

— Je viens d'avoir une idée très intéressante, Belgarath.

— Vraiment ?

— Riva est-il déjà marié ?

— Non. Il est encore célibataire.

— Tu pourrais lui dire que je ne suis pas mariée non plus. Ça ne te suggère rien d'intéressant ? Moi, en tout cas, ça me donne des tas d'idées.

Je manquai m'étrangler.

— Tu veux rire, Salmissra.

— C'est une idée à creuser, tu ne penses pas ? La Nyissie est une petite nation, mais les Hommes-Serpents font de bons soldats. L'invasion marague nous aura au moins appris ça. En nous mariant, Riva et moi, nous formerions une alliance très intéressante.

— Je croyais que la règle t'interdisait de te marier.

— Les règles sont si barbantes, parfois. Les gens comme toi et moi peuvent se permettre de les ignorer quand ça les arrange. Soyons honnêtes, Belgarath : je suis la reine d'une nation faible, et ça ne me plaît pas beaucoup. Je crois que j'aimerais assumer un réel pouvoir. Une alliance avec les Aloriens m'en donnerait la possibilité.

— Tu entrerais en conflit avec des siècles de tradition, tu le sais.

— Les traditions sont comme les règles, Belgarath. Elles sont faites pour être ignorées. Issa dort depuis bien longtemps, maintenant. Le monde change, et si la Nyissie ne change pas elle aussi, elle stagnera. Nous sommes un petit pays primitif, attardé. Je pourrais être celle qui fera bouger les choses.

— Ça ne marcherait pas, Salmissra, objectai-je.

— Tu fais allusion à ma stérilité, c'est ça ? Je pourrais y remédier. Je n'aurais qu'à cesser de prendre ces drogues, et je serais aussi fertile que n'importe quelle femme. Je pourrais donner à Riva un fils qui régnerait sur son île, et il me donnerait une fille pour régner ici. Nous pourrions modifier l'équilibre du pouvoir dans cette partie du monde.

J'éclatai de rire.

— Les Tolnedrains sombreraient dans l'hystérie, pour commencer.

— Rien que pour ça, j'estime que ça vaudrait le coup.

— Certes, mais je crains que ce ne soit hors de question. Riva est déjà promis.

— Ah bon ? Et qui est la petite veinarde ?

— Je n'en ai pas idée. C'est un de ces mariages décidés par les Dieux. Ils ont déjà choisi la fiancée de Riva.

— Quel dommage ! soupira-t-elle. Enfin, Riva n'est qu'un gamin. J'aurais pu faire son éducation, mais c'est un peu fastidieux. Je préfère les hommes d'expérience.

Je décidai de ne pas m'éterniser. C'était une jeune femme très dangereuse en vérité.

— La guerre civile couve en Arendie. L'Asturie et Wacune sont pour le moment alliées contre Mimbre ou, du moins, elles l'étaient quand j'y suis passé. Mais ça fait deux mois, alors

la situation a pu évoluer depuis.

— Ces Arendais ! fit-elle en levant les yeux au ciel.

— Amen. En Tolnedrie, la seconde dynastie Honeth est en pleine décadence. Il se pourrait qu'elle accouche encore d'un ou deux empereurs, mais ça n'ira pas plus loin. Les Vordue attendent leur heure. Assez impatiemment.

— Je déteste les Vordue, dit-elle.

— Moi aussi. Mais j'ai bien peur que nous ne devions les supporter un moment.

— J'imagine, fit-elle, et elle marqua une pause, ses yeux pâles abrités sous ses paupières. J'ai appris la perte cruelle que tu avais subie, dit-elle d'un ton un peu hésitant. Tu as toute ma sympathie.

— Merci, parvins-je à dire d'un ton égal.

— Je viens d'avoir une autre idée, susurra-t-elle alors. Nous sommes tous les deux libres, au fond. Une alliance entre nous pourrait être encore plus intéressante. Torak ne restera pas éternellement en Mallorée, tu sais. Il a déjà envoyé des éclaireurs de l'autre côté du Pont-de-Pierre. La présence angarak finira tôt ou tard par se faire sentir sur ce continent, ce n'est qu'une question de temps, et nous aurons les Grolims sur le dos. Tu ne penses pas que nous devrions nous préparer ?

J'avais manifestement affaire à un génie politique.

— C'est très tentant, Salmissra, répondis-je avec circonspection. Malheureusement, soupirai-je, ça m'est interdit.

— Interdit ?

— Par mon Maître. Et pour rien au monde je ne voudrais le mécontenter.

Elle poussa un soupir.

— C'est vraiment dommage. Enfin, il y a toujours les Aloriens. Je vais peut-être inviter Dras ou Algar à Sthiss Tor.

— Ils ont des responsabilités dans le Nord, Salmissra, et tu as les tiennes ici. Ce ne serait pas un bon mariage, quel que soit celui que tu choisirais. Vous ne vous verriez pas souvent.

— Ce sont les meilleurs mariages, au contraire. Nous aurions moins d'occasions de nous ennuyer. Ce n'est pas d'amour qu'il s'agit, Belgarath, ajouta-t-elle en frappant du plat de la main l'accoudoir du trône. Je ne cherche pas des compagnons de jeu, mais des alliés. Je suis en grand danger, ici. J'ai été assez stupide, quand je suis montée sur le trône, pour laisser comprendre aux eunuques que je n'étais pas une petite dinde consumée par ses désirs. Je suis sûre que les candidates à ma succession sont déjà à l'entraînement. Dès qu'ils en auront choisi une, les eunuques m'empoisonneront. Si je ne puis trouver un Alorien à épouser, il faudra que je me rabatte sur un Tolnedrain ou un Arendais. Ma vie en dépend, mon vieux.

C'était donc ça ! Elle n'était pas motivée par l'ambition mais par l'instinct de conservation.

— Il y a une autre solution, fis-je alors. Tu pourrais frapper la première. Débarrasse-toi de tes eunuques avant qu'ils ne te règlent ton compte.

— J'y ai déjà pensé, mais je ne vois pas comment faire. Ils sont immunisés contre tous les poisons connus.

— Pour autant que je sache, Salmissra, il n'y a pas de remède à un coup de poignard en plein cœur.

— Ce n'est pas comme ça qu'on procède en Nyissie.

— Raison de plus. Tu peux être sûre de bénéficier de l'effet de surprise.

Elle plissa les paupières.

— Ça, pour être surpris, ils risquent d'être surpris. Évidemment, il faudrait que je les aie tous d'un coup, fit-elle avec un petit gloussement. Mais un bain de sang de cette ampleur

servirait de leçon aux éventuels amateurs, qu'en dis-tu ?

— Après un coup pareil, il y a gros à parier qu'ils y réfléchiraient à deux fois avant de te chercher des crosses, confirmai-je.

— Tu es décidément un merveilleux vieillard, fit-elle avec reconnaissance. Je te revaudrai ça.

— Je n'ai pas besoin d'argent, Salmissra. Elle me lança un long regard qui ne cillait pas.

— Oh, je devrais arriver à trouver autre chose. Je décidai de changer rapidement de sujet.

— Que se passe-t-il dans le Sud ? demandai-je.

— Je voudrais bien le savoir. Les gens de là-bas sont des Dais. Personne ne sait ce qu'ils font. Ils sont en contact avec les sibylles de Kell, je ne sais pas comment. Je pense que nous ferions mieux de les tenir à l'œil. Par bien des côtés, ils sont plus dangereux, potentiellement, que les Angaraks. Oh, à propos ! Torak a quitté les ruines de Cthol Mishrak. Il est maintenant à Ashaba, dans les monts karandaques. Il transmet ses ordres aux Grolims par l'intermédiaire de Ctuchik et d'Urvon. Personne ne sait où est passé Zedar. Tu es sûr que tu ne veux pas t'asseoir ici, à côté de moi ? redemanda-t-elle après une petite pause. Nous ne serions pas obligés de nous marier officiellement, tu sais. Je suis sûre qu'Aldur n'aurait rien contre un arrangement informel. Viens t'asseoir à côté de moi, Belgarath, et parlons de la récompense que je t'ai promise. Je finirai bien par trouver un moyen de te faire plaisir.

# CHAPITRE XX

Quand on pense aux soucis que m'ont valu toutes ces Salmissra successives, celle-ci m'inspirait des sentiments un peu curieux, mais elle n'était pas tout à fait comme les autres non plus. La sélection des reines de Nyissie était basée presque exclusivement sur des critères physiques. À un moment donné de la vie de la reine, on choisissait vingt candidates à sa succession. Les eunuques du palais avaient un portrait de la première Salmissra et ils parcouraient le royaume en comparant ce portrait à la frimousse de toutes les gamines de douze ans qui croisaient leur chemin. Ils en choisissaient vingt qu'ils emmenaient dans des demeures situées dans les parages de Sthiss Tor afin de les éduquer. Lorsque la vieille reine mourait, les vingt prétendantes étaient soumises à un examen minutieux et l'une d'elles accédait au trône. Les dix-neuf autres étaient exécutées. C'était cruel, mais politiquement habile. L'aspect physique, les manières, étaient des facteurs décisifs dans le choix. L'intelligence n'entrait pas en ligne de compte. Cette sélection aveugle, si l'on peut dire, avait autant de chance d'aboutir au choix d'une imbécile que d'une petite futée. Il était évident que, cette fois, ils avaient mis le doigt sur un brillant sujet. Elle était belle, évidemment ; Salmissra l'était toujours. Elle avait l'éducation voulue, bien sûr, mais elle avait passé sa vie à l'acquérir. Et elle avait été assez intelligente pour dissimuler ses facultés intellectuelles, son sens de l'humour et sa force de caractère – jusqu'au moment où on l'avait portée sur le trône. Elle pensait sans doute qu'une fois couronnée, elle serait en sûreté. Les eunuques du palais avaient dû être fort marris lorsqu'ils avaient découvert sa vraie nature. Suffisamment, en fait, pour planifier son assassinat.

Je l'aimais bien. C'était une jeune femme intelligente qui tentait de tirer le meilleur parti d'une situation périlleuse. Les drogues dont on la bourrait pour prolonger sa jeunesse la rendaient stérile, mais elle avait déjà imaginé une solution au problème. Je me suis toujours demandé ce qui se serait passé si elle s'était mariée pour de bon. Ça aurait pu changer le cours de l'histoire dans cette partie du monde.

Je m'attardai dans son palais pendant quelques semaines, puis je repartis, un peu à contrecœur. Mon hôtesse eut la générosité de mettre la barge royale à ma disposition, et je remontai la rivière du Serpent jusqu'aux rapides avec tous les honneurs dus à mon rang, pour une fois.

Une fois arrivé aux rapides, je mis pied à terre sur la rive nord et je pris la piste qui montait dans les montagnes vers le Maragor.

C'était un soulagement de quitter la Nyissie, ses serpents et ses moustiques. Je me demande lequel de ces deux fléaux est le plus redoutable. Peu à peu, alors que je gravissais cet éperon rocheux, l'air devint plus frais et les forêts moins impénétrables. J'ai toujours aimé les montagnes.

La situation était assez troublée à la frontière avec le Maragor. Les Marags se livraient toujours au cannibalisme rituel. Beldin m'en avait parlé, et les gardes à la frontière avaient tendance à considérer les voyageurs comme une source de nourriture. Je n'eus pas trop de mal à les convaincre que je serais très coriace, et je poursuivis vers le nord-est et la capitale, Mar Amon.

Je crois avoir évoqué quelques particularismes de la culture maragne, mais il ne me paraît pas inutile de préciser certains détails. Mara, leur Dieu, était un peu trop fanatique de la beauté physique. Pour une femme, ça ne pose pas de problème particulier ; elle est belle ou elle ne l'est pas. Alors que la beauté masculine implique le développement musculaire, de

sorte que les Marags passaient le plus clair de leur temps à faire des abdominaux. Mais au bout d'un moment, ça finit par devenir fastidieux. Et puis, quel intérêt d'avoir tous ces beaux muscles si c'est pour ne pas s'en servir ? Les hommes de Maragor avaient mis au point des épreuves de saut, de lancer, de natation, des courses diverses et variées, mais quand on passe trop de temps à développer ses muscles, on finit souvent par ne plus s'intéresser à ce qu'on a dans le crâne. Résultat, la cervelle s'atrophie. Avec le temps, les Marags étaient devenus aussi beaux que des statues de marbre, et presque aussi stupides. Ils étaient incapables de s'occuper d'eux-mêmes, et leurs femmes durent prendre le relais. Tout leur appartenait. Elles logeaient leurs héros retombés en enfance dans des dortoirs et organisaient des compétitions athlétiques qui suffisaient au bonheur de ces magnifiques spécimens d'humanité.

Il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes au Maragor, mais, de toute façon, ces athlètes n'auraient pas fait de très bons maris. Ils s'en sortaient très bien sans se marier. Ils étaient heureux, ils aimaient la vie, et ils étaient assez généreux les uns envers les autres. Ils semblaient ignorer la jalousie et la possessivité irrationnelles qui entachent les autres cultures.

Bien, je crois avoir fait le tour de la question. Pour diverses raisons, Polgara a toujours eu une piètre opinion des Marags et, si je m'étends trop, elle va rouspéter.

Ah si, encore une chose : les Marags n'avaient pas un chef unique mais un Conseil des Matriarches, composé de neuf femmes d'âge mûr et sans doute très sages, qui prenaient toutes les décisions. C'était un peu inhabituel, mais ça ne marchait pas trop mal.

Maragor se trouvait dans un bassin fertile, agréable, au sud des montagnes de Tolnedrie. Il y a dans ces montagnes d'énormes dépôts de minéraux que les fleuves tumultueux emportaient avec eux, ainsi qu'un certain nombre de pierres précieuses qu'ils déposaient dans le bassin où vivaient les Marags. Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, les diamants, les saphirs et les émeraudes ressemblent à de vulgaires cailloux. Mais l'or était parfaitement visible au fond des torrents du Maragor. Pourtant, les Marags l'ignoraient. Ils vivaient selon une économie de troc et étaient largement autosuffisants, de sorte qu'ils n'avaient pas vraiment besoin de faire des échanges avec leurs voisins. C'est pourquoi aussi ils n'avaient pas de monnaie ; ils n'en avaient pas besoin. Leur idéal de beauté résidait dans la perfection physique et ils se fichaient des bijoux. Quand on a éliminé l'argent et les bijoux, l'or n'a plus grand sens. Il est trop mou et trop lourd pour avoir une quelconque utilité pratique.

Je m'attardai quand même un peu en allant de la frontière à la capitale, juste le temps de remplir une assez grosse bourse de pépites d'or. C'est drôle, mais on a du mal à partir quand des poignées d'or gisent à portée de la main, comme ça.

J'arrivai en automne à Mar Amon, une belle ville située un peu à l'ouest du grand lac qui occupait le centre du Maragor. J'allai au temple de Mara et me présentai à la grande prêtresse. Il y avait des prêtres, évidemment, mais les hommes jouaient un rôle mineur dans la religion comme dans le reste de la société marague. La grande prêtresse était une belle femme d'une quarantaine d'années. Elle s'appelait Terell, je m'en souviens. Je m'entretins un moment avec elle, et je compris vite qu'elle se désintéressait complètement du monde extérieur. C'est sans doute ce qui entraîna la disparition de la culture marague. Aucun endroit n'est assez isolé pour que ses habitants se permettent impunément d'ignorer le reste de l'humanité. Surtout quand ses cours d'eau roulent des pépites d'or.

Bien que je n'aie pas de gros biceps et un cou de taureau, les femmes de Mar Amon semblèrent me trouver à leur goût. Il se peut que ma célébrité n'ait pas été étrangère à ce fait. La seule célébrité que pouvait revendiquer le Marag moyen était d'avoir remporté une course à pied quelques années auparavant, et sa conversation était souvent assez limitée. Or vous

avez peut-être remarqué que les femmes aiment bavarder. Comme moi, vous l'avez peut-être remarqué aussi.

Bien des conversations que j'amorçai en me promenant dans Mar Amon, par un simple « bonjour » lancé à une Maragues qui balayait le seuil de sa porte, durèrent plusieurs semaines. Les Maragues étaient généreuses et amicales, si bien que j'avais toujours de quoi manger et un coin où dormir.

On peut faire pas mal de choses pour oublier ses soucis. J'en avais essayé une à Camaar et le résultat n'avait pas été probant. Celle que j'expérimentai à Mar Amon était moins suicidaire, mais le résultat final aurait été probablement identique. La débauche sexuelle peut éroder l'esprit presque autant que la boisson. Le seul avantage, c'est que c'est moins mauvais pour le foie.

Enfin, nous en resterons là, si vous voulez bien.

Je passai neuf ans à Mar Amon, à dériver dans une sorte de brume. Au bout de quelques années, j'appelais toutes les femmes de la ville par leur prénom.

Puis, un printemps, Beldin vint me chercher. Je prenais le petit déjeuner dans la cuisine d'une jolie jeune femme quand il entra telle une tornade.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Belgarath ? tempêta-t-il.

— Eh bien, je prends mon petit déjeuner. Tu vois bien.

— Je vois surtout que tu vis dans le péché.

— J'ai l'impression d'entendre parler un Ulgo. La définition du péché varie selon les cultures. Les Marags ne considèrent pas ces arrangements de gré à gré comme des péchés. Comment m'as-tu retrouvé ?

— Ce n'était pas difficile, grommela-t-il. Tu n'as pas particulièrement fait preuve de discrétion.

Il s'approcha de la table et s'assit. Sans un mot, mon hôtesse lui apporta à manger.

— Tu es une légende vivante à Camaar, tu sais, continua-t-il en me faisant les gros yeux. Ils n'ont jamais vu un homme capable de s'enivrer comme ça.

— Je ne le fais plus.

— Non. J'ai remarqué que tu avais changé d'amusement. Tu me dégoûtes, Belgarath. Ta seule vision me lève le cœur.

— Eh bien, ne me regarde pas.

— Il le faut bien. Ce n'est pas moi qui ai décidé de venir ici. Pour ce que j'en ai à fiche, tu pourrais nager dans la mauvaise bière et coucher avec toutes les femelles que tu croises. Je suis là parce qu'on m'a envoyé te chercher.

— Tu transmettras mes excuses à Aldur. J'ai pris ma retraite.

— Ah oui, vraiment ? Tu ne peux pas prendre ta retraite, espèce d'imbécile. Tu t'es engagé volontairement, et tu ne vas pas démissionner parce que tu traverses une mauvaise passe.

— Va-t'en, Beldin.

— Oh non, Belgarath. Mon Maître m'a envoyé pour te ramener au Val et je lui obéirai, que tu le veuilles ou non. Ça peut se passer en douceur, mais ça peut aussi moins bien se passer. À toi de choisir : soit tu me suis de ton plein gré, en un seul morceau, soit je te ramène par petits bouts.

— Tu aurais peut-être un peu de mal, cher frère.

— Pas vraiment. Si j'en crois les trucs enfantins auxquels tu t'es livré en cours de route, tu n'as plus assez de pouvoir pour souffler une chandelle. Maintenant, cesse de t'apitoyer sur ton sort et rentre à la maison. C'est là qu'est ta place.

Il se leva.

— Non, dis-je en me levant aussi.

— Tu es répugnant, Belgarath. Tu crois vraiment que les douze années que tu as passées dans le stupre et la débauche ont changé quoi que ce soit ? Poledra est toujours morte, tes filles sont encore au Val et toi tu as des responsabilités.

— Je te les transmets, mon cher frère. Et je te souhaite bien du plaisir.

— Bon, eh ben, autant nous y mettre tout de suite.

— À quoi ?

— À ça.

Et il me flanqua sournoisement un coup dans le ventre.

Beldin avait une force prodigieuse. Son coup m'expédia à l'autre bout de la pièce. Je restai étalé par terre, le souffle coupé. Je n'avais pas eu le temps de reprendre ma respiration qu'il s'était déjà jeté sur moi et me flanquait des coups de pied dans les côtes.

— On peut jouer à ça toute la semaine si ça te dit, grommela-t-il sans cesser de me cribler de coups.

Mes principes s'étaient émoussés au cours de ce qu'il avait appelé mes années de stupre et de débauche, mais pas au point de porter la discussion du terrain physique à un autre, plus sérieux, et il le savait. Tant qu'il s'en tenait aux coups de pied et de poing, je ne pouvais répondre autrement. Je finis par me relever et nous nous tapâmes dessus pendant un moment. Chose étrange, cela me fit du bien, et je ne suis pas loin de penser que Beldin l'avait fait exprès.

Pour finir, nous tombâmes tous deux à terre, à moitié morts.

Au prix d'un énorme effort, il fit rouler son corps difforme, tordu, et me frappa encore.

— Tu as trahi notre Maître ! me hurla-t-il en pleine figure, et il recommença à taper. Tu as trahi Poledra ! hurla-t-il en me collant un œil au beurre noir. Tu as trahi tes filles ! hurla-t-il en me flanquant ses pieds en pleine poitrine avec une agilité stupéfiante pour un nabot couché à terre. Tu as trahi la mémoire de Belsambar et de Belmakor ! Tu ne vaux pas plus cher que Zedar !

Il recula son énorme poing…

— Pouce, soufflai-je en levant faiblement la main.

— Tu en as assez ?

— Ouais, ouais.

— Tu rentres au Val avec moi ?

— C'est bon. Si c'est tellement important pour toi. Il s'assit.

— J'étais sûr que tu verrais les choses comme moi. Y a rien à boire dans cette foutue cambuse ?

— Si, sûrement. Enfin, j'en sais rien. Pas bu une goutte depuis que j'ai quitté Camaar.

— Ben, tu dois avoir rudement soif.

— Je crois qu'il vaudrait mieux pas, Beldin.

— Ne t'inquiète pas, Belgarath. Tu n'es pas comme les autres ivrognes. Tu buvais pour des raisons précises. Maintenant, c'est du passé. Tu ne replongeras pas.

La Marague dont nous venions de dévaster la cuisine nous apporta de la bière. Je lui trouvai un goût épouvantable, mais Beldin sembla l'apprécier. Assez pour s'en faire apporter trois autres chopes, en tout cas. Je ne finis même pas la première. Ça ne me disait vraiment rien. Incidemment, je tiens à dire qu'au fil des siècles, j'ai passé beaucoup plus de temps à tenir des chopes qu'à les vider. Croyez ce que vous voulez, j'ai suffisamment dormi dans le caniveau comme ça, merci.

Le lendemain matin, nous fîmes nos plus plates excuses à mon hôtesse et nous partîmes.

Il faisait beau, et nous décidâmes de marcher plutôt que de prendre une forme animale. Nous n'étions pas particulièrement pressés de rentrer au Val.

— Bon, que s'est-il passé ? demandai-je à Beldin lorsque nous fûmes à une demi-lieue environ de Mar Amon.

— Les Angaraks ont franchi le Pont-de-Pierre, répondit-il.

— Il paraît, oui. Salmissra m'a parlé de ces incursions.

— Ce ne sont pas que des incursions. Si j'ai bien compris, toute la population de Cthol Mishrak a traversé. Les soldats sont passés en premier, ils ont descendu la côte. Ils ont construit une forteresse à l'embouchure d'un des fleuves qui se jettent dans la Mer du Levant. Ils l'ont appelée Rak Goska et se disent Murgos. Ce sont toujours des Angaraks, mais ils éprouvent manifestement le besoin de se différencier de ceux qui sont restés en Mallorée.

— Pas exactement. Tu n'as jamais réussi à apprendre l'angarak ancien, hein ?

— Je ne vois pas pourquoi je perdrais mon temps à apprendre des langues mortes.

— L'angarak ancien n'est pas complètement mort. Les gens de Cthol Mishrak en parlaient une version abâtardie, en tout cas. Bref, le mot « murgo » veut dire « noble » ou « guerrier » en angarak ancien. Il est évident que ces Murgos sont l'ex-aristocratie de Cthol Mishrak.

— Et que veut dire « thull » ?

— Serf, ou paysan. La distinction est un peu vague dans la société angarak. Tu devrais le savoir, Beldin. Tu as passé plus de temps en Mallorée que moi.

— Je n'étais pas là pour me faire des amis. La seconde vague d'Angaraks s'est installée au nord. Ils s'appellent les Thulls et c'est eux qui approvisionnent les Murgos en nourriture. La troisième vague est en train d'emménager dans la grande forêt de ce qui était l'est de l'Alorie. Ils se donnent le nom de Nadraks.

— Les gens des villes, traduisis-je. La classe des marchands. Et les Aloriens, que font-ils ?

— Pas grand-chose. Tu les as dispersés sur une zone un peu trop vaste. Cou-d'Aurochs parle d'expéditions dans l'Est, mais il n'a pas les hommes nécessaires. Algar ne peut pas faire grand-chose de plus parce que l'À-Pic l'empêche d'accéder à cette partie du continent.

— Nous devrions essayer d'entrer en contact avec notre Maître en rentrant au Val. Cette migration a sûrement une raison spécifique. Tant que les Angaraks étaient en Mallorée, ils ne posaient aucun problème précis. Ils établissent une présence de ce côté de la Mer du Levant afin de pouvoir faire venir les Grolims. Nous ferions peut-être bien de renvoyer ces Murgos, ces Nadraks et ces Thulls là d'où ils viennent.

— La kerre, touchours la kerre, fit-il, parodiant l'accent angarak.

— Nous n'aurons peut-être pas le choix. Tu as envie de voir des Grolims sur ce continent, toi ?

— C'est stupéfiant, dit-il.

— Quoi donc ?

— Ta cervelle est encore en état de marche. Je pensais qu'elle s'était changée en fromage mou, depuis douze ans.

— Elle a bien failli. Quelques années de plus à Camaar et le tour était joué. Je buvais comme un trou.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Et qu'est-ce qui t'a décidé à arrêter ?

— Notre Maître m'est apparu. Ça m'a dégrisé en vitesse, et j'ai quitté Camaar. Je suis passé par l'Arendie, la Tolnedrie… mais tu sais déjà tout ça si tu m'as suivi. Les Dryades t'ont-elles cherché noise quand tu as traversé leur sylve ?

— Je n'en ai pas vu une seule.

— Ça doit être la mauvaise période de l'année. Elles ont interrompu mon voyage d'une

façon très efficace.

— Ah bon ?

— C'était la saison des amours, pour elles.

— Ça devait être assez excitant, non ?

— Pas vraiment. Tu as vu Salmissra ?

— Brièvement. Il y avait du remue-ménage à Sthiss Tor, quand j'y suis passé. Figure-toi que quelqu'un s'est mis à massacrer tous les eunuques du palais au-dessus d'un certain rang.

— La brave petite ! m'esclaffai-je, aux anges.

— Là, il y a quelque chose qui m'échappe.

— Cette Salmissra en a dans le crâne, mais elle a commis une erreur : elle l'a laissé voir aux eunuques du palais. Ils projetaient de l'assassiner. C'est moi qui lui ai suggéré un moyen de les éliminer. Elle les a tous eus ?

— Il paraît que oui.

— C'est sûrement pour ça que ça lui a pris si longtemps. Quand elle s'y met, elle ne fait pas les choses à moitié. Ah, et puis elle m'a dit que Torak était à Ashaba. Mais que fait-il là-bas ?

— J'ai cru comprendre qu'il faisait une expérience mystique. Il serait plongé dans une sorte d'extase religieuse depuis une dizaine d'années. Il bredouille toutes sortes de déclarations énigmatiques. Urvon a emmené une équipe de Grolims à Ashaba pour transcrire ses paroles. Ils donnent à ses délires le nom *d'Oracles ashabènes*. En fait, il y a eu une épidémie de folie délirante, depuis quelque temps. Cou-d'Aurochs a fait enchaîner un dingue à un poteau à quelques lieues à l'ouest de Boktor, et des scribes notent le moindre mot de ce pauvre diable.

— Parfait. C'est moi qui lui ai conseillé de faire ça. Juste avant de partir, mon Maître m'a dit que, désormais, au lieu de recevoir nos instructions directement, nous devrions les déduire de certaines prophéties. C'est l'Ère des Prophéties.

— Quand tu parles comme ça ; j'ai l'impression d'entendre un Dal.

— Il faut croire qu'ils savent des choses que nous ne savons pas. J'ai demandé à Dras de nous faire parvenir une copie des délires de ce pauvre bougre, et je pense que nous devrions conseiller aux autres royaumes de faire attention à ce que racontent leurs fous. Comment vont les filles ? demandai-je au bout d'un moment en m'efforçant d'empêcher ma voix de trembler.

— Elles grandissent. Tu es resté longtemps absent.

— Elles doivent avoir une dizaine d'années, maintenant.

— Treize exactement, Belgarath. Elles ont fêté leur anniversaire cet hiver.

— Je serai heureux de les revoir.

— Ne t'attends pas à ce que les retrouvailles soient très chaleureuses. Beldaran sera peut-être contente de te voir, mais tu n'es pas très populaire auprès de Pol.

C'était un doux euphémisme, je ne devais pas tarder à m'en apercevoir.

Nous quittâmes le Maragor et traversâmes les montagnes de Tolnedrie. À partir de là, ça descendait jusqu'au Val. Nous prîmes notre temps. Depuis la remarque de mon grotesque petit frère, j'appréhendais un peu les retrouvailles avec Polgara. J'avais bien raison.

Le calme, la sérénité du Val m'avaient manqué pendant ces années de vagabondage, et un profond sentiment de paix m'envahit lorsque, en redescendant des montagnes, nous revîmes pour la première fois l'endroit que nous appelions « chez nous ». Les pénibles souvenirs étaient toujours là, évidemment, mais le passage du temps les avait assourdis, étouffés, même si à chaque instant une image particulière me tordait les entrailles.

Mes filles s'étaient installées chez les jumeaux pendant l'absence de Beldin. Beldaran était un bébé prometteur ; les promesses avaient été plus que tenues. Elle n'avait que treize ans, mais elle était d'une beauté à couper le souffle. Elle avait de longs cheveux de lin encadrant un visage qui vous faisait battre le cœur à tout rompre, et elle était aussi gracieuse qu'une gazelle.

— Oh, Père ! s'exclama-t-elle quand j'arrivai en haut de l'escalier.

Elle avait une voix chaude, vibrante, le genre de voix qui vous faisait retenir votre respiration pour l'écouter. Elle vola littéralement vers moi et se jeta dans mes bras. Je maudis ces douze années gâchées et fus submergé par une vague d'amour qui manqua littéralement me renverser. Nous restâmes ainsi blottis dans les bras l'un de l'autre, le visage noyé de larmes.

— Eh bien, Vieux Loup, fit une voix acide. Tu es enfin revenu sur le lieu de ton crime, à ce que je vois.

Je tiquai. Puis je soupirai, lâchai les minces épaules de Beldaran et me tournai vers Polgara.

# CHAPITRE XXI

Je crois que je n'ai jamais vu une plus belle fille que Beldaran, mais Polgara, pour dire sobrement les choses, n'était pas très affriolante. Elle était grande, tout en os, et presque aussi sale que Beldin. Elle avait les genoux cagneux, couverts d'écorchures, et les ongles en deuil, déchiquetés. J'ai passé des années à l'empêcher de se ronger les ongles. La mèche blanche qu'elle avait au-dessus du front était à peine visible tellement elle avait les cheveux crasseux, emmêlés, pleins de brindilles et de feuilles mortes. J'eus l'impression qu'elle le faisait exprès. Elle voyait bien qu'elle ne soutenait pas la comparaison avec Beldaran et, pour une raison obscure, elle s'ingéniait à s'enlaidir. Elle y réussissait admirablement.

(Oui, je sais. Nous parlerons de sa métamorphose le moment venu. N'allez pas plus vite que la musique.)

Ce ne fut pourtant pas son aspect physique qui rendit notre réunion si désagréable. Beldin avait élevé Polgara et Beldaran. Ma fille cadette ne s'était pas laissé contaminer par sa façon de parler, mais Polgara avait acquis tous ses tics de langage, avec des enjolivures.

— Je suis content de te revoir, Polgara, fis-je en m'efforçant d'avoir l'air sincère.

— Vraiment ? Eh bien, on va arranger ça tout de suite. Ils ne font plus de bière à Camaar ? C'est pour ça que tu es rentré ?

Je poussai un soupir. Ça promettait.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait s'embrasser avant de faire l'inventaire de mes turpitudes ? suggérai-je.

— Tu n'as pas intérêt à approcher, Vieux Loup. Tu m'as déplu dès l'instant où je t'ai vu, et tu n'as rien fait depuis pour m'amener à changer d'avis.

— C'est fini, maintenant.

— Mais bien sûr. Jusqu'à ce que tu renifles un tonneau de bière, ou que tu voies passer un jupon.

— C'est toi qui leur as raconté ces histoires ? demandai-je à Beldin.

— Oh non ! répondit-il. Pol s'est tenue au courant de tes agissements par ses propres moyens.

— Silence, mon Oncle ! lança-t-elle. Cet ivrogne débile n'a pas besoin de le savoir.

— Là, Pol, tu te trompes. L'ivrogne débile, comme tu dis, doit tout savoir. Si tu as un don, il faudra bien que quelqu'un t'aide à le développer.

— Pas toi, Père. Je ne veux rien qui vienne de toi. Retourne plutôt à Camaar. Ou à la Sylve des Dryades ! La saison des amours ne va pas tarder à revenir, et nous adorerions, Beldaran et moi, avoir une bande de petites sœurs à moitié humaines.

— Surveille tes paroles, Pol.

— Pourquoi ? Tu es mon père, vieux fou, et une fille doit tout dire à son père. Je tiens à ce que tu saches ce que je pense de toi. Tu n'as pas encore fricoté avec une Trolle ? Ou une Eldrake ? Ça doit être rudement excitant, pourtant ?

Je me laissai tomber dans un fauteuil.

— Vas-y, Pol, dis-je, résigné. Allez, régale-toi. Elle n'avait pas besoin d'encouragements. Elle avait dû passer des années à peaufiner certaines de ses remarques, et je dois dire qu'elle les lâchait avec un certain talent. J'avais peut-être commis une erreur en laissant les filles à la garde de Beldin. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Polgara était une élève zélée. Elle me balança des invectives à faire dresser les cheveux sur la tête. Chose étrange, Beldaran ne semblait pas offusquée par son langage. Je suis sûr qu'elle comprenait ce qu'elle disait, mais

ça n'avait pas l'air de l'ennuyer. Si ça se trouve, elle en avait autant à mon service, mais elle, au moins, elle m'avait pardonné. Alors que Polgara…

Je laissai passer l'algarade en regardant le soleil se coucher par la fenêtre. Au bout d'une heure environ, elle commença à se répéter. Il n'y a jamais qu'un nombre d'insultes limité dans quelque langue que ce soit. Elle m'invectiva en ulgo, une ou deux fois, mais elle n'avait pas un très bon accent. Je la repris, évidemment, car corriger ses enfants est le premier devoir d'un père, mais elle n'accepta pas mes interventions de très bonne grâce.

Pour finir, je me levai et dis :

— Bon, tout ça ne rime à rien. Je rentre chez moi. Dès que j'aurai fait un peu de ménage dans la tour, vous pourrez venir vous installer, les filles.

— Tu veux rire !

— Oh, pas du tout, Pol. Tu peux commencer tes paquets. Que ça te plaise ou non, je suis votre père et vous êtes mes filles. Bonne nuit, Polgara, fis-je avec un bon sourire, et je tournai les talons.

J'entendais encore ses cris et ses hurlements en arrivant à ma tour.

Elles s'installèrent la semaine suivante. Beldaran était une petite fille obéissante, et elle accepta ma décision sans discuter. Ce qui obligea évidemment Pol à obéir aussi, car elle aimait tellement sa sœur qu'elle ne pouvait supporter d'être séparée d'elle. Nous ne la voyions guère, mais au moins ses affaires étaient dans ma tour.

Elle passa le plus clair de son temps, cet été-là, dans les branches de l'arbre, au centre du Val. Au départ, je me dis qu'elle finirait bien par descendre, poussée par la faim, et par venir à la tour, mais j'avais oublié que les jumeaux avaient l'habitude de donner à manger à tout ce qui bougeait. Ils veillèrent à ce que Polgara ne meure pas de faim.

Je décidai d'attendre que ça lui passe. À défaut d'autre chose, l'hiver l'obligerait à rentrer au bercail. Mais Beldaran se mit à broyer du noir. Elle nous aimait tous les deux, et notre animosité la déprimait visiblement. Elle m'implora d'essayer au moins de faire la paix avec sa sœur. Je savais que c'était peine perdue, mais je ne pouvais rien lui refuser, alors je poussai un gros soupir et je traversai le Val pour faire une nouvelle tentative.

C'était une belle matinée de la fin de l'automne, et tout en marchant dans l'herbe haute en direction de l'arbre, j'eus l'impression qu'un nombre inhabituel d'oiseaux voletaient dans les parages.

Il y en avait encore plus lorsque j'arrivai à l'arbre. L'air grouillait de volatiles de toutes les espèces imaginables : des rouges-gorges et des mésanges, des fauvettes, des pinsons et des hirondelles qui s'égosillaient, faisant un bruit assourdissant.

Polgara se prélassait dans la fourche d'une énorme branche à une vingtaine de pas de hauteur. Elle était entourée d'oiseaux qui chantaient et pépiaient de tout leur cœur, en proie à une sorte d'adoration extatique. Elle me regarda approcher d'un œil glacial, sans ciller.

— Qu'y a-t-il, Père ? demanda-t-elle lorsque je fus au pied de l'arbre.

— Tu ne trouves pas que ça a assez duré ? demandai-je.

— Ça quoi ?

— Ces enfantillages.

— Bah, c'est de mon âge ; je n'ai que treize ans. Ce sera bien plus drôle quand je grandirai.

— Tu vas briser le cœur de Beldaran avec tes idioties. Tu lui manques beaucoup, tu sais.

— Elle s'en remettra. Elle est plus forte qu'elle n'en a l'air.

Elle écarta distraitement de son épaule une alouette qui lui cassait les oreilles.

Je décidai d'essayer autre chose.

— Tu rates une occasion splendide, Pol, dis-je.

— Ah bon ?

— Je suis sûr que tu as passé tout l'été à composer de nouvelles philippiques. Tu n'auras guère l'occasion d'en tester l'effet sur moi si tu restes perchée dans cet arbre à affûter ton bec.

— Nous y viendrons plus tard, Père, répondit-elle avec un sourire à peu près aussi chaleureux qu'un iceberg. Pour l'instant, ta seule vue me lève le cœur. Laisse-moi une douzaine d'années pour m'habituer à toi, et puis nous parlerons. J'ai beaucoup, beaucoup de choses à te dire. Maintenant, va-t'en.

Je n'ai jamais su comment elle s'y était prise. Je n'entendis, je ne sentis rien, mais le bruit que faisaient ces milliers d'oiseaux devint soudain menaçant et ils fondirent sur moi, me piquant avec leur bec, me flanquant des coups d'aile. J'essayai de les chasser avec mes mains, mais on ne chasse pas un pareil nuage d'oiseaux. Les oiseaux chanteurs ne pouvaient que m'arracher des touffes de poils avec leur bec, mais les oiseaux de proie, c'était autre chose. Je m'enfuis précipitamment sous les rires et les quolibets de Polgara. Je me ruai dans la tour de Beldin.

— Jusqu'où est-elle arrivée ? lui demandai-je, assez courroucé.

— Qui ça, et à quoi ?

— Polgara. De quoi est-elle capable au juste ?

— Comment veux-tu que je le sache, Belgarath ? C'est une femelle. Elles ne pensent pas comme nous, et elles font les choses différemment. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Elle m'a lancé tous les oiseaux du Val aux trousses.

— C'est vrai que tu es dans un drôle d'état. Qu'as-tu fait pour la mettre d'aussi mauvais poil ?

— Je suis allé à l'arbre et je lui ai dit de rentrer à la maison.

— J'en déduis qu'elle a refusé.

— Ce n'est rien de le dire. Depuis combien de temps fait-elle ce genre de chose ?

— Je ne sais pas. Quelques années, sûrement. Ça se tient.

— Quoi donc ?

— Tu veux dire que tu ne sais pas ? fit-il en me regardant d'un air étonné. Tu ne t'es jamais interrogé sur la nature de notre pouvoir ?

— J'avais autre chose en tête, figure-toi. Il leva les yeux au ciel.

— Tu as déjà vu un enfant faire ce que nous faisons ?

— Je n'y avais pas réfléchi, mais maintenant que tu m'en parles…

— Plus bête, on meurt… Le pouvoir n'apparaît pas avant un certain âge. Les filles l'acquièrent souvent plus vite que les garçons. C'est une question de puberté.

— Et qu'est-ce que la puberté vient faire là-dedans ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? répliqua-t-il en haussant les épaules. C'est peut-être une question de glandes.

— Ça n'a pas de sens, Beldin. Les glandes n'ont rien à faire avec le Vouloir et le Verbe.

— Alors, disons que c'est un système de protection intégré. Un tel pouvoir risquerait d'être dangereux entre les mains d'un enfant de deux ans. Il doit être contrôlé, ce qui implique une certaine maturité. Tu devrais t'en réjouir. Polgara n'est pas folle de toi, et si elle avait eu le don avant de savoir marcher, elle aurait pu te changer en salsifis.

Je me mis à jurer.

— Il y a un problème ?

— Il faut qu'elle descende de cet arbre. Je dois faire son éducation.

— Fiche-lui la paix. Il ne lui arrivera rien. Les jumeaux et moi, nous lui avons expliqué les limites de notre pouvoir. Elle ne fait aucune expérience, elle se contente de parler aux

oiseaux.

— Oui, j'ai remarqué.

— Tu devrais piquer une tête dans le ruisseau avant de rentrer chez toi. Tu es couvert de fientes d'oiseaux, et Beldaran risque de trouver ton nouveau parfum peu ragoûtant.

Le Maître me rendit visite cette nuit-là, et me donna des instructions assez particulières. Il semblait attacher à cette nouvelle tâche une importance que je ne compris pas sur le coup, je l'avoue.

Comme l'avait dit Poledra, je ne suis pas très habile de mes mains, surtout avec des outils, et le travail que mon Maître m'avait confié exigeait beaucoup de minutie. Par bonheur, j'avais un certain nombre d'impériales d'argent tolnedraines dans ma bourse, de sorte que je n'eus pas à grimper dans les montagnes pour trouver des dépôts de minerai. L'or natif n'est pas difficile à trouver, mais le raffinage de l'argent est un procédé horriblement compliqué.

La sculpture proprement dite ne fut pas trop difficile, à partir du moment où j'eus appris à manier ces minuscules outils. C'est la fabrication de la chaîne qui me posa le plus gros problème.

L'automne était arrivé lorsque je refermai le dernier maillon.

— Beldaran, appelai-je un soir.

— Oui, père, répondit ma jeune et blonde fille en levant la tête de sa couture.

Je lui avais appris à lire, évidemment, mais la couture était son occupation favorite.

— J'ai quelque chose pour toi.

Elle s'approcha avec enthousiasme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tiens.

Je lui donnai son amulette d'argent.

— Oh, Père ! Que c'est joli !

— Essaie-la.

Elle la passa autour de son cou et alla s'admirer dans le miroir.

— Oooh ! C'est ravissant ! Mais c'est l'arbre de Polgara ! remarqua-t-elle en examinant son reflet de plus près.

— En effet.

— Ça veut sûrement dire quelque chose, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais je ne sais pas très bien quoi. C'est mon Maître qui m'a dit de faire ça, sans autre précision.

— Il devrait être pour Pol. C'est son arbre, après tout.

— Il était là longtemps avant qu'elle ne vienne au monde, tu sais. Voilà ce que j'ai fait pour elle.

— Une chouette ? C'est drôle.

— Ce n'est pas moi qui ai choisi.

J'avais beaucoup souffert en ciselant cette chouette. Elle m'avait rappelé bien des souvenirs.

(Oui, Durnik. Je sais que j'aurais pu mouler ces médailles, mais mon Maître m'avait expressément dit de les ciseler.)

Je savais ce que signifiait mon amulette. C'était évident. Je m'étais si souvent changé en loup que j'aurais pu le sculpter les yeux fermés. Je passai la chaîne autour de mon cou, poussai un soupir et l'attachai.

— Père ? demanda Beldaran, les mains derrière la nuque.

— Oui, ma chérie ?

— Le fermoir est bloqué. Je n'arrive pas à le rouvrir.

— C'est normal, Beldaran. Tu n'es pas censée ôter cette chaîne.

— Jamais ?

— Jamais. Notre Maître veut que nous la portions toujours.

— Ça peut poser des problèmes, en certaines circonstances.

— Oh, nous devrions arriver à les surmonter. Nous sommes de la même famille, Beldaran. Les amulettes sont censées nous le rappeler. Entre autres choses.

— Polgara ne pourra pas retirer son amulette non plus ?

— Je suppose que non. Je l'ai faite pour ça. Elle se mit à glousser.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Elle risque de ne pas être contente, Père. Il est même probable qu'elle va être très mécontente.

Je lui fis un clin d'œil.

— Alors il vaudrait peut-être mieux attendre pour la prévenir qu'elle se la soit passée autour du cou, hein ?

— Oui, hein ? fit-elle en roulant des yeux d'une façon comique, puis elle se remit à glousser, se jeta à mon cou et m'embrassa.

Nous allâmes à l'arbre, le lendemain matin, donner son amulette à Polgara.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? demanda-t-elle.

— Que tu la mettes, lui répondis-je.

— Pour quoi faire ?

Je commençais à en avoir plus qu'assez de ses simagrées.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, Pol, mais à Aldur. C'est lui qui m'a dit de faire ces amulettes. Maintenant, cesse ces enfantillages et mets-la. Il est temps que nous grandissions tous un peu.

Elle me jeta un coup d'œil particulier et attacha son amulette autour de son cou.

— Maintenant, nous sommes trois, fit Beldaran avec chaleur.

— C'est stupéfiant, fit Polgara d'un ton mordant, tu sais donc compter ?

— Ne sois pas désagréable, répliqua Beldaran. Je sais que tu es plus intelligente que moi. Tu n'as pas besoin de me le rappeler à chaque instant. Allez, Polgara, rentre à la maison avec nous.

J'aurais pu m'égosiller pendant des mois sans qu'elle m'écoute. Il suffit que Beldaran lui dise deux mots pour qu'elle obtempère sans discuter. Nous rentrâmes donc ensemble à la tour.

Les choses se passèrent étonnamment bien, en fin de compte. Beldaran réussit à nous empêcher de nous sauter à la gorge et à persuader Pol de porter son amulette quand elle trouva le moyen d'ouvrir mon fermoir. Ma blonde enfant avait raison : Polgara était beaucoup plus intelligente qu'elle. Ça ne veut pas dire que Beldaran était stupide ; c'est juste que Pol est l'une des personnes les plus brillantes que j'ai rencontrées de ma vie. Elle a un caractère de cochon, d'accord, mais elle est d'une intelligence exceptionnelle.

(Pardon, Pol, mais c'est vrai. Il n'y a pas de quoi rougir.)

Dès qu'elle arriva à la tour, Pol investit la cuisine. Beltira et Belkira lui avaient appris à cuisiner, ce qu'elle faisait remarquablement, et elle adorait ça. Je n'ai jamais fait très attention à ce que je mangeais, mais quand on vous prépare un festin à chaque repas, vous finissez par le remarquer.

Ça ne veut pas dire que notre vie était un chemin de roses. Nous avions parfois des prises de bec, Pol et moi.

C'est une expression idiote, au fond : quand les oiseaux se prennent par le bec, d'habitude, c'est plutôt signe d'affection. Enfin, passons.

Les choses se passèrent plus ou moins bien pendant trois ans. De cette époque date le *modus vivendi* que nous appliquons peu ou prou depuis trois mille ans. Pol se livre, sur mon comportement, à des insinuations que j'ignore généralement. Nous ne nous crions plus après, et nous nous invectivons le moins souvent possible. Ce n'est pas l'envie qui nous en manque, parfois, mais nous avons appris à nous tenir, par égard pour Beldaran.

Peu après le seizième anniversaire des filles, Aldur me rendit une autre visite. Nous avions eu une sérieuse bagarre, Pol et moi, ce soir-là. Je lui avais signalé en passant qu'il était temps qu'elle apprenne à lire et elle était montée sur ses grands chevaux.

— Tu me prends vraiment pour une idiote ! avait-elle lancé de sa voix grave, et les choses avaient vite dégénéré.

Je ne sais toujours pas pourquoi elle l'avait si mal pris. En attendant, j'allai me coucher de fort mauvaise humeur, et je dormis mal.

— Belgarath, mon fils.

— Oui, Maître ?

J'avais tout de suite reconnu sa voix, évidemment.

— Je voudrais lier ta maison à celle du Gardien de l'Orbe.

— Est-ce une Nécessité, Maître ?

— Oui, mon disciple bien-aimé. C'est la tâche la plus importante que je t'aie jamais confiée. De la fusion de vos deux maisons sera issu le dernier Enfant de Lumière. Choisis, donc, celle de tes deux filles que tu voudras donner au roi de Riva pour épouse, car leur union forgera une lignée invincible qui soudera mon Vouloir et le Vouloir de mon frère Belar, une lignée qui nous rendra invulnérables face à Torak lui-même.

Je fus tenté. Le ciel sait si je fus tenté ! Mais je savais déjà qui serait la femme de Riva. Il me l'avait décrite avec un luxe de détails le fameux jour où nous avions forgé son épée, et elle n'avait pas les cheveux noirs.

Beldaran accueillit la nouvelle avec extase.

— Un roi ? s'exclama-t-elle.

— Eh bien, oui. En théorie, du moins, car je doute que Riva se prenne pour un roi. Il n'est pas très intéressé par les honneurs.

— Comment est-il ?

— C'est un grand brun aux yeux bleus, répondis-je avec un haussement d'épaules évasif, et je m'approchai de l'évier que j'emplis d'eau. Tiens, regarde, dis-je en faisant apparaître l'image de Riva à la surface.

— Il est merveilleux ! fit-elle dans un petit piaulement, puis elle plissa légèrement les yeux. Il tient vraiment à porter la barbe ?

— C'est un Alorien, Beldaran. La plupart des Aloriens portent la barbe.

— Il faudra que je voie ça avec lui. Polgara eut une réaction un peu inattendue.

— Pourquoi as-tu choisi Beldaran ? lança-t-elle.

— Tu sais, ce n'est pas moi qui l'ai choisie, c'est Riva. Et si ça se trouve, on a choisi pour lui. Il rêve d'elle depuis qu'il a mis le pied dans l'île des Vents. Je soupçonne Belar de la lui avoir fait voir en songe. Belar a un faible pour les jolies blondes.

— C'est ridicule, père. Tu vas donner la main de ma sœur à un parfait inconnu ?

— Ils auront tout le temps de faire connaissance.

— Quel âge a cet Alorien ?

— Je ne sais pas très bien au juste. Une bonne trentaine d'années.

— Tu vas laisser ta fille Beldaran épouser un vieil homme ?

— Trente-cinq ou quarante ans, ce n'est pas vieux, Pol.

— Pas pour toi, qui as trente-cinq ou quarante mille ans.

— Quatre mille, rectifiai-je. J'ai quatre mille ans, Pol, pas quarante mille. Ne me rends pas les choses encore plus difficiles.

— Et quand cette absurdité doit-elle avoir lieu ?

— Nous devons d'abord aller dans l'île des Vents.

Après, ça devrait aller assez vite. Les Aloriens ne sont pas pour les longues fiançailles.

Elle sortit de la cuisine comme un vent de tempête, en marmonnant des imprécations.

— J'espérais qu'elle serait contente pour moi, soupira Beldaran.

— Elle s'y fera, ma chérie, fis-je d'un ton que j'espérais optimiste, mais je nourrissais de sérieux doutes.

Quand Polgara avait quelque chose dans la tête, elle ne l'avait pas ailleurs…

# CHAPITRE XXII

Les choses se seraient peut-être un peu mieux passées si nous avions pu partir tout de suite, mais c'était encore l'hiver, et je ne m'en ressentais pas de mettre mes filles sur les routes par un temps pareil. Beldaran profita de ce délai pour coudre sa robe de mariée. Mais Polgara retourna dans l'arbre et refusa obstinément de nous parler.

Un mois plus tard, Anrak, le cousin de Riva, arrivait au Val avec un autre Alorien.

— Ohé, Belgarath ! fit le tonitruant Angarak en manière de salut. Pourquoi n'êtes-vous pas encore partis ?

— Parce que c'est encore l'hiver.

— Bah, ce n'est pas un drame. Riva a hâte de rencontrer la fille qu'il va épouser.

— Comment a-t-il appris ça ?

— Il a encore fait un de ces rêves.

— Ah bon : Et qui est votre ami ?

— Il s'appelle Gelheim. C'est une sorte d'artiste. Riva voulait le portrait de sa promise.

— Il sait à quoi elle ressemble. Il rêve d'elle depuis les quinze dernières années.

— Il voulait juste s'assurer que vous aviez choisi la bonne, j'imagine, répondit Anrak en haussant les épaules.

— Vous croyez que Belar et Aldur m'auraient laissé faire le mauvais choix ?

— On ne sait jamais. Il y a des moments où les Dieux sont un peu bizarres. Vous n'avez rien à boire ?

— Je vais vous présenter aux jumeaux. Ils font une assez bonne bière. Ça doit venir du fait qu'ils sont aloriens.

Beldaran et Anrak s'entendirent aussitôt comme larrons en foire mais, avec Polgara, les choses ne se passèrent pas aussi bien. Tout commença innocemment, un matin, juste après le petit déjeuner.

— Je croyais que vous aviez deux filles, remarqua Anrak en arrivant.

— Oui, confirmai-je. Polgara m'en veut un peu en ce moment et elle vit dans un arbre.

— C'est plutôt signe de bon sens. Elle ressemble à sa sœur ?

— Pas vraiment, non.

— Elles sont pourtant jumelles ?

— Les jumeaux ne se ressemblent pas toujours.

— Où est son arbre ?

— Au centre du Val.

— J'ai presque envie d'aller la voir. Si Riva se marie, je devrais peut-être en faire autant.

Beldaran eut un petit rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle, ma belle ? demanda-t-il. Il l'appelait toujours comme ça : ma belle.

— Je ne crois pas que ma sœur soit du genre à se marier, Anrak. Vous pouvez toujours le lui proposer, mais je vous suggère de prévoir une position de repli, car vous risquez d'être obligé de partir en courant.

— Elle ne peut pas être aussi terrible que ça. Beldaran dissimula un petit sourire sarcastique et lui expliqua comment aller à l'arbre.

Il avait l'air encore un peu secoué lorsqu'il revint, un moment plus tard.

— Elle n'est pas très amicale, hein ? remarqua-t-il avec indulgence. Elle est toujours aussi sale ?

— Ma sœur n'est pas fanatique de l'eau, répondit Beldaran.

— Elle n'est pas fanatique des bonnes manières non plus. Je serais sûrement arrivé à la décrasser, mais elle est trop mal embouchée. Je ne suis même pas sûr d'avoir compris tous les mots qu'elle a employés.

— Que lui avez-vous dit pour la mettre de si mauvaise humeur ? s'enquit Beldaran.

— Je n'y suis pas allé par quatre chemins, convint Anrak d'un air penaud. Je lui ai dit que nous avions l'habitude de tout faire ensemble, Riva et moi, et que puisqu'il se mariait, je pourrais aussi bien… Et comme elle n'était pas promise… Elle ne m'a pas laissé aller plus loin, fit-il d'un air un peu froissé en se grattouillant la barbe. Je n'ai pas l'habitude qu'on me rie au nez. C'était une suggestion tout ce qu'il y a de correct. Ce n'est pas comme si je lui avais fait une proposition malhonnête. Qu'est-ce qu'elle a, ma barbe ? continua-t-il en se regardant dans le miroir de Beldaran. Je la trouve très bien, moi.

— Polgara n'aime pas beaucoup les barbus, lui expliquai-je.

— N'empêche, elle n'avait pas besoin de m'insulter. Je ressemble vraiment à un rat tapi dans une touffe de mauvaises herbes ?

— Polgara exagère, répondit Beldaran. Il faut s'y faire.

— Je pense que ça ne marcherait pas, décida-t-il. Je ne voudrais pas être désobligeant, Belgarath, mais vous l'avez mal élevée. Si je veux vraiment me marier un jour, je crois que je prendrai plutôt une gentille petite Alorienne. Les sorcières sont un peu trop compliquées pour moi.

— Quoi, les sorcières ?

— Ce n'est pas comme ça qu'on appelle les filles de sa race ?

— C'est une profession, Anrak, pas une race.

— Oh. Je l'ignorais.

Gelheim fit plusieurs portraits de Beldaran et annonça son départ vers la fin de l'hiver, au moment où les jours sont les plus gris.

— Dites, à Riva que nous arriverons au printemps, lança Anrak.

Gelheim hocha la tête et partit. Il était presque aussi laconique qu'Algar.

Anrak passait le plus clair de son temps dans la tour des jumeaux, mais il revint un jour pour me parler de l'avancement des travaux de la forteresse que Riva construisait en haut de la ville.

— En réalité, je la trouve un peu ostentatoire, fit-il d'un ton critique. Ce n'est pas qu'elle soit décorée d'une façon très sophistiquée, mais elle est d'une taille effrayante. Je ne pensais pas que Riva se faisait une si haute idée de lui-même.

— Il obéit à des instructions, lui expliquai-je. La Cour du roi de Riva n'est pas faite pour protéger les gens qui y vivent mais l'Orbe. Nous ne voulons vraiment pas que Torak remette la main dessus.

— Ça, il n'y a pas de danger, Belgarath. Il faudrait d'abord qu'il passe devant chez Dras et Algar, et Garrot-d'Ours a une flotte de guerre qui patrouille dans la Mer des Vents. N'a-Qu'un-Œil peut toujours partir à la tête d'une énorme armée, le temps qu'ils arrivent à l'île, il n'en resterait pas grand-chose.

— Ça ne peut pas faire de mal de prendre des précautions. Un mois plus tard, l'hiver céda définitivement du terrain et nous commençâmes nos préparatifs de départ.

— Tout le monde est prêt ? demanda Beldaran par un bel après-midi de printemps.

— À moins que tu ne veuilles emmener les meubles, rétorqua aigrement Beldin, qui était partisan de voyager léger.

— Alors, je vais chercher Polgara, annonça-t-elle.

— Elle ne voudra pas venir, Beldaran, dis-je.

— Oh si, elle viendra, dit-elle avec une fermeté qui ne lui ressemblait guère.

— Elle n'approuve pas ton mariage, tu sais.

— Ça, c'est son problème. Elle y assistera que ça lui plaise ou non.

On avait trop tendance à sous-estimer Beldaran à cause de son caractère facile et affectueux. Elle ne faisait que rarement acte d'autorité, pour la raison essentielle qu'elle n'en avait pas besoin. Nous l'aimions tous tellement qu'elle obtenait généralement ce qu'elle voulait en douceur. Mais quand on la contrariait, elle pouvait se montrer très dure. Elle fut un peu déçue que les jumeaux ne nous accompagnent pas, mais il fallait bien que quelqu'un reste au Val, et les jumeaux n'étaient pas à l'aise avec les étrangers.

J'aurais payé cher pour entendre leur conversation quand Beldaran alla à l'arbre chercher Pol. Ni l'une ni l'autre ne voulut m'en parler après coup. Quoi qu'il en soit, Polgara fit un peu la tête, mais elle nous accompagna.

Nous fîmes le tour de l'Ulgolande par l'est, bien sûr. C'était l'habitude à l'époque. Beldin partit en éclaireur. Nous n'escomptions guère de problème, mais Beldin ne ratait jamais une occasion de voler.

(Je me demande comment ça marche entre Vella et lui. Elle n'a plus ses dagues, mais j'imagine que son bec et ses serres compensent avantageusement.)

Il faisait particulièrement beau, cette année-là, et la neige avait presque complètement fondu dans les montagnes de Sendarie. Lorsque nous arrivâmes à Muros, Anrak nous devança.

— Ce sont les ordres de Riva, dit-il. Il m'a demandé de le faire prévenir lorsque j'arriverais à la côte. Il nous enverra un vaisseau et nous nous retrouverons à Camaar.

— Vous croyez qu'il est prudent de ramener père à Camaar ? demanda Polgara avec une once de mépris.

À Muros, je trouvai mes filles un peu nerveuses. J'oubliais parfois qu'elles n'étaient jamais sorties du Val et qu'elles n'étaient pas à l'aise avec les étrangers. Muros n'était pas une grande ville à l'époque mais, si peu peuplée qu'elle soit, mes filles n'avaient jamais vu autant de gens.

Nous louâmes une voiture et longeâmes le fleuve avec panache. En arrivant à Camaar, je ne retournai pas sur le front de mer. Nous descendîmes dans l'une des meilleures auberges du centre de la ville et je laissai à Beldin le choix de retrouver Anrak.

— Riva est en route, nous annonça-t-il lorsque Beldin le ramena à l'auberge. Je parie qu'il a déployé toute sa toile. Il a sacrement envie de faire votre connaissance, ma belle.

Beldaran se mit à rougir.

— C'est répugnant, marmonna Polgara.

Je savais que l'orage allait finir par éclater. Je m'expliquais que Polgara ne soit pas heureuse à la perspective du prochain mariage de sa sœur. Il y avait entre mes deux filles des liens que je ne pouvais imaginer. Polgara semblait dominer Beldaran, mais elle parlait toujours au pluriel, ce qui caractérise souvent la sœur la plus soumise. Aujourd'hui encore, si on s'aventurait à demander son âge à Polgara, il est probable qu'elle répondrait quelque chose du genre : « Nous avons près de trois mille ans. » Beldaran est partie depuis longtemps, mais elle revêt encore une importance considérable dans sa perception du monde.

Je pense qu'il faudra que je lui en parle un jour. Il peut être intéressant d'avoir un aperçu de la façon dont une personne qui n'est jamais vraiment seule voit les choses.

C'est alors que Riva arriva à Camaar. Je suis sûr que les habitants le remarquèrent, et pas seulement parce qu'il faisait sept pieds de haut mais plutôt à cause de sa façon de marcher

droit devant lui, quitte à traverser tout ce et ceux qui se tenaient entre Beldaran et lui. J'ai déjà vu des gens amoureux, mais comme Riva, jamais.

Lorsqu'il entra dans la salle d'auberge – Beldin ouvrit la porte juste à temps pour lui éviter de passer à travers –, il jeta un coup d'œil à Beldaran, et tout fut dit.

Celle-ci avait répété un joli petit discours mais, quand elle vit Riva, elle l'oublia instantanément.

Ils ne se dirent absolument *rien*. Si vous n'avez jamais passé un après-midi entier enfermé avec deux personnes qui n'échangent pas une parole et se contentent de se dévorer du regard, je vous prie de croire que c'est une épreuve.

Ça finit par devenir embarrassant, aussi passai-je le temps en regardant Polgara. Ça aussi, c'était intéressant. La charge émotionnelle était telle, dans la pièce, que l'air semblait crépiter. Au début, Pol considéra Poing-de-Fer avec une hostilité manifeste. C'était son rival et elle le haïssait au dernier degré. Mais peu à peu, l'adoration avec laquelle Riva et Beldaran se regardaient commença à l'impressionner. Polgara peut empêcher son visage de trahir ses sentiments, mais pas son regard. Je vis ses prunelles magnifiques passer du gris acier au lavande le plus profond alors que des émotions contradictoires s'affrontaient en elle. Ça lui prit un moment. Polgara n'est pas du genre à céder facilement. Mais elle finit par pousser un long soupir frémissant et deux grosses larmes perlèrent à ses yeux. Elle avait compris qu'elle avait perdu la partie. Elle ne pouvait lutter contre l'amour qui unissait sa sœur et le roi de Riva.

J'éprouvai un soudain élan de compassion pour elle. Je m'approchai et pris sa main crasseuse dans la mienne.

— Si on allait faire un petit tour, Pol, suggérai-je gentiment. Un peu d'air nous ferait du bien.

Elle me jeta un regard reconnaissant, hocha la tête en silence et se leva. Nous quittâmes dignement la pièce.

Au bout du couloir, il y avait un balcon où nous nous réfugiâmes.

— Eh bien, fit-elle d'une voix presque neutre. Je suppose que ça règle le problème, hein ?

— Il était réglé depuis longtemps, Pol, dis-je. C'est l'une de ces Nécessités. Ça devait arriver.

— On en revient toujours là, hein, Père ?

— À la Nécessité ? Oui, Pol. C'est lié à ce que nous sommes.

— Est-ce que ça devient plus facile au bout d'un moment ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Enfin, j'espère qu'ils seront heureux.

J'étais si fier d'elle à ce moment-là que j'eus l'impression que mon cœur allait éclater.

Puis elle se tourna soudain vers moi et j'eus le cœur fendu pour de bon.

— Oh, Père ! s'écria-t-elle dans un gémissement, en se cramponnant à moi, secouée de sanglots.

Je la serrai sur mon cœur en disant : « Allons, allons. » Je ne vois pas ce que j'aurais pu dire de plus bête, mais compte tenu des circonstances, c'est ce que j'avais trouvé de mieux.

Puis elle finit par reprendre le dessus et se mit à renifler d'une façon particulièrement inélégante.

— Tu n'as pas de mouchoir ? lui demandai-je.

— J'ai oublié d'en prendre un. J'en tirai un du néant et le lui tendis.

— Merci.

Elle se moucha, se tamponna les yeux et me demanda s'il n'y aurait pas une salle de bains

dans l'établissement.

— Oh si, sûrement, répondis-je. Je vais demander à l'aubergiste.

— J'apprécierais. Je pense qu'il est temps que je me décrasse. Je n'ai plus de raison de rester sale, hein ?

Là, j'avoue que ça m'échappait.

— Si tu allais m'acheter une robe convenable, Père ? suggéra-t-elle.

— Mais bien sûr, Pol. Autre chose ?

— Un peigne et une brosse, peut-être. Il va falloir que je m'occupe un peu de cette tignasse, hein ?

Elle tira sur une mèche de ses cheveux emmêlés et l'examina d'un œil critique.

— Je vais tâcher de te trouver tout ça. Tu voudrais aussi un ruban, peut-être ?

— Ne dis pas de bêtises, Père. Je ne suis pas un mât de cocagne. Je n'ai pas besoin de décorations. Va parler à l'aubergiste. J'ai vraiment envie de prendre un bain. Ah oui : très simple, la robe. C'est la fête de Beldaran, pas la mienne. Je serai dans ma chambre.

Elle repartit le long du couloir.

Je me renseignai sur l'endroit où se trouvait la salle de bains et partis à la recherche d'Anrak. Je le trouvai en compagnie de Beldin, dans la taverne du rez-de-chaussée.

— Allez me chercher une couturière, lui dis-je.

— Une *quoi ?*

— Polgara voudrait une robe neuve.

— Qu'est-ce qu'elle reproche à la sienne ?

— Faites ce que je vous demande, Anrak, et ne discutez pas. Oh, elle voudrait un peigne et une brosse, aussi. La couturière devrait pouvoir vous dire où trouver tout ça.

Il plongea un regard endeuillé dans sa chope encore à moitié pleine.

— Tout de suite, Anrak.

Il poussa un soupir à fendre l'âme et sortit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Beldin.

— Polgara a décidé de ne plus ressembler à un nid de cigogne abandonné.

— Et à quoi devons-nous ce changement ?

— Je n'en ai pas idée et je me garderai bien de le lui demander. Si elle préfère avoir l'air d'une fille plutôt que d'une meule de paille, c'est elle que ça regarde.

— Tu as un curieux sens de l'humour, aujourd'hui.

— Je sais.

Puis je fis un bond sur place et poussai un croassement d'allégresse.

Quand Polgara nous rejoignit dans la salle commune, le lendemain matin, nous n'en revînmes pas. Elle portait une robe toute simple, bleue, évidemment. Elle est presque toujours en bleu. Ses longs cheveux noirs étaient sévèrement coiffés en arrière et retenus sur la nuque. Une fois nettoyée, nous nous aperçûmes qu'elle avait une peau magnifique, comme sa sœur, et qu'elle était d'une beauté stupéfiante. Pourtant, ce furent surtout ses manières qui nous surprirent. Elle n'avait que seize ans, mais elle avait un port de reine.

Riva et Anrak se levèrent et s'inclinèrent devant elle. Puis Anrak poussa un soupir nostalgique.

— Qu'y a-t-il ? demanda Riva.

— Je crois que j'ai fait une boulette.

— Une seule ?

— Non, mais je crois que celle-là, je vais la regretter. J'aurais pu avoir mes chances avec Dame Polgara si j'avais un peu insisté. Le Val est un endroit isolé, et elle n'avait pas d'autre

prétendant. Je crains qu'il ne soit trop lard, à présent. Dès que nous serons à Riva, tous les jeunes gens de l'île vont lui faire la cour.

Pol lui jeta un coup d'œil chaleureux.

— Pourquoi as-tu laissé tomber ? demanda Riva.

— Tu l'as vue, hier ? répliqua Anrak.

— Non. Pas vraiment. J'avais la tête ailleurs.

Beldaran rosit délicatement. Ils étaient deux à avoir la tête ailleurs.

— Je vous prie, Dame Polgara, de ne pas vous offenser, fit Anrak.

— Pas du tout, Anrak, répondit-elle d'une voix fruitée.

Elle avait l'air de beaucoup apprécier qu'il l'appelle « Dame Polgara ». C'est le nom que tout le monde ou presque lui donne aujourd'hui, mais j'ai toujours l'impression de la voir rougir légèrement chaque fois qu'elle l'entend.

— Eh bien, fit Anrak en choisissant soigneusement ses mots, Dame Polgara semblait indifférente à son apparence lorsque je l'ai vue pour la première fois. Je pense qu'elle est sorcière, comme son père. Enfin, il est sorcier, pas sorcière, mais vous comprenez ce que je veux dire. Bref, les sorciers sont tous des gens très profonds, comme vous savez, et je suppose qu'elle pensait à quelque chose depuis plusieurs millions d'années et que…

— Je n'ai que seize ans, Anrak, rectifia gentiment Pol.

— Euh, oui. Je sais. Mais le temps ne veut pas dire la même chose pour vous que pour nous. Vous avez le pouvoir de l'arrêter et de le faire repartir quand vous voulez, n'est-ce pas ?

— Nous pouvons faire ça, Père ? me demanda-t-elle avec curiosité.

— Je ne sais pas. On peut faire ça ? demandai-je en me tournant vers Beldin.

— Eh bien, en théorie, j'imagine que oui, répondit-il.

Nous en avons discuté une fois avec Belmakor, mais nous avions décidé que ce ne serait pas une bonne idée. On risquerait de mélanger le temps – une époque à un endroit et une autre époque à un autre endroit. Il risquerait d'être assez difficile de tout remettre en place, et on ne pourrait pas laisser les choses en l'état.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'on se retrouverait en deux endroits en même temps.

— Je ne vois pas le problème.

— Ce serait un paradoxe, Belgarath. Nous nous interrogions, Belmakor et moi, sur les conséquences pour l'univers. Ça risquerait de le disloquer, ou de le faire tout bonnement disparaître.

— Sûrement pas, voyons.

— Oui, eh bien, je n'ai pas très envie d'essayer pour voir.

— Tu vois, Riva, quand je parle de la profondeur de ces gens-là ? remarqua Anrak. Bref, Dame Polgara s'était juchée dans un arbre, et elle faisait des trucs de sorcière. Je lui ai plus ou moins laissé entendre que je pourrais envisager de l'épouser, puisque sa sœur allait se marier avec toi, et que les jumeaux aiment bien faire les choses ensemble. Mais l'idée ne lui a pas trop plu, je suppose, et je n'ai pas insisté. Pour être honnête, elle n'était pas très propre la première fois que je l'ai vue.

Il s'interrompit et regarda Pol d'un air assez consterné.

— J'étais déguisée, Anrak, fit-elle pour lui faciliter les choses.

— Vraiment ? Et pour quoi faire ?

— C'était un de ces trucs de sorcière, comme vous disiez.

— Oh, un de ces trucs-là. Eh bien, gente Damoiselle, le déguisement était parfait. Vous étiez absolument répugnante. »

— À votre place, Anrak, j'en resterais là, suggéra Beldaran. Je propose que nous prenions le petit déjeuner, après quoi nous pourrions commencer à faire nos paquets, qu'en dites-vous ? J'ai vraiment hâte de voir mon nouveau foyer.

Nous levâmes l'ancre le jour même, et nous arrivâmes à la cité de Riva deux jours plus tard. Tout le monde nous attendait sur la plage – ou plutôt tout le monde attendait Beldaran. Je ne pense pas que les Riviens aient été particulièrement impatients de voir notre bobine à Beldin et à moi, mais ils avaient vraiment envie de découvrir leur nouvelle reine. Riva se dressait à côté d'elle d'un air protecteur. Il n'avait pas très envie, lui, qu'on l'admire tant que ça.

Je suis sûr qu'ils comprirent sa façon de penser. En ce qui concernait Beldaran, au moins. Et il y avait d'autres choses à admirer.

— Tu devrais te trouver un gourdin, marmonna Beldin à mon oreille.

— Quoi ?

— Un gourdin, Belgarath. Une massue, si tu préfères. Un gros bâton avec le bout renforcé.

— Pour quoi faire ?

— Ouvre les yeux, Belgarath. Regarde Polgara et regarde tous ces jeunes Aloriens plantés sur la plage. Crois-moi, tu vas avoir besoin d'un gourdin.

Je parvins à m'en passer, en fin de compte, mais je ne quittai pas Pol des yeux tout le temps que nous fûmes sur l'île des Vents. J'aurais sûrement préféré qu'elle attende un peu pour sortir de sa chrysalide. J'étais fier d'elle, évidemment, mais sa métamorphose me rendait très nerveux. Elle était jeune, inexpérimentée, et les jeunes gens de l'Ile en pinçaient manifestement pour elle.

Ma stratégie était très simple. Je me dressais bien en vue et je fronçais les sourcils. Je portais une de ces ridicules robes blanches qu'on essaie toujours de me coller sur le dos, et je tenais un long bâton, un peu comme en Arendie et en Tolnedrie. Je m'étais taillé une certaine réputation parmi les Aloriens, et cet accoutrement ridicule contribuait à me faire respecter. Les jeunes Riviens étaient polis et attentionnés, ce qui était parfait. Et ils se gardèrent bien d'attirer Polgara dans les coins sombres, ce qui aurait été beaucoup moins parfait.

Quant à Pol, elle ne s'était jamais autant amusée. Elle n'encourageait pas vraiment cette cour d'admirateurs, mais elle souriait beaucoup et il lui arriva même parfois de rire. C'est cruel de penser ça, mais je me demande si elle n'appréciait pas aussi de voir les jeunes Riviennes quitter la pièce où elle tenait sa cour pour aller ruminer dans un coin. Personne n'aime se ronger les sangs en public.

Nous étions à la Cour du roi de Riva depuis une semaine quand une flotte de navires de guerre cheresques entra au port. Les autres rois d'Alorie étaient arrivés pour le mariage de Riva.

C'était bon de revoir Cherek et ses gars, même si nous n'eûmes guère le loisir de bavarder. Pol avait beau me promettre qu'elle était capable de se débrouiller toute seule, je ne voulais pas prendre de risques.

(Oui, Polgara. J'étais jaloux. Mais tout père digne de ce nom n'est-il pas censé être jaloux ? Je savais ce que ces jeunes gens avaient en tête, et il n'était pas question que je te laisse seule avec eux.)

Quelques jours après l'arrivée de Cherek et de ses gars, Beldin vint me chercher. J'étais à l'endroit habituel, avec mon air renfrogné coutumier, tandis que Polgara s'activait à briser les cœurs.

— Il faudrait que tu parles à Garrot-d'Ours, me dit-il.

— Ah bon ?

— Le mariage de Riva commence à donner des idées à Dras et à Algar.

— Quel genre d'idées ?

— Quel genre d'idées veux-tu que ça leur donne, Belgarath ? Quels que soient les sentiments de Riva et de Beldaran, c'est un mariage politique.

— Dis plutôt théologique.

— C'est pareil. Dras et Algar commencent à songer aux avantages que leur procurerait un mariage avec Polgara.

— C'est ridicule.

— Ouais, eh bien, ce n'est pas à moi qu'il faut le dire. Tôt ou tard, l'un d'eux ira voir Cherek et lui demandera de t'en parler, il viendra te trouver et te demandera sa main. Tu ferais mieux d'y mettre bon ordre avant qu'il ne perde la face. Nous avons besoin des Aloriens. Inutile de nous les mettre à dos.

Je me levai en jurant.

— Tu pourrais tenir Polgara à l'œil un moment ?

— Volontiers.

— Surveille surtout le grand blond, là-bas. Pol s'intéresse un peu trop à lui pour ma tranquillité d'esprit.

— Compte sur moi.

— Ne lui fais rien de définitif. C'est le fils d'un chef de clan, et l'île est un peu exiguë pour une guerre des chefs.

Sur ces mots, je me mis en quête de Cherek Garrot-d'Ours.

Je lui expliquai qu'Aldur m'avait ordonné de garder Pol avec moi, au Val, et qu'elle n'était pas censée se marier avant un certain temps, ce qui n'était qu'une légère extrapolation. Ayant découragé le père, je n'avais plus à craindre de lui voir jouer les intermédiaires, quoi que Dras et Algar puissent lui raconter.

Garrot-d'Ours avait vieilli depuis notre expédition en Mallorée. Ses cheveux et sa barbe étaient striés d'argent, et toute joie avait déserté ses yeux. Il me dit que les Nadraks effectuaient des raids chez Cou-d'Aurochs, le long de la frontière est, et que les Murgos descendaient l'À-Pic et faisaient des incursions en Algarie.

— Il faut les décourager sans attendre, suggérai-je.

— Dras et Algar s'en occupent, répondit-il. Théoriquement, c'est toujours la guerre entre les Angaraks et nous, de sorte que nous pourrions sûrement justifier une certaine fermeté si nous nous retrouvions devant un tribunal.

— Cherek, c'est un problème de politique internationale. Il n'y a pas de lois, et il n'y a pas de tribunaux.

— Le monde se civilise de plus en plus, Belgarath, répliqua-t-il avec un soupir funèbre. Les Tolnedrains essaient constamment de trouver de petites restrictions mesquines.

— Quel genre ?

— Ils ont essayé de m'amener à mettre hors la loi ce qu'ils appellent la « piraterie ». Tu as déjà entendu quelque chose d'aussi ridicule ? Il n'y a pas de loi en haute mer. Ce qui s'y passe ne regarde personne. Pourquoi y mêler les juges et les hommes de loi ?

— Les Tolnedrains sont comme ça, qu'est-ce que tu veux ? J'aimerais bien que tu dises à Dras et à Algar de s'adresser ailleurs pour se trouver une femme. Polgara n'est pas libre pour le moment.

— Je le leur dirai.

Le calendrier alorien n'était pas très précis, à l'époque. Les Aloriens tenaient le compte des années, mais ils n'avaient pas encore donné de noms aux mois, comme les Tolnedrains.

Ils se bornaient à constater le passage des saisons. Je ne puis donc vous donner la date exacte du mariage de Beldaran et de Riva. Je sais seulement qu'il eut lieu trois semaines environ après l'arrivée du père et des frères de Riva. Une dizaine de jours avant le mariage, Polgara renonça à briser les cœurs de tous les mâles de l'île des Vents et entra, avec Beldaran, dans une frénésie invraisemblable de confection de robes. Avec l'aide de plusieurs de ces braves Aloriennes, elles refirent complètement la robe de mariée de Beldaran et se consacrèrent à la robe de Polgara. Beldaran avait toujours aimé coudre, mais la passion de Pol pour cette activité date de cette période. La couture occupe les doigts tout en libérant l'esprit pour la conversation. Je ne saurai jamais de quoi ces dames parlèrent pendant ces dix jours parce qu'elles se taisaient chaque fois que j'entrais dans la pièce. Il y a des sujets que les femmes préfèrent aborder entre elles. Polgara donna apparemment à sa sœur toutes sortes de conseils sur la vie conjugale. Ne me demandez pas où elle était allée les pêcher. Quel genre d'information vouliez-vous qu'elle glane en restant perchée dans un arbre, avec la seule compagnie des oiseaux ?

Quoi qu'il en soit, le grand jour finit par arriver. Riva était très nerveux, mais Beldaran semblait sereine. La cérémonie eut lieu à la Cour du roi de Riva. Une salle du trône n'est peut-être pas l'endroit idéal, pour célébrer un mariage, mais Riva y tenait. Il nous expliqua qu'il voulait se marier en présence de l'Orbe et qu'il ne voulait pas porter son épée dans le temple de Belar ; il craignait que ce ne soit pas correct. Riva était comme ça, que voulez-vous ?

Tout mariage consiste en une multitude de petits rites énigmatiques dont la signification se perd dans la nuit des temps. Par exemple, le marié doit entrer en premier, encadré par de grandes brutes censées régler formellement le problème de quiconque trouverait à y redire. Ce n'étaient pas les individus de ce genre qui manquaient à Riva, évidemment. Quand il apparut à l'entrée de la salle, son père, ses frères, son cousin, tous en cottes de mailles astiquées à mort, faisaient autour de lui comme une forêt d'arbres gigantesques, j'avais fermement retiré sa hache à Cou-d'Aurochs et lui avais donné à la place une épée dans son fourreau. Dras était un enthousiaste, et je ne voulais pas qu'il se mette à hacher menu les invités au mariage pour le simple plaisir de prouver à son frère combien il l'aimait.

Lorsque tout le monde fut assis et que le cliquetis des cottes de mailles eut cessé, Beldin se fendit d'une fanfare pour annoncer l'arrivée de la mariée. Beldin aimait Beldaran de tout son cœur et il s'était un peu laissé entraîner. Le tintamarre de mille trompettes d'argent ébranla la Cour du roi de Riva. Je suis absolument convaincu que les citoyens de Tol Honeth, à des centaines de lieues au sud, s'arrêtèrent au milieu de leurs transactions pour se demander : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » La fanfare fut suivie par un chœur de voix féminines surnaturellement assourdies – plusieurs centaines au moins, j'en mettrais ma tête à couper – murmurant un hymne en l'honneur de la mariée. Beldin avait étudié la musique pendant quelques siècles de tranquillité, et cet hymne était très impressionnant mais, personnellement, j'ai toujours trouvé les harmonies à quatre-vingt-quatre voix un peu compliquées.

Des Aloriens en armure ouvrirent les immenses portes de la salle, et Beldaran, toute de blanc vêtue, se présenta au centre précis de la porte. Je sais que c'était le centre précis parce que je l'avais mesuré huit fois et que j'avais gravé dans les pierres du sol une marque qui y est probablement encore. Beldaran, pâle comme la lune, resta un instant debout dans l'ouverture pendant que tous ces Aloriens se tordaient sur leur siège, tendaient le cou et la dévoraient du regard.

Quelque part, une cloche prodigieuse retentit. Après le mariage, je cherchai cette cloche.

Je ne la trouvai jamais.

Et ma fille cadette fut effleurée par un rayon de lumière blanche, d'abord très pâle, puis de plus en plus intense.

Polgara, drapée dans une cape de velours bleu, s'avança et me prit par le bras.

— C'est toi qui fais ça ? me demanda-t-elle avec un mouvement de menton en direction de l'intense clarté qui illuminait sa sœur.

— Mais non, répondis-je. J'allais justement te demander si c'était toi.

— C'est peut-être oncle Beldin.

Elle eut un imperceptible haussement d'épaules qui entrouvrit sa cape, révélant sa robe. Je manquai m'étrangler.

Beldaran était tout en blanc, et elle brillait comme une flamme dans le puits de lumière qui était, j'en suis pratiquement sûr, le cadeau de mariage de ce drôle de vieux bonhomme dans sa carriole déglinguée. Polgara portait une robe bleue qui partait des épaules en plis compliqués agrémentés de ruchés eux-mêmes bordés de dentelle blanche. C'était une coupe un peu audacieuse pour l'époque, et pour la circonstance. En tout cas, elle ne permettait pas d'ignorer que c'était une fille. Cette robe bleu nuit était une vague tumultueuse dont Polgara émergeait telle une déesse dressée sur la mer.

Je me contrôlai à grand-peine.

— Jolie, ta robe, fis-je entre mes dents.

— Bah, cette vieille chose ? répondit-elle d'un air écœuré en effleurant les ruchés d'une main désinvolte.

Puis elle éclata d'un rire de gorge chaud, grave, qui était bien plus vieux qu'elle et, vous me croirez si vous voulez, elle m'embrassa sur la joue. C'était la première fois qu'elle m'embrassait de son plein gré, et je fus si surpris que c'est tout juste si j'entendis la sirène d'alarme qui retentissait dans mon crâne.

Nous prîmes la fiancée éblouissante chacun par un bras et, d'un pas lent, mesuré, nous livrâmes notre bien-aimée Beldaran à l'adoration du roi de l'île des Vents.

J'avais tant de choses en tête à ce moment-là que c'est à peine si j'écoutai le sermon du grand prêtre de Belar. De toute façon, quand on a entendu une bénédiction nuptiale, on les a toutes entendues. Mais à un moment donné de la cérémonie, il se passa une chose assez extraordinaire.

L'Orbe de mon Maître se mit à luire d'un éclat bleu intense, presque assorti à la robe de Polgara. Nous étions tous terriblement heureux du mariage de Beldaran et de Riva, mais j'eus l'impression que l'Orbe était bien plus impressionnée par Polgara que par sa sœur. Je jurerais avoir vu ce qui se passa ensuite, mais comme aucune des personnes présentes ne voulut admettre l'avoir également constaté, j'en déduisis que je voyais des choses qui n'existaient pas. L'Orbe, comme j'ai dit, se mit à luire, mais elle brillait toujours quand Riva était dans les parages, aussi cela n'avait-il rien d'exceptionnel. Enfin, pas vraiment.

Non, ce qui est formidable, c'est que Polgara me donna l'impression de se mettre à briller, elle aussi. Elle était comme baignée par la même lueur bleutée, et la mèche blanche qui striait sa chevelure brillait d'une lumière bleue, étincelante.

Je crus alors entendre un bruit d'ailes fantomatiques, au fond de la salle. C'est ce qui me fait douter de la fidélité de mes sens.

Il me semble pourtant que Polgara l'entendit aussi, parce qu'elle se retourna.

Et, avec un profond respect, un prodigieux amour, elle s'inclina gracieusement devant l'image brumeuse de la chouette neigeuse qui était perchée sur les poutres, au fond de la Cour du roi de Riva.

# QUATRIÈME PARTIE

POLGARA

# CHAPITRE XXIII

Ça va, ne remuez pas le couteau dans la plaie. Bien sûr que ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais si vous vouliez bien réfléchir un instant, je pense que vous comprendriez. La mort apparente de Poledra m'avait rendu à moitié fou. Un homme qu'on est obligé d'enchaîner à son lit est un homme qui a des problèmes. Ensuite, j'avais passé deux ou trois ans à m'alcooliser dans les bouges de Camaar, et huit ou neuf autres années à distraire ces dames à Mar Amon. Et pendant tout ce temps-là, croyez-moi, des choses qui n'existaient pas vraiment, j'en avais vu un paquet. J'y étais tellement habitué que, chaque fois que je voyais quelque chose de bizarre, je pensais que j'avais encore des visions. L'incident du mariage de Beldaran n'était pas une hallucination, mais comment aurais-je pu m'en douter ? Essayez de me comprendre un peu, pour changer. Vous seriez bien aimables.

Beldaran et Riva étaient donc mariés, et formidablement heureux. Mais il se passait bien d'autres choses dans le monde, et puisque tous les rois d'Alorie étaient dans l'île des Vents, Beldin suggéra que nous en profitions pour parler de quelques affaires d'Etat. Toutes sortes d'idioties ont été écrites sur l'origine du Conseil d'Alorie, mais c'est comme ça qu'il a commencé, il y a plusieurs siècles maintenant. Les Tolnedrains trouvent à redire à cette réunion assez informelle parce qu'ils n'y sont pas invités. Les Tolnedrains ont toujours été des gens suspicieux et, pour eux, une conférence ne peut servir qu'à comploter derrière leur dos.

Polgara assista à notre réunion. Ça ne lui disait pas grand-chose au début, mais j'insistai. Je ne voulais pas la laisser errer en liberté dans la citadelle.

Je doute que nous soyons arrivés à grand-chose au cours de cette conférence improvisée. Je pense que nous avons passé le plus clair de notre temps à parler des Angaraks. Aucun d'entre nous n'appréciait leur présence de ce côté de la Mer du Levant, mais nous n'y pouvions pas grand-chose pour le moment. Les distances étaient trop importantes.

— Je devrais pouvoir entrer dans la forêt à l'est des landes et brûler les villes que les Nadraks sont en train d'y construire, fit Dras de sa voix profonde. Mais ça ne servirait pas à grand-chose. Je n'ai pas les hommes nécessaires pour occuper le terrain. Tôt ou tard je serais obligé de reculer, les Nadraks ressortiraient des bois et rebâtiraient ce que j'aurais démoli.

— Vous avez eu des contacts avec eux ? demanda Pol.

Il haussa les épaules.

— Quelques escarmouches, c'est à peu près tout. De temps à autre ils descendent des montagnes et nous les y repoussons. Je ne pense pas qu'ils aient sérieusement l'intention d'attaquer. Je crois plutôt qu'ils testent nos capacités de défense.

— Je parlais de contacts pacifiques.

— Il n'y a pas de contacts pacifiques entre les Aloriens et les Angaraks, Polgara.

— Il devrait peut-être y en avoir.

— Je pense que c'est contre notre religion.

— Vous devriez y réfléchir. J'ai cru comprendre que les Nadraks étaient des marchands. Ils aimeraient peut-être faire du commerce avec nous.

— Je ne vois pas ce qu'ils pourraient bien avoir à m'offrir.

— Des informations sur les Murgos, pour commencer. Si nous devons avoir des ennuis, c'est de là qu'ils viendront. Tout ce que les Nadraks pourront nous dire, nous n'aurons pas besoin d'aller le chercher à Rak Goska.

— Là, Dras, elle marque un point, commenta Algar. Mon peuple a eu quelques contacts

avec les Thulls, mais on ne peut pas en tirer grand-chose. Si je suis bien informé, les Nadraks ont une dent contre les Murgos et ils ne se font pas prier pour livrer des informations sur eux.

— Tu as vraiment réussi à escalader l'À-Pic et à aller au Mishrak ac Thull ? s'étonna Cherek.

— L'escarpement est coupé par des ravines abruptes, mais on peut grimper par là, bien que ce soit assez sportif. Les Murgos patrouillent le long de la frontière ouest du Mishrak ac Thull et, de temps à autre, il y en a qui descendent dans les plaines d'Algarie, généralement pour voler des chevaux. Nous ne tenons pas à ce que ça devienne une habitude, alors nous les repoussons. D'un autre côté, ils nous rendent le service de trouver ces ravines, ce qui nous évite de les chercher, ajouta-t-il avec un petit sourire.

— C'est une idée, nota Dras. Si les Murgos veulent des chevaux, on pourrait peut-être négocier ça avec eux ?

— Pas avec les Murgos, objecta Algar en faisant la grimace. Leur cervelle ne fonctionne pas comme ça. L'un de mes chefs de clan a interrogé un Thull qui arrivait exceptionnellement à distinguer sa main droite de la gauche, et il lui a dit que Ctuchik était à Rak Goska. Tant qu'il sera à la tête de la société murgo, les contacts pacifiques seront impossibles.

— Alors Pol a raison, intervint Beldin en lorgnant pensivement le plafond. Il va falloir essayer de manipuler les Nadraks. Je ne pense pas que cette migration angarak constitue une menace sérieuse, pour le moment du moins. Il n'y avait pas tant de gens que ça à Cthol Mishrak, pour commencer, et Ctuchik a dû les disperser aux quatre vents. Non, la vraie menace est encore en Mallorée. Je vais retourner voir ce qui s'y passe. Les Angaraks de ce continent ne sont qu'une avant-garde, sans doute chargée d'établir des zones de ravitaillement et de rassemblement. Inutile d'affûter vos épées avant que les Malloréens commencent à traverser. Je vais jeter un coup d'œil là-bas et je vous préviendrai quand les militaires feront mouvement de Mal Zeth vers le Pont-de-Pierre.

— Je pense que nous devrions établir des liens plus étroits avec les Tolnedrains et les Arendais, fit Polgara avec une moue dubitative.

— Pourquoi cela, ma chère sœur ? demanda Riva. Il employait naturellement cette forme d'adresse depuis qu'ils étaient beau-frère et belle-sœur. Les Aloriens attachent beaucoup d'importance à la famille.

— Je pense que nous aurons besoin de leur aide pour contrer les Malloréens.

— Les Tolnedrains ne feront pas grand-chose pour nous si nous ne les payons pas, objecta Cherek, et les Arendais sont trop occupés à se battre entre eux.

— Ils vivent aussi sur ce continent, Garrot-d'Ours, objecta-t-elle. Et je doute qu'ils aient plus envie que nous de voir des Malloréens chez eux. Les légions pourraient nous être très utiles, et les Arendais s'entraînaient à guerroyer avant même que Torak ne fende le monde. De plus, il est probable que Chaldan et Nedra nous en voudraient de partir pour la guerre sans les inviter.

— Pardonnez-moi, Polgara, gronda Dras, mais si j'ai bien compris, c'est la première fois que vous sortez du Val. Où avez-vous appris la politique ?

— Oncle Beldin m'a tenue au courant, répondit-elle avec un imperceptible haussement d'épaules. Il vaut toujours mieux savoir ce que les voisins préparent.

— Avons-nous une raison quelconque de mettre les Nyissiens ou les Marags dans le coup ? avança Riva.

— Nous ne pouvons pas faire autrement que de le leur proposer, répondis-je. L'actuelle Salmissra est une petite futée et elle s'intéresse autant que nous aux Angaraks. Les Marags

ne nous seront pas d'une aide considérable. Ils sont peu nombreux, et le fait qu'ils pratiquent le cannibalisme met les autres mal à l'aise. Beldin éclata de son vilain rire.

— Tu devrais leur dire de bouffer plutôt des Angaraks, comme ça ce seront les Murgos qui se feront du mauvais sang.

— Nous devrions songer a rentrer chez nous, suggéra Cherek en se levant. Le mariage est terminé et, si les Malloréens arrivent, il vaudrait mieux que nous soyons là pour les accueillir.

Et voilà plus ou moins ce qui se dit lors du premier Conseil d'Alorie.

— C'est toujours aussi drôle ? demanda Polgara alors que nous regagnions nos appartements.

— Drôle ? Aurais-je raté quelque chose ?

— La politique, Père. Ces supputations sur ce que mijote l'autre camp.

— J'ai toujours assez aimé ça, je dois dire.

— Alors, tu es bien mon père. C'était bien plus amusant que de mener des jeunes gens par le bout du nez ou de leur liquéfier les genoux d'un seul battement de cils.

— Tu es une femme cruelle, Polgara.

— Je suis contente que tu t'en rendes compte. Je ne vois pas où serait le plaisir si je te prenais au dépourvu. Méfie-toi de moi, Père, reprit-elle avec un de ces petits sourires énigmatiques. Je suis au moins aussi dangereuse que Torak. Ou que toi.

(Si, Pol, tu l'as dit, tu ne peux pas le nier.)

Le moment de quitter Beldaran ne fut pas le plus heureux de notre vie. L'amour que j'avais pour elle était la bouée de sauvetage qui m'avait ramené à la santé morale, et le lien qui unissait Polgara à sa sœur jumelle était si complexe que je ne réussis jamais à le comprendre.

Nous parlâmes longuement, Beldin et moi, avant de nous quitter. Il promit de me tenir au courant de ce qui se passait en Mallorée, mais j'eus quelques soupçons sur ses raisons de retourner là-bas. J'avais l'impression qu'il voulait poursuivre cette conversation sur les crochets chauffés à blanc avec Urvon, et qu'il espérait toujours tomber sur Zedar dans un coin ou un autre. J'ai connu des gens plus enclins au pardon que Beldin.

Je lui souhaitai bonne chance, et je le pensais. Il y a des gens plus enclins au pardon que moi. Non, décidément, Grat n'était pas gentil.

Mon frère prit son envol du cap qui se trouve juste au sud du port de Riva et monta en décrivant une spirale paresseuse sur ses larges ailes. Nous partîmes par des moyens plus communs, Pol et moi. Garrot-d'Ours nous déposa sur la côte de Sendarie. Bien que j'aie aidé à les concevoir, je n'ai jamais aimé les vaisseaux de guerre cheresques. Ils sont rapides, il faut leur laisser ça, mais je les trouve dangereusement étroits et j'ai toujours l'impression, quand je monte à bord d'un de ces navires, qu'il va chavirer. Je suis sûr que Silk comprend ça, mais Barak n'a jamais rien voulu entendre.

Nous prîmes notre temps pour regagner le Val, Pol et moi. Nous n'étions pas pressés après tout. Curieusement, le mariage de Beldaran nous avait réconciliés. Nous n'en parlions pas, mais nous nous serrions les coudes pour combler le vide que son absence laissait dans notre vie. Pol me faisait toujours des réflexions oiseuses, mais elles n'avaient plus le même mordant.

Nous rentrâmes chez nous vers le milieu de l'été. Nous passâmes la première semaine à faire aux jumeaux le compte rendu minutieux du mariage de Beldaran et des conquêtes de Pol. Je suis sûr qu'ils remarquèrent sa métamorphose, mais ils n'y firent même pas allusion.

Puis nous nous réinstallâmes dans nos habitudes. Un soir, après dîner, Polgara aborda un sujet que je ne savais comment aborder moi-même. Si je me souviens bien, nous faisions la

vaisselle. Je n'aime pas particulièrement essuyer les assiettes – je me contenterais bien de les laisser sécher toutes seules – mais Polgara semble trouver que le travail rapproche, et je n'allais pas protester au risque de troubler la paix précaire qui s'était établie entre nous.

Elle me tendit la dernière assiette dégoulinante, s'essuya les mains et dit :

— Il serait temps de commencer mon éducation, Père. Notre Maître me bassine à ce sujet depuis un bon moment, maintenant.

Je manquai laisser tomber l'assiette.

— Quoi, Aldur te parle, à toi aussi ? demandai-je en m'efforçant de garder mon calme.

— Évidemment, répliqua-t-elle, interloquée, puis elle me regarda d'un air compatissant. Voyons, Père, tu ne vas pas me dire que tu l'ignorais ?

Je sais maintenant que je n'aurais pas dû être étonné, mais j'avais été élevé dans une société où les femmes n'étaient guère plus que des servantes. Poledra était bien au-dessus de ça, évidemment, mais je ne sais pourquoi, je fus profondément choqué par la révélation de Polgara. Le fait qu'Aldur communique avec elle comme avec moi était l'indication d'un certain statut, et je n'étais tout simplement pas prêt à accepter l'idée qu'il puisse prendre une femme pour disciple. Je conviens que je suis parfois un peu vieux jeu.

Par bonheur, j'eus le bon sens de garder mon opinion pour moi. Je finis soigneusement d'essuyer l'assiette, la rangeai à sa place sur l'étagère et accrochai le torchon.

— Par où vaut-il mieux commencer ? demanda-t-elle.

— Par la même chose que moi, j'imagine, répondis-je. Ne te fâche pas, Pol, mais il va falloir que tu apprennes à écrire.

— Tu ne pourrais pas te contenter de me dire ce que j'ai besoin de savoir ?

Je secouai la tête.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne sais pas tout ce que tu auras besoin d'apprendre. Asseyons-nous, Pol, je vais essayer de t'expliquer.

Je l'emmenai dans le coin réservé à l'étude. Je n'avais jamais envisagé de construire des cloisons intérieures dans la pièce du haut de ma tour, mais chaque zone était consacrée à une activité précise. Nous nous assîmes à une grande table couverte de livres, de parchemins et de mécanismes étranges.

— D'abord, commençai-je, nous sommes tous différents.

— Ça alors ! Je ne m'en serais jamais doutée !

— Je suis sérieux, Pol. Ce que nous appelons notre « pouvoir » revêt une forme différente selon les individus. Beldin fait des choses auxquelles je ne me risquerais jamais, et chacun de nous a une spécialité. Je vais t'enseigner les notions de base et, après, ce sera à toi de jouer. Ton pouvoir se développera selon des lignes dictées par le mode de fonctionnement de ton esprit. Les gens se gargarisent du mot « sorcellerie », mais ils ne disent, la plupart du temps, que des bêtises. La sorcellerie n'est – ne peut être – que pensée, et chacun de nous a sa façon de penser. Voilà pourquoi je dis que nous sommes livrés à nous-mêmes.

— Alors, pourquoi faut-il que j'apprenne à lire ? Si je suis tellement unique, je ne vois pas ce que tes livres pourraient m'apprendre d'utile.

— C'est un raccourci, Pol. Si longtemps que tu vives, tu ne pourras pas retrouver les idées de tous ceux qui ont jamais vu le jour. C'est pour ça qu'on lit, pour gagner du temps.

— Comment saurai-je quelles pensées sont bonnes et lesquelles ne le sont pas ?

— Tu ne le sauras pas. Pas tout de suite, du moins. Mais tu apprendras progressivement à reconnaître les idées fausses.

— Ce ne sera jamais que mon opinion.

— C'est plus ou moins le principe, en effet.

— Et si je me trompe ?

— C'est un risque à courir. Il n'y a pas d'absolu, Pol, fis-je en me calant au dossier de mon fauteuil. La vie serait bien plus simple si ça existait, mais ça ne marche pas comme ça.

— Là, je te tiens, Vieux Loup, rit-elle avec une sorte de ferveur chicanière. (Polgara a toujours aimé la discussion.) Il y a des choses dont on peut être sûr.

— Ah bon ? Cite-m'en une, par exemple ?

— Eh bien, le soleil va se lever demain matin.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce qu'il a toujours fait.

— Ça ne prouve pas qu'il le fera toujours.

Je vis une légère consternation s'inscrire sur son visage.

— Il va bien se lever, hein ?

— Sans doute, mais ce n'est pas une certitude absolue. Si on part du principe qu'une chose est la vérité absolue, on referme son esprit dessus et un esprit fermé ne va nulle part. Il faut toujours tout remettre en question, Pol. L'éducation n'est pas autre chose.

— Ça risque de prendre plus longtemps que je ne pensais.

— C'est probable, en effet. Bon, si on s'y mettait ? Pol ne fait jamais rien sans raison. Mais dès qu'elle eut compris pourquoi il était si important d'apprendre à lire, elle s'y mit avec une rapidité surprenante, en faisant des progrès stupéfiants. C'est peut-être une question de vue. Je lis sans doute plus vite que la plupart des gens parce que j'arrive, d'un coup d'œil, à saisir le sens d'une phrase entière. Pol englobait des paragraphes entiers de la même façon. Quand on la voit lire, on dirait qu'elle parcourt distraitement les pages, mais il ne faut pas s'y tromper. Elle en déchiffre chaque mot. Elle lut tous mes livres en à peine plus d'un an. Puis elle dévora ceux de Beldin, ce qui fut un peu plus long, parce que Beldin avait probablement la plus grande bibliothèque de l'époque.

L'ennui, c'est que Polgara discutait avec les livres. À haute voix. J'étais plongé dans mes propres études, à l'époque, et il n'est pas facile de se concentrer au milieu d'un flot incessant de « débile ! », « foutaises ! » et autres « billevesées ! » retentissant entre les poutres.

— Tu ne peux pas te taire quand tu lis ? m'écriai-je un soir.

— Voyons, Père chéri, répondit-elle d'une voix melliflue, c'est toi qui m'as fait lire cet ouvrage, tu crois donc probablement ce qu'il dit. Je m'efforce simplement de t'ouvrir les yeux sur l'éventualité d'une opinion alternative.

Nous discutions de logique et de droit. Nous avions des disputes philosophiques, théologiques et scientifiques. Nous nous injurions pour des problèmes d'éthique et de morale comparée. Je crois que je ne me suis jamais autant amusé. Elle me poussait dans mes derniers retranchements. Quand j'arguais de la sagesse des ans pour défendre mon point de vue, elle dégonflait mon emphase avec sa logique acérée. Théoriquement, j'étais censé faire son éducation mais, du coup, j'en appris presque autant qu'elle.

Les jumeaux venaient parfois se plaindre du bruit que nous faisions. Il est vrai que le ton montait vite entre nous. Les jumeaux ne vivaient pas loin, et ils se seraient bien passés d'écouter nos discussions.

J'étais comblé par son esprit, mais j'étais un peu moins satisfait de l'énorme vanité que je sentais naître en elle. Polgara n'a jamais fait les choses à moitié. Si, quand elle était petite, elle affectait de négliger son aspect physique, aujourd'hui elle était tombée dans l'excès inverse. Elle prenait au moins un bain par jour, même en hiver. J'ai toujours pensé qu'il ne valait rien pour la santé de se laver en hiver, mais Pol écartait mes mises en garde d'un

sarcasme et se plongeait jusqu'aux sourcils dans l'eau chaude, savonneuse, au moindre prétexte. Le plus grave, c'est qu'elle se mit à me tanner pour que je me lave plus souvent. Je pense qu'elle avait un calendrier dans la tête. Elle pouvait dire – et elle ne s'en privait pas – à quand exactement remontait mon dernier bain. Nous avions de longues conversations à ce sujet.

Bon, si elle voulait prendre cinq bains par jour, c'était son problème. Mais elle tenait à se laver les cheveux à chaque fois ! Elle avait – elle a toujours – une abondante chevelure, et notre tour sentait le chien mouillé en permanence. C'était moins grave en été, quand je pouvais ouvrir les fenêtres et aérer, mais en hiver, j'en avais plein le nez.

Je pense que la goutte d'eau qui fit déborder le vase, c'est quand elle déménagea la psyché de Beldaran afin de pouvoir se regarder quand elle lisait. D'accord, en grandissant, elle était devenue au moins aussi jolie que sa sœur, mais tout de même…

Elle fit à ses sourcils des choses qui me semblaient effroyablement douloureuses.

J'en eus, d'ailleurs, la confirmation, lorsqu'elle me réveilla, un beau matin, en m'arrachant les poils. Puis, comme si ça ne suffisait pas, elle s'attaqua à mes oreilles. La propreté, passe encore, mais là, elle allait trop loin. Si l'homme a des poils dans les oreilles, ce n'est pas pour rien. Ils empêchent les insectes d'entrer dedans et ils isolent le cerveau par temps froid. La mère de Polgara n'avait jamais trouvé à redire à mes oreilles velues. Mais, bon, Poledra avait une autre vision du monde.

Pol consacrait un temps invraisemblable à ses cheveux.

À les peigner.

À les brosser.

Elle me rendait dingue avec toutes ses simagrées. Oui, je sais que Polgara a de beaux cheveux, mais ils crépitent par temps froid. Essayez, vous verrez. Laissez pousser vos cheveux jusqu'à ce que vous puissiez vous asseoir dessus, puis frottez-les avec une brosse par un matin d'hiver glacial. À certains moments, on aurait dit un porc-épic, et ses doigts lançaient des étincelles quand elle touchait le moindre objet métallique.

Ça lui arrachait des chapelets de jurons. Polgara n'aime pas que les autres jurent, mais elle a du vocabulaire.

Je pense que c'est au cours de sa dix-huitième année, vers la fin du printemps, qu'elle franchit le pas et fit, sous mes yeux, la démonstration de son pouvoir. Pol a toujours eu une étrange pudeur. Elle n'aime pas qu'on la voie déchaîner son Vouloir. Pour moi, c'est un tabou comparable à la nudité. Personne – je dis bien personne – n'a jamais vu Polgara sortir de son bain vêtue de son seul sourire. Elle dissimule son pouvoir de la même façon – sauf en cas d'urgence.

Ce n'était pas vraiment un cas d'urgence. Pol était plongée dans la lecture d'un traité philosophique melcène quand je fis plus ou moins remarquer que nous n'avions pas mangé depuis deux jours. C'était la fin de l'hiver ; j'aurais évidemment pu me changer en loup et aller chasser un ou deux rats des champs, mais j'avais envie d'autre chose. Les rats des champs sont bien gentils mais, quand on enlève la fourrure et les os, il n'y a pas grand-chose à manger pour un animal adulte.

— La barbe, fit-elle.

Elle esquissa un geste désinvolte, sans lever les yeux de son livre, et tout à coup, un quartier de bœuf fumant apparut à même le dessus de la table du coin cuisine.

Je regardai, un peu chagriné, la graisse dégouliner par terre. Elle aurait pu mettre un plat dessous, quoi ? Et puis, la viande n'était même pas complètement cuite ! Elle m'avait fourni la bidoche. Je n'avais plus qu'à la cuisiner selon mon goût.

Je me mordis la lèvre très fort.
— Merci infiniment, dis-je d'un ton acide.
— Y a pas de quoi, répondit-elle distraitement.

# CHAPITRE XXIV

Le monde changeait, autour du Val. Ça n'avait rien d'exceptionnel ; le monde est perpétuellement en changement. La seule différence, cette fois, c'est que nous le remarquions. Les prairies du Nord, qui avaient toujours été inhabitées – à moins que l'on ne compte les chevaux sauvages et le bétail – étaient maintenant occupées par les Algarois.

J'avais toujours bien aimé Algar Pied-Léger. C'était manifestement le plus intelligent des fils de Cherek. Le fait qu'il n'ouvrit presque jamais la bouche en était une indication très sûre. J'imagine que, s'il avait été l'aîné de Cherek, nous n'aurions pas été obligés de diviser l'Alorie. Je ne veux pas critiquer Dras Cou-d'Aurochs, qui est, sans conteste, l'un des hommes les plus courageux que j'aie jamais rencontrés, mais il était un peu trop impétueux. Peut-être sa taille n'était-elle pas étrangère au problème.

Le programme d'élevage et de sélection de Pied-Léger commençait à donner des chevaux de grande taille, que son peuple montait de plus en plus souvent. Il avait aussi commencé à croiser les bovidés aloriens, plutôt rabougris, avec les vaches sauvages des plaines, et il avait obtenu des animaux d'une taille imposante, que l'on pouvait atteler.

Les Algarois étaient de bons voisins – c'est-à-dire qu'ils nous fichaient une paix royale. Pied-Léger nous faisait périodiquement porter des nouvelles au Val par messager mais, en dehors de ça, nous ne les voyions jamais.

Deux ans après le mariage de Beldaran, vers la fin du printemps, si je me souviens bien, Algar vint en personne au Val avec son cousin Anrak.

— Bonne nouvelle, Belgarath, beugla Anrak depuis le pied de ma tour. Tu vas être grand-père !

— Il serait temps ! répondis-je sur le même ton. Montez, tous les deux !

Du haut de l'escalier, j'ordonnai à la porte de les laisser entrer.

— Quand Beldaran doit-elle accoucher ? demandai-je avant même qu'ils n'arrivent sur le palier.

D'ici un mois à peu près, répondit Anrak. Elle aimerait que vous veniez dans l'Ile avec sa sœur. J'ai l'impression que les dames aiment bien se sentir entourées de leur famille pour la naissance de leur premier enfant. Hé, mais où est Dame Polgara ? demanda-t-il en parcourant la pièce du regard.

— Elle est partie voir les jumeaux, répondis-je. Elle ne va pas tarder. Asseyez-vous, messieurs. Je vais vous apporter de la bière. Il faut fêter ça.

Nous nous assîmes et passâmes la fin de l'après-midi à bavarder en attendant le retour de Polgara. Elle accueillit la nouvelle avec calme, ce qui nous étonna un peu.

— Il va falloir que nous fassions nos paquets, se contenta-t-elle de dire, puis elle alla préparer le dîner.

Pour moi, elle était déjà au courant de la grossesse de sa sœur.

— J'ai amené des chevaux, annonça calmement Algar.

— Parfait, répondit Pol. Ce n'est pas tout près.

— Vous avez déjà monté ? lui demanda-t-il.

— Pas vraiment.

— Il faut un peu de temps pour s'y habituer, l'avertit-il.

— Je devrais m'en sortir, Algar.

— Ça…

J'aurais dû prendre garde à son avertissement. Je n'avais pas une grande habitude des

chevaux. J'en avais déjà vu, bien sûr, mais avant que les Algarois ne se mettent à en faire l'élevage, ils étaient très petits, et j'avais toujours eu l'impression que j'irais aussi vite à pied. Nous partîmes tôt le lendemain matin et, à midi, je regrettai de ne pas avoir opté pour la marche. Les selles algaroises sont probablement les meilleures du monde, mais elles sont très dures, et l'allure favorite d'Algar, un trot régulier qui dévorait les lieues, me faisait rebondir sur ma selle, et chaque rebond était plus douloureux. Je pris mes repas debout pour la première fois depuis des années.

En allant plus loin vers le nord, nous commençâmes à rencontrer de petits troupeaux de bétail.

— Vous pensez que c'est une bonne idée de les laisser se promener en liberté comme ça ? demanda Anrak.

— Où voulez-vous qu'ils aillent ? répliqua Algar. L'eau et l'herbe sont là, alors…

— Vous n'avez pas de mal à les retrouver ?

— Pas vraiment, fit Algar en indiquant un cavalier solitaire perché sur une colline voisine.

— Le travail doit être assez ennuyeux, non ?

— Ça, c'est ce qu'on voudrait. Quand on s'occupe de bétail, on n'a pas envie que le boulot soit excitant.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de toutes ces bêtes ? demandai-je.

— Les vendre, j'imagine. Il doit bien y avoir une foire quelque part.

— Mouais, répondit Anrak d'un ton dubitatif. Et comment prévois-tu de les y amener ?

— C'est pour ça que les pieds sont faits, Anrak.

Le lendemain, nous arrivâmes au campement de l'un des clans d'Algarie. Leurs voitures ressemblaient pour la plupart à celles du reste du monde : quatre roues et un plateau découvert. Mais quelques-unes étaient fermées et l'on aurait dit d'étranges boîtes.

— C'est nouveau, ça, non ? demandai-je à Algar en montrant l'une de ces voitures.

— Oui, acquiesça-t-il. Comme nous nous déplaçons beaucoup, nous avons décidé d'emmener nos maisons avec nous. C'est plus pratique.

— Tu crois que vous arriverez à construire une ville, un jour ? lui demanda Anrak.

— C'est déjà fait, répondit Algar. Personne n'y vit vraiment, mais nous en avons une, un peu vers l'est.

— Pourquoi construire une ville si ce n'est pas pour y vivre ?

— Ça facilite les choses aux Murgos. Comme ça, ils savent où nous trouver quand ils veulent nous voir, expliqua Algar avec un petit sourire.

— Là, j'avoue qu'il y a quelque chose qui m'échappe.

— Nous sommes des éleveurs, Anrak. Nous allons là où vont les vaches. Les Murgos ne peuvent pas comprendre ça. La plupart du temps, de petits groupes de francs-tireurs descendent les ravines de l'À-Pic pour voler nos chevaux et tentent de repartir avant que nous les attrapions. Mais il arrive qu'un groupe plus important vienne chercher la bagarre. Nous avons construit une ville pour qu'ils y aillent au lieu de se promener dans toute l'Algarie. Comme ça, ils sont plus faciles à retrouver.

— Ce n'est donc qu'un appât ?

— C'est un peu ça, en effet, confirma Algar après réflexion.

— La construction a dû vous donner du boulot, quand même.

— Bah, nous n'avions pas grand-chose d'autre à faire. Les vaches se nourrissent toutes seules, après tout.

Nous passâmes la nuit dans le campement des Algarois et nous repartîmes vers l'ouest le lendemain matin.

Le col que nous empruntâmes pour franchir les montagnes était maintenant dégagé, et je remarquai que Pied-Léger regardait attentivement autour de lui tandis que nous nous engagions dans le pied des collines.

— L'herbe est bonne, ici, nota-t-il. Et il y a toute l'eau qu'on veut.

— Tu penses repousser les frontières de ton royaume ? risquai-je.

— Pas vraiment. Quelques clans occupent déjà la région un peu plus haut et dans les environs de Darine, mais il y a trop d'arbres à l'ouest des montagnes pour faire un bon pays à vaches. Cette route doit mener à une ville, un peu plus loin, non ?

— Muros, acquiesçai-je. Ce sont les Arendais wacites qui l'ont construite.

— Après la naissance du fils de Riva, j'irai peut-être à Vo Wacune parler avec le duc. Il ne serait pas très difficile de faire passer des vaches par ce col, et dès qu'on saura que nous amenons des troupeaux par ici, les éleveurs de bétail devraient commencer à affluer à Muros. Je n'ai vraiment pas envie de courir après les clients.

C'est ainsi que la foire annuelle de Muros vit le jour. Avec le temps, cela devint l'un des événements commerciaux – et pas seulement pour les éleveurs – du Ponant.

Mais j'anticipe.

Je louai une voiture à Muros, et je vous assure que je ne regrettai pas la selle ! Algar et son cousin poursuivirent à cheval pendant que nous faisions la route en voiture. Nous arrivâmes à Camaar sans incident, et nous montâmes à bord du vaisseau qu'Anrak avait retenu pour nous. Les navires riviens sont plus larges que les bâtiments de guerre cheresques, et les deux jours de traversée jusqu'à l'Ile des Vents furent plutôt agréables.

On ne pouvait pas approcher de la cité que Riva avait érigée sur l'île sans se faire repérer, et il sut que nous arrivions longtemps avant que nous n'accostions. Il nous attendait sur le quai lorsque nous arrivâmes.

— Nous n'arrivons pas trop tard, j'espère ? demanda Polgara pendant que les matelots lançaient des bouts aux hommes à terre.

— Vous êtes largement dans les temps, si j'en crois ce que me disent les sages-femmes, répondit-il. Beldaran voulait descendre à votre rencontre, mais je l'en ai dissuadée. Je ne suis pas sûr qu'il soit bon pour elle de remonter toutes ces marches.

— Tu as rasé ta barbe, à ce que je vois, notai-je.

— Je n'ai pas voulu discuter. Ma femme a un préjugé contre la barbe.

— Vous faites plus jeune sans, remarqua Pol d'un ton approbateur.

Les marins sortirent la passerelle, et nous descendîmes à terre.

Polgara embrassa chaleureusement son beau-frère et nous entreprîmes la longue escalade vers le haut de la forteresse.

— Quel temps fait-il ? demanda Anrak.

— Extraordinairement beau, répondit Riva. Il y a près d'une semaine qu'il n'est pas tombé une goutte. Les rues commencent même à sécher.

Beldaran nous attendait à l'entrée de la Citadelle. Elle était enceinte jusqu'aux yeux.

— On dirait que le mariage te réussit. Tu prends du ventre, dis donc, nota Pol avec drôlerie en embrassant sa sœur.

— Ah, tu as remarqué ! fit Beldaran en riant. Enfin, je devrais fondre d'ici peu. Du moins, je l'espère ! C'est très incommode. Espérons que ça en vaudra la peine. Comment vas-tu, Père ? fit-elle en s'approchant d'une démarche de canard.

— Oh, comme toujours, répondis-je en l'embrassant.

— Pour ça, oui, confirma Pol. Notre père ne changera jamais.

— Si nous entrions ? suggéra Riva. Je ne voudrais pas que Beldaran prenne froid.

— Je vais très bien, Riva, dit-elle. Tu t'en fais trop. La grossesse de Beldaran réveillait toutes sortes d'émotions en moi. Chose étrange, le souvenir de sa mère n'était pas trop pénible. Poledra était très heureuse d'être enceinte, et je gardais plutôt ce souvenir-là que celui de la suite.

Je n'étais pas tranquille à l'idée de ramener Polgara sur le théâtre de ses manœuvres passées, mais elle avait probablement l'impression d'avoir brisé assez de cœurs à cet endroit, car elle ignora superbement les jeunes gens qui affluèrent à la Citadelle en apprenant son retour. Pol adore être le centre de l'attention générale mais, cette fois, elle avait autre chose en tête. Les jeunes hommes eurent beau trépigner et bouder, j'eus l'impression que ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Quant à moi, j'étais aux anges.

Elle passa le plus clair de son temps avec sa sœur, évidemment, mais elle eut aussi de longues conférences avec les sages-femmes. Je pense que son intérêt pour l'art de guérir date de cette époque. Je suppose que la naissance est un moment logique pour entreprendre des études de médecine.

Quant à nous… s'il y a un moment où l'homme se sent inutile, c'est bien quand sa femme accouche. Pol nous le fit lourdement sentir, et nous décidâmes avec sagesse de ne pas discuter avec elle. Elle était bien jeune encore, mais elle avait déjà pris les choses en main. Je me suis souvent – très souvent – dit que j'aurais été plus heureux si elle n'avait pas eu autant de poigne, mais que voulez-vous ? elle était comme ça.

Riva s'était réservé, tout en haut de l'une des tours, une pièce qui lui servait de cabinet. Il n'était pas particulièrement studieux, pourtant. Je ne veux pas dire qu'il était stupide, loin de là, mais il n'avait pas la passion dévorante des livres qui caractérise l'érudit. Je pense qu'il s'intéressait beaucoup plus, à l'époque, au code fiscal.

Nous prîmes l'habitude, Pied-Léger, Anrak et moi, de le rejoindre dans son cabinet, surtout pour ne pas rester dans les jambes des femmes.

— Quelqu'un a eu des nouvelles de Beldin ? demanda Algar, un matin, alors que nous entamions l'une de ces discussions à bâtons rompus qui duraient toute la journée.

— Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis plusieurs mois, répondis-je. Ça doit vouloir dire que la situation est calme en Mallorée.

— Et Torak, il est toujours à Ashaba ? s'enquit Riva.

— Pour autant que je sache, oui. D'après ce que me racontait Beldin, la dernière fois que nous nous sommes parlé, il était toujours en pleine extase.

— J'avoue que je n'y comprends rien, fît Anrak. Qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

— Tu as entendu parler des deux Destinées ?

— Vaguement. Le prêtre de Belar en parle parfois, au temple. C'est généralement là que je m'endors.

— Essaie de l'écouter, la prochaine fois. Pour simplifier, disons que l'univers est entré en existence dans un certain Dessein.

— Jusque-là, je comprends.

— Bien. Seulement il s'est passé une chose qui n'aurait pas dû arriver, et ce Dessein s'est trouvé divisé. Et là où il n'y avait qu'une possibilité, il y en a maintenant deux.

— Oui, c'est là que je me mets à dormir, confirma Riva.

— Tu ne devrais pas. Jusque-là, nous recevions nos instructions directement des Dieux mais, à présent qu'ils sont partis, nous devons les recevoir de l'une ou de l'autre des deux Nécessités. Torak en suit une et nous l'autre. Certains individus sont effleurés par ces Nécessités et se mettent à parler. La plupart des gens pensent tout bonnement qu'ils sont fous, mais ce n'est pas le cas. Ils nous transmettent des informations.

— C'est une façon bien compliquée de faire les choses, non ?

— Peut-être, convins-je avec une moue dubitative, mais c'est comme ça. Il ne pouvait en être autrement.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Quoi qu'il en soit, Torak délire depuis des années, maintenant, et Urvon a embauché des copistes pour retranscrire ses divagations. Elles comportent des instructions et des indices sur l'avenir. Dès que Torak aura retrouvé la raison, il s'efforcera d'y comprendre quelque chose. Au fait, dis-je à brûle-pourpoint, où en est le fou que Dras a fait enchaîner à un poteau près de Boktor ?

— Pour autant que je sache, à moins que le pauvre type n'ait rongé sa chaîne et réussi à fuir dans les marécages, il est toujours là-bas, répondit Dras. Il y a un autre de ces déments à Darine. Il n'est pas tout à fait aussi dingue que celui de Dras, mais pas loin.

— Tu as des clans près de Darine, il me semble ? demandai-je en me tournant vers Algar.

— Oui.

— Tu pourrais faire porter un message à tes chefs de clan ? Je voudrais que des scribes notent scrupuleusement toutes les paroles de ce pauvre diable. Il se pourrait que ce soit important.

— C'est déjà fait, Belgarath.

— Je pense que je ferai un détour en rentrant à la maison, repris-je d'un ton rêveur. J'aimerais bien rencontrer nos deux prophètes et m'entretenir avec eux. J'arriverai peut-être à leur dire quelque chose qui fera office de déclencheur. Dras a-t-il pris contact avec les Nadraks ?

— Pas directement, répondit Riva. Dras a des préjugés contre les Angaraks. Mais il y a des marchands à Boktor, et il s'effectue quelques échanges le long de la frontière. Les marchands ont récolté quelques informations.

— Des informations utiles ?

— Difficile à dire. Une nouvelle transmise par plus de six ou huit personnes a une fâcheuse tendance à se déformer. J'ai quand même réussi à comprendre que les Murgos se seraient aventurés vers le sud, dans le territoire des Dals du Ponant. Je suppose qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Les Thulls ont commencé à en avoir assez de nourrir leurs anciens maîtres, et plus rien ne pousse autour de Rak Goska. Les Murgos n'avaient plus le choix : s'ils ne partaient pas, ils crevaient de faim.

— Ils vont peut-être continuer vers le sud du continent, risqua Algar. Je ne sais pas pourquoi, l'idée de voir les Murgos s'engager dans la mer ne me déplairait pas.

— Quelqu'un a eu des nouvelles de Ctuchik ? demandai-je.

— Je pense qu'il a quitté Rak Goska, répondit Riva. Il paraît qu'il se construit une ville en haut d'une montagne, je ne sais où. Il l'appellerait Rak Cthol.

— C'est assez logique, acquiesçai-je. Ctuchik est un Grolim, et les Grolims sont en deuil depuis que Korim a été englouti sous les flots. Ils adorent les temples en haut des montagnes, allez savoir pourquoi.

— Qu'ils ne comptent pas sur moi pour aller les adorer dans un coin pareil, fit Anrak. Je veux bien aller à l'église si c'est sur mon chemin, mais je ne me vois pas gravir une montagne pour ça. Vous avez déjà rencontré ce Ctuchik ?

— Il me semble que oui, répondis-je. Je crois que c'est lui qui nous a couru après quand nous avons récupéré l'Orbe. Il était plus ou moins aux commandes à Cthol Mishrak. Torak était obsédé par l'Orbe et il avait laissé les affaires courantes à Ctuchik. Je sais que celui qui menait les recherches était soit Urvon, soit Ctuchik, et j'ai entendu dire qu'Urvon n'allait à

Cthol Mishrak que lorsque Torak l'y convoquait, donc…

— À quoi ressemble ce Ctuchik ?

— La dernière fois que je l'ai vu, on aurait dit un chien, murmura Algar.

— Un chien ?

— Un Mâtin de Torak, expliquai-je. Certains Grolims se sont changés en Mâtins afin d'être mieux à même de garder la ville.

— Qui pourrait avoir envie d'aller se promener du côté d'une ville comme Cthol Mishrak ?

— Eh bien, nous, par exemple, répliqua Algar. À part ça, Beldin a-t-il une idée de l'endroit où pourrait se trouver Zedar ? demanda-t-il en me regardant.

— Pas que je sache.

— Je pense que nous devrions nous en préoccuper. Nous savons qu'Urvon est à Mal Yaska, Ctuchik à Rak Cthol, mais nous ignorons où est Zedar, et je trouve ça un peu inquiétant. Urvon et Ctuchik sont des Angaraks. Si l'un d'eux veut récupérer l'Orbe, il viendra à la tête d'une armée. Mais Zedar n'est pas un Angarak, et il pourrait essayer autre chose.

J'aurais évité bien des ennuis, et j'en aurais évité plus encore à des tas de gens, si j'avais écouté ce que disait Pied-Léger. Mais nous n'eûmes pas le temps de poursuivre la discussion parce qu'un messager envoyé par Pol nous tomba dessus juste à ce moment-là.

— Sire Riva, dit-il, Dame Polgara dit que vous devriez venir, maintenant.

Riva se leva d'un bond.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Le messager était un guerrier alorien barbu, et il semblait un peu froissé qu'on l'ait chargé de cette mission triviale. Polgara n'attachait guère d'importance au rang et, quand elle avait besoin de quelque chose, elle n'hésitait pas à l'envoyer chercher par la première personne qui lui tombait sous la main.

— Tout me paraît normal, répondit l'homme d'un ton bougon. Les femmes courent dans tous les sens avec des seaux d'eau bouillante, et votre femme pousse des cris.

— Des cris ? répéta Riva, l'air hagard.

— Toutes les femmes poussent des cris quand elles mettent un enfant au monde, Sire. Ma femme en a eu neuf, et elle a toujours crié. Elles devraient pourtant s'y faire au bout d'un moment, vous ne pensez pas ?

Riva le bouscula et dévala l'escalier comme un dératé.

C'était la première fois que Pol procédait à un accouchement, et je pense qu'elle s'était un peu trop hâtée de faire venir Riva. Beldaran ne mit son enfant au monde que quatre heures plus tard, et elle eut Poing-de-Fer dans les pieds pendant tout ce temps. Elle jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus. À partir de ce moment-là, elle inventa toutes sortes de choses à faire pour le futur père pendant que sa femme était en travail. C'étaient généralement des tâches épuisantes et qui l'éloignaient formellement de la chambre de l'accouchée.

En attendant, Beldaran me donna un petit-fils à la figure toute rouge, un beau garçon débordant de vie, aux cheveux trempés, qui se révélèrent d'un joli blond cendré une fois secs. Polgara émergea de la chambre avec le petit paquet emballé dans des langes et un drôle d'air presque nostalgique.

— Admirez, messieurs, l'héritier du trône de Riva, dit-elle en nous tendant le bébé.

Riva s'approcha, les jambes flageolantes.

— Il va bien ? demanda-t-il en bredouillant.

— Il a le nombre de bras et de jambes habituels, si c'est ce que vous voulez savoir. Allez, fit-elle en lui tendant le petit paquet.

Tenez-moi ça. Je vais m'occuper de ma sœur.

— Elle va bien ?

— Elle va très bien, Riva. Prenez ce bébé.

— Il est affreusement petit, non ?

— Comme tous les bébés. Prenez-le.

— J'aimerais autant pas. Je pourrais le laisser tomber. Je vis briller une lueur inquiétante dans le regard de ma fille.

— Prenez cet enfant, Riva, répéta-t-elle lentement, en détachant soigneusement chaque syllabe.

Quand Polgara parlait comme ça, on n'avait pas envie de discuter.

Riva tendit les bras et prit son fils, les mains tremblantes.

— Soutenez-lui la tête, ordonna-t-elle.

Riva plaça l'une de ses énormes pattes sous la petite tête du bébé. Tous crurent que ses genoux allaient fléchir sous son poids.

— Vous devriez vous asseoir, lui conseilla ma tendre fille.

Il se laissa tomber dans son fauteuil, le visage livide.

— Ah, les hommes ! soupira Polgara en levant les yeux au ciel, puis elle tourna les talons et disparut dans la chambre.

Mon petit-fils regarda gravement son père. Il avait des yeux très bleus, et il semblait infiniment plus calme que le géant tremblotant qui le tenait comme s'il avait peur de le casser. Au bout de quelques minutes, Poing-de-Fer entreprit l'examen méticuleux de son rejeton auquel les parents semblent ne pouvoir s'empêcher de procéder en pareil cas. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi ils entraient dans cette frénésie de comptage de doigts et d'orteils.

— Vous avez vu ses ongles minuscules ! s'exclama Riva.

Autre éternelle question : pourquoi les gens s'extasient-ils invariablement sur la petitesse des ongles des bébés ? Ils s'attendent à le voir arriver au monde avec des griffes, peut-être ?

— Belgarath ! fit alors Riva d'une voix altérée. Il est anormal !

Je regardai le bébé.

— Il m'a l'air très bien, cet enfant, me récriai-je.

— Il a une marque dans la main droite ! fit-il en écartant doucement les minuscules doigts pour me la montrer.

La marque n'était pas très grande, évidemment ; ce n'était qu'une petite tache blanche.

— Ah, ça ! fis-je. Ne t'inquiète pas. C'est normal.

— Comment ça ?

— Regarde ta propre main, Riva, soupirai-je patiemment.

Il ouvrit son énorme battoir.

— C'est une brûlure. Je me la suis faite en prenant l'Orbe, la première fois. Elle ne me connaissait pas encore, à l'époque.

— Ça t'a fait mal, sur le coup ?

— Je ne me souviens pas très bien. J'étais assez excité, vous savez. Torak dormait dans la pièce voisine et il pouvait se réveiller à tout moment.

— Ce n'est pas une brûlure, Riva. L'Orbe savait qui tu étais, elle n'avait pas l'intention de te faire du mal. Elle t'a marqué, c'est tout. Ton fils est marqué de la même façon, parce qu'il sera le prochain gardien de l'Orbe. Tu as intérêt à t'habituer à cette marque. Elle va rester un long moment dans ta famille.

— Ça alors ! C'est complètement stupéfiant ! Comment avez-vous découvert ça ?

— C'est Aldur qui me l'a dit, répondis-je, parce que c'était le plus simple, mais ce n'était pas vrai.

Je n'étais pas au courant pour la marque, mais dès que je l'ai vue, j'ai compris de quoi il s'agissait. J'avais reçu beaucoup d'informations quand je partageais mon crâne avec la voix à nulle autre pareille qui nous avait guidés vers Cthol Mishrak. L'inconvénient de cette méthode, c'est que tous ces souvenirs ne refaisaient surface que lorsqu'ils étaient activés par certains événements. En tout cas, en voyant la marque dans la paume de mon petit-fils, je sus ce que j'avais à faire.

Mais cela dut attendre, parce que Polgara ressortit de la chambre à cet instant.

— Donnez-le-moi, ordonna-t-elle à Riva.

— Pour quoi faire ? rétorqua Poing-de-Fer avec des accents de propriétaire.

— Pour lui donner à manger. Je pense que c'est à Beldaran de s'en occuper, à moins que vous ne vouliez le faire.

Il rougit et s'empressa de lui fourrer le petit paquet dans les bras.

Je ne pus mettre mon petit projet à bien que le lendemain matin. Je doute que ce pauvre bébé ait beaucoup dormi cette nuit-là. Tout le monde voulait le serrer dans ses bras. Mais il prit ça très bien. Mon petit-fils était un bébé particulièrement facile à vivre. Il ne fit pas d'histoires, on ne l'entendit pas crier. Il se contenta d'examiner chaque nouveau visage du même air grave et sérieux. J'eus même l'occasion de le tenir une fois, pendant un petit moment. Je le posai sur mes genoux, face à moi, et je lui fis un clin d'œil. Je vous jure qu'il me sourit. Et je ne sais pas pourquoi, ça me fit un bien fou.

Il y eut une brève discussion à ce sujet, le lendemain matin.

— Il faut qu'il dorme, décréta Polgara.

— Il a quelque chose à faire avant, insistai-je.

— Tu ne crois pas qu'il est un peu petit pour je ne sais quelle corvée ?

— Il n'est pas trop petit pour celle-là. Amène-le.

— Où allons-nous ?

— Dans la salle du trône. Allez, Pol, amène-le et ne discute pas, pour une fois. C'est l'une de ces choses qui sont censées avoir lieu.

Elle me jeta un drôle de regard.

— Pourquoi ne le disais-tu pas ?

–– Je viens de te le dire.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Riva.

— Je ne veux pas te gâcher la surprise. Viens.

Nous nous rendîmes donc en délégation à la Cour du roi de Riva. Les deux hommes qui montaient la garde en permanence devant les énormes portes les ouvrirent en grand devant nous.

J'étais déjà entré dans la salle du trône de Riva, évidemment, mais je fus à nouveau surpris par ses dimensions. Elle était voûtée, bien sûr. On ne peut soutenir sans danger un plafond de cette taille. Les énormes poutres se croisaient tout là-haut, elles-mêmes supportées par des piliers de bois sculpté. Trois immenses fosses à feu étaient creusées à intervalles réguliers dans le sol et une vaste allée menait vers le trône de basalte. L'Epée de Riva était accrochée, la pointe en bas, sur le mur, derrière le trône, et l'Orbe enchâssée sur le pommeau se mit à clignoter légèrement. J'ai entendu dire qu'elle faisait toujours ça quand Riva entrait dans la salle.

Nous approchâmes du trône.

— Prends ton épée, Riva, lui ordonnai-je.

— Pourquoi ?

— C'est une cérémonie, Riva. Décroche ton épée, tiens-la par la lame et présente ton fils à l'Orbe.

— Ce n'est qu'une pierre, Belgarath. Elle se fiche pas mal de son nom.

— Tu pourrais être surpris.

— Enfin, si vous insistez, fit-il en haussant les épaules.

Il leva les bras, prit l'énorme lame à deux mains, décrocha son épée et tendit le pommeau vers le bébé que Polgara tenait dans ses bras.

— Voici mon fils, Daran, dit-il à l'Orbe. C'est lui qui veillera sur toi quand je ne serai plus là.

Il aurait pu dire les choses autrement, mais Riva Poing-de-Fer était un grand gaillard tout simple qui ne prisait guère les cérémonies. Je compris tout de suite d'où venait le nom de mon petit-fils, et je fus sûr que Beldaran serait contente.

J'aurais juré que le petit Daran dormait dans les bras de sa tante, mais quelque chose sembla le réveiller. Il ouvrit les yeux et vit l'Orbe de mon Maître que son père tendait vers lui. Je vous entends déjà dire qu'un bébé tend machinalement les mains vers tous les objets qu'on lui présente ; moi, j'affirme que Daran savait exactement ce qu'il avait à faire. Il le savait avant même sa naissance.

Il tendit la petite main qui portait une marque dans la paume et la posa fermement sur l'Orbe.

L'Orbe le reconnut aussitôt. Elle exprima sa joie en lançant une flamme bleue, brillante. Un halo bleuté entoura Pol et le bébé, et le chant d'exaltation d'un million de voix sembla descendre des étoiles.

Je tiens de source autorisée qu'en entendant ce chant, Torak se leva d'un bond en hurlant à Ashaba, à l'autre bout du monde.

# CHAPITRE XXV

Nous restâmes près d'un mois dans l'île des Vents, Pol et moi. Rien d'urgent ne nous attendait au Val, et c'était un moment assez spécial dans nos vies. Beldaran fut sur pied en quelques jours, et elles ne se quittèrent pratiquement plus, sa sœur et elle. Je n'avais pas imaginé que la séparation leur avait été aussi pénible. De temps en temps, quand elle ne se surveillait pas, je surprenais une expression de sombre souffrance sur le visage de Polgara. Beldaran lui avait été inexorablement retirée, d'abord par son mari, et maintenant par son bébé. Leurs vies avaient divergé, et elles n'y pouvaient rien, ni l'une ni l'autre.

Une semaine environ après la naissance de Daran, Algar Pied-Léger repartit pour Vo Wacune afin de s'entretenir avec le duc de Wacite. L'idée qu'il avait eue dans ce col de montagne lui avait apparemment embrasé l'imagination et il avait hâte d'essayer de fonder une foire aux bestiaux permanente à Muros. Je suppose que l'élevage des vaches offre des satisfactions, mais que s'en débarrasser après les avoir élevées est un autre métier. Si j'avais un peu réfléchi, j'aurais compris que l'idée d'Algar allait profondément affecter l'histoire. Les revenus de cette foire allaient financer les expéditions militaires des Wacites pendant les guerres civiles arendaises, et la perspective de réaliser des profits allait fatalement entraîner une présence tolnedraine à Muros. Je ne suis pas loin de penser qu'en fin de compte, c'est la foire aux bestiaux qui est à l'origine de la fondation du royaume de Sendarie. J'ai toujours pensé qu'il était trop simple d'expliquer l'Histoire par l'économie mais, dans ce cas précis, la théorie n'est pas dépourvue d'une certaine validité.

En attendant, je rôdais au milieu de ma petite famille en guettant l'occasion de mettre la main sur mon petit-fils. Vous ne pouvez pas imaginer le mal que je me donnai. C'était le premier-né de Beldaran et elle le traitait comme un nouvel appendice de sa personne. Quand elle ne l'avait pas dans les bras, c'était Polgara qui le tenait, puis c'était le tour de Riva, et c'était à nouveau l'heure de lui donner la tétée et Beldaran le reprenait. Ils se le repassaient comme un ballon, et il n'y avait pas de place pour un joueur de plus dans la partie.

Je dus prendre des mesures. J'attendis le milieu de la nuit pour me faufiler dans la chambre de Daran et le prendre dans son berceau, puis je ressortis subrepticement. Tous les grands-parents éprouvent des sentiments très forts pour leurs petits-enfants, mais j'avais des motifs un peu plus sérieux que le simple attendrissement. Daran était l'aboutissement de certaines instructions que mon Maître m'avait données, et je voulais être seul avec lui pendant quelques minutes pour m'assurer que tout s'était passé comme prévu.

Je l'emmenai dans le salon éclairé par une chandelle, le pris sur mes genoux et regardai droit dans ses yeux endormis.

— Tout va bien ; il n'y a rien de grave, murmurai-je.

J'ai toujours refusé de parler bébé. Je trouve ça insultant. Je fis très attention, bien sûr. Le cerveau d'un tout petit enfant est extrêmement malléable et je ne voulais pas faire de mal à mon petit-fils. Je le sondai tout doucement, en effleurant délicatement les limites de sa conscience du bout des doigts – ce n'est qu'une image, bien sûr. L'union de ma famille avec celle de Riva était censée produire un être d'une importance primordiale et je voulais connaître le potentiel de Daran.

Je ne fus pas déçu. Son esprit n'était pas encore formé, mais déjà très rapide. Je pense qu'il réalisa vaguement ce que je faisais, et il me sourit. Je réprimai l'envie de pousser un hurlement de joie. Il s'en sortirait merveilleusement.

— Nous aurons tout le temps de faire, plus ample connaissance, lui dis-je. Je voulais juste

te dire bonjour.

Puis je le ramenai dans sa chambre et le remis dans son berceau.

Il me regarda beaucoup, après cela, et chaque fois que je lui faisais un clin d'œil, il se mettait à glousser.

Riva et Beldaran trouvaient ça adorable. Mais Polgara était d'un autre avis.

Un soir, après dîner, elle me coinça dans un couloir.

— Tu peux me dire ce que tu as fait à ce bébé ? grinça-t-elle.

— Je me suis juste présenté, répondis-je innocemment.

— Ah oui, vraiment ?

— Je te trouve bien soupçonneuse, Pol, me récriai-je. Je suis son grand-père, après tout. Il est naturel qu'il m'aime bien.

— Et pourquoi se met-il à rire chaque fois qu'il te regarde ?

— Parce que je suis un vieux monsieur amusant, j'imagine. Tu ne l'as jamais remarqué ?

Elle me regarda d'un œil noir, mais je ne lui avais laissé aucune ouverture. C'est l'une des rares fois où j'ai réussi à lui clouer le bec, et je dois dire que je n'en suis pas peu fier.

— Je vais te tenir à l'œil, Vieux Loup, lança-t-elle d'un ton menaçant.

— À ta guise, Pol. Peut-être que si je fais quelque chose d'assez drôle je réussirai à t'arracher un sourire à toi aussi.

Puis je lui tapotai affectueusement la joue et m'éloignai en sifflotant un petit air.

Nous quittâmes l'île, Pol et moi, quelques semaines plus tard. Anrak nous fit traverser la Mer des Vents en bateau et nous déposa à l'entrée de la baie, à l'endroit de ce qui est maintenant Sendar et où il n'y avait rien, à l'époque, qu'une sinistre forêt. Elle couvrit tout le nord de la Sendarie jusque vers le milieu du quatrième millénaire.

— Ce n'est pas un pays très engageant, dit Anrak alors que nous nous apprêtions à descendre à terre. Vous ne voulez vraiment pas que je vous dépose à Darine ?

— Non, non, Anrak. C'est très bien comme ça. Je préfère ne pas franchir la barre de Cherek si je peux faire autrement.

— Ce n'est pas si terrible, Belgarath. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit.

— Là, Anrak, vous vous trompez, dis-je fermement. C'est aussi terrible qu'on le dit. Le grand maelström qui se trouve au milieu engloutit des flottes entières pour son petit déjeuner. Je préfère continuer à pied.

— Les bâtiments de guerre cheresques l'empruntent sans arrêt, Belgarath.

— Votre navire n'est pas un bâtiment de guerre cheresque, et vous n'êtes pas assez dingue pour faire un bon Cheresque. Nous continuons à pied.

Anrak accosta donc, et nous descendîmes. Je me demande quand on perdit l'habitude d'échouer les vaisseaux pour débarquer les passagers. C'est ce qu'on faisait tout le temps, à l'époque. Maintenant, les navires restent un peu au large et on envoie les passagers à terre dans des canots. Ça doit être une invention tolnedraine. Les capitaines tolnedrains ont toujours été un peu timorés.

Nous restâmes plantés sur cette plage de sable fin, Pol et moi, à regarder les marins d'Anrak se démener pour ramener le vaisseau dans le courant. Quand ils eurent enfin retrouvé les hauts-fonds, ils s'éloignèrent un peu à la perche, puis mirent à la toile et disparurent dans la baie.

— Et maintenant, Père ? me demanda Pol.

— Voyons, c'est le milieu de l'après-midi, fis-je en lorgnant le soleil. Dressons le campement et nous repartirons tôt demain matin.

— Tu sais vraiment aller à Darine ?

— Bien sûr que oui.

À vrai dire, je n'en étais pas si sûr. Je n'y avais jamais mis les pieds. Enfin, je voyais à peu près comment j'allais me débrouiller pour y arriver dans un délai raisonnable, et j'avais découvert, depuis le temps, qu'il valait souvent mieux faire semblant de savoir ce que je faisais. Ça coupait court à pas mal de discussions oiseuses.

Nous nous éloignâmes un peu de la plage et nous bivouaquâmes dans une agréable clairière. Je proposai de faire la cuisine, mais Pol m'envoya promener, et je conviens que le dîner ne fut pas mal du tout.

Nous traversâmes la forêt en allant vers le nord-ouest pendant plusieurs jours. La région étant déserte, il n'y avait pas de routes. Je me contentai d'avancer dans la direction voulue en suivant le chemin le moins difficile. J'avais passé pas mal de temps dans les bois au fil des siècles, et j'avais découvert que c'était la meilleure façon de procéder. On fait pas mal de détours, évidemment, mais on finit par arriver où on veut, au bout du compte.

Seulement ça ne plaisait pas à Polgara.

— C'est encore loin ? me demanda-t-elle le soir du deuxième jour.

— Je ne sais pas. Nous avons bien fait six ou huit lieues, aujourd'hui.

— Et à vol d'oiseau ?

— On ne se déplace pas en ligne droite dans les bois, Pol. On rentrerait dans les arbres.

— Il y a un moyen plus rapide de procéder, Père.

— Pourquoi, tu es pressée ?

— Je n'aime pas la forêt, Vieux Loup, fit-elle en jetant un coup d'œil dégoûté aux énormes arbres couverts de mousse. C'est humide, sale et plein d'insectes. Je n'ai pas pris un bain depuis quatre jours.

— On n'a pas besoin de se laver, dans les bois, Pol. Les écureuils se fichent pas mal qu'on soit débarbouillé ou non.

— On ne va pas encore discuter de ça.

— Bon, à quoi penses-tu au juste ?

— Pourquoi marcher alors qu'on pourrait voler ?

— Où es-tu allée pêcher cette idée ? demandai-je en ouvrant de grands yeux.

— Oncle Beldin le fait tout le temps. Tu es censé faire mon éducation, Père. C'est le moment idéal pour m'apprendre à changer de forme. Tu fais comme tu veux, mais moi je ne vais pas crapahuter dans cette forêt sinistre jusqu'à Darine pour le seul plaisir de te laisser admirer le paysage.

Pol a le chic pour changer la moindre des choses en un ultimatum. C'est son plus grand défaut, je crois.

D'un autre côté, son raisonnement ne manquait pas de logique. Se promener dans les bois est bien agréable, mais je n'avais pas que ça à faire et je connais peu de choses aussi utiles que de pouvoir se métamorphoser. D'un autre côté, je n'étais pas sûr qu'elle maîtrise suffisamment son pouvoir, de sorte que toute l'affaire m'inspirait certaines craintes.

— Bon, on va essayer, décidai-je enfin.

J'ai toujours trouvé plus facile de céder que de discuter.

— Quand ça ?

— Demain matin.

— Et pourquoi pas maintenant ?

— Parce qu'il commence à faire noir. Et que je ne veux pas que tu rentres dans un arbre et que tu te casses le bec.

— Comme tu voudras, Père, répondit-elle d'un ton faussement soumis.

Elle avait remporté la victoire, alors elle pouvait se permettre une petite concession.

Le lendemain matin, elle était debout avant l'aube, et le soleil n'était toujours pas levé qu'elle m'avait déjà fait ingurgiter mon petit déjeuner.

— Allez, fit-elle, on y va.

Ma fille avait vraiment hâte d'essayer ce nouveau jeu.

Je lui décrivis longuement le processus en passant chacun des détails en revue. Elle m'écouta en piaffant d'impatience.

— C'est bon, Père, je vais essayer, dit-elle enfin.

— D'accord, Pol, convins-je. Tu n'auras qu'à reprendre forme humaine si tu te changes en un lapin volant. Oui, Polgara, repris-je en réponse à son regard surpris. Les détails sont importants. C'est l'un des cas où il faut vraiment faire attention à tout. Les plumes ne sont pas si faciles à faire, tu sais. Très bien, pas de précipitation. Vas-y doucement.

Elle ignora évidemment tous mes conseils. Je vis son visage se crisper sous l'effet de la concentration, puis elle devint floue, sa silhouette se brouilla… et elle se changea en une chouette d'un blanc de neige.

Mes yeux s'emplirent de larmes et je ravalai un sanglot.

— Arrête ça tout de suite !

Elle reprit forme humaine et me regarda avec étonnement.

— Ne refais plus jamais ça ! lui ordonnai-je.

— Qu'y a-t-il, Père ?

— Prends n'importe quelle forme, mais pas celle-là.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ? Oncle Beldin dit que mère se changeait tout le temps en chouette neigeuse.

— Justement. Choisis un autre animal.

— Mais tu pleures, Père, fit-elle, surprise.

— Oui, en effet, je pleure.

— Ça alors, je n'aurais, jamais cru que tu savais pleurer ! Et une autre chouette, ça irait ? suggéra-t-elle en me caressant presque tendrement la joue.

— Change-toi en pélican si tu veux, mais ne reprends jamais cette forme.

— Que dis-tu de celle-ci ?

Elle se changea en chouette hulotte. La couleur, brun tacheté, et les houppes de plumes qui ornaient les côtés de sa tête la distinguaient suffisamment de la chouette neigeuse dont la vue m'était si pénible. Ce serait supportable.

J'inspirai profondément.

— C'est bon, dis-je. Bats des ailes, maintenant, et essaie de décoller.

Elle poussa un ululement.

— Je ne comprends pas ce que tu racontes, Pol. Bats des ailes et c'est tout. Nous bavarderons plus tard.

Me croirez-vous si je vous dis qu'elle y arriva à la perfection, du premier coup ? J'aurais dû me douter de quelque chose, mais j'étais encore un peu troublé et je ne m'interrogeai pas. En quelques coups de ses douces ailes elle s'éleva sans effort au-dessus du sol et fit quelques fois le tour de la clairière. Puis elle se posa sur une branche et commença à farfouiller dans ses plumes.

Je mis un moment à me ressaisir. Puis je m'approchai de son arbre et la regardai.

— N'essaie pas de te changer tout de suite, lui conseillai-je, ou tu tomberais de l'arbre.

Elle me regarda de ses grands yeux qui ne cillaient pas.

— Nous allons par là, fis-je en indiquant la direction du nord-est. Je vais me changer en

loup plutôt qu'en oiseau, parce que je ne vole pas très bien. Je devrais arriver à te suivre, mais tâche de ne pas me perdre de vue. Je veux pouvoir te récupérer en cas de problème. Guide-toi sur le soleil. Nous reprendrons forme humaine vers midi.

Elle poussa un nouveau ululement, le cri étrange, creux, de la chouette hulotte.

— Ne discute pas, Polgara, protestai-je. Nous allons faire comme je dis. Je ne veux pas que tu te fasses mal.

Puis, pour couper court à la discussion, je me changeai en loup.

Elle vola par petites étapes, au départ. Elle allait de branche en branche, restant docilement juste devant moi. Je n'avais aucun mal à la suivre. Mais vers le milieu de la matinée, elle commença à choisir des perchoirs de plus en plus éloignés, et je dus presser l'allure. À midi, j'étais hors d'haleine. Je finis par m'arrêter, levai le museau et poussai un hurlement.

Elle décrivit une boucle, revint vers moi, se posa par terre et reprit forme humaine.

— Oh, c'était merveilleux ! s'exclama-t-elle avec un frémissement de plaisir purement sensuel.

Je m'apprêtais à lui faire un sermon. Elle m'avait poussé à bout, ce matin-là. Son sourire me fit changer d'avis. Polgara, qui ne souriait pas souvent, était radieuse, et la mèche blanche qui striait sa chevelure brillait comme un banc de neige au soleil. Dieux du Ciel, quelle jolie fille c'était !

— Tu devrais essayer d'utiliser davantage les plumes de ta queue, dis-je.

Et j'en restai là.

— Oui, Père, dit-elle en souriant de plus belle. Et maintenant ?

— Maintenant, on va se reposer un peu, décidai-je. On repartira au coucher du soleil.

— Dans le noir ?

— Tu es une chouette, Polgara. Et les chouettes préfèrent voler la nuit.

— Et toi ?

Je haussai les épaules.

— La nuit ou le jour, ça n'a pas d'importance pour un loup.

— Nous avons abandonné toutes nos provisions, remarqua-t-elle. Qu'allons-nous manger ?

— Ça, Pol, c'est toi qui verras. Ce qui aura la malchance de croiser ta route, j'imagine.

— Tu veux dire que… Et on le mange *cru ?*

— C'est toi qui as décidé de te changer en chouette, ma chérie. L'hirondelle mange des graines, mais les chouettes préfèrent les rongeurs. Je te déconseille de t'attaquer à un sanglier ; ça risque d'être un peu gros pour toi. Maintenant, c'est à toi de voir.

Elle s'éloigna en marmonnant des imprécations.

J'admets que son idée marchait très bien. À pied, il nous aurait fallu deux jours pour aller à Darine ; comme ça, nous y arrivâmes en trois nuits.

Le soleil se levait lorsque nous parvînmes en haut de la colline qui dominait le port, au sud. Nous reprîmes forme humaine et marchâmes jusqu'aux portes de la ville. Comme toutes les cités du Nord, à l'époque, Darine était faite de rondins. Il fallait qu'une ville brûle plusieurs fois pour que ses habitants comprennent que le bois était un matériau combustible. La porte n'était pas gardée. Nous entrâmes dans la ville et je demandai à un passant somnolent où je pouvais trouver Hatturk, le chef de clan qui, d'après Algar, faisait la pluie et le beau temps à Darine. Il m'indiqua une grande maison située près du front de mer et resta planté là à regarder Polgara d'un air crétin. Je reconnais qu'il est assez agréable d'avoir des filles séduisantes ; d'un autre côté, si on veut passer inaperçu, c'est raté.

— Il va falloir faire attention à ce que nous dirons devant Hatturk, dis-je alors que nous suivions la rue boueuse qui menait au port. D'après Algar, les clans qui ont quitté les plaines pour s'installer ici voient d'un très mauvais œil la division de l'Alorie, et ils détestent la prairie. Ils sont venus ici parce que les arbres leur manquaient. Les premiers Aloriens vivaient dans les forêts, et les grandes étendues dégagées les dépriment. Pied-Léger ne me l'a pas dit comme ça, mais j'ai l'impression que Darine est un haut lieu du culte de l'Ours, alors surveillons nos paroles.

— Je te laisserai parler, Père.

— Ce serait peut-être aussi bien. Les gens du coin sont probablement des Aloriens de l'espèce la plus rétrograde. J'aurai besoin de la coopération de ce Hatturk, alors je vais y aller comme sur des œufs.

— Tu n'as qu'à le secouer un peu, Père. Ce n'est pas comme ça que tu fais, d'habitude ?

— Seulement quand je suis sûr d'être obéi. Quand on a secoué quelqu'un, on ne peut pas lui tourner longtemps le dos, et Darine n'est pas une ville assez touristique pour que j'aie envie d'y passer les vingt prochaines années afin de m'assurer que cet animal de Hatturk suit mes instructions.

— Eh bien, j'en aurai appris des choses pendant ce voyage.

— C'est parfait. Tâche de ne pas trop en oublier.

Hatturk habitait une grande bâtisse de bois. Le chef de clan alorien était une sorte de mini-roi dans sa cour. Il était généralement entouré par une meute de serviteurs qui faisaient office de fonctionnaires et accessoirement de gardes du corps. Je me présentai aux deux Algarois armés jusqu'aux dents qui montaient la garde devant la porte, et on nous fit aussitôt entrer. La plupart du temps, c'est une vraie plaie d'être célèbre, mais ça présente parfois des avantages.

Hatturk était un Algarois pansu, carré d'épaules, à la barbe grisonnante et aux yeux injectés de sang. Il n'avait pas l'air content d'avoir été réveillé avant midi. Comme je m'y attendais plus ou moins, il était vêtu de peaux d'ours. Je n'ai jamais compris comment les membres du culte de l'Ours justifiaient le fait de dépouiller de sa peau le totem de leur Dieu.

— Eh bien, me dit-il d'une voix étrangement rouillée, voilà donc le célèbre Belgarath. Je vous croyais plus grand.

— Je vais vous arranger ça tout de suite, si vous voulez.

Il me jeta un regard un tantinet anxieux.

— Et la dame ? demanda-t-il pour masquer son trouble.

— Ma, fille, Polgara la Sorcière.

Je pense que c'est la première fois que quelqu'un lui donnait ce nom, mais je voulais être sûr d'avoir toute l'attention de mon bonhomme, et je ne tenais pas à ce qu'il se laisse distraire par la beauté de Pol. Il me semblait qu'en lui laissant entendre qu'elle pourrait le changer en salsifis, je le dissuadais d'entreprendre je ne sais quelle bêtise. Je dois dire, à son crédit, que Pol ne broncha pas en m'entendant la présenter de cette façon un peu exotique.

Les yeux injectés de sang de Hatturk devinrent un peu hagard.

— C'est un honneur pour ma maison, dit-il en s'inclinant avec raideur, et j'eus la nette impression qu'il ne s'inclinait pas souvent. Que puis-je faire pour vous ?

— Algar Pied-Léger m'a dit que vous aviez un fou, ici, à Darine, dis-je. Nous voudrions le voir.

— Bah, il n'est pas si dingue que ça. Il a juste des crises de temps en temps et, dans ces moments-là, il se met à délirer. C'est un vieil homme, et les vieux sont toujours un peu bizarres.

— Ça oui, acquiesça Polgara comme si elle suçait un bonbon.

Hatturk comprit qu'il venait de dire une bêtise et j'eus l'impression que les yeux allaient lui sortir de la figure.

— N'y voyez rien de personnel, Belgarath, bredouilla-t-il, tout penaud.

— Il n'y a pas d'offense, Hatturk, répondis-je, magnanime. J'ai le dos large et il en faut un paquet pour me vexer. Parlez-moi plutôt de cet étrange vieillard.

— C'était une tête brûlée quand il était plus jeune. Un bagarreur, une vraie terreur. Ceci explique peut-être cela. Quoi qu'il en soit, il est d'une bonne famille, et quand il a commencé à devenir bizarre, on lui a construit une maison à la sortie de la ville. Sa cadette est restée vieille fille, probablement parce qu'elle louche, et elle s'occupe de lui.

— Pauvre fille, murmura Pol, puis elle ajouta, avec un soupir théâtral : J'imagine que je devrais m'y préparer, moi aussi. Mon père, ici présent, est le plus bizarre de tous les hommes et, tôt ou tard, il faudra bien que quelqu'un veille sur lui.

— Ça suffit, Pol, dis-je fermement. Si vous avez quelques minutes, Hatturk, nous aimerions voir ce vieil homme.

— Mais bien sûr.

Nous bavardâmes un peu tout en le suivant dans les rues boueuses (l'idée de paver leurs rues vint assez tardivement aux Aloriens). J'interrogeai Hatturk en prenant garde à la façon dont je formulais mes questions, et ses réponses confirmèrent mes pires soupçons. C'était un fervent adepte du culte de l'Ours, et il ne fallut pas grand-chose pour qu'il se lance dans une diatribe pleine de sentences définitives, d'idées toutes faites et de clichés, les fanatiques religieux ont toujours manqué d'imagination. Il n'y a aucune explication rationnelle à leur croyance, aussi n'ont-ils pas à se mettre en frais de logique. Ce ne sont pas des considérations mesquines de vérité ou même de vraisemblance qui vont les troubler.

— Vos scribes enregistrent-ils les paroles de ce pauvre fou ? demandai-je.

— À quoi bon perdre du temps et de l'argent ? répliqua-t-il d'un ton dédaigneux. L'un des prêtres de Belar a jeté un coup d'œil à la transcription du scribe et il m'a dit que ça ne valait pas la peine.

— Le roi Algar vous a donné des ordres précis, il me semble ?

— Il y a des moments où je me demande ce qu'Algar a dans le chou. Le prêtre m'a dit qu'à partir du moment où nous avions le *Livre d'Alorie,* nous n'avions pas besoin de toutes ces bêtises.

Ledit prêtre du culte de l'Ours, ne tenait évidemment pas à ce que ces prophéties soient étalées au grand jour. Elles risqueraient d'entrer en conflit avec leur programme. Je retins un chapelet d'invectives.

Le prophète de Darine et sa fille vivaient dans une maisonnette soigneusement tenue, à l'est de la ville. C'était un très vieil homme à la peau tendue sur les os, avec une barbe blanche clairsemée et de grosses mains noueuses. Il s'appelait Bormik, et sa fille Luana. La description qu'en avait faite Hatturk était nettement en deçà de la réalité. Elle donnait l'impression de passer son temps à examiner le bout de son nez. Les Aloriens sont des gens superstitieux, et les défauts physiques les mettent mal à l'aise. Il était compréhensible qu'elle soit restée célibataire.

— Comment ça va, aujourd'hui, Bormik ? beugla Hatturk.

Pourquoi les gens se croient-ils obligés de brailler quand ils parlent à des individus dérangés ?

— Ça peut aller. Sauf que mes mains me font des misères, répondit Bormik d'une voix usée, sifflante, en tendant ses grosses pattes enflées.

— Tu t'es trop souvent cassé les jointures sur le crâne des gens quand tu étais jeune, hurla Hatturk. Je te présente Belgarath. Il veut te parler.

Les yeux de Bormik devinrent aussitôt vitreux.

— Entendez-moi ! dit-il d'une voix tonitruante. Le Vénérable, le Bien-aimé est venu recevoir ses instructions !

— C'est reparti, murmura Hatturk. Tous ces discours incohérents me donnent la chair de poule. Je vous attends dehors.

Il tourna les talons et sortit brusquement.

— Entends-moi, Disciple d'Aldur ! continua Bormik, les yeux rivés sur moi, mais je suis à peu près sûr qu'il ne me voyait pas. Entends mes paroles, car mes paroles sont la vérité. La division prendra fin, car l'Enfant de Lumière arrive.

C'était ce que j'espérais entendre. Ça confirmait que Bormik était la voix de la prophétie. Les choses qu'il avait dites depuis toutes ces années recelaient des informations vitales, et nous les avions ratées ! Je me mis à jurer tout bas et je réfléchis au traitement que j'aimerais infliger à cette tête de lard de Hatturk. Je jetai un rapide coup d'œil à Polgara, mais elle bavardait dans un coin avec la fille louchonne de Bormik.

— Et le Choix sera effectué au lieu sacré de l'Enfant du Dieu-Dragon, poursuivit Bormik. Car le Dieu-Dragon est dans l'erreur, et point n'était voulu. Par le Choix seul sera réparée l'erreur, et tout ce qui fut jamais divisé ne sera plus qu'un. Prends garde au jour où une lueur cramoisie embrasera l'Orbe d'Aldur, car alors sera révélé le nom de l'Enfant des Ténèbres. Et veille bien sur le fils de l'Enfant de Lumière, car il n'aura pas de frère. Puis viendra le temps où ceux qui ne faisaient qu'un seront deux, et quand ils se rencontreront, l'un d'eux cessera d'être.

Puis Bormik pencha sa vieille tête lasse, comme si l'effort exigé par la prophétie l'avait vidé. Je savais qu'il était inutile de le secouer pour le réveiller. Il était trop vieux et trop faible pour poursuivre. Je me levai, pris une couverture sur un banc et l'en couvris doucement. Je n'avais pas envie qu'il prenne froid et qu'il me claque entre les doigts avant d'avoir dit ce qu'il était censé me dire.

— Pol, appelai-je.

— Une minute, Père, fit-elle en m'évacuant d'un geste impatient, et elle continua à parler avec intensité à la louchonne. Alors, c'est d'accord ? lui demandât-elle.

— Je ferai ce que vous me demandez, Dame Polgara, répondit la vieille fille. Mais permettez-moi d'abord de vérifier, si ça ne vous ennuie pas.

Elle se leva, traversa la pièce, prit un miroir de cuivre poli et procéda à l'examen attentif de son reflet.

— C'est entendu ! répondit-elle laconiquement. Elle se retourna et parcourut la pièce du regard. Je vis alors qu'elle ne louchait plus. Et qu'elle avait de très jolis yeux, au demeurant. Que se passait-il donc ?

— Très bien, Père, fit Pol d'un petit ton dégagé. Nous pouvons y aller.

Et elle quitta la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demandai-je en ouvrant la porte de devant.

— Disons que c'est donnant donnant, Père, répondit-elle. Je crois que le marché est équitable.

— Notre problème est là, fis-je en indiquant du menton Hatturk qui nous attendait en piaffant dans la rue. C'est un adepte du culte, et même si j'arrivais, par la terreur, à lui faire retranscrire les délires de Bormik, il les montrerait aux prêtres du culte de l'Ours avant de me les passer, et Dieu sait quel ramassis d'âneries on me transmettrait. Le révisionnisme est

l'âme même de la théologie.

— C'est arrangé, Père, dit-elle de ce petit ton supérieur que je trouvais insupportable. Ce serait trop demander à cette brute que d'essayer de comprendre l'importance de la précision, dans cette affaire. Luana s'en occupera pour nous.

— La fille de Bormik ?

— Évidemment. C'est la plus proche de lui, après tout. Elle écoute ses divagations depuis des années, maintenant ; elle saura lui faire répéter ce qu'il a dit dans le passé. Elle sait comment faire pour qu'il entre en transe. Tiens, je crois que c'est à toi, poursuivit-elle en me tendant la bourse de cuir qu'elle avait réussi à me subtiliser. Je lui ai donné de l'argent pour embaucher des copistes.

— C'est tout ? demandai-je en soulevant ma bourse considérablement allégée.

— Comment ça, c'est tout ?

— Qu'a-t-elle à y gagner ?

— Oh, Père ! s'exclama-t-elle. Tu l'as vue, non ?

— Ses yeux, tu veux dire ?

— Évidemment. Donnant donnant, comme je te disais.

— Elle est trop vieille pour que ça change grand-chose, tu sais. Elle n'arrivera plus jamais à mettre le grappin sur un homme.

— Peut-être pas, mais au moins elle pourra se regarder droit dans les yeux quand elle contemplera son reflet dans un miroir. Tu ne comprendras jamais rien, Vieux Loup, fit-elle en me regardant d'un air accablé. Fais-moi confiance. Je sais de quoi je parle. Et maintenant ?

— Je propose que nous allions en Drasnie, soupirai-je. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire de plus ici. À propos, comment lui as-tu redressé les yeux ?

— Les muscles, Vieux Loup. J'en ai relâché certains et retendu d'autres. Ce n'est pas difficile ; il suffit de faire un peu attention. Les détails, Père, le souci du détail. Ce n'est pas ce que tu me dis toujours ?

— Où as-tu acquis toutes ces connaissances sur les yeux ?

— Nulle part, répondit-elle en haussant les épaules. Je me suis contentée d'improviser. Bon, alors, on va en Drasnie ?

# CHAPITRE XXVI

Nous passâmes la nuit chez Hatturk et nous allâmes au port le lendemain matin afin de prendre un bateau qui remontait vers Kotu, à l'embouchure de la Mrin.

— Je tiens à vous remercier, Hatturk, dis-je en arrivant sur le quai.

— De rien, Belgarath, répondit-il.

— Me permettrez-vous quand même de vous donner un petit conseil ?

— Mais bien sûr.

— Je vous suggère de garder vos opinions religieuses pour vous. Le culte de l'Ours a jadis causé beaucoup de problèmes en Alorie, et les rois d'Alorie ne le voient pas d'un bon œil. La patience du roi Algar a des limites. Le culte a été supprimé un certain nombre de fois dans le passé, et mon petit doigt me dit qu'il pourrait bientôt l'être à nouveau. Je doute que vous ayez envie d'être du mauvais côté quand ça se produira. Algar Pied-Léger sait faire preuve de fermeté quand ça le prend.

Il me jeta un regard morne. Enfin, j'aurais fait ce que je pouvais pour l'avertir…

— Dras sait-il que nous venons, Père ? demanda Polgara alors que nous montions à bord.

— J'ai parlé hier avec le capitaine d'un vaisseau de guerre cheresque, confirmai-je. Il met le cap sur Boktor en ce moment même. Il devrait arriver bien avant que nous ne soyons à Kotu.

— Je serai contente de revoir Dras. Il est moins brillant que son frère, mais il a un cœur gros comme ça.

— Oui, acquiesçai-je. Il faudra que j'aie une conversation avec lui en arrivant à Kotu. Je pense qu'il est temps qu'il se marie.

— Ne me regarde pas comme ça, Père, fit-elle d'un petit ton pincé. J'aime bien Dras, mais pas à ce point-là.

Kotu est l'un des principaux ports du monde actuel, surtout parce que c'est l'extrémité occidentale de la Route des Caravanes du Nord. Mais quand nous y passâmes, Pol et moi, le commerce avec les Nadraks était très limité et Kotu n'était qu'un village avec quelques jetées qui avançaient dans la baie. Il nous fallut deux jours pour effectuer la traversée du golfe de Cherek de Darine à l'embouchure de la Mrin, et Dras nous attendait lorsque nous arrivâmes, vers le milieu de l'après-midi. Sa suite comportait un certain nombre de gens, mais ce n'était pas moi qu'ils venaient voir. C'est Polgara qui les intéressait. Il était évident qu'on avait entendu parler dans tous les royaumes d'Alorie de la sublime fille du Vénérable Belgarath, et les jeunes Drasniens étaient venus de Boktor pour se faire une opinion par eux-mêmes.

Je suis sûr qu'ils ne furent pas déçus.

Lorsque nous étions allés à l'île des Vents pour le mariage de Beldaran, les filles n'avaient que seize ans et c'était la première fois qu'elles quittaient le Val. Pol-gara m'en avait fait voir de toutes les couleurs, à l'époque, mais elle avait quelques années de plus, à présent, et c'est d'un œil serein et même assez amusé que je voyais les jeunes gens vibrionner autour d'elle. Pol trouvait leur manège agréable, mais elle saurait se tenir.

Nous descendîmes dans une auberge assez sordide dans l'intention de repartir tôt le lendemain matin pour le village de Braca, où le prophète mrin était en cage.

Nous parlâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit avec Cou-d'Aurochs, ce qui donna à Pol l'occasion de briser encore quelques cœurs.

Dras se cala confortablement au dossier de son fauteuil et me regarda d'un œil quelque peu scrutateur.

— Algar va se marier, vous savez, m'annonça-t-il.

— C'est drôle, il ne m'a rien dit, répliquai-je. Nous nous sommes pourtant vus, dans l'île des Vents.

— Vous le connaissez, répondit Dras avec un haussement d'épaules. Je devrais peut-être songer à en faire autant.

— Je voulais justement t'en parler. Que les gens ordinaires se marient ou non, ça n'a aucune importance, mais les rois ont certaines responsabilités.

— Je n'ose espérer que…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Non, Dras, répondis-je fermement. Polgara n'est pas à marier. Je ne crois pas qu'elle ferait une bonne épouse pour toi, de toute façon. Elle a le caractère vif, c'est le moins qu'on puisse dire. Choisis plutôt une brave Alorienne. Tu seras plus heureux, je t'assure.

— Elle est rudement jolie, tout de même, soupira-t-il.

— Pour ça oui, mais elle a une autre mission dans l'existence. Le moment viendra peut-être pour elle de se marier, mais c'est elle qui en décidera, et le moment n'est pas encore venu. Nous sommes loin de Braca ?

— Une journée à peu près. C'est de l'autre côté des marais. J'ai pensé à les faire assécher, fit-il en se tiraillant la barbe. Ça ferait de bonnes terres cultivables si seulement on pouvait évacuer toute cette eau.

— C'est ton royaume, répondis-je, mais je pense que le drainage des marais risque d'être un sacré boulot. Tu as eu des nouvelles de ton père, ces temps-ci ?

— Il y a un mois, par là. Sa nouvelle femme attend encore un bébé. Ils espèrent que ce sera un garçon, cette fois. Ma demi-sœur pourrait monter sur le trône après la mort de mon père, bien sûr, mais les Aloriens n'aiment pas beaucoup obéir à des femmes. Ce n'est pas normal pour nous.

(Vous n'imaginez pas le temps qu'il me fallut pour les faire évoluer sur ce point. Porenn comptera probablement au nombre des plus grandes souveraines de l'histoire, mais les Drasniens du fin fond des campagnes ont encore du mal à la considérer comme leur reine.)

Je dormis un peu plus tard le lendemain matin, et il était près de midi lorsque nous prîmes le bateau pour remonter le fleuve.

La Mrin est très boueuse à l'embouchure, à cause des landes, j'imagine. C'est une immense zone marécageuse qui s'étend entre la Mrin et l'Aldur. C'est l'une des régions les moins intéressantes du Nord, si vous voulez mon avis. Cela dit, j'ai toujours eu un préjugé contre les étangs. Je trouve que ça pue, et l'air est tellement chargé d'humidité que j'ai l'impression de respirer sous l'eau. Sans parler de tous ces insectes qui considèrent les gens comme leur casse-croûte. Je restai dans la cabine pendant la remontée de la rivière, mais Polgara arpenta le pont, des hordes de courtisans pendus à ses basques. Tant mieux si ça l'amusait, mais je n'aurais sûrement pas invité tous les moustiques dans un rayon de dix lieues à venir boire mon sang pour le plaisir de faire marcher quelques admirateurs.

Le capitaine mouilla l'ancre au coucher du soleil. Le chenal était bien balisé, mais il n'est pas conseillé de s'aventurer dans les marécages en pleine nuit. Il peut se passer trop de choses désastreuses.

J'étais assis avec Dras dans la cabine, après dîner, lorsque Pol nous rejoignit.

— Dras ? demanda-t-elle en entrant. Pourquoi vos concitoyens agitent-ils tout le temps les doigts lorsqu'ils se parlent ?

— Oh, ça ! répondit-il en riant. C'est le langage secret. Une idée des marchands. Il paraît qu'à certains moments, quand on fait des affaires, on a besoin de parler discrètement à son

associé. Ils ont mis au point une sorte de langage des signes. Il était assez simple au début, mais il s'est beaucoup compliqué avec le temps.

— Vous connaissez ce langage ?

— Avec des doigts comme ça ? fit-il en tendant un de ses énormes battoirs. Vous voulez rire !

— Ça pourrait être utile. Tu ne penses pas, Père ?

— Nous avons d'autres moyens de communication, Pol.

— Peut-être, mais j'aimerais quand même apprendre ce langage secret. Je n'aime pas que les gens se fassent des messes basses derrière mon dos, même avec leurs doigts. Vous n'auriez pas quelqu'un, sur ce bateau, qui le connaisse, Dras ?

— Je ne m'en suis jamais préoccupé, mais je vais me renseigner.

— Ça me ferait plaisir.

Nous repartîmes le lendemain matin et nous arrivâmes au village de Braca vers midi. Nous nous appuyâmes au bastingage, Dras et moi, en approchant du quai.

— Ce n'est pas un endroit très sympathique, hein ? observai-je en regardant les taudis ravagés par les intempéries blottis sur la rive boueuse.

— Même avec beaucoup d'imagination, on ne risque pas de confondre cet endroit avec Tol Honeth, acquiesça-t-il. Lorsque nous avons découvert ce fou, j'ai d'abord pensé l'emmener à Boktor, mais c'est son village natal, et il se met en rogne dès qu'on parle de l'en éloigner. Nous nous sommes dit qu'il valait mieux le laisser là. Les copistes ont fait la gueule, mais je n'ai pas augmenté la mise pour rien. Ils sont payés pour retranscrire ses divagations, pas pour admirer le paysage.

— Tu es sûr qu'ils font ça scrupuleusement ?

— Comment voulez-vous que je le sache, Belgarath ? Je ne sais pas lire, vous le savez bien.

— Quoi ? Tu n'as pas encore appris ?

— Pourquoi me donnerais-je cette peine ? Il y a des scribes, pour ça. Si quelque chose est vraiment important, ils me le liront. Les miens ont mis au point une sorte de système. Deux d'entre eux transcrivent les paroles du fou et le troisième se contente de l'écouter. Quand le fou a fini de divaguer, les deux scribes relisent leur version, et celui qui écoutait décide laquelle est la plus proche de la vérité.

— Je trouve ça un peu compliqué.

— Vous avez bien insisté sur l'importance de la fidélité de la transcription. Si vous trouvez une méthode plus simple, je suis preneur.

Nous nous approchâmes d'une jetée branlante. Les matelots mouillèrent l'ancre, et nous descendîmes à terre pour voir le prophète mrin.

Je crois n'avoir jamais rencontré un homme aussi sale de ma vie. Il avait les cheveux et la barbe feutrés et portait en tout et pour tout un méchant chiffon autour des reins. Pardon, il avait aussi, autour du cou, un collier de fer attaché par une grosse chaîne à un solide poteau planté devant sa niche, je ne vois pas d'autre mot pour décrire la pauvre hutte où il faut croire qu'il dormait. Il était accroupi par terre, près du poteau, et faisait des bruits de bête tout en agitant spasmodiquement sa chaîne. Je cherchai vainement une lueur d'intelligence ou même seulement d'humanité dans ses yeux profondément enfoncés sous ses sourcils broussailleux.

— Vous êtes vraiment obligés de l'enchaîner comme ça ? demanda Polgara.

— C'est à cause de ses crises, répondit Cou-d'Aurochs en hochant la tête. Chaque fois, il s'enfuyait dans les landes. Il disparaissait pendant une semaine ou deux, et il revenait en rampant. Quand nous avons compris qui – ou plutôt ce qu'il était, nous avons décidé de

l'enchaîner, pour sa propre sécurité. Il y a des sables mouvants et des fondrières dans les landes. Le pauvre diable n'aurait pas assez de jugeote pour les éviter et, s'il disparaissait, il ne pourrait plus réciter ses prophéties.

— Vous n'êtes quand même pas obligés de le traiter comme un animal, objecta Pol en regardant la hutte de terre battue.

— C'est un animal, Polgara. S'il est dans cette soue, c'est parce que c'est lui qui y tient. Il devient hystérique quand on veut l'emmener dans une maison.

— Vous avez dit qu'il était né là, notai-je.

Dras hocha la tête.

— Il y a trente ou quarante ans. Cet endroit faisait partie du royaume de Père avant notre expédition en Mallorée. Le village existerait depuis soixante-dix ans environ. La plupart des habitants vivent de la pêche.

Je m'approchai des trois scribes qui étaient assis à l'ombre d'un saule misérable et me présentai.

— A-t-il dit quelque chose dernièrement ? demandai-je.

— Pas depuis une huitaine de jours, répondit l'un d'eux. Je me demande si ce n'est pas la lune qui déclenche ses crises. Il parle à d'autres moments aussi mais, à la pleine lune, ça ne rate pas.

— J'imagine qu'il doit y avoir une explication. Vous ne pourriez pas le décrasser un peu ?

— Nous avons essayé de lui jeter des seaux d'eau, répondit le scribe, mais il se roule dans la boue aussitôt après. Je crois qu'il aime se sentir sale.

— Prévenez-moi dès qu'il se mettra à parler. Il faut que je l'entende.

— Je doute que vous arriviez à trouver le moindre sens à ce qu'il raconte, objecta l'un des autres copistes.

— Ça viendra un jour. J'ai l'impression que je vais passer un moment à étudier ses divagations. Il ne parle jamais de la pluie et du beau temps ? Il ne dit jamais qu'il a faim, par exemple ?

— Non. D'après les villageois, il ne saurait même pas articuler une parole. Il se serait mis à parler il y a huit ou dix ans seulement. Ce qui nous facilite la tâche : nous n'avons pas besoin de faire le tri dans ce qu'il dit. Tout est important.

Nous passâmes la nuit sur le bateau de Cou-d'Aurochs. La coopération des villageois était importante pour nous, et je ne voulais pas m'attirer leur ressentiment en réquisitionnant l'une de leurs maisons.

Le lendemain midi, l'un des scribes vint me chercher.

— Belgarath ! appela-t-il. Venez vite ! Il parle.

L'un des jeunes Drasniens, qui avait commencé à apprendre le langage des signes à Pol, interrompit la leçon à contrecœur pour nous accompagner jusqu'à la soue du prophète.

Il était accroupi à côté de son poteau et secouait frénétiquement sa chaîne. Je ne pense pas qu'il essayait de se détacher. J'eus plutôt l'impression que le cliquetis métallique l'apaisait, d'une certaine façon. Et puis, en dehors du bol de bois dans lequel on lui apportait à manger, cette chaîne était son seul bien au monde. Après tout, il avait bien le droit d'en faire ce qu'il voulait. Lorsque nous approchâmes, il faisait des bruits de bête.

— C'est fini ? Il ne dit plus rien ? demandai-je au scribe qui était venu me chercher.

— Il va recommencer, m'assura-t-il. Il s'interrompt de temps à autre pour gémir et grommeler, puis il se remet à parler. Quand il s'y met, ça dure généralement jusqu'au coucher du soleil.

Puis le fou lâcha sa chaîne et me regarda droit dans les yeux. Je lui trouvai soudain un

regard conscient et très pénétrant.

— Entends mes paroles ! me dit-il d'une voix creuse, retentissante, qui rappelait étrangement celle de Bormik. L'Enfant de Lumière sera accompagné pendant sa quête par l'Ours, le Guide et l'Homme aux Deux Vies. Et toi aussi, Vénérable et Bien-aimé, tu seras à ses côtés. Et le Seigneur des Chevaux viendra avec vous, et l'Aveugle, et la Reine du Monde. D'autres vous rejoindront plus tard : le Chevalier Protecteur et l'Archer, la Chasseresse et la Mère de la Race qui n'Est Plus, et la Femme qui Regarde, que tu as déjà rencontrée.

Il se mit à geindre et à baver tout en tirant sur sa chaîne.

— C'est bon, annonçai-je à Dras. C'est tout ce que je voulais savoir. C'est un vrai prophète.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Surtout en si peu de temps ?

— Il a parlé de l'Enfant de Lumière, Dras. Bormik a fait la même chose à Darine. Je souhaiterais que tu en informes ton père et tes frères. C'est à cela qu'on reconnaît les prophètes. Dès que quelqu'un fait allusion à l'Enfant de Lumière, vous avez intérêt à convoquer les scribes parce que ce qu'il dira sera important.

— Comment avez-vous découvert ça ?

— Nous avons passé un moment ensemble, la Nécessité et moi, quand nous sommes allés en Mallorée, tu te souviens ? Elle m'a longuement parlé de l'Enfant de Lumière. C'est peut-être un peu tiré par les cheveux, ajoutai-je en pensant soudain à autre chose, et je ne sais pas si ça arrivera jamais dans cette partie du monde, mais il se pourrait que quelqu'un parle de l'Enfant des Ténèbres. Faites aussi transcrire ses paroles.

— Quelle est la différence ?

— Les prophètes qui parlent de l'Enfant de Lumière nous donnent des instructions. Ceux qui parlent de l'Enfant des Ténèbres transmettent les instructions de Torak. Il pourrait s'avérer utile d'intercepter certains de ces messages.

— Vous allez rester ici pour écouter ce qu'il dit ?

— Ce n'est pas la peine. Je sais ce que je voulais savoir. Dis aux copistes de me préparer une copie de tout ce qu'ils ont noté jusque-là et de me la faire parvenir au Val.

— Comptez sur moi. Vous voulez retourner tout de suite à Kotu ?

— Non. Je ne vois pas l'intérêt de refaire le même chemin en sens inverse. Je préférerais que tu nous trouves un pêcheur ou un batelier qui connaîtrait le marécage. Comme ça, nous pourrions rentrer chez nous en passant par l'Algarie.

— Je peux faire autre chose pour vous ?

— Rentre à Boktor et marie-toi. Il faut que tu aies un fils pour lui transmettre ta couronne.

— Je n'ai pas de couronne, Belgarath.

— Trouves-en une. Ça ne veut pas dire grand-chose, mais les gens aiment les symboles visibles du pouvoir.

Polgara me regardait d'un œil noir.

— Qu'ya-t-il ?

— Le marécage, Père ? Tu veux me faire traverser *le marécage ?*

— Considère ça comme une expérience éducative, Pol. Ramassons nos affaires. Je voudrais rentrer au Val.

— Pourquoi cette hâte, tout à coup ?

— Disons que j'ai le mal du pays.

Elle leva les yeux au ciel avec cet air excédé qu'elle prisait tant.

Notre cicérone s'appelait Gannik, et c'était un grand gaillard sympathique et bavard. Sa barque était longue et étroite comme un canoë. Il prenait parfois les rames dans les étangs

mais, la plupart du temps, il avançait à la perche. Je n'étais pas rassuré de le voir debout dans cette étroite embarcation, mais il semblait savoir ce qu'il faisait, alors…

J'avais vraiment envie de rentrer au Val. Et j'avais encore plus envie de quitter Braca et d'éloigner Pol du jeune Drasnien qui lui enseignait le langage des signes. J'arrivais à garder mon calme proverbial tant que les prétendants se massaient autour de Pol comme un essaim d'abeilles, mais la voir assise toute seule avec l'un de ces jeunes gens m'agaçait prodigieusement. Pol avait les pieds sur terre, mais quand même…

Je suis sûr que vous voyez ce que je veux dire.

Je ruminai le problème tandis que nous descendions vers le sud à travers ces tourbières détrempées. Polgara avait dix-huit ans, maintenant, et il était temps que j'aie une petite conversation avec elle. Elles avaient grandi sans mère, sa sœur et elle, et il n'y avait eu personne pour leur expliquer les choses de la vie. Je n'avais plus à m'en faire pour Beldaran, mais je n'étais pas sûr que Pol sache tout ce qu'elle devait savoir. Les petits-enfants sont une vraie bénédiction. À condition qu'ils arrivent au moment opportun.

La frontière entre la Drasnie et l'Algarie n'était pas très bien définie à l'endroit où elle passait dans les marécages que les Drasniens appelaient marais de Mrin, et les Algarois marécages d'Aldur. C'était pourtant une seule et même fondrière. Nous étions à près de trois jours au sud de Braca quand Pol vit l'une des créatures aquatiques qui vivaient dans ces régions.

— C'est une otarie ou un castor ? demanda-t-elle à Gannik en voyant une petite tête ronde, au museau effilé, sortir de l'eau juste devant nous.

— C'est un palustre, répondit-il. Un genre d'otarie, en plus gros. Ce sont de petites canailles très joueuses. Il y a des gens qui les piègent pour leur fourrure. Moi, je ne pourrais pas. Je ne sais pas pourquoi, je trouve qu'on ne devrait pas faire ça. J'aime bien les regarder jouer.

Le palustre nous observa avec curiosité de ses gros yeux noirs pendant que Gannik faisait avancer sa barque à la perche dans la grande mare qui était manifestement son repère. Le petit animal émit un pépiement, et j'eus l'impression qu'il nous engueulait.

— Il râle parce que nous faisons peur aux poissons, fit Gannik en riant. Il y a des moments où je me dis qu'il ne leur manque que la parole.

C'est drôle, parce que Vordaï, la sorcière des marais, arriva à la même conclusion, des années plus tard, et m'obligea à y remédier.

Nous arrivâmes enfin à la partie du marais qui était alimentée par les chenaux de l'embouchure de l'Aldur, et Gannik nous déposa sur la berge, à l'est. Nous le remerciâmes avec effusion.

C'était tout de même bon de retrouver la terre ferme !

— On change de forme tout de suite ? suggéra Pol.

— Pas si vite. Il faut d'abord que je te parle.

— Ah bon ? Et de quoi ?

— Tu grandis, Pol.

— Sans blague ? Je n'avais pas remarqué !

— Je t'en prie. Il y a des choses qu'une jeune fille doit savoir.

— Ah oui ? Quoi, par exemple ?

Je me mis à bafouiller. Pol était plantée là, les yeux ronds, l'air évaporé, et je ne réussis qu'à bredouiller de plus belle. Elle peut être très cruelle quand elle veut. Je finis par me taire. Elle avait vraiment l'air trop ahuri.

— Tu sais déjà tout ça, hein ? fis-je d'un ton accusateur.

— Tout quoi, Père ?

— Ça suffit ! Tu sais très bien d'où viennent les bébés. Pourquoi me laisses-tu m'enfoncer comme ça ? C'est embarrassant pour tous les deux !

— Tu veux dire qu'ils ne naissent pas dans les choux ? fit-elle en me tapotant la joue. Je sais tout ça, Père. J'ai aidé Beldaran à accoucher, tu te souviens ? Les sages-femmes m'ont tout expliqué. J'avoue que ça m'intriguait.

— Ne te laisse pas entraîner trop loin par la curiosité, Pol. Il y a certaines procédures à respecter avant de passer à l'expérimentation.

— Ah bon ? Et tu les as respectées, à Mar Amon ? Je marmonnai quelques jurons dans ma barbe et me changeai en loup. Le loup a l'avantage de ne pas rougir et je devais être d'une jolie couleur aubergine.

Polgara éclata de ce rire de gorge, chaud, profond, dont elle m'avait si rarement fait l'honneur, et prit la forme de la chouette hulotte qu'elle avait adoptée.

# CHAPITRE XXVII

Beldin était rentré de Mallorée quand nous arrivâmes au Val, Pol et moi. Je fus un peu surpris de le revoir si vite. Lorsqu'il partait là-bas, il y restait d'ordinaire plusieurs siècles. Il gravit l'escalier de ma tour dès le lendemain matin de notre retour. Il était plus gracieux que jamais.

— Où étiez-vous passés ? lança-t-il hargneusement.

— Allons, mon Oncle, du calme, répondit Pol. Nous avons dû nous occuper de certaines choses.

— Tu es rentré en vitesse, dis donc, notai-je. Il y a le feu ?

— Arrête de faire le malin, Belgarath, ça ne te va vraiment pas. Les Angaraks de Mallorée tournent en rond. Il ne se passera rien tant que Torak n'aura pas quitté sa retraite d'Ashaba. Zedar l'a rejoint, figure-toi, ajouta-t-il avec un sourire soudain, ce qui rend fou le bel Urvon au minois tavelé.

— Comment ça ?

— Urvon est le plus rampant des lèche-bottes, et il ne supporte pas que Zedar soit plus proche de Torak que lui. L'ennui, c'est qu'il ne peut pas aller à Ashaba défendre ses intérêts parce qu'il a peur de quitter Mal Yaska.

— Pourquoi ça ?

— À cause de moi. Je crois qu'il revoit ce crochet chauffé à blanc dans tous ses cauchemars.

— Encore ? Voyons, Beldin, ça remonte à plus de cinq cents ans.

— Il faut croire que ça lui a fait une impression durable. Au moins, l'un des disciples de Torak est cloué sur place. Qu'est-ce que tu nous fais pour le petit déjeuner, Pol ?

Elle lui jeta l'un de ses célèbres regards qui ne cillaient pas.

— Tu t'empâtes, on dirait, nota-t-il en la déshabillant outrageusement du regard. Les hanches, surtout, je trouve. Tu devrais faire attention.

Elle étrécit les paupières d'une façon inquiétante.

— Ne poussez pas le bouchon trop loin, mon Oncle, dit-elle entre ses dents.

— À ta place, Beldin, je me méfierais, lui conseillai-je. Elle a commencé son éducation et c'est une élève très douée.

— J'en étais sûr. Bon, qu'est-ce que vous fabriquiez, tous les deux ? Les jumeaux m'ont dit que vous étiez partis pour l'île.

— Il y a un héritier au trône de Riva, lui annonçai-je. Il s'appelle Daran et il promet, c'est moi qui te le dis. L'Orbe de notre Maître était très contente de faire sa connaissance.

— Je devrais peut-être aller le voir, suggéra Beldin d'un ton rêveur. Tu as sûrement des liens privilégiés avec lui, mais nous étions très proches, Beldaran et moi, quand elle était enfant. Quand même, vous en avez mis du temps à revenir…

— En rentrant, nous sommes passés par Darine et par la Drasnie. Je voulais voir ces deux prophètes de mes propres yeux. Ils sont authentiques, il n'y a aucun doute.

— Parfait. Torak a des petits problèmes avec sa prophétie.

— Quel genre ?

— Il n'aime pas ce qu'elle raconte. En sortant de sa transe, il a lu ce que les scribes d'Urvon avaient transcrit et il paraît qu'il a réduit quelques montagnes en miettes. Il aurait été gravement offusqué par les *Oracles ashabènes*.

— Mmm, mais tu sais que ça me fait très plaisir, ce que tu me racontes ? Tu penses que

nous pourrions mettre la main sur un exemplaire de ces *Oracles ?*

— Je ne vois pas comment, hélas ! Torak n'a vraiment pas envie de voir ce document traîner entre toutes les mains. Urvon en avait un exemplaire, mais Torak y a mis le feu rien qu'en claquant des doigts depuis Ashaba. Zedar est là-bas, poursuivit-il en se grattant la barbe, et nous le connaissons suffisamment tous les deux pour être sûrs qu'il en a une copie. Si Torak le laisse repartir, il l'emmènera probablement avec lui. J'imagine que c'est la seule copie qui n'ait pas été trafiquée par l'autre Grand Brûlé. Un jour, je tordrai le cou à Zedar et je la récupérerai sur son cadavre. Pourquoi ne l'as-tu pas tué quand tu en avais l'occasion ? me lança-t-il avec un regard noir.

— On me l'avait interdit, figure-toi, et je pense que tu ferais bien d'oublier tes pulsions homicides, toi aussi, si jamais il te tombe sous la main. Nous aurons besoin de lui plus tard.

— Mouais. Je suppose que tu ne peux pas être plus précis ?

Je secouai la tête.

— C'est tout ce qu'on m'a dit.

Il eut un grognement amer.

— Je pourrais peut-être faire main basse sur les *Gospels de Mallorée,* si je trouvais le moyen d'entrer à Kell et d'en ressortir en un seul morceau.

— Qu'est-ce que c'est, les *Gospels de Mallorée demanda Pol.*

— Un autre ensemble de prophéties, répondit-il. Très obscures. Elles ont été établies par les Dais, qui sont d'une neutralité absolue ! Oh, à propos, Belgarath, Ctuchik a déménagé.

— J'ai entendu dire ça, oui. Il est dans un bled appelé Rak Cthol, maintenant.

— Je l'ai survolé en revenant, confirma-t-il. Ce n'est pas un endroit très accueillant. La ville est construite en haut d'un pic qui se dresse au milieu d'un désert. D'après certaines rumeurs, cette épidémie de prophéties serait contagieuse. Elle aurait atteint certains des Grolims de Ctuchik. Il les a fait enfermer à Rak Cthol sous la garde de copistes. Je doute que leurs prophéties soient aussi affûtées que celle de Torak, mais il pourrait être intéressant de se les procurer. Je te laisse ce soin. Il vaut mieux que j'évite d'approcher de cet animal de Ctuchik : J'ai effleuré son esprit une ou deux fois, et il sentirait sûrement ma présence dans un rayon de plusieurs centaines de lieues. C'est d'informations que nous avons besoin, pas de déclencher des bagarres inutiles.

— Vous savez que les Murgos se sont mis en mouvement, intervint Pol. Ils s'installent dans la moitié sud du continent et ils réduisent les Dals du Ponant en esclavage.

— J'ai le plus grand respect pour les facultés intellectuelles des Dals, répondit-il, mais ils ne sont pas très courageux, hein ?

— Je pense que c'est un subterfuge, avançai-je. Ils ont prouvé qu'ils n'étaient pas sans défense en empêchant les Grolims d'Urvon d'entrer à Kell. Je pense que je vais rendre une petite visite à Ctuchik, dans son fief de Rak Cthol, fis-je d'un ton rêveur en m'appuyant au dossier de mon fauteuil. Il est nouveau dans cette partie du monde, ce serait gentil de lui souhaiter la bienvenue. Et puis comme ça on saurait à quoi il ressemble quand il n'est pas un Mâtin.

— Oui, il faut toujours entretenir de bonnes relations avec ses voisins, renchérit Beldin avec un sourire sardonique.

— Tu retournes en Mallorée ?

— Pas pour le moment. Je vais d'abord voir ton petit-fils.

— Tu pourrais tenir Polgara à l'œil pendant mon absence ?

— Je n'ai pas besoin d'un chaperon, Père, protesta-t-elle.

— Je crois que si, moi, objectai-je. Tu es à un stade dangereux de ton éducation. Tu crois

tout savoir, mais tu as encore beaucoup à apprendre et je ne veux pas que tu t'entraînes sans surveillance.

— Je la surveillerai, promit Beldin, puis il se tourna vers elle. Tu as oublié notre petit déjeuner, Pol ? Ce n'est pas parce que tu as décidé de faire un régime qu'il faut tous nous mettre à la diète.

Je quittai le Val le matin même, et me métamorphosai sitôt arrivé dans les plaines d'Algarie. Je n'aime pas me changer en loup quand je traverse le Val, de crainte d'effrayer les biches et les lapins qui sont plus ou moins apprivoisés.

Je traversai l'Aldur à la nage et, le lendemain matin, j'arrivais à l'À-Pic. Je le suivis jusqu'à l'une des ravines dont Algar nous avait parlé dans l'île des Vents. L'À-Pic était l'une des conséquences de ce que mon Maître et Belar avaient été amenés à faire pour contenir l'océan que Torak avait créé en fendant le monde. La chaîne de montagnes qui avait surgi de la croûte terrestre avait provoqué une fracture le long de la partie est, et le résultat était cette falaise imposante, d'une demi-lieue de haut, qui formait la frontière naturelle entre l'Algarie et le Mishrak ac Thull.

Je regardai un moment la ravine, et décidai d'attendre la tombée de la nuit pour l'escalader. Pied-Léger nous avait raconté que les voleurs de chevaux murgos empruntaient parfois ces gorges lors de leurs raids, et je ne tenais pas à tomber sur un de ces commandos dans un goulot d'étranglement. Et surtout je ne voulais pas que Ctuchik soit informé de mon arrivée. Zedar savait que je me changeais volontiers en loup, et j'ignorais s'il avait mis ses collègues, les autres disciples, au courant. Je m'éloignai donc d'une demi-lieue et me tapis dans l'herbe haute.

J'eus bientôt la confirmation de mon intuition. Vers midi, j'entendis des cavaliers qui se frayaient un chemin dans la caillasse, au pied de la falaise. Je dressai l'oreille et restai soigneusement caché dans l'herbe.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, dit l'un des hommes. Tu sais comment les Hommes-Chevaux traitent ceux qui essaient de voler leurs bêtes ?

— Encore faudrait-il qu'ils nous attrapent, répondit une autre voix.

Je levai prudemment le nez. La brise était un peu fantasque, mais je ne pensais pas qu'elle porte mon odeur jusqu'aux chevaux. Je regardai dans la direction d'où venaient les voix, et je vis deux hommes en cotte de mailles et casque conique, portant une épée à la taille. Les Murgos n'ont jamais été très séduisants, et la coutume de se taillader le visage au cours de la cérémonie marquant leur entrée dans la vie adulte ne les arrangeait pas. Mes deux gaillards étaient des spécimens représentatifs de l'espèce. Ils avaient les épaules larges, évidemment ; on ne passe pas le plus clair de son temps à s'exercer à l'épée sans acquérir quelques muscles. Mais en dehors de ces épaules avantageuses, ils étaient plutôt efflanqués. Ils avaient la peau grumeleuse, verruqueuse, des pommettes proéminentes et leurs yeux bridés formaient deux fentes étroites.

Je compris vite pourquoi ils s'aventuraient dans ces ravines abruptes, au risque de se faire pincer par les Algarois. Leurs chevaux n'étaient vraiment pas beaux.

— J'ai vu un grand troupeau du haut de la falaise, reprit le premier.

— Des chevaux ou des vaches ? demanda l'autre.

— Difficile à dire. Ils étaient loin, et l'herbe est très haute.

— Je ne suis pas descendu pour voler des vaches, Rashag. Si je veux une vache, j'irai en faucher une aux Thulls. Ils ne s'excitent pas comme les Hommes-Chevaux. Que voulait le Grolim à qui tu as parlé ?

— Que voulais-tu qu'il veuille ? Il cherchait quelqu'un à étriper. Le sang commençait à

sécher sur son autel.

— Il n'avait pas l'air d'un Grolim thull.

— Non, il était de Rak Cthol, au sud. Ctuchik les a répartis sur tout le haut de la falaise. Il n'aime pas les surprises, et les Hommes-Chevaux connaissent ces ravines.

— Ces Aloriens ! Je les déteste !

— Tu sais, Agga, je crois pas qu'ils nous aiment beaucoup non plus. Le Grolim m'a demandé de dire autour de moi de ne pas aller dans la Terre Gâte des Murgos.

— Qui pourrait avoir envie d'aller là-bas, de toute façon ? Il n'y a que du sable noir et ce satané lac puant.

— Ctuchik a sûrement ses raisons. Mais il ne me les a pas confiées. En fait, je ne l'ai même pas vu.

— Moi si, fit le dénommé Agga en frémissant. Le général m'a fait porter un message à Rak Cthol, et Ctuchik m'a posé des questions. On dirait un homme mort depuis des semaines.

— Et Rak Cthol ? C'est comment ?

— C'est pas le genre d'endroit où on a envie d'aller en vacances.

Ils étaient presque hors de portée de voix, maintenant, et je décidai de ne pas les suivre. C'étaient manifestement des seconds couteaux, et il était peu vraisemblable que leur conversation m'apporte une information utile. Je posai la tête sur mes pattes et me rendormis.

Je devais les revoir un peu plus tard.

À la tombée du jour, je me levai, cambrai le dos, m'étirai et bâillai. Soudain, j'entendis des chevaux galoper vers moi. Je me recouchai dans l'herbe pour observer la situation. Rashag et Agga revenaient, et ils n'avaient pas réussi à trouver de chevaux algarois. Ceux que je vis étaient montés par des Algarois, et ils poursuivaient les deux Murgos qui fuyaient comme des dératés. Les chevaux algarois étaient – et sont toujours – bien meilleurs que les chevaux murgos, de sorte que l'issue de la poursuite était assez prévisible. Rashag et Agga ne revirent jamais le Cthol Murgos.

J'attendis que les Algarois rebroussent chemin pour m'approcher du pied de la ravine et entamer l'escalade. Je ne sais pas comment je l'aurais négociée si j'avais été à cheval, mais les loups ont des griffes, et je fus en haut avant le lever du jour. Après m'être assuré qu'il n'y avait personne dans les parages, je me dirigeai vers le sud-est et la Terre Gâte des Murgos.

Les montagnes du sud du Mishrak ac Thull et du nord du Cthol Murgos sont arides, rocailleuses, et la maigre végétation n'offre guère de possibilités de cachettes, de sorte que je me déplaçai surtout de nuit. Les loups y voient bien dans le noir, mais je comptais surtout sur mon nez et mes oreilles pour me prévenir si j'approchais des gens. Il y avait très peu de gibier dans ce désert, de sorte qu'un loup aurait probablement attiré l'attention à cet endroit. Les Thulls ne m'inquiétaient pas particulièrement. D'abord c'étaient des gens peu attentifs, et ensuite ils faisaient de grands feux, la nuit. Non qu'il fasse particulièrement froid à cette époque de l'année ; c'est plutôt qu'ils avaient peur du noir. Quand on va au fond des choses, on se demande de quoi les Thulls n'ont pas peur.

Je commençai à faire plus attention lorsque j'eus traversé la frontière avec le Cthol Murgos. Au contraire des Thulls, les Murgos affectent de n'avoir peur de rien, même des choses dont ils devraient avoir peur.

Mais il n'y avait pas plus de Murgos que de Thulls dans ces montagnes. Je vis juste quelques avant-postes murgos, que je n'eus aucun mal à éviter.

Je serais arrivé plus vite à la Terre Gâte des Murgos si j'avais voyagé en territoire ami, parce que je passais un temps non négligeable à me cacher ou à faire des détours afin de

rester hors de vue. Je ne pensais pas que les Murgos de base feraient très attention à moi, parce qu'ils s'intéressaient aux gens, pas aux animaux. Mais les loups étaient rares dans la région et, si un Murgo me voyait, je craignais qu'il n'en parle au premier Grolim qu'il rencontrerait, et les Grolims étaient ainsi faits qu'une remarque anodine pouvait leur mettre la puce à l'oreille. Or je ne tenais pas à ce que quelqu'un gâche la surprise que je m'apprêtais à faire à Ctuchik.

Je sortis enfin des montagnes et m'engageai dans la zone appelée fort justement Terre Gâte des Murgos. Il était assez évident que ce désert avait jadis été un grand lac ou une mer intérieure. Je croyais me rappeler qu'il y avait une vaste étendue d'eau à l'ouest de la cité angarak de Karaath, avant que Torak ne fende le monde, et ce désert de sable noir s'était manifestement vidé d'un seul coup. Le sable était jonché de squelettes de monstres aquatiques, mais le seul vestige de cette ancienne mer était l'immonde loch Cthok, à une certaine distance au nord de Rak Cthol. Je m'aventurai dans le sable noir sans crainte d'y laisser mes empreintes, car il était balayé par un vent inlassable.

Lorsque j'arrivai en vue du pic que Ctuchik avait coiffé de sa ville, je m'assis pour réfléchir un peu à la situation. Les loups n'étaient pas complètement inconnus dans les montagnes du Cthol Murgos et dans la Terre Gâte, mais un loup trottinant dans les rues de Rak Cthol ne pouvait manquer d'attirer l'attention. Il fallait que je trouve autre chose. Le sentier qui montait autour du pic grouillait forcément de gardes, de même que les portes de la cité, et je me dis que la meilleure solution était encore de me changer en oiseau.

C'était la fin de l'après-midi, et je pouvais compter sur les courants d'air chaud montant du sable. Je me cachai derrière un tas de cailloux et repris forme humaine. Puis, après avoir réfléchi à la configuration du terrain environnant, je formai dans mon esprit l'image d'un vautour et en adoptai la forme. Je vous accorde qu'il y a des oiseaux plus sympathiques, mais des hordes entières de ces volatiles planaient autour de la montagne de Ctuchik, et ça me paraissait une bonne façon de passer inaperçu.

Je profitai d'un courant ascendant pour monter en spirale sur le côté ouest du pic de basalte ensanglanté par le soleil couchant. Compte tenu de ce qui se passait au sommet, ce n'est pas une image gratuite.

Je ne volais pas très bien, je l'ai assez dit, mais il ne faut pas être très doué pour se laisser porter par un courant ascendant. Il suffit de bloquer ses ailes et le tour est joué. Les faucons, les aigles, les vautours font tout le temps ça.

Je montai en décrivant des cercles puis, une fois au-dessus de la ville, je descendis en vol plané et me perchai sur le parapet pour observer la situation. Rak Cthol était encore en cours de construction ; elle était beaucoup moins encombrée qu'elle ne devait l'être par la suite, mais elle était déjà d'une laideur totale et absolue. Je pense qu'elle reflétait l'esprit de Ctuchik. Il s'efforçait manifestement – on se demande pourquoi – de reproduire le plan de Cthol Mishrak. Les travaux étaient effectués par des esclaves, bien sûr, les Murgos et les Grolims considérant ces tâches comme indignes d'eux. Je regardai de mon perchoir les esclaves qu'on emmenait comme du bétail dans des galeries souterraines, afin de les enfermer dans des cellules pour la nuit. Puis j'attendis patiemment qu'il fasse noir.

J'aurais évidemment besoin d'un déguisement, mais j'étais assez confiant ; je trouverais bien une tenue à ma taille. Ce fut encore plus simple que je ne pensais. Les Murgos faisaient des rondes en haut du mur. Ils auraient pu s'en dispenser. La marche, depuis le niveau du sol, était assez haute. Mais les Murgos étaient respectueux des traditions. Ils patrouillaient en haut des murailles de Cthol Mishrak, ils patrouillaient ici. Je repris très lentement forme humaine pour ne pas alerter Ctuchik, et me dissimulai dans une étroite embrasure en

attendant le premier Murgo qui passerait à proximité.

J'aurais pu m'y prendre de plusieurs façons différentes, mais j'optai pour la simplicité : j'attendis que la sentinelle passe devant moi et je lui flanquai un coup sur la tête avec une pierre. Je traînai le Murgo dans l'embrasure et lui pris sa robe noire. Je lui laissai sa cotte de mailles. J'ai toujours considéré que c'était un article vestimentaire inconfortable et bruyant. J'envisageai de balancer mon homme par-dessus la muraille mais je me ravisai. Je n'avais rien de personnel contre lui, et je n'étais pas sûr du bruit qu'il ferait en heurtant le sol, une demi-lieue plus bas.

(Je sais. Je suis au courant de la réputation qu'on m'a faite, mais je ne tue que lorsque c'est vraiment indispensable. D'abord je n'aime pas vraiment ça, ensuite j'ai toujours pensé que le meurtre gratuit avait tendance à endurcir l'individu. Réfléchissez-y la prochaine fois que vous envisagerez le crime comme solution à votre problème.)

Je relevai le capuchon de la robe sur ma tête et partis à la recherche de Ctuchik. Le plus simple aurait été de demander mon chemin, mais j'aurais eu du mal à imiter le dialecte guttural des Murgos. Je me contentai donc d'écouter un certain nombre de conversations de hasard et de sonder prudemment l'esprit des sentinelles et autres hommes que je croisai. J'y allai doucement, parce que tout le monde, à Rak Cthol, portait ces robes noires, et qu'il était difficile de distinguer les Grolims des Murgos. Peut-être les Murgos se considéraient-ils comme une forme de clergé mineure, à moins que les Grolims ne fussent les descendants de la tribu murgo primitive. En tout cas, je ne voulais pas explorer l'esprit d'un Grolim, car certains d'entre eux avaient un pouvoir suffisant pour s'en apercevoir.

En tendant l'oreille – et à l'aide de quelques coups de sonde mentale – je finis par recueillir suffisamment d'indices pour restreindre le périmètre de mes recherches. Ctuchik était dans le temple de Torak. C'était plus ou moins ce que je pensais, mais – comme je dis toujours – un bon coup d'œil vaut toujours mieux qu'une mauvaise impasse.

Le temple était désert. Même les Grolims finissent par aller se coucher à un moment ou à un autre, et il n'était pas loin de minuit. Mais Ctuchik ne dormait pas. Son esprit était en activité, je le sentis dès que j'entrai dans le temple. Il serait d'autant plus facile à trouver. Je longeai le mur du fond de l'espèce de balcon qu'on trouve dans tous les temples grolims d'une quelconque importance, et je finis par trouver la bonne porte. Elle était fermée, évidemment. J'aurais pu la déverrouiller d'une seule pensée, toutefois je m'en abstins de crainte d'avertir Ctuchik de ma présence. De toute façon, les serrures murgos n'étaient pas très compliquées. Je ne suis peut-être pas aussi bon voleur que Silk, mais je me débrouille.

La porte donnait sur un escalier. Je le descendis sur la pointe des pieds. Il y avait une porte peinte en noir en bas des marches et, chose étrange, elle n'était pas gardée. Je pense que ma visite aura au moins fait comprendre à Ctuchik que c'était une erreur. Je crochetai la serrure et j'entrai.

Ctuchik était en haut, je sentais sa présence. Je m'abstins donc d'explorer le bas de sa tourelle. Nous fonctionnons selon des schémas mentaux étrangement similaires. Nous nous sentions tous plus à l'aise dans des tours, même Ctuchik, qui avait accroché la sienne à la paroi d'une montagne.

Je gravis l'escalier qui menait au sommet de la tourelle. La porte n'était pas verrouillée, et je sentais une présence, derrière. Il semblait lire quelque chose, et il n'était pas spécialement en éveil.

J'inspirai profondément et ouvris la porte.

Un Grolim au visage émacié, à la barbe blanche, était assis à une table près de l'une des fenêtres rondes. Il lisait un parchemin à la lueur d'une lampe à huile. Le Murgo de l'À-Pic

– Agga, je crois – avait dit que Ctuchik donnait l'impression d'être mort depuis une semaine. C'était un doux euphémisme. Je n'ai jamais vu un cadavre à l'air plus cadavérique que Ctuchik.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! s'exclama-t-il en se levant d'un bond, faisant tomber son parchemin à terre. Qui vous a autorisé à entrer ?

— Il est tard, Ctuchik, répondis-je. Je ne voulais déranger personne alors je me suis donné l'autorisation tout seul.

— Toi ! fit-il, et ses yeux enfoncés se mirent à briller comme des braises.

— Ne fais pas de bêtises, l'avertis-je. Ce n'est qu'une visite de courtoisie. Si j'avais eu d'autres intentions, tu serais déjà mort.

Je parcourus la pièce du regard. Elle était moins encombrée que ma tour, mais il n'était pas là depuis très longtemps. Il faut des centaines d'années pour accumuler un fouillis vraiment satisfaisant.

— Au nom du ciel, qu'est-ce qui t'a pris de t'installer dans un endroit aussi affreux ? demandai-je.

— Ça me plaît, répondit-il laconiquement en se dominant à grand-peine. Tu réussis toujours à te pointer à l'endroit où on t'attend le moins, hein, Belgarath ? fit-il en ramassant son parchemin, puis il se rassit.

— C'est un don. Tu es occupé, tout de suite ? Je peux revenir plus tard, si tu as des choses à faire.

— Je pense pouvoir te consacrer quelques instants.

— Parfait.

Je refermai la porte et m'assis dans un fauteuil, de l'autre côté de sa table.

— Je me suis dit qu'il fallait que je passe te voir, Ctuchik. Maintenant que nous habitons si près l'un de l'autre.

— Tu es venu me souhaiter la bienvenue dans le quartier ? demanda-t-il avec un vague amusement.

— Pas tout à fait. J'ai pensé qu'il ne serait pas superflu d'établir des règles de bon voisinage. Je ne voudrais pas que tu fasses des gaffes par inadvertance.

— Je ne fais jamais d'erreurs, Belgarath.

— Vraiment ? Je pourrais déjà t'en citer une bonne douzaine. Tu ne t'es pas spécialement couvert de gloire à Cthol Mishrak, si je me souviens bien.

— Tu sais que ce qui s'est passé là-bas était décidé avant même que tu n'y mettes les pieds, rétorqua-t-il. Si Zedar avait fait ce qu'il devait, tu ne serais jamais arrivé jusque-là.

— On ne peut pas compter sur ce Zedar. Il n'est pas digne de confiance. Enfin, c'est hors du sujet. Je ne suis pas venu parler du bon vieux temps mais te donner un petit conseil. Tiens tes Murgos en laisse. Le moment n'est pas venu des grands affrontements, nous le savons tous les deux. Beaucoup d'eau coulera sous les ponts avant que nous passions aux choses sérieuses. Garde tes Murgos hors des Royaumes du Ponant. Ils commencent à agacer les Aloriens. Il eut un rictus.

— Tss, comme c'est dommage.

— N'essaie pas de faire de l'humour. Tu n'es pas prêt à partir en guerre, Ctuchik. Surtout pas contre les Aloriens. Poing-de-Fer a l'Orbe et tu as vu de quoi il était capable avec lors de notre petite échauffourée à Cthol Mishrak. Si tu ne tiens pas tes Murgos, il pourrait se mettre en tête de te rendre visite. Et si tu l'agaces trop, il changera ta montagne en un tas de gravats.

— Ce n'est pas lui qui est censé brandir l'Orbe, objecta Ctuchik.

— C'est exactement ce que je dis. Ne tire pas trop sur la ficelle. Nous n'avons pas reçu

toutes nos instructions et nous ignorons encore ce qu'on attend de nous. Si tu pousses les Aloriens à bout, Poing-de-Fer risque de perdre patience et de prendre une initiative malencontreuse. Et ça pourrait tout remettre en cause. Nous nous retrouverions confrontés à une troisième possibilité, et je doute que les deux autres aimeraient beaucoup ça. Ne compliquons pas les choses plus qu'elles ne te sont déjà.

Il se tirailla pensivement la barbe.

— Tu as peut-être raison, convint-il à regret. Nous avons tous du temps devant nous. Il n'y a aucune raison de nous presser.

— Je suis bien content que tu sois d'accord, fis-je en le lorgnant entre mes paupières. Tu as réussi à infiltrer Ashaba ? C'est la seule chose logique à faire, Ctuchik. Zedar est là-bas, à boire la moindre des paroles de Torak. Si vous n'y faites pas entrer quelqu'un, cet Urvon à la face tavelée ou toi, Zedar aura le dessus.

— Je m'en occupe, fit-il laconiquement.

— J'espère bien. L'un de vous a intérêt à mettre la main sur un exemplaire des *Oracles ashabènes* avant que Torak ne les modifie au point de les rendre incompréhensibles.

— Urvon en a un exemplaire. Je pourrai toujours le lui prendre.

— Torak a fait cramer l'exemplaire d'Urvon. Vous ne vous parlez donc jamais, tous les deux ?

— Je n'ai rien à dire à Urvon.

— Ni à Zedar, j'imagine. Vos chamailleries vont grandement me faciliter la tâche.

— Tu n'as aucune importance dans tout ça, Belgarath. Tu as joué ton rôle d'Enfant de Lumière, et je pense que tu as gâché ta chance. Tu aurais dû tuer Zedar quand tu en avais l'occasion.

— Tu as vraiment besoin qu'on te mette au parfum, Ctuchik. Le rôle de Zedar dans tout ça n'est pas terminé. Il a encore des choses à faire et, s'il ne les fait pas, nous serons ramenés à cette troisième possibilité. Certains de tes Grolims sont possédés par l'esprit de votre Nécessité. Tâche de mettre la main sur de bonnes transcriptions de leurs délires et ne les traficote pas. Torak est en train d'effacer des pages entières des Oracles ashabènes, et il se pourrait que vous n'ayez plus que les prophéties des Grolims du Ponant pour travailler. Ce n'est pas un bon domaine d'expérimentation. Certaines choses doivent arriver, et nous devons tous les deux être au courant. Je n'ai pas le temps de venir ici tous les siècles pour éclairer ta lanterne.

— Je connais mes responsabilités, Belgarath. Fais ton travail et je ferai le mien.

— Oh, pour moi, ça ira, répondis-je, puis je me levai et conclus, avec un bon sourire : c'était vraiment merveilleux de pouvoir bavarder, vieux. Il faut absolument qu'on se revoie, un de ces jours.

— Tout le plaisir était pour moi, vieux, fit-il avec un imperceptible sourire. Passe me voir quand tu veux.

— Je n'y manquerai pas, Ctuchik. Je n'y manquerai pas. Au fait, n'essaie pas de me suivre, et ne me lâche personne dans les pattes ; ou alors choisis des gens auxquels tu ne tiens pas trop.

— Je ne tiens à personne, vieux.

— Tu devrais essayer, Ctuchik. Ça t'améliorerait peut-être le caractère.

Puis je ressortis et refermai la porte derrière moi.

# CHAPITRE XXVIII

Je volai droit vers l'ouest à partir de Rak Cthol, puis je me changeai en loup, contournai Maragor par l'est, grimpai dans les montagnes de Tolnedrie et arrivai ainsi au sud du Val. L'un dans l'autre, je n'étais pas mécontent de moi. Je m'en étais assez bien tiré à Rak Cthol.

J'arrivai à ma tour vers le début de la soirée. Pol était avec Beldin.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

— Pas mal, fis-je d'un petit ton détaché.

J'ai toujours trouvé la vantardise assez malséante, en fin de compte.

— Que s'est-il passé, Père ? demanda Pol de ce ton suspicieux qu'elle prend toujours lorsqu'elle me perd de vue pendant plus de cinq minutes.

Un jour, elle me fera confiance, et le monde s'écroulera.

— Bah, je suis allé à Rak Cthol, fis-je avec un haussement d'épaules.

— Oui, ça, on le sait. Et alors ?

— Alors, j'ai parlé à Ctuchik.

— Et après ?

— Je ne l'ai pas tué.

— Au fait, Père.

— En réalité, je l'ai mené en bateau. Je lui ai dit tout un tas de choses qu'il savait déjà afin de m'approcher suffisamment de lui pour mettre ses capacités à l'épreuve. Il n'est pas si bon que ça, en réalité. Le dîner est prêt ? fis-je en m'installant dans mon fauteuil préféré.

— Il est sur le feu. Alors, Père, raconte ! Que s'est-il passé ?

— Je me suis introduit dans sa cité et je lui ai rendu visite au beau milieu de la nuit. Je lui ai dit d'empêcher ses Murgos d'entrer dans les Royaumes du Ponant, et je lui ai laissé entendre que si les Murgos agaçaient trop les Aloriens, Riva pourrait brandir l'Orbe contre eux. C'est impossible, évidemment, mais je pense que cette idée l'a ennuyé. Ce Ctuchik a l'air assez crédule, par certains côtés. Je suis sûr qu'il me prend pour un vieillard gâteux qui court dans tous les sens en parlant pour ne rien dire. Puis j'ai insinué que si l'un de nous faisait une chose non prévue au programme, ça laisserait la porte ouverte au hasard pur et simple.

— Et il t'a cru ? demanda Beldin, stupéfait.

— Apparemment. Il m'a au moins donné l'impression de considérer que c'était une possibilité, et de trouver ça inquiétant. Puis nous avons parlé des *Oracles ashabènes*. Ctuchik et Urvon espèrent tous deux infiltrer Ashaba pour obtenir une copie de la prophétie de Torak, mais mon petit doigt me dit que le Grand Brûlé veille dessus assez étroitement, et Zedar fait tout ce qu'il peut pour empêcher les espions de ses frères d'approcher. Ils se haïssent cordialement, tous les trois.

— À quoi ressemble Ctuchik ? demanda Beldin. J'ai vu Urvon le tavelé plusieurs fois, mais pas Ctuchik.

— Il est grand, sec comme un coup de trique, et il a une longue barbe blanche. On dirait un cadavre ambulant.

— C'est bizarre.

— Quoi donc ?

— L'autre éborgné donne l'impression d'être attiré par la laideur. Ctuchik a l'air hideux, et avec sa peau marbrée, Urvon est tout simplement immonde. À part sa vilaine âme, Zedar est tout de même moins laid.

— C'est l'hôpital qui se moque de l'infirmerie, mon Oncle, rappela Pol.

— Tu n'avais pas besoin de dire ça, Pol. Bon, et maintenant, Belgarath ?

— Eh bien, fis-je en me grattant la barbe, je pense que nous pourrions aller voir les jumeaux et tâcher d'entrer en contact avec notre Maître. Nous avons besoin de conseils. Il faut absolument que les Angaraks aient accès à une version originale, non édulcorée, des *Oracles,* et Torak fait tout ce qu'il peut pour empêcher ça.

— Nous pourrions faire main basse dessus ? suggéra Pol.

— Je n'en sais rien, admis-je, mais nous pouvons toujours essayer. Il se peut que Zedar en ait un exemplaire, mais je déteste l'idée que le sort du monde repose sur une supposition.

Il fut étonnamment facile d'entrer en contact avec Aldur. Je pense que ça vient du fait que nous étions dans une étape intermédiaire : nous n'étions plus guidés par les Dieux mais les Prophéties n'avaient pas encore pris le relais. Quoi qu'il en soit, nous n'eûmes qu'à dire « Maître, nous avons besoin de vous », pour que sa présence apparaisse dans ma tour – un peu vaporeuse et indistincte, mais bien là.

Il s'approcha aussitôt de Polgara, ce qui n'aurait pas dû me surprendre.

— Ma fille bien-aimée, dit-il en lui effleurant la joue.

J'avoue que je me sentis vaguement jaloux. Polgara était *ma* fille, pas la sienne. Enfin, je suppose que tout le monde devient un peu bizarre en vieillissant. Quoi qu'il en soit, je ravalai mes récriminations viscérales et je pense que j'eus à cet instant une petite épiphanie. Je suppose que la jalousie est un symptôme, une manifestation primitive d'amour, mais de l'amour quand même. J'aime ma fille aux cheveux noirs, au regard d'acier, et comme l'amour – et la haine – sont au cœur même de toute mon existence, Polgara avait la partie belle. Il y a près de trois mille ans que nous nous disputons mais, de ma part, c'est un combat d'arrière-garde. Il y a belle lurette qu'elle a gagné la partie – haut la main.

— Vous savez, ô Maître, ce que Torak est en train de faire à Ashaba, n'est-ce pas ? demanda Beldin.

— Oui, mon fils, répondit Aldur avec tristesse. Mon frère a perdu la raison, et il croit pouvoir changer l'inéluctable en intervenant sur la parole qui l'annonce.

— S'il va trop loin, s'il change par trop les *Oracles,* ses Angaraks ne sauront pas ce qu'ils ont à faire, repris-je d'un ton anxieux. Devons-nous prendre des mesures ?

— Que non point, mon fils ! répondit notre Maître. Mon frère souhaiterait sans doute qu'il en soit autrement, mais il existe bel et bien des copies inexpurgées de la prophétie, et la Nécessité qui le guide ne se laissera point ainsi déjouer. Belzedar est auprès de mon frère et, bien qu'il l'ignore, il est encore, dans une certaine mesure, mû par notre Nécessité. Il a veillé à ce que les paroles de l'autre Nécessité demeurent intactes.

— C'est un soulagement, fit Beldin. Il n'aurait plus manqué que nous devions nous occuper des deux séries d'instructions. J'imagine que nous serons assez absorbés comme ça par les nôtres.

— Que ton âme soit en repos, mon fils, répondit Aldur. Les étapes qui mènent à l'ultime affrontement se succèdent sans encombre.

— Nous avons identifié deux des prophètes par lesquels s'exprime la voix de notre Nécessité, dis-je à mon Maître. Leurs paroles sont fidèlement retranscrites.

— C'est parfait, mon fils.

— Y en a-t-il d'autres, ô Maître ? demanda Polgara avec gravité. Les Aloriens connaissent l'importance de ces prophéties, mais je doute que les Tolnedrains ou les Arendais en aient conscience. Des informations importantes pourraient nous échapper. La Nécessité a-t-elle d'autres voix ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Certes, ma fille, mais rassure-toi : elles sont moins importantes et il faut n'y voir qu'une précaution. Quand tout le reste viendrait à échouer, nous pourrions faire appel à l'aide des Dals. Les sibylles de Kell explorent toutes les prophéties, tant les instructions de notre Nécessité que celles qui concernent Torak.

— C'est stupéfiant, nota Beldin. Les Dals feraient donc quelque chose d'utile, pour une fois ?

— Il le faut, doux Beldin, car ils ont, eux aussi, une mission à remplir en l'occurrence. Une tâche chargée de la plus lourde signification. Point ne devons leur mettre de bâtons dans les roues. Le chemin qu'ils suivent est obscur, mais il les mènera, en temps utile, au même endroit que nous. Tout se passe comme il se doit, mes enfants. Ne soyez point inquiets. Nous en reparlerons plus tard.

Sur ces mots, il disparut.

— Il semble donc que nous ayons bien agi, nota Beldin. Jusque-là, du moins.

— Tu t'inquiètes trop, Beldin, remarqua Belkira. Je pense que nous ne pourrions pas nous tromper.

— Ma chère sœur, fit Beltira en regardant Pol avec une sorte d'émerveillement.

J'eus l'impression que le sol s'ouvrait sous mes pieds.

— Je t'en prie, Beltira, ne dis pas ça, protestai-je.

— Elle est des nôtres, Belgarath.

— Je sais, mais ça me met dans une situation impossible. Nous sommes déjà de la même famille, Pol et moi, et ça va encore compliquer les choses.

— Ne sois point troublé, mon cher frère, fit Pol d'un ton suave. Je t'expliquerai tout ça plus tard. En termes aussi simples que possible, bien sûr. Maintenant, messieurs, je vous prierai de sortir de ma cuisine afin que je finisse de préparer le dîner.

Quelques années passèrent dans le calme, au Val. Polgara poursuivait son éducation et nous étonnait tous par la rapidité de ses progrès. Elle nous avait rejoints tardivement, mais elle rattrapait largement le temps perdu. Elle faisait parfois preuve d'une exquise subtilité. Je me gardais bien de le lui dire, évidemment, mais j'étais terriblement fier d'elle.

Et puis, un printemps, Algar Pied-Léger vint au Val nous apporter des exemplaires du Codex Darin à présent complet.

— Bormik est mort à la fin de l'automne, nous annonça-t-il. Sa fille a passé l'hiver à mettre de l'ordre là-dedans et elle m'a fait prévenir qu'elle avait fini. Je suis allé le chercher et je l'ai convaincue de revenir en Algarie avec moi.

— Elle n'était pas heureuse à Darine ? demanda Pol.

— Peut-être, mais elle nous a rendu un grand service, et Darine ne sera pas un endroit très sûr d'ici la fin de l'été. Le culte de l'Ours va beaucoup trop loin, là-haut, alors il va falloir que j'aille leur expliquer certaines choses. Hatturk commence à me taper sur le système. Oh, Dras m'a demandé de vous transmettre ça.

Il ouvrit une autre besace et en tira plusieurs parchemins.

— Ce n'est pas encore fini, parce que le prophète mrin n'a pas cessé de parler, mais tout ce qu'il a déjà dit est là.

— Ah, voilà ce que j'attendais ! dis-je avec avidité.

— N'en espérez pas trop, reprit-il d'un ton dubitatif. J'y ai jeté un coup d'œil en descendant. Vous êtes sûr que le gaillard qui est enchaîné à un poteau en Drasnie est vraiment un prophète ? Ce que vous tenez entre vos mains n'est qu'un invraisemblable galimatias. Il ne manquerait plus que vous suiviez des instructions qui se révéleraient n'être que les divagations d'un fou authentique.

— Le prophète mrin ne peut pas divaguer, Algar, lui assurai-je. Il ne peut pas parler du tout.

— Il en a déjà assez dit pour qu'on en couvre quatre parchemins.

— Justement. Tout ce qui est dans ces parchemins est pure et simple prophétie, parce que le pauvre diable est incapable de parler en dehors des moments où la voix de la Nécessité s'exprime par sa bouche.

— Si vous le dites. À part ça, Belgarath, vous venez au Conseil d'Alorie, cet été ?

— Oh oui, Père ! Ce serait vraiment agréable, intervint Pol. Il y a un moment que je n'ai pas revu Beldaran, et il faudrait que tu t'occupes un peu de ton petit-fils.

— Il faudrait surtout que je m'occupe de ça, Pol, objectai-je en indiquant les parchemins.

— Emmène-les avec toi, Père, suggéra-t-elle. Ce n'est pas si lourd. Faites prévenir Riva que nous irons, dit-elle en se tournant vers Algar. Et comment va votre femme ?

C'est ainsi que nous nous rendîmes à l'île des Vents pour le Conseil d'Alorie, qui ressemblait davantage, en ce temps-là, à une réunion de famille qu'à une rencontre officielle entre chefs d'État. Nous parlions brièvement de nos affaires et, quand nous avions évacué cette formalité, nous pouvions nous amuser.

Je découvris non sans surprise que mon petit-fils avait près de sept ans, à présent. J'ai une fâcheuse tendance à perdre la notion du temps quand je suis absorbé dans mon travail, et les années avaient filé sans que j'y prenne garde.

Daran était un petit garçon costaud, sérieux, aux cheveux blond cendré. Nous nous entendions comme larrons en foire. Il adorait les histoires, et – tant pis pour ma modestie proverbiale – je suis peut-être le meilleur conteur du monde.

— Que s'est-il vraiment passé à Cthol Mishrak, Grand-père ? me demanda-t-il, par un après-midi de pluie, alors que nous étions tous les deux dans une pièce, en haut d'une tour, à nous régaler de tartes aux cerises que j'avais fauchées aux cuisines. Mon père a commencé à me raconter l'histoire plusieurs fois, mais il est toujours interrompu au moment où ça devient vraiment intéressant.

— Voyons, fis-je en me calant confortablement dans mon fauteuil, laisse-moi réfléchir…

Et je lui racontai toute l'histoire en l'enjolivant un tout petit peu pour des raisons purement esthétiques, bien entendu.

— Eh bien, fit-il gravement alors que le soir tombait sur la Citadelle. Maintenant, je sais ce que j'ai à faire jusqu'à la fin de mes jours.

— Pourquoi ce gros soupir, prince Daran ? demandai-je.

— J'aurais bien aimé être comme les autres, répondit-il avec une maturité exceptionnelle pour un petit garçon de son âge. J'aurais bien aimé pouvoir me lever le matin et aller voir ce qu'il y a derrière la prochaine colline.

— Ce n'est pas si différent de ce qu'il y a de ce côté-ci, répondis-je.

— Peut-être, Grand-père, mais j'aurais bien aimé le voir, juste une fois, et je ne pourrai pas, fit-il en me regardant avec ses grands yeux bleus si graves. La pierre qui est sur la poignée de l'épée de mon père m'en empêchera, hein ?

— J'en ai bien peur, Daran, confirmai-je.

— Pourquoi moi ?

Seigneur ! Combien de fois ai-je entendu cette question ? Comment pouvais-je lui répondre ? Je n'y étais pour rien, moi. Enfin, je décidai d'essayer…

— Je pense que c'est lié à ce que nous sommes, Daran. Nous sommes spéciaux, dans une certaine mesure, et ça nous confère des responsabilités particulières. Si ça peut t'aider, je te signale que tu n'es pas obligé d'aimer ça. (C'était peut-être un peu dur à dire à un enfant de

sept ans, mais mon petit-fils n'était pas un enfant comme les autres.) Voilà ce que nous allons faire, poursuivis-je. Nous allons bien dormir cette nuit, et, demain matin, très tôt, nous allons sortir tous les deux et voir ce qu'il y a de l'autre côté de cette colline.

— Il pleut. Nous allons être trempés.

— Nous ne sommes pas en sucre, Daran. Nous ne fondrons pas.

Je réussis, par ce simple petit projet, à offusquer mes deux filles.

Mais nous nous amusâmes tellement, le gamin et moi, que toutes les réprimandes auxquelles nous eûmes droit quelques jours plus tard ne nous firent ni chaud ni froid. Nous escaladâmes les collines de l'île des Vents, nous campâmes et nous péchâmes la truite dans les trous creusés par les remous dans les torrents de montagne, et nous parlâmes. Nous parlâmes de toutes sortes de choses, et je pense que je réussis à persuader Daran que ce qu'il avait à faire était nécessaire et important. Au moins, il ne me renvoya pas ce : « Pourquoi moi ? » en pleine figure à chaque phrase. J'ai parlé à une interminable succession de gamins aux cheveux blond cendré au cours des trois mille dernières années, et de toutes les choses que j'ai dû faire pendant cette interminable succession de siècles, leur expliquer notre situation plutôt unique était peut-être la plus importante.

Le Conseil d'Alorie dura plusieurs semaines puis chacun rentra chez soi. Nous traversâmes la Mer des Vents en volant, Pol, Beldin et moi, et nous nous posâmes à Camaar par une vilaine après-midi brouillasseuse. Nous descendîmes dans l'auberge confortable où Beldaran et Riva s'étaient rencontrés pour la première fois.

— Quel âge a Beldaran ? demanda Beldin ce soir-là, après dîner.

— Vingt-cinq ans, mon Oncle, répondit Pol. Comme moi.

— Elle a l'air plus vieille.

— Elle a été malade. Je pense que le climat de l'île ne lui vaut rien. Elle s'enrhume tous les hivers et elle s'en remet plus difficilement chaque année. Tu ne l'as pas aidée en te sauvant avec son fils comme ça, fit-elle en me regardant d'un œil noir.

— Nous ne nous sommes pas sauvés, protestai-je. Je lui ai laissé un mot.

— C'est la spécialité de Belgarath, reprit Beldin. Laisser des mots quand il file en douce.

— Ça évite les discussions, fis-je en haussant les épaules. Nous avions à parler, Daran et moi. Il arrive à un âge où on se pose plein de questions, et je suis le mieux placé pour y répondre. Je crois que tout est réglé, pour le moment du moins. C'est un bon garçon, et maintenant qu'il sait ce qu'on attend de lui, il s'en sortira sûrement très bien.

Nous regagnâmes le Val à la fin de l'été, et je m'attaquai aussitôt au Codex Darin, d'abord parce qu'il était complet et ensuite parce que le Codex Mrin paraissait plus compliqué, encore que ce soit une notion relative. L'obligation de masquer la signification de la prophétie les rendait tous les deux très obscurs.

Après plusieurs années d'étude approfondie, je commençai à avoir de bonnes notions de ce qui nous attendait. Ça ne me plaisait pas beaucoup, mais au moins j'avais une idée générale de ce qui s'annonçait. Le Codex Darin, s'il était plus vague que le Codex Mrin, identifiait néanmoins un certain nombre de signes avertisseurs. Chacune des rencontres qui devaient avoir lieu serait précédée par un événement significatif. Au moins, nous serions prévenus.

Une dizaine d'années plus tard, Dras Cou-d'Aurochs envoya un messager au Val pour nous avertir que le prophète Mrin était mort et nous faire parvenir la version définitive du Codex Mrin. Je laissai tomber la prophétie de Bormik et me plongeai dans les délires du fou qui avait passé presque toute sa vie enchaîné à un piquet. Le Codex Darin m'avait laissé entrevoir ce qui se préparait, de sorte que le Codex Mrin était au moins partiellement

compréhensible, mais ça n'alla pas tout seul.

Polgara continuait ses études de son coté et Beldin repartit pour la Mallorée, si bien que rien ne vint me distraire. Comme toujours quand je suis vraiment absorbé par quelque chose, je perdis la notion du temps, et je ne puis vous dire au juste quand notre Maître m'apparut à nouveau. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait des instructions précises. Je laissai tomber mes études à regret et partis pour le sud de la Tolnedrie le lendemain matin.

Je m'arrêtai à Prolgu pour m'entretenir avec le Gorim et allai à Tol Borune où je fis part au grand duc des projets que nous avions pour son fils. Il n'en parut guère réjoui, mais quand je l'informai que cela permettrait à sa famille d'accéder au trône impérial de Tol Honeth, il accepta d'y réfléchir. Je m'étais bien gardé de préciser que l'accession des Borune au pouvoir devrait attendre cinq cents ans. À quoi bon le perturber avec de petits détails mesquins, hein ?

Puis je m'aventurai dans la Sylve des Dryades.

C'était de nouveau cette fameuse époque, et je fus bientôt accosté par une Dryade aux cheveux d'or appelée Xalla. Comme d'habitude, elle me pointait une flèche sur le cœur.

— Oh ça va, baisse ça ! fis-je, de mauvaise humeur.

— Tu n'essaieras pas de t'enfuir, hein ?

— Bien sûr que non ! Il faut que je parle à la princesse Xoria.

— C'est moi qui t'ai vu la première. Xoria pourra t'avoir quand j'en aurai fini avec toi.

Je vous ai dit que j'avais bavardé avec le Gorim en passant par Prolgu. Nous avions longuement parlé des Dryades, et je n'étais pas venu les mains vides. Je fouillai dans ma poche et en tirai un bout de chocolat.

— Tiens, fis-je en le lui tendant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose de bon. Goûte, tu vas voir.

Elle prit la confiserie, la renifla d'un air méfiant et se la fourra dans le bec.

Vous ne pouvez imaginer sa réaction. Le chocolat a un effet particulier sur les Dryades. J'ai déjà vu des femmes en proie à une passion délirante, mais Xalla poussa la chose si loin que j'en fus gêné. Pour finir, je me détournai et m'écartai afin de lui laisser une certaine intimité. Vous me permettrez de ne pas m'étendre sur la question. Je suis sûr que vous voyez le tableau.

Bref, quand son petit organisme eut éliminé le chocolat, Xalla se montra docile comme un petit chat. Tâchez d'y penser la prochaine fois que vous traverserez la Sylve des Dryades. Je sais que les jeunes gens se targuent d'une énergie sans limites dans ce domaine d'activité particulier ; eh bien, je vous dis qu'ils n'ont jamais rencontré une Dryade à cette époque particulière de l'année.

Emportez du chocolat, croyez-moi.

Ma petite compagne si affectueuse me guida jusqu'à l'arbre de la princesse Xoria. Xoria était encore plus petite que Xalla, et elle avait des cheveux de feu. Maintenant que j'y réfléchis, elle ressemblait beaucoup à sa lointaine descendante. Elle était confortablement installée sur un lit de mousse dans une fourche de son arbre, à une vingtaine de pieds de hauteur, quand Xalla me fit entrer dans la clairière. Elle me jeta un coup d'œil appréciateur et dit :

— J'apprécie ton cadeau, Xalla, dit-elle d'un ton critique, mais il est un peu vieux, non ?

— Il a du manger dans sa poche, Xoria, répondit Xalla. Et c'est du manger qui fait tout plein de bien partout.

— Je n'ai pas faim, répliqua la princesse avec indifférence.

— Tu devrais vraiment essayer, Xoria, insista Xalla.

— Je viens de déjeuner. Allez, emmène-le dans la Sylve et tue-le. Il est décidément trop vieux pour servir à quoi que ce soit.

— Goûte quand même son manger, insista Xalla. Ça va vraiment te plaire, tu verras.

— Oh bon, s'il le faut, fit la princesse des Dryades en descendant de son arbre. Donne-moi ça, ordonna-t-elle.

— À vos ordres, Majesté, répondis-je en fouillant dans ma poche.

Le chocolat eut sur la princesse Xoria un effet encore plus intense que sur Xalla et, quand elle eut repris son empire sur elle-même, elle semblait avoir oublié ses projets homicides.

— Que fais-tu dans notre Sylve, vieillard ? demandait-elle.

— Je suis venu vous suggérer un mariage, répondis-je.

— Qu'est-ce que c'est, un mariage ?

— Une sorte d'arrangement officiel impliquant un accouplement, expliquai-je.

— Avec toi ? Aucune chance. Tu n'es peut-être pas un mauvais bougre, mais tu es si vieux…

— Non, pas avec moi, rectifiai-je. Avec quelqu'un d'autre.

— En quoi consiste ce mariage ?

— Il y a une petite cérémonie, et puis on vit ensemble. Normalement, on ne doit pas s'accoupler avec une autre personne.

— C'est très ennuyeux. Pourquoi accepterais-je une chose pareille ?

— Pour protéger votre Sylve, Votre Altesse. Si vous épousez le jeune homme, sa famille empêchera les coupeurs de bois d'approcher de vos chênes.

— Nous n'avons besoin de personne pour ça. Un tas de gens sont entrés dans la Sylve avec des haches. Leurs ossements sont encore là, mais il y a longtemps que leurs haches ont rouillé.

— Ce n'étaient que de pauvres bûcherons isolés, Xoria. S'ils viennent ici par hordes entières, vous finirez par manquer de flèches, vos sœurs et vous. Et ils feront du feu.

— Du feu !

— Les hommes aiment le feu. C'est l'une de leurs spécificités.

— Pourquoi fais-tu ça, vieillard ? Pourquoi insistes-tu pour m'unir à quelqu'un que je n'ai jamais vu ?

— Par nécessité, Xoria. Le jeune homme appartient à la famille des Borune et vous devez vous marier avec lui parce que dans très, très longtemps, votre union donnera naissance à quelqu'un de très spécial : la compagne de l'Enfant de Lumière, et on l'appellera la Reine du Monde. Que ça vous plaise ou non, Xoria, vous finirez par y arriver, lâchai-je avec un soupir. Vous aurez beau discuter, en fin de compte, vous ferez ce que je vous dis – exactement comme je le fais, moi-même. Nous n'avons le choix ni l'un ni l'autre.

— À quoi ressemble cette créature borune ?

J'avais bien regardé le jeune homme tout en discutant avec son père. Je projetai son image à la surface d'une mare, au pied de l'arbre de la princesse Xoria, afin qu'elle puisse contempler le visage de son futur mari.

Elle regarda l'image avec ses yeux verts comme l'herbe en mordillant distraitement le bout d'une mèche de ses cheveux de feu.

— Il n'est pas vilain, convint-elle enfin. Est-il vigoureux ?

— Tous les Borune sont vigoureux, Xoria.

— Donne-moi encore un bout de ce manger. Je vais y réfléchir.

# CHAPITRE XXIX

Le fils du grand-duc de Borune s'appelait Dellon. C'était un jeune homme agréable que l'idée d'épouser une Dryade intriguait. J'allai à Tol Borune refaire provision de confiseries et m'entretenir en privé avec lui. Je projetai l'image de la princesse Xoria à la surface d'un bassin d'eau et il parut de plus en plus intéressé. Puis je retournai à la Sylve et gavai Xoria de sucreries judicieusement dosées.

Il faut faire très attention quand on bourre une Dryade de chocolat. Si on lui en donne trop, elle risque de ne plus pouvoir s'en passer et de perdre tout intérêt pour le reste. Je voulais une Xoria docile, pas comateuse.

Je découvris qu'il y avait un obstacle à mes projets : la grande-duchesse, la mère de Dellon. C'était une Honeth, et sa famille avait arrangé son mariage avec un Borune dans l'espoir d'avoir enfin accès au pactole de la Sylve des Dryades. Il y avait des forêts dans les montagnes, à l'est de Tol Honeth et autour de Tol Rane, bien sûr, mais c'étaient des forêts de pins et d'épicéas, donc d'arbres à bois tendre. La seule région de Tolnedrie où l'on pouvait trouver des quantités importantes de bois dur était la Futaie de Vordue, au nord, et les Vordue le vendaient horriblement cher. Il y avait des siècles que les Honeth lorgnaient les chênes de la Sylve des Dryades avec une avidité non dissimulée.

Quand je signalai en passant que l'une des clauses du contrat de mariage stipulerait que la Sylve devrait rester inviolée, la grande-duchesse entra en éruption.

Mais ce n'était pas une Honeth pour rien et, passé l'éclat initial, elle se rabattit sur la ruse. Je savais parfaitement que ses objections étaient fondées sur des raisons économiques, mais elle prétendit obéir à des motifs théologiques. La religion est souvent le dernier refuge des canailles, et la grande-duchesse était une canaille de la plus belle eau. C'est un trait de famille. Bien avant la blessure du monde, les Dieux n'étaient pas pour les mariages interraciaux. Les Aloriens n'épousaient pas de Nyissiens, et les Tolnedrains ne se mariaient pas avec des Arendais. Torak, évidemment, poussa la chose à l'extrême. Ma proposition impliquait une union entre espèces différentes, et la mère de Dellon soumit le problème aux prêtres de Nedra. Les prêtres étant par définition des bigots, elle n'eut pas de mal à s'en faire des alliés.

Et je me retrouvai au point mort. Je faisais toujours la navette entre la Sylve et Tol Borune, si bien que les occasions ne lui manquaient pas pour comploter derrière mon dos et obtenir des appuis dans son opposition.

— J'ai les mains liées, Belgarath, m'annonça le grand-duc alors que je rentrais à Tol Borune après une visite à la Sylve. Les prêtres s'opposent formellement à ce mariage.

— Je sais, Votre Grâce, quel jeu joue votre femme, répliquai-je sèchement.

— Moi aussi, mais tant qu'elle aura les prêtres de Nedra dans sa manche, je ne pourrai rien faire.

Je fulminai un moment, puis j'imaginai une solution. Ah, la grande-duchesse voulait s'amuser, eh bien, nous serions deux.

— Je vais m'absenter un moment, Votre Grâce, annonçai-je.

— Vous retournez dans la Sylve ?

— Non. J'ai quelqu'un à voir à Tol Honeth.

On était au début de la seconde dynastie Vordue, et je savais qui aller voir. En arrivant à Tol Honeth, je me rendis droit au palais impérial et je harcelai la plantonnerie jusqu'à ce qu'on m'accorde une audience privée avec l'empereur, Ran Vordue deuxième du nom.

— C'est un grand honneur, Vénérable Ancien, fit-il en m'accueillant.

— Trêve de cérémonies, Ran Vordue, répondis-je abruptement. Je n'ai pas beaucoup de temps et nous avons des intérêts communs, tout de suite. Que répondriez-vous si je vous disais que les Honeth sont sur le point de mettre la main sur une source illimitée de bois de construction ?

— Comment ? explosa-t-il.

— Je me disais aussi… La fortune de votre famille est basée presque exclusivement sur la Futaie de Vordue. Si les Honeth font main basse sur la Sylve des Dryades, vous pouvez être sûr que le prix du bois va tomber au ras des pâquerettes. J'essaie d'arranger un mariage qui empêchera à jamais les Honeth de mettre les pieds dans la Sylve, mais la grande-duchesse de Borune est une Honeth, et elle m'oppose des arguments théologiques. Le grand prêtre de Nedra ne vous serait pas apparenté, par hasard ?

— À vrai dire, c'est mon oncle, confirma-t-il.

— Je pensais bien qu'il devait y avoir un lien de parenté. J'ai besoin d'une dispense pour permettre au fils de la maison de Borune d'épouser une princesse dryade.

— Belgarath, c'est une absurdité !

— Je sais, mais le mariage doit absolument avoir lieu quand même.

— Je peux savoir pourquoi ?

— Je manipule l'Histoire, Ran Vordue. Ce mariage n'a pas grand-chose à voir, en fait, avec les événements actuels, en Tolnedrie ou ailleurs. C'est Torak qui est visé, et il ne devrait pas être atteint avant trois mille ans.

— Vous avez vraiment le pouvoir de lire si loin dans l'avenir ?

— Moi non, mais mon Maître, si. Votre intérêt dans cette affaire est assez périphérique. Nous sommes mus par des motifs différents, mais nous avons tous les deux intérêt à tenir les Honeth à l'écart de la Sylve des Dryades.

Il lorgna le plafond entre ses paupières plissées.

— Est-ce que ça vous aiderait si mon oncle allait à Tol Borune et célébrait personnellement le mariage ? suggéra-t-il.

Cette idée ne m'était même pas venue à l'esprit.

— Ça, Ran Vordue, ce serait merveilleux, répondis-je en souriant d'une oreille à l'autre.

— Je m'en occupe. Malheur aux Honeth ! lança-t-il avec un sourire qui faisait écho au mien.

— Je souscris à cette motion.

Et c'est ainsi que Dellon et Xoria se marièrent et que la Maison des Borune est inéluctablement liée aux Dryades.

Dommage que la maman du jeune homme n'ait pas pu assister à la noce parce qu'elle ne se sentait pas très bien.

Toute l'affaire m'avait pris près de trois ans mais, si l'on considère l'importance qu'elle devait revêtir pour la suite, je pense que c'étaient trois années bien occupées. Je n'étais pas peu fier de moi quand je repartis pour le Val. Quand j'y repense, aujourd'hui encore, je dois me retenir pour ne pas me flanquer de grandes claques dans le dos.

C'était la fin de l'hiver lorsque j'arrivai aux montagnes de Tolnedrie, et je me changeai en loup. Les loups sont beaucoup plus adaptés à la traversée des montagnes enneigées que les hommes.

En redescendant des montagnes au sud du Val, je repris forme humaine et le vacarme des voix combinées des jumeaux m'emplit la tête avant même que ma queue ne se résorbe.

*Ne criez pas comme ça !* protestai-je avec véhémence.

*Où étais-tu passé ?* demanda la voix de Beltira.

*En Tolnedrie. Vous le saviez parfaitement.*

*Il y a une semaine que nous essayons de te contacter.*

*J'ai traversé les montagnes, alors je me suis changé en loup.*

Ça, c'était l'inconvénient quand on changeait de forme. On ne pouvait plus communiquer selon le mode habituel. Si le frère qui essayait de vous joindre ignorait que vous aviez changé de forme, sa pensée risquait fort de vous rater complètement.

*Quel est le problème ?* projetai-je mentalement.

*Beldaran est très malade. Polgara est allée dans l'île voir ce quelle pouvait faire. Tu ferais mieux de revenir en vitesse. Belgarath.*

Je sentis un poing de glace se refermer sur mon cœur.

*Je vais couper par l'Ulgolande et aller droit à Camaar,* annonçai-je. *Prévenez Polgara que j'arrive.*

*Il se pourrait que nous ayons à nouveau besoin de communiquer avec toi. Tu vas à nouveau te changer en loup ?*

*Non. En faucon, plutôt.*

*Tu ne voles pas très bien. Belgarath*

*Il est temps que j'apprenne. Je me change tout de suite.*

Je m'en faisais tellement pour Beldaran que je ne m'appesantis pas sur les raisons pour lesquelles je ne volais pas très bien et, au bout d'une demi-heure, je fendais l'air comme une flèche. Je me payai même le luxe de me téléporter une ou deux fois, mais ça ne marcha pas très bien, surtout, je pense, parce que je reprenais forme humaine au cours du processus et que je me retrouvais à dix lieues de mon point de départ en train de voler sans ailes. Je renonçai à cette idée et continuai normalement.

J'étais épuisé lorsque j'arrivai à Camaar, deux jours plus tard, mais je poursuivis tête baissée à travers la Mer des Vents.

J'avais fait vite, mais j'arrivai trop tard quand même. Beldaran était déjà morte.

Polgara était inconsolable et Riva était à peu près dans le même état que moi après la mort de Poledra. Il était inutile d'essayer de parler avec l'un ou l'autre, aussi partis-je à la recherche de mon petit-fils.

Je le trouvai au sommet de la plus haute tour de la Citadelle. Il avait pleuré toutes les larmes de son corps et il était planté, les yeux gonflés, la mine sombre, devant les créneaux. Il avait sa taille adulte, à ce moment-là, et il était vraiment très grand.

— C'est bon, Daran, lui dis-je sèchement. Écarte-toi de là.

— Grand-père !

— Je t'ai dit de reculer.

Je ne tenais pas à prendre de risques avec lui. Un soudain sursaut de désespoir, et il pouvait très bien tenter un geste fatal. J'aurais tout le temps de m'affliger plus tard. Pour le moment, je devais me concentrer sur lui.

— Qu'allons-nous faire, Grand-père ? demanda-t-il en sanglotant.

— Nous allons continuer, Daran. Comme nous le faisons toujours. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé.

Il fit un effort sur lui-même.

— Mère prenait froid tous les hivers depuis des années maintenant. Tante Pol nous a dit que c'est ce qui lui avait affaibli les poumons. L'hiver dernier a été pire que les autres. Elle s'est mise à cracher du sang. C'est là que Père a envoyé chercher tante Pol, mais elle n'a rien pu faire. Elle a tout essayé, mais Mère était trop faible. Pourquoi n'étais-tu pas là, Grand-

père ? Toi, tu aurais pu faire quelque chose.

— Je ne suis pas médecin, Daran. Ta tante en sait bien plus long que moi sur la question. Si elle n'a pas pu sauver ta mère, crois-moi, personne au monde n'aurait pu le faire. Ton père n'a pas de Premier ministre ? Quelqu'un qui pourrait s'occuper des choses à sa place pendant un moment ?

— Tu veux parler de Brand, le Gardien de Riva ? C'est lui qui s'occupe de l'administration.

— Allons le voir. Je pense qu'il va falloir que tu prennes les choses en main jusqu'à ce que ton père se remette.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— Tu es le prince héritier, Daran, voilà pourquoi. Tu as certaines responsabilités. Ton père n'est pas en état de gouverner en ce moment, et c'est sur toi que ça retombe.

— Eh bien, ce n'est pas juste. Je suis aussi malheureux que mon père.

— Pas tout à fait. Pour commencer, tu es en état de parler et de penser alors qu'il en est incapable. Ensuite, ça t'aidera à passer le cap, et Brand sait ce qu'il faut faire.

— Père s'en remettra, hein ?

— Espérons-le. Mais ça peut lui prendre un moment. Moi, j'ai mis douze ans à me remettre de la mort de ta grand-mère.

— Écoute, Grand-père, personne ne m'écoutera quand je leur dirai ce qu'ils ont à faire. Je n'ai même pas toute ma barbe.

— Tu as vingt ans, Daran. Il est temps que tu finisses de grandir. Maintenant, allons voir Brand.

— J'admets que je n'avais pas pris de gants, mais il fallait bien que quelqu'un sur l'Ile soit en état de fonctionner. Riva en était manifestement incapable. L'Orbe devait absolument être protégée, et si Ctuchik apprenait dans quel état était Riva… Je ne voulais même pas y penser.

Brand était l'un des ces hommes solides, fiables, dont le monde a tant besoin et comme il y en a si peu. Il apprécia aussitôt la situation. Il était exceptionnellement subtil pour un Alorien, et il comprit non seulement ce que je lui dis, mais aussi ce que je ne pouvais pas lui dire devant Daran. Il était tout à fait possible que Poing-de-Fer ne se remette jamais, et que Daran doive assurer la régence. Nous allions noyer mon petit-fils sous les responsabilités au point que son chagrin ne l'empêche pas d'agir, lui aussi. Je les laissai discuter et j'allai voir Polgara.

Je frappai à la porte de sa chambre.

— C'est moi, Pol.

— Fiche le camp.

— Ouvre-moi, Polgara. Il faut que je te parle.

— Laisse-moi tranquille, Père.

— Si tu ne m'ouvres pas tout de suite, soupirai-je, tu seras obligée de faire remplacer ta porte.

Elle finit par ouvrir. Elle avait le visage ravagé par les larmes.

— Qu'y a-t-il, Père ?

— Tu auras tout le temps de pleurer plus tard, Polgara. Pour le moment, j'ai besoin de toi. Riva n'arrive pas à aligner deux pensées cohérentes, alors j'ai bombardé Daran régent. Il faut que quelqu'un s'occupe de lui, et j'ai une chose à faire qui ne peut attendre.

— Pourquoi moi ?

— Ah non, Pol, pas toi ! Tu vas t'en occuper parce que tu es seule à pouvoir le faire. Tu vas rester ici et aider Daran par tous les moyens. Ne le laisse pas sombrer dans la mélancolie comme son père. Les Angaraks ont des yeux et des oreilles partout et, s'ils perçoivent le

moindre signe de faiblesse ici, tu peux t'attendre à recevoir la visite de Ctuchik. Reprends-toi. Mouche-toi, et tâche de faire bonne figure. Daran est en train de parler avec le Gardien de Riva. Je vais te conduire auprès d'eux et il faudra que je m'en aille.

— Tu ne restes même pas pour l'enterrement ?

— J'ai ses funérailles dans mon cœur, Pol. Je suis aussi malheureux que toi. Aucune cérémonie n'apaiserait mon chagrin. Allez, va t'arranger. Tu as une tête à faire peur.

Je suis désolé, Pol, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je devais vous obliger, Daran et toi, à tourner le dos à l'abîme de désespoir dans lequel vous vous apprêtiez à sombrer, et je n'avais pas trouvé d'autre moyen que de vous faire crouler sous les tâches diverses et variées.

Je laissai ma fille et mon petit-fils en grande discussion avec Brand, et fis semblant de quitter l'île. Mais je ne m'éloignai pas. Je montai dans les montagnes derrière la cité de Riva et je trouvai un endroit tranquille.

Là, je m'effondrai et je pleurai comme un enfant.

Poing-de-Fer ne se remit jamais vraiment de la perte de sa femme. Il avait près de soixante ans à la mort de Beldaran ; il était donc à peu près temps que Daran prenne le relais, de toute façon. Ça me fournit un prétexte pour obliger Pol à rester sur l'île, et pour l'occuper. Il est très important de s'occuper dans les périodes de désespoir. Si j'avais eu quelque chose de vital à faire lors de la mort de Poledra, les choses se seraient peut-être passées autrement.

Je devais en avoir plus ou moins conscience quand je rentrai au Val, parce que je m'absorbai dans l'étude du Codex Mrin. Je le parcourus de long en large à la recherche d'un indice avant-coureur de ce qui allait arriver à Beldaran, mais je ne trouvai heureusement rien. Sinon, je crois que j'aurais été accablé par la culpabilité.

Six ou sept ans plus tard, Daran me fît prévenir par messager du décès de Riva Poing-de-Fer. Garrot-d'Ours était mort l'hiver précédent et Cou-d'Aurochs et Pied-Léger étaient maintenant bien âgés. L'un des inconvénients, quand on vit très vieux, c'est qu'on perd des tas d'amis en cours de route. Il y a des moments où je me dis que ma vie n'a été qu'une longue succession d'enterrements.

Polgara revint au Val une bonne année plus tard, avec des malles pleines de livres de médecine. Il n'y avait probablement rien dans tous ces livres qui aurait pu sauver Beldaran, mais je pense qu'elle voulait en être sûre. Je ne sais pas ce qu'elle aurait fait si elle avait découvert un traitement jusqu'alors inconnu d'elle, mais elle eut autant de chance que moi.

La vie coula au Val sans incidents pendant une cinquantaine d'années. Daran se maria, eut un fils et vieillit pendant que nous poursuivions nos études, Pol et moi. Notre chagrin nous avait rapprochés. J'approfondissais l'étude du Codex Mrin, n'en retirant qu'une vision sans cesse plus vague de ce qui nous attendait, mais pour autant que je puisse le déterminer, nous avions fait tout ce que nous devions faire et nous étions aussi prêts qu'on pouvait l'être.

Beldin revint de Mallorée vers la fin du vingt et unième siècle et nous annonça qu'il ne se passait pas grand-chose là-bas.

— J'ai l'impression que ça ne bougera pas tant que Torak ne sera pas sorti de sa retraite à Ashaba.

— C'est à peu près pareil ici, répondis-je. Les Tolnedrains ont découvert l'or du Maragor et ils ont construit une ville sur la frontière, à un endroit appelé Tol Rane. Ils essaient d'intéresser les Marags à commercer avec eux, sans grand succès. Zedar est toujours à Ashaba ?

— J'imagine que N'a-Qu'un-Œil ne peut pas se passer de sa présence, confirma Beldin.

— Je ne vois pas pourquoi.

Nous évitâmes délibérément de parler de Beldaran ou de tous nos chers disparus. Nous

étions tous très proches de la famille de Cherek Garrot-d'Ours et leur disparition nous avait beaucoup plus affectés que bien d'autres morts.

Les échanges rudimentaires entre la Drasnie et le Gar og Nadrak cessèrent net quand les Nadraks commencèrent à mener des attaques contre les villes et les villages de l'est de la Drasnie. Le fils de Garrot-d'Ours, Khadar, prit des mesures, et les Nadraks se retirèrent dans leurs forêts.

Puis, en 2115, les Tolnedrains, frustrés par l'indifférence des Marags face à leurs propositions commerciales, prirent eux aussi des mesures. Si j'y avais pris garde, j'aurais pu intervenir, mais j'avais la tête ailleurs. Les princes marchands de Tol Honeth commencèrent par lancer une campagne d'intoxication à l'échelle nationale concernant le cannibalisme rituel des Marags, et des histoires de plus en plus ahurissantes se mirent à circuler. Personne n'aime vraiment l'idée du cannibalisme, mais le sursaut d'indignation qui souleva la Tolnedrie était assez artificiel à mon avis. S'il n'y avait pas eu tout cet or dans les fleuves du Maragor, je pense que les Tolnedrains se seraient beaucoup moins indignés des habitudes culinaires de leurs voisins.

Par malheur, Ran Vordue IV n'était sur le trône que depuis un an lorsque l'affaire atteignit son paroxysme, et son manque d'expérience joua un rôle déterminant. L'hystérie soigneusement entretenue finit par l'acculer à une décision et Ran Vordue commit l'erreur fatale de déclarer la guerre aux Marags.

L'invasion tolnedraine du Maragor est l'un des chapitres les plus noirs de l'histoire humaine. Les légions qui franchirent la frontière étaient déterminées non à conquérir le Maragor mais à exterminer ses habitants, et il s'en fallut de peu qu'elles y arrivent. Il y eut des massacres terrifiants, et seul l'appât du gain qui caractérise les Tolnedrains empêcha l'extinction irrémédiable de la race marague. Vers la fin de la campagne, les commandants des légions commencèrent à faire des prisonniers – surtout des femmes –, et les vendirent aux marchands d'esclaves nyissiens qui, tels des vautours, planaient ordinairement autour de tous les champs de bataille.

C'est un comportement écœurant, je vous l'accorde, mais je crois qu'on peut en être reconnaissant à ces généraux barbares. S'ils n'avaient pas vendus leurs prisonniers, Taïba n'aurait jamais vu le jour, et ç'aurait été une catastrophe. La « Mère de la Race Qui n'Est plus », comme on l'appelait dans le Codex Mrin, devait absolument apparaître au moment voulu, ou tous nos préparatifs les plus minutieux n'auraient servi à rien.

Lorsque les légions eurent éliminé les Marags, les chercheurs d'or tolnedrains se ruèrent au Maragor comme une marée humaine. Mais Mara avait des idées sur la question. Je n'ai jamais vraiment compris Mara, mais je m'explique sa réaction face à ce que les Tolnedrains avaient fait à son peuple, et je l'approuvai de tout cœur, même si ça nous amena au bord d'une guerre entre les Dieux. Pour dire les choses simplement, Maragor devint un endroit hanté. L'esprit de Mara gémissait, en proie à un indescriptible chagrin, et des horreurs inimaginables apparaissaient aux hordes de chasseurs d'or qui s'aventuraient dans le bassin naguère occupé par les Marags. La plupart devenaient fous. La majorité se tuaient, et ceux – très rares – qui réussirent à retourner en Tolnedrie durent être enfermés dans des asiles jusqu'à la fin de leurs jours.

L'esprit de Nedra était fort mécontent du comportement abominable de ses enfants, et il le fit savoir à Ran Vordue. Il en résulta la création du monastère de Mar Terrin. Sa fondation me combla d'aise, je dois dire, parce que les marchands avides qui étaient à l'origine de cette tragédie y furent tous envoyés, jusqu'au dernier, en tant que moines, afin de réconforter les fantômes des Marags massacrés. Et le pire châtiment que l'on puisse imposer à un

Tolnedrain est de le condamner à faire vœu de pauvreté.

Seulement les choses n'en restèrent pas là. Belar et Mara avaient toujours été très proches, et les méfaits des enfants de Nedra offusquèrent grandement Belar. D'où les raids des Cheresques le long de la côte de Tolnedrie. Les navires de guerre déferlaient de la mer du Ponant comme des hordes de lévriers, et les villes côtières de l'empire étaient mises à sac et brûlées avec une régularité assez fastidieuse. Les Cheresques, agissant sans doute sur ordre de Belar, s'attaquaient plus particulièrement à Tol Vordue, le foyer ancestral de la famille de Vordue. Ran Vordue IV ne pouvait que se lamenter en voyant sa ville natale ravagée par les attaques à répétition des Cheresques.

Pour finir, mon Maître dut intervenir et négocier une trêve entre Belar et Nedra. Torak demeurait notre problème primordial, et il nous donnait assez de soucis pour que nous ne nous dispersions pas dans d'autres querelles de famille.

# CHAPITRE XXX

Les raids de représailles cheresques sur la côte de Tolnedrie consécutifs à la destruction du Maragor se tassèrent un peu, et une paix fragile s'établit sur les Royaumes du Ponant, l'Arendie mise à part, évidemment. Cette guerre sempiternelle se poursuivait peut-être aussi parce que les Arendais n'arrivaient pas à trouver un moyen d'y mettre fin. Une succession ininterrompue d'atrocités et de mesures de rétorsion avait changé la haine en religion du nord au sud de l'Arendie, et les Arendais étaient très dévots en vérité.

Nous passâmes les quelques siècles suivants au Val, Pol et moi, à poursuivre tranquillement nos études. Ma fille accepta sans poser de questions le fait qu'elle ne vieillissait pas. Bizarrement, elle ne prenait vraiment pas un jour. Nous avions, Beldin, les jumeaux et moi, fini par acquérir au moins l'apparence de la maturité. Nous avions des rides, des cheveux gris et l'air distingué. Mais pas Pol. Elle avait fêté son trois centième anniversaire et on ne lui aurait pas donné plus de vingt-cinq ans. C'est tout juste si elle avait le regard plus sage. Il est bon, je pense, qu'un sorcier ait l'air sage et distingué, d'où les rides et les cheveux gris, mais une femme ridée, aux cheveux gris, est qualifiée de vieille sorcière, et je ne crois pas que Pol aurait aimé ça. Nous finissons peut-être tous par avoir l'air de ce que nous sommes. Mes frères et moi nous pensions que nous devions avoir l'air sages et vénérables ; Pol aurait accepté la sagesse, mais la vénérabilité ne faisait pas partie de son registre.

Tiens, c'est un problème à creuser, un jour. Je trouve intéressante l'idée que nous nous créons tous, d'une certaine façon.

Enfin, vers le début du vingt-cinquième siècle, Polgara commença à partir de son côté. La première fois, j'essayai de l'en empêcher, mais elle me dit assez froidement de m'occuper de mes oignons.

— Le Maître m'a dit de m'occuper de ça, Père, et si je me souviens bien, ton nom n'a même pas été prononcé pendant la conversation.

Je trouvai cette remarque particulièrement déplacée.

Elle quitta le Val sur son cheval algarois. J'attendis une demi-journée et je la suivis. On ne me l'avait pas expressément interdit, et j'étais son père, après tout. Je savais qu'elle avait un pouvoir exceptionnel, mais quand même…

Je dus prendre certaines précautions, évidemment. Pol était la personne qui me connaissait le mieux au monde – sa mère mise à part –, et j'étais persuadé qu'elle pouvait me sentir approcher à dix lieues. J'élargis énormément mon répertoire en changeant de forme une fois par heure en moyenne. J'allai jusqu'à me métamorphoser en campagnol, un soir, pour la regarder dresser son campement. Une chouette en maraude finit bien par mettre fin à ma carrière, ce jour-là.

Ma fille ne donnait pas l'impression de savoir que je la suivais mais, avec Polgara, on ne peut jamais savoir. Elle monta vers le nord, en longeant l'Ulgolande, traversa les montagnes et, à Muros, prit vers le sud et l'Arendie, ce qui m'inquiéta beaucoup.

Sur la route de Vo Wacune, elle fut abordée par les Wacites, ainsi que je l'avais prévu. Les Arendais sont généralement très polis envers les dames, mais ceux-ci semblaient avoir laissé leurs bonnes manières au vestiaire. Ils l'interrogèrent sans ménagement et lui dirent que, faute de sauf-conduit, ils devaient la placer sous bonne garde.

Elle négocia la situation avec une aisance dérisoire. Elle commença par les gratifier d'une remontrance saignante, puis, entre deux phrases, elle les plongea dans un profond sommeil.

Je ne l'aurais peut-être pas remarqué si elle n'avait fait ce petit geste révélateur de la main. Je lui en ai plusieurs fois fait la remarque, mais elle pense apparemment qu'il ne lui suffit pas de libérer son Vouloir à l'aide du Verbe ; elle ne peut s'empêcher d'y ajouter un petit geste.

Les Wacites s'assoupirent instantanément, sans prendre la peine de fermer les yeux. Elle endormit même leurs chevaux. Puis elle s'éloigna en fredonnant un petit air. Au bout de quelques lieues, elle banda son Vouloir, dit « Réveillez-vous » et fit encore un petit geste de la main.

Les Wacites ne comprirent pas qu'ils avaient piqué un roupillon et crurent qu'elle avait tout simplement disparu. La sorcellerie, la magie, appelez ça comme vous voudrez, a toujours mis les Arendais mal à l'aise, et ils s'abstinrent prudemment de la suivre. Ils n'auraient pu deviner dans quelle direction elle était partie, de toute façon.

Elle ne m'avait donné aucun détail sur sa mission en Arendie, de sorte que je ne pouvais faire autrement que de la suivre. Cela dit, après sa rencontre dans la forêt, je le fis plus par curiosité que par inquiétude. Elle était de taille à se défendre.

En arrivant aux portes de Vo Wacune, elle demanda avec autorité à être reçue au palais ducal.

En ce temps-là, Vo Wacune était de loin la plus belle de toutes les cités d'Arendie. Les Arendais wacites s'étaient honteusement enrichis grâce à la foire aux bestiaux de Muros, et ils avaient beaucoup d'argent à investir dans l'architecture. Il y avait des carrières de marbre au pied des collines, à l'est de la ville, et rien ne vaut le marbre pour faire de jolies façades. Vo Astur était faite en granit, Vo Mimbre dans cette pierre jaune qu'on trouve dans le sud de l'Arendie. Mais ça n'expliquait pas tout. Vo Astur et Vo Mimbre étaient des forteresses, et ça se voyait. Elles avaient quelque chose de mastoc, de disgracieux, alors que Vo Wacune était une cité de rêve avec ses bâtiments de marbre, ses hautes tours délicates, ses larges avenues ombragées, ses grands parcs et sa multitude de jardins. Quand vous lisez, dans un conte de fées, la description d'une ville mythique, d'une beauté indicible, vous pouvez être sûr qu'elle s'inspire de Vo Wacune.

Je m'arrêtai dans un bosquet, devant les portes de Vo Wacune, et regardai Pol entrer dans la ville. Après réflexion, je me métamorphosai en chien de chasse et la suivis. Les Arendais adorent la chasse. Le duc supposerait que j'étais son chien, et elle croirait que j'étais celui de l'autre.

— Je sollicite de Sa Grâce la faveur d'un entretien privé, commença-t-elle en esquissant une révérence plongeante. Il est impératif que je puisse Te faire part de certains faits hors de la présence d'autrui.

— Telle n'est point la coutume, Dame… ?

— Il laissa sa phrase en suspens. Il paraissait extrêmement intrigué par cette visiteuse à l'allure impériale.

— J'informerai Sa Grâce de mon identité lorsque nous serons seuls. L'infortunée Arendie grouille d'oreilles inamicales, et la nouvelle de ma visite ne doit point parvenir à Vo Mimbre non plus qu'à Vo Astur. Le royaume de Sa Grâce est en grand péril, et je suis venue y remédier. Mon seul nom mettrait Tes ennemis en éveil.

Où avait-elle appris à parler ce langage archaïque ?

— Les manières, l'attitude de cette gente Dame m'inclinent à lui prêter l'oreille, répondit le duc. Isolons-nous de sorte qu'elle puisse me dévoiler ces faits d'une importance vitale.

Il se leva, offrit son bras à Pol et ils quittèrent la pièce.

Je les suivis, mes griffes cliquetant sur le sol de pierre. Les nobles Arendais laissent leurs chiens de chasse se promener librement dans leurs demeures, de sorte que personne ne prêta

attention à moi. Le duc m'écarta d'un coup de pied quand il entra avec Pol dans une pièce située un peu plus loin, le long du couloir. Mais ce n'était pas un réel problème. Je me roulai en boule devant la porte, la tête collée à terre.

— Maintenant, ma Dame, daigne, je Te prie, me divulguer Ton nom.

— Je m'appelle Polgara, répondit-elle en renonçant à son langage fleuri. Vous avez peut-être entendu parler de moi.

— La fille du Vénérable Belgarath ? releva-t-il, l'air surpris.

— En effet. Votre Grâce a été mal conseillée, ces temps derniers. Un marchand tolnedrain vous a approché au nom de Ran Vordue, dix-septième du nom. Il n'en était rien. La maison de Vordue n'est pas au courant de l'alliance qu'il vous a proposée. Si, suivant son conseil, vous entrez en territoire mimbraïque, les légions ne viendront pas à votre aide. Vous ne devez pas violer l'alliance avec les Mimbraïques, car ils se tourneraient aussitôt vers les Asturiens et vous seriez submergés sous le nombre.

— Le marchand tolnedrain avait des documents, Dame Polgara, se récria le duc. Ils portaient le sceau impérial de Ran Vordue en personne.

— Le sceau impérial n'est pas difficile à imiter, Votre Grâce. Je peux en faire un sous vos yeux, si vous voulez.

— Si le Tolnedrain n'était point envoyé par Ran Vordue, au nom de qui s'exprimait-il ?

— C'était un émissaire de Ctuchik, Votre Grâce. Les Murgos veulent mettre le Ponant à feu et à sang, et l'Arendie, déjà déchirée par cette interminable guerre civile, est le meilleur endroit où allumer de nouveaux foyers de discorde. Disposez comme bon vous semblera de ce traître Tolnedrain. Je dois maintenant me rendre à Vo Astur, puis à Vo Mimbre. Le stratagème de Ctuchik est très complexe et, s'il réussit, son but ultime sera la guerre entre l'Arendie et la Tolnedrie.

— Cela ne saurait être ! s'exclama le duc. Divisés comme nous sommes, les légions nous écraseraient.

— Exactement. Puis les Aloriens seraient entraînés dans le conflit, et ce serait la guerre générale. Rien ne saurait mieux servir les desseins de Ctuchik.

— Compte sur moi, gente Dame, pour arracher à ce Tolnedrain la confirmation de ce perfide complot, dit-il. J'en fais le serment.

La porte s'ouvrit et le duc m'enjamba sans autre forme de procès. Quand on a toujours des chiens dans les pieds, on finit par ne plus les voir.

Mais Polgara ne m'enjamba pas, elle.

— C'est bon, Père, dit-elle d'une voix terrible. Tu peux rentrer à la maison. Je m'en sors très bien sans toi.

Il est vrai qu'elle s'en sortit très bien. Je peux le dire, car je la suivis quand même. Elle alla à Vo Astur et tint un langage à peu près identique au duc d'Asturie. Puis elle se rendit à Vo Mimbre et mit le duc en garde de la même façon. Au cours de ce seul voyage, elle étouffa dans l'œuf un plan que le cadavérique Ctuchik avait probablement passé dix ans de sa vie à mettre sur pied. Il ne l'avait jamais rencontrée et il avait déjà de bonnes raisons de la haïr.

Elle m'expliqua tout ça quand elle rentra au Val, après m'avoir traité de tous les noms pour m'être suspendue à ses basques.

— Ctuchik a des gens, dans les Royaumes du Ponant, qui ne ressemblent pas aux Angaraks, m'a-nonça-t-elle. Certains sont des Grolims modifiés, mais ils ne sont pas seuls. Tu n'as jamais entendu parler des Dagashis ?

— J'avoue que non, répondis-je.

— C'est une organisation de tueurs à gages basée quelque part au sud de la Nyissie. Ce

sont d'excellents espions et des assassins de génie. Les Murgos ont découvert de l'or dans les montagnes, entre Urga et Goska, et Ctuchik a les moyens de soudoyer les Tolnedrains.

— Ils se vendraient à n'importe qui, Pol.

— C'est possible. En tout cas, ses espions ont enrôlé toutes sortes de Tolnedrains pour proposer aux duchés d'Arendie des alliances avec la Tolnedrie dont Ran Vordue ignore évidemment tout. Sa stratégie est la suivante : les Arendais qui n'auront pas reçu l'aide des légions, comme promis, attaqueront le nord de la Tolnedrie en guise de représailles. Le nord de la Tolnedrie est le fief des Vordue, et l'empereur réagira en écrasant les duchés d'Arendie l'un après l'autre. En apprenant cela, les Aloriens croiront que l'empire entreprend une guerre de conquête et prendront les mesures qui s'imposent. C'était un plan assez futé, en réalité.

— Mais tu y as mis bon ordre.

— En effet, Père. Je propose que nous tenions Ctuchik à l'œil. Il mijote quelque chose. Il n'a pas tramé tout ça par jeu.

— Je vais le surveiller, promis-je.

Beldin revint peu après d'une de ses tournées rituelles en Mallorée et nous confirma que la situation était à peu près calme de ce côté-là.

— Sauf que Zedar a quitté Ashaba, ajouta-t-il.

— Tu sais où il est allé ? demandai-je.

— Aucune idée. Il est plus fuyant qu'une anguille. Tout ce que je sais, c'est qu'il se terre à Kell. Que se passe-t-il avec les Nadraks ?

— Comment ça ?

— Je suis passé par chez eux en revenant de Mallorée et ils se massent à dix lieues à l'est de la frontière de la Drasnie. Pour moi, ils projettent quelque chose de sérieux.

— C'est donc ça ! fis-je entre deux jurons.

— Tu pourrais essayer de t'expliquer ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Il y avait des échanges limités de part et d'autre de la frontière, puis les Nadraks ont commencé à faire des incursions en Drasnie. Le fils de Cou-d'Aurochs les a renvoyés dans leurs forêts et ça s'était tassé.

— Oui, eh bien, les hostilités devraient reprendre d'ici peu. Les cités nadraks sont presque désertes. Tous les hommes capables de tenir debout, de voir les éclairs et d'entendre le tonnerre sont postés dans les bois, à une journée de marche de la frontière.

— Il faut prévenir Rhonar.

— Qui c'est, celui-là ?

— Le nouveau roi de Drasnie. Je vais faire un saut là-bas et lui dire ce qui se prépare. Si tu allais en Algarie trouver Cho-Dan, le chef des chefs de clans ? Tâche d'établir une sorte de cavalerie algaroise au nord du lac d'Atun.

— Les Algarois n'ont plus de roi ?

— Le titre est plus ou moins tombé en désuétude. Les Algarois sont des nomades et les clans comptent plus pour eux que la nation. Je vais aller à Boktor et au Val d'Alorie prévenir les Cheresques.

Beldin se frotta les mains.

— Il y a longtemps qu'on n'a pas fait la guerre.

— Ça ne me manquait pas, rétorquai-je. Dès que les Aloriens seront en position, je me demande si je ne devrais pas retourner à Rak Cthol, dire deux mots à Ctuchik. J'arriverai peut-être à mettre fin à tout ça avant que ça ne prenne des proportions démesurées.

— Rabat-joie, va ! Où est Pol ?

— En Arendie. À Vo Wacune, je pense. Ctuchik a fait des siennes là-bas aussi. Pol tient tout le monde à l'œil. Allons prévenir les Aloriens.

Le roi Rhonar de Drasnie accueillit toutes ces nouvelles avec enthousiasme. Il était pire – ou meilleur – que Beldin. Puis je traversai le golfe de Cherek et allai au Val d'Alorie parler au roi Bledar. Il était encore plus assoiffé de sang que Rhonar. Sa flotte mit le cap sur Kotu dès le lendemain. Je faisais des vœux pour que Beldin arrive à tenir les Aloriens quand ils arriveraient à la frontière avec le Gar og Nadrak. Nous avions passé des siècles, Pol et moi, à empêcher l'hostilité d'éclater dans le Ponant, et la confrontation qui s'annonçait menaçait de faire sauter le couvercle.

Puis j'allai à Rak Cthol.

Je m'arrêtai dans le désert, à quelques lieues à l'ouest de cette hideuse montagne, pour envisager un certain nombre d'options. Ctuchik s'était certainement dit, après ma dernière visite, qu'il aurait peut-être intérêt à poster des sentinelles, et je risquais d'avoir un peu plus de mal à approcher sans me faire remarquer. Je finis par arriver à la conclusion que je n'avais pas vraiment besoin de traverser la cité ; je savais où était la tourelle de Ctuchik, après tout. Et elle avait des fenêtres.

C'était le cœur de la nuit, et je ne pouvais profiter des courants d'air ascendants montant du sable noir. Je montai donc à la force des ailes, en décrivant des cercles autour du pic. Le seul avantage ou à peu près, c'est que lorsque je fus à une cinquantaine de pieds d'altitude, je ne vis plus le sol.

Le hasard voulut que Ctuchik se fût endormi à sa table de travail. Il avait la tête posée sur ses bras croisés lorsque j'entrai d'un coup d'ailes par la fenêtre. Je repris forme humaine et le secouai. Le temps ne l'avait pas gâté. Il avait plus que jamais l'air d'un cadavre ambulant.

Il se réveilla en sursaut et étouffa un cri, mais il reprit assez vite le dessus, je dois dire.

— Ravi de te revoir, vieux, fit-il. Menteur, en plus !

— Eh bien, je suis content que ça te fasse plaisir. Tu devrais dire deux mots à tes Nadraks. Il faut qu'ils renoncent à cette invasion. Les Aloriens sont au courant de leur arrivée.

Ce fut comme si un rideau tombait sur ses yeux.

— Tu vas finir par m'agacer, Belgarath.

— J'espère bien. Dieu sait que tu m'exaspères depuis assez longtemps.

— Comment as-tu découvert ça, pour les Nadraks ?

— J'ai des yeux partout, Ctuchik. Tu ne peux rien me cacher. Ce qui est arrivé à ton petit stratagème en Arendie aurait dû t'en convaincre, non ?

— Je me demandais un peu pourquoi tout était tombé dans le lac.

— Maintenant, tu le sais.

Je ne voulais pas voler sa victoire à Pol, mais je me disais qu'il valait mieux cacher à Ctuchik le rôle qu'elle avait joué dans l'affaire. Pol s'en sortait bien, mais je ne savais pas si elle était de taille à lutter contre lui. Et quand bien même, je ne voulais pas qu'il soit au courant tout de suite. Disons que je la gardais en réserve, si vous voulez.

— Je suis vraiment désolé, mon vieux, fit-il avec un petit sourire sardonique. Je crains de ne rien pouvoir faire pour toi en ce qui concerne les Nadraks. Je n'y suis pour rien. Je ne fais que suivre les ordres d'Ashaba.

— Ne joue pas à ça avec moi, Ctuchik. Je sais que tu peux parler avec Torak à tout moment. Tu ferais mieux d'entrer immédiatement en contact avec lui. Tu n'étais pas avec nous, à Korim. Crois-moi, Torak a tendance à s'énerver quand on massacre trop d'Angaraks, et ce qui va se passer le long de la frontière avec la Drasnie pourrait bien sonner le glas des Nadraks. Je sais comment les Aloriens font la guerre. Maintenant, c'est à toi de voir ; ce n'est

pas moi qui aurai des explications à fournir à Torak. Allons, ajoutai-je pour enfoncer le clou, c'est toujours agréable de bavarder avec toi, Ctuchik.

Puis je m'approchai de la fenêtre et sautai dans le vide, pour frimer.

Et je manquai me tuer. Je n'étais plus qu'à une centaine de pieds du sol lorsque j'achevai enfin ma métamorphose. Il est très difficile de revêtir un manteau de plumes pendant qu'on tombe comme une pierre. Je ne sais pourquoi, on a du mal à se concentrer quand on voit le sol monter vers soi à toute allure.

Quoi qu'il en soit, en dehors du plaisir hypothétique de faire bisquer Ctuchik, cette visite à Rak Cthol ne servit à rien. J'aurais dû savoir que Torak ne ferait pas marche arrière. Il avait décidé quelque chose et on aurait beau lui mettre des bâtons dans les roues, son ego lui interdisait tout simplement de reculer. Les Nadraks envahirent la Drasnie en hurlant avant même que je sois rentré de Rak Cthol. Comme prévu, les Aloriens leur rentrèrent dans le chou et leur infligèrent une défaite mémorable. Quelques-uns devaient réussir à s'enfuir mais, pendant des siècles, les Nadraks ne seraient pas assez nombreux pour constituer une menace.

Torak réussit évidemment à se dédouaner d'avoir ignoré ma mise en garde. En commémoration de l'événement, il ordonna à ses Grolims de quadrupler le nombre des sacrifices. Au fil des siècles, ses Grolims ont tué plus d'Angaraks que les Aloriens eux-mêmes.

Lorsque les survivants de la débâcle furent rentrés, la queue entre les jambes, se terrer dans les forêts du Gar og Nadrak, j'allai en Arendie voir ce que mijotait Pol. Je finis par la repérer à Vo Wacune, où elle vivait non loin du palais ducal, dans une splendide maison de marbre, comme tous les bâtiments de Vo Wacune. C'était une grande demeure qui étincelait de mille feux, au sens propre du terme, et dont les ailes recelaient un jardin de fleurs magnifiquement entretenu, avec des allées de marbre, des haies et des pelouses taillées au cordeau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demandai-je quand ses servantes m'eurent introduit en sa présence.

Elle était assise dans un fauteuil sculpté, près d'une cheminée de quartz rosé. Elle portait une robe bleue stupéfiante.

— Je m'élève dans le monde, Père, répondit-elle.

— Tu as trouvé une mine d'or quelque part ?

— Bien mieux que ça. J'ai un manoir dans un grand domaine à la terre très fertile, juste au nord du lac de Medalia, de l'autre côté de la Camaar. Tu as l'honneur insigne de t'adresser à Sa Grâce, la duchesse d'Erat.

— Ne dis pas de bêtises, Pol.

— Mais c'est très sérieux, Père. Le vieux duc m'était tellement reconnaissant de l'avoir prévenu des projets de Ctuchik que je suis chez moi au palais ducal.

Je lui jetai un regard noir.

— Il t'a donné un titre pour te remercier d'avoir suivi les instructions de notre Maître ? Et tu as accepté ? C'est très indélicat, Pol. Très, très indélicat. Nous ne sommes pas censés accepter de récompense pour avoir obéi à un ordre.

— Je n'en suis pas restée là, Vieux Loup. Tu connais la situation, ici, en Arendie ?

— La dernière fois que j'en ai entendu parler, les Wacites et les Mimbraïques s'étaient ligués contre les Asturiens et cette alliance semblerait plus durable que les précédentes.

— En effet, Père. Après la mort du vieux duc, son fils Alleran est monté sur le trône. Nous étions assez proches, lui et moi, parce que j'avais aidé sa mère à l'élever. Nous avons trouvé une épouse à Alleran – j'ai même réussi à convaincre sa mère de ne pas le laisser épouser sa

cousine –, et sa femme lui a donné un fils. Le duc de Vo Astur a tenté de profiter de l'occasion pour brouiller un peu les cartes en Arendie, et il a fait enlever le petit garçon. Le duc de Vo Astur est un homme cruel. Il a dit à Alleran qu'il tuerait son fils à moins que Wacune n'abroge le traité avec Mimbre et ne reste strictement neutre. Je suis allée à Vo Astur, j'ai récupéré le petit garçon et j'ai donné au duc d'Astur une leçon de bonnes manières.

— Que lui as-tu fait ? demandai-je non sans appréhension, car certaines règles gouvernent l'usage de notre pouvoir. Tu ne l'as pas tué, au moins ?

— Bien sûr que non, Père ! Je sais que nous n'en avons pas le droit. Le duc de Vo Astur a juste une plaie ouverte au fond de l'estomac. Ça lui occupe suffisamment l'esprit pour l'empêcher de faire des bêtises. C'était il y a cinq ans, et il n'y a pas eu une seule bataille importante en Arendie depuis mon excursion à Vo Astur.

— Tu as réussi à établir la paix en Arendie ? J'étais sidéré.

— Une paix temporaire, Père, rectifia-t-elle. Il est trop tôt encore pour dire si elle sera durable. Mais je donnerai des ulcères d'estomac à tous les Arendais s'il le faut pour mettre fin à cette absurdité. Le duc d'Alleran m'en est très reconnaissant, et c'est pour ça que je suis la duchesse d'Erat, maintenant.

— Pourquoi n'y ai-je jamais songé ? m'exclamai-je. C'est tellement simple ! Tu as mis fin aux guerres civiles en Arendie avec un bobo au ventre ! Je suis fier de vous, Votre Grâce, fis-je en m'inclinant devant elle.

— Merci, Père, répondit-elle, radieuse. Mais ces congratulations sont peut-être un peu prématurées. Qu'il y ait un nouveau duc à Vo Mimbre ou à Vo Astur, et les hostilités pourraient reprendre. C'est pourquoi je préfère rester ici pour le moment. Les Wacites sont les moins agressifs des Arendais, et j'ai une certaine autorité, grâce à mes liens avec la famille du duc. Il se peut que j'arrive à les guider dans la bonne direction. Il faut bien que quelqu'un, en Arendie, joue le rôle de pacificateur. J'arriverai peut-être à convaincre les Mimbraïques et les Asturiens de soumettre leurs querelles à la médiation de Vo Mimbre au lieu de régler le problème sur le champ de bataille.

— C'est un grand espoir pour l'Arendie, Pol.

— Ça vaut toujours la peine d'essayer, répondit-elle en haussant les épaules. Allez, Père, va faire un peu de toilette. Il y a un grand bal au palais ducal, ce soir, et nous sommes invités. Enfin, je suis invitée mais, si tu veux être mon cavalier, tu seras le bienvenu.

— Un *quoi ?*

— Un grand bal, Père. Avec de la musique, des danses, des échanges de propos courtois, ce genre de choses.

— Je ne sais pas danser, Pol. Elle me dédia un sourire enjôleur.

— Vu le niveau, je suis sûr que tu apprendras très vite, Vieux Loup. Maintenant, va prendre un bain et tailler ta barbe. Tu ne voudrais pas me faire honte, hein ?

# CHAPITRE XXXI

Je bougeai beaucoup au cours des six cents années suivantes, mais Polgara resta à Vo Wacune. Elle avait bien compris les Arendais wacites et, tant qu'elle fut là-bas pour les guider, une paix précaire s'établit en Arendie.

L'anéantissement virtuel des Nadraks avait convaincu le cadavérique Ctuchik de mettre de l'eau dans son vin, de sorte que le calme régnait aussi, pour le moment, le long de la frontière de l'est.

Comme je l'avais promis au père de Dellon, les Borune montèrent sur le trône de Tolnedrie en 2537, si je me souviens bien. Les Vordue et les Honeth se repassaient la couronne depuis des siècles et, lorsque Ran Vordue XX mourut sans héritier, les Honeth supposèrent que leur tour était revenu de monter sur le trône. Plusieurs nobles honeth se sentaient qualifiés pour le poste, et il en résulta des dissensions assez graves dans la famille pour que le Conseil se retrouve dans une impasse. Il paraît que les pots-de-vin échangés à cette occasion furent phénoménaux. Pour en finir, un membre du Conseil du Sud proposa le nom du grand-duc de Borune. Les Vordue et les Horbite se voyaient mal subir pendant des siècles le gouvernement désastreux des Honeth, de sorte qu'ils renoncèrent à leurs propres candidats pour soutenir la candidature du grand-duc de Borune. Les Honeth n'ayant pu s'accorder sur un candidat unique, la couronne échut aux Borune, presque par défaut.

Ran Borune I^er^ fut un excellent empereur. La Tolnedrie avait un gros problème, à cette époque : les raids des pirates cheresques le long de la côte. Ran Borune prit des mesures dès le lendemain de son couronnement. Il fit sortir les légions de leurs garnisons et leur ordonna de construire la grand-route qui relie maintenant Tol Vordue et Tol Horb. Il ne fit pas que des heureux dans la légion, mais il n'en voulut pas démordre et il eut sa grand-route. Ce n'était que la cerise sur le gâteau. Son but réel était de déployer ses légions le long de la côte pour repousser les Cheresques. Ça ne marcha pas mal du tout. J'ai passé je ne sais combien de temps au Val d'Alorie à tenter de faire entendre raison aux différents rois de Cherek, sans succès. Ils déclaraient tous pieusement qu'ils se contentaient de suivre les instructions expresses de Belar après l'anéantissement des Marags par les Tolnedrains. J'avais beau rétorquer que la Tolnedrie avait été suffisamment punie à présent, ils ne voulaient rien entendre. J'imagine que le butin récupéré dans les cités tolnedraines n'était pas étranger à cet engouement religieux. Quand les pirates commencèrent à se retrouver nez à nez avec les légions, leur piété se refroidit sensiblement et ils partirent évangéliser d'autres parties du monde.

En 2940, je passai par Vo Wacune pour voir ce que devenait Polgara. Je crois que j'avais été bien inspiré de venir. Sa Grâce, la duchesse d'Erat, était amoureuse. Je savais qu'elle était restée trop longtemps en Arendie.

Elle était dans son jardin aux murs de marbre et s'occupait de ses roses lorsque j'arrivai.

— Tiens ! Vieux Loup, s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Bah, pas grand-chose, répondis-je.

— Le monde est toujours en un seul morceau ?

— Plus ou moins. J'ai fait quelques reprises par-ci, par-là.

— Tiens regarde ça, fit-elle en coupant une rose qu'elle me tendit.

C'était une rose blanche, mais pas complètement : la pointe des pétales était d'un lavande très pâle.

— Très joli, dis-je.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? C'est une merveille, Père. C'est Ontrose qui l'a créée pour moi.

— Ontrose ? Qui c'est, ça ?

— C'est l'homme qui va m'épouser, Père. Dès qu'il aura trouvé le courage de me demander ma main.

Qu'est-ce que c'était que ça ? Je décidai d'y aller comme sur des œufs.

— C'est une idée intéressante, Pol. Envoie-le-moi et nous en parlerons.

— Tu n'approuves pas ce mariage.

— Je n'ai pas dit ça. Tu as bien réfléchi ?

— Oui, Père. J'ai bien réfléchi.

— Et les inconvénients ne t'ont pas convaincue d'y réfléchir encore un peu ?

— Quels inconvénients ?

— Eh bien, pour commencer, votre différence d'âge. Il ne doit pas avoir plus de trente ans et, si je me souviens bien, tu as près de neuf siècles et demi.

— Neuf cent quarante ans exactement. Et alors ?

— Alors, tu lui survivras, Pol. Il sera vieux avant que tu te soies retournée.

— Je pense que je n'ai pas volé d'être un peu heureuse, Père. Même si ça ne dure pas très longtemps.

— Et vous avez l'intention d'avoir des enfants ?

— Évidemment.

— Il y a de fortes chances pour qu'ils aient une durée de vie normale, eux aussi, tu sais. Tu ne vieilliras jamais, alors qu'eux, si.

— N'essaie pas de me faire changer d'avis, Père.

— Loin de moi cette intention. Je te rappelle seulement quelques réalités. Tu te souviens de ce que tu as éprouvé à la mort de Beldaran, n'est-ce pas ? Tu as vraiment envie de revivre ça une demi-douzaine de fois environ ?

— Je le supporterai, Père. Peut-être que, si je me marie, ma vie reprendra un cours normal. Si ça se trouve, je vieillirai comme tout le monde.

— Ça, Pol, n'y compte pas. Tu as encore beaucoup de choses à faire et, si j'ai bien lu le Codex Mrin, tu vas rester un moment dans le circuit. Je regrette, Pol, mais nous ne sommes pas comme les autres. Tu es là depuis près de mille ans, et il y a près de cinq mille ans que je sévis.

— Tu t'es bien marié, toi, fit-elle d'un ton accusateur.

— C'est ce qu'on attendait de moi, et ta mère était très différente. Elle a vécu plus longtemps, pour commencer.

— Peut-être que si j'épouse Ontrose sa vie s'en trouvera allongée.

— Mouais. J'en doute. Cela dit, le temps risque de lui paraître long.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu n'es pas la personne la plus facile à vivre du monde, Pol.

Son regard devint glacial.

— Je pense que nous avons fait le tour de la question, Père. Retourne au Val et ne reviens pas fourrer le nez dans mes affaires.

— Ne parle pas d'affaires avec cette désinvolture, Pol. Ça me rend très nerveux.

Elle se redressa de toute sa hauteur.

— Ça suffit, Père, dit-elle, puis elle tourna les talons et s'éloigna comme un vent de tempête.

Je restai quelques semaines à Vo Wacune et je fis même la connaissance d'Ontrose.

C'était sûrement un brave bougre, et il me donna l'impression de comprendre la situation bien mieux que Pol. Il l'adorait, évidemment, mais il était bien conscient qu'elle était là depuis très longtemps – six cents ans, si je compte bien – et j'étais à peu près persuadé qu'il ne lui poserait pas de question déplacée, quelque envie qu'elle en ait.

Je finis par repartir pour le Val. J'avais quelques longueurs d'avance sur Pol, et j'étais à peu près sûr que son béguin ne la mènerait à rien. Il est souvent question d'elle dans les Codex Mrin et Darin, mais son mariage n'est mentionné que beaucoup plus tard. Soit elle allait retrouver la raison, soit Ontrose n'oserait jamais lui demander sa main. Dans un cas comme dans l'autre, il n'arriverait rien de fâcheux.

Et je me replongeai dans mes études.

Trois ans plus tard, au cœur d'une nuit de tourmente, Pol me tira d'un profond sommeil.

*Père !* appela-t-elle d'un ton désespéré. *J'ai besoin de toi !*

*Que se passe-t-il ?*

*Les Asturiens nous ont trahis. Ils se sont alliés aux Mimbraïques et ils marchent sur Vo Wacune. Dépêche-toi, Père. Le temps presse !*

Je roulai à bas de mon lit, m'habillai et revêtis ma cape de voyage. Je pris juste le temps de relire certain passage du Codex Mrin que j'avais toujours trouvé obscur, mais sur lequel l'invocation pressante de Pol projetait un éclairage nouveau.

La fameuse Vo Wacune était condamnée. Je ne pouvais rien faire. Si, essayer de tirer Pol de là avant que l'inéluctable ne se produise.

Je me ruai vers la limite ouest du Val dans la fin de cette nuit de tempête et me changeai en loup. Je ne serais pas allé loin si j'avais essayé de voler dans ce vent terrible.

Deux jours plus tard, j'étais à mi-chemin de l'Ulgolande lorsque le vent se calma enfin. Je me changeai alors en oiseau et je pus aller plus vite.

J'arrivai à Vo Wacune vers le milieu de l'après-midi du lendemain, mais je n'entrai pas tout de suite dans la cité de marbre. Je fis le tour de la forêt environnante, et il ne me fallut pas longtemps pour repérer les Asturiens. Ils n'étaient qu'à quelques lieues des portes de Vo Wacune. Ils auraient pris position avant le matin. Rien ni personne ne pourrait les en empêcher. Je retournai vers la ville en jurant intérieurement.

D'ordinaire, je reprends forme humaine avant d'entrer dans les endroits peuplés, mais c'était un cas de force majeure. Je me posai dans un arbre du jardin de Pol.

Elle y était justement. Mais elle n'était pas seule. Ontrose était avec elle. Il portait une cotte de mailles et avait ceint une épée.

— Il le faut, gente Dame, disait-il. Les Asturiens sont aux portes de la ville. Tu dois quitter Vo Wacune et Te réfugier en un endroit sûr.

Je repris forme humaine et descendis de l'arbre, à la grande surprise d'Ontrose.

— Il dit vrai, Pol, soupirai-je, – Que faisais-tu ? demanda-t-elle. Tu en as mis un temps !

— J'ai dû voyager par vent contraire. Fais tes paquets. Tu dois partir d'ici tout de suite.

— Je n'irai nulle part. Maintenant que tu es là, nous allons pouvoir repousser les Asturiens.

Non, Pol, nous ne pouvons pas. C'est interdit. Je regrette, mais ça doit arriver et nous n'avons pas le droit de nous y opposer.

— Est-ce inéluctable, Vénérable Ancien ? demanda Ontrose.

— Hélas oui, Ontrose ! Polgara vous a-t-elle parlé des prophéties ?

Il hocha gravement la tête.

— Le passage concerné du Codex Mrin est très énigmatique, mais sa signification ne fait plus de doute à présent. Vous devriez parler avec le duc. En vous dépêchant, vous réussirez

peut-être à mettre les femmes et les enfants en sûreté mais, d'ici quelques jours, la ville aura disparu. J'ai vu les Asturiens en venant. Ils vont engager toutes leurs forces dans la bataille.

— Ils seront beaucoup moins nombreux en retournant à Vo Astur, dit-il d'un ton implacable.

— Je refuse de partir, répéta Polgara avec obstination.

— Grande est Ton erreur, gente Dame, fit-il fermement. Tu accompagneras Ton père hors de cet endroit.

— Non ! Je refuse de Te quitter !

— Sa Grâce, le duc, m'a confié le commandement de cette cité et la responsabilité de sa défense. Il m'incombe, Dame Polgara, de déployer nos forces. Tu n'as pas de place dans ce déploiement. Je T'ordonne donc de partir. Va-T'en !

— Non !

— Tu es Dame d'Erat, et donc de noblesse wacite. Ton serment de loyauté envers Sa Grâce, notre duc, Te contraint à l'obéissance. Ne déshonore pas Ton rang par ce refus obstiné. Prépare-Toi. Tu partiras sur l'heure.

Elle leva brusquement le menton.

— Voilà qui n'est guère aimable, Messire, fit-elle d'un ton accusateur.

— La vérité n'est point aimable, ma Dame. Nous avons tous deux des responsabilités. Je ne manquerai point aux miennes. Ne trahis point les Tiennes. Maintenant, pars !

Ses yeux s'emplirent de larmes impuissantes. Elle l'embrassa farouchement et s'enfuit en courant dans la maison.

— Merci, Ontrose, dis-je simplement en lui serrant les mains. Je n'y serais pas arrivé sans vous.

— Prends soin d'elle, Vénérable Ancien. Elle est l'âme même de ma vie.

— Je n'y manquerai pas, Ontrose. Je garderai à jamais votre souvenir.

— C'est peut-être tout ce qu'on peut encore espérer.

Allons, je dois partir assurer notre défense. Adieu, Vénérable Belgarath.

— Adieu, Ontrose.

Et c'est ainsi que j'entraînai ma fille en larmes hors de la cité condamnée. Nous allâmes vers le nord, franchîmes la Camaar et repartîmes vers Muros et le col qui menait à travers les montagnes vers l'Algarie. Je surveillai étroitement Polgara pendant tout le trajet. Je ne tenais pas à ce qu'elle m'échappe. Mais ce n'était sans doute pas utile. Elle était, ainsi que le lui avait si justement fait remarquer Ontrose, une noble dame. Elle avait des devoirs ; elle ne s'y déroberait pas.

Elle refusa de me parler, comme de bien entendu. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'elle refuserait obstinément de rentrer au Val avec moi. Lorsque nous arrivâmes aux ruines du cottage de sa mère, elle s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, déclara-t-elle.

— Comment ?

— Tu as très bien entendu, Père. Je reste ici.

— Tu as du travail à faire, Pol.

— Oui, eh bien, tant pis. Tu n'auras qu'à t'en occuper. Retourne à ta tour, dévore tes prophéties et laisse-moi en dehors de ça. Ça suffit, Père. C'est fini. Maintenant fiche le camp et ne viens plus m'embêter.

Je compris qu'il était inutile de discuter. J'avais assez souffert pour imaginer ce qu'elle endurait. Il faudrait que je veille sur elle, mais de loin. Elle venait de passer plusieurs centaines d'années en Arendie ; il lui en restait sûrement quelque chose. Je craignais que le

suicide ne fasse partie des mauvaises habitudes qu'elle avait acquises là-bas. À la moindre contrariété, une Arendaise digne de ce nom commençait aussitôt à penser poignards et poisons, plongeons dans les rivières et sauts du haut des tours. Pol s'en remettrait mais, en attendant, il faudrait la tenir à l'œil.

Je retournai au Val et réquisitionnai les jumeaux. Beldin était reparti pour la Mallorée. Pendant cinq ou six ans, nous nous relayâmes pour monter la garde dans les buissons autour du cottage de Poledra. Au début, ma fille au cœur brisé se contenta de camper dans les ruines, puis elle commença à entreprendre des réparations minimales et, considérant que c'était bon signe, nous soufflâmes un peu, sans la perdre de vue pour autant.

La première dynastie Borune resta au pouvoir à Tol Honeth pendant les premiers siècles du quatrième millénaire, et les diplomates s'activèrent avec leur professionnalisme légendaire. Ils réussirent bel et bien à empêcher la situation de s'arranger en Arendie. La dernière chose dont la Tolnedrie avait besoin, c'était d'une Arendie unifiée sur sa frontière nord. Les ambassadeurs de Tolnedrie allèrent aussi au Val d'Alorie et à Boktor, et des relations commerciales furent bientôt amorcées. Les Drasniens avaient réamorcé les échanges avec les Nadraks, et le commerce des fourrures était assez florissant. Les Cheresques étaient concernés, par nécessité, puisque leurs marins étaient seuls à pouvoir négocier les courants traîtres de la Barre de Cherek.

L'inviolabilité de l'île des Vents mettait les Borune hors d'eux. Ils semblaient croire mordicus que le but du blocus cheresque était de cacher un vaste trésor, et ils en voulaient absolument un bout.

Puisque ça les rendait vraiment hystériques, je décidai que le meilleur moyen de les calmer était de les amener à constater par eux-mêmes qu'il n'y avait rien d'intéressant dans l'île. L'isolement des Riviens commençait à m'inquiéter, moi aussi. Je me rappelais trop bien la leçon du Maragor.

J'allai donc au Val d'Alorie et je suggérai aux Cheresques de relâcher un peu le blocus. Les Tolnedrains voulaient des traités pour tout, et cela donna lieu aux Accords du Val d'Alorie, en 3097, je crois. Les vaisseaux de commerce tolnedrains mirent presque aussitôt le cap sur la Cité de Riva.

Je comptais sur le roi de Cherek pour informer les Riviens de cet arrangement, mais ça lui sortit de la tête. Il était absorbé par la nouvelle guerre des clans qui venait d'éclater chez lui. Les Riviens n'attendaient pas de visiteurs. Leurs portes restèrent closes. Les marchands tolnedrains tentèrent d'ouvrir boutique sur le rivage, mais le vent emportait régulièrement leurs tentes, et les Riviens refusaient de sortir de chez eux.

La dynastie Borune déclinait régulièrement depuis une centaine d'années, et le dernier empereur Borune – un crétin patenté – finit par succomber aux pressions des princes marchands. Il envoya des légions pour forcer les portes de la Cité de Riva. Je ne suis pas expert en la matière, mais je doute que le meilleur moyen d'entamer des relations commerciales soit d'obliger les clients à entrer dans la boutique à la pointe de l'épée.

Les Riviens réagirent comme il fallait s'y attendre.

Ils ouvrirent les portes de la cité et sortirent. Mais pas pour faire du lèche-vitrines. Ils nettoyèrent les cinq légions tolnedraines et brûlèrent de fond en comble tous les vaisseaux qui étaient dans le port.

Poussé à bout, Ran Borune XXIV s'apprêtait à lancer toute la puissance de l'empire contre l'Ile des Vents lorsqu'il fut arrêté dans son élan par un message de l'ambassadeur de Cherek à Tol Honeth.

Un message assez classique. Je le rapporte ici de mémoire :

« Majesté, « L'Alorie ne permettra aucune attaque contre Riva, sachez-le. La marine de Cherek, dont les mâts forment une véritable forêt, s'abattrait sur les flottilles de Tolnedrie et les légions iraient nourrir les poissons du nez d'Arendie aux plus lointains rivages de la Mer des Vents. Les armées de Drasnie marcheraient vers le sud, écrasant tout sur leur passage et assiégeraient vos villes. Les cavaliers d'Algarie descendraient, telle une marée, des montagnes et anéantiraient l'empire par le feu et par l'épée.

Sachez que, si vous avez le malheur d'attaquer Riva, les Aloriens entreront en guerre et que vous périrez, vous et tout votre empire. »

Ce qui mit plus ou moins fin à la menace tolnedraine dans le Nord. Les juristes de Borune creusèrent aussitôt les Accords du Val d'Alorie à la recherche d'une faille, mais ils ne trouvèrent qu'une clause assez obscure qui avait été volontairement intégrée : « Mais l'Alorie préservera Riva et maintiendra son intégrité. » Cherek et la Drasnie étaient convenus de ne pas faire la guerre à la Tolnedrie, mais pas l'Alorie. J'ai toujours été assez fier de ce petit échantillon de tricherie légale.

J'expliquai la situation au roi de Riva, et il assouplit un peu la règle pour permettre aux marchands d'ériger une sorte de village sur la plage. Ce n'était pas très rentable, mais ça empêchait la Tolnedrie de sombrer complètement dans la folie.

Le dernier empereur Borune mourut sans enfants, et les manœuvres habituelles reprirent à Tol Honeth pour la succession. L'ennui, c'est que les grandes familles importaient discrètement des poisons de Nyissie, et divers candidats au trône impérial ainsi que plusieurs membres du Conseil fournirent la démonstration de leur efficacité.

Les Honeth finirent par l'emporter parce qu'ils avaient l'argent nécessaire pour graisser la patte des membres du Conseil et payer les poisons nyissiens qui coûtaient les yeux de la tête. Cela dit, c'était la décadence pour les Honeth et, trois siècles plus tard, les Borune revenaient aux affaires. La seconde dynastie Borune fut assez brève, mais elle accomplit de grandes choses. Le réseau routier fut étendu à toute la Tolnedrie et vingt légions furent envoyées « comme preuve de bonne foi » dans l'actuelle Sendarie afin de construire les grands-routes qui relient la ville de Sendar et le port de Camaar à Muros, dans l'intérieur des terres, et Darine, sur la côte nord-est.

Les Cheresques ne voyaient évidemment pas cela d'un bon œil. Ça permettait aux marchands tolnedrains d'éviter complètement la Barre de Cherek et d'envoyer les marchandises par voie de terre à Camaar, Darine et jusqu'à Kotu, sans transiter sur un seul navire cheresque.

Le dernier empereur de la seconde dynastie Borune, Ran Borune XII, qui n'avait pas eu d'enfant, participa personnellement au choix de son successeur. Il remit le pouvoir impérial entre les mains des Horbite, privant les membres du Conseil de leurs pots-de-vin et les Honeth et les Vordue d'une nouvelle occasion de brouiller les cartes en s'empoisonnant mutuellement.

Le choix des Horbite se révéla fort avisé en vérité. Ran Horb I$^{er}$ était certes compétent, mais son fils, Ran Horb II, fut probablement le plus grand empereur de l'histoire de la Tolnedrie. Il connut une réussite stupéfiante. Il mit fin à la guerre civile en Arendie en s'alliant à la faction la plus faible, les Mimbraïques. Je doute que Polgara ait été plus navrée que moi lorsque, en 3822, Vo Astur fut détruite et les Asturiens chassés dans la forêt. Nous n'avions pas oublié ce que les Asturiens avaient fait à la magnifique cité de Vo Wacune.

Ran Horb II ne s'arrêta pas là. Il fit construire une route impériale, la Grande Route du

Ponant, qui traversait l'Arendie, reliant le nord de la Tolnedrie au port de Camaar et à tout le réseau routier de Sendarie. Incidemment, il fonda le royaume de Sendarie en 3827, partant du principe que, tant qu'il contrôlait les routes, il serait plus efficace de laisser les Sendariens se gouverner eux-mêmes. Il conclut un traité avec Cho-Dorn l'Ancien, chef des Chefs de Clans d'Algarie, et ordonna la construction de la Grande Route du Nord qui allait de Muros vers le nord-ouest de l'Algarie, rejoignait la chaussée qui traversait les marécages et passait à Boktor, d'où partait la Route des Caravanes du Nord qui menait au Gar og Nadrak.

Il normalisa le commerce avec les Nyissiens et, au crépuscule de sa vie, conclut avec les Murgos le protocole de construction de la Route des Caravanes du Sud qui allait à Rak Goska.

Cela suscita pas mal de grognements au Val d'Alorie. Ran Horb II avait compris que, tant que les Cheresques contrôleraient les mers, la Tolnedrie serait plus ou moins à leur merci. Les grands-routes de Ran Horb leur coupaient l'herbe sous le pied. Les Tolnedrains pouvaient transporter leurs marchandises par voie de terre sans jamais voir une goutte d'eau de mer.

Toutes les routes ne furent pas achevées du vivant de Ran Horb. Ses successeurs durent achever la tâche qu'il avait initiée. Mais c'est là que le monde moderne, le monde tel que nous le connaissons, commença progressivement à prendre forme.

Les grands-routes facilitaient les trajets, évidemment, mais je suis surtout reconnaissant à Ran Horb II d'avoir créé, incidemment, le royaume de Sendarie. Le Codex Mrin et, dans une moindre mesure, le Codex Darin l'annonçaient clairement : la Sendarie me serait fort utile.

Le plus bizarre, quand on réfléchit à tout ce qu'ils firent, c'est que les Horbite ne régnèrent pas plus de cent cinquante ans. Le fils de Ran Horb VI se noya en bateau alors que son père était assez âgé, et le trône impérial se retrouva sans héritier une fois de plus.

C'est là que la malheureuse famille Ranite vint au pouvoir. Les Ranite n'accomplirent pas grand-chose pendant les quatre-vingt-dix ans de leur règne parce qu'une maladie héréditaire frappa prématurément tous les membres de la lignée. En quatre-vingt-dix ans, la dynastie compta sept empereurs qui passèrent le plus clair de leur temps au fond de leur lit. En réalité, ce ne furent guère que des fossoyeurs.

Puis, en 4001, les Vordue accédèrent au trône et, comme Tol Vordue était un port de mer, ils cessèrent aussitôt d'entretenir le système de grands-routes horbite qui tomba en décrépitude. Je ne sais pas combien de leurs vaisseaux les Cheresques durent envoyer par le fond avant que les Vordue ne commencent à voir la réalité en face.

Je n'avais jamais trop aimé les Vordue et, devant cette incommensurable stupidité, je baissai les bras.

En attendant, tout ça me rappelait de façon obsédante un obscur passage du Codex Mrin. Je me replongeai dans son étude. Le Codex Mrin est particulièrement difficile à déchiffrer à cause de son manque de continuité. Le passé, le présent et l'avenir y sont mélangés sans aucune chronologie. Il n'y a pas moyen de savoir dans quel ordre les Événements se produiront. Les copistes qui le transcrivirent ne firent aucun effort pour lui conférer un minimum de cohérence. Quand on y cherche quelque chose, il faut commencer au début et parcourir un incompréhensible galimatias.

Je manquai bien le rater. Ça m'aurait peut-être échappé si les Vordue ne m'avaient pas tant énervé, mais je pensais justement à leurs routes quand je tombai sur le passage qui me trottait dans la tête.

« Or donc, disait le texte, quand ce qui était droit deviendra tortueux, quand ce qui était sain deviendra malsain, ce sera un avertissement pour toi, Vénérable et Bien-Aimé. » C'était ça ! Les routes tolnedraines se dégradaient vraiment. Dans certains endroits de Sendarie, elles étaient complètement défoncées et les gens faisaient un détour pour éviter les tronçons

impraticables. Ce qui était droit devenait tortueux. C'était un peu tiré par les cheveux, mais tout le Codex Mrin était comme ça. Je poursuivis ma lecture avec avidité. « Prends garde, à certain serpent au loin dans les terres, car il mettra le Gardien à bas. » Là, je ne voyais pas du tout ce que ça pouvait vouloir dire. Puis je me rapprochai de la fenêtre avec le parchemin et le regardai attentivement à la lumière du jour. Je m'aperçus alors que l'un des scribes avait gratté le mot « elle » pour le remplacer par « il ». Les trois copistes en avaient sans doute longuement débattu, et celui qui avait écrit « elle » avait finalement eu le dessous. Et si c'était lui qui avait raison ? Il y avait une femme-serpent dans cette partie du monde : Salmissra.

Je poursuivis ma lecture.

« Car en vérité le Gardien est chargé d'ans. Le serpent viendra à lui et le prendra au dépourvu. Le venin du serpent lui glacera le cœur, et le cœur de tous ceux qui viendront après lui. Hâte-toi, Vénérable et Bien-Aimé, hâte-toi car la vie du dernier représentant de la lignée du Gardien est en grand péril. Sauve-le ou tout sera perdu, et les ténèbres régneront à jamais. »

Je relus ce passage avec horreur.

Gorek le Sage, roi de Riva et Gardien de l'Orbe, était un très vieil homme, les routes de Tolnedrie tombaient en capilotade. Et Salmissra n'avait jamais été le genre de femme à qui l'on pouvait faire confiance.

Je vous accorde que ce n'était pas grand-chose, mais la façon dont ces mots retentissaient dans ma tête me fit dévaler quatre à quatre les marches de ma tour.

Il fallait absolument que j'aille à l'île des Vents.

# CHAPITRE XXXII

Je commençai à évoquer l'image du faucon avant même d'arriver au pied de ma tour et, sitôt au-dehors, je me mis à former mes plumes. Le faucon est le plus rapide de tous les oiseaux, et le cri qui retentissait dans ma tête me persuadait que la vitesse comptait plus que tout. Je n'aime pas voler et je n'aimerai jamais ça, mais on ne fait pas que ce qu'on veut, dans la vie. Il faut faire ce qu'il faut, que ça nous plaise ou non.

Il ne me vint pas à l'esprit d'y aller sans Polgara. Je savais qu'elle avait un rôle important à jouer dans l'Ile des Vents. J'aurais été bien en peine de dire quoi au juste, mais je savais que ce serait une catastrophe sans précédent si elle ne venait pas.

Je devrais aller voir Garion à Riva et lui en parler. Je commence à ébaucher une théorie, et j'aimerais lui en parler. Cette voix particulière a passé plus de temps en sa compagnie qu'en la mienne, et il est plus familiarisé avec ses saillies que moi. J'ai parfois l'impression qu'on s'est joué de moi. Je tombais dans une sorte de demi-sommeil et il se passait quelque chose. Pas forcément une chose extraordinaire ; c'était même, la plupart du temps, une chose si banale que personne n'y aurait prêté attention. Mais quand ça arrivait, ça faisait comme un déclic dans ma tête et j'agissais sans même en avoir conscience. Je suppose que certaines choses furent implantées dans mon cerveau lors de mon équipée à Cthol Mishrak, avec Cherek et ses gars. Je n'en avais pas conscience jusqu'à ce que cet incident particulièrement banal se produise et que je sache aussitôt ce que j'étais censé faire.

Mais je m'égare. Oui, bon, et alors ?

Je fus au cottage de Polgara en un rien de temps. C'était le début du printemps, mais il faisait déjà assez chaud et Polgara était dehors. Elle s'occupait de son potager. Elle a la peau très claire et elle prend vite des coups de soleil. Elle s'était fabriqué un chapeau de paille ridicule afin d'empêcher le soleil de lui taper sur le nez, et on aurait dit un gros champignon. Tant pis, je l'ai dit.

Je descendis en vol plané, fichai mes serres dans le sol et commençai à reprendre forme humaine avant même de m'être immobilisé à terre.

— Pol, j'ai besoin de toi, dis-je.

— Moi aussi, j'ai eu besoin de toi, une fois, répondit-elle froidement. Mais tu n'as pas eu l'air intéressé. Alors, maintenant, je te rends la monnaie de ta pièce. Va-t'en, Père.

— Ce n'est pas le moment, Polgara. Garde ces répliques subtiles pour plus tard. Il faut que nous allions tout de suite à l'île des Vents. Gorek est en danger.

— Des tas de gens sont constamment en danger, Père, et alors ? Qui est Gorek ? demanda-t-elle après réflexion.

— Tu as vécu avec des œillères pendant tous ces siècles ? Tu n'as aucune idée de ce qui se passe dans le monde ?

— Mon monde à moi est mort quand tu as laissé les Asturiens détruire Vo Wacune, Vieux Loup.

— Non, il n'est pas mort. Il est même bien vivant. Tu es toujours là et tu viendras avec moi à l'île des Vents même s'il faut que je t'y emmène avec mes serres.

— Tu parles, tu voles comme une gueuse de fonte ! dis-moi plutôt qui est ce Gorek pour qui tu te fais tellement de bile ?

— Le roi de Riva, Pol, le Gardien de l'Orbe.

— Les Cheresques patrouillent toujours dans la Mer des Vents, que je sache. Ils le protégeront.

— Tu aurais dû te tenir au courant, Pol. Les Cheresques laissent passer les gens, maintenant.

— Quoi ? Tu es fou ? Pourquoi les as-tu laissés faire ?

— C'est une longue histoire et je n'ai pas le temps de te la raconter. Ne te change pas en chouette, cette fois, Pol. Choisis plutôt le faucon.

— Il faudrait que j'aie une bonne raison pour ça.

Je résistai à l'envie de l'injurier copieusement.

— Je viens de déchiffrer un passage du Codex Mrin.

Salmissra va attenter à la vie du roi de Riva et de toute sa famille. Si elle réussit à s'en tirer, Torak a gagné.

— Salmissra ? Pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite ?

— Parce que tu ne m'as pas laissé parler.

— Allons-y, Père.

— Juste un instant, que je prévienne les jumeaux. Je me concentrai et projetai ma pensée vers eux.

*Mes frères !* appelai-je.

*Belgarath ?* répondit Beltira, surpris. *Que se passe-t-il ?*

*On va attenter à la vie du roi de Riva. Nous y allons tout de suite, Pol et moi. Nous nous changeons en faucon, pour le cas où vous tenteriez d'entrer en contact avec nous. Prévenez Beldin. Dites-lui de rentrer en vitesse.*

*Nous l'appelons immédiatement, Belgarath. Faites vite !*

— C'est bon, Pol, dis-je alors. Allons à Riva.

Nous prîmes la forme de ces farouches oiseaux, montâmes en spirale et partîmes vers le nord-ouest en survolant l'Ulgolande. À un moment donné, à quelques lieues à l'est de Prolgu, nous tombâmes sur une harde de Harpies. Cette rencontre m'a toujours paru suspecte. Je suis allé assez souvent en Ulgolande, et je n'y ai jamais vu de Harpies. Je ne serais pas étonné qu'on les ait placées sur notre chemin pour nous retarder. Mais les Harpies ne volaient pas très bien. Sûrement pas assez, en tout cas, pour rattraper deux faucons volant à tire-d'aile. Nous nous contentâmes de les semer et nous poursuivîmes notre chemin en les laissant battre futilement des ailes derrière nous.

L'incident n'aurait pas valu la peine d'être rapporté si ce n'avait été la preuve qu'on essayait bel et bien de nous retarder. Je commençai à scruter le ciel à la recherche du dragon. Cette pauvre bête aurait pu nous poser un réel problème.

Mais nous ne le vîmes pas et nous sortîmes d'Ulgolande sans autre incident.

Il commençait à faire noir, et nous volions toujours. J'avais faim, j'étais épuisé, mais la voix insistante que j'avais dans la tête m'interdisait de m'arrêter. Pol vole bien mieux que moi, et pourtant je suis sûr que l'allure frénétique à laquelle nous avancions la fatiguait presque autant que moi. Et nous poursuivions notre chemin, plus loin, toujours plus loin.

Le ciel, derrière nous, blanchissait à l'approche de l'aube quand nous passâmes au-dessus de Camaar et nous engageâmes sur les eaux sombres de la Mer des Vents.

Il devait être près de midi lorsque l'Ile des Vents se profila sur l'horizon devant nous, un peu à l'ouest. Nous descendîmes lentement, en vol plané, vers la cité, et le port de Riva sembla se précipiter vers nous.

Nous avions manqué nous tuer pour y arriver, et nous arrivâmes pourtant près de dix minutes trop tard.

Nous survolions les eaux tumultueuses du port lorsque je compris pourquoi il fallait absolument que Polgara vienne avec moi. Je n'aurais jamais vu le petit garçon qui flottait

dans les eaux glacées de la baie, mais Pol l'aperçut. Nous étions peut-être à trente pieds au-dessus de l'eau et nous descendions en piqué quand tout à coup elle battit des ailes et reprit forme humaine. Elle plongea sans effort, la tête la première, les bras tendus devant elle. J'ai vu des tas de jeunes gens plonger dans des piscines, dans des rivières et même parfois dans la mer – généralement pour impressionner les jeunes filles –, mais je n'ai jamais vu un plongeon pareil. Elle trancha l'onde comme la lame d'un couteau, et j'eus l'impression qu'elle ne remonterait jamais. Par bonheur, le port de Riva est très profond, sans quoi elle se serait tuée.

Elle finit par crever la surface à dix pieds de l'enfant qui se débattait et, en quelques brasses, elle le rejoignit.

*OUI !* exulta l'envahisseur qui se tenait jusqu'alors tranquille dans ma tête.

*Oh, fermez ça !* protestai-je.

C'était le chaos absolu dans l'enclave commerciale, sur la plage. Je compris aussitôt que Gorek, son fils et tous les membres de sa famille étaient morts. Les Riviens étaient évidemment occupés à massacrer un groupe de marchands nyissiens. Je descendis en vol plané et me métamorphosai.

— Arrêtez ! hurlai-je à l'intention des Riviens assoiffés de sang.

— Ils ont tué notre roi ! répondit un grand gaillard au visage ruisselant de larmes, manifestement hystérique.

— Et vous ne voulez pas savoir pourquoi ? m'écriai-je.

En vain. Il était inutile d'essayer de faire entendre raison à ces hommes qui étaient censés protéger le roi. J'étais épuisé, mais je bandai mes dernières forces afin de placer, à l'aide de mon pouvoir, un bouclier impénétrable autour des deux derniers Nyissiens. Puis, après réflexion, je les plongeai dans un profond sommeil. Je connaissais assez Salmissra pour imaginer que ses égorgeurs avaient pour ordre de se tuer sitôt leur mission accomplie. Ils étaient armés de lames empoisonnées, et ils avaient sans doute les poches pleines de fioles de substances mortelles.

*Polgara !* appelai-je mentalement. *Comment va le petit garçon ?*

*Il est sauvé, Père ! Je le tiens.*

*Ne te montre pas, surtout ! Il ne faut pas qu'on vous voie.*

*Très bien.*

Puis Brand arriva coudes au corps à l'enclave commerciale. Je n'ai jamais su pourquoi le Gardien de Riva prenait toujours le nom de Brand. Lorsque j'eus le loisir de poser la question, les origines de la coutume se perdaient dans la nuit des temps. En Arendie, où les châteaux abondent, le Gardien de Riva aurait été appelé sénéchal. Dans certains autres royaumes du Ponant, et même dans les royaumes semi-autonomes de Mallorée, il aurait été considéré comme une sorte de Premier ministre. Il était investi des mêmes responsabilités. Il était chargé de l'administration du royaume. Comme la plupart de ceux qui avaient occupé cette fonction avant lui, c'était un homme solide, compétent et profondément loyal. Mais c'était un Alorien, et la nouvelle du meurtre de Gorek l'avait mis dans tous ses états. Il pleurait à chaudes larmes et il écumait de rage. Il avait dégainé son épée. Il courut vers mon bouclier invisible sur lequel il l'abattit de toutes ses forces. Je le laissai ferrailler pendant un moment, puis je lui pris son épée des mains.

Parce que j'en suis capable, lorsqu'il le faut. Je peux être l'homme le plus fort du monde si nécessaire.

— Gorek est mort, Belgarath ! sanglota-t-il.

— Tout le monde meurt un jour. C'est comme ça, fis-je d'une voix atone, dépourvue

d'émotion.

Il releva brusquement la tête et me regarda, incrédule.

— Reprenez-vous, Brand, lui ordonnai-je. Nous avons des choses à faire. D'abord, vous allez interdire à vos soldats de tuer ces deux meurtriers. J'ai besoin de certaines réponses, et on n'a jamais réussi à faire parler un cadavre.

— Mais…

— Ce ne sont que des hommes de main, Brand, je veux savoir qui les a armés.

J'en avais déjà une petite idée, évidemment, mais je voulais en avoir le cœur net. Et surtout, il fallait que j'aide Brand à reprendre ses esprits.

Il inspira profondément, d'un souffle mal assuré.

— Pardon, Belgarath, dit-il. Je crois que j'ai perdu la tête.

— Bon, dites à vos hommes de reculer, puis trouvez un homme de confiance, un homme sur qui vous pouvez compter pour suivre vos ordres. Je veux que ces deux reptiles puants soient mis en lieu sûr et placés sous bonne garde. Dès que je les réveillerai, ils tenteront de se tuer. Je vous conseille de les déshabiller. Je suis sûr qu'il y a du poison dans tous les replis de leurs vêtements.

Il se raidit, et son regard devint aussi dur que le silex.

— Capitaine Vant ! appela-t-il sèchement. Venez ici !

Un officier aux yeux rougis par les larmes s'approcha. Brand lui donna quelques ordres secs et précis. Vant salua et rassembla un bataillon d'hommes auxquels je m'adressai brièvement. Je dus leur faire une certaine impression, parce qu'ils s'exécutèrent sans barguigner.

— Très bien, Brand, dis-je ensuite. Nous allons faire un petit tour sur la plage. Je ne veux pas qu'on entende ce que j'ai à vous dire.

Nous nous éloignâmes un peu. La plage de Riva est faite de gravier, et les vagues font beaucoup de bruit en s'écrasant sur le rivage. Je m'arrêtai au bord de l'eau, à une certaine distance de l'enclave.

— Comment s'appelle le plus jeune petit-fils de Gorek ? demandai-je.

— Le prince Geran, répondit-il.

Je suis sûr que la plupart d'entre vous ont reconnu ce nom. Nous l'avons plus ou moins fait vivre au fil des siècles, Pol et moi.

— Très bien, répondis-je. Gardez votre calme. Je ne veux pas que vous vous mettiez à danser de joie. On nous observe. Le prince Geran est sauvé.

— Loués soient les Dieux !

— Louée soit ma fille, plutôt. C'est elle qui l'a sauvé. C'est un petit garçon très courageux. Il a réussi à fuir les assassins en nageant dans le port. Ce n'est pas un champion de natation, mais il a réussi à s'en tirer.

— Où est-il ?

— Avec Polgara. Il est sous bonne garde.

— Je vais envoyer des hommes pour l'escorter jusqu'à la Citadelle.

— Sûrement pas ! Personne ne doit savoir qu'il est vivant. Nous allons l'emmener en lieu sûr, Pol et moi. Je veux que vous me donniez votre parole de ne jamais révéler ce secret.

— Belgarath ! Le roi de Riva est le Gardien de l'Orbe ! Il doit rester ici !

— Non. Ce n'est pas indispensable. Tout le monde sait que l'Orbe est ici, et tant que le roi de Riva y sera aussi, tout le monde saura où le trouver. C'est pour ça que nous devons les séparer.

— Jusqu'à ce que le petit garçon ait grandi ?

— Il se peut même que ça dure un peu plus longtemps que ça. Mais le moment viendra où le Gardien de Riva reviendra et, ce jour-là, on va rire : le prochain roi de Riva qui siégera sur ce trône sera l'Enfant de Lumière. C'est lui que nous attendons.

— Le Tueur de Dieu ?

— Espérons-le.

— Où allez-vous emmener le prince Geran ?

— Je ne vous le dirai pas, Brand. Il sera en sécurité. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Le soir ne devrait pas tarder à tomber, avançai-je en scrutant le ciel mal débarbouillé.

— Pas avant quelques heures. Je lâchai un juron.

— Il y a un problème ?

— Ma fille et votre roi sont dans la baie, et l'eau est très froide. Excusez-moi un instant.

Je projetai à nouveau ma pensée vers Polgara.

*Pol, où es-tu ?*

*Nous sommes au bout de la jetée, Père. Pouvons-nous sortir, maintenant ?*

*Non. Ce ne serait pas prudent. Restez où vous êtes et ne vous faites pas repérer.*

*Le petit garçon commence à avoir très froid. Père.*

*Eh bien, réchauffe l'eau autour de vous ! Tu sais le faire. Tu réchauffes l'eau de ton bain depuis des siècles.*

*Que prépares-tu, Vieux Loup ?*

*Je cache le roi de Riva, Il va falloir t'y faire, Pol, parce que c'est ce que nous allons faire pendant un bon moment.*

Je coupai la communication mentale et me retournai vers le Gardien de Riva.

— C'est bon, Brand, dis-je tout haut. Retournons à la Citadelle. Je voudrais avoir une petite conversation avec ces Nyissiens.

Nous repartîmes le long de la plage et rentrâmes dans la cité.

— Qui va garder l'Orbe si vous emmenez notre roi, Belgarath ? demanda Brand tandis que nous entamions la longue escalade.

— Vous, Brand.

— Moi ?

— Évidemment. Vous remplacerez aussi le roi pendant son absence, et vous transmettrez le flambeau à votre successeur. À partir de maintenant ; le Gardien de Riva sera le seul être vivant à savoir ce que nous faisons. Le seul homme normal, en tout cas. Nous ne sommes guère normaux, Pol, mes frères et moi-même. Nous comptons sur vous, Brand. Ne nous laissez pas tomber.

Il avala péniblement sa salive.

— Vous avez ma parole, Vénérable Ancien.

— Je savais pouvoir compter sur vous.

Les deux « marchands » nyissiens qui avaient attiré Gorek et sa famille hors de la Citadelle sous prétexte de leur remettre un présent de la reine Salmissra étaient toujours dans un état comateux, et un certain nombre de Riviens au visage sinistre tournaient autour d'eux en affûtant leurs armes.

— Je m'en occupe annonçai-je fermement afin de couper court à toutes les protestations.

Je suis le premier à admettre que je suis moins doué que ma fille pour les interrogatoires. Si sa méthode vous intéresse, vous devriez en parler au roi Anheg de Cherek. Il était présent quand elle interrogea le comte de Jarvik. Si j'ai bien compris, elle n'a qu'à montrer à ses clients une chose assez affreuse pour qu'ils se mettent tout de suite à table. Ma méthode est un peu plus directe. J'ai toujours eu un certain succès avec la douleur. La seule différence

entre mon approche et celle du tortionnaire lambda réside dans le fait que je peux faire mal aux gens sans leur causer une véritable souffrance physique. Je peux maintenir un homme en état d'agonie pendant des semaines sans le tuer.

Ça ne me prit pas une semaine, ce coup-ci. Je n'eus qu'à supprimer les effets des diverses drogues qui couraient dans leur sang pour qu'ils deviennent très coopératifs. J'en déduisis que le manque de drogue s'accompagnait d'un certain inconfort. Je n'eus qu'à aggraver un peu leur inconfort pour qu'ils m'implorent de les laisser parler.

— C'est la reine ! bredouilla l'un d'eux. Nous l'avons fait parce que la reine nous l'a ordonné.

— Mais ce n'était pas son idée ! ajouta l'autre, coupant la parole à son compagnon. Un étranger est venu à Sthiss Tor parler avec Salmissra l'Éternelle. C'est là qu'elle nous a convoqués dans la salle du trône.

— Vous savez qui était cet étranger ? demandai-je.

— N-non, bafouilla-t-il. Arrêtez ça, je vous en supplie !

— Allons, du calme. C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— L'un des plus jeunes princes nous a échappé, bafouilla le premier. Il s'est jeté dans le port.

— Et il s'est noyé ? demanda l'un des gardes riviens avant que je puisse éluder la question.

— Non. Il a été sauvé par un oiseau.

— Un oiseau ?

— Et pourquoi pas un éléphant rose ? renvoyai-je très vite. Les Nyissiens voient tout le temps des choses qui n'existent pas.

Le Rivien me jeta un coup d'œil soupçonneux.

— Vous ne vous êtes jamais enivré pour de bon ? repris-je.

— Eh bien… Une ou deux fois.

— Les Nyissiens ont trouvé le moyen de se mettre dans le même état sans rien boire.

— J'ai entendu dire ça, admit-il.

— Eh bien, vous voyez. Ces deux-là étaient tellement ivres quand je les ai réveillés qu'ils voyaient probablement des moutons bleus et des chèvres violettes. Vous avez besoin d'autre chose ? demandai-je à Riva.

— Moi non. Et vous ?

— Non. Je pense que nous avons fait à peu près le tour de la question.

Je fis un geste de la main et les deux assassins se rendormirent. Je n'avais vraiment pas envie qu'ils se remettent à parler volatiles.

Certaines versions du *Livre d'Alorie* mentionnent cette histoire d'oiseau. Vous savez maintenant d'où elle vient. J'ai tourné cette idée en ridicule chaque fois que j'ai pu, mais il y avait toujours des Riviens pour y attacher foi.

— Que devons-nous en faire ? demanda le gaillard qui posait des questions plus vite que son ombre.

Je haussai les épaules.

— Ce que vous voudrez. J'en ai tiré ce que je voulais. Vous venez, Brand ?

Nous quittâmes la prison et allâmes directement dans les appartements privés de Brand.

— Vous comprenez bien que ça va être la guerre, Belgarath ? fit-il.

— Ça, j'imagine, acquiesçais-je. Nous ne pouvons pas faire autrement que de monter une expédition punitive contre la Nyissie. Le contraire paraîtrait étrange et ce n'est pas le moment de faire des choses bizarres. Je ne tiens pas à ce que les gens commencent à faire des suppositions.

— Je vais faire envoyer des messagers au Val d'Alorie, à Boktor et à la Forteresse d'Algarie.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je m'en occupe. Maintenant, allons repêcher ma fille et votre roi dans la baie. Vous allez faire amener un vaisseau au bout du quai principal. Vous direz aux matelots de l'amarrer et de descendre à terre. Je ne veux personne à bord. Puis nous partirons en voyage, tous les deux.

— Belgarath ! Je ne peux pas partir maintenant !

— Il le faudra bien, pourtant. Je ne sais-pas diriger un vaisseau. Or il faut que nous déposions Polgara et le prince Geran sur la côte de Sendarie, et personne ne doit savoir qu'ils sont à bord.

— Je pourrais manœuvrer le bâtiment, Belgarath, mais il me faudrait un équipage.

— Vous en avez un. Nous nous occuperons des voiles, Pol et moi. Nous mouillerons l'ancre à quelques lieues au nord de Camaar. Pol emmènera le prince en lieu sûr, je retournerai au Val d'Alorie tandis que vous irez à Camaar réquisitionner un équipage auprès de n'importe quel vaisseau rivien, puis vous reviendrez ici le plus vite possible afin d'ordonner la mobilisation. Descendons au port.

Lorsque le vaisseau eut été déplacé et qu'il n'y eut plus un matelot à bord, je m'aventurai plus ou moins au bout et regardai ostensiblement la mer.

— Pol ? demandai-je tout bas. Tu es toujours là ?

— Où veux-tu que je sois, vieux fou ?

Je m'abstins de répliquer.

— Reste où tu es, dis-je. Brand arrive avec une barque.

— Qu'est-ce que tu fichais ?

— Nous devions attendre qu'il fasse noir. Je ne tiens pas à ce qu'on voie ce que nous faisons.

— Qu'est-ce que tu racontais, tout à l'heure ? Tu veux que nous cachions le roi de Riva ?

— Nous n'avons pas le choix, Pol. Il ne serait pas en sûreté sur l'île des Vents. Nous devons l'éloigner de l'Orbe. Torak sait où elle est. Si l'enfant reste dans les parages, nous pouvons être sûrs que les assassins défileront ici pour l'exécuter.

— Je pensais que c'était Salmissra qui les avait envoyés.

— C'est bien elle qui les a envoyés, mais elle n'en a pas eu l'idée toute seule.

— Et qui l'a eue ?

— Je n'en suis pas sûr. La prochaine fois que je la verrai, je le lui demanderai.

— Compte tenu des circonstances, tu risques d'avoir un peu de mal à entrer à Sthiss Tor.

— Ça, Pol, j'en doute, répondis-je d'un ton sinistre. Je vais emmener quelques Aloriens avec moi.

— Quelques Aloriens ?

— Les Cheresques, les Riviens, les Drasniens et les Algarois. Je vais emmener toute l'Alorie avec moi en descendant là-bas, Pol. Je pense que je n'aurai aucun mal à entrer à Sthiss Tor.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et me tournai à nouveau vers la mer.

— Voilà Brand et sa barque. Nous allons vous faire monter à bord, l'enfant et toi, et nous prendrons la mer.

— La mer ? Pour aller où ?

— En Sendarie, Pol. Une fois là-bas, nous aviserons.

Fin de la Première Partie